

VERBUM

ANALECTA NEOLATINA

Tomus XXI, Fasciculus 1–2
Piliscsabæ/Budapestini, anno Domini MMXX

Fundavit

GYÖRGY DOMOKOS
(Universitas Catholica de Petro Pázmány nominata)

Redigit

MÁRTON GERGELY HORVÁTH
(Universitas Catholica de Petro Pázmány nominata)

Ad redigendum consilio adiuverunt

ANIKÓ ÁDÁM	(Universitas Catholica de Petro Pázmány nominata)
DÓRA BAKUCZ	(Universitas Catholica de Petro Pázmány nominata)
GYÖRGY DOMOKOS	(Universitas Catholica de Petro Pázmány nominata)
GIUSEPPE FRASSO	(Universitas Catholica Sacri Cordis Jesu Mediolani)
ZOLTÁN G. KISS	(Universitas Studiorum de Lorando Eötvös nominata)
CLAUDINE LÉCRIVAIN	(Universitas Studiorum Gaditana)
ÉVA MARTONYI	(Universitas Catholica de Petro Pázmány nominata)
ELVIRA PATAKI	(Universitas Catholica de Petro Pázmány nominata)
NÓRA RÓZSAVÁRI	(Universitas Catholica de Petro Pázmány nominata)



Pázmány Péter Katolikus Egyetem • Bölcsész- és Társadalomtudományi Kar

Reviewers:

Anikó Ádám	(Pázmány Péter Catholic University)
Kata Baditzné Pálvölgyi	(Eötvös Loránd University, Budapest)
Dóra Bakucz	(Pázmány Péter Catholic University)
Tibor Berta	(University of Szeged)
Zsuzsanna Bocz	(Budapest University of Technology & Economics)
Rázvan Bran	(University of Bucharest)
Christophe Cusimano	(Masaryk University)
György Domokos	(Pázmány Péter Catholic University)
Mihai Enăchescu	(University of Bucharest)
Péter Ertl	(Eötvös Loránd University, Budapest)
Giuseppe Gatti Riccardi	(Guglielmo Marconi University)
Zsuzsanna Gécseg	(University of Szeged)
Tamás Kruppá	(University of Szeged)
Claudine Lécrivain	(University of Cádiz)
Éva Martonyi	(Pázmány Péter Catholic University)
Csaba Olay	(Eötvös Loránd University)
Paolo Orrù	(University of Debrecen)
Michele Paolini	(Institut auf dem Rosenberg, Sankt Gallen)
Antonio Sciacovelli	(University of Turku)
Annemarie Sorescu-Marinković	(Institute for Balkan Studies of the Serbian Academy of Sciences and Arts)
Imre Szilágyi	(Eötvös Loránd University)
Julio Zavaleta	(Eötvös Loránd University, Budapest)

Editorial correspondence should be addressed to

VERBUM, PPKE BTK Institute of Classical and Romance Languages
H-1088 Budapest, Mikszáth Kálmán tér 1, Hungary
E-mail: horvath.marton.gergely@btk.ppke.hu
www.verbum-analectaneolatina.hu

ISSN 1588-4309

INDEX

Voyage et spiritualité

ANIKÓ ÁDÁM

Voyage et spiritualité : Avant-propos 7

ELIE AYROULET; DOMINIQUE VINAY

L'ascension du mont Ventoux de Pétrarque, allégorie d'une humanité en
quête d'élévation 9

GÁBOR GELLÉRI

Les *Lettres édifiantes* jésuites dans les mains des éditeurs : le « fatras » et
l'information 29

ILONA KOVÁCS

Un intermède religieux dans la vie de Casanova : l'épisode d'Einsiedeln 45

GÉZA SZÁSZ

La pratique de l'interculturel au quotidien : le rôle des rencontres
personnelles dans les récits de voyage 55

ANIKÓ ÁDÁM

La psychologie et l'esthétique du voyage : Stendhal & Proust 69

ILDIKÓ SZILÁGYI

Claudél, Supervielle : poètes entre deux mondes 79

EDIT BORS

Voyages autour de la Méditerranée : pour une approche géopoétique de
L'immoraliste et *Si le grain ne meurt* d'André Gide 91

MONICA GAROIU

Poétique du voyage dans *Connaissance de l'Est* de Paul Claudel 103

QINGYA MENG

Julia Kristeva, ou la méditation sur l'Humanisme 113

ÉVA MARTONYI

« Étonnants voyageurs » – trois exemples de récit de voyage, en tant que
déplacement dans l'espace et en tant que quête spirituelle 121

LILLA HORÁNYI

Voyage et récit de vie dans *La Kermesse* de Daniel Poliquin 133

ANIKÓ RADVÁNSZKY

Écrire le transfrontalier – voyager en Europe centrale 145

ARTES	
GIAMPIERO BRUNELLI	
Esercizi di scrittura della nobiltà romana nelle Fiandre farnesiane. Il <i>Compendio delle principali attioni militari fatte nella Fiandra dal principe Alessandro Farnese</i> di Tarquinio Capizucchi	157
ÁKOS CSEKE	
« La vie de tout individu ne pourrait-elle pas être une oeuvre d'art ? » Considérations historiques autour de la notion foucauldienne d'« esthétique de l'existence »	189
KRISZTIÁN BENE	
Le(s) membre(s) hongrois d'une croisade française oubliée. Le parcours de la colonne Leclerc à travers le Sahara	217
CRITICA	
KAROL KARP	
L'identità nazionale nella letteratura italo-albanese contemporanea. Un'analisi del romanzo <i>La vita dell'eroe</i> di Ron Kubati	233
LINGUISTICA	
GIAMPAOLO SALVI	
V2. Un paio di malintesi	251
ZORA JAČOVÁ	
Il latino nell'età della globalizzazione	291
MÁTYÁS ROSENBERG	
Ortografii practice pentru graiurile băieșe din Ungaria	309
IUVENILIA	
CHIARA PASSERI	
L'opera "regina" di Lorenzo Spirito Gualtieri: analisi della tradizione testuale dell' <i>Altro Marte</i>	335
ROXANA MAXIMILEAN	
Le mythe de Caïn et Abel chez Sylvie Germain	351
IONICA ANDREEA MICU	
<i>Nomina agentis</i> en el español medieval y el rumano antiguo	363
CSILLA NÉMETHNÉ ERDÉLYI	
El aspecto y el modo de acción de las perífrasis verbales modales y aspectuales	377
LUMINIȚA STERIU	
De quelques marqueurs de reformulation dans l'écriture des mémoires de master en français langue étrangère	393
RECENSIONES	415

Voyage et spiritualité

Voyage et spiritualité : Avant-propos

L'homme voyage. En imagination, en réalité, dans le passé et dans le futur. Héritiers de la culture classique de l'antiquité, les peuples des langues néolatines connaissent profondément cette expérience universelle du voyage. Ils sont l'origine des plus grands voyageurs, navigateurs, explorateurs et commerçants de tous les temps. Pendant le voyage se produit toujours un moment important sur le plan spirituel où l'on perd son propre moi pour le retrouver, où l'on commence à douter du sens de notre existence devenue routine. On a tendance à voir les cultures lointaines (asiatique, africaine, latino-américaine) homogènes, et on a du mal à reconnaître que les peuples de ces cultures sont disposés de nous voir de la même façon : pour eux, nous sommes tout simplement et uniformément européens. Pendant les voyages, on est confronté à soi-même et à l'inconnu, ce qui provoque souvent un choc culturel. On est contraint d'abandonner une stabilité intérieure pour s'enrichir par la mobilité. C'est cette dualité qui définit la culture européenne ; nos études souhaitent en révéler les aspects littéraires, artistiques, psychologiques et historiques et en explorer des ouvrages littéraires ayant pour thème la quête de la spiritualité ; des œuvres qui visent à représenter en images et en langue la spiritualité à travers le voyage. Ces discours spirituels ne s'inscrivent ni dans l'ésotérisme, ni dans l'occulte marchands.

Les analyses qui suivent se concentrent autour des thèmes du voyage et de la quête, du voyage et de la découverte, du voyage et de l'exotisme, du voyage et du transfert culturel, du voyage et de l'initiation, du voyage comme expérience esthétique, du voyage comme pèlerinage, du voyage en âme et en imagination, de la lecture comme voyage, de la représentation visuelle et verbale de l'expérience du paysage, du voyage comme choc culturel, de l'errance et du déplacement comme évaison, comme pérégrination, comme connaissance, comme plaisir et comme jouissance.

Anikó Ádám
Université Catholique Pázmány Péter

L'ascension du mont Ventoux de Pétrarque, allégorie d'une humanité en quête d'élévation

Elie Ayroulet; Dominique Vinay

*UR Confluence, Sciences et Humanités, Université Catholique de Lyon
eayroulet@univ-catholyon.fr; dvinay@univ-catholyon.fr*

Abstract

In several writings, Petrarch (1304–1374) represents life as a journey, and himself as a traveler, *viator* or *ubique peregrinus*: one who travels the whole world. The *Ascent of Mont Ventoux* is one on these texts that set up deep structures of humanist thought, both formally and philosophically. The journey is double, if not triple, and constantly linked to Petrarch's desire to become a man of the high peaks. The writing figures a spiritual ascent, allegorically; it represents the effort of a soul that experiences the mystery of God on the ridges of Ventoux. The semiotic approach shows that what the character of Petrarch undertakes, in the description of his climbing body, is a somatic transposition of the path of a soul in search of spiritual altitude. The human dimensions (body and spiritual soul) are synchronized in this epistolary fiction to reveal the process of self-elevation.

Pétrarque (1304–1374) aimait représenter la vie comme un voyage, et lui-même comme un voyageur, *viator* ou encore *peregrinus ubique*¹ : celui qui parcourt le monde entier. Ses déplacements sont amplement documentés dans ses lettres, où ils apparaissent comme des occasions de retour à soi, d'introspection. Dans celle qui constitue la préface des *Familiars* – le premier de ses deux grands recueils épistolaires – il note : « J'ai passé jusqu'à ce jour presque toute

¹ Sur ce thème, voir Enrico Fenzi : « Tra Dante e Petrarca : il fantasma di Ulisse », *Saggi petrarcheschi*, Fiesole : Cadmo, 2003 : 492–517 ; Nicholas Mann : *Pétrarque : Les Voyages de l'esprit, Quatre études*, Grenoble : J. Millon, 2004 : 6–25 ; Célia Filippini et Anne-Marie Telesinski : « Métaphores et métamorphoses de l'exil dans le *Canzoniere* de Pétrarque », *Arzanà 16–17, Écritures de l'exil dans l'Italie médiévale*, sous la direction de Anna Fontes Baratto et Marina Gagliano, 2013 : 141–155.

ma vie en voyages »². En revanche, les réalités de la route en sont souvent absentes, si ce n'est dans *L'Ascension du Mont Ventoux*³. La lettre datée de 1336 aurait été écrite entre 1350 et 1366, donc après la mort de son destinataire présumé, Dionigi da Borgo, frère de l'ordre de Saint-Augustin. Elle aurait ainsi été insérée par Pétrarque dans ses *Lettres familières* de jeunesse alors même qu'il approchait les 60 ans. Une fiction littéraire donc, inventée à l'époque où Pétrarque écrivait l'une de ses œuvres phares, le *Secretum*, livre majeur de la Renaissance, présenté comme un dialogue entre Saint-Augustin et le poète (1357). En masquant ainsi le décalage temporel entre la rédaction et l'expédition, Pétrarque enracinait le texte de l'ascension dans une expérience spirituelle qui aurait eu lieu au sommet du Mont Ventoux et au même âge que saint Augustin au moment de sa conversion, lequel est omniprésent dans la lettre.

De ce fait, Pétrarque fait de l'écriture un fruit de l'expérience humaine. Pour lui, la pensée s'inscrit dans les pas de l'homme qui marche. Des structures profondes du courant humaniste se mettent en place dans cette lettre. Le voyage est double, sinon triple, sans cesse chevillé au désir de Pétrarque de devenir un homme des cimes, un homme du haut : le voyage somatique figure, comme en allégorie, l'ascension de l'esprit, la quête de vérité sur soi et sur le monde ; l'effort de l'âme qui cherche Dieu et en éprouve le mystère sur les crêtes du Ventoux est également mis en scène⁴. Ce qui arrive ici au marcheur, à son

² *Familiars*, I, 1, 21.

³ *Familiars*, IV, 1. L'édition que nous avons utilisée est celle des Belles-Lettres : Pétrarque : *Lettres familières*, Tome II, Livre IV–VII, Notices et notes de Ugo Dotti, mises en français par Christophe Carraud et Franck La Brasca, traduction de André Longpré, Paris : Les Belles Lettres, 2002 : 18–35.

⁴ Le thème de l'ascension spirituelle vers Dieu est très présent dans la littérature chrétienne. On le trouve par exemple chez Guigues le Chartreux et son *échelle des moines* dont les degrés correspondent aux quatre étapes de la *lectio divina* : *lectio*, *meditatio*, *oratio* et *contemplatio*, pour arriver à la *conversio*. Nous verrons qu'il est également question de conversion, de retournement, dans le texte de Pétrarque. On peut aussi penser à Jean Climaque et son *échelle sainte* de l'acquisition des vertus et de la conversion des passions de l'âme vers le Bien. On pourrait aussi convoquer Saint Benoît et son échelle de la sainteté qui se monte par l'humilité en descendant les marches. Pétrarque devra également faire l'épreuve de l'humilité dans son ascension du Mont Ventoux. Enfin, chez Augustin d'Hippone, le plus ancien, nous trouvons le thème de l'ascension spirituelle mais se conjuguant avec celui de la montagne dont le sommet dans la Bible symbolise le lieu de la rencontre avec Dieu. Nous trouvons cela exposé dans son *commentaire au Psaume 11* (an 392) et plus amplement développé dans son *Commentaire du sermon sur la montagne* (*De sermone Domini in monte*) de l'an 394. Ce chemin, tel que saint Augustin le conçoit comporte plusieurs étapes ou degrés, au nombre de sept, correspondants aux sept béatitudes

corps grim pant, révèle le chemin éprouvant et semé d'embûches d'une âme en quête d'altitude spirituelle. Les dimensions humaines (corps, âme, esprit) se trouvent synchronisées dans le récit pour dire quelque chose du processus d'élévation de soi. C'est ce que nous nous proposons de mettre en évidence en suivant pas à pas Pétrarque dans le chemin de son ascension. Notre analyse s'enracine en partie dans la démarche sémiotique⁵ et obéit à un triple postulat : un principe d'immanence de la lecture, manifestation d'une signification articulée et inscrite dans le texte littéraire ; un principe structural, selon lequel le sens de certains extraits peut être perçu comme un effet de similitudes et d'écarts par rapport à d'autres passages de l'œuvre⁶ ; un principe énonciatif enfin qui consiste à poser que tout texte, dans sa singularité, est le produit d'une énonciation, entendue non pas comme la communication d'un message préalablement pensé, mais comme un acte de structuration de la parole et de mise en œuvre du sens⁷.

L'application de cette méthode à *L'Ascension du mont Ventoux* permet d'en repérer différents moments et de qualifier ce qui n'est pas simplement une ascension physique mais aussi un voyage moral et spirituel. Nous abordons le texte dans sa progressivité narrative, au rythme de différents moments identifiés sur la base de structures actérielles, temporelles et spatiales, de situations discursives et de registres selon lesquels se distinguent des figures d'acteurs, de temps et d'espace.

Préparatifs de voyage

Le récit commence *in medias res* avec un éclairage sur la genèse de l'expédition : « Poussé seulement par le désir de visiter un lieu renommé

mise elles-mêmes en parallèle avec les sept dons de l'Esprit Saint et les sept demandes de la prière du Seigneur (Notre Père). La vie spirituelle est conçue par Augustin comme l'ascension d'une montagne dont la cime est constituée de la perfection de la sagesse et de l'assimilation au Christ, montagne des béatitudes sur laquelle le Christ convoque ses disciples « pour être avec lui » comme le dit le passage de Mt 5, 1. Nul doute que ce passage ou l'esprit de celui-ci auquel on pourrait ramener toute la théologie spirituelle de l'évêque d'Hippone ait marqué de son empreinte ce texte de Pétrarque. Ce qui attesterait que Pétrarque aurait bien saisi la veine spirituelle de toute la théologie d'Augustin.

⁵ Nous remercions tout particulièrement Anne Pénicaud, directrice du CADIR, pour le temps consacré à guider notre lecture greimassienne du texte de Pétrarque.

⁶ On s'intéressera ici à l'organisation du sens, aux formes de son organisation, et on cherchera à construire, à différents niveaux, des systèmes de différences.

⁷ Cela concerne aussi le lecteur qui fait acte d'énonciation en construisant la lecture.

pour son altitude, j'ai fait aujourd'hui, l'ascension de la plus haute montagne de la région, que l'on appelle à raison le Mont Ventoux⁸. »

Cet appel des hauteurs a longtemps valu à Pétrarque la réputation honorable de premier alpiniste moderne. La mythification du poète en athlète des sommets doit néanmoins être nuancée à la lumière des termes choisis par Pétrarque.

Dans *L'Ascension*, la première référence explicite au désir de toiser les sommets vient de *l'Histoire romaine* (XL, 22) dans laquelle Tite-Live raconte comment le roi Philippe V de Macédoine avait escaladé le mont Hémon (*Hemus*) en Thrace (Thessalie) et put apercevoir deux mers, l'Adriatique et l'Euxin. En faisant sien le désir d'Alexandre d'atteindre les sommets, le poète ancre son expédition dans un contexte antique : la *cupiditas videndi* se trouve justifiée du fait qu'elle est inspirée par un précédent illustre. L'imitation motive et accrédite l'expédition ; elle suscite également un désir de dépassement. Dans le récit de l'escalade de Philippe V, des questions sont restées en suspens puisqu'avec le recul du temps s'est posée aux lecteurs une dispute technique : le roi avait-il eu raison de croire que depuis le sommet du mont Hémon, il verrait l'Adriatique et la Mer Noire ? Selon Tite-Live, il se trompait ; mais selon les leçons données par le cosmographe antique Pomponius Mela, il avait raison. Pour Pétrarque, le doute et l'incertitude demandent à être levés : « Quant à moi, si je pouvais tenter aussi facilement l'ascension de cette montagne (l'Hémon) que de celle-ci, il y a longtemps que j'aurais tranché la question »⁹. L'ascension tient lieu de vérification. Au-delà de la *mimesis*, l'enjeu du voyage – l'enjeu de l'expérience et du désir de voir – est non seulement d'imiter les grands modèles antiques, mais d'éprouver les discours, voire de rectifier les erreurs, de surmonter le balancement du doute. Voir pour savoir, voir pour croire, monter au sommet pour vérifier les idées reçues : la pensée humaniste ne fait pas de l'imitation, du renouvellement de l'expérience, un retour au même. L'imitation est progrès, manière de vérifier les savoirs, d'assainir les idées reçues, d'approcher la vérité. En tant qu'instance de vérification, l'expérience par le corps permet une avancée.

En ce sens, la pensée de Pétrarque évoque celle d'Augustin. La soif de voir, d'en appeler aux sens, apparaît chez l'évêque d'Hippone au Livre X des *Confessions* dans une forme de tension : s'il ne vise que les réalités terrestres, ce désir est identifié à une catégorie de la concupiscence (*cupiditas*)¹⁰ et mérite d'être

⁸ *Op.cit.* : 18.

⁹ *Idem.*

¹⁰ Cf. notamment *Civ. Dei*. XIV, 7.

corrigé ; en revanche, s'il engage l'homme dans un chemin d'introspection, il enclenche un processus pouvant conduire à la conversion. Le désir de voir est alors une mise en mouvement intérieure (*desiderium*)¹¹, l'échelon intermédiaire d'une longue échelle spirituelle dont le dernier terme sera Dieu¹². Dans la pensée augustinienne, l'élévation de soi implique donc une conversion du désir de voir que seule la grâce divine rend possible : le don de l'Esprit Saint qui fait expérimenter la douceur divine et donne la force de triompher de l'attrait des convoitises charnelles (*Conf.* IX, 1, 1). Par ce désir, l'homme est tendu vers la vision de Dieu, soutenu par la vertu d'espérance qui permet de ne pas céder au trouble et de poursuivre la route jusqu'à la cité céleste¹³.

Dans le processus de la révélation, Augustin situe ainsi la perception du visible comme une étape dans le chemin allant des réalités d'en-bas, matérielles et finies, à celles d'en-haut, invisibles aux yeux de chair, qui appellent chez l'homme un tout autre regard débouchant sur une toute autre vision¹⁴. L'accès à Dieu commence par la contemplation de la création et se poursuit par un retour en soi-même afin de contempler, au centre de soi, celui qui est plus haut et plus intime que soi :

« L'ouvrage est manifeste (*patet*), mais l'ouvrier est caché (*latet*) ; car l'objet de la vue est manifeste (*unde videtur patet*), et l'objet de l'amour, caché (*unde amatur latet*). Quand donc nous voyons le monde et que nous aimons Dieu, l'objet de notre amour est meilleur que l'objet de notre vue. Préférons donc l'esprit aux yeux, car celui que nous aimons dissimulé (*de occulto*) est meilleur que son œuvre, que nous voyons à découvert (*de aperto*) »¹⁵.

¹¹ Augustin parle ici de *desiderium*, notamment pour définir et caractériser la relation à un objet absent (*En. Ps.* 118 ; S. 8, 4).

¹² En ce sens pour Augustin : « Toute la vie du chrétien est un saint désir » (*Ep. Io. tr.* 4, 6).

¹³ *En. Ps.* 41, 9-12 ; *Conf.* X, 43, 68-69.

¹⁴ Au sujet du thème de la vision chez Augustin, on pourra se reporter aux notes complémentaires dans le dernier volume de l'édition et de la traduction du *De Dei Civitate*, BA 37 : 853-857. Cf. aussi Augustin, *La Vision de Dieu*, préface de M. le Professeur P. Cambronne, introduction, traduction et notes de J. Lagouanère, Paris, Desclée de Brouwer, collection « Les Carnets DDB », 2010 (réédition, Paris, Seuil, coll. Points Sagesse, 2012) ; J. Lagouanère : « Vision spirituelle et vision intellectuelle chez saint Augustin. Essai de topologie », *Bulletin de Littérature Écclésiastique* 108, 2007 : 509-538 ; O. Boulnois : « Augustin et les théories de l'image au Moyen Âge », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, vol. tome 91, no. 1, 2007 : 75-92.

¹⁵ *Sermon Denis II* (pour la vigile pascale 399), trad. G. Madec dans *Le Dieu d'Augustin*, Paris, Cerf (Théologie et philosophie) 1998, p. 170 (légèrement modifiée).

Ainsi, l'invisible est plus grand que le visible ; le créateur est plus grand que son œuvre et doit en être aimé, tandis que la créature doit seulement être contemplée. Parce qu'il s'élève au-delà de lui-même vers le meilleur par l'amour, l'esprit est donc plus estimable que la vue. L'esprit atteint l'invisible divin par l'amour ; la vue seule ne peut qu'approcher à distance, la connaissance de Dieu¹⁶.

Le choix d'un compagnon

Dans cette veine augustinienne, il semble donc presque naturel que le désir de voir, source d'élévation et d'ajustement de l'intellect, pousse le poète à gravir le Ventoux. Le mouvement du corps reproduit ce qui se joue, de l'intérieur, sur le plan épistémologique. Les préparatifs du voyage posent d'emblée la question du « comment savoir » : pour monter, il faut un compagnon de route. L'humaniste, *a fortiori* l'humaniste inspiré par Augustin chez qui l'amitié occupe une place essentielle, n'est pas un homme qui fait route seul. Mais qui choisir, et comment ?

« [...] Mais lorsque je pensais au choix du compagnon, c'est étonnant à dire, presque personne de mes amis ne me semblait convenir parfaitement : tant est rare, même entre personnes qui se chérissent, la parfaite identité de volonté et de manières. »¹⁷

¹⁶ Néanmoins, Augustin souligne que Dieu a une forme intelligible et qu'il sera vu face à face dans l'au-delà. L'évêque d'Hippone, dans une lettre qui circule au Moyen Âge sous le nom de *Traité de la vision de Dieu*, soutient cette thèse. Dans un passage de la *Cité de Dieu*, Augustin répond par la négative à la croyance en une vision corporelle de Dieu dans cette vie ; et il insiste sur la vision face à face après la résurrection : *La Cité de Dieu*, XXII, 29, 4 (BA 37, p. 698 ss.), appuyé sur *Job* 29,26 : « Dans ma chair, je verrai Dieu ». Pour Augustin, les élus ressuscités verront de leurs yeux spirituels Dieu agissant dans l'univers sensible, mais ils le verront sensiblement comme objet par accident et non comme objet propre de la vue, c'est-à-dire comme un objet qui échappe à prise directe de la fonction de la vue mais qui est joint si étroitement à son objet *par soi*, que le sujet le saisit en même temps, à cette occasion sans effort ni raisonnement. Pour illustrer cela, Augustin fait la comparaison suivante : « Dès que nous apercevons, en effet, les hommes parmi lesquels nous vivons et qui manifestent leur vie par leurs mouvements, nous ne croyons pas qu'ils vivent, nous le voyons ! Incapables de percevoir leur vie indépendamment de leur corps, nous n'en apercevons pas moins cette vie par le corps, sans la moindre incertitude. De même, partout où nous porterons les yeux de nos corps spirituels, nous contemplerons au moyen même des corps, le Dieu incorporel gouvernant toutes choses » (*La Cité de Dieu*, XXII, 29, 6 (BA 37, p. 705)).

¹⁷ *Ascension, op.cit.* : 18.

Le passage sur le choix de l'ami convoque quatorze candidats potentiels et multiplie les superlatifs : le premier est *trop* mou, le second *trop* nerveux, l'un *trop* lent, l'autre *trop* vif ou *trop* morose, l'autre *trop* enjoué, ou *trop* bête, ou *trop* réfléchi...

« Tous ces travers, même pénibles, s'endurent à la maison – car l'affection endure tout et l'amitié ne refuse aucun fardeau – mais ils deviennent plus pénibles en voyage. »¹⁸

Trop, trop, trop : l'expérience parle encore, moins celle des sens peut-être mais celle du vécu. Le type du compagnon de route apparaît ici sous l'angle récurrent du disparate (mou, nerveux, lent, calme, fébrile...) lesté d'un dénominateur commun, l'excès, le trop plein, incompatible avec l'esprit du voyage, lequel commande de voyager léger. Outre la figure du superflu, cette galerie de portraits se caractérise également par son extériorité. Le poète cherche longuement hors de lui-même et du cercle domestique, l'appui recherché, par une sorte de réflexe qui porte son regard vers la société pour accomplir un désir intérieur. Burlesque, la scène du choix de l'ami est révélatrice d'une structure récurrente qui petit à petit prendra de l'ampleur dans la lettre et dont il ne faudrait pas minimiser l'importance épistémologique : dans l'entreprise qui le mène au sommet, chaque prise de décision se présente comme une série de réajustements par rapport à la juste manière d'avancer, qu'il s'agisse d'avancer en soi-même pour trouver une posture juste, un regard adapté à son objet, ou d'avancer sur le chemin pour gagner le sommet. Lorsqu'il s'agit de gravir le Ventoux, la posture adéquate, la décision éclairée ne se livre jamais sans errance, sans effort, d'un seul coup. Point ici de structure de révélation sur le mode de l'éclair ou du soudain éblouissement : chaque pas en avant, chaque décision, apparaît avec son tâtonnement, sa dérive, ses petites impasses. L'issue apparaît doucement, dans un second temps. Lorsque Pétrarque, comme Augustin en son temps, détourne son regard du monde vers davantage d'intériorité, d'intimité, une voie nouvelle apparaît, la bonne :

« Je me tourne enfin vers l'aide que je pouvais recevoir à la maison, et fais part de la situation à mon frère unique, mon cadet, que tu connais fort bien. Il ne pouvait rien entendre de plus agréable, tout

¹⁸ *Ibid.* : 20.

charmé qu'il était de me tenir lieu d'ami en même temps que de frère¹⁹. »

La structure essentielle de ces passages pourrait tenir en un verbe : « se tourner », et se tourner « enfin », en tout dernier lieu. La lettre de Pétrarque met en scène, dans plusieurs moments de la vie, l'accès à un bien supérieur par un processus récurrent de changements de posture, de réorientations dans l'espace, mais aussi dans son for intérieur. Changer d'angle de vue, changer de chemin, physiquement ou en pensée, pour qu'enfin s'éclaire la question et tombent les obstacles : les uns après les autres, les réponses arrivent à condition que se produise en Pétrarque, un retour dans l'axe. Chaque fois que se produit cet ajustement, un signe apparaît dans le texte, ici sous la forme d'une trouvaille. Dans cette petite scène comique montrant le poète chercher dehors ce qui l'attendait chez lui, l'objet de la quête est donné dans des termes qui évoquent la générosité, l'abondance : le personnage cherchait un « compagnon », il trouvera plus encore. Deux fois plus : un « ami » en même temps qu'un « frère ». Un proche selon la chair *et* un proche selon le cœur. Gherardo, personnage discret dans le récit mais ô combien important, acquiert ici une place centrale dans l'aventure : auprès de soi (Pétrarque), à la place de l'intime. Sur le plan spatial, Pétrarque n'est plus seul en piste. L'accompagne de très près celui qui entre en scène comme deux fois plus qu'un compagnon, mais sans excès, sans rien de *trop*. Une grâce. Quelque chose ici comme l'équilibre et la juste mesure dans l'abondance d'une générosité.

Rencontre au seuil

Le compagnon trouvé, commence sans détour le voyage, sans transition. Premier jour, arrivée à Malaucène, au pied du Ventoux. Second jour, halte. Troisième jour, celui même où s'écrit le récit, départ de l'expédition. À peine partis, les voyageurs rencontrent un pâtre, figure inversée du compagnon : le berger décourage les promeneurs à monter, arguant que cinquante ans auparavant il avait tenté l'ascension, mais n'en avait retiré que de la fatigue, des bleus et des vêtements déchirés. *A priori*, le personnage incarne le contradictoire, l'opposant :

¹⁹ *Idem.*

« Nous rencontrâmes dans une petite vallée de la montagne un berger avancé en âge, qui s'efforça avec force paroles de nous détourner de notre escalade, nous disant que, cinquante ans auparavant, pris de la même ardeur juvénile, il était monté jusqu'au sommet, et n'en avait rapporté que regret et fatigue, le corps et les vêtements déchirés par les rochers et les ronces, et que jamais soit avant, soit après, il n'avait entendu dire que d'autres eussent osé une semblable aventure.

Pendant qu'il s'époumonait, en nous – car les jeunes gens restent insensibles à tout conseil – la dissuasion du vieillard intensifiait le désir [*cupiditas*]. C'est pourquoi, lorsqu'il s'aperçut que ses efforts ne servaient à rien, il s'avança un peu entre les rochers et nous montra du doigt un sentier escarpé, tout en nous adressant de nombreux conseils et nous les répétant quand déjà nous étions loin de lui. Après lui avoir laissé vêtements et autres objets qui auraient pu nous embarrasser, nous ne pensons plus qu'à l'escalade et continuons tout gaillards notre montée²⁰. »

Le personnage du berger apporte à Gherardo un contrepoint intéressant. Instance de récit assez classique, il magnifie par sa résistance le courage des marcheurs. Il éveille d'une part l'attention du lecteur au danger imminent et confère de ce fait au personnage, une stature héroïque. Dans la quête d'altitude, sa posture contradictoire, fortement contrastée avec l'enthousiasme initial du frère, fixe les termes du défi : la nature est rude et ne se conquiert pas facilement. Efficace sur le plan dramatique, la figure du berger tire aussi sa force de l'arrière-plan biblique²¹ : le Berger Divin suscite le désir chez ses brebis égarées de marcher à sa suite sur un chemin de vie, vers la Terre Promise, lieu du repos et du bonheur. Paradoxalement, chez Pétrarque, la voie/voix du berger n'est pas suivie. La parole initiatique révèle ici une vérité humaine : dans la marche vers le haut, toute précieuse soit l'expérience d'autrui, les conseils et les mises

²⁰ *Ibid.* : 20 et 22.

²¹ Déjà dans l'Ancien Testament, Dieu est présenté comme le pasteur de son peuple, Israël, qui veut le conduire vers la Terre Promise. Dans le Nouveau Testament, le Christ lui-même se présente aussi comme un berger, le Bon Pasteur (cf. *Jn* 15) venu « pour les brebis perdues de la maison d'Israël » (*Mt* 10, 6), celui qui a pitié des foules qui sont perdues, égarées, car elles sont comme des brebis sans bergers faute d'enseignements adéquats (*Mc* 6, 34), « le berger et gardien des âmes » (*1 P* 2, 25) qui va les ramener sur le sentier qui conduit à la vie éternelle.

en garde ne sauraient décourager celui qui a le désir chevillé au corps. Les monteurs s'en écartent.

À ce refus de revirement succède une seconde figure de revirement, incarnée par le pâtre. D'abord ardent à dissuader les jeunes gens de monter au sommet, il finit par leur en montrer le sentier. D'un « n'y allez pas », il se ravise : « c'est par là ». Signe d'inconstance ? L'intervention du berger donne plutôt corps à un adage d'Ovide convoqué quelques lignes plus loin dans le récit du Ventoux : « Vouloir est peu ; il faut, pour arriver au but, que tu le désires²². » En s'adressant à Pétrarque, le berger semble bien « décaper » chez les marcheurs le lieu du désir. Croyant leur objectif tourné du côté du confort et de la jouissance, il fait obstacle à la route : « vouloir est peu » car regrets et misères attendent le marcheur. En revanche, voyant leur volonté mue par un désir réel d'éprouver le mystère, le berger pointe le chemin et en ouvre l'accès. Le désir opiniâtre est condition pour passer. Le passeur ira donc au bout de sa mission : il donnera aux voyageurs le moyen d'entreprendre la quête, prenant entre ses mains le superflu de l'expédition, « vêtements et autres objets qui auraient pu (nous) embarrasser ». Le corps ainsi délivré, la montée peut commencer.

Descendre pour mieux monter ?

Arrivés avec le poète au pied des pentes, il importe de s'arrêter un instant pour réfléchir à ce qui s'y passe. Manifestement, le poète ne se lance pas dans une authentique escalade. S'essouffant sur les traces de son frère, plus persévérant que lui, Pétrarque se décourage à maintes reprises et prend des chemins détournés pour éviter des pentes trop abruptes et un effort coûteux. Le récit de l'ascension, à y regarder de près, est dans une longue première partie, surtout un récit de descente aussi bien physique que morale. Par trois fois au moins, Pétrarque voulant monter choisira la voie descendante :

« Mon frère, empruntant un raccourci qui suivait la crête, montait toujours plus haut ; moi, qui avais moins d'énergie, je suivais les déclivités, et, à mon frère qui m'appelaït et me montrait la route plus directe, je répondais que j'espérais trouver de l'autre côté un accès plus facile [...]. J'errais dans les vallées ; nulle part ailleurs

²² Ovide : *Ex ponto*, III, 1, 35, cité dans la présente édition, p. 24.

ne se présentait un accès plus facile, mais la route devenait plus longue et mon travail inutile me fatiguait.

À peine avions-nous quitté cette colline qu'oubliant les détours que je venais de faire, je recommence à parcourir les endroits les moins escarpés et, en arpentant les vallées à la recherche de chemins plus longs mais plus faciles, je retombe dans de graves ennuis. Je cherchais à différer la fatigue de l'escalade, mais la nature ne le cède pas à l'ingéniosité humaine et il ne peut arriver qu'un corps atteigne les hauteurs en descendant.

C'est ainsi que plein de déception je m'assis dans une vallée. Et là [...], je me tenais à moi-même les propos suivants ou d'autres de la sorte : « Ce dont tu as fait tant de fois l'expérience aujourd'hui en escaladant cette montagne, sache que cela arrive à toi et à beaucoup de gens dans leur montée vers la vie bienheureuse ; [...] les mouvements du corps sont visibles, ceux de l'âme invisibles et cachés. La vie, que nous appelons bienheureuse, est située dans un lieu élevé, et le chemin qui y conduit est étroit, comme on dit. [...] Qu'est-ce donc qui te retient ? Rien d'autre, évidemment, sinon le chemin qui emprunte les plaisirs terrestres et bas, chemin plus uni et, à première vue, plus facile. Cependant, lorsque tu auras beaucoup erré çà et là, il te faudra ou monter vers le sommet de la vie bienheureuse²³ elle-même sous le poids d'un labeur que tu auras différé malencontreusement, ou tomber à cause de ton indolence dans les vallées de tes péchés ; et si [...] les ténèbres et l'ombre de la mort t'y trouvent, il te faudra passer une nuit éternelle dans les tourments continuels²⁴. »

Deux marcheurs, deux trajectoires : ayant choisi la route la plus droite et la plus abrupte, Gherardo atteint le premier le sommet. Vu de l'extérieur – car le texte campe systématiquement le personnage du frère dans le regard de Pétrarque – son ascension est exemplaire, presque facile : sans effort, presque par attraction. Pétrarque au contraire, décrit de l'intérieur puisqu'il raconte sa propre histoire (narrateur intradiégétique), ne cesse de descendre, si bien que le récit de sa montée, de manière saisissante, est essentiellement celui d'une chute doublement déterminée : descente du corps mais également descente morale et

²³ *Vita beata* : que l'on peut aussi traduire par « béatitude ».

²⁴ *Ibid.* : 22–24.

spirituelle, la route étant apparentée à une marche de vertu en vertu, entravée par la prolifération des vices. À chaque croisement, le haut attire Gherardo ; chez Pétrarque règne la voie du bas, si bien que le texte ne le décrit presque jamais montant.

Cette idée d'un chemin fait de croisements douloureux est, dans l'œuvre de Pétrarque, un *leitmotiv*. Dans ses *Psaumes pénitentiels* de 1346, par exemple, le deuxième vers commence ainsi : « Le droit chemin, je l'ai volontairement abandonné, et de long en large je me suis promené à travers des contrées mal frayées »²⁵ ; le même thème revient dans la célèbre *canzone* de la même époque, *I'vo pensando*, qui ouvre la seconde partie du *Canzoniere*. Deux chemins entrent en tension : celui où l'a précipité son amour pour Laure et l'autre qu'il s'efforce de rejoindre :

« Vo ripensando ov'io lassai'l viaggio
Da la man destra ch'a buon porto aggiunge²⁶. »
(*Rime* : 264, 120–121)

Le poème se conclue avec l'aveu que la lutte continue :

« E veggio 'l meglio ed al peggior m'appiglio²⁷. » (*Ibid.* : 136)

L'image qu'emprunte Pétrarque dans le texte du Ventoux vient de Lactance, dans le chapitre des *Institutions divines* où il expose à Constantin les philosophes...

« [...] qui ont représenté le chemin qui mène à la vertu comme raide et dur dès le départ, bien que celui qui arrive au sommet malgré les difficultés y trouve une voie plane, une plaine lumineuse et sereine, où il peut jouir copieusement du fruit de ses efforts. Mais si quelqu'un se laisse décourager par les obstacles de la première approche, et dévie pour s'engager dans le chemin du vice, qui paraît à son début agréable et bien battu, il trouve bientôt que celui-ci perd son aspect agréable et que la voie devient raide et rocailleuse,

²⁵ Pétrarque cité après Nicholas Mann, *op.cit.* : 9.

²⁶ *Idem* : « Je m'en vais, repensant où j'ai laissé la route située à main droite et qui mène à bon port ».

²⁷ *Idem* : « Je vois laquelle des directions est la meilleure et pourtant, c'est la pire que je choisis ».

bloquée par des ronces ou des torrents ; et alors il se trouve en difficulté, il hésite, il glisse, il tombe²⁸. »

Mais Lactance ne fait que prolonger une métaphore que l'on trouve dans le corpus biblique que ce soit dans l'Ancien ou le Nouveau Testament²⁹. En Mt 7,13-14, par exemple : « Large en effet et spacieux est le chemin qui mène à la perdition, et il en est beaucoup qui s'y engagent ; mais étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la Vie, et il en est peu qui le trouvent. »

L'itinéraire physique et moral de Pétrarque gravissant le Ventoux met ainsi en scène une quantité de rechutes, répétition du motif du pécheur repentant : le poète se présente en perpétuel repentant, sillonnant la voie basse mais recherchant le haut. Il apparaît dès lors dans son humanité faible et son élan vertueux qui l'amènent à vivre dans son corps le déchaînement de l'esprit. Humanisme : Pétrarque se peint ici dans ses doutes, son imperfection, nature imparfaite à la limite de l'anti-héros, mais constamment appelée à plus haut, plus abouti. De

²⁸ Lactance : *Institutions divines*, VI, 3, 6. Cette thématique a largement été développée dans la littérature chrétienne primitive. On la retrouve notamment dans des écrits du II^e siècle, antérieurs à ceux de Lactance et dont il s'est sans doute inspiré. On peut citer par exemple deux passages bien connus de la *Didachè* : *Did.* 1-2 et 5, 6 (Texte grec et traduction française de W. Rordorf et A. Tuilier, in coll. S.C. 248, Paris, 1978) ; du *De doctrina apostolorum* : *De doc. Ap.* 1, 1-2 (Texte latin, et traduction française de W. Rordorf et A. Tuilier, in coll. S.C. 248, Paris, 1978, p. 207-210.) et de l'*Épître de Barnabé* : *Barn.* 18-19, 2 et 20, 1 (Texte grec et traduction française de P. Prigent et R. A. Kraft, in coll. S.C. 172, Paris, 1971). Nous pouvons enfin citer un texte extrait de l'écrit intitulé le *Pasteur* d'Herma dont les lignes de Lactance se rapprochent particulièrement : « Toi, aie confiance dans le juste, mais non dans l'injuste ; car la justice suit une voie droite, l'injustice, une voie tortueuse. Suis donc la voie droite et unie, laisse la voie tortueuse. La voie tortueuse n'est pas frayée, mais impraticable, pleine d'obstacles, rocailleuse, épineuse. Elle est funeste à ceux qui la prennent ; mais ceux qui prennent la voie droite marchent sur un terrain uni et sans obstacles, car elle n'est ni rocailleuse, ni épineuse. Tu vois donc qu'il est plus avantageux de la prendre » (*Past.* 35, 2-4 ; Texte grec et traduction française de R. Joly in coll. S.C. 53, Paris, 1958). Pour une étude de la thématique des « deux voies » dans la littérature chrétienne primitive, on pourrait se référer à D. Cerbelaud, « Le thème des « deux voies » dans les premiers écrits chrétiens », dans *Pardès* 30, 2001 : 103-110.

²⁹ Dans le corpus vétérotestamentaire, on la rencontre notamment en Dt 30, 15-20 : Israël se trouve placé devant un choix entre la vie et la mort, le bonheur et le malheur, la bénédiction et la malédiction. La littérature sapientielle enregistre également cette dualité deux voies. On y retrouve l'opposition entre la vie et la mort (cf. Pr. 12,28), mais aussi entre la lumière et l'obscurité (Pr. 4,18-19), et encore entre le salut et la perdition, « car le Seigneur connaît la voie des justes, mais la voie des impies se perd » (Ps. 1,6), opposition qui suit parfois la dualité spatiale entre le haut et le bas : « À l'homme de bon sens, le sentier de la vie, qui mène en haut, afin d'éviter le shéol, en bas » (Pr. 15,24).

déplacement en déplacement, de retournement en retournement, les descriptions de la fatigue corporelle disparaissent progressivement du récit et laissent place à une réflexion spirituelle sur les béatitudes, dans la ligne du commentaire augustinien du passage de *Mt* 5 : « La vie, que nous appelons bienheureuse, est située dans un lieu élevé. [...] Qu'est-ce donc qui te retient³⁰ ? »

Cette question posée, Pétrarque atteint presque sans transition au sommet. Le récit de l'ascension, semble-t-il, ne réside donc pas dans la mise en valeur de l'exploit mais dans ce qu'il peut avoir de paradoxal. Récit de défaites et de résistance à l'effort, récit également d'une poussée spirituelle (*desiderium*) dont l'action suffit à faire passer Pétrarque du très-bas au très-haut.

Le lieu du Fils

De descente en descente, puis par un extraordinaire retournement permis par l'évocation des béatitudes³¹, Pétrarque atteint donc – en à peine trois lignes ! – la crête dont le nom doit attirer notre attention : le Fils, ou Fillot, Fieux dans d'autres traductions : « Il y a un sommet plus haut que tous les autres, que les montagnards appellent « Le Fils » : pourquoi, je l'ignore ; sauf que je pense qu'on l'appelle ainsi par antiphrase, comme on le fait parfois : il me semble en effet le père de toutes les montagnes du voisinage³². »

Une fois encore, *L'Ascension* multiplie les paradoxes : le marcheur atteint un sommet appelé le Fils alors même qu'il semblerait être père de toutes les montagnes voisines. Le lexique désignant la crête pose un enjeu de filiation que la suite du texte approfondit. Que se joue-t-il donc sur ce lieu du Fils ?

³⁰ *Ibid.* : 24.

³¹ Ici encore on peut penser au commentaire du discours sur la montagne par Augustin, où les béatitudes sont envisagées comme autant de degrés d'une échelle qui permettent d'être élevé jusqu'à la communion avec Dieu dans la mesure où l'on s'abaisse dans par l'humilité. Reliant le dernier échelon de la sagesse au premier, celui de la crainte du Seigneur, Augustin s'exprime ainsi : « Le principe de la sagesse c'est la crainte du Seigneur : le chemin commence depuis la vallée de larmes. La vallée est le symbole de l'humilité, puisque est humble celui qui par la crainte de Dieu se consume dans les larmes de la confession et de la pénitence : Dieu ne méprise pas un cœur humilié et contrit. Mais il ne craint pas de rester dans la vallée, parce que Dieu, qui ne méprise pas un cœur humilié et contrit, a préparé lui-même les échelons de la montée pour nous élever jusqu'à lui. »

³² *Ibid.* : 26.

Dans un premier temps, Pétrarque regarde le paysage. Dans la montée, ses pensées l'avaient amené à s'interroger d'un point de vue moral sur les vices et les vertus, sa peine à choisir la route ascendante. Au sommet cependant, ses pensées bifurquent et le portent au-delà de lui-même. De là-haut il dirige ses yeux en bas pour admirer la vue. À l'Est, il regarde vers les Alpes et au-delà l'Italie sa patrie, sa terre paternelle. Le panorama lui inspire des regrets : le passage du temps, le poids des péchés, de ses désirs et de son ambition, et la lutte intérieure qui le déchire. Pétrarque se reconnaît nostalgique, signe de « faiblesse de mon état encore peu viril »³³. Dans sa description des Alpes, convoquées ici comme barrière naturelle entre lui et ses racines, Pétrarque évoque également une présence adverse :

« Les Alpes elles-mêmes, toutes gelées et couvertes de neige, que le cruel ennemi du nom romain a autrefois traversées en brisant les rochers avec du vinaigre, si nous devons en croire la tradition, me semblèrent près de moi [...]»³⁴. »

Devant ce paysage mi réel, mi rêvé, le poète se reconnaît donc comme fils, enfant de sa patrie mais coupé d'elle par les Alpes. Coupé d'elle par le temps également : « Il y a dix ans aujourd'hui que tu as quitté Bologne [...] je n'ai pas encore atteint le port [...]»³⁵. »

Espace et temps, obstacles ennemis ? Le lieu du Fils est bien le lieu de l'introspection, de la nostalgie.

Il est également le lieu de l'épreuve de vérité. De fil en aiguille, la figure de l'opposant se dilate dans une direction nouvelle à l'occasion d'un passage étonnant, à l'écriture tourmentée, reflet d'un combat intérieur. L'adversaire, semble-t-il, n'est pas que spatial et géographique :

« Il y a encore en moi beaucoup d'incertitude et j'en suis tourmenté. Ce que j'avais coutume d'aimer, je ne l'aime plus. Je mens : je l'aime, mais avec moins d'ardeur. Voici que je mens encore : je l'aime, mais avec plus de retenue, avec plus de tristesse. C'est ainsi, j'aime, mais ce que j'aimerais ne pas aimer, ce que je désirerais détester ; j'aime cependant, mais malgré moi, mais de force, mais dans la tristesse et dans les larmes. Et en moi, malheureux que je

³³ *Idem.*

³⁴ *Idem.*

³⁵ *Idem.*

suis, je fais l'expérience de ce vers fameux : *Je haïrais si je le puis ; sinon, j'aimerai malgré moi*³⁶.

Trois ans ne sont pas encore passés, depuis que cette volonté perverse et mauvaise, qui me possédait totalement et régnait totalement dans l'intimité de mon cœur, en a rencontré une autre qui lui est rebelle et qui lui résiste ; entre elles depuis un bon moment, a lieu dans l'arène de mes pensées une lutte pénible et à l'issue encore incertaine, pour la maîtrise des deux hommes qui sont en moi. C'est ainsi que je méditais sur ces dix ans passés³⁷. »

La construction du passage doit retenir notre attention dans la mesure où elle révèle un enjeu de sens: par une série de formulations et de reformulations, Pétrarque cherche le lieu du discours où parole et vérité peuvent converger. L'expression dérape, se rattrape, bifurque, se ressaisit, jusqu'à ce que réajustée, elle atteigne enfin la vérité : « enfin, j'ai dit la vérité ». Le monologue de Pétrarque éprouve une précision qui s'affine et s'aiguise de mot en mot et qui s'organise structurellement comme suit :

<p>Ce que j'avais coutume d'aimer, Je ne l'aime plus. Je mens, je l'aime... J'aime cependant, mais...</p> <p>Je mens... et je mens encore.</p> <p>J'aime cependant...</p> <p><i>Pétrarque se positionne douloureusement dans l'amour...</i></p>	<p>– ... ce que j'aimerais ne pas aimer. – ... ce que je désirerais détester.</p> <p>– ... mais avec plus de retenue, avec plus de tristesse: dans la tristesse et dans les larmes.</p> <p><i>... mais dans un amour qui ne devrait pas être, qui n'est pas vraiment l'amour.</i></p>
---	---

De précision en précision, Pétrarque pose le modèle figural de la confession. « J'aime » et en même temps confesse son incapacité à aimer : « mais... ». Pétrarque avoue aimer en vérité car il est dans l'état d'amour, mais dans le même temps et avec une égale vérité, il confesse ne plus aimer. Lucide, il

³⁶ Ovide : *Amours*, III, 11b, 35.

³⁷ *Ibid.* : 28.

dissocie l'objet de son amour et l'état d'amour. L'humilité, essentielle sur ce chemin, se conjugue ici avec l'Amour et la vérité, les trois allant toujours de pair dans l'expérience spirituelle chrétienne décrite par Pétrarque. Entré dans l'état d'amour, il se positionne au début du processus de conversion, sur son tout premier échelon : l'échelon de la confession, laquelle travaille contre la force du mensonge.

Que cette confession ait lieu sur le lieu du Fils n'est pas fortuit. Dans la culture chrétienne, la confession restaure la filiation; elle fait de celui qui se confesse le fils du Père. Ce faisant, elle permet d'accéder dans l'amour à une certaine conception de l'homme, l'homme en tant que fils bien-aimé du Père. L'enjeu est de taille. Aussi n'est-il pas étonnant que dans « l'arène de ses pensées », sur ce lieu-dit du Fils, Pétrarque découvre en lui un combat où l'ennemi est le vice. La plaine du combat n'est pas extérieure, elle est intime et Pétrarque y conquiert force et virilité en luttant pour la vérité dans sa vie. Au début du voyage, Pétrarque était novice comparativement à Gherardo, agile à la montée. Le sommet atteint, Pétrarque résiste au combat et s'affirme. La confession le porte au-delà de lui-même, le grandit. L'élévation jadis poursuivie pour le corps est devenue plus profonde, plus spirituelle, placée sous le regard du Père céleste mais aussi sous celui de Dionigi da Borgo, destinataire de la lettre et père spirituel de Pétrarque : « Je me réjouissais de mes progrès, je pleurais sur mes imperfections et m'apitoyais sur l'instabilité commune à tous les actes humains » (p. 28).

Retournement (*conversio*)

Le point culminant de la halte au sommet naît tout naturellement de l'épreuve de vérité puisque Pétrarque sort à cet instant de sa poche un exemplaire des *Confessions* d'Augustin, « un petit livre gros comme le poing, d'un format étroit, au charme infini » (p. 30). L'ouvrant au hasard, il tombe sur un passage significatif qui invite non pas à la contemplation de la nature, mais au *contemptus mundi* et à l'introspection. Son frère s'approche pour entendre. Les yeux de Pétrarque rencontrent les lignes suivantes : « Dire que les hommes s'en vont admirer la cime des montagnes, les vagues énormes de la mer, le large cours des fleuves, les plages sinueuses de l'Océan, les révolutions des astres, et qu'ils ne font même pas attention à eux-mêmes³⁸ ! »

³⁸ Saint Augustin, *Confessions*, X, 8, 15 (BA 14, pp. 166–169). Cité ici p. 30.

La suite oppose au désir de lecture un refus de lire :

« En demandant à mon frère qui désirait écouter encore de ne pas me déranger, je fermai mon livre, irrité contre moi de ce que j'admira en ce moment même les choses terrestres, moi qui depuis longtemps aurais dû apprendre des philosophes païens qu'il n'y a rien qui soit digne d'admiration en dehors de l'âme, au regard de laquelle il n'y a rien de grand.

Bien satisfait d'avoir vu cette montagne, je tournai en moi-même les yeux de mon esprit, et, à partir de ce moment, plus personne ne m'entendit parler tant que nous ne fûmes pas parvenus en bas de la montagne. [...] Je me rappelais ce que le même Augustin avait pensé de lui-même autrefois, quand à la lecture du livre de l'Apôtre, comme il le rapporte, il rencontra d'abord ces paroles : « Si tu veux être parfait, va vendre tes biens, donne-les aux pauvres, puis viens et suis-moi et tu auras un trésor dans le ciel ». [...] je pensai en silence à quel point les mortels manquent de sagesse, [...] cherchant au dehors ce qu'ils pourraient trouver à l'intérieur d'eux-mêmes³⁹. »

La figure de la confession qui traverse la scène du sommet, se prolonge dans une seconde figure qui lui est liée : celle de la conversion. Pétrarque lit en lui-même. Se produit alors un ultime retournement : il se tait, s'isole et restera muet jusqu'au retour à l'auberge. Ici s'arrête le désir de voir la hauteur remarquable du Ventoux et ses grands paysages : le voyage est accompli.

Le modèle de la *mimesis*, dans cette scène déterminante, trouve son aboutissement. À l'origine de l'ascension, le poète voulait imiter Alexandre dont les prouesses avaient été relayées par Tite-Live et ravivées chez Pétrarque au hasard d'une lecture : « Me prit le désir de faire ce à quoi je pensais chaque jour, surtout après avoir relu, la veille, l'histoire romaine de Tite-Live un passage sur lequel j'étais tombé par hasard⁴⁰. »

Hasard de la lecture, puis projet de vérifier cette même lecture en gravissant le Ventoux. Le voyage s'inscrit dans une perspective de vérification des connaissances. Arrivé au sommet, Pétrarque ouvre les *Confessions* : la Providence cette fois le porte sur le passage du livre X. L'effet de la lecture est tout autre : le

³⁹ *Ibid.* : 32.

⁴⁰ *Ibid.* : 18.

verbe d'Augustin foudroie littéralement Pétrarque, l'homme dans sa puissance de vie et de mort. La plénitude humaine est touchée, n'appelant ni vérification, ni contre-expertise : l'intelligence de la parole d'Augustin le submerge, littéralement. Celui-ci ne fera pas la lecture à son frère. L'enjeu n'est plus de restituer la pensée d'un auteur mais de reprendre, de l'intérieur, la posture de lecteur d'Augustin qui fut lui-même déplacé, percuté, ébloui par l'Écriture. Pétrarque *imitait* les Anciens : il *obéira* désormais à Augustin, adoptera sa posture intérieure de conversion et comme lui, il écrira pour témoigner de sa conversion. Ainsi Pétrarque commémore, ou plutôt invente, un parallèle spirituel de grande signification. Comme Augustin prétendant imiter saint Antoine, tombé au hasard sur un passage de l'Évangile selon saint Matthieu (*Mt.* 19, 21) qui lui commandait de rentrer chez lui et de vendre tous ses biens, le poète trouve en Augustin, et dans les mêmes conditions, l'amorce d'une conversion personnelle. Cet enchaînement d'imitations le mène ainsi à un tournant décisif de son voyage : le passage du désir de voir loin au besoin de se connaître de très près. Voir en soi au-delà de soi-même.

L'Ascension du Mont Ventoux est un très grand texte, simple et vivant par de multiples aspects, moins clair par d'autres : plutôt que de montrer le poète gravissant le Ventoux, le récit s'attarde sur les chemins descendants. Il donne à lire la montée et éclipse largement le retour : le marcheur revient à l'auberge, certes, mais comment... le texte ne le dit pas. La lettre omet également de faire redescendre Gherardo du sommet, le personnage s'effaçant après que la lecture d'Augustin s'est accomplie. Peut-être le moine Chartreux, habitué à la hauteur de la vie spirituelle, était-il à sa place sur la crête? Soulignons enfin que le destinataire présumé de la lettre, Dionigi da Borgo, était déjà mort au moment de la rédaction du texte. Pourquoi un tel dispositif, sinon pour cacher derrière ce destinataire nécessaire, un lecteur de l'ombre, lecteur indéfini et idéal, disciple d'Augustin ?

Toutes ces énigmes, tous ces creux dans le texte, montrent bien que cette invention de voyage servait un projet plus large que celui de relater une page de vie. Dans une lettre écrite quelques années plus tard, lorsqu'il avait 64 ans, Pétrarque affirme qu'il limiterait à l'avenir ses mouvements, laissant penser que même après la rédaction de *L'Ascension du Mont Ventoux*, la résolution de renoncer à chercher dehors ce qui attend dedans resta quelque temps sans effet :

« J'ai donc décidé que j'irais désormais visiter les pays lointains non pas par des voyages interminables en bateau, à cheval ou à pied, mais de temps à autre dans une lettre brève, et souvent par des livres et par mon esprit, ce qui permettra de me rendre à ces rivages en une heure et d'en revenir non seulement indemne, mais sans me fatiguer, sans user mes chaussures, sans lutter contre les rochers et les ronces, la poussière et la boue⁴¹. »

La valeur allégorique et humaniste du récit de l'ascension du mont Ventoux n'en ressort que de plus belle : durant cette vie, l'humanité sera jusqu'au dernier moment, sans cesse, en combat et en quête d'élévation.

⁴¹ Cité après Mann : Pétrarque : *Seniles* IX, 2, pp. 944–945, éd. Basil. 1554.

Les *Lettres édifiantes* jésuites dans les mains des éditeurs : le « fatras » et l’information¹

Gábor Gelléri
Université d’Aberystwyth
gag9@aber.ac.uk

Abstract

For 18th-century Europe, the Jesuit *Lettres édifiantes et curieuses*, religious and scientific accounts written by missionaries, were an almost exclusive source of knowledge regarding China. In the reception of these texts, two approaches clashed. The public was eager to receive any snippet of information regarding China – Jesuits were esteemed as sources of such information, though criticized by some readers for an ideologically driven presentation of China. Inversely – particularly where and when the Jesuits were less appreciated – many readers disliked the “edifying” content of these letters: lengthy stories of conversions and martyrdoms. In this essay, I study the prefaces of several 18th-century French and English editions – both complete editions and selections from the *Letters* – to explore how the editors tackled the double nature, scientific and religious, of these texts. The prefaces highlight a range of editorial intentions, aimed at directing the readers in their interpretation of both aspects of the text.

La « mode » scientifique de l’étude des voyages a pour origine, entre autres, l’article de René Pomeau, « Voyages et Lumières »². Ce texte paradigmatique a également été peut-être le premier à souligner un conflit profond dans la perception des voyages et leur littérature à l’époque moderne. D’un côté, l’Europe dévorait avec une curiosité insatiable toute information provenant des territoires extra-européens. Comme Michèle Duchet l’indique, ces textes ont servi

¹ Je souhaite remercier la bibliothèque James Ford Bell de l’Université de Minnesota. Grâce à une bourse de la William Reese Company, j’ai pu passer un mois très productif à consulter leur formidable collection de récits de voyage.

² R. Pomeau : « Voyages et Lumières dans la littérature française du dix-huitième siècle », *Studies in Voltaire and the Eighteenth Century* 57, 1967 : 1269–1289.

de base à la formulation de nombreuses théories essentielles des Lumières³. Les récits de voyage sont parmi les ouvrages les plus fréquents sur les étagères des bibliothèques, et les plus souvent recensés par les périodiques⁴. Louer la littérature de voyage, souligner l'importance des informations rapportées par la figure héroïque et intrépide du voyageur, est un élément fréquent des « arts de voyage » (*ars apodemica*). Cet élément peut même figurer comme argument principal ou unique d'un ouvrage comme le *Discours sur l'utilité des voyages* (1763) de Gros de Besplas⁵. Dans ce dernier texte, les relations de voyage sont présentées comme les sources majeures d'informations nouvelles qui permettent le progrès de l'humanité.

Gros de Besplas, aumônier du roi et figure intellectuelle mineure de l'époque, pensait qu'il n'est pas nécessaire de douter particulièrement de la véracité du contenu des voyages – les auteurs ne mentiraient pas, et même si c'était le cas, les lecteurs savants s'en rendraient compte⁶. Mais cette approche naïve n'était pas partagée par la majorité des auteurs à la même époque : Michèle Duchet souligne par exemple que la quasi-totalité des auteurs contemporains émettaient des réserves quant au bon usage des récits de voyage⁷. En jetant un coup d'œil aux rubriques « Voyage » des dictionnaires français de l'époque, on note une tendance spécifique. Une même phrase apparaît dans de nombreuses variantes : « Tout homme qui décrit ses voyages est un menteur. » Certains articles de dictionnaires en indiquent même l'origine: une phrase du géographe Strabon, formulée comme commentaire critique à propos de la fiabilité des informations rapportées par les voyageurs⁸. Mais il faut souligner que le choix du terme de « menteur », qui apparaît dans les articles de dictionnaires sur les voyages probablement à partir de la deuxième édition du dictionnaire de

³ M. Duchet : *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières : Buffon, Voltaire, Rousseau, Helvétius, Diderot*, Paris : Maspero, 1971.

⁴ V. une analyse sérielle de la présence des livres de voyage dans des bibliothèques de la France du 18^e siècle dans ma thèse, *Ecrire les voyages, lire les voyages : une communication littéraire au 18^e siècle* (thèse doctorale), Budapest : ELTE, 2005 ; pour la présence des livres de voyage dans les comptes rendus de la presse, voir Y. Marcil : *La fureur des voyages. Les récits de voyage dans la presse périodique (1750–1789)*, Paris : Honoré Champion, 2006.

⁵ J. M. Gros de Besplas (abbé) : *De l'utilité des voyages relativement aux sciences et aux mœurs*. Discours de réception à l'Académie de Béziers, Paris : Berthier, 1763.

⁶ *Ibid.* : 3.

⁷ Duchet: *Histoire et anthropologie, op.cit.* : 90.

⁸ Strabon : *Géographie*, livre 1, 2, 23. « Tous les voyageurs sont menteurs » est la version que donne le chevalier Jaucourt dans l'article « Voyage » de l'*Encyclopédie*.

Furetière (1701)⁹, est en fait un détournement de l'original – le terme original, *ἀλαζών*, se traduit aujourd'hui par « vantard »¹⁰.

Il en résulte, tout au long du siècle, une incertitude quant à la respectabilité du genre. J'ai montré ailleurs que Voltaire a soigneusement écarté de son texte sur l'Angleterre tout élément qui aurait pu faire penser à un récit de voyage, et que d'autres figures intellectuelles, comme l'abbé Morellet et Brissot de Warville, ont ouvertement annoncé leur intention d'éviter cette forme d'écriture¹¹. Dans une grande variété de textes, on peut déceler une quête pour le récit de voyage « idéal », mais les critères qui permettraient d'identifier un tel récit parfait changent constamment, et sont souvent seulement formulés *a posteriori*¹².

Dans ce qui suit, je souhaite étudier un aspect particulier de ce conflit : l'apparition d'un corpus spécifique dans une forme éditoriale spécifique. Des collections de voyages existent depuis le 16^e siècle : certaines d'entre elles ont fait figure de best-sellers, et ont largement façonné leur époque (tel les *Principal Navigations* de Hakluyt¹³ ou l'*Histoire générales des voyages* de l'abbé Prévost). L'un des objectifs de ces collections était de produire des textes qui contiendraient uniquement ce qui est utile, afin d'épargner aux lecteurs ce qui est douteux ou « inutile ». Nous remarquons cette intention dès le sous-titre de la collection de Prévost, qui offre à ses lecteurs « ce qu'il y a de plus utile et de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré »¹⁴. Légèrement plus

⁹ Editée par l'intellectuel huguenot Henri Basnage de Beauval, cette édition est connue comme la « version protestante » du dictionnaire de Furetière. *Dictionnaire universel : contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes...*, La Haye & Rotterdam : Arnoud et Reinier Leers, 1701.

¹⁰ La traduction moderne française est : « Tout homme aime se vanter quand il raconte ses périples ». Strabon : *Géographie*, texte établi et traduit par Germaine Aujac, Paris : les Belles-Lettres, 1060 : 113.

¹¹ Pour une étude des efforts de Voltaire pour s'écarter du genre des voyages, v. mon livre *Philosophies du voyage : visiter l'Angleterre aux 17^e–18^e siècles*, Oxford : Voltaire Foundation, 2006, chapitre V., et *Introduction* pour une discussion du statut du voyage comme genre.

¹² Pour cette esthétique des récits de voyage, toujours en évolution, v. M.-C. Pioffet & A. Motsch (eds.) : *Ecrire des récits de voyage (XVI^e–XVIII^e siècles). Esquisse d'une poétique en gestation*, Québec : Presses de l'Université Laval.

¹³ R. Hakluyt : *The Principal Navigations: Voyages, Traffiques, and Discoveries of the English Nation* (London, 1598–1600) – un projet d'édition critique à paraître chez Oxford University Press, dirigé par Claire Jowitt et Daniel Carey, approche de son terme.

¹⁴ A. F. Prévost abbé (ed.) : *Histoire générale des voyages, ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre [...] contenant ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré...*, Paris: Didot, 1746–1759.

tard, la préface de la collection de voyages de Tobias Smollett, *A Compendium of Authentic and Entertaining Travels* (1756), indique ouvertement : « One of his [l'éditeur] principal views in undertaking the work, was to disencumber this useful species of history from a great deal of unnecessary lumber, that tended only to clog the narration and burden the memory », et n'hésite pas à qualifier les éléments inutiles des voyages, fictifs ou simplement sans utilité, de « rubbish » dont il faut se débarrasser¹⁵.

L'une des principales raisons de la présence de ce « rubbish », fatras ou déchet, est, selon Smollet, l'infériorité ou l'insuffisance intellectuelle ou morale de la personne qui a effectué le voyage. Dans la tradition des questionnaires pour voyageurs, qui fleurissent en Angleterre depuis la publication des « General Heads » de Robert Boyle un demi-siècle plus tôt¹⁶, un ouvrage anonyme de 1717 intitulé *The Construction of Maps and Globes* contient un appendix spécifique pour les voyageurs non spécialistes afin de rendre leurs observations utiles à la science¹⁷. Parmi les destinataires de ces instructions, nous trouvons les missionnaires, ce qui n'est guère surprenant. Les missionnaires étaient peut-être ceux parmi les Européens qui étaient le plus régulièrement en contact avec les populations extra-européennes, et parfois les seuls à avoir accès à certains territoires ; ils étaient également connus pour leur apprentissage très assidu des langues locales. Pour ce qui est du transfert d'informations vers l'Europe, l'une des destinations où les missionnaires, et en majorité les Jésuites, étaient dans une situation de quasi-monopole – sans pour autant sous-estimer leurs difficultés à s'y établir et à y maintenir leur mission – était la Chine.

Selon Christian Albertan, l'Europe moderne n'aurait pratiquement rien su de la Chine sans le travail des Jésuites¹⁸. Après les relations des missions de Ricci et la *China monumentis* d'Athanasius Kirchner (1667), la dernière contribution majeure des missionnaires à la perception européenne de la Chine a été la pub-

¹⁵ T. Smollett (ed.) : *A Compendium of Authentic and Entertaining Voyages, digested in a Chronological Series (etc.)*, London, 1756, 7 vols, I/VIII.

¹⁶ R. Boyle : *General Heads for the Natural History of a Country, Great or Small; Drawn out for the Use of Travellers and Navigators*, publié pour la première fois dans le tout premier numéro des *Philosophical Transactions* de la Royal Society de Londres en 1665.

¹⁷ (anon) : *The Construction of Maps and Globes, in two parts... To which is added an Appendix wherein the present state of Geography is considered [...] intermix'd with some necessary cautions, helps, and directions for the Map-makers, Geographers, and Travellers*, London: T. Horne, etc., 1717.

¹⁸ C. Albertan : « La Chine, les Jésuites et l'*Encyclopédie* », in: M. Descargues-Grant (ed.) : *Récit de voyage et Encyclopédie*, Valenciennes : Presses Universitaires de Valenciennes, 2011 : 55–72, p. 57.

lication des *Lettres édifiantes et curieuses*, une collection de lettres de missionnaires de Chine, qui d'ailleurs servira de source à l'importante *Description de la Chine* de Jean-Baptiste Du Halde (1735). Cette collection de lettres est régulièrement republiée pendant tout le 18^e siècle, dans une variété de langues. Bien que la réception de cette collection soit bien connue et même étudiée¹⁹, l'histoire de ce phénomène éditorial reste encore, pour l'essentiel, à explorer. C'est à ce travail que je voudrais contribuer, en y appliquant les concepts esquissés dans l'introduction : le dialogue difficile entre le contenu utile et le « fatras » dans les récits de voyage²⁰. On a d'un côté un public friand d'informations venant d'un territoire spécifique qui joue un rôle majeur dans l'imaginaire européen. On a de l'autre, dans une situation de quasi-monopole, ceux qui fournissent ces informations : des Jésuites, avec toutes les connotations positives et négatives qui leur sont associées. C'est cette rencontre que j'étudierai ici, à partir d'un corpus de préfaces éditoriales françaises et anglaises pour diverses éditions des *Lettres édifiantes* – le travail pourrait et devrait être continué pour d'autres cultures et d'autres langues.

Les lettres jésuites apparaissent sous le titre « curieuses et édifiantes » à partir de 1702, mais les versions antérieures avaient des intentions similaires. Leurs auteurs diffusaient des informations scientifiques concernant la Chine en les associant toujours à des « histoires édifiantes ». Les destinataires de cet aspect édifiant n'étaient pas le grand public, mais surtout le public catholique, et en priorité les dignitaires à Rome. La mission en Chine était onéreuse, et d'autres groupes dans Rome étaient très critiques du travail des Jésuites. Ainsi, les rapports enthousiastes du nombre de convertis, et les récits d'actes hé-

¹⁹ Pour leur image de l'Amérique, v. A. Paschoud : *Le monde amérindien au miroir des « Lettres édifiantes et curieuses »*, Oxford : Voltaire Foundation, 2006 ; pour la Chine plus spécifiquement v. M.-J. Fresnais-Maître : « *The Edifying and Curious Letters : Jesuit China and French Philosophy* », in Y. Zheng (ed.) : *The Chinese Chameleon Revisited : From the Jesuits to Zhang Yimou*, Newcastle upon Tyne : Cambridge Scholars, 2013 : 34–60. Plus généralement, v. par exemple R. Etiemble : *L'Europe chinoise*, Paris : Gallimard, 1988, la thèse de V. Pinot : *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640–1740)*, Paris : P. Geuthner, 1932 et B. Guy : *The French image of China before and after Voltaire*, Genève : Institut et Musée Voltaire, 1963. Pour une importante inversion de la perspective mettant au centre les distorsions que la réalité chinoise souffre aux mains des Européens, v. le travail de M.-J. Fresnais-Maître et Z. Shi, « L'image de la Chine dans la pensée européenne du XVIII^e siècle : de l'apologie à la philosophie pratique », *Annales historiques de la révolution française* 347, 2007 : 93–111.

²⁰ Souligné en particulier pour le cas de l'*Encyclopédie* par C. Albertan, *op.cit.* : il met en évidence que le « voyage par procuration » des encyclopédistes en Chine est dirigé par leurs adversaires farouches, les Jésuites.

roïques accomplis, voire des martyres au nom de la foi, étaient conçus avant tout comme justifications de la présence jésuite en Chine.

Mais cet aspect édifiant était à la source de plusieurs conflits. Une de ces « histoires édifiantes », où la conversion de quelques jeunes nobles chinois mène à leur « martyre », a fini par être doublement instrumentalisée par Voltaire²¹. Aux yeux des Jésuites, cette histoire représentait une histoire du succès de leur mission (la conversion) et une preuve de sa difficulté (le martyre). Voltaire partage en fait la vision jésuite de la vie politique de la Chine, en voyant dans l'Empereur un despote éclairé (alors que Montesquieu présente au livre VIII de *l'Esprit des Lois* le pays comme un exemple de tyrannie, dirigé par la peur). Cependant, et de façon peu surprenante, cette histoire est devenue une arme entre les mains de Voltaire dans la bataille contre « l'Infâme », pour critiquer l'idée même du prosélytisme : les Jésuites y apparaissent comme représentants et symboles même du fanatisme religieux qui se propage dans des territoires autrefois paisibles.

Entre le moment de la naissance des récits de la mission Ricci et celui du compendium de Kirchner, un changement majeur s'opère à partir de la fin du 17^e siècle dans la présence européenne en Chine : la direction de la mission jésuite d'Extrême-Orient est reprise par des Français, et par des auteurs qui sont pour la plupart formés non seulement en langues (tous les Jésuites en partance vers la Chine l'étaient, d'habitude à la maison de l'ordre à Goa), mais également en sciences. Du groupe envoyé en Chine avec le soutien de Louis XIV en 1685, certains – le personnage le plus connu de ce groupe est le père Avril – ont tenté de faire le trajet par terre, mais se sont heurtés à l'attitude peu coopérative du tzar. D'autres ont fait le trajet par mer – c'est le groupe que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de « mathématiciens du roi ». De ce groupe, le père Tachard est resté au Siam et est devenu une autorité incontournable sur ce territoire, tandis que cinq autres ont continué jusqu'en Chine – de ce groupe, le personnage le plus connu est le père Antoine Gaubil, astronome respecté dans toute la République des Lettres.

Comme le titre « mathématiciens du roi » l'indique, cette expérience jésuite avait, en plus de la mission évangélisatrice, une mission nationale et royale. L'absolutisme français était probablement considérablement moins critique envers les voyages que ne le suggère Paul Hazard dans sa présentation de l'époque

²¹ Pour une étude de la démarche de Voltaire, notamment dans le dernier chapitre du *Siècle de Louis XIV*, v. D. Morgan : « Sources of Enlightenment : The Idealizing of China in the Jesuits' *Lettres édifiantes* and Voltaire's *Siècle de Louis XIV* », *Romance Notes* XXXVII, 1997 : 263–272.

de la « stabilité » (qui précéderait la « crise »)²²; mais le flux d'information concernant toute forme d'altérité, et en particulier d'altérité religieuse et politique, devait être contrôlé. Du point de vue du gouvernement, des informations fournies par un groupe de Jésuites hautement qualifiés et fidèles autant au roi qu'à la foi servaient très bien des plans diplomatiques et commerciaux de longue haleine. Grâce à l'arrivée en Chine de ce groupe ayant reçu une formation scientifique, l'appréciation générale des récits jésuites a également considérablement augmenté : le travail des savants jésuites missionnaires pouvait être apprécié par les acteurs de la République des Lettres au même titre qu'ils avaient apprécié – non sans critiques et certainement pas à l'unanimité – le travail de l'organe scientifique jésuite les *Mémoires de Trévoux*. Ainsi, les récits jésuites pouvaient servir de base à la collecte d'informations pour des auteurs venant d'univers divers, comme en témoigne par exemple une table manuscrite des sujets discutés dans ces récits dans une édition des *Lettres édifiantes* que j'ai pu étudier à la James Ford Bell Library de Minneapolis.

Cette appréciation scientifique des *Lettres édifiantes* ne s'est pas faite sans heurts. Christian Albertan le souligne, souvent « on leur a reproché [...] d'être orientées, filtrées et finalement peu crédibles²³. » Même au sein des Jésuites, des conflits apparaissent : on reproche au père Du Halde de parler de la Chine sans y avoir résidé, et à d'autres leur culture scientifique insuffisante. Tous les Jésuites étaient considérés par leurs lecteurs comme étant d'une sinophilie excessive. Cependant, alors qu'un travail critique complexe sur les sources jésuites se déroule dans les milieux les plus éduqués – comme auprès des encyclopédistes – pour un plus large public, auquel les collections de voyage s'adressent, c'est surtout le côté « édifiant » qui pose problème.

Dans ce qui suit, je me concentre sur cet aspect précédemment peu étudié de la réception des *Lettres édifiantes* : à travers les préfaces des collections établies à partir des lettres, j'observe la façon dont ces documents essentiels mais souvent controversés sont présentés par les éditeurs, soucieux à la fois de vanter les mérites de leur « produit » mais également d'orienter la pensée de leurs lecteurs. Cette analyse se fera dans une comparaison anglo-française – pareil angle comparatif reste rare dans les travaux sur la réception de ces lettres.

²² V. P. Hazard : *La crise de la conscience européenne*, Paris : Boivin, 1935, ch. I – « De la stabilité au mouvement » souligne la « mise en mouvement » de la culture européenne autour de 1685 – Paul Hazard suggère que la période antérieure est caractérisée par une forte méfiance envers les voyages.

²³ C. Albertan : « La Chine, les Jésuites et l'*Encyclopédie* », *op.cit.* : 63.

Dans la publication originale des *Lettres édifiantes et curieuses* en français, leur mission apparaît de toute pureté : la préface présente en termes élogieux le travail des Jésuites, le « zèle de la gloire de Dieu », leurs résultats dans le travail de conversion, et annonce le double programme : ces lettres sont « aussi agréables qu'elles sont édifiantes »²⁴. C'est ce même ton – et la même préface – qui apparaît dans la plupart des premières éditions étrangères des lettres elles-mêmes dans les pays catholiques, et même dans une première édition anglaise de 1707 qui semble s'être arrêtée, pour des raisons que nous ne connaissons pas et qui peuvent être trop variées pour permettre plus que de vaines spéculations, après seulement deux volumes²⁵. Mais quelques années plus tard, dans une première collection anglaise de choix de lettres à partir des *Lettres édifiantes*, un programme différent s'esquisse. Cette collection se concentre sur l'usage scientifique : l'éditeur ajoute dans le titre le mot « learned » (savant) comme adjectif qualifiant « Jesuits », et la collection est riche d'une table des matières détaillée. La lecture doit être profitable pour toutes les personnes raisonnables : « every judicious Person will find sufficient Entertainment and Information in them... », et condamne ceux qui ne les apprécient pas : « perhaps there be some Palates so deprav'd as cannot find Satisfaction in any thing but what is Trivial and Romantick »²⁶. Les éditeurs opinent que ces lettres doivent être publiées parce que, de toutes les personnes dont on peut espérer des récits de première main concernant la Chine, les missionnaires jésuites sont les mieux formés, et ils parlent même les langues locales.

Cependant, en ce qui concerne le contenu édifiant, une opinion différente est formulée : « some of the French letters have been entirely omitted, as containing nothing but Relations of the Conversions of Infidels and other Matters peculiarly appertaining to the Missioners, which would only have swell'd the Volume and perhaps been acceptable to None »²⁷. Les éditeurs soulignent ici un double travail : à côté d'un jugement (plutôt modéré pour un auteur anglais) sur l'activité des missionnaires, on voit leur intention de débarrasser les récits du

²⁴ *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions Etrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*, Paris : Nicolas le Clerc, 1703–1764, 34 vols, vol I, préface, VI–VII.

²⁵ *Edifying and curious letters of some Missioners of the Society of Jesus from foreign missions. Being a translation of part of the collection entitled "Lettres édifiantes et curieuses" by C. Le Gobien, and comprising letters from China, the East Indies, and Syria*. London (?): 1707–1709, 2 vols.

²⁶ (anon): *The Travels of Several Learned Missioners of the Society of Jesus, into Divers Parts of the Archipelago, India, China and America... Translated from the French original publish'd at Paris in the year 1713*, London: R. Gosling, 1714, preface, V.

²⁷ *Ibid.* : VI.

superflu, de les réduire à ce qui est utile. Pour expliquer le ton inhabituellement modéré à l'encontre des Jésuites, plus souvent vus comme « bêtes noires » outre-Manche, nous pouvons éventuellement indiquer les dates de publication : 1713–1714 est un moment où, avec la fin de la guerre de succession d'Espagne et avec la paix d'Utrecht, les relations franco-anglaises commencent à se normaliser, et en conséquence, cette mission jésuite, en majorité française et sous protection royale, pouvait être présentée sous un angle modéré.

Alors qu'en France, on continue la publication des lettres dans leur version originale, en Angleterre une deuxième compilation voit le jour un quart de siècle plus tard. Cette nouvelle édition est publiée à partir de 1743 par John Lockman, poète mineur mais traducteur important (on lui doit par exemple la traduction des *Lettres philosophiques* de Voltaire). Le contexte politique est radicalement différent : nous sommes à l'époque de la guerre de succession d'Autriche, et une 2^e édition de la même collection verra le jour en 1762, pendant la guerre de Sept ans²⁸. L'ouvrage se présente (à tort) comme une première collection des lettres de Jésuites en anglais ; il contient aussi quelques textes d'origine différente.

Le ton change considérablement – un fait qui peut s'expliquer autant par le contexte de guerre, par les attentes du public (le public anglais toujours enclin à voir les Jésuites sous un jour très négatif), ou par les convictions personnelles de Lockman qui a aussi publié des récits de persécutions vécues par des Protestants dans divers pays. L'introduction annonce le programme :

« As the geographical and other Particulars found in them [*les Lettres édifiantes*] are intermix'd with a long Detail of the Miracles, as well as of the Conversions which the Jesuits declare they make in their missions, it was necessary for me to expunge all Incidents of this Kind (those excepted, here and there, which I presumed might entertain) such appearing quite insipid or ridiculous to most *English Readers*, and indeed to all Persons of Understanding and Taste²⁹. »

²⁸ J. Lockman (ed.) : *Travels of the Jesuits, into Various Parts of the World, Compiled from their Letters, now first attempted in English. Intermix'd with Account of the Manners, Government, Religion etc. of the several Nations visited by those Fathers, with Extracts from other Travellers, and miscellaneous Notes*, London: for John Noon, 1743 (2nd ed., 1762).

²⁹ *Ibid.* : VI.

Les changements depuis l'édition de 1714 sont d'envergure. L'idée de réduire la quantité d'informations moins, ou peu, utiles persiste, et seuls certains détails de l'activité prosélyte seront conservés, sous couvert « d'amuser » le lecteur. Le « devoir du lecteur » est également conçu différemment : en 1714, le lecteur de quelque éducation se voyait sommé d'apprécier le contenu scientifique des *Lettres* – cette fois, tout lecteur anglais, et en fait tout lecteur « of Understanding and Taste » doit trouver ridicule les éléments qui relèvent de l'aspect édifiant, conversions ou miracles.

Lockman réitère l'opinion que les récits des Jésuites doivent être appréciés en raison du fait qu'ils sont éduqués et qu'ils résident dans le pays; ils sont préférables aux marchands qui ne font que traverser le pays. Mais il ajoute une distinction supplémentaire : il préfère les Jésuites français à ceux de l'Espagne, du Portugal ou de l'Italie (il ne mentionne pas les Allemands), venant de pays où la superstition règne: « In all probability, the Jesuits adapt their writings to the Genius and Capacity of their respective countrymen³⁰. » Je suggère que cette distinction concernant les « pays de la superstition » préfigure déjà le puissant sentiment anti-catholique qui dominera la littérature gothique anglaise, qui se développe légèrement plus tard, et dans laquelle les territoires catholiques du Sud de l'Europe seront le théâtre de différents événements tragiques, attribués le plus souvent à la « superstition » catholique barbare.

Les opinions plus modérées de Lockman sur les Jésuites français s'appuient sur quelques échanges qu'il a eus en personne avec eux – les « mathématiciens du roi » français étaient, en effet, plus appréciés que d'autres Jésuites. Mais cette attitude en apparence moins critique n'est guère plus qu'une façon de dire « certains de mes meilleurs amis sont des Jésuites ». Dans son travail d'éditeur, Lockman ne se contente pas de purger les *Lettres édifiantes* de tout ce qui aurait pu être indigeste aux lecteurs anglais – dans certains cas, d'une page de l'original seules deux ou trois lignes demeurent – et de laisser quelques éléments « absurdes » pour amuser le lecteur. « As an Admirer of (*their knowledge*), I endeavoured to do Justice to their compositions; and as an Abhorrer of (*their*) Maxims and horrid Practices, I introduced many satirical Incidents and Reflections from the most celebrated of their opponents³¹. » Lockman interfère activement dans le texte, le compare avec d'autres sources qui le contredisent, et par cela, accentue et met en relief ce qu'il considère être le travail idéologique « choquant » des Jésuites.

³⁰ *Ibid.* : X.

³¹ *Ibid.* : XVI.

La donne change en France également. L'activité des Jésuites en Chine, née sous l'égide royale, avait été occasionnellement critiquée, souvent en relation avec des critiques formulées contre l'absolutisme. Mais des changements majeurs s'opèrent après 1763 et le bannissement des Jésuites de la France. Ils sont attaqués d'un côté par d'autres factions chrétiennes : un ouvrage de 1765 (qui se présente comme une traduction mais dont l'original reste à identifier) tente de prouver que trois martyres qui ont été tués en Chine ne sont pas, en effet, des Jésuites : au contraire, les Jésuites « par une basse et odieuse jalousie, ont été les persécuteurs, et pour ainsi dire, les bourreaux de ces Martyrs. Des Lettres écrites en cette année même par les Capucins qui résidaient au Japon, lesquelles font partie de ces pièces, et la relation d'un officier qui était alors sur ces lieux, mettent ces faits au-dessus de toute contradiction: c'est l'arrestation de témoins oculaires »³². Cet ouvrage fait preuve en même temps d'un gallicanisme clair, suggérant que le catholicisme peut fleurir en France sans les Jésuites, et ne demande guère d'intervention papale.

Mais, malgré le bannissement de l'ordre de la France, il existe toujours un public pour les informations contenues dans les *Lettres édifiantes* – et une demande apparaît pour une version qui serait purgée de l'apparat idéologique qui les encombrait. L'un des continuateurs de *l'Histoire générale des voyages* de Prévost, Rousselot de Surgy, en crée donc une version « filtrée »³³. La préface de la collection originale (qui ne figure pas dans la version « pirate » de cette collection, publiée à Yverdon) esquisse un message clair. L'éditeur pense que les lecteurs de la collection originale des *Lettres édifiantes* ont été choqués et par sa longueur, et par son ton :

« S'il y rencontre des observations intéressantes sur certaines contrées peu connues, sur leurs productions, sur les mœurs et les usages de leurs habitants, elles sont noyées dans un fatras de détails minutieux, de récits absurdes qui ne peuvent trouver de créance que parmi les dévots imbéciles, ou dans des esprits attachés par fanatisme, au parti des éditeurs de l'ouvrage. Des 36 volumes in-12 dont ils sont composés, pas un seul qui n'offre une narration pompeuse de miracles, une énumération journalière, un calcul

³² *Recueil de pièces ... où il est prouvé que les trois Martyrs dont parle la Bulle n'étaient point Jésuites*. En France (sic) : 1765, VI-VII.

³³ J. P. Rousselot de Surgy (ed.) : *Mémoires géographiques, physiques et historiques sur l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, tirés des Lettres Edifiantes, et des Voyages des Missionnaires Jésuites*. Paris : Durand, 1767.

exagéré des conversions, de baptêmes et d'autres œuvres sacrées de ce genre, opérées par le ministère de plusieurs Missionnaires Jésuites, que leurs pieux confrères nous donnent pour autant de saints, et auxquels ils assignent à leur gré le rang glorieux, de confesseurs ou de martyres. [...] A l'égard des observations physiques et morales que contient cette collection épistolaire, on ne peut pas leur refuser de l'estime, et elles le méritent en effet³⁴. »

Le ton et le programme idéologique de la préface sont similaires à ceux de Lockman : ces récits de conversion ne sont appréciés que par des « dévots imbéciles ». Par contre, le programme de travail de rédaction qui en résulte est plus proche de celui de l'édition anglaise de 1714 : on ne publie pas de détails savoureux et absurdes juste pour amuser le lecteur, l'essentiel est de supprimer les « détails minutieux ». Le « devoir du lecteur » se situe, encore une fois en parallèle avec la version anglaise de 1714, dans l'appréciation du contenu scientifique. Plus spécifiquement dans un contexte français, on voit que le public est celui des Lumières : l'attaque dirigée contre l'esprit dévot et le fanatisme évoque des associations claires pour les lecteurs français. Ceci dit, la collection a pour but moins l'inculcation idéologique que l'utilité au lecteur. Rousselot de Surgy continue la logique de l'*Histoire générale de voyages*, qui est d'organiser plusieurs récits en une narration continue, et produit une version des relations jésuites appropriées à un usage savant, accompagnée de notes et d'une table détaillée.

Pendant les premières années de la dernière décennie de l'Ancien régime, une nouvelle édition des *Lettres édifiantes et curieuses* voit le jour. La préface de son éditeur se positionne ouvertement contre les éditions récentes du texte, dont la version de Rousselot de Surgy. Les accusations contre les Jésuites disparaissent : selon l'éditeur de la collection, le travail des Jésuites en Chine « a été entrepris sans ces motifs de vanité qu'on prête assez légèrement à ceux qui en sont les Auteurs ». Au-delà de la défense du corps religieux, le ton de cette préface annonce nettement un retour vers un catholicisme en besoin d'expansion : « que de Peuples encore plongés dans la nuit de l'ignorance et de la superstition ! que de Nations pour qui l'Aurore des vérités Chrétiennes ne commence qu'à luire ! la moisson est abondante, mais les ouvriers sont rares³⁵. »

³⁴ *Ibid.* : I-II.

³⁵ *Lettres édifiantes et curieuses...*, nouvelle édition, 1780-1783, Paris : J. G. Merigot le jeune, pp. VIII-IX et XIII.

Qu'est-ce qui a changé depuis la dernière édition, formulée comme un manifeste des Lumières et condamnant le fanatisme ? D'un côté, le contexte politique immédiat a certainement eu un impact : les conflits anglo-français (la guerre en Amérique) ont mené à l'émergence d'un sentiment national français plus prononcé, un processus souligné par Edmund Dziembowski à propos de la guerre de Sept ans³⁶, et qui se poursuit au cours du conflit franco-anglais suivant. Mais le contexte intérieur change également. L'expulsion des Jésuites a été un triomphe du « parti philosophique », mais l'élan au sein de ce parti même se modère après 1775. Parallèlement, comme l'ouvrage de James Clarke *Oriental Enlightenment* le souligne, la « sinomanie » est plus modérée après 1770³⁷, ce qui permet un retour vers une lecture plus « spirituelle » des *Lettres édifiantes*. Dans la tourmente idéologique de la dernière décennie de l'Ancien régime, une aspiration aux valeurs traditionnelles peut certainement tenter plus d'un, et les livres de voyage ont pu être mis au service d'un programme conservateur³⁸. L'expression « la moisson est abondante mais les ouvriers sont rares » annonce un retour vers un imaginaire augustinien, mais en même temps n'est pas sans préfigurer Chateaubriand.

Cette dernière version est un peu un cas à part dans notre analyse puisqu'il s'agit d'une nouvelle version de la collection originale, et pas d'un choix de lettres édité, où l'éditeur aurait été forcé d'effectuer des choix pour réduire la longueur du texte. Dans les versions anglaises et dans la sélection de Rousselot de Surgy, nous constatons un travail très précis qui cherche à débusquer dans les lettres le contenu idéologique, et soit à l'exclure (dans l'édition anglaise de 1714 et chez Rousselot de Surgy) ou à le ridiculiser (chez Lockman). Mais ce travail a-t-il été couronné de succès ?

D'un côté, on pourrait suggérer que ceci a bien été le cas : dans l'imaginaire européen des périodes ultérieures, malgré le fait que les *Lettres édifiantes* et les autres publications jésuites étaient une source quasi-exclusive d'informations relatives à la Chine, l'idée de la Chine n'est pas indissolublement liée à l'activité des missionnaires jésuites. Mais en fait, cette victoire n'est que partielle. Comme

³⁶ E. Dziembowski : *Un nouveau patriotisme français, 1750–1770. La France face à la puissance anglaise à l'époque de la guerre de Sept Ans*. Oxford : Voltaire Foundation, 1998.

³⁷ J. J. Clarke : *Oriental Enlightenment : The Encounter between Asian and Western Thought*, London: Routledge, 1997.

³⁸ Dans le chapitre VII de *Philosophies du voyage*, j'analyse le cas du récit de François Lacombe, *Londre* (sic, Paris : 1777), un ouvrage qui, aux yeux du censeur royal, devient un « éternel antidote contre la morale dépravée et contagieuse de nos prétendus Philosophes ».

plusieurs ouvrages l'ont souligné, même les faits scientifiques (notamment ethnologiques) rapportés dans les *Lettres édifiantes* étaient profondément jésuites quant à leur nature, et modifiaient souvent certains éléments là où leurs critiques dans le camp philosophique s'en doutaient le moins. L'image de la Chine qui y est diffusée sert leur propos et leurs objectifs – justifier leur activité face à Rome et à leurs concurrents.

Comme des spécialistes de la culture chinoise l'ont maintes fois démontré, l'image transmise est filtrée et orientée dans certaines directions spécifiques – et est souvent à l'origine de malentendus durables concernant et la vue d'ensemble et les détails spécifiques de la Chine³⁹. Les Jésuites ont omis ce qui ne servait pas leur objectif, comme par exemple les profondes croyances animistes qu'ils ont rencontrées en Chine. L'image d'une Chine non chrétienne, mais dotée d'une morale comparable à celle du christianisme, créée et diffusée par les lettres jésuites, a perduré jusqu'au 20^e siècle, tout comme les parallèles entre Confucius et Jésus ou l'image même du « sage » chinois⁴⁰. Jean-François Billeter annonce : « Les Jésuites n'ont rien inventé, ils se sont contenté d'adapter à leur propre fin une vision de la Chine⁴¹. » La dissémination de cette Chine fortement idéologisée, dans les cercles les plus divers, peut être considérée une victoire posthume de la mission jésuite qui, à l'époque de son activité et immédiatement après, a été âprement critiquée, souvent tournée en ridicule, et n'a pas mené à bien son objectif immédiat de conversion. Christian Albertan souligne que les petites modifications ne s'arrêtent pas avec les Jésuites – de leur côté, les encyclopédistes ont utilisé à leurs fins, et souvent détourné les récits jésuites. Entre les deux camps, la Chine devient un enjeu et un à-propos – la vérité sur le pays, peut-être parce qu'elle était moins essentielle que les usages que l'on pouvait en faire, « continue à nous échapper »⁴².

Cette histoire des éditions des *Lettres édifiantes* est-elle différente de nombreuses autres histoires similaires autour des éditions et ré-éditions (dans des collections de voyages ou ailleurs) de récits de voyage ? D'un côté, nous y

³⁹ V. par exemple l'étude de cette mécompréhension et déformation dans Etiemble : *L'Europe chinoise*, et dans F. Moureau : « Missionnaires et voyageurs en Chine à l'âge classique: le Moi et l'Autre », in *Le Voyage à l'époque moderne*, publication de l'Association des Historiens Modernistes des Universités, Presses Universitaires Paris-Sorbonne, 2004 : 23–26.

⁴⁰ L'image du « sage » chinois se trouve déjà chez Montaigne. Pour une analyse de la propagation de ces exemples, v. M.-J. Fresnais-Maitre : « *The Edifying and Curious Letters...* », *op.cit.*

⁴¹ J.-F. Billeter : *Contre François Jullien*, Paris : Allia, 2006 : 14, cité par M.-J. Fresnais-Maitre : « *The Edifying and Curious Letters...* », *op.cit.* : 39.

⁴² C. Albertan : « La Chine, les Jésuites et *l'Encyclopédie* », *op.cit.* : 72.

retrouvons les mêmes intentions, comme le « disencumbering the lumber » (se débarasser du fatras) de Smollett. Mais c'est une histoire d'extrêmes – extrême quant à la quantité (inévitabile) de « fatras » idéologique, quant au refus extrême de ce fatras par certains éditeurs, et quant à l'acceptation acceptation extrême, sans critique, du contenu non idéologique des mêmes lettres par d'autres. La transformation que subit la Chine aux mains des divers acteurs européens est, elle aussi, plutôt extrême. En fait, préoccupée par la critique scientifique des récits jésuites, l'opinion publique savante européenne semble être relativement peu informée des critiques adressées aux Jésuites par leurs concurrents, les autres groupes de missionnaires, sans doute parce que l'image d'une Chine éclairée quoique non chrétienne convenait à leur programme à eux⁴³. Ainsi, l'opposition entre le contenu savant de ces relations de mission/voyage et les usages dont en faisait le public scientifique, et l'intention avec lesquelles elles ont été rédigées, reste non résolue dans ce labyrinthe de narrations et idéologies qui s'opposent.

⁴³ Mark Hulliung souligne que Montesquieu était l'un des rares à se poser des questions quant à l'intentionnalité des textes écrits par des Jésuites : v. *Montesquieu and the Old Regime*, Berkeley : University of California Press, 1977 : 100 sqq.

Un intermède religieux dans la vie de Casanova : l'épisode d'Einsiedeln

Ilona Kovács
Université de Szeged
kovacsilona625@gmail.com

Abstract

Casanova in 1760, four years after his famous escape from the prison of Leads (1756), is ambushed in Stuttgart and escapes again with success from a very dangerous situation. He is exhausted when he arrives in Switzerland. He finds refuge and protection in a Benedictine monastery (Einsiedeln) with a sumptuous library. Fascinated by the spirituality and the peaceful life of the monks, he wants to enrol in this religious order. The abbot, before this sudden impulsion of penitence, advises him to deliberate two weeks before deciding. He makes a general confession and studies diligently: “To be happy, I thought, I needed only a library”.

Nevertheless, he begins to amuse himself in the neighbourhood as well, and at the end, he changes his mind. Nevertheless, his seeking for faith is a persistent emotion by him, see his surprising testimony in his *Memoirs*: “Thus did God provide me with what I needed for an escape [in 1756] which was to be a wonder if not a miracle.” He wrote many theological works (i.e., philosophical dialogs and a voluminous commentary about the Genesis) and this religious face of his very complex personality is an important factor for the comprehension of the *History of my Life*.

Les hasards du voyage

Quoi de plus surprenant au premier abord qu'une tentative de Casanova (1725–1798) visant à se faire moine? Pourtant, non seulement les péripéties narratives des voyages de l'aventurier réservent des découvertes aux lecteurs, mais ses œuvres témoignant d'une érudition et d'un intellect remarquables montrent une réflexion constante sur la religion et la théologie tout au long de sa vie.

On peut proposer plusieurs approches pour l'examen de la problématique: à la surface, il s'agit d'une anecdote amusante racontée dans les mémoires (*Histoire de ma vie*¹). Casanova présente lui-même comment il voulait se faire moine cédant à un caprice passager, mais si l'on creuse un peu plus, on arrive à une couche souvent occultée, plus profonde du personnage qui s'avère être penseur et théologien, auteur de nombreux ouvrages sur la Bible et la religion, donc préoccupé sérieusement par les grandes questions de la foi.

Voyons avant tout les circonstances du séjour à Einsiedeln et les conséquences d'une décision subite. Lors de ses nombreux voyages en Europe, Casanova sillonne l'Allemagne et de Stuttgart, il doit fuir pour quitter tout le comté de Bad-Würtemberg et passe en secret en Suisse. En route, il se trouve aux environs de Zurich et s'arrête là. Il a 35 ans (en 1760) et en attendant, puisque depuis 1756, sa fameuse fuite des Plombs, il est expulsé de Venise, sans but précis, il vagabonde. Dans l'incertitude et épuisé par les grands dangers juste évités, il se laisse aller au gré des vents. En faisant une excursion dans les montagnes des environs, le spectacle majestueux de l'église du couvent des Bénédictins (Notre Dame des Ermites) le touche profondément. En entrant dans l'édifice, le recueillement inspiré par les lieux transforme d'un seul coup son errance en pèlerinage. Ayant engagé une conversation en latin avec l'abbé dans la sacristie, il peut entrer dans le monastère également et logé par les moines, une vocation religieuse se révèle à son cœur: « Je prends la résolution de me faire moine. Je me confesse. Délai de quinze jours. Giustiniani capucin apostat. Je change d'idée: ce qui m'y engage². »

La motivation psychologique

En vue de comprendre les motifs d'une décision aussi subite, il faut remonter dans le temps: il venait à peine d'échapper à la prison ou à l'armée et il est tout ébranlé. A Stuttgart, il s'est laissé entraîner dans un endroit suspect, mal famé – comme il l'a appris plus tard – par trois officiers inconnus, en fait trois scélérats qui l'ont poussé à jouer aux cartes avec eux. On lui a offert à boire aussi et il devait y avoir de la drogue dans le vin, puisqu'il ne se rappelle de rien en se réveillant dans cette compagnie. Apparemment, il s'était endetté envers

¹ Abr.: HV. Parmi les éditions intégrales des mémoires de Casanova, je cite celle de la série Bouquins, présentée et établie par Francis Lacassin, Paris, R. Laffont, 1993.

² HV, II/293. Je cite les sous-titres du chapitre en question.

eux avec une somme astronomique et il devrait les rembourser. N'ayant aucun souvenir de ce qui a pu se passer, il refuse de payer et décide de cacher son argent et ses bijoux précieux. Le lendemain, les revendications deviennent plus sérieuses: il devrait choisir entre le remboursement ou la prison. En tous cas, on le fait surveiller par un gardien dans son auberge et il tente de faire appel au duc. Celui-ci, au lieu de lui donner raison et faire justice, aggrave les menaces: s'il ne paye pas, il sera embrigadé dans son armée. Devant cette perspective effrayante, il décide de s'évader avec l'aide de son valet et de ses amies danseuses et comédiennes en montant toute une pièce de théâtre improvisée qu'il présentera avec succès. Pour déjouer l'attention de son gardien, il se remplace par une poupée habillée comme lui, couchée dans son lit, pour qu'il puisse sortir de l'auberge et quitter le comté dans la nuit à cheval en toute hâte. Les détails de cette comédie périlleuse mériteraient une analyse plus approfondie comme preuves du sens théâtral de Casanova, metteur en scène de sa propre vie, mais cette fois-ci nous nous concentrerons sur ses états d'âme.

Sorti à peine de la panique de se voir soldat, ayant besoin de repos, le voilà bien disposé à tout refaire. Pour éviter les risques de son métier bien dur d'escroc et d'aventurier, il commence à méditer dans son auberge de Zurich:

« Seul après souper, [...], je m'abandonne à mille réflexions sur ma situation du moment et sur ma vie passée. Je me rappelai mes malheurs et ma conduite. Je ne fus longtemps à reconnaître que tous revers que j'avais éprouvés m'étaient arrivés par ma faute et que je m'étais presque toujours joué de la fortune lorsqu'elle m'avait comblé de toutes ses faveurs. Je venais d'éviter un piège où je pouvais périr et où la honte m'attendait malgré mon innocence et je frémis à cette idée. Je pris la résolution de n'être plus le jouet de la fortune et de sortir entièrement de ses mains³. »

Il peut envisager un avenir plus calme, ayant sauvé du piège une somme énorme (cent mille écus). Déjà dans la nuit il rêve d'une solitude et d'un bonheur paisibles. Dans ses songes enchanteurs, il se voit dans un beau paysage tout libre et tout heureux. Soudain, un réveil inattendu le tire de ses rêveries et le confronte à la réalité. Par un réflexe naturel, il cherche à réaliser cet état de bonheur et sort pour battre la campagne avec l'espoir de retrouver le paysage entrevu dans son sommeil : «Après avoir marché pendant une heure absorbé

³ *Ibid.* : 290.

dans la contemplation de mon rêve, je me réveillai pour ainsi dire, en sursaut, et je me trouvai dans une gorge entre deux hautes montagnes.⁴» En continuant son chemin, il se dirige dans une plaine d'où il découvre émerveillé un spectacle magnifique: une église à architecture symétrique qu'il suppose appartenir à un couvent. Visiblement, tout est réuni à une révélation: le repentir s'exprime encore sans motif religieux, mais le bilan de la vie est établi et suggère une solution inattendue. Il est vrai que l'explication des malheurs est fondamentalement cérébrale, mais les émotions, surtout la peur, s'emparent de lui. Tout le prépare ainsi à une confession dictée par le repentir du pécheur. Il reconnaît que ses revers ont été attirés par sa propre faute et il fait face à l'irresponsabilité indubitable de son comportement.

Et miracle, les hasards du voyage le conduisent cette fois-ci dans l'endroit propice à l'épanouissement de ses vœux. Avant tout, il est conditionné à la conversion par la surprise de la beauté de l'église inconnue d'où sortent les mélodies d'une messe chantée qui le plonge dans des méditations métaphysiques, puis par les rencontres qu'il fait dans le couvent où il est très bien accueilli. La variété des circonstances et les découvertes imprévues caractérisent les voyages et dans le cas de Casanova tout concourt vers le même but. De premier abord, c'est le plaisir esthétique qui le conquiert: « Je trouve la porte de l'église ouverte, j'y entre et je demeure émerveillé devant la richesse de ses marbres, de la beauté des ornements des autels et après avoir entendu la dernière messe, je me rendis dans la sacristie où je trouvai une foule de bénédictins⁵. » Une chance de plus, l'abbé le reçoit les bras ouverts et lui propose de faire une visite guidée des lieux avec deux autres frères. L'accueil amical et fraternel ajoute à l'émerveillement du voyageur sortant d'un milieu hostile. L'abondance des objets précieux, des chasubles, des vases, le tout doré et richement décoré finit par l'éblouir. La puissance de cet ordre bénédictin lui en impose aussi probablement. La visite guidée se prolonge et l'ennuierait si l'abbé ne lui racontait la légende de la fondation du lieu: « que c'était la seule église au monde qui avait été sacrée par Jésus-Christ en personne⁶. » On lui en montre la « preuve », « l'empreinte du pied de Jésus sur un morceau de marbre sur le pavé ». Le cynisme de Casanova ne se laisse pas désarmer si facilement, il prend pour balivernes les commentaires enthousiastes de son guide, mais il réprime sagement son envie de rire à la face d'un personnage si honorable: « Cet abbé, enchanté de la

⁴ *Ibid.* : 291.

⁵ *Ibid.* : 292.

⁶ *Idem.*

docile attention avec laquelle j'avais écouté son fagot, me demanda où j'étais logé [...] ⁷. » Le récit de son voyage qui l'a mené directement au monastère fait apparaître sa visite comme l'heureuse étape d'un pèlerinage et l'abbé voit tout de suite dans cet enchaînement des circonstances une conversion possible et tout ému il lève les mains vers le Ciel : « [...] comme pour remercier Dieu d'avoir touché mon cœur pour aller en pèlerinage porter là mes scélératesses, car à dire vrai, j'ai eu toujours eu l'air d'un grand pécheur ⁸. » L'abbé l'invite à déjeuner (il est à jeûne) et il accepte avec plaisir sachant que « dans pareil lieu on trouve généralement bonne chère ». Suivent des repas luxueux, les délices de la bibliothèque très riche, voire somptueuse, puis une entrevue secrète (en tête-à-tête) avec l'abbé qui lui inspire une confession sincère : « Voilà comme je me suis engagé à me confesser à lui sans en avoir eu la pensée avant l'instant. C'était ma marotte ⁹. » Cela convient parfaitement à son caractère impulsif et au principe de vie « *Sequere Deum* » qu'il avait adopté très tôt : « Lorsque je suivais une idée spontanée, quelque chose que je n'avais point prémédité, il me semblait que je suivais les lois de mon destin, que je cédaï à une volonté suprême ¹⁰. » Ainsi subit-il une illumination, renforcée par l'envie de rester dans le monastère comme membre de l'ordre : Je désire, – lui dis-je –, mon Révérendissime, vous faire une confession générale de tous mes péchés, afin de pouvoir demain, lavé de tous mes crimes, recevoir la sainte Eucharistie ¹¹. » Il se rappelle et entrechaîne pendant trois heures « toute une foule d'histoires scandaleuses, mais que je racontai sans sel, puisque j'étais dans une disposition ascétique, [...] ¹². » Remarquons qu'en évoquant ses fredaines, il éprouve un plaisir de les rappeler, plaisir qu'il se garde de partager avec l'abbé. Après l'absolution, son confesseur lui conseille de se retirer dans une chambre solitaire pour passer le reste de la journée en prières pour se préparer à communier le lendemain à la première messe. Son rêve de la veille devient-il réalité ? Il en est intimement convaincu et pense offrir dix mille écus à l'ordre pour constituer une rente viagère. Toutefois, le doute que ce repentir ne durera pas toute sa vie ne le quitte pas et lui suggère de prendre des précautions, de demander dix ans de noviciat. Il élabore tous les détails par écrit avant de se coucher pour

⁷ *Ibid.* : 293.

⁸ *Idem.*

⁹ *Ibid.* : 294.

¹⁰ *Idem.*

¹¹ *Ibid.* : 295.

¹² *Idem.*

remettre sa demande bien formulée le lendemain à l'abbé. Tout se passe bien, mais l'abbé, probablement en grand connaisseur du cœur humain, lui impose quinze jours de délai avant de donner sa réponse. Ce qui plus est, il le renvoie à Zurich pour mûrir sa décision en lui promettant de le chercher lui-même au bout de ce terme dans la ville.

La fin prévisible de l'histoire justifie la précaution : quand le prélat se présente le jour fixé, il apprend que Casanova avait changé d'avis et il accepte cette décision. Visiblement, il s'attendait à un tournant pareil et argumente même pour le fortifier en disant qu'il est plus sûr d'avoir le salut dans le monde que dans un endroit retiré comme les cloîtres. Casanova passe donc la conscience tranquille, sans remords à une grande aventure passionnée qui le préoccupera pour un certain temps avec une jolie dame arrivée dans l'auberge du lieu le jour de l'entrevue avec l'abbé.

Voyages au pluriel

Sans vouloir définir ici les nombreuses sortes de voyages (tourisme, pèlerinage, pérégrinations, voyages d'agrément, d'études, exil, commerce, missions politiques, diplomatiques, explorations, le Grand Tour, etc.), je n'aborderai que celles que Casanova avait pratiquées : voyage d'agrément, d'études, missions diplomatiques, négociations commerciales (projets offerts aux grands souverains de l'époque) et errances sans but, tous ces déplacements devant être replacés dans le contexte de 33 ans d'exil. A partir de 1756 (fuite des Plombs), il passe 18 ans sur les routes en rêvant de retourner dans sa ville natale et y faire fortune. On connaît l'échec de ce plan de vie et la seconde expulsion de Venise (1783) qui durera 15 ans jusqu'à sa mort. D'autres fuites moins fameuses (Stuttgart, Corfu, Madrid, Londres, etc.), mais dangereuses ont suivi et l'ont orienté souvent malgré lui. Si on met en relief parmi ses voyages ceux qui ont éveillé dans l'aventurier la spiritualité qui hantait toute sa vie, il faut diviser sa carrière en deux : la période d'avant la fuite des Plombs et celle d'après. La contrainte l'oblige à fuir Venise et l'exil détermine ses itinéraires et ses séjours. L'autre facteur déterminant est celui de la vie d'aventurier : sans domicile et poste fixes, il est obligé de trouver des toits, de gagner sa vie et d'assurer sa liberté dans des situations à risque. La fin des errances sera marquée par la pauvreté et l'installation à Dux, en 1785. Après, l'engagement au service du comte de Waldstein comme bibliothécaire l'attache au château de Dux (en

Bohême) jusqu' à sa mort. Avec quelques voyages à Dresde, Carlsbad, Teplitz, Prague, il passe son temps à Dux et plonge dans la dépression, contre laquelle, suivant les conseils de son médecin, il se met à rédiger ses souvenirs dans plusieurs textes dont les mémoires.

En suivant les définitions strictes, Casanova n'a jamais fait de tourisme, avec une seule exception quand il a visité la Fontaine de Vaucluse. Cette unique initiative consciente constituait un vrai pèlerinage littéraire dans le but de rendre hommage à Pétrarque. En voilà le résumé: il part en excursion à partir d'Avignon. Le détour à Fontaine-de-Vaucluse vise à voir la maison de Laure de Pétrarque et les lieux : « N'ayant eu l'intention de m'arrêter à Avignon que pour aller voir Vaucluse et la fameuse fontaine qu'on appelle la cascade, je n'avais pas pris des lettres¹³. Un Italien qui a lu, entendu et goûté Pétrarque doit être curieux de voir l'endroit où ce grand homme est devenu amoureux de Laure de Saade¹⁴. »

L'arrière-plan religieux

Les voyages préconisent en fait les surprises et les nouvelles émotions, mais la pause et le recueillement à Einsiedeln, entre des périodes mouvementées de la vie de l'aventurier, correspond toutefois à un fond de religion constant. Le dévouement à Dieu et à la foi en la providence habite Casanova depuis sa jeunesse et lui inspire comme principe de vie la volonté divine : « *Sequere Deum* ». L'ambiguïté de cette foi, pareille au pari de Pascal, ressort plus d'une fois de ses récits, mais elle a engendré également plusieurs ouvrages de théologie et de philosophie. Il a rédigé plusieurs préfaces à ses mémoires pour développer sa vision du monde, et celles-ci résument ses vues et son rapport à Dieu, très complexe. Il faut y ajouter que, par-dessus les considérations pragmatiques, il est sensible à diverses formes de transcendance: foi, religion, déisme et mysticisme (y compris la Kabbale, la magie, des croyances et des superstitions).

Des *Préfaces* successives¹⁵, c'est la définitive qui éclaire le plus amplement sur le genre de foi que Casanova avait formé pour se guider. Les mémoires

¹³ Cela veut dire : des lettres de recommandation dont il se pourvoyait d'habitude.

¹⁴ *Ibid.* : 493. Le marquis de Sade faisait descendre sa généalogie de cette même Laure, mais c'est plutôt une légende. La Maison abrite toujours un « Musée-bibliothèque François-Pétrarque ».

¹⁵ Il existe trois versions du texte introductif, en fait des projets qui sont intégralement publiés en annexe (pp. 1110-1125) dans la nouvelle Pléiade en 3 tomes: édition critique établie sous la

commencent ainsi par ses opinions sur la prière et une confession sur sa foi. Après une déclaration de sa liberté comme sa plus ardente ambition, il réfute l'accusation éventuelle d'être athée : « Je suis non seulement monothéiste, mais chrétien fortifié par la philosophie qui n'a jamais rien gâté. » Tout au début donc il affirme sa foi et sa fidélité à Dieu : « Je crois à l'existence d'un Dieu immatériel créateur, et maître de toutes les formes ; et ce qui me prouve que je n'en ai jamais douté, c'est que j'ai toujours compté sur sa providence, recourant à lui par le moyen de la prière dans toutes mes détresses ; et me trouvant toujours exaucé¹⁶. » Suit une explication pour le moins curieuse de ses pratiques religieuses qui consistent à se reposer physiquement et spirituellement dans la prière. Il considère le temps de s'adresser à Dieu comme une pause salutaire dans les agitations de la vie, cette méditation servant à rassembler ses forces pour un nouveau départ. Il le considère aussi comme un remède contre la dépression et la fatigue sentimentale ou spirituelle : « Le désespoir tue, la prière le fait disparaître, et après elle, l'homme confie et agit¹⁷. » La recherche de l'au-delà, du pouvoir qui dépasse l'entendement de l'homme est une source et ressource qui permet de repartir. Il croit ainsi en la providence divine .

Il faut donc prier Dieu et croire d'avoir obtenu la grâce, même quand l'apparence nous dit que nous ne l'avons pas obtenue. Pour ce qui regarde la posture du corps dans laquelle il faut être, quand on adresse des vœux au créateur, un vers de Pétrarque nous l'indique : « Con le ginocchia della mente incline [Il faut incliner l'âme avec les genoux.]¹⁸. »

Et il s'étend dans la suite sur le libre arbitre et les limites de cette liberté qui n'implique pas que l'homme puisse tout faire : « La raison est une parcelle de la divinité du Créateur. Si nous nous en servons pour être humbles et justes, nous ne pouvons que plaire à celui qui nous en a fait le don¹⁹. »

direction de Gérard Lahouati et Marie-Françoise Luna, avec la collaboration de Furio Luccichenti et Helmut Watzlawick, Paris: Gallimard, 2013–2015.

¹⁶ *Ibid.* : I/1.

¹⁷ *Idem.*

¹⁸ *Ibid.* : 2. Les vers de Pétrarque proviennent de son recueil *Il Canzoniere*, VIII, 63. et s'inspirent de la prière du roi Manassé dans l'Ancien Testament.

¹⁹ *Idem.*

Un fil rouge dans la vie et l'œuvre

En fait, Casanova avait suivi une formation juridique et théologique dans sa jeunesse, grâce à son tuteur, l'abbé Grimani. Cet apprentissage comprenait quatre années d'études de droit à Padoue (1738–1741), avec un stage dans l'étude de l'avocat appelé Manzoni, puis des examens réguliers dès 1739. Pendant la même période, il a reçu la tonsure en 1740, les 4 ordres mineurs et a réussi son doctorat en 1741²⁰. A l'âge de 15 ans, il était abbé, ayant fréquenté la classe dogmatique d'abord, puis la classe de grammaire, puis la classe supérieure. Il avait cessé d'étudier, mais avait prononcé deux sermons en 1741 : le premier avec succès, puis le deuxième en état d'ébriété dans la petite église San Samuele, ce qui avait mis fin une fois pour toutes à sa carrière ecclésiastique.

Des crises de conscience l'ont traversé successivement, il faut rappeler une sérieuse qui l'avait marquée sous les Plombs : il s'est confessé à un père jésuite qui lui dit une prophétie ou plutôt des paroles qu'il avait prises pour une prophétie. Son confesseur lui avait posé la question : « priez-vous Dieu ? », à laquelle il a répondu tout ébranlé par le désespoir :

« Je le prie depuis le matin jusqu'au soir, et depuis le soir jusqu'au matin, même lorsque je mange, et que je dors, puisque dans la situation où je suis tout ce qui se passe en moi jusqu'à mes agitations, à mes impatiences, aux égarements de mon esprit ne peut être que prière devant la divine sagesse, qui seule voit mon cœur²¹. »

Le père confesseur approuve ses empressements et le fortifie dans cette conviction en prononçant des paroles mystérieuses: « [...] priez Dieu comme nous vous l'avons appris, et sachez que vous ne sortirez jamais d'ici que le jour dédié au saint votre patron. » Il interprète son évasion ainsi de façon très ingénieuse pour donner raison à la prophétie présumée : « Je suis sorti de là le jour de la Toussaint, comme le lecteur verra et il est certain que, si j'en avais un [saint], mon protecteur devait être chôme dans ce jour-là, puisqu'ils y sont tous²². »

Sans énumérer toutes les aventures mystiques de Casanova, passons aux œuvres théologiques qui se multiplient à la fin de sa vie, dans la solitude de

²⁰ Son doctorat portait sur deux sujets: la première thèse traite les testaments, la deuxième la question des synagogues: . les Juifs peuvent-ils construire de nouvelles synagogues?

²¹ *Ibid.* : 895.

²² *Ibid.* : 896.

Dux²³. On y trouve des dialogues philosophiques, un soliloque (1786), des méditations et pour finir, des commentaires sur la Genèse. Ses dialogues philosophiques sont conçus dans le même esprit polémique que celui des philosophes du XVIII^e siècle comme Voltaire, Diderot, Sade, etc. Ils traitent les questions de dogmatique sous forme dialoguée, donc dialectique et adapté à la controverse, tandis que les commentaires (sur la Bible, avant tout sur la Genèse) appartiennent à la tradition de l'exégèse biblique. Tous ces écrits montrent bien que les grandes questions de la religion ont tout le temps préoccupé Casanova et que son intérêt envers la métaphysique complète curieusement son profil d'aventurier et d'écrivain.

²³ La plupart de ces écrits sont restés inédits de son vivant, puis ont été conservés aux Archives de Prague et publiés en 1960–1962 pour la première fois, republiés dans le premier tome de la série de Bouquins (pp. 1256–1334 et sqq.) comme *Le philosophe et le théologien, Dialogues avec le Prince, Paradis, mot persan. Rêve. Dieu. Moi* (en plusieurs minutes), *Sur la nature de Dieu, Commentaires sur la Genèse*.

La pratique de l’interculturel au quotidien : le rôle des rencontres personnelles dans les récits de voyage

Géza Szász
Université de Szeged
szaszgeza@gmail.com

Abstract

Personal encounters have a great importance in travel narratives as sources of information about the country and the society. Main 18th-century travel stories (Diderot, Volney, de Gérando, etc.) encourage encounters and propose forms. However, their categories and details are not analyzed. On the basis of French travel narratives written between 1830 and 1840, we examine the appearance and the circumstances of encounters with Hungarians. Our analysis suggests that encounters with or without communication must be ranked in different categories.

1 Introduction

1.1 Argument principal

Si le voyage doit être considéré, entre autres, comme un des principaux moyens de la connaissance des pays et des civilisations étrangers, les détails pratiques de son exécution et leurs reflets dans les récits ne sont pas toujours soumis à une étude critique. Il en va de même pour les rencontres personnelles, alors que celles-ci sont en général reconnues comme des facteurs de rythme et/ou de suspense, et occupent une place importante parmi les sources qui alimentent le récit en informations. Leur pratique est d’ailleurs encouragée par les auteurs des méthodes du voyage du XVIII^e siècle (Diderot, Volney, de

Gérando...), dont plusieurs élaborent même des questionnaires à l'usage des voyageurs¹.

1.2 Repères chronologiques et définition du corpus

Au XIX^e siècle, après le retour de la paix et les débuts de la révolution industrielle en France à partir des années 1820, le nombre des départs augmente, et on est aussi témoin de la diversification des itinéraires et des destinations. C'est ainsi que la Hongrie opère sa véritable entrée dans la littérature des voyages d'expression française. Les voyageurs s'informent et font aussi des constats ou des jugements, tout en nous remettant la représentation d'un pays oscillant entre exotisme et modernité.

Bien sûr, les limites de notre étude ne permettent pas de présenter tous les textes datant de l'époque. Notre analyse se bornera ainsi à quatre récits, publiés pendant la décennie précédant la révolution de mars 1848 que nous considérons, pour leurs différentes qualités, comme des récits majeurs. Il s'agit des *Voyages* du maréchal Marmont, du comte Anatole de Démidoff, d'Édouard Thouvenel et de Xavier Marmier.

1.3 Méthode d'analyse et de présentation

En nous appuyant sur le corpus présenté, nous proposons, après un essai de classement par types de rencontres, une présentation et une analyse des modalités de la rencontre, offrant à la fois apparences, renseignements, (fausses) analogies, émerveillement, étonnement et choc. Nous nous efforcerons à démontrer comment la prise des contacts ou l'expérience personnelle modifient la

¹ Nous avons déjà résumé les vues des chercheurs et les résultats de nos propres recherches relatives aux méthodes du voyage dans plusieurs publications, dont G. Szász : « Les méthodes de voyager du XVIII^e siècle et les transformations du discours du voyageur », *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József Nominatae. Acta Romanica* XX, 2000 : 33–46. ; G. Szász : *Le récit de voyage en France et les voyages en Hongrie (XVIII^e–XIX^e siècles)*, Szeged: JATEPress Kiadó, 2005 : 17–31. Sur les rencontres, voir par exemple *ibid.* : 121–128 ; G. Szász : « Le rôle des rencontres personnelles avec les Hongrois dans le Danube allemand d'Hyppolite Durand », in : M. Payet & F. Tóth (dir.) : *Mille ans de contacts: Relations franco-hongroises de l'an mil à nos jours*, Szombathely : Berzsenyi Dániel Főiskola Francia Tanszék, 2001 : 119–127.

perception du voyageur et comment celui-ci, confronté aux réalités du terrain, essaie de saisir les traits particuliers, sans oublier le tableau général.

2 Récit de voyage et rencontres

Lorsqu'un voyageur traverse un pays, il ne peut pas éviter les rencontres personnelles, aussi brèves qu'elles soient, avec les habitants. Il est encore mieux s'il cherche lui-même les occasions, afin de se créer une image du pays et des indigènes aussi authentique que possible. Ainsi, les rencontres personnelles peuvent devenir, à côté des ouvrages lus et les récits ou histoires entendus du pays un des éléments constitutifs d'une image dessinée par une relation de voyage. Elles aident aussi, en général, à réduire (ou détruire) les préjugés conçus sur le pays et les hommes. Du point de vue de la relation voyageur-voyage, la mention des rencontres a aussi un but concret : elles constituent les preuves les plus tangibles de l'exécution du voyage. Elles sont également destinées, comme on l'a dit, à authentifier les informations contenues dans le récit.

Outre cela, les rencontres contribuent à structurer le récit : leurs mentions, comme celle des haltes ou des lieux habités traversés par le voyageur, lui prêtent un certain rythme et servent aussi de moyen pour que le récit (principal) puisse s'ouvrir à d'autres, racontant une vie, une aventure, une histoire intéressante, une légende (comme dans un roman picaresque) ou présentant des détails, offrant des informations sur le pays parcouru.

Dans ce contexte, il est aussi intéressant de voir les types de renseignements potentiellement obtenus par voyageurs à l'occasion des rencontres.

3 Les rencontres avec les Hongrois

D'après les témoignages des récits de voyage en Hongrie, les rencontres entre voyageurs français et habitants du pays se produisaient fréquemment. On peut y distinguer trois grandes catégories auxquelles s'ajoutent deux autres, dont l'identification nécessite déjà une approche de chercheur, et dépasse par conséquent les cadres de la simple lecture.

Dans le cas des rencontres appartenant à la première catégorie, le simple fait d'être en présence des autres dans un lieu donné n'aboutit pas à une communication réelle, surtout en raison de problèmes de connaissance de langue

(c'est-à-dire il manque une langue commune ou connue par la majorité). Le narrateur se limite alors à une sorte de description des aspects extérieurs, et utilise souvent des phrases introduites par la formule « j'ai vu ». Parfois, la rencontre n'en est pas vraiment une : le voyageur, choqué, observe de loin et, malheureusement, la présentation finit par une conclusion trop hâtive, fruit justement du manque de communication. Edouard Thouvenel, de passage à Pest en mai 1838, entrevoit les paysans réunis pour la foire hebdomadaire, et ne reste pas avare de constatations dont plusieurs se révèlent simplement impossibles :

« Du jour où les travaux seront achevés, du jour surtout où la législation commerciale sera refondue ou plutôt créée, Pesth deviendra l'un des plus importants marchés de l'Europe. Déjà le mouvement de son quai étonne le voyageur habitué au silence des villes allemandes ; c'est là que les paysans viennent apporter leurs denrées, les produits de leurs champs et de leurs troupeaux. Ils ont conservé le costume national, je n'ose pas dire dans sa pureté, l'expression serait risible, mais dans toute sa barbarie et toute sa saleté primitives. A les voir couchés sur la paille, au milieu de leurs petits chevaux et de leurs légères charrettes, on peut se croire tombé dans une horde de sauvages. Dix siècles ont passé sur ce peuple sans effacer son caractère. Le Magyar d'aujourd'hui est le digne fils du barbare d'autrefois; comme son père, il a une physionomie dure, mais pleine d'expression; il unit la force nerveuse à une grande insensibilité physique ; comme son père, il porte une chevelure longue et huileuse, et n'a pour costume qu'une veste de cuir enduite de graisse (ce qui, pour lui, remplace souvent la chemise), de larges pantalons et une peau de mouton presque séculaire. La présence de cette race à part, au milieu d'une ville civilisée, ce souvenir du IV^e siècle encore vivant au XIX^e forment un spectacle auquel les yeux et l'esprit s'habituent difficilement². »

Il est difficile de croire que la rencontre sans communication contribue sérieusement à la destruction des préjugés...

Au cas où on réussit à communiquer, c'est souvent par interposition ; c'est-à-dire un des membres du groupe rencontré se propose comme présentateur

² E. Thouvenel : *La Hongrie et la Valachie : Souvenirs de voyage et notices historiques*, Paris : Arthus Bertrand, 1840 : 38-39.

ou interprète. Si la communication s'établit, elle ne pourra pas être directe. En plus, la traduction dans les deux sens prend énormément de temps, et les connaissances de langue de l'interprète déterminent en beaucoup la validité des échanges. (Il peut aussi se produire pire : le traducteur, las de traduire, commence à parler pour les autres, répond à leur place aux questions du voyageur. Cela enlève bien sûr à l'authenticité des informations obtenues.)

Ce type de rencontre peut être observé dans le récit des compagnons du comte de Démidoff, qui, descendant le Danube entre Vienne et Pest en 1837, passent par les villages de Dévény et de Keszi, situés au bord du fleuve.

Dans la taverne de Dévény, les voyageurs désireux de poser des questions aux paysans hongrois, échouent – justement parce que ceux-ci n'entendent ni l'allemand, ni le latin. Alors l'hôte et un Juif, passager du bateau comme les érudits français, se chargent de leur répondre ; mais ils ne font pas partie du groupe originellement visé :

« Quand nous fûmes enfin tous réunis sur le sommet des ruines et que nous eûmes à loisir contemplé ce beau site, nous reprîmes lentement le chemin de Theben, et nous trouvâmes un moment de repos dans le bouge noir et tant soit peu infect où s'étaient attablés nos patrons et les passagers, qui fumaient après leur repas en humant tranquillement quelques larges pots d'une excellente bière : ceux-là s'inquiétaient peu de châteaux et de ruines. Il y avait dans cette rustique taverne des scènes pleines de physionomie et de caractère. L'accoutrement large et grossier des paysans hongrois, leurs vastes chapeaux de feutre, leurs grands cheveux pendants, autour d'un mâle et brun visage, nous frappaient pour la première fois ; et c'était là une belle étude de dessin et de couleur. Nous avions le plus grand désir d'interroger ces graves et athlétiques habitants sur le vieux château de Theben et son histoire ; mais quel moyen de converser avec des gens qui, sous prétexte qu'ils sont à cinq cents toises de la frontière d'Autriche, ne comprenaient plus un mot de tout l'allemand que nous mettions en commun pour les interroger ? Nous devons dire cependant que nous fûmes écoutés avec un calme complaisant, et sans cet impatient sourire dont les Allemands les plus flegmatiques ne manquent pas d'accueillir les efforts déchirants d'un Français qui tente de se faire comprendre. Une première expérience sur la langue latine, si longtemps vulgaire en Hongrie, n'obtint pas plus de succès ; cette langue traditionnelle

s'efface tous les jours, et nous en fûmes pour nos frais de réminiscences de collègue. A la fin, cependant, l'hôte nous apprit, au moyen d'un idiome singulièrement mêlé, que les ruines étaient désignées par le nom de Château des Chevaliers (Ritter Schloss), appellation peu significative, et que n'éclaircissent pas les guides et itinéraires publiés au sujet du Danube, où il est dit simplement que Theben est dominé par un château remarquable par son antiquité. Pour dernier renseignement, nous apprîmes encore d'un juif, passager comme nous, que le fort ruiné avait, en 1809, servi de retranchement aux Autrichiens contre les Français, et que, depuis, il est resté dans l'état d'abandon où nous l'avons trouvé³. »

Une scène pareille a eu lieu un peu plus tard à l'auberge de Keszi (*Kézis* dans le texte). Les paysans hongrois sont vus, mais pas même accostés ; c'est finalement un jeune ecclésiastique avec qui les voyageurs français arrivent à discuter. Dans les deux cas, la langue parlée par les deux parties était un latin mêlé de barbarismes :

« Nous avons débarqué au pied d'un ancien monastère, qui sert d'auberge au village de Kézis. La salle de cette hôtellerie était déjà occupée par quelques groupes de convives appartenant presque tous à la classe des paysans, d'une si belle tournure et d'une si rude physionomie dans ce pays. [...]. Un jeune homme qui avait tous les dehors d'un ecclésiastique, et qui prenait son repas à l'écart, vint s'informer poliment auprès de nous s'il pouvait nous être utile, et le patois latin du bas-empire dont il se servit pour converser avec nous, se pliait avec facilité à l'expression des sujets les plus vulgaires. Ce jeune homme nous raconta, entre autres choses, que tous ceux de ses compatriotes qui ont fait quelques études se servent avec une habitude égale de la langue latine, qui est restée en Hongrie l'idiome préféré de la science et de la loi. Pour répondre à notre complaisant interlocuteur, nous nous vîmes plus d'une fois forcés de recourir à quelques barbarismes d'urgence, ce qui n'empêcha pas la conversation d'être assez animée de part et d'autre⁴. »

³ A. Démidoff : *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie exécuté en 1837*, Paris : Ernest Bourdin et C^{ie}, 1840 : 59–60.

⁴ *Ibid.* : 70–71.

A la deuxième catégorie appartiennent les rencontres qui sont déjà suivies d'une véritable communication. Il s'agit là surtout des cas où le voyageur doit rencontrer un personnage illustre (un érudit ou un homme d'Etat en général) auprès duquel il a été recommandé soit par des lettres soit par sa propre renommée. De plus, la connaissance d'une langue commune a été prévue et assurée. Mais, selon nous, il est alors plus question d'entretiens soigneusement préparés que de simples rencontres. Le voyageur reçoit souvent à ses questions formulées depuis longtemps des réponses préméditées. Le hasard est donc *a priori* exclu. Ce type de rencontre a été d'ailleurs abondamment pratiqué par les participants du Grand Tour au XVIII^e siècle⁵. Les rencontres du maréchal Marmont semblent appartenir à ce groupe. Le vieux soldat, ancien compagnon d'armes de Napoléon, était le plus sélectif dans ses rencontres. Lors de ses deux voyages en Hongrie, apparemment, il n'a en effet rendu visite qu'à d'hommes illustres ou nobles. En 1831, les comtes Miklós (Nicolas) Zichy, Pál (Paul) Széchenyi, György Festetich, le baron Fechtig, l'archiduc palatin⁶, Révay, directeur des mines de Selmezbánya⁷ ; en 1834, le lieutenant-général Bakonyi, commandant de la forteresse de Comorn, les magistrats de Kecskemét, le comte Louis Károlyi et les gentilshommes du comitat Csongrád et les officiers ayant servi sous ses ordres aux frontières militaires. On peut encore y ajouter les multiples rencontres possibles à Buda en 1831, à l'occasion de la course des chevaux, événement réunissant les membres de l'aristocratie hongroise. Apparemment, le maréchal n'est inconnu pour personne. Pour certains, comme le commandant de Comorn, il est même une ancienne connaissance :

« Je trouvai à Comorn, en qualité de gouverneur, le lieutenant-général Bakongi, que j'avais vu et reçu chez moi à Châtillon en 1815. Singulière destinée qui établit entre des hommes nés si loin les uns des autres, ces rapports imprévus, qui se renouvellent à des époques et dans des lieux si éloignés. Sans doute le lieutenant-

⁵ Sur la pratique du *Grand Tour*, voir par exemple, J. Vивиès : *Le récit de voyage en Angleterre*, Toulouse : PU du Mirail, 1999.

⁶ Une allusion faite à l'occasion du voyage de 1834 nous renseigne sur cette rencontre. Voir Marmont : *Voyage du maréchal duc de Raguse en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée, et sur les bords de la mer d'Azoff, à Constantinople, dans quelques parties de l'Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et en Égypte*, Paris : Ladvocat, 1837 : T. I, p. 28.

⁷ Schemnitz dans le texte.

général Bakongi avait gardé un bon souvenir de mon hospitalité, car il me combla d'égards et de politesses empressées⁸. »

Il se vante d'ailleurs de la fréquence des rencontres, remède à son exil. Son entrée à Kecskemét fournit une preuve de ce que son voyage ait été minutieusement préparé, laissant le moins de place au hasard : « Je couchai à Kecskemet... Mon arrivée y était annoncée et je fus reçu par les magistrats avec honneur et distinction⁹. »

Quelle pouvait être la langue de communication entre le maréchal et ses hôtes ? S'il n'en parle pas, du fait de ses multiples séjours sur le territoire autrichien, il devait connaître l'allemand. Cependant une autre langue s'offrait aussi. On apprend d'une remarque d'un autre voyageur, venu, il est vrai, dix ans plus tard (Xavier Marmier), que le français était couramment utilisé dans les milieux distingués de la Hongrie : « ...le français est comme à Stockholm et à Pétersbourg la langue des salons... »¹⁰.

La troisième catégorie est celle des rencontres fortuites avec communication, lorsque l'individu ou le groupe rencontré au hasard se met à parler au voyageur. Ce cas était très rare. Les meilleurs exemples sont fournis de nouveau par les compagnons de Démidoff qui discutent d'une part avec le capitaine du bateau de Vienne à Presbourg et d'autre part avec un soldat prisonnier de la citadelle de Presbourg. Dans les deux cas, la connaissance d'une langue commune (l'allemand dans le premier cas et le français dans le deuxième) ne fait pas défaut. Cependant, leurs récits ne contiennent pas d'informations sur la société – ils nous relatent des curiosités ou de destins personnels. On revient ici au caractère picaresque du récit de voyage.

Voyons de plus près ces deux exemples. Le premier, celui du capitaine du bateau, ne donne lieu qu'à un résumé sommaire :

« Ce patron était un homme de fort bonne humeur, et paraissant connaître en pilote expérimenté toutes les passes qui abrègent la route. Lui aussi, comme si c'eût été une gageure, il avait à nous dire son mot sur Napoléon. Il avait servi le grand homme en qualité d'allié et de dragon, il y a bientôt vingt-huit ans, et de cette

⁸ L'officier austro-hongrois lui avait rendu visite à Châtillon en 1815. Cf. Marmont : *Voyage...*, *op.cit.* : 19.

⁹ *Ibid.* : 61.

¹⁰ X. Marmier : *Du Rhin au Nil. Tyrol, Hongrie, provinces danubiennes, Syrie, Palestine, Égypte. Souvenirs de voyages par...*, Paris : Arthus Bertrand, s.d. [1846] : T. I, p. 136.

glorieuse phase de sa vie, le brave cavalier, aujourd'hui marin, n'avait retenu qu'une seule et unique phrase de français, dont il nous faisait les honneurs à tout propos. Son vocabulaire entier était dans ces mots : « Adieu, mon bon ami ». »¹¹

Le deuxième mérite d'être cité dans son intégralité. Lorsque les compagnons du comte de Démidoff arrivent aux ruines du château de Presbourg, situées sur une colline, ils rencontrent un officier hongrois, « détenu volontaire » (sur parole d'honneur). Une véritable conversation a lieu, et le narrateur la rapporte mot à mot :

« Pendant que nous jouissions de cet admirable coup d'œil [sur le Danube], nous fûmes accostés par un petit homme d'un âge mûr, et d'un costume moitié bourgeois, moitié soldat, qui, en nous saluant dans notre langue, nous dit, sans autre préambule, et d'un air singulièrement brusque et boudeur : « Vous contemplez cette vaste perspective, messieurs les Français ; elle est bien belle, n'est-il pas vrai ? mais, en revanche, ce palais est une bicoque honteuse qu'on laisse debout, je ne sais pourquoi. Vous y remarquez les traces d'un incendie que vous croiriez récent, et qui, pourtant, date de 1809, il y a vingt-huit ans ; tout est resté comme le lendemain de l'événement ; les gens d'ici sont peu curieux d'édifices, comme vous voyez. Et savez-vous pourquoi ce château a brûlé ? c'est tout simplement pour faire une balance de compte. A cette époque de guerre, on avait mis en ce lieu un immense dépôt d'équipements militaires : les chiffres du garde-magasin étant fort embrouillés, le château flamba une belle nuit ; car le feu purifie tout, règle aussi tous les comptes. – Monsieur, reprit l'un de nous, vous paraissez juger sévèrement des hommes d'une autre époque, qui, selon les apparences, sont vos contemporains, et vraisemblablement aussi vos compatriotes. – Vous avez raison, dit-il, je suis Hongrois, et déjà vieux ; tel que vous me voyez, j'ai servi Napoléon : c'est vous dire assez que mes idées ne s'accordent pas toujours avec celles de mes compatriotes. – Et ces idées, vos compatriotes n'ont peut-être pas le bon esprit de les goûter entièrement ? – Vous l'avez deviné : aussi sommes-nous souvent en querelles ; nous disputons,

¹¹ A. Démidoff : *Voyage...*, *op.cit.* : 70.

et, comme on ne me comprend pas, j'en supporte la perte. Je ne suis qu'un simple lieutenant, messieurs ; et, malgré ma tête grise, j'ai le cœur trop jeune encore pour mon temps et mon pays. Il y a un mois, pour une légère faute contre la discipline, on m'a infligé les arrêts dans ces ruines ; voilà ce qui me procure l'avantage de vous rencontrer ici ce soir. – Au moins, lieutenant, avez-vous pour vous consoler une admirable promenade et des points de vue ravissants ! – Ma promenade, nous dit-il, se borne à cette esplanade ; quant à la perspective, j'y suis moins sensible, je l'avoue, qu'à l'injustice dont on me poursuit. » Nous étions alors aux limites de l'esplanade. « Vous êtes, nous dit-il, sur le seuil de ma prison, et je dois m'arrêter là : Bonne chance, messieurs, dans votre long voyage. Et nous voyant redescendre : « Vous pensez bien, cria-t-il, que ce ne sont pas ces vieux murs renversés qui m'empêcheraient de sortir d'ici, si je le voulais ; mais j'ai donné ma parole, un soldat doit la tenir¹². »

L'exception est représentée dans ce domaine par Xavier Marmier, traversant notre pays fin été – début automne 1845. Lors de son bref séjour en Hongrie, il réussit à rencontrer hommes simples et illustres aussi. Le premier est un prêtre d'Esztergom, bibliothécaire de l'archevêque-primat, auquel il adresse la parole à tout hasard après son arrivée dans la ville. Cette rencontre entraîne une autre, fort heureusement pour notre voyageur : une audience chez l'archevêque-primat. Les autres rencontres mentionnées par Marmier résultent de son itinéraire et du moyen de transport choisi. Passant quelque temps dans un village hongrois, il devait y voir des paysans, le seigneur, la fille du seigneur et son fiscal. Un peu plus tard, au bord du bateau allant de Pest à Zimony, « véritable tour de Babel », il fait connaissance avec les passagers, notamment un marchand de sangsues. Chacune des rencontres effectuées par Marmier apporte directement des données au récit. Le prêtre Lipovniczky (le bibliothécaire de l'archevêque) lui fait visiter la nouvelle cathédrale d'Esztergom, alors que les mots de l'archevêque lui montrent que les débats sur le catholicisme français étaient suivis de près en Hongrie. Les rencontres villageoises lui font connaître tout un univers difficilement pénétrable : la campagne hongroise, encore dominée par les derniers vestiges de la féodalité. Le marchand de sangsues lui donne finalement des renseignements sur les sangsues, leur commerce et l'action lente de la justice hongroise. Le narrateur rapporte longuement

¹² *Ibid.* : 62–64.

les paroles des personnes rencontrées : les citer dans l'ensemble constituerait un texte trois fois plus long que celui que le lecteur a sous les yeux¹³. Mais cette importance en prouve une autre : chez Xavier Marmier, germaniste-orientaliste, les rencontres personnelles remplissent à merveille leur rôle de source d'information et d'élément constitutif du récit.

A part ces trois catégories de rencontres « classiques », il existe une quatrième : les rencontres manquées, c'est à dire celles auxquelles le voyageur se préparait mais qui ne se sont pas réalisées. Dans notre corpus, nous en avons repéré la présence à deux endroits.

D'abord, en 1834, le maréchal Marmont ne peut pas rendre visite à l'archiduc palatin Joseph, ce dernier étant absent de Buda. Cela n'empêche pourtant pas l'auteur de présenter le personnage :

« L'archiduc palatin, que j'avais connu à mon premier voyage¹⁴, n'était pas à Bude, et j'éprouvai du regret. C'est un homme de mérite supérieur, dont la conversation est du plus grand intérêt, et qui remplit avec une rare habileté, avec un aplomb et une autorité admirables, la difficile mission de présider la diète à Presbourg. Il parle avec grâce, et l'on assure qu'il est aussi éloquent en latin que dans différentes langues vivantes. Aucun président de nos chambres législatives, aucun président au parlement, n'a mieux que lui contenu une assemblée et dirigé une discussion, en lui laissant une plus grande liberté. Il jouirait d'une grande réputation s'il était simple particulier ; on doit l'admirer davantage encore, puisque élevé au milieu des jouissances et des honneurs des cours, il s'est formé par le travail, et rendu capable de remplir avec éclat les hautes fonctions qui lui sont confiées¹⁵. »

L'autre cas est celui de Thouvenel, qui ne réussit pas à voir le comte István Széchenyi, malade au moment de son passage à Pest, en mai 1838 : « Après avoir consacré à la ville de Pesth le temps qu'elle mérite, et plein de regrets de n'avoir pu présenter mes devoirs à M. le comte de Széchenyi, dont la santé donnait alors, à ses amis, des inquiétudes heureusement dissipées aujourd'hui,

¹³ Voir X. Marmier : *Du Rhin au Nil...*, *op.cit.* : 111-118, 193-199, 211-215.

¹⁴ L'auteur fait ici référence à son voyage de 1831. Le voyageur, revenu précipitamment à Vienne, reprend chemin en 1834.

¹⁵ Marmont : *Voyage...*, *op.cit.* : 28-29.

je m'embarquai¹⁶. » Les paroles du comte sont néanmoins souvent rapportées dans le récit.

On notera ici que la mention des rencontres manquées remplit un rôle important dans le récit. Elle prouve d'une part les efforts déployés par le voyageur pour se renseigner sur le pays auprès des personnes les plus compétentes (conformément aux conseils donnés par les auteurs des méthodes du voyage du XVIII^e siècle). D'autre part, elle marque le statut social du voyageur : un homme illustre ne peut être accessible qu'aux autres hommes illustres.

Il y a aussi des rencontres que le voyageur préfère passer sous silence, malgré leur importante contribution au récit. Ainsi fait Xavier Marmier qui, malgré des allusions faites à la personne même, ne signale pas qu'il eût rencontré le comte István Széchenyi. Heureusement, le *Journal* du comte relate de leur entrevue du 5 septembre 1845¹⁷. Omission volontaire ou simple oubli ? Il est difficile de répondre, d'autant plus que l'homme et ses activités sont copieusement présentés dans le récit de Marmier ; il y apparaît même comme le grand homme par excellence. On repère ici la cinquième catégorie, celle des rencontres passées sous silence. Pourtant, ces cas resteront inaccessibles aux simples lecteurs, leur existence ne pouvant être révélé que par une étude contrastive des sources, méthode propre aux philologues et aux historiens. Parfois, le silence sur une rencontre peut être éloquent. Mais ceci n'étant pas toujours le cas, à défaut d'explications, le chercheur doit se contenter du repérage.

4 Conclusion

Les rencontres jouent un rôle très important dans les récits de voyages en Hongrie. Non seulement elles donnent un rythme au récit et authentifient les informations, mais peuvent aussi être une des sources de ces dernières. Les rencontres de Hongrie peuvent être de plusieurs types ; elles varient surtout en fonction de la connaissance de langue. Cependant, la communication avec le « Hongrois moyen » reste pratiquement impossible. L'itinéraire et le moyen de transport choisis influencent sérieusement les possibilités de rencontre. Cependant le caractère fortuit des rencontres évolue du milieu des années 1830 au milieu des années 1840. Le maréchal Marmont, illustre voyageur, effectuait des

¹⁶ E. Thouvenel : *La Hongrie...*, *op.cit.* : 103. Pour les citations de Széchenyi, voir *ibid.* : *passim*.

¹⁷ Voir I. Széchenyi : *Napló* (« Journal »), Budapest : Gondolat, 1978 : 1075. Voir aussi X. Marmier : *Du Rhin au Nil...*, *op.cit.* : 148.

rencontres prévues, et dans un seul milieu social, tandis que Xavier Marmier était déjà capable d'aborder n'importe qui. Ce phénomène est dû d'une part à la connaissance des langues et d'autre part au statut social du voyageur.

Une autre évolution est aussi perceptible : plus le voyageur communique, plus il est capable de se comporter comme observateur humaniste, considérant le peuple en soi, rejetant les déductions, les analogies et les fausses références historiques. Ce fait, à la première vue minime, sera d'une grande portée : le choc et l'aversion (« la sainte horreur ») cèdent la place à la compréhension. Cela permettra à la rencontre d'accomplir sa mission : mettre en contact la civilisation du voyageur avec celle de l'aire parcourue.

La psychologie et l'esthétique du voyage : Stendhal & Proust

Anikó Ádám

Université Catholique Pázmány Péter

adam.aniko@btk.ppke.hu

Abstract

This study aims to present two strategies of writing travel and spatial visions: that of Stendhal who travels the Italian landscapes and that of Marcel Proust. If we bring together Proust's reflections on the image, on the fleeting impressions, on the movement and on the sensation of speed that the different means of transport provide, we understand that he wants to show in his text all the aspects of both spatial and temporal existence, to which is added the extensive history of his own work where the old texts are introduced into a new temporal aspect, in the temporal plane of creation itself. It is a journey where all facets of the self and the universe are found co-present with themselves. If Stendhal projects his own self into the landscapes he has travelled to become identical with them, the Proustian narrator feeds on everything he sees, tastes, hears and touches, he ends up absorbing the world in him.

Le voyage est l'un des topos les plus anciens de la culture humaine. Il est lié à plusieurs activités de l'homme : à la migration, aux découvertes, au commerce et, dans ces derniers temps, aux plaisirs du tourisme. Nos réflexions tâchent d'en éclairer la motivation psychologique et poétique, c'est-à-dire la quête de l'identité et la recherche de la sensation esthétique.

D'une part elles se réfèrent aux voyages de Stendhal en Italie, « le plus beau lieu de la terre » – écrit-il plus tard dans *La Vie d'Henri Brulard*¹, qui lui signifie une possibilité de saisir une nouvelle identité psychologique désirée et rêvée, pour se débarrasser de l'identité française, froide et trop rationnelle, symbolisée

¹ *La vie de Henry Brulard*, publiée à titre posthume en 1890, Paris : G. Charpentier et C^{ie}, p. 82.

aussi par le nom paternel. « Je haïssais, l'abbé, je haïssais mon père, source des pouvoirs de l'abbé, je haïssais encore plus la religion au nom de laquelle, ils me tyrannisaient² ».

Quand il traverse l'Allemagne et une ville appelée Stendhale, il décide de publier ses œuvres à venir sous ce pseudonyme. C'est ainsi qu'il publie sous ce nom son premier récit de voyage intitulé *Promenades en Italie*. C'est déjà un chef d'œuvre. La sensibilité de Stendhal qui se résume en sa manière d'aller à la recherche du bonheur, rejoint celle de Marcel Proust qui est à la recherche des expériences sensibles et des sensations esthétiques.

Pour Marcel Proust le mouvement du corps a un rôle très important au cours de la perception visuelle. Il ne fréquente pas les musées, malgré de longs passages écrits sur des œuvres d'art et des artistes, et par rapport à son intérêt pour le mouvement et le changement de perspective, il voyage peu malgré son « désir fou » qui le prend, au matin, de « violer les petites villes endormies », et sa « curiosité ardente » qui le guide à travers la France, « de vestibules romans en chevets gothiques³ ».

Les voyages, et c'est évident, se passent toujours en espace qui, par la présence du corps et le regard humain se transforme en lieu ; en lieu intime et public, voire en non-lieu, espaces privilégiés des voyages, gare ou aéroport, où le corps est présent mais sans relations interpersonnelles. Ces espaces parcourus influencent directement le fonctionnement de la mémoire, de la même façon que les perceptions sensibles.

Les récits de voyages, semblables aux restaurations architecturales, essaient de transformer en temps présent le passé vécu et possible d'être perdu ; ils ressemblent de ce point de vue à la photographie, mémoire visuelle étendue ; leur thématique est la quête de l'identité, la reconnaissance de la diversité, de l'observation et de la découverte de l'Autre. Grâce à ces reconnaissances, on peut établir la distance salutaire pour la conscience critique envers notre propre culture et mode de vie. Enfin, c'est à travers la connaissance de l'Autre qu'on a une chance de savoir qui nous sommes.

Le récit de voyage est une sorte de confession sur les Autres mais en premier lieu sur nous-mêmes. Il raconte le chemin, mais décrit également les impressions et les réflexions de son auteur, alors un récit de voyage peut être critique et argumentation à la fois.

² *Idem.*

³ A. Borel : « Voyager avec Marcel Proust. Mille et un voyages », *La Quinzaine littéraire/Louis Vuitton*, Paris, 1994.

Henri Beyle, le jeune soldat de 17 ans de l'armée de Napoléon, aperçoit pour la première fois Milan entre le 10 et le 12 juin en 1800. Tournant de siècles mais tournant décisif aussi dans la vie de l'écrivain.

A Milan, il fait des découvertes déterminant toute sa vie, d'abord sur les Italiens. Dans une lettre écrite à sa sœur Pauline en 1811, il se souvient de ce qu'il avait en France des préjugés négatifs sur les Italiens, et qu'il s'est lié d'amitié avec deux ou trois Italiens qui ont éveillé sa vive sympathie et son admiration parce qu'ils étaient intelligents et honnêtes. Ensuite notre auteur découvre l'ambiance de la ville, par exemple à la Scala de Milan, où il s'est tellement ému qu'il était sur le point de s'évanouir. Cet état d'exaltation esthétique à la vue d'un spectacle ou image émouvant est appelé depuis le « syndrome Stendhal » et anticipe la scène célèbre de la mort de Bergotte contemplant une peinture dans *A la recherche du temps perdu*⁴ de Marcel Proust.

Stendhal séjourne pour la deuxième fois à Milan du 29 août au 27 novembre en 1811, et il commence à prendre des notes sur son voyage, qu'il continue en 1813 en les préfaçant également. Il publie ces récits de voyage intitulé *Rome, Naples et Florence en 1817*⁵.

Son suivant récit de voyage, les *Promenades dans Rome*⁶, est écrit à Paris en 1828 et publié en 1829. A cause de la distance temporelle entre événements vécus et évoqués, l'auteur est contraint de travailler sur son texte de mémoire, il se documente dans des bibliothèques, ainsi complétant ses expériences vécues par des expériences livresques. *Les promenades* alors ne peuvent pas être considérées comme récit de voyage, elles ne sont pas authentiques, référentielles, critères fondamentales du genre, elles sont dictées par une intention littéraire, elles sont une sorte de roman épistolaire.

A lire les textes de Stendhal sur ces voyages en Italie, il s'y dessine la vie d'un jeune homme ouvert, amateur des arts, amoureux de l'Italie et des Italiens, mais très observateur et critique à la fois.

Comme c'était l'habitude à l'époque, il emprunte des passages à Goethe et à des autres, en renforçant l'intertextualité de ces récits. Goethe lui-même remarque la démarche du jeune écrivain et tout en louant le talent de Stendhal, il fait des remarques suivantes dans une lettre adressée à son ami Zelter en 1818 : « Il faut que tu te procures ce livre. Il me repousse et m'attire en même temps, il m'intéresse et m'agace, pourtant je suis incapable de ne pas lire. Je re-

⁴ M. Proust : *A la recherche du temps perdu*, Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1987.

⁵ *Rome, Naples et Florence en 1817*, Paris : Gallimard, Pléiade, 1973.

⁶ Paris: Delaunay, 1829.

prends tout le temps sa lecture et j'ai envie d'en apprendre quelques passages. Le nom de son écrivain est Stendhal, c'est un pseudonyme. Il a parcouru beaucoup d'endroits et il sait dérober habilement la propriété des autres. Il traduit par exemple des extraits de mon *Italianische Reise*, et il ajoute qu'il les a entendus raconter par une marquise. Ce n'est pas grave, il faut lire ce livre⁷. »

Mais Stendhal ne fait pas que plagier, il met en œuvre son imagination aussi. Il écrit en témoin sur la panique à l'ouverture du Théâtre San Carlo, mais il n'y était même pas présent, ainsi qu'il ne connaissait pas Rossini, il raconte pourtant des anecdotes très amusants sur lui.

Les artistes romantiques ont une vision sur le monde très subjectif. Voire, la catastrophe de leur pays devient leur propre tragédie existentielle. Cette crise des valeurs anciennes engendre une nouvelle poétique puisque les Romantiques vivent le temps historique comme temps intime ce qui transforme fondamentalement leur vision spatiale. L'espace parcouru lors des voyages et décrit dans les récits devient l'empreinte de leur identité et sensibilité.

A l'époque romantique les écrivains sont souvent des voyageurs aussi ; le voyage leur signifie une sorte d'initiation suivie par la création. Pour l'écrivain-voyageur, être en route représente une rupture, une crise, mais à la fois la quête de la source de l'inspiration, ainsi que la possibilité de décrire un univers inconnu. Lors du voyage, dès le début, le monde se transforme en paysage, le voyageur vit en direct son rapport au monde et l'écrivain tente d'enregistrer l'image du monde en écrit. La description des espaces réels dans les récits de voyage est beaucoup plus représentative (imagée) que dans le cas des autres genres littéraires.

Un récit de voyage doit satisfaire deux critères : l'authenticité et traditionnellement le voyage doit précéder l'écriture. Par contre le voyageur moderne, avant de se mettre en route, a d'abord l'intention d'écrire. Chateaubriand par exemple fait un voyage en Orient pour s'immerger dans les couleurs et les images locales en vue d'en écrire un roman plus tard. Dans le récit de voyage apparaît alors en alternance le récit des déplacements et des aventures, ainsi que les descriptions des paysages, des coutumes et des gens.

Pour décrire ce qui est inconnu, l'auteur doit le ramener à des choses que ses lecteurs connaissent d'après ses suppositions, et pour ce faire il met en œuvre une série de comparaisons. Le lecteur voit un objet inconnu ou une personne étrangère à travers le prisme de sa propre culture et ses connaissances. D'où

⁷ <http://virtualis.sk-szeged.hu/kiallitas/stendhal/utirajz.html>, consulté le 3 août 2017.

une sorte d'effet de miroir quand l'écrivain projette lui-même et son lecteur dans ce qu'il est en train d'observer et d'écrire.

La fonction poétique accordée par les écrivains du 19^e siècle aux récits de voyage modifie considérablement le pacte référentiel entre auteur et lecteur. Désormais, la motivation du voyage peut être purement littéraire et esthétique. Depuis que Chateaubriand a poétisé le voyage, les écrivains désirent enregistrer par plaisir l'image des paysages et des pays étrangers pour en réaliser après des tableaux littéraires.

Ces images de l'espace deviennent les bases des mythes collectifs et personnels de l'identité, et ces mythes sont justement des invariants puisqu'ils sont identifiables et gardent, à travers les transformations et modifications, leur caractère essentiel. L'immensité de la plaine, des montagnes et de l'Océan évoque les mêmes images : la figure de l'homme au centre du monde.

Chez Stendhal – et de ce point de vue beaucoup de Romantiques peuvent être rapprochés de lui –, ses écrits, son roman autobiographique, ses récits de voyage n'apparaissent pas sur le premier plan comme des genres, comme des formes artistiques bien définissables, mais sont plutôt les moyens de la connaissance de soi, de la possibilité de pouvoir saisir son propre caractère.

Les conceptions et les écrits de Stendhal s'intègrent parfaitement dans le cours de son siècle. S'il est révolutionnaire dans ses conceptions sur le « romantisme », il l'est encore plus dans ses écrits personnels et littéraires, où à la recherche d'une identité rêvée sur les chemins européens, il se projette dans les paysages qui reflètent ainsi sa propre personnalité. La conscience stendhalienne ne se dirige donc pas vers les perceptions intelligibles, beaucoup plus vers les perceptions sensibles. Les paysages chez lui se transforment alors en espaces mythiques, puisque dans l'esthétique de Stendhal, le temps présent historique (dans les récits de voyage par exemple) devient toujours temps mythique grâce à son point de vue subjectif et personnel. Ce regard rend réversible le temps et lui ôte son caractère tragique et dramatique si cher aux Romantiques. L'Italie est plus italienne dans ses textes qu'elle ne le soit en réalité, tout en représentant pour l'écrivain un véritable espace romantique face à la France, « terre des soucis et du froid⁸ », symbole des valeurs absolues de l'ancienne esthétique classique.

Dans ces écrits de voyage, Stendhal exprime une sorte de mal de siècle et un univers incertain et fragmentaire ce qui rappelle d'une manière rétrospective

⁸ Lettre du 24 juin 1814, citée par Michel Lichté, *Précis de littérature française du XIX^e siècle*, Paris : PUF, 1990.

la phénoménologie impressionniste. On n'y trouve pas de grands panoramas comme chez Chateaubriand dans ses descriptions des paysages américains. L'auteur de *Rome, Naples et Florence* nous présente le paysage italien dans un style impressionniste, saccadé, même si nous pouvons découvrir les stéréotypes déjà mentionnés au niveau de l'articulation basé sur l'opposition :

« Nous venons à Monticello ; vue admirable de la casa Cavaletti. Je n'ai jamais rien rencontré de semblable ; à l'horizon, on aperçoit le dôme de Milan, et, plus loin, une ligne bleue dessinée sur le ciel par les montagnes de Parme et Bologne. On est sur une colline ; à droite vue superbe, pleine fertile et rochers, deux ou trois lacs ; à gauche, autre vue magnifique, et qui, dans tout ses détails, est l'opposé de la première ; des collines, la Madonna di Montevicchia [...]»⁹.

Marcel Proust, maître également des paysages, a le même rapport à la mobilité et à la vitesse qu'aux arts plastiques. Pareils à son musée imaginaire et alimentés par quelques expériences sensibles vécues, et des expériences en grande partie livresques, il fait des voyages intérieurs, littéraires qui lui offrent les mêmes sensations que pourrait lui procurer la vraie vie. A lire ses pages sur les moyens de locomotion possibles à l'époque on apprend la même esthétique que dans le cas des arts : l'essentiel pour saisir une vérité de l'existence est le mouvement même¹⁰.

La belle époque qui est une sorte de prolongement paresseux du siècle précédent, dans *La Recherche*, laisse ses traces sous forme de minuscules ébranlements. Mais ce n'est qu'une illusion de l'oisiveté. On ne voit pas le temps passer, on constate qu'il s'est écoulé et on le retrouve grâce à des moments privilégiés. Par contre l'espace est bien perçu par les déplacements, puisque l'expérience vécue ou les souvenirs nous situent toujours quelque part¹¹. L'expérience sensible de l'espace est saisie dans l'écriture proustienne grâce aux représentations de la sensation de la vitesse qui ne signifie pas forcément la rapidité du déplacement mais la différence de point de vue et les changements de perspectives : La voiture du docteur Percepied par exemple, les clochers de Martinville, la voiture

⁹ *Rome, Naples et Florence, Monticello*, 23 juillet, 1817, Gallimard, Pléiade, 1973.

¹⁰ Cf. M.-A. Barathieu : *Les Mobiles de Marcel Proust: Une sémantique du déplacement*, Villeneuve-d'Ascq : Presses Universitaire du Septentrion, 2002.

¹¹ Cf. G. Poulet : *L'espace proustien. Proust et la répétition* [1963], Paris : Gallimard, 1982.

de Madame de Villeparisi. Le monde doit bouger pour que le narrateur ait l'intuition d'une réalité cachée à l'aide des rapports qui unissent les objets.

« Pour parcourir les jours, les natures un peu nerveuses, comme était la mienne, disposent, comme les voitures automobiles, de « vitesses » différentes. Il y a des jours montueux et malaisés qu'on met un temps infini à gravir et des jours en pente qui se laissent descendre à fond de train en chantant¹². » – nous enseigne l'auteur de *La Recherche*.

Les voitures roulent trop vite quand il aperçoit le visage d'une jeune fille et celle-ci est déjà éloignée. La vitesse l'étourdit quand il visite en automobile avec Albertine les recoins de la Normandie : « l'art en est aussi modifié, puisqu'un village qui semblait dans un autre monde que tel autre, devient son voisin dans un paysage dont les dimensions sont changée¹³. » Dès *Les journées en automobile* (1907), le bonheur de la vitesse s'oppose à celui de demeurer, à l'arrêt quand Agostinelli a éclairé avec ses phares les façades des églises. Pour l'aviation, le narrateur doit se contenter d'imaginer le rapport des choses et de la vitesse du regard du pilote. Dans *Sodome et Gomorrhe*, il est ému quand un « aéroplane semblant céder à quelque attraction inverse de celle de la pesanteur. » La mort douloureuse de son cher l'Agostinelli se transforme alors en émotion esthétique.

Il avait lui-même publié, en novembre 1907, dans le *Figaro*, ses *Impressions de route en automobile*¹⁴ qui élevaient les sensations de la vitesse au rang de la transcendance esthétique, (à la fois par la révolution opérée dans l'ordre de la perception de l'espace et par la finalité de la course, terminée en apothéose sur la vision nocturne du portail de la cathédrale de Lisieux, éclairé aux phares.

D'après Luc Fraisse : « Le déplacement dans l'espace est donc un voyage dans le temps, par quoi Proust contredit, aux côtés de Kant, un Descartes pour qui l'espace est le domaine du corps et le temps la sphère de l'âme¹⁵ », mais il contredit aussi son contemporain et cousin Bergson, il lui reproche la confusion de l'espace et du temps, et la déformation de la représentation de la durée qui en résulte :

¹² M. Proust : *A la recherche du temps perdu*, op.cit. : I., p. 383.

¹³ M.-A. Barathieu : *Les Mobiles de Marcel Proust...*, op.cit.

¹⁴ M. Proust : *A la recherche du temps perdu*, op.cit. : II., pp. 712-713.

¹⁵ L. Fraisse : « Le seul véritable voyage, le seul bain de jouvence (Marcel Proust) », *Fabula / Les colloques, L'art, machine à voyager dans le temps*, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document4543.php>, consultée le 3 août 2017.

Bergson dit les suivants : « nous juxtaposons nos états de conscience de manière à les apercevoir simultanément, non plus l'un dans l'autre, mais l'un à côté de l'autre ; bref, nous projetons le temps dans l'espace, nous exprimons la durée en étendue¹⁶. »

Bergson regrette cette sorte d'anamorphose, alors que Proust s'en réjouit, pour qui ces deux catégories de l'entendement demeurent proches et souvent interchangeables.

C'est un voyage, un déplacement à différente vitesse à l'intérieur de soi-même, à l'intérieur des époques de sa propre vie, où « notre vie d'autrefois ne se pare de prestige que parce qu'elle eut lieu successivement – et aujourd'hui se présente donc simultanément – à Combray chez ma grand-tante, à Balbec, à Paris, à Doncières, à Venise, ailleurs encore¹⁷ ».

Le second séjour à Balbec, un passage sur les randonnées aux alentours de la station normande, dont l'aspect se trouve modifié par les trajets avec Albertine en automobile qui ont remplacé les promenades en calèche de Mme de Villeparisis durant le premier séjour d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Le narrateur en induit une remarque très einsteinienne :

« Les distances ne sont que le rapport de l'espace au temps et varient avec lui. Nous exprimons la difficulté que nous avons à nous rendre à un endroit, dans un système de lieues, de kilomètres, qui devient faux dès que cette difficulté diminue. L'art en est aussi modifié, puisqu'un village qui semblait dans un autre monde que tel autre, devient son voisin dans un paysage dont les dimensions sont changées¹⁸ ».

Si nous rapprochons les réflexions de notre auteur sur l'image, sur les impressions fugitives, sur le mouvement et sur la sensation de vitesse différentes que procurent les différents moyens de déplacement, nous comprenons qu'il veut faire voir dans son texte tous les aspects spatiaux et temporels de l'existence à la fois, à quoi s'ajoute l'histoire étendue de son propre œuvre où les anciens textes s'introduisent dans un nouvel aspect temporel, dans le plan temporel de la création-même. Cette aspiration n'alimente pas seulement son esthétique au

¹⁶ H. Bergson : *Essai sur les données immédiates de la conscience* [1889], Paris : PUF, 1976 : pp. 75–76.

¹⁷ M. Proust : *A la recherche du temps perdu*, *op.cit.* : IV., p. 451.

¹⁸ *Ibid.* : III., p. 385.

sens propre du terme, mais engendre son langage et son syntaxe, jusqu'à la disparition de toute linéarité textuelle et narrative. C'est un voyage où toutes les facettes du moi et de l'univers se retrouvent co-présentes à elles-mêmes.

Si Stendhal projette son propre moi dans les paysages parcourus pour devenir identique avec eux, le narrateur proustien s'alimente de tout ce qu'il voit, goûte, entend et touche, il finit par absorber en lui le monde.

Claudél, Supervielle : poètes entre deux mondes

Ildikó Szilágyi
Université de Debrecen
szilagyieldiko@arts.unideb.hu

Abstract

In addition to being big travellers, Paul Claudel and Jules Supervielle are also great experimenters of literary forms. In this paper, we examine the relationship between journey and spirituality from the point of view of their long verses (“versets”). This biblical form was used by Claudel in *Cinq grandes odes*, and chosen by Supervielle in several volumes of poetry (*Débarcadères*, *Gravitations*, *Fable du monde*). Influenced by the Bible and Catholic liturgy, Claudel meditated on the role of the poet and also the divine order of the universe. Supervielle adapted this modern poetic genre to his quest for liberty and movement in order to show the poetic power of prose.

Paul Claudel et Jules Supervielle ont en commun l'expérience de longs voyages entre deux continents et le sentiment d'être déchiré entre deux mondes. De grands voyageurs, Claudel et Supervielle sont également de grands expérimentateurs de genres et de formes littéraires. Poètes, dramaturges, prosateurs, ils ne cessent de réfléchir sur le fonctionnement de la poésie conçue comme moyen d'accès au divin. C'est en me concentrant sur leurs versets que je propose d'étudier les relations que leurs œuvres entretiennent avec la spiritualité. Le verset en tant que forme poétique de la modernité a également un rapport privilégié avec le voyage. Comme l'écrit Nelson Charest dans la présentation de l'ouvrage collectif consacré au verset moderne : « Non seulement le poète qui écrit du verset est souvent en voyage, en Orient notamment, mais il apparaît également que le verset se situe lui-même en exil : hors des cadres, hors des formes, au-delà de la capacité respiratoire de l'humain, poussant ainsi son exploration vers l'inconnu »¹.

¹ N. Charest : « Présentation », in : N. Charest (ed.) : *Le verset moderne. Études littéraires*. Montréal : Université Laval, 2007 : 7-10, p. 8.

Claudiel se réfère ouvertement aux versets bibliques (« le vers des Psaumes et des Prophètes »²) lorsqu'il expérimente cette forme poétique d'abord dans ses premiers drames (*La Ville, Tête d'Or*), ensuite dans ses *Cinq grandes odes*. Il ne fait aucun doute que la forme poétique du verset « est arrivé à l'oreille du poète par la voie de la liturgie »³. Les versets des odes, tout comme les poèmes en prose de *Connaissance de l'Est* sont (presque tous) écrits pendant son séjour en Chine. D'une tout autre manière que son « livre de l'Est »⁴, les *Cinq grandes odes* veulent également produire dans l'esprit du lecteur « un état de connaissance »⁵. Claudiel est fasciné par la Chine, mais le monde chinois n'est pas le monde chrétien, ce qui le conduit à parler de « peuple barbare » (« La Maison fermée »⁶) et de sa « captivité des murs de Pékin » (« L'Esprit et l'eau »⁷).

Le recueil publié en 1910 se compose des pièces suivantes: *Les Muses* (écrite probablement entre 1900–1904), *L'Esprit et l'eau* (juin–septembre 1906), *Magnificat*⁸ (décembre 1906–avril 1907), *La Muse qui est la Grâce* (avril–juin 1907) et *La Maison fermée* (juillet 1907–janvier 1908). La longueur de la rédaction des poèmes (elle s'étale sur huit ans), montre les difficultés rencontrées par Claudiel.

En ce qui concerne les circonstances de rédaction de ces textes, il donne plusieurs indications dans ses écrits théoriques ainsi que dans sa correspondance. Dans une lettre adressée à Jacques Rivière, Claudiel insiste sur les analogies musicales de ses odes : « Ce qui fait la nouveauté de ces poèmes, c'est que ce sont de véritables symphonies, se développant non pas en suite continue à la manière littéraire, mais orchestralement par thèmes entrelacés et décomposés »⁹. Un autre aspect important du recueil, signalé également par Claudiel dans sa correspondance, est l'inspiration biographique: « Je compose en ce moment

² P. Claudel : *Œuvres en prose*, Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965 : 5.

³ *Ibid.* : XXXII.

⁴ André Suarès, cité par C.-P. Perez : *Le Défini et l'inépuisable. Essai sur « Connaissance de l'Est » de Paul Claudel*, Paris : Les Belles Lettres, 1995 : 17.

⁵ P. Claudel: *Œuvre poétique*, Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade. Introduction par Stanislas Fumet, 1957 : 4.

⁶ P. Claudel: *Œuvre poétique*, Paris: Gallimard, 1957 : 282.

⁷ *Ibid.* : 233.

⁸ La signification de ce mot latin tiré du cantique *Magnificat anima mea Dominum* (mon âme magnifie le Seigneur): cantique de la Vierge chanté aux vêpres, et musique composée sur le texte de ce cantique. C'est la prière que Claudiel écoutait vingt ans auparavant à Notre-Dame, le Noël 1886, lors de sa conversion. Le poème contient plusieurs emprunts textuels au *Magnificat*.

⁹ P. Claudel & J. Rivière : *Correspondance, 1907–1924*. Édition complète. Texte établi par A. Anglès et P. de Gaulmyn, Paris: Gallimard, Cahiers Paul Claudel, 12, 1984 : 172.

la dernière des quatre Grandes Odes, ou psaumes ou monologues où je reprends et développe en les mêlant à ma théorie de la Parole et aux incidents de ma vie passée et présente la doctrine de mes 2 traités »¹⁰.

Le choix du titre contenant une indication générique (« ode ») peut se référer à divers modèles littéraires de l'Antiquité, de la Renaissance, voire de la période romantique. C'est avant tout l'influence de Pindare que l'on peut découvrir dans la longueur des poèmes, dans leur ton solennel, pathétique, ainsi que dans la dénomination des strophes de la quatrième ode: *strophe*, *antistrophe*, *épode*. Dans le cas des autres poèmes, la division strophique n'est marquée que par l'espace blanc qui sépare les séquences de dimension inégale.

Dans la première ode (*Les Muses*), sous prétexte de décrire le sarcophage du Louvre représentant les neuf Muses¹¹, le poète s'intéresse aux problèmes théoriques de la création artistique. Le poème se termine sur l'invocation à Erato qui a été inspirée par sa liaison avec une femme mariée (Rosalie Vetch) et leur rupture. Le remords de son amour coupable et la pénitence qu'il s'inflige apparaît dans la deuxième ode (*L'Esprit et l'eau*). Le point culminant du recueil est la troisième ode (*Magnificat*), une prière où le poète se souvient de sa conversion vingt ans auparavant, magnifie le Seigneur et célèbre la naissance de sa fille, Marie. Dans le quatrième poème (*La Muse qui est la grâce*), le poète affronte, sous forme de dialogue, la Muse qui finit par se transformer en la Grâce. Pour terminer, *La Maison fermée* oppose aux neuf Muses de la première ode les Quatre Vertus cardinales de la théologie, ainsi qu'au couple adultère le sacrement du mariage. C'est ainsi que les éléments biographiques (la conversion du poète, son amour pour Rose, leur rupture, son mariage, la naissance de sa fille) s'intègrent aux poèmes.

La composition rigoureuse et du recueil et de chacune des cinq odes (avant tout celle de la troisième et de la quatrième) rappelle la structure des tragédies classiques à cinq actes, avec crise et dénouement.

Suivant l'interprétation suggérée par Claudel lui-même¹², il est habituel de voir dans le recueil « une progression spirituelle, un mouvement graduel où

¹⁰ *Ibid.* : 103.

¹¹ Calliope (poésie épique), Thalie (comédie), Terpsichore (poésie légère et danse), Euterpe (flûte), Polymnie (pantomime), Clio (histoire), Érato (lyrique chorale), Uranie (astronomie) et Melpomène (tragédie).

¹² « Elles portent toutes sur le même thème: le ravissement du poète en pleine possession de ses moyens d'expression, mêlant aux souvenirs de sa vie passée, dans l'extase de la liberté conquise, la contemplation d'un *univers* maintenant *catholique* ». La citation est tirée d'une lettre adressée par Claudel à Francis Jammes, citée par N. Hellerstein : *Mythe et structure dans les Cinq Grandes Odes de Paul Claudel*, Paris: Les Belles Lettres, 1990 : 9.

chaque Ode est une étape vers une expérience décisive, poétique et religieuse, qui modifie définitivement l'orientation du poète dans le monde. [...] la vérité la plus profonde des Odes [serait] dans le passage du « désordre » païen des « Muses » vers « l'ordre » chrétien de « la Maison Fermée »¹³. La réalité est évidemment beaucoup plus complexe. Au lieu de la linéarité, il faudrait mettre l'accent sur le caractère synthétique, global et unifié du recueil. Comme Claudel écrit dans *Les Muses*:

O grammairien dans mes vers! ne cherche point le chemin, cherche
le centre! mesure, comprends l'espace entre ces feux solitaires!¹⁴

Les odes sont liées entre elles par de nombreux liens sémantiques et structuraux, par tout un réseau d'allusions. Cette technique de composition consciente où rien n'est laissé au hasard et le moindre élément a sa place et sa fonction, s'allie à l'irrégularité et l'indétermination de la forme poétique du verset.

Il faut reconnaître que l'autonomie du verset, son indépendance « aussi bien de la tradition métrique que du vers-librisme contemporain »¹⁵, n'est pas unanimement admise par les critiques. Quelques-uns le considèrent comme « l'une des écritures possibles du poème en prose »¹⁶, voire « une prose »¹⁷, d'autres (et ils sont les plus nombreux) le rangent parmi les « formes particulières d'écriture versifiée »¹⁸ en tant qu'une variante du vers libre, « un vers libre de grande longueur »¹⁹. Le numéro thématique des *Études littéraires* (préparé sous la direction de Nelson Charest en 2007), s'attache à « donner une place au verset », en présentant « les premiers repérages d'un territoire encore peu exploré »²⁰.

¹³ *Ibid.* : 294.

¹⁴ P. Claudel: *Œuvre poétique, op. cit.* : 227.

¹⁵ M. Murat : « Formes versifiées au XX^e siècle », in : M. Jarrety (ed.) : *Dictionnaire de poésie de Baudelaire à nos jours*, Paris: Presses Universitaires de France, 2001 : 500–502, p. 502.

¹⁶ M. Sandras : *Lire le poème en prose*, Paris : Dunod, 1995 : 41.

¹⁷ Suzanne Bernard traite brièvement de la problématique du verset sous le titre « une orientation nouvelle de la prose ». S. Bernard : *Le poème en prose de Baudelaire jusqu'à nos jours*, Paris : Nizet, [1959] 1994 : 592. Selon Yvette Bozon-Scalzitti, « le verset est une prose qui se resserre plus ou moins selon la tension dramatique ou lyrique ». Y. Bozon-Scalzitti : *Le verset claudélien. Une étude du rythme (Tête d'Or)*, Paris: Minard, Archives des Lettres Modernes, 63, 1965 : 14.

¹⁸ Y. Vadé : *Le poème en prose et ses territoires*, Paris : Belin, 1996 : 13.

¹⁹ J.-L. Backès : *Le vers et les formes poétiques dans la poésie française*, Paris : Hachette, 1997 : 138.

²⁰ N. Charest : « Présentation », *op.cit.* : 9.

Le terme français « verset » est traduit en hongrois en « poème biblique » (se référant à son origine), ou bien en « vers libre de grande longueur », mais il arrive aussi que le mot français soit gardé dans le texte hongrois (mis en italique).

Les Cinq grandes odes de Claudel ne sont traduites en hongrois qu'en 2005 à l'occasion du 50^e anniversaire de la mort du poète²¹. En vérité, le traducteur, Ferenc Szabó ne traduit intégralement que la deuxième ode, ne donnant que des extraits des quatre autres odes. Ferenc Szabó (né en 1931) est membre de l'ordre religieux de la Compagnie de Jésus, poète, essayiste, traducteur, théologien. Par ses études littéraires, philosophiques et théologiques, ainsi que par ses traductions de Claudel et de Pierre Emmanuel, il contribue à faire connaître en Hongrie l'esthétique catholique française. Ses traductions des odes claudéliennes sont proposées en tant que thèmes d'exercice spirituel. Cette motivation pédagogique peut expliquer certains choix du traducteur désirant satisfaire avant tout la contrainte de la fidélité théologique, mais soulève la question de l'équivalence fonctionnelle. Le texte-cible ne joue plus exactement le même rôle auprès du public-cible que le texte-source jouait auprès du public-source.

Tout en insistant sur sa spécificité, je considère le poème écrit en versets comme une forme intermédiaire entre le vers et la prose. Situé à l'intersection du vers libre et du poème en prose, il intègre certains de leurs traits caractéristiques²². De longueur en général beaucoup plus important que le vers libre, le verset peut recourir aux procédés rhétoriques exploités plutôt par la prose. Il fait un assez large usage des figures particulièrement aptes à évoquer le style oratoire. Michel Murat le définit même « comme une segmentation oratoire, c'est-à-dire à la fois rythmique et argumentative, de la parole »²³.

Les versets des *Cinq grandes Odes* sont le plus souvent formés de 2–3 (voire de 4–5) lignes successives atteignant ainsi la dimension de véritables paragraphes. Le recours à l'alinéa est d'ailleurs le propre du poème en prose.

Les mots que j'emploie,
Ce sont les mots de tous les jours, et ce ne sont point les mêmes !
Vous ne trouverez point de rimes dans mes vers ni aucun sortilège.

²¹ P. Claudel : *Kantáta három hangra és más költemények* [*Cantate à trois voix et autres poèmes*]. Trad. par Ferenc Szabó. Debrecen: Új Ember Kiadó, 2005.

²² I. Szilágyi : « Le verset: entre le vers et le paragraphe », in : N. Charest (ed.) : *Le verset moderne*, *op.cit.*: 93–107.

²³ M. Murat : « Formes versifiées au XX^e siècle », in : M. Jarrety (ed.) : *Dictionnaire...*, *op cit.* : 502.

Ce sont vos phrases mêmes. Pas aucune de vos phrases que je ne sache reprendre!

Ces fleurs sont vos fleurs et vous dites que vous ne les reconnaissez pas.

Et ces pieds sont vos pieds, mais voici que je marche sur la mer et que je foule les eaux de la mer en triomphe!²⁴

Les versets de Claudel sont parfois plus brefs que la ligne, il arrive même qu'ils se réduisent à un seul mot. La possibilité de l'enjambement (due à la présence du blanc) est un trait commun des vers libres et des versets. Sur ce point, le verset claudélien (et le verset moderne en général) diffère de son modèle, puisque la fin d'un verset biblique coïncide le plus souvent avec celle d'une phrase²⁵. Grâce à l'enjambement, le mot de négation « ni » et le verbe « Entraîne » se trouvent dans des positions accentuées dans « L'Esprit et l'eau » de Claudel.

Ni

Le marin, ni

Le poisson qu'un autre poisson à manger

Entraîne, mais la chose même et tout le tonneau et la veine vive,

Et l'eau même, et l'élément même, je joue, je resplendis! Je partage

la liberté de la mer omniprésente!²⁶

Claudel organise ses versets afin de faire sentir des rapports de quantités, en favorisant la distribution des segments syntaxiques selon un ordre croissant. Cette dominance est tout à fait nette dans la deuxième partie du recueil, devenu de plus en plus équilibré. On relève un nombre remarquable de versets, produisant des effets d'amplification, de progression.

– O part! ô réservée! ô inspiratrice! ô partie réservée de moi-même!
ô partie antérieure de moi-même!²⁷

²⁴ P. Claudel : *Œuvre poétique*, *op.cit.* : 265.

²⁵ J.-L. Backès : *Le vers et les formes...*, *op.cit.* : 135.

²⁶ P. Claudel : *Œuvre poétique*, *op.cit.* : 236.

²⁷ *Ibid.* : 273.

Outre la phrase ample « à reprise élargissante »²⁸, chargée de groupes circonstanciels et d'incidentes enchâssées, Claudel a souvent recours à la phrase segmentée, d'aspect souvent nominal et énumératif. Le mode d'enchaînement répétitif participant aux effets de rythme et à l'organisation structurelle des poèmes s'oppose à la linéarité du discours prosaïque. Dans le cas des anaphores par exemple (très nombreuses dans les *Cinq grandes Odes*), on a un même départ rythmique pour les unités typographiques consécutives. Les anaphores acquièrent une force structurante comparable à celle des rimes. Elles peuvent également produire un effet d'incantation. Le retour obsessionnel de la conjonction « et » dans les versets suivants rappelle également le langage biblique.

Vous êtes là et je suis là.
Et vous m'empêchez de passer et moi aussi je vous empêche de
passer.
Et vous êtes ma fin, et moi aussi je suis votre fin.
Et comme le ver le plus chétif se sert du soleil pour vivre et de la
machine des planètes,
Ainsi pas un souffle de ma vie que je ne prenne à votre éternité.²⁹

Le verset de Claudel s'impose dans la poésie française et francophone comme une référence quasi incontournable. Son influence est indéniable dans les versets de Saint-John Perse (1887–1975), de Léopold Sédar Senghor (1906–2001), de Victor Segalen (1878–1919) ou de la québécoise Anne Hébert (1916–2000).

Jules Supervielle (1884–1960) avait une connaissance profonde de l'œuvre claudélienne, de l'œuvre poétique tout aussi bien que de l'œuvre dramatique. Il admirait avant tout les *Cinq grandes Odes* dont la forme élargie lui a servi de modèle à la libération rythmique de ses poèmes. Il se sentait également proche du lyrisme cosmique de Claudel, grand voyageur et habitué comme lui aux longues traversées transatlantiques.

Né comme Lautréamont et Laforgue à Montevideo (de parents français), Supervielle partage sa vie entre l'Uruguay et la France. Il évoque sa double appartenance, l'« Uruguay de [son] enfance et de [ses] retours successifs en Amérique »³⁰ dans plusieurs textes autobiographiques (*Uruguay, Boire à la source*).

²⁸ G. Antoine : *Les cinq grandes odes de Claudel ou la poésie de la répétition*, Paris: Lettres Modernes, 1959 : 51.

²⁹ P. Claudel : *Œuvre poétique*, *op.cit.* : 238.

³⁰ J. Supervielle : *L'Uruguay*, Paris: Éditions Émile-Paul Frères, 1928 : 2.

Je suis né à Montevideo, mais j'avais à peine huit mois que je partis un jour pour la France dans les bras de ma mère qui devait y mourir, la même semaine que mon père. Oui, tout cela dans la même phrase. Une phrase, une journée, toute la vie, n'est-ce pas la même chose pour qui est né sous les signes jumeaux du voyage et de la mort ?³¹

Après la mort de ses parents, empoisonnés accidentellement par de l'eau polluée, il est élevé à Montevideo par son oncle et sa tante. Ce n'est qu'à l'âge de neuf ans que l'enfant apprend par hasard que ses vrais parents sont morts. Il se sent coupable parce qu'en les oubliant il a participé en quelque sorte, croit-il, à leur disparition. C'est en France qu'il fait ses études secondaires, puis sa licence d'espagnol, passant ses vacances en Uruguay.

Supervielle se tient à l'écart des écrivains surréalistes, ne participe pas à leurs débats. Il n'empêche que les vers libres et les versets des *Débarcadères* (1922) et des *Gravitations* (1925), premiers recueils de maturité poétique, évoquent encore les visions surréalistes, tant pour les aspects extérieurs que pour les aspects intérieurs. Influencé certainement par les *Feuilles d'herbe* de Walt Whitman, ainsi que par les *Cinq grandes odes* de Claudel, il choisit le vers libre et le verset pour faire sentir l'immensité de la pampa sud-américaine et les profondeurs de la mer. Il justifie d'ailleurs son choix en disant que « le verset biblique repris et revivifié par Claudel est devenu une nouvelle source de richesse pour la prosodie française et je ne vois pas pourquoi on s'en priverait »³². Cette citation est tirée d'une conférence que Supervielle a consacrée à Claudel en 1944 à l'Université de Montevideo (publiée en partie en 1946 dans la revue *Valeurs* sous le titre *Éléments d'une poétique*).

Pour Supervielle, dans les versets « la part de prose est beaucoup plus considérable que dans le vers régulier, et qui se rapproche de la prose rythmée »³³. Un peu plus bas dans la même lecture commentée des œuvres claudéliennes il ajoute : « si j'ai des choses très précises à dire et que je veuille cerner assez exactement le concept, presque à la façon dont le ferait un prosateur, tout en voulant rester dans le domaine du poète, c'est le verset que j'emploierai, forme qui adhère mieux à tous les méandres de la pensée »³⁴.

³¹ *Idem*.

³² J. Supervielle : « Éléments d'une poétique », *Valeurs* 5, 1946 : 27-35, pp. 32-33.

³³ *Ibid.* : 32.

³⁴ *Ibid.* : 34.

C'est surtout les versets de *Débarcadères* qui témoignent d'une influence certaine de Claudel. L'espace formel élargi du verset représente pour Supervielle une forme d'écriture ouverte particulièrement apte à décrire l'homme du nouveau monde, libre des contraintes, le gaucho ou le marin. Je cite deux brefs passages du « Retour à l'estancia » :

Je m'enfonce dans la plaine qui n'a pas d'histoire et tend de tous
côtés sa peau dure de vache qui a toujours couché dehors
[...]
Je me mêle à une terre qui ne rend de comptes à personne et se dé-
fend de ressembler à ses paysages manufacturés d'Europe, saignés
par les souvenirs,
à cette nature exténuée et poussive qui n'a plus que des quintes de
lumière,
et, repentante, efface, l'hiver, ce qu'elle fit pendant l'été.³⁵

Supervielle y dépeint un paysage sud-américain qu'il oppose au paysage européen.³⁶ Il dessine son autoportrait en gaucho, barbare, débridé, lié aux éléments naturels, « hors-venu ». La pampa est pour lui à la fois désertique et pleine de vie, hostile et accueillante. « L'homme de la pampa » réapparaîtra dans son roman portant ce titre (1923) et dans les « Poèmes de Guanamiru », dernière section des *Gravitations*.

Outre la pampa, c'est la mer qui est l'élément central du recueil *Débarcadères* : « J'ai passé plus de quatre cents jours en mer. Et c'est à elle que je dois de toujours vivre dans une distraction profonde »³⁷.

Aux grands espaces terriens et marins des *Débarcadères* s'ajoutent dans les *Gravitations* les infinis céleste et temporel. Les traversées transatlantiques se complètent par d'autres voyages entre ciel et terre, le réel et l'imaginaire, la vie et la mort. Ils peuvent être l'occasion d'émerveillement, mais beaucoup plus souvent ils inspirent de l'angoisse, du vertige, se présentent sur leur aspect

³⁵ J. Supervielle : *Œuvres poétiques complètes*, Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1996 : 128-129.

³⁶ Aux termes spécifiques sud-américains (*la pampa, talas, ceibos, pitas, gaucho*) s'opposent ceux d'Europe (*la mythologie, Dieux de l'Olympe, le grec, le latin*). La pampa est une région rude, nullement façonnée par l'homme, à l'état brut. Région rugueuse avec très peu de végétation, mais qui résiste au vent.

³⁷ Cité par A. Blanchet : « Jules Supervielle, poète de l'espace », in *La Littérature et le spirituel*, t. III, Paris: Aubier-Montaigne, 1961 : 145-162, p. 137.

tragique où tout se décompose et se consume. Ce sont les images récurrentes du poète qu'il reprendra et développera tout au long de sa vie. « Les thèmes principaux s'enlacent, des lianes relient les livres les uns aux autres »³⁸ – insiste Supervielle sur l'unité thématique de son œuvre.

A partir du *Forçat innocent* (1930), il a choisi de s'imposer un cadre métrique traditionnel, contrastant avec les tendances régnautes de son époque. Les vers libres et les versets des premiers recueils (*Débarcadères*, *Gravitations*) cèdent peu à peu la place aux vers réguliers, les laisses aux strophes, les assonances aux rimes.

Il revient pourtant au verset dans le recueil *La Fable du monde*, publié en 1938, au moment où « Chaque matin [les gens] se demandent si la tuerie va commencer » (*Prière à l'inconnu*)³⁹. C'est une méditation poétique sur l'allégorie de la Genèse, sous-tendue par l'angoisse inspirée par les événements historiques tragiques (le bombardement de Guernica en 1937, la menace de la guerre). C'est une prière malhabile, fragile, balbutiante qui tire sa force justement de sa spontanéité et de sa sincérité. Le recueil contient, outre les poèmes strophiques en vers réguliers (« Métamorphose », « Descente des géants »), en alexandrins non rimés (« Le Chaos et la Création ») ou en octosyllabes (Dieu pense à l'homme », « Dieu crée la femme », « Le premier arbre », « Le premier chien »), plusieurs grands versets dont « Prière à l'inconnu », « Tristesse de Dieu » ou « Le Corps ». « Le rythme moins régulier du verset, non rimé, est peut-être à la mesure du chaos qui menace l'Europe et, en tout cas, il permet une adresse plus familière à Dieu »⁴⁰. Je cite le début de la « Prière à l'inconnu » :

Voilà que je me surprends à t'adresser la parole,
 Mon Dieu, moi qui ne sais encore si tu existes,
 Et ne comprends pas la langue de tes églises chuchotantes,
 Je regarde les autels, la voûte de ta maison
 Comme qui dit simplement : « Voilà du bois, de la pierre,
 Voilà des colonnes romanes, il manque le nez à ce saint
 Et au-dedans comme au dehors il y a la détresse humaine. »
 Je baisse les yeux sans pouvoir m'agenouiller pendant la messe

³⁸ R. Étienne : *Supervielle*, Paris: Gallimard, 1960 : 41.

³⁹ J. Supervielle : *Œuvres poétiques complètes, op.cit.* : 363.

⁴⁰ *Ibid.* : 863.

Comme si je laissais passer l'orage au-dessus de ma tête
Et je ne puis m'empêcher de penser à autre chose.⁴¹

Le « Dieu très atténué »⁴² de Supervielle (un Dieu incertain qui doute, un Dieu très humain, bienveillant et mélancolique) est bien loin du Dieu de Claudel. Supervielle trouve irritant le côté oratoire de la poésie claudélienne, sa certitude inébranlable d'avoir toujours raison. « Supervielle admire le Claudel lyrique, et prend ses distances face au Claudel dogmatique. »- écrit Didier Alexandre⁴³.

Malgré les ressemblances évidentes, les versets de Claudel et ceux de Supervielle se distinguent sur plusieurs points. L'écriture de Supervielle est moins éloquente, moins solennelle. Il n'a que rarement recours aux exclamations et interjections emphatiques chères à Claudel. Dans les versets de Supervielle les unités syntaxiques et rythmiques ont tendance à se coïncider (il n'y a que très peu d'enjambements), ce qui leur donne une allure plus prosaïque, plus familière. Pour Supervielle la longueur et la variété des versets a « une fonction mimétique, suggérant l'immensité et la variété de l'univers »⁴⁴. Il ne s'approche que par endroits à la « célébration magnifiante »⁴⁵ des versets claudéliens, lors de l'éloge du monde et de la nature, « cette nature essentiellement cosmique »⁴⁶. Chez Claudel, le choix du verset biblique comme forme poétique de ses *Cinq grandes Odes* est étroitement lié à l'enquête spirituelle qui s'exprime dans ces poèmes nourris d'allusions liturgiques. La parenté avec l'éloquence sacrée sera encore moins évidente chez les autres poètes en versets (comme James Sacré, Olivier Barbarant, Hervé Micolet). La spécificité du verset contemporain résidera alors moins dans les relations qu'il entretient avec la spiritualité que dans les caractéristiques formelles le distinguant du poème en prose et du vers libre.

⁴¹ *Ibid.* : 363.

⁴² *Ibid.* : 370.

⁴³ D. Alexandre : « Une conférence de Jules Supervielle sur Paul Claudel », *Bulletin de la Société de Paul Claudel* 192, 2001 : 1-5, p. 2.

⁴⁴ J. Supervielle : *Œuvres poétiques complètes*, Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1996 : 709.

⁴⁵ *Idem.*

⁴⁶ Extrait d'un dactylogramme inédit de Supervielle, *ibid.* : 1033.

Voyages autour de la Méditerranée : pour une approche géopoétique de *L'immoraliste* et *Si le grain ne meurt* d'André Gide

Edit Bors

Université Catholique Pázmány Péter

bors.edit@btk.ppke.hu

Abstract

L'immoraliste (1902) and *Si le grain ne meurt* (1921) by Gide are both based on the narratives of travel and the quest for the self that describe the protagonist's experiences and sensations while visiting the Mediterranean Basin (from Tunis to Sorrente, through Sousse, Biskra, Syracuse, Ravello, etc.) Each leg of the trip creates a sensation of joy and fulness which transforms the traveller's interior life and shows him the deeper meaning of his existence. The purpose of the paper is to define the relation between descriptive writing techniques and Mediterranean aesthetics. We aim to examine how the perception and description of geographical areas in which the spiritual seeking take place reflect the psychological development of the protagonist.

1 Introduction

L'immoraliste (1902) et *Si le grain ne meurt* (1921), œuvres d'inspiration autobiographique d'André Gide, s'organisent autour de la notion du voyage et de la quête du soi à travers l'expérience des sensations vécues lors de la découverte du bassin méditerranéen. Dans *L'immoraliste*, le protagoniste fait à plusieurs reprises le trajet de Tunis à Sorrente via Sousse, Biskra, Malte, Syracuse, Ravello, Amalfi, tandis que dans *Si le grain ne meurt*, plus particulièrement dans la deuxième partie, l'autobiographe décrit presque le même voyage au cours duquel il visite Tunis, Zaghouan, Kairouan, Sousse, Biskra, Syracuse, Rome,

Florence pour arriver, avant de retourner en France, à Genève, à Neuchâtel et à la Brévine (Jura). Chaque étape du voyage, telle que décrite dans les deux œuvres étudiées, est accompagnée de vives sensations qui permettent au voyageur d'échapper au monde connu et de voir son existence sous un autre jour.

La Méditerranée a inspiré de nombreux auteurs, entre autres Flaubert et Camus. La Méditerranée de Flaubert (l'Italie, la Corse et les côtes nord-africaines), comme le dit Poyet (2014) est une symbiose d'une nature exubérante et d'une culture gréco-latine et judéo-chrétienne. Poyet (2014) décrit trois axes de promenades méditerranéennes : la première prend une dimension initiaque (s'échapper de la réalité, découvrir la liberté et une vie plus intense, plus épanouie), la deuxième revêt d'une dimension culturelle (accéder à un héritage culturel, à un passé révolu et perdu), la troisième correspond à une dimension sensuelle (découvrir la sensualité des paysages : couleur du ciel, limpidité des eaux, chaleur méditerranéenne). Chez Camus (dans *Noces* et *L'été*), la Méditerranée représente la fusion de l'homme avec la nature : le paysage y est souvent personnifié, humanisé, comme l'observe Monte (2003), et le narrateur n'est qu'un enregistreur de données objectives (couleurs, sons, odeurs). Malgré la simplicité du style, on observe parfois une rhétorique de l'intensité qui se compose d'outils lexicaux et syntaxiques traduisant la richesse des sensations vécues (énumérations, accumulations des couleurs, présence de sensations de nature différente, synesthésie). La richesse sensuelle des paysages méditerranéens se dévoile aussi à travers la comparaison avec d'autres paysages européens. Gide, dans son autobiographie, oppose la Suisse – où il réside pendant quelque temps, comme Rousseau, pour des raisons de santé – et les paysages méditerranéens qu'il évoque avec nostalgie :

(1) « Il faut avoir vécu dans ce pays pour bien comprendre cette partie des *Confessions* de Rousseau et celles de ses *Rêveries* qui se rapportent à son séjour à Val-Travers. Mauvais vouloir, méchants propos, regards haineux, moqueries, non il n'inventa rien ; j'ai connu tout cela [...] Chaque jour, malgré la hideur du pays, je m'imposais d'énormes promenades. Suis-je injuste en disant : hideur ? Peut-être ; mais j'avais pris la Suisse en horreur ; non point celle des hauts plateaux peut-être, mais cette zone forestière où les sapins semblaient introduire dans la nature entière une sorte de morosité et de rigidité calviniste. Au vrai je regrettais Biskra ; la nostalgie de ce grand pays sans profil, du peuple en bournous

blancs, nous avait poursuivis à travers l'Italie, Paul et moi ; le souvenir des chants, des danses, des parfums, et, avec les enfants de là-bas, de ce commerce charmant où déjà tant de volupté se glissait captieusement sous l'idylle¹. » (*Si le grain ne meurt*)

Il suffit d'observer la qualification de ces deux paysages : le paysage neuchâtelois (y compris ses habitants), décrit par Rousseau comme *mauvais, méchant, haineux* apparaît chez Gide comme un pays de *hideur*, de *morosité, rigidité (calviniste)*. En revanche, la description des paysages méditerranéens évoquant des sensations de nature différente (olfaction, visualité, ouïe) s'accompagne d'axiologiques² euphoriques comme *charmant, volupté, idylle*.

La thématique du voyage s'inscrit d'une façon plus générale dans le domaine de la géographie littéraire qui se propose d'étudier la représentation de l'espace dans les textes littéraires. Collot (2011) distingue trois orientations : la première, intitulée géographie de la littérature traite du contexte spatial dans lequel sont produites les œuvres en recensant les lieux où a vécu ou qu'a connus l'écrivain en vue d'esquisser une carte biographique ; la deuxième orientation, la géocritique étudie la représentation de l'espace dans les textes eux-mêmes à travers leurs significations ; la troisième orientation, la géopoétique se propose de montrer le rapport entre l'espace, les formes et les genres littéraires. Dans le cas qui nous préoccupe, les trois orientations s'entremêlent. Les lieux méditerranéens (l'Italie, l'Afrique du Nord) qu'a connus l'autobiographe Gide sont aussi évoqués dans son roman *L'immoraliste*, ainsi les paysages méditerranéens font apparemment partie de sa carte biographique. La Méditerranée, en outre, a sa propre signification : une esthétique méditerranéenne dans laquelle le paysage méditerranéen, comme le dit Ioannou (2000 : 168) est « révélateur de mystère cosmique ». En effet, les sources, les ruisseaux, les fleuves, la mer, la terre, le ciel, le soleil sont dotés de puissances secrètes responsables du bonheur ou du malheur des personnages aussi bien réels que fictifs.

Dans cette étude, nous nous proposerons, conformément à l'approche géopoétique, de mettre en parallèle l'esthétique de la Méditerranée et les formes de la description du paysage méditerranéen. L'analyse des œuvres de Gide fera ressortir que la description du paysage a pour fonction d'une part, d'esquisser

¹ Gide (1999 : 323).

² Cf. Kerbrat-Orecchioni (1994).

le cadre géographique dans lequel la quête spirituelle se déroule, d'autre part, de refléter, en tant que miroir, le développement moral des personnages.

2 La description du paysage méditerranéen

Hamon (1972, 1981) propose un modèle tripartite, dont nous allons nous servir par la suite, qui sert à présenter la problématique de la description sous trois angles différents ; la première question est de savoir comment la description fonctionne en tant qu'unité détachable et comment sa structure interne peut être décrite ; la deuxième question montre comment la description s'insère dans un ensemble textuel plus vaste, et quels sont les signes démarcatifs qui assurent l'introduction de la séquence descriptive ; et la troisième question porte sur le rôle de la description dans le fonctionnement global de la narration.

2.1 Caractéristiques formelles de la description: structure et démarcation

La description a été longtemps considérée comme une expansion du récit sans réelle unité. Pourtant, la description possède une structure hiérarchique et aussi quelques fois une structure linéaire. La description est développée à l'aide de diverses procédures descriptives³, comme l'ancrage qui permet d'introduire un thème-titre et qui garantit l'unité sémantico-référencielle de la description, la reformulation qui modifie le thème-titre par l'opération du ré-ancrage, l'aspectualisation, qui montre l'objet de la description sous ses différents aspects en établissant des sous-thèmes, la mise en relation qui a recours à la comparaison ou métaphore pour enrichir la description. Observons l'organisation hiérarchique à partir de l'extrait suivant.

(2) « Après le mur chargé de pampres, on ne voyait d'abord rien que la mer ; il fallait s'approcher du mur pour pouvoir suivre le dévalément cultivé, qui par des escaliers plus que par des sentiers, joignait Ravello au rivage. Au-dessus de Ravello, la montagne continuait. Des oliviers, des caroubiers énormes ; à leur ombre des cyclamens ; plus haut, des chataîgniers en grand nombre, un

³ Cf. Adam (2001).

air frais, des plantes du Nord ; plus bas des citronniers près de la mer⁴. » (*L'immoraliste*)

Le thème-titre correspond ici au paysage de Ravello qui se répartit en sous-thèmes reprenant les éléments visuels et olfactifs du paysage méditerranéen : *montagne, oliviers, caroubiers, cyclamens, chataîgniers, air, plantes, citronniers*. Chaque sous-thème est pourvu d'un prédicat tel que *énorme, en grand nombre, frais, du Nord, près de la mer*. Cette organisation hiérarchique s'accompagne ici d'une organisation linéaire assurée par des marqueurs d'organisation linéaire (M.I.L)⁵ relatifs à l'espace: *au-dessus, plus haut*.

Le texte littéraire est une combinaison de séquences hétérogènes (de types différents), dont les frontières ne sont pas toujours perceptibles. Néanmoins, dans certains cas, nous avons à notre disposition des signes démarcatifs⁶ qui nous aident à délimiter les différentes séquences. Ces signes démarcatifs ont pour fonction d'identifier les unités et en tant qu'éléments redondants, ils contribuent à la cohérence esthétique du texte⁷. Traditionnellement, on distingue trois types de description⁸ : description de type VOIR, de type FAIRE et de type DIRE. Dans le premier type – qui nous préoccupera par la suite –, la description est prise en charge par un personnage doué de la possibilité de voir (placé à un endroit qui favorise l'observation). La description de type VOIR est souvent justifiée par un verbe exprimant l'acte de voir (apercevoir, voir) qui peut être considéré comme un signe de démarcation. Le processus est décrit par Hamon (1981) à l'aide du schéma que voici: vouloir voir → savoir voir → pouvoir voir → VOIR → DESCRIPTION. C'est-ce qu'on peut observer à partir du texte (2) et (3) :

(3) « J'ai dit que le jardin touchait notre terrasse ; j'y fus donc aussitôt. J'entrai avec ravissement dans son ombre. L'air était lumineux. Les cassies, dont les fleurs viennent très tôt avant les feuilles, embaumaient – à moins que ne vînt de partout cette sorte d'odeur légère inconnue qui me semblait entrer en moi par plusieurs sens et m'exaltait. [...] O lumière ! – J'écoutai. Qu'entendis-je ? Rien ;

⁴ Gide (1994 : 65).

⁵ Adam (1990 : 151–161).

⁶ Cf. Hamon (1972).

⁷ Cf. Kiss (1976).

⁸ Cf. Hamon (1972, 1981).

tout ; je m'amusais de chaque bruit. – Je me souviens d'un arbuste, dont l'écorce, de loin, me parut de consistance si bizarre que je dus me lever pour aller la palper. Je la touchai comme on caresse ; j'y trouvai un ravissement. Je me souviens... Était-ce enfin ce matin-là que j'allais naître⁹ ? » (*L'immoraliste*)

La description correspond parfois à un topos tripartite¹⁰ qui comprend un lieu clos, une frontière et un lieu ouvert. Comme dans (4) :

(4) « Après plusieurs pénibles jours, que nous avons vécus sous l'averse, un matin, brusquement, je me réveillai dans l'azur. Sitôt levé je courus à la terrasse la plus haute. Le ciel, d'un horizon à l'autre était pur. Sous le soleil, ardent déjà, des buées s'élevaient ; l'oasis fumait tout entière ; on entendait gronder au loin l'Oued débordé¹¹. » (*L'immoraliste*)

Dans ce passage, tous les éléments du topos descriptif s'observent : le lieu clos correspond à l'hôtel où le protagoniste est descendu, le lieu ouvert représente l'oasis, tandis que la terrasse est la frontière qui sépare les deux. Toutefois, dans cet exemple et dans les deux précédents, les descriptions ne concernent pas que le visuel : il s'agit en effet d'une perception généralisée, élargie qui englobe d'autres sensations (*on entendait gronder ; soleil, ardent déjà ; embaumaient ; odeur légère ; l'air était lumineux ; un air frais, etc.*) Les descriptions du paysage méditerranéen ont ceci de particulier qu'elles sont en rapport étroit avec d'autres sensations (comme l'ouïe, le toucher et l'odorat) dépassant ainsi la catégorie de VOIR telle qu'elle a été conçue par Hamon. Aussi faudrait-il plutôt envisager une catégorie perceptive générale qui serait complétée de thématiques ENTENDRE, SENTIR, TOUCHER pourvues d'une fonction démarcative.

2.2 Le fonctionnement de la description : la double face de la Méditerranée

La description peut avoir différents rôles dans l'œuvre : donner l'illusion de la réalité, diffuser un savoir (c'est ce qui caractérise la description représentative

⁹ Gide (1994 : 46–47).

¹⁰ Cf. Hamon (1981).

¹¹ Gide (1994 : 56).

utilisée par des romanciers réalistes) ou présenter un point de vue personnel propre à la description expressive : « Expressive la description l'est d'abord parce qu'elle se présente comme le dépositaire d'un point de vue, qu'il soit celui de l'auteur ou celui du personnage, qui surdétermine la description. Ce qui se manifeste textuellement par la présence d'isotopies euphoriques ou dysphoriques, selon « l'état d'âme » du descripteur et par une condensation de marqueurs de subjectivité (verbes propositionnels, modalisateurs, axiologiques) » – dit Adam & Petitjean (1989 : 18). Ce type de description caractérise surtout les œuvres littéraires dans lesquelles les descriptions sont prises en charge par un *je* omniprésent. Dans les genres autobiographiques et dans le roman à la première personne, ce type de description est très fréquent. Un sous-type de la description expressive est nommée description expressive mnémonique dans laquelle « *paysage se présente comme le reflet de l'état d'âme du personnage, il sert de médiation expressive entre le personnage et ses sentiments* »¹². Dans ce type de description, « *le même paysage est présenté plusieurs fois mais avec des tonalités différentes* »¹³. Ces reprises descriptives sont ainsi aptes à nous informer sur le développement moral et spirituel du personnage. Citons à titre d'exemple *L'immoraliste* dont le protagoniste, Michel, après avoir vaincu la tuberculose, a l'impression de renaître dans le paysage méditerranéen qui le fascine (voir l'exemple 3) et qui éveille sa sensualité. Alors que, lors du retour, où il se prépare, inconsciemment, à la mort de sa femme, Marceline, le même paysage prend un aspect contraire. Ce changement de la tonalité de la description s'explique par la double face de la Méditerranée : les éléments bénéfiques¹⁴ (le soleil, le ciel, le souffle) se transforment en des éléments maléfiques s'harmonisant avec la psychologie des personnages.

Les deux extraits suivants pris dans *L'immoraliste* témoignent aussi de la double face des paysages méditerranéens. Les descriptions de Ravello et de Sorrente comportent tout un réseau d'isotopies génériques¹⁵ (réurrence d'un même sème) relatives à l'esthétique méditerranéenne : *chaleur, abondance de l'air, senteur, limpidité*, etc.

(5) « La route de Ravello à Sorrente est si belle que je ne souhaitais ce matin rien voir de plus beau sur la terre. L'âpreté chaude

¹² Adam & Petitjean (1989 : 19).

¹³ Adam & Petitjean (1989 : 19).

¹⁴ Pour l'opposition élément bénéfique vs. élément maléfique voir Ionnu (2000).

¹⁵ Cf. Cusimano (2012).

de la roche, l'abondance de l'air, les senteurs, la limpidité, tout m'emplissait du charme adorable de vivre et me suffisait à ce point que rien d'autre qu'une joie légère ne semblait habiter en moi ; souvenirs ou regrets, espérance ou désir, avenir et passé se taisaient ; je ne connaissais plus de la vie que ce qu'en apportait, en emportait à l'instant.¹⁶ » (*L'immoraliste*)

Les axiologiques euphoriques¹⁷ (*belle, beau, charme, joie*), reflétant l'état d'âme du descripteur (*je fus déçu*), constituent un réseau isotopique particulier qui accompagne la thématique méditerranéenne. En comparant cet extrait avec son correspondant mnémotique (voir l'exemple 6), on retrouve certains éléments de la même isotopie (*chaleur, vent, ciel, décor, jardin*) cette fois-ci accompagnée d'axiologiques dysphoriques (*terne, désenchanté, morne*) pour décrire l'environnement de Sorrente :

(6) « Quatre jours après nous repartîmes pour Sorrente. Je fus déçu de n'y trouver pas plus de chaleur. Tout semblait grelotter. Le vent qui n'arrêtait pas de souffler fatiguait beaucoup Marceline. Nous avions voulu descendre au même hôtel qu'à notre précédent voyage ; nous retrouvions la même chambre...Nous regardions avec étonnement, sous le ciel terne, tout le décor désenchanté, et le morne jardin de l'hôtel qui nous paraissait si charmant quand s'y promenait notre amour¹⁸. » (*L'immoraliste*)

Pour décrire l'oasis de Biskra (voir l'exemple 7), les mêmes isotopies génériques s'observent (*souffle, air, lumière, eau, palmiers*, etc). Ce réseau, tout comme, dans le cas de la description de Ravello, s'accompagne d'axiologiques euphoriques (*extase, allégresse, exaltation*) et d'un réseau isotopique particulier qui correspond à des sensations mixtes et variées (visuel, auditif, toucher, sentiment d'être hors du temps).

(7) J'oubliais ma fatigue et ma gêne, Je marchais dans une sorte d'extase, d'allégresse silencieuse, d'exaltation des sens et de la chair. A ce moment des souffles légers s'élevèrent ; toutes les palmes s'agitèrent et nous vîmes les palmiers les plus hauts

¹⁶ Gide (1994 : 72).

¹⁷ Cf. Kerbrat-Orecchioni (1994).

¹⁸ Gide (1994 : 164-165).

s'incliner ; – puis l'air entier redevint calme, et j'entendis distinctement, derrière le mur, un chant de flûte – Une brèche au mur ; nous entrâmes.

C'était un lieu plein d'ombre et de lumière ; tranquille, et qui semblait comme à l'abri du temps ; plein de silences et de frémissements, bruit léger de l'eau qui s'écoule, abreuve les palmiers, et d'arbre en arbre fuit, appel discret des tourterelles, chant de flûte dont un enfant jouait¹⁹. » (*L'immoraliste*)

Comparons aussi cet extrait avec son correspondant mnémotecnique (voir l'exemple 8) qui comporte une description des oasis bordant le chemin de Biskra à Touggourt.

(8) « Chegga ; Kefeldorh' ; M'reyer... mornes étapes sur la route plus morne encore, interminable. J'aurais cru pourtant, je l'avoue, plus riantes ces oasis. Mais plus rien que la pierre et le sable ; puis quelques buissons nains bizarrement fleuris ; parfois quelque essai de palmiers qu'alimente une source cachée... A l'oasis je préfère à présent le désert... ce pays de mortelle gloire et d'intolérable splendeur. L'effort de l'homme y paraît laid et misérable. Maintenant toute autre terre m'ennuie²⁰. » (*L'immoraliste*)

La description des oasis présentent ici un tableau réduit à une extrême simplicité : *route, pierre, sable, buisson, palmier, source*, qui, bien qu'évoquant le réseau isotopique générique de la Méditerranée, dépourvus d'axiologiques euphoriques et sensuelles, quittent l'univers du miracle et se réduisent à leur contenu dénotatif. En effet, ces oasis retrouvées perdent toute leur fascination en tournant au négatif du point de vue quantitatif (*quelque*) et qualitatif (*bizarrement fleuris, source cachée*) : la complétude et l'abondance méditerranéennes changent de face et seront dotées d'invisibilité, d'incomplétude et de pauvreté conformément à l'état moral du descripteur.

Tout comme *L'immoraliste*, *Si le grain ne meurt* décrit des expériences optimales²¹ dues aux mouvements du corps et de l'esprit. Il s'agit en fait des activités physiques (*promenade*) qui demandent en même temps un investissement

¹⁹ Gide (1994 : 50).

²⁰ Gide (1994 : 174–175).

²¹ Cf. Csikszentmihályi (2004).

important d'énergie psychique. L'expérience esthétique intense s'accompagne dans l'exemple (9) qui décrit Biskra, d'une isotopie euphorique relative au sentiment de renaître (*je me sentais revivre, il me semblait que pour la première fois je vivais, je naissais à la vraie vie, j'entrais dans une existence nouvelle*)

(9) « Cependant le printemps touchait l'oasis. Une indistincte joie commença de palpiter sous les palmes. J'allais mieux. Certain matin, je risquai une promenade beaucoup plus longue ; ce pays monotone était pour moi d'inépuisable attrait : ainsi que lui, je me sentais revivre ; et même il me semblait que pour la première fois je vivais, sorti de la vallée de l'ombre de la mort, que je naissais à la vraie vie. Oui, j'entrais dans une existence nouvelle, toute d'accueil et d'abandon²². » (*Si le grain ne meurt*)

Comment maintenir cette expérience optimale ? Après des moments extatiques, faute de nouveaux défis, les plaisirs sensoriels s'avèrent insuffisants. Le même paysage d'Afrique du Nord, pour la seconde fois, revêt d'un caractère plutôt décevant. Comme dans (10) :

(10) « Blidah, que je devais retrouver au printemps pleine de grâces et parfumée, m'apparut morne et sans attraits. Je rôdais à travers la ville, à la recherche d'un logement, mais ne trouvais rien à ma convenance. Je regrettais Biskra. Je n'avais goût à rien. Ma détresse était d'autant plus grande que je la promenais en des lieux où mon espoir n'avait imaginé que merveilles, l'hiver les désolait encore et me désolait avec eux. Le ciel bas pesait sur mes pensées ; le vent, la pluie éteignaient toute flamme en mon cœur. Je voulais travailler, mais je me sentais sans génie ; je traînais un ennui sans nom. Il se mêlait à ma révolte contre le ciel, de la révolte contre moi-même ; je me prenais en mépris, en haine ; j'eusse voulu me nuire et cherchais comment pousser à bout ma torpeur²³. » (*Si le grain ne meurt*)

Dans cet extrait, les sensations se mettent à tourner à l'envers. Avec le changement du climat et l'altération du mouvement de l'âme de l'autobiographe, les expériences optimales sensorielles disparaissent : c'est l'absence des sensations et le grand nombre de termes traduisant des sentiments dysphoriques (*je*

²² Gide (1999 : 311).

²³ Gide (1999 : 326).

regrettait, je n'avais goût à rien, ma détresse était d'autant plus grande, désolait, pesait sur mes pensées, éteignaient toute flamme en mon cœur, je traînais un ennui sans nom, je me prenais en mépris) qui dominant tout le passage. Ce brusque changement de la tonalité peut aussi s'expliquer, dans *Si le grain ne meurt*, par les sentiments du péché qui précèdent les fiançailles de Gide avec Emmanuèle aggravés par la mort de sa mère. Il écrit ailleurs : « Une fatalité me menait ; peut-être aussi le secret besoin de mettre au défi ma nature ; car, en Emmanuèle, n'était-ce pas la vertu même que j'aimais ? C'était le ciel, que mon insatiable enfer épousait ; mais cet enfer je l'omettais à l'instant même : les larmes de mon deuil en avaient éteint tous les feux ; j'étais comme ébloui d'azur, et ce que je ne consentais plus à voir avait cessé pour moi d'exister²⁴. »

3 Conclusion

Alors que dans *L'immoraliste*, c'est le sentiment de deuil qui modifie la perception du paysage, dans *Si le grain ne meurt*, c'est le sentiment du péché qui détermine les représentations de la Méditerranée : la double face des paysages méditerranéens, l'oscillation entre les éléments bénéfiques et maléfiques témoignent d'une moralité (*enfer* vs. *ciel*) mise en doute. Mais surtout, les deux œuvres étudiées ont un point commun : les éléments de l'esthétique méditerranéenne (soleil, chaleur, eau, etc.), les axiologiques euphoriques et dysphoriques, les expressions de la sensualité (sensations tactiles, auditives, visuelles, olfactives) et les termes relatifs au sentiment de renaître constituent un faisceau (ou groupe) d'isotopies²⁵ propre à la perception et description du paysage méditerranéen. Ce faisceau d'isotopie, nous semble-t-il, est apte à relier l'espace, la forme et le genre : on aura vu que les genres factuels et fictifs de la première personne sont particulièrement susceptibles de traduire un point de vue personnel en dévoilant le développement moral et spirituel des personnages, entre autres, à travers les formes descriptives de la perception.

²⁴ Gide (1999 : 368–369).

²⁵ Cf. Rastier (2006).

Références bibliographiques

- Adam, J.-M. (1990) : *Éléments de linguistique textuelle. Théorie et pratique de l'analyse textuelle*. Liège : Mardaga.
- Adam, J.-M. (2001) : *Les textes : types et prototypes. Récit, description, argumentation, explication et dialogue*. Paris : Nathan.
- Adam, J.-M. & Petitjean, A. (1989) : *Le texte descriptif*. Paris : Nathan.
- Collot, M. (2011) : Pour une géographie littéraire. *Fabula-LhT* 8, « *La Partage des disciplines* ». URL: <http://www.fabula.org/lht/8/collot.html>, page consultée le 12 avril 2018.
- Csikszentmihalyi, M. (2004) : *Vivre. La psychologie du bonheur*. Paris : Robert Laffont.
- Cusimano, C. (2012) : *La sémantique contemporaine*. Paris : PUPS
- Gide, A. (1994) : *L'immoraliste*, Paris : Mercure de France.
- Gide, A. (1999) : *Si le grain ne meurt*, Paris : Gallimard.
- Hamon, P. (1972) : Qu'est-ce qu'une description ? *Poétique* 12 : 465–485.
- Hamon, P. (1981) : *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris : Hachette.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1994) : *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris : Armand Colin.
- Kiss, S. (1976) : Demarkációs jegyek az irodalmi műben. *Általános Nyelvészeti Tanulmányok* 11 : 223–238.
- Monte, M. (2003) : Sobriété et profusion : une rhétorique du paysage dans *Noces* et *L'été* d'Albert Camus. *Babel* 2 : 230–254. URL: <http://journals.openedition.org/babel/1418>, page consultée le 27 mars 2018.
- Ioannou, Y. E. (2000) : Vers une esthétique méditerranéenne (?). In : *Chypre et la Méditerranée orientale. Formations identitaires : perspectives historiques et enjeux contemporains*. (Travaux de la Maison de L'Orient méditerranéen, 31). Lyon : maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux. 163–171. URL : http://www.persee.fr/doc/mom_1274-6525-2000-act-31-1-1855, page consultée le 30 mars 2018.
- Poyet, T. (2014) : La Méditerranée de Flaubert : une esthétique de l'échappatoire. *Babel*, 20 : 77–93. URL: <http://journals.openedition.org/babel/3856>, page consultée le 27 mars 2018.
- Rastier, F. (2006) : Formes sémantiques et textualité. *Langages* 163 : 99–114.

Poétique du voyage dans *Connaissance de l'Est* de Paul Claudel

Monica Garoiu
Université du Tennessee à Chattanooga
monica-garoiu@utc.edu

Abstract

This article aims to analyze the solidarity between elements of the natural world and human life as reflected in the prose poems of the volume *Connaissance de l'Est* (*Knowing the East*) by Paul Claudel. We will seek to prove that they are part of the poet's spiritual journey: a parallel exploration of oneself, theology, and Asian cultures. In addition, we will examine the process of intellectualization through which nature is not a mere delight for the poet's eyes, but also a cerebral stimulant that enables him to reach a state of intellectual bliss.

A la mémoire de Steven Winspur

Introduction

Le présent article porte sur le recueil *Connaissance de l'Est*¹ de Paul Claudel, poèmes en prose qui documentent son premier séjour en Chine ainsi que quelques visites au Japon. Bien que ces poèmes relèvent d'une écriture de la fascination, ces textes ne représentent pas la simple narration d'un voyage mais témoignent, au-delà de la description, de ce que Claudel appelle « connaissance » et « compréhension² ».

¹ La première édition du recueil date de 1900 et l'édition définitive, augmentée, de 1907. Une troisième édition paraît en 1914 sous la direction de Victor Segalen, auteur de *l'Essai sur l'exotisme* [1902–1918] (1986).

² G. Gadoffre: « Introduction », in: P. Claudel: *Connaissance de l'Est*, Paris: Mercure de France, 1973 : 21.

Mon travail se propose, d'une part, d'analyser les différentes modalités par lesquelles Claudel traduit le choc devant une nature inouïe, « en présence des choses et des gens inattendus³ », ses rencontres avec l'Orient, et, d'autre part, de restituer le processus d'intellectualisation du sensible sur lequel repose toute la structure de ce recueil.

Ces proses poétiques de *Connaissance de l'Est* expriment les multiples préoccupations de leur auteur : littérature, théologie, philosophie... mais aussi voyages, paysages, senteurs, couleurs. Ils reflètent l'expérience de quatorze années passées en Chine. Bien qu'ils participent d'une écriture de la fascination, la nature et la vie orientales qu'ils évoquent ne se réduisent nullement à une simple délectation pour les yeux. En effet, ces poèmes apportent une véritable stimulation cérébrale grâce à laquelle le poète entre dans une sorte d'« état d'hypnose particulier connu de tous les grands marcheurs⁴ ». Le titre nous indique la présence d'une écriture qui dépasse la simple narration d'un voyage : au-delà de la description, Claudel mobilise toute une spiritualité ontologique. De l'Orient à la théologie, l'Est est aussi l'être, l'exploration géographique est aussi une introspection.

La filiation générique

La classification générique de ces textes claudeliens a fait couler beaucoup d'encre. Pour nombre de critiques, *Connaissance de l'Est* s'inscrit dans la lignée des *Petits poèmes en prose* (1869) de Baudelaire et des *Illuminations* (1886) de Rimbaud. Si ses deux prédécesseurs partagent avec lui un même goût pour les promenades littéraires et l'aventure dans la nature, pourtant leurs buts diffèrent fondamentalement. Comme l'affirme Steven Winspur, « [l]es impressions brutes de la vie quotidienne en Chine ou au Japon » enregistrées par Claudel contrastent sensiblement avec « la poétique de l'extraordinaire⁵ » baudelairienne et les paysages rimbaudiens aux frontières entre le réel et l'imaginaire.

En outre, *Connaissance de l'Est* véhicule les tensions entre poésie et prose telles que le jeune poète les éprouve à l'époque. Du point de vue de la forme, ces poèmes en prose représentent, d'une part, un compromis : « une tentative pour

³ V. Segalen: *Essai sur l'exotisme*, Montpellier : Fata Morgana, 1978 : 31.

⁴ G. Gadoffre: « Introduction », *op.cit.* : 29.

⁵ S. Winspur : « Commenter le génie d'un lieu: *Connaissance de l'Est* », *Paul Claudel Papers* 2.1, 2004 : 5–15, p. 5.

trouver une modalité qui lui convienne, et qui romp[er] avec la versification, perçue comme plus contraignante, plus rigide, et plus artificielle⁶ ». D'autre part, ces textes ou « notes », comme les appelle Claudel, doivent leur forme prosaïque et « à la nature incertaine de l'entreprise » et « au lien avec le récit de voyage⁷ ». Dans la structure du recueil, les récits respectent l'ordre chronologique des voyages et la valeur du discours descriptif, comme Claudel l'explique lui-même dans une lettre adressée à Mallarmé :

« J'ai envoyé à la Revue de Paris qui a déjà publié quelques-unes des « images de la Chine ». C'est de la littérature descriptive, piètre genre !

Mais ignorant la photographie, je suis obligé, pour donner quelque fixité au passé, de me servir de l'art et [du] métier dont je dispose⁸. »

Or Claudel tient *Connaissance de l'Est* pour son « œuvre la plus mallarméenne⁹ ». Devant un spectacle, on devrait toujours se demander : *Qu'est-ce que cela veut dire ?* Telle est la plus importante leçon que Claudel a retenue de Mallarmé¹⁰.

L'image claudélienne de la Chine

Dans l'image de l'Orient qui se dégage de ces instantanées narratives, Claudel se conforme à un cliché occidental de son époque qui veut que la Chine soit un pays archaïque où ne percent pas encore les maux de la modernité – que ce soit l'industrialisation, les voitures, ou « les chevaux dans les rues ». Tout le

⁶ J.-M. Gouvard : « La description des villes chinoises dans *Connaissance de l'Est* de Paul Claudel », in: E. Benoit (ed.) : *Harmonie et disharmonie dans l'esthétique occidentale et dans l'esthétique chinoise à l'époque de la modernité littéraire*, Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux, collection *Modernités* 40, 2016 : 149–163, mis en ligne le 29 janvier 2017, consulté le 7 mai 2018, URL: <https://jmgouvard.wixsite.com/gouvard/single-post/2017/01/29/La-description-des-villes-chinoises-dans-Connaissance-de-l%E2%80%99Est-de-Paul-Claudel>.

⁷ *Idem*.

⁸ « Stéphane Mallarmé et Paul Claudel, *Correspondance (1891–1897)* », in: *Tête d'or' et les débuts littéraires*, Paris: Gallimard, collection Cahiers Paul Claudel 1, 1959 : 50.

⁹ G. Gadoffre : « Introduction », *op.cit.* : 28.

¹⁰ *Ibid.* : 24.

chaos des villes chinoises, qui ressort dans maints poèmes, comme par exemple « Ville la nuit » ou « Tombes-Rumeurs », dégage une valeur foncièrement positive : c'est un désordre, source d'une vitale harmonie primitive, « essentielle », à l'encontre du capharnaüm dissonant et dévitalisant des villes occidentales. Citons « Tombes-Rumeurs » :

« Les villes chinoises n'ont ni usines, ni voitures : le seul bruit qui y soit entendu quand vient le soir et que le fracas des métiers cesse, est celui de la voix humaine. C'est cela que je viens d'écouter car quelqu'un, pendant son intérêt dans le sens des paroles que l'on profère devant lui, peut leur prêter une oreille plus subtile. Près d'un million d'habitants vivent là : j'écoute cette multitude parler sous le lac de l'air. C'est une clameur à la fois torrentielle et pétillante, sillonnée de brusques forte, tels qu'un papier qu'on déchire. Je crois même distinguer parfois une note et des modulations, de même qu'on accorde un tambour en plaçant son doigt aux places justes¹¹. »

Finalement, la ville chinoise claudelienne reproduit l'image de la ville sainte : outre les métaphores telles que la « triple montagne » et la « cité éternelle », l'harmonie qui s'en dégage reflète un accord parfait avec Dieu et « un retour à la perfection initiale¹² ». Au niveau de l'écriture, c'est la prose, naturelle et archaïque, qui correspond le mieux à l'évocation de l'Orient. D'où le refus de la poésie, rigide et artificielle, qui est propre à l'Occident moderne dont le poète a horreur. Pour Claudel, l'harmonieux désordre de la Chine symbolise donc à la fois l'expérience poétique et une expérience mystique.

La structure du recueil

L'hétérogénéité thématique des poèmes de *Connaissance de l'Est* – les villes chinoises, les temples et la religion, l'exotisme du paysage oriental, l'écriture poétique – est contrebalancée par plusieurs constantes qui, malgré tout, donnent une profonde unité au recueil : la temporalité, le système de correspondances, la situation dans le paysage, et la spiritualité.

¹¹ P. Claudel: *Connaissance de l'Est*, Paris: Mercure de France, 1973 : 43.

¹² J.-M. Gouvard : « La description... », *op.cit.*

L'axe temporel

Dans tous les poèmes du recueil, le temps privilégié est le présent. Ce présent claudelien évoque, dans les mots de Blanchot, « un constant épanouissement circulaire de l'être en perpétuelle vibration », qui veut « ne rien perdre de la composition des choses, maintenus toutes ensemble par le puissant accord de la simultanéité poétique et telle qu'il puisse les dénombrer dans leur unité et leur relations¹³ ». Ainsi, chaque poème devient une rencontre qui reflète à la fois le présent de la marche, de l'écriture, et de la lecture.

Les correspondances

La solidarité entre les éléments du monde naturel et la vie humaine, réflexion de la pensée chinoise, se retrouve dans chaque poème du recueil. Cette présence des symboles naturels – montagnes, champs, mer, fleuve – est aussi constante que la structure naturelle du monde. Leurs variations d'un poème à l'autre représentent non des changements dans leur fonction symbolique, mais les réactions changeantes du poète envers les valeurs spirituelles qu'ils évoquent. Selon le symbolisme de l'art chinois, l'artiste participe aux forces créatrices de l'univers à travers sa propre création, idée superbement évoquée dans le poème *La Pluie* à travers le rapprochement entre la pluie et l'écriture. Le poète devient ainsi le grand unificateur des éléments divers du monde en un ensemble harmonieux.

La position spatiale

Le désir de s'insérer harmonieusement dans la nature traverse également les poèmes de *Connaissance de l'Est*. C'est une application de Feng-shui, science élaborée pour régler l'orientation des constructions humaines selon les forces naturelles et magiques de la terre. Ainsi, par exemple, les multiples arbres qui y sont évoqués – le cocotier, le banian, le pin – représentent des aspects variés de la position de l'homme entre la terre et le ciel. Ajoutons qu'il s'agit d'une image basée sur le rôle traditionnel de l'empereur chinois et le mythe de l'arbre royal situé au centre de l'univers. En outre, dans *Connaissance de l'Est*, « l'homme est un arbre qui marche », la verticalité étant associée au mouvement.

¹³ G. Gadoffre : *Claudel et l'univers chinois*, Paris: Gallimard, 1968: 50.

L'itinéraire spirituel

Chacun de ces textes représente une étape dans un itinéraire spirituel, voire une exploration parallèle de soi-même, de l'Orient et de la théologie. C'est dans cette forme emblématique que l'ouvrage évoque le conflit spirituel du poète qui se plonge dans les forces élémentaires, voire le subconscient. Cette aventure dans la pensée orientale n'est pas sans risques pour le poète catholique dont l'angoisse sensible pénètre maints poèmes. Bien qu'il y trouve et la purification et l'authentification de son propre amour de la nature terrestre, le renoncement à l'ordre « orthodoxe » des rapports entre l'homme et le monde matériel reste un choix dangereux car il implique l'abandon d'un système bien défini où l'homme retient tout contrôle, à travers son rapport avec Dieu. La solution claudelienne est néanmoins stratégique : le poète finit par vivre ces attirances contraires et en tirer la fécondité. Ainsi le Tao, modèle oriental de la coexistence créatrice des contraires, devient le symbole paradoxal de sa propre âme.

La multitude de sensations exprimée au moyen des verbes sensoriels à la première personne du singulier – « je vois », « j'écoute », « je sens » – se confronte à une ascèse intellectuelle évoquée par « je comprends ». La prédominance du verbe « être » et des verbes d'état sur les verbes d'action est conforme à la doctrine thomiste de la connaissance : le regard intellectuel retravaille, recompose la matière des sensations. Passant du sensible à l'intelligible, *Connaissance de l'Est* devient une connaissance de l'Être, à partir de « l'étant, de ce qui s'offre d'abord à la perception des sens et qu'exprime cette troisième personne du singulier du verbe « être », superposable, par homonymie, à cet Orient, terrain de la révélation¹⁴ ». Chaque poème repose donc sur un mouvement dirigé de la délectation sensible à celle intellectuelle ou spirituelle.

« Jardins » et « Le Promeneur »

Nous considérons que « Jardins », l'un des premiers poèmes descriptifs du recueil, et « Le Promeneur », poème appartenant à la séquence japonaise, réunissent, comme maints autres, tous les aspects discutés ci-dessus. En outre, ils présentent le même schéma structural, le même squelette autour duquel s'organisent les images : une introduction suivie d'une première séquence

¹⁴ D. Millet-Gérard : *Claudel thomiste ?*, Paris: Honoré Champion, 1999: 44.

descriptive, une analyse-définition au milieu, et une deuxième séquence descriptive suivie d'une conclusion.

Les deux poèmes s'entament avec de courtes phrases descriptives qui forment le cadre tout en donnant des détails temporeux et spatiaux : « Il est trois heures et demie. [...] le ciel est comme offusqué d'un linge. L'air est humide et cru¹⁵. » (« Jardins »); « En juin, [...] et le soir, à six heures¹⁶ » (« Le Promeneur »). Dans le second, la description initiale est suivie d'un inventaire de végétaux – pin, mousse, camélia, branches – et d'animaux – petit oiseau, grolles, chevreuil –, d'éléments pittoresques – la nue d'orage, les paysannes rougeaudes – et anecdotiques – le bâton tortueux, le dieu Bishamon, les sept circonvolutions des femmes autour du Saint Pic. Les déterminants démonstratifs dans « ces bois », « ce petit oiseau », « ces grolles » actualisent le paysage tout en nous donnant l'impression de regarder une estampe japonaise.

De retour à « *Jardins* », le voyageur-poète pénètre à la fois dans la cité et dans les éléments : « Je marche dans un jus noir. Le long de la tranche dont je suis le bord croulant¹⁷. » Son espace s'étend entre le ciel blanc et la terre noire qu'il pénètre dans sa marche.

Les odeurs accablantes et étouffantes semblent faire corps commun avec le voyageur qui ne se distingue de la foule que pour mieux se confondre avec elle, puisqu'ils marchent tous dans les eaux du péché – « le jus noir » : « Chaussés d'épais [...], coiffés du long capuce [...], émanchés de caleçons [...], je marche au milieu des gens, à l'air hilare et naïf¹⁸. »

La voie serpentée du marcheur évoque le mur à la forme « d'un dragon qui rampe¹⁹ ». Comme le poète, celui-ci détient une position centrale entre la terre et le ciel, c'est-à-dire entre l'univers visible et celui invisible. Plus loin dans le poème, cette même analogie est reprise par l'image du pin en forme de dragon qui acquiert une capacité humaine de dominer l'espace du second jardin.

Le déplacement du voyageur dans l'espace du sensible est ponctué par des verbes d'action – « j'entre », « je cherche », « je traverse ». Néanmoins, la découverte du jardin ne peut qu'arrêter le poète dans sa marche – « je heurte » – afin qu'il observe, fasciné, « l'accord [des] lignes et du mouvement [des] terrains » : un paysage en microcosme dont les éléments végétaux, animaux

¹⁵ P. Claudel: *Connaissance...*, *op.cit.* : 98.

¹⁶ *Ibid.* : 262.

¹⁷ *Ibid.* : 98.

¹⁸ *Ibid.* : 99, 100.

¹⁹ *Idem.*

et humains en pierre se rassemblent en une « analogie concrète » : « Visages, animaux, ossatures, mains, conques, torses sans tête, pétrifications comme d'un morceau de foule figée, mélangée de feuillages et de poissons, l'art chinois se saisit de ces objets étranges, les imite, les dispose avec une subtile industrie²⁰. »

Pour le poète catholique, le jardin chinois pourrait bien évoquer le modèle du Jérusalem céleste. Ce « long labyrinthe dont les lacets et les retours, les montées et les évasions, amplifient, [...], imitent autour du lac et de la montagne la circulation de la rêverie »²¹, renvoie au prolongement du déplacement physique du poète en un mouvement mental et spirituel. Par conséquent, la promenade physique se superpose au cheminement intellectuel : l'Orient-Est devient ainsi la connaissance-être.

Toute une chaîne d'analogies entraîne le lecteur à la découverte d'un second jardin, chaotique, image de la pensée semi-consciente. A l'instar du désordre des villes orientales, le désordre apparent du jardin chinois évoque fidèlement l'ordre incompris de l'Univers. Une fois de plus, le poète superpose paysage naturel et paysage fictif, et recompose avec du concret la théorie de la connaissance.

Quant au « Promeneur », on suit le même schéma : au milieu du poème, le verbe « comprendre » à la troisième personne du singulier, en italiques, divise le texte en deux parties projetant un effet de syllepse sur le mot « démarches » : à l'encontre des habitants des lieux dont la marche est liée aux nécessités quotidiennes, le voyageur, inoccupé, transformera la sienne en démarche intellectuelle.

Dans la deuxième partie, « comprend » déclenche une intellectualisation évoquée par des mots au sens abstrait tels que : « développement », « dessein », « principe autonome ». L'acte de comprendre implique donc un regard intellectuel dont le but est de doubler le regard sensible.

L'inquiétude règne dans la première partie du poème où les paysannes s'interrogent sur l'étranger, le « passant inexplicable » qui s'avère également une énigme pour lui-même et les autres. La « nue d'orage » et « la route abîmée » dramatisent sa solitude et ses démarches « sans but » : il souffre de cet isolement métaphysique, de ce « nulle part ». « [E]garé », sa ressource à lui devient « la fuite » jusqu'à ce que le processus intellectuel lui révèle « le principe autonome de son déplacement » tout en lui rendant la sérénité.

²⁰ *Ibid.* : 99.

²¹ *Ibid.* : 100.

Après ce passage d'un niveau à l'autre, le bruit s'éteint et devient silence : le chant des oiseaux, le cri de la grolle, le bruissement des feuilles de camélia, l'écho, donnent la place au silence « de [s]on âme » qui englobe « toutes choses ». La « main armée d'un bâton tortueux » qui aide à la marche errante se substitue à la droiture du regard intellectuel.

En outre, la temporalité change aussi. On passe du moment précis de la description à celui éternel et continue de la réflexion : « au four de la marche et du jour ». La promenade intellectuelle culmine avec le Midi symbolique, métaphore de l'illumination intellectuelle. Même le mot « jadis » qui représente la seule occurrence du passé dans le texte – « Jadis, j'ai découvert que tous les mots existent dans un certain accord. » – fait référence à un passé indéterminé qui peut s'attribuer aussi bien aux poètes symbolistes qu'à la Bible.

« L'Inspecteur », « le Vérificateur », empruntés au langage administratif et écrits en majuscule, évoquent les « figures du poète observateur-conquérant-arpeur, du poète-artisan de la compréhension, qui la travaille et fabrique dans la solitude de sa méditation²² ». Au moyen d'un long travail, le poète réussit à convertir la mesure physique en mesure intellectuelle.

Le poème se termine par la reprise enthousiaste de la marche à un but déterminé. La recherche déclarée de l'harmonie du monde se fait sur le mode interrogatif et au futur : « quand en surprendrai-je la mélodie ? » Ce futur clôt l'itinéraire intellectuel et spirituel puisque cette découverte évoquerait l'apogée de la connaissance, une connaissance de l'au-delà : le « chant sans musique et la parole sans voix²³ ».

Conclusion

Pour conclure, il faut réitérer que toute la structure de *Connaissance de l'Est* repose sur un processus d'intellectualisation du sensible. Ces poèmes en prose portent l'empreinte de la fascination du poète-voyageur pour l'Orient. Toutefois, la magie du paysage oriental devient également un stimulant intellectuel qui s'accompagne, en outre, d'une quête spirituelle, voire d'un désir ardent d'atteindre les cimes.

²² D. Millet-Gérard : *Claudel...*, *op.cit.*: 170.

²³ *Ibid.* : 175.

Julia Kristeva, ou la méditation sur l'Humanisme

Qingya Meng
Université des études étrangères du Guangdong
mengqingya@gmail.com

Abstract

Julia Kristeva was born in 1941 in Bulgaria. She studied and worked in Paris from 1965. After leaving her homeland, she discovers a “foreign” identity. Travel shapes her way of life that she describes as “nomadic”: China, the United States, Europe, etc. For Kristeva, travel is an essential element in her identical and spiritual quest. This article will investigate Kristeva’s ideas by referring to her fictional and autobiographical texts. The aim of her spiritual quest is based on the articulation psychoanalysis/philosophy. According to Kristeva, the 21st-century man is in crisis, because of “dislocations” with family, entourage and others, etc. Therefore, Kristeva forges a new path: Humanism. Being a legacy of Christianity and the basis of Europe, Humanism also maintains relations with other spiritualities in the world. This article tries to highlight her thought of Humanism as a spiritual quest, knowing that Kristeva seeks to develop a feminine world view, outside the wars, religious extremism, violence, aggression of young people and the destruction of the planet.

Julia Kristeva, écrivaine, psychanalyste et professeure à l'Université Paris VII en France est née en 1941 à Sliven en Bulgarie. Appartenant à une famille d'intellectuels, elle reçoit une éducation à la fois très engagée dans la foi religieuse orthodoxe et très favorable à la langue et la littérature françaises. Dès l'école maternelle, elle apprend le français et poursuit cet enseignement jusqu'à l'obtention du baccalauréat. Kristeva se décrit elle-même comme étant « un pur produit de la francophonie »¹. A l'Université de Sofia, elle étudie la littérature française. En 1965, elle bénéficie d'une bourse d'études proposée par le gouvernement français pour venir en France et préparer une thèse d'université en

¹ Julia Kristeva : *Je me voyage : Mémoires*, Paris: Fayard, 2016 : 41.

littérature. C'est donc par le biais des études supérieures qu'elle arrive à Paris à la veille de la fête de Noël. Dès son arrivée, elle éprouve un vrai choc culturel. « J'étais sans boussole »² écrit-elle dans ce livre intitulé *Je me voyage* et qu'elle a publié en 2016. Elle y écrit ses toutes premières impressions dans Paris: « j'étais perdue [...] Cette impression a perduré longtemps »³.

Une fois inscrite à l'université, Kristeva part à la rencontre des autres, principalement des universitaires français ou étrangers susceptibles de la faire entrer dans un réseau d'amitiés intellectuelles. Elle finit par rencontrer Philippe Sollers, co-fondateur et directeur de la revue littéraire d'avant-garde *Tel Quel* créée en 1960. Kristeva l'épousera en 1967.

Ce premier voyage en France sera donc sans retour. C'est un événement déterminant de sa vie intellectuelle et universitaire mais aussi de sa vie familiale. Car au fil de ce parcours singulier, quittant la Bulgarie pour « épouser » la France, elle va se construire une identité d'étrangère.

Le 1^{er} octobre 2014, elle participe à un séminaire intitulé « Droits, Liberté et Foi ». Celui-ci se déroule au Collège des Bernardins, qui est un lieu de recherche intellectuelle et spirituelle dirigé par l'église catholique, et situé près de la Sorbonne et du Collège de France à Paris. Ce jour-là, Kristeva y prononce une conférence sur le concept de l'étranger qui commence par ces mots : « Mesdames, Messieurs, c'est une étrangère qui vous parle »⁴ et elle précise : « L'étranger commence lorsque surgit la conscience de ma différence et s'achève lorsque nous nous reconnaissons tous étrangers, rebelles à nos liens et à nos communautés »⁵.

Son expérience personnelle aboutit à la construction d'une pensée de l'étranger qu'elle va interroger à travers différentes disciplines comme la linguistique, la sémiologie, la psychanalyse, la littérature et la spiritualité. Toujours lors de cette conférence au Collège des Bernardins, elle indique : « Etrangement, l'étranger nous habite : il est la face cachée de notre identité »⁶. Selon Kristeva, l'étranger n'a pas d'identité fixe, et sa patrie, finalement,

² Julia Kristeva: *Je me voyage: Mémoires, op.cit.* : 62.

³ *Idem.*

⁴ Julia Kristeva : « Vivre l'étrangeté aujourd'hui » (communication présentée au 17^{ème} édition du cycle de conférences « Droit, Liberté et Foi » : « L'ÉTRANGER », Paris, 1^{er} octobre, 2014 ; <http://www.kristeva.fr/reflexions-sur-l-etranger.html>).

⁵ *Idem.*

⁶ *Idem.*

ce n'est pas un pays, mais le voyage. Et c'est encore Kristeva qui cite Saint Augustin : « *In via, in patria* »⁷.

Si nous considérons le voyage comme un itinéraire d'un point à un autre, il revêt dans les situations de migrations et de personnes déplacées, tous les attributs de l'expérience de l'exil. Or dans ce livre *Je me voyage*, déjà évoqué, Kristeva précise qu'elle est une exilée en France⁸. Elle associe exil et identité d'étrangère, et c'est à partir de ces deux dénominations qu'elle va donner un sens à sa quête intellectuelle.

Il faut interroger ce mot « exil » employé par Kristeva. De quel exil parle-t-elle ? S'agit-il d'un exil extérieur qui ne prendrait en compte que les conditions matérielles du nouveau lieu de vie ? Ou d'un exil intérieur qui traduirait alors la souffrance intime liée à la rupture avec son pays natal ?

Même si Kristeva souffre de la condition d'exilée, par exemple, parce qu'elle vit loin de sa famille, il n'empêche que l'exil, pour elle, est connoté d'une valeur positive car il participe à son projet existentiel le plus fort c'est-à-dire devenir une intellectuelle reconnue sur un plan international. C'est pourquoi elle met constamment en articulation le voyage et le statut d'étranger qui fonctionnent ensemble pour forger son sentiment d'être une étrangère, vécu à l'occasion de chaque voyage.

En fin de compte, c'est durant le voyage d'un pays à un autre, et non pas dans le lieu proprement dit de son existence quotidienne, qu'elle exalte le mieux son identité d'étrangère. Kristeva indique que reconnaître l'état de l'étranger ce n'est pas le fixer dans cet état mais au contraire qu'il s'agit de fuir cette installation dans le mal-être⁹. Elle précise encore que sa propre situation d'étrangère « n'est donc pas un but, mais un moyen de parvenir à ce que je crois finalement être une intellectuelle »¹⁰.

Ainsi, après ce premier voyage en France en 1965 qui produit les effets que nous venons d'exposer, il y a un second voyage déterminant dans sa vie personnelle c'est celui qu'elle effectue en avril-mai 1974 en Chine.

Avant d'évoquer ce voyage, il faut donner des précisions sur le contexte de celui-ci. En effet, à partir de 1966, alors que la Révolution culturelle est lancée en Chine par Mao, un rapprochement du groupe d'intellectuels français Tel Quel auquel appartient Kristeva, se produit avec la pensée maoïste illustrant le com-

⁷ « une seule patrie, le voyage », J. Kristeva: « Vivre l'étrangeté aujourd'hui », *op.cit.*

⁸ Julia Kristeva : *Je me voyage : Mémoires*, *op.cit.* : 88.

⁹ Julia Kristeva : *Au risque de la pensée*, La Tour-d'Aigues : Édition de l'aube, 2001 : 96.

¹⁰ *Idem.*

bat idéologique marxiste de Mao. En France, le groupe maoïste est alors ultra minoritaire. Sollers, Kristeva et ses amis proches sont séduits par le « socialisme chinois »¹¹. Kristeva reconnaîtra des dizaines d'années plus tard qu'elle n'était pas une maoïste fervente¹² étant donné son origine bulgare et en raison de ses minces connaissances sur la culture chinoise¹³. Il n'en demeure pas moins que dans les années 60–70, sans doute sous l'influence de Sollers, elle se lance dans l'aventure chinoise.

C'est dans ce contexte politique que se déroule le voyage en Chine, en avril–mai 1974, avec, notamment, Philippe Sollers et Roland Barthes ; ce séjour officiel dure trois semaines, il répond à une invitation du gouvernement chinois ; c'est l'occasion pour Kristeva de renouveler l'expérience de la société de type communiste qu'elle a bien connue dans sa jeunesse. Durant ce voyage, elle va visiter de nombreux sites de la Chine ancienne. Ce séjour donne lieu également à des rencontres, encadrées par les autorités gouvernementales, avec des ouvriers, des paysans, des professeurs d'université, des instituteurs, etc. Le voyage est fatiguant, en raison des nombreux déplacements en train ou en avion entre Pékin, Shanghai, Nankin, etc. Néanmoins, Kristeva est très déçue par le voyage au pays de Mao, notamment en raison de la trop grande force dogmatique des discours idéologiques qu'elle doit écouter chaque jour. Plus tard, elle écrira : « finalement les résultats du voyage en Chine m'ont fait comprendre qu'il s'agit plutôt d'une réédition, [...] du même modèle stalinien »¹⁴.

Kristeva se laisse fasciner par « l'étrangeté » de la Chine et réitère, presque malgré elle, l'expérience troublante de « l'étranger » telle qu'elle la vit depuis son arrivée en France en 1965. En Chine, remarque Kristeva : « Je ne me sens pas étrangère, comme à New York ou à Bagdad. Je me sens singe, martienne, autre »¹⁵.

Ces Chinois, toujours selon Kristeva, la renvoient à sa propre étrangeté. Par exemple, lors de la visite de la Grande Muraille de Chine, elle raconte que quelques femmes l'ont prise pour une Chinoise¹⁶. Le voyage en Chine

¹¹ Julia Kristeva : *Au risque de la pensée*, *op.cit.* : 96.

¹² Julia Kristeva : *Je me voyage : Mémoires*, *op.cit.* : 76.

¹³ *Idem*.

¹⁴ Julia Kristeva, Marcelin Pleynet & Philippe Sollers : « Pourquoi les États-Unis ? », *Tel Quel* 71–73, 1977: 3–19, p. 3. Le titre de cet article fait penser à celui de Pleynet publié en 1974 après le voyage en Chine, intitulé « Pourquoi la Chine populaire ».

¹⁵ Julia Kristeva : *Des Chinoises*, Paris: Edition des femmes, 1974 : 14.

¹⁶ Julia Kristeva : *Au risque de la pensée*, *op.cit.*: 42.

est jalonné de scènes très banales, ordinaires, anodines mais révélatrices. C'est l'expérience d'un voyage fondateur.

Au retour du voyage en Chine, Kristeva prend des décisions importantes pour sa propre existence : elle décide d'abandonner les luttes politiques et de devenir psychanalyste. Et comme elle l'écrit dans son roman autobiographique *Les Samourais* publié en 1990, c'est en Chine qu'elle décide d'avoir un enfant avec Sollers.

Les deux grands voyages de Kristeva, en France puis en Chine, décrivent une expérience particulière qui témoigne d'une quête intérieure avec des questions essentielles : Qui je suis ? Comment je vis ? Où je vis ? Vers où je vais ?

En 1977, Kristeva reçoit une invitation de la part de l'Université Columbia de New York comme Professeur visiteur. Voici donc venu, après la France et la Chine, le temps des voyages aux Etats-Unis, antithèse de la Chine. C'est « une nation jeune faite d'étrangers »¹⁷ écrit Kristeva. Elle se sent à l'aise dans un pays où s'affiche « la multiplicité des groupes sociaux, ethniques, culturels, sexuels, des discours, bref des ensembles économiques, culturels, politiques, artistiques, etc. »¹⁸. Le voyage de l'Europe aux Etats-Unis s'inscrit dans une nouvelle étape de la vie de Kristeva : la découverte d'un mode de vie typiquement américain qui est à la fois excitant et décevant. De l'Orient à l'Occident, de la Chine communiste aux Etats-Unis, de l'utopie maoïste au pluralisme américain, Kristeva entreprend un long voyage à travers le monde, sans besoin de le visiter, de l'explorer. C'est un long voyage motivé par un ambitieux besoin de savoir.

En effet, Kristeva se déplace dans le monde pour parler de littérature, du féminisme, de psychanalyse, de sémiologie ou de spiritualité. Le voyage n'est pas une aventure dans l'inconnu ou le prétexte à mettre en place une « quête de l'ailleurs ». Il se déroule dans des conditions confortables au bénéfice d'une reconnaissance de sa parole médiatique. Néanmoins, le voyage chez Kristeva demeure comme profondément ancré au centre d'une quête existentielle.

Dans cette vie de nomade, la psychanalyse prend de plus en plus d'importance et aboutit à interroger le discours religieux qu'elle estime « être en crise »¹⁹. Elle pose donc la question de la non-transmission de la religion d'une génération à l'autre. Ce qui n'est pas sans rappeler sa situation personnelle : alors que son père chrétien orthodoxe était profondément croyant, elle se déclare athée,

¹⁷ Julia Kristeva : *Au risque de la pensée, op.cit.* : 117.

¹⁸ Julia Kristeva, Marcelin Pleyne & Philippe Sollers : « Pourquoi les États-Unis ? », *op.cit.* : 4.

¹⁹ Julia Kristeva : *Au risque de la pensée, op.cit.* : 128.

donc non croyante²⁰. Ce qu'elle pose comme constat au démarrage de son questionnement, c'est que le discours psychanalytique et le discours religieux prennent en compte la souffrance de l'Autre. La souffrance sans guérison n'est jamais si profondément exprimée qu'avec le christianisme qui en fait l'axe majeur de la foi en un Dieu paternel qui peut venir consoler l'homme en souffrance sans jamais le délivrer de celle-ci à moins d'un miracle. Face à cet homme, aucune guérison n'est possible, ni par la psychanalyse ni par la religion.

C'est Kristeva qui écrit que les religions proposent cet espace du sacré, bordé de meurtres et de sacrifices²¹. Sa réflexion est fondée sur la déliaison²² entre le sacré et la vie moderne. Jusqu'à notre société contemporaine et globale, le sacré a toujours organisé les modes de vie des individus. Le sacré et le politique sont étroitement liés.

Cependant cette désacralisation de la société contemporaine se manifeste par la perte des liens familiaux, sociaux, culturels et affectifs, etc. Kristeva y entrevoit une menace pour l'équilibre mondial, d'autant qu'elle est bouleversée par les différents attentats de l'année 2015 à Paris. Du coup, elle s'interroge sur l'interprétation de l'islam par des fondamentalistes religieux qui transforment la pulsion de vie en pulsion de mort.

Finalement, pour elle, le retour du religieux dans la vie occidentale n'est pas un problème. Ce qui prime pour Kristeva depuis le début des années 2000, c'est de chercher à comprendre l'incroyable besoin de croire. Elle cherche à revisiter le sacré en passant par les textes comme la Bible, les Evangiles, le Coran, le Rigveda, le Tao²³ qui, selon Kristeva « nous habitent au présent ». Car toujours selon Kristeva : « Tout le voyage effectué par ma génération autour de la phénoménologie, en passant par le marxisme, le freudisme, la linguistique,

²⁰ « Mais, depuis sa jeunesse et une opposition oedipienne à la religion paternelle, elle se définit comme faisant partie « des rares athées qui restent », demeurant en interrogation permanente », Michel Kubler : « Les cheminements de Julia Kristeva », *La Croix*, 03/12/2004 (<https://goo.gl/trb6ad>).

²¹ Julia Kristeva : « Entretien : Julia Kristeva dans les polyphonies du temps », *l'Humanité*, 30/06/2004 (<https://www.humanite.fr/node/308119>).

²² Julia Kristeva : « Contre qui les français sont-ils en guerre ? » (Communication présentée à la Conférence-débat de Julia Kristeva, Paris, 20 janvier, 2016 ; <http://www.kristeva.fr/temple-des-vosges.html>).

²³ Julia Kristeva : « Le discours de Julia Kristeva à la Basilique Sainte-Marie-des-Anges à Assise » (Communication présentée aux rencontres d'Assise 2011, Assise, 27 octobre, 2011 ; <http://www.kristeva.fr/assisi2011fr.html>).

le structuralisme et la psychanalyse, m'a conduite [...] à m'intéresser [...] à l'histoire des religions »²⁴.

Ainsi Kristeva tente de créer un mouvement universel qu'elle appelle la Refondation de l'Humanisme. De quoi s'agit-il ?

Nous devons maintenant évoquer les Rencontres d'Assise, en Italie, organisées pour la première fois par le Pape Jean-Paul II en 1986. Cet événement qui va devenir régulier est créé pour donner forme à un dialogue inter-religieux en faveur de la prière pour la paix mondiale. En 2002, lors de la visite du Pape à Sofia, Kristeva croise Jean-Paul II et à cette occasion elle écrit : « Je n'avais plus devant moi l'image d'une Église catholique toute-puissante [...] mais d'une harmonique du christianisme qui me parle beaucoup comme psychanalyste »²⁵. Si, en 1986, les Rencontres d'Assise réunissent 130 responsables religieux, celles qui se déroulent en 2011, organisée par le Pape Benoît XVI, réunissent plus de 300 représentants de religions différentes. Sont présents également des agnostiques. Mais cette fois, le Pape Benoît XVI invite personnellement quatre personnalités intellectuelles internationales non-croyantes parmi lesquelles Julia Kristeva. C'est au cours de cet événement qu'elle va lancer un appel en faveur de la Refondation de l'humanisme.

Pour Benoît XVI, la prière pour la paix et la recherche de solutions pour la paix prennent la forme d'un « voyage humain commun »²⁶ aux hommes et aux femmes.

En lisant les différents discours prononcés en 2011 par les personnalités présentes, on est frappé par les correspondances qui apparaissent entre le discours du Pape et celui de Julia Kristeva. Celle-ci engage croyants et non croyants à ne pas séparer l'expérience religieuse de l'expérience psychique et de l'expérience sublimatoire. Pour elle, ce sont trois chemins privilégiés, pour atteindre le bonheur²⁷. C'est au cœur de la basilique Sainte-Marie-des-Anges à Assise que Kristeva fait l'éloge de ce nouvel humanisme pour donner un sens au XXI^e siècle. Il n'y a pas une seule définition de l'humanisme dans la mesure où c'est « un

²⁴ Julia Kristeva : « Pour une refondation de l'Humanisme », *Revue des deux mondes*, septembre 2013 : 35-48, p. 38 (<https://goo.gl/WrnS9L>).

²⁵ Michel Kubler : « Les cheminements de Julia Kristeva », *op.cit.*

²⁶ Anita S. Bourdin : « Assise 2011, en communion avec des « milliards' d'artisans de paix », *Zenit*, 28/10/2011 (<https://goo.gl/ydwkbbD>).

²⁷ Julia Kristeva : « Entretien : Julia Kristeva dans les polyphonies du temps », *op.cit.*

processus de refondation permanente »²⁸. Kristeva invite tous les courants de spiritualités à travers le monde à se mobiliser, christianisme, islam, judaïsme, taoïsme, bouddhisme, hindouisme, etc.

Selon Kristeva, la pensée de la refondation de l'humanisme se rattache à la grande tradition européenne, grecque-juive-chrétienne, qui ne cesse pas de promettre, de décevoir et de se refonder. Elle rappelle que « L'homme ne fait pas l'histoire, mais l'histoire c'est nous »²⁹. C'est pourquoi elle constate qu'au XXI^e siècle pour la première fois les hommes et les femmes sont capables de prendre en mains leur destin pour éviter les destructions. Elle invite tous ceux qui l'écoutent à considérer le projet de la refondation de l'humanisme comme étant un pari.

Kristeva continue d'interroger cet incroyable besoin de croire, mettant ses pas derrière ceux du Pape Benoit XVI qui proclame à la fin des rencontres d'Assise en 2011 que « le voyage continue, ensemble »³⁰ et que « nous resterons unis dans ce voyage [...] et dans notre engagement pour un monde meilleur »³¹.

En rejetant les accents de l'apocalypse, Kristeva plaide pour une refondation en continue de l'humanisme qui demande aux hommes d'aujourd'hui, au-delà de leur identité nationale, de leur couleur de peau et de leur culture, de dépasser l'humain qui est toujours en crise. Selon Kristeva, il faut travailler contre les radicalités qui sont à l'origine du mal extrême, lutter contre les désintégrations de toutes formes à commencer par celles des familles, refuser les guerres, les destructions et savoir que les religions, dans leur état actuel ou sous une forme ancienne, ne parviendront jamais à sauver les hommes.

Voici le parcours de Kristeva, intellectuelle française d'origine bulgare, qui a su associer voyage et spiritualité. Elle témoigne d'une pensée en perpétuel mouvement, qui, après avoir si longuement interrogé la souffrance humaine à travers la psychanalyse, se tourne vers la pensée de Dieu pour tenter de comprendre le besoin de croire qui habite les individus.

²⁸ Julia Kristeva : « Le discours de Julia Kristeva à la Basilique Sainte-Marie-des-Anges à Assise », *op.cit.*

²⁹ *Idem.*

³⁰ Anita S. Bourdin : « Assise 2011, en communion avec des « milliards' d'artisans de paix », *op.cit.*

³¹ *Idem.*

« Étonnants voyageurs » – trois exemples de récit de voyage, en tant que déplacement dans l’espace et en tant que quête spirituelle

Éva Martonyi
Université Catholique Pázmány Péter
martonyi.eva@btk.ppke.hu

Abstract

“Astonishing voyagers... tell us what you have seen”, writes Baudelaire in his famous poem. By referring to this invitation, the text evokes the *Étonnants Voyageurs* festival created by Michel le Bris in 1990. Since then, the festival has attracted the biggest names in travel-literature, attempting to rediscover the “world”. With the help of three novels, recently defined by French-speaking authors as belonging to world-literature, we try to illustrate how they achieve to renew aesthetic solutions and also, how they proceed to a sort of spiritual quest.

1 Introduction: *Étonnants voyageurs* – ou comment retrouver les chemins du monde

En guise d’introduction, j’aimerais bien présenter brièvement l’entreprise lancée par Michel le Bris, directeur du festival *Étonnants voyageurs*. Au début, en 1990, le but était de rassembler des textes littéraires d’écrivains du monde entier, pour évoquer « le pouvoir des mots¹ ». En 2015, Michel le Bris évoque combien il se sentait mal dans le paysage littéraire français à l’époque. Il cite le titre du manifeste : « Quand les écrivains redécouvrent le monde ». Il fallait donc « dire l’urgence, à nos yeux, d’une littérature aventureuse, voyageuse,

¹ *Étonnants voyageurs*, <http://www.etonnants-voyageurs.com/> consulté le 15 octobre 2018.

ouverte sur le monde, soucieuse de le dire – et qu'on en finisse une bonne fois avec les prétentions des avants-gardes, le poids des idéologies, le nombrilisme prétendument si français ! » Il ne manque pas d'y ajouter : « Nous portait cette conviction qu'un nouveau monde était en train de naître, devant nous, sans plus de cartes ni de repères et qu'il appartenait de nouveau aux artistes, aux créateurs, aux écrivains de nous le donner à voir, de nous en restituer la parole vive. Sans considération de genres, roman, récit de voyages, B.D., science fiction ou roman noir ; seuls importaient cette allégresse à se risquer, ce *frisson du dehors* qui est la marque des grandes œuvres quand le dehors de l'aventure est d'abord celui des limites transgressées. C'était un rêve : c'est aujourd'hui un mouvement. Au point qu'Étonnants voyageurs est probablement devenu le premier festival du livre en France, en tout cas le plus original, drainant les foules les plus nombreuses. Et quel lieu pouvait-on imaginer pour cette fête, sinon à Saint-Malo, la cité corsaire d'où partirent tant et tant d'aventuriers, d'explorateurs et de marchands vers les quatre horizons ? » Puis, il continue, en évoquant ses premiers efforts en vue de créer une revue spécialement consacrée aux auteurs voyageurs, aux écrivains voyageurs, tout en essayant d'ouvrir de nouveaux terrains aux genres les plus divers, même à la musique et au théâtre, en les invitant de « donner à voir l'inconnu »².

Michel le Bris découvre des auteurs français ou de langue française, inconnus pour la plupart, du moins en France, comme un certain Nicolas Bouvier. L'auteur originaire de la Suisse francophone, devient une véritable figure archétypale du récit de voyage. Le titre de son livre publié en 1963, intitulé *L'Usage du monde*³ fait un véritable appel à un nouveau programme, un argument pour que la littérature retrouve « les chemins du monde ».

Notons en passant que le terme « monde » était aussi au centre du manifeste, lancé en 2007, par un certain nombre d'auteurs, révoltés contre l'étiquette de la francophonie, afin de créer une nouvelle appellation, celle de la littérature-monde en français⁴.

Pour le moment, retenons donc l'expression « faire revenir le monde » et utilisons le terme « voyage » au sens baudelairien du mot. Or, le monde ce n'est autre que le réel, le référent, le sujet éternel de toute littérature. Mais la façon dont le réel sera traité, peut très bien être variable et variée. Par la suite, nous

² *Ibid.*

³ Nicolas Bouvier : *L'Usage du monde*, Paris : Payot, 1963.

⁴ A propos du manifeste paru dans *Le Monde* cf. www.fabula.org/actualites/pour-une-litterature-monde-en-français_17941.php consulté le 15 octobre 2018.

allons présenter trois exemples, pris dans le domaine de la littérature-monde en français, en adoptant la nouvelle appellation de la (ou des) littérature(s) francophones(s) pour illustrer l'usage des moyens poétiques du récit de voyage, en tant que déplacement dans l'espace et en tant que quête spirituelle.

C'est ici qu'il convient de citer le fameux poème de Baudelaire, *Le voyage*, dont la quatrième partie dit ceci :

« Étonnants voyageurs ! quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile !
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.

Dites, qu'avez-vous vu⁵ ? »

Ce qui peut paraître surprenant, en passant en revue les œuvres des trois auteurs choisis, Jean-Marie Gustave Le Clézio, Jaques Poulin et Henry Bauchau, c'est le fait qu'ils n'ont jamais oublié de se référer au réel, tout en proposant leurs récits de voyage. Ces auteurs, tout en retraçant des voyages entrepris dans un espace géographique réel, ils y ont ajouté une autre dimension, une dimension spirituelle, en y incorporant l'histoire d'une quête. Le Clézio en 1980, Poulin en 1984 et Bauchau en 1990–91 – ce sont les dates, en ordre chronologique, des publications des récits. Or, ils ne se sont pas arrêtés là, chez chacun, ce n'est qu'un début, la suite de leur activité de romanciers garde la même attitude de voyageurs « sans vapeur et sans voile », pour « dire ce qu'ils ont vu » – toujours selon la formule suggérée par le poème de Baudelaire.

⁵ Charles Baudelaire : *Les fleurs du mal*, in *Baudelaire, Œuvres complètes*, tome 1, Bibliothèque de la Pléiade, Paris : Gallimard, 1975 ; préface et notes de Claude Pichois.

2 Jean Marie Gustave Le Clézio et la quête spirituelle du passé (Afrique du Nord)

Né à Nice en 1940, Le Clézio est un grand voyageur, citoyen du monde, ayant vécu sur plusieurs continents. De nationalité française et mauricienne, il se définit comme écrivain de langue française. Rappelons que ces ancêtres furent des émigrés bretons installés en Ile Maurice. Clézio commence sa carrière d'écrivain en publiant, en 1963, *Le Procès verbal*,⁶ un récit dont le style est proche du nouveau roman. Puis, il change d'écriture. On peut parler, dans son cas, d'un véritable tournant littéraire.

Depuis ce moment, il réunit, dans la plupart de ses récits, les reminiscences personnelles de ses voyages et des histoires imaginaires. Son roman, *Désert*⁷, est le premier dans cette série. D'une part, le récit est l'évocation d'un épisode de l'histoire de l'Afrique du Nord, à travers les batailles sanglantes livrées contre les tribus révoltées tentant de résister à l'armée des colonisateurs. L'histoire des *hommes bleus du désert* s'est déroulée entre 1909 et 1912. Le chef des hommes bleus était le cheikh Ma el Ainine, un personnage historique. Mais l'auteur se contente du strict minimum de documentation historique. La résistance sans aucun espoir de remporter la victoire finale contre l'envahisseur-colonisateur et provoquant la disparition quasi totale des hommes du désert sert de toile de fond à une autre histoire, imaginaire, à celle qui se déroule au présent de la narration et dont les protagonistes sont une jeune fille arabe nommée Lalla et un jeune berger nommé Hartani.

Lalla, vivant d'abord dans une petite communauté au bord du désert, aura une destinée ancrée à la fois à la contemporanéité et au passé. Son destin sera, d'une part, illustré par son itinéraire circulaire, départ – connaissance du monde occidental – puis retour au pays d'origine, d'autre part, par ses liens quasi mystérieux qui l'attachent aux figures légendaires du passé de l'Afrique du Nord. Le désert, loin d'être uniquement l'évocation d'une formation géographique réelle, apparaît aussi comme un appel à l'imaginaire.

« Elle voit l'étendue de sable couleur d'or et de soufre, immense, pareille à la mer, aux grandes vagues immobiles. Sur cette étendue de sable, il n'y a personne, pas un arbre, pas une herbe, rien que les

⁶ Jean-Marie Gustave Le Clézio : *Le Procès-verbal*, Paris : Gallimard, 1963.

⁷ Jean-Marie Gustave Le Clézio : *Désert*, Paris : Gallimard, 1980. Pour les citations cf. édition coll. Folio, 1980.

ombres des dunes qui s'allongent, qui se touchent, qui font des lacs au crépuscule. Ici, tout est semblable, et c'est comme si elle était à la fois ici, puis plus loin, là où son regard se pose au hasard, puis ailleurs encore, tout près de la limite entre la terre et le ciel. Il y a des ruisseaux d'or qui coulent sur place, au fond des vallées torrides. Il y a des vaguelettes dures, cuites par la chaleur terrible du soleil, et de grandes plages blanches à sa courbe parfaite, immobiles devant la mer de sable rouge. La lumière rutilante et ruisselle de toutes parts, la lumière qui naît de tous les côtés à la fois, la lumière de la terre, du ciel et du soleil. Dans le ciel, il n'y a pas de fin. Rien que la brume sèche qui ondoie près de l'horizon, en brisant des reflets, en dansant comme des herbes de lumière – et la poussière ocre et rose qui vibre dans le vent froid, qui monte vers le centre du ciel⁸. »

Le désert est l'espace privilégié. Pour une analyse plus complète du thème du désert chez Le Clézio nous renvoyons à l'étude de Claude Cavallero⁹. L'auteur attire notre attention sur la polyvalence du terme du *désert* :

« Désert signe d'emblée sa dédicace à l'absence : celle, signifiante, d'un déterminant. Il ne s'agit guère ici du désert comme thème défini, ni encore d'un désert géographique particulier, mais plutôt d'un état, au mieux d'une entité, en bref, d'une ambivalence que l'unicité du lexème pourvoit du zoom de la majuscule comme pour souligner, pour amplifier l'équivoque. Du fait qu'il figure, tout comme la mer, une catégorie d'espace à l'état pur, *Désert* nous ouvre à l'idée d'immensité de liberté, mais aussi à celle de l'inachèvement et d'effacement, expression d'un manque qui prédispose à la quête des traces : la perte des repères est constamment en jeu en ce lieu symbolique où toute empreinte s'inscrit dans un rapport fondamental à la durée. La force de ce titre tient à l'ensemble de ces virtualités. *Désert* fascine en ce qu'il n'admet aucune amorce définitionnelle précise, c'est l'absolue frontière de notre imaginaire¹⁰. »

⁸ Jean-Marie Gustave Le Clézio : *Désert*, *op.cit.* : 97.

⁹ Claude Cavallero : *Le Clézio témoin du monde*, Paris : Calliopées, *L'appel magique du désert*, Paris : Gallimard, 2009 : 233–250.

¹⁰ Jean-Marie Gustave Le Clézio : *Désert*, *op.cit.* : 234.

Ce paysage, n'est que le point commun entre les deux volets du récit, celui du passé et celui du présent de la narration. Car la jeune fille, après avoir connu la France, d'abord Marseille puis Paris, revient au point de départ de son itinéraire. Son retour est doublement symbolique. Non seulement en tant que retour à ses origines mais aussi en tant qu'un nouveau début, car elle donne naissance à son enfant au bord du désert, sous un figuier dont l'ombre la protège : « Lalla cesse de résister à la fatigue. Elle regarde un instant la belle lumière du jour qui commence, et la mer si bleue, aux vagues obliques pareilles à des animaux qui courent. Elle ne dort pas, mais c'est comme si elle flottait à la surface des eaux, longuement¹¹. »

Les deux histoires parallèles présentent l'infini de l'espace, en l'occurrence du désert et celui du temps. Écoutons la fin de l'histoire qui se déroule au passé : « Quand tout fut fini, les derniers hommes bleus ont recommencé à marcher, sur la piste du sud, celle qui est si longue qu'elle semble n'avoir pas de fin¹². » Car : « Il n'y avait pas de fin à la liberté, elle était vaste comme l'étendue de la terre, belle et cruelle comme la lumière, douce comme les yeux de l'eau. Chaque jour, à la première aube, les hommes libres retournaient vers leurs demeures, vers le sud, là où personne d'autre ne savait vivre¹³. »

C'est alors cette *extase matérielle* et ce qui est en même temps le titre d'un essai de Le Clézio¹⁴ qui se trouve illustrée dans le récit *Désert*. C'est aussi le début d'une nouvelle écriture, dans le sens de la mise en scène des destins d'enfants et de jeunes personnes, à mi-chemin entre une réalité géographique très vaste et une sphère imaginaire quasi magique, ce qui ne manquera pas de séduire son public.

3 Jacques Poulin et la quête des origines (Amérique du Nord)

L'écrivain québécois, Jacques Poulin, quant à lui, ne cesse d'explorer « les pistes », parcourues en réalité par les anciens Canadiens aussi bien que celles, souvent imaginaires de ses personnages. En même temps, les pistes des relations intertextuelles renvoient à un itinéraire culturel et littéraire, tracé par l'imaginaire personnel de l'auteur. Et, en plus, les pistes de la traduction

¹¹ *Ibid.* : 423.

¹² *Ibid.* : 438.

¹³ *Ibid.* : 439.

¹⁴ Jean-Marie Gustave Le Clézio : *Extase matérielle*, Paris : Gallimard, 1967.

sont également travaillées, à travers le questionnement de la relation entre les mots. Son enquête est doublée de l'exploration des relations fondamentales des hommes, telles l'amitié, l'amour, le désir et le chagrin. Or, tous ces éléments sont, sans doute, et d'une façon bien marquée, présents dans *Volkswagen blues*¹⁵, son roman publié en 1984.

Certains critiques ont remarqué un élargissement prononcé de l'espace présenté dans les récits de l'auteur. Cela veut dire qu'on voit les protagonistes souvent relégués à un endroit assez limité au début du récit devenir au fur et mesure des voyageurs avides de connaître des régions et des pays éloignés de leur environnement d'origine. Cette remarque est également justifiée dans le récit intitulé *Volkswagen blues*, car c'est le récit du parcours, à travers l'Amérique du Nord, de deux personnages. Voici la toile de fond du roman, tel qu'il est présenté vers la fin du roman, quand le grand voyage de Jack Waterman et Pitsémine, alias Grande Sauterelle, touche à sa fin.

« Ils étaient partis de Gaspé, où Jacques Cartier avait découvert le Canada, et ils avaient suivi le fleuve Saint-Laurent et les Grands Lacs, et ensuite le vieux Mississipi, le Père des Eaux, jusqu'à Saint Louis, et puis ils avaient emprunté la Piste de l'Oregon et, sur la trace des émigrants du 19e siècle qui avaient formé des caravanes pour se mettre à la recherche du Paradis Perdu avec leurs chariots tirés par des boeufs, ils avaient parcouru les grandes plaines. Franchi la ligne de partage des eaux et les montagnes Rocheuses, traversé les rivières et le désert et encore d'autres montagnes, et voilà qu'ils arrivaient à San Francisco¹⁶. »

Le long voyage est entrepris pour retrouver le frère de Jack, nommé Théo, disparu il y a longtemps, mais dont le souvenir le tracasse sans cesse. Le récit, d'une extrême condensation, est un vrai trésor pour tous ceux qui cherchent les traces de l'intertextualité, de la création des mythes modernes, des significations multiples. Jacques Poulin est souvent nommé « le plus américain des auteurs québécois ». Nous pensons que cette désignation renvoie aussi bien à une entité géographique qu'à une configuration psychologique voire littéraire. Il évoque, dans ce roman aussi, l'un des mythes américains, celui du paradis terrestre, un certain Eldorado, transmis par des vieilles histoires qui racontent

¹⁵ Jacques Poulin : *Volkswagen blues*, Québec : Québec-Amérique, 1984, 1989.

¹⁶ *Ibid.* : 256.

les aventures entreprises pour découvrir la richesse et le bonheur sur terre. Or, c'est l'écrivain lui-même qui remet en question le mythe : « Et lorsqu'ils avaient trouvé l'Amérique, pour eux c'était le vieux rêve qui se réalisait et ils allaient être libres et heureux. Ils allaient éviter les erreurs du passé. Ils allaient tout recommencer à neuf. Avec le temps, le "Grand Rêve de l'Amérique" s'était brisé en miettes comme tous les rêves, mais il renaissait de temps à autre comme un feu qui couvait sous la cendre » – lit-on dans *Volkswagen blues*¹⁷.

Jack part de chez lui, pour retrouver son frère mais sa traversée du continent nord-américain lui révèle des épisodes souvent douloureux des anciens québécois. Sa compagne, la fille métisse, retrouve les histoires non moins douloureuses de son peuple, les histoires des Indiens massacrés. Leur quête est donc individuelle et collective à la fois, car tout un peuple cherche son passé et essaie de (re)construire son identité.

Car, au fait, il s'agit de la question de l'identité : Qui suis-je ? et Qui est l'autre ? L'autre, est-ce le blanc et est-ce le métis, le québécois et/ou l'autre américain ? Car, pour citer Simon Harel (critique québécois) : « L'identité n'est pas une certitude, une réalisation dont l'accomplissement ne saurait être remis en question. La thématique du double, la problématique du métissage culturel, l'ensemble de ces préoccupations témoignent de la précarité de cette identité en formation¹⁸. »

Voici un passage du roman *La traduction est une histoire d'amour* où on retrouve le même jeu de pistes à propos du renvoi aux noms géographiques, en l'occurrence à La Piste d'Oregon, ce qui est, d'une façon directe ou indirecte, un renvoi à l'histoire du Québec.

« Juste à côté du bâtiment principal, et sans aucune clôture pour les protéger, s'étendaient de profondes ornières creusées dans le sol par les roues des chariots bâchés qui, un siècle et demi plus tôt, avaient emmené les émigrants vers les terres promises de l'Oregon. J'ai fait quelques pas toute seule dans ces ornières. Des milliers de gens étaient passés par là, le cœur gonflé d'espoir, et mon cœur à moi s'est mis à battre plus fort, du seul fait que je marchais dans leurs traces. J'étais si émue qu'il m'a semblé entendre une rumeur

¹⁷ *Ibid.* : 101.

¹⁸ Simon Harel : *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine* (1989), Montréal : XYZ, réédition en collection de poche, 1999 : 202.

confuse dans mon dos ; j'ai cru un instant qu'une caravane de chariots tirés par des boeuf s'en venait derrière moi¹⁹. »

Un autre passage peut être cité à propos du thème du déplacement et de la sédentarité, thèmes qui s'ajoutent à celui de la quête des origines :

« Après mon bac en traduction, j'ai voyagé aux États-Unis sur le puce – l'écrivain dirait en stop. Je voulais me mettre du plomb dans la tête. Le hasard des rencontres m'a menée le long de la côte atlantique jusqu'à Key West. Ensuite je suis remontée à La Nouvelle Orléans et, de là, j'ai gagné San Diego en longeant la frontière du Mexique. La Californie était ce que j'avais vu de plus beau dans ma vie, alors j'ai flané, travaillé [...] je me suis rendue à San Francisco²⁰. »

4 Henry Bauchau et la réécriture d'un mythe de la quête spirituelle (Grèce antique)

Henry Bauchau, poète, romancier, dramaturge, mais aussi, à partir des années 1970, psychotérapeute, était né en 1913 à Malines en Belgique et décédé à Paris en 2012. Pendant sa jeunesse, après des études de droit, mobilisé au début de la seconde guerre mondiale, il participa au maquis des Ardennes. Après la guerre, il fonda une maison d'édition. Vivant d'abord à Paris, puis il s'installa en Suisse où il dirigea un pensionnat. En 1975, il retourna à Paris où il vécut jusqu'à sa mort.

Il a produit une œuvre considérable. La liste de ces livres comprend plusieurs recueils de poésie²¹, des romans²², et plusieurs volumes de son journal²³. Pour-

¹⁹ Jacques Poulin : *La traduction est une histoire d'amour*, Montréal : Leméac/Actes Sud, 2006 : 18.

²⁰ *Ibid.* : 17.

²¹ Henry Bauchau : *Poésie complète*, Arles : Actes Sud, 2009.

²² En voici quelques titres : *L'enfant bleu*, Arles : Actes Sud, 2004, *Le boulevard périphérique*, Arles : Actes Sud, 2008, *Déluge*, Arles : Actes Sud, 2010.

²³ *Journal d'Antigone*, 1989–1997, Arles : Actes Sud, 1999 ; *Jour après Jour*, journal 1983–1989, Bruxelles : Les Éperonniers, 1992 ; *Passage de la Bonne Graine*, journal 1997–2001, Arles : Actes Sud, 2002 ; *La grande muraille*, journal 1960–1965, Bruxelles : Babel, 2005 ; *Le présent d'incertitudes*, journal 2002–2005, Arles : Actes Sud, 2007 ; *Les années difficiles*, journal 1972–

tant, c'est *Œdipe sur la route* qui lui apporte son premier succès au près du public.²⁴

Dans son roman, publié en 1990, Henry Bauchau propose une interprétation particulière de la tragédie de l'auteur grec. Son procédé est étroitement lié à ses propres expériences : réminiscences personnelles, incidences de sa psychanalyse, accès à une certaine liberté d'esprit grâce à l'écriture. Ce n'est pas par hasard qu'il écrit dans son journal, tenu parallèlement à la composition du roman : « Sophocle m'appelle, mais non pas à m'inspirer de lui. Il m'appelle à dire le temps qu'il n'a pas dit, le temps entre Thèbes et Colone²⁵. » Or, ce qui remplit ce laps de temps ce n'est rien d'autre que « l'être sur la route », la figuration d'un parcours qui mène le héros mythique de la culpabilité à une sorte de révélation. Mais dans le même temps, par l'intermédiaire d'expériences artistiques, visuelles, musicales, etc., thématiques par la présence de la sculpture, de la peinture et de la musique, le lecteur est invité à partager une expérience imaginaire dans la mesure où le texte fait appel à ses propres perceptions.

Citons la remarque que Bauchau formule également dans son journal intime intitulé *Jour après jour*, publié en 1993, et qui couvre les années 1983–1989. Ce volume peut être considéré comme le journal de bord de son *Œdipe sur la route*, rédigé justement pendant cette période. « Pourquoi ce désir si grand de poursuivre mon œuvre ? C'est du narcissisme, bien sûr. Il y a aussi un appel, une vocation à laquelle je n'ai pu répondre à ma jeunesse, car je me trompais trop sur moi-même. Il faut que dans mes dernières années je fournisse l'effort de lucidité et de création que je n'ai pu faire entre vingt-cinq et trente-cinq ans²⁶. »

Dans l'œuvre de Bauchau, nous sommes toujours pris entre le mythique et le sacré. Mais l'aspect psychanalytique s'y ajoute, étant chez lui la clé du commencement de l'écriture et, par conséquent, celle de l'interprétation. Son itinéraire intellectuel particulier, sa vie en une sorte d'exil (mais en conservant tout de même l'usage de sa langue maternelle) et la reconnaissance relativement tardive de son œuvre aussi bien par le public que par la critique, le poussent vers une expression de soi toute particulière.

1983, Arles : Actes Sud, 2009 ; *Dialogue avec les montagnes. Journal du régiment noir 1968–1971*, Arles : Actes Sud, 2011 ; *Pierre et Blanche*, Arles : Actes Sud, 2012 ; *Dernier journal, 2006–2012*, Arles : Actes Sud, 2015.

²⁴ Henry Bauchau : *Œdipe sur la route*, Arles : Actes Sud, 1990, édition utilisée : Henry Bauchau, *Œdipe sur la route*, Paris : J'ai lu, 2000.

²⁵ Henry Bauchau : *Jour après jour, journal 1983–1989*, *op.cit.* : 240.

²⁶ *Ibid.* : 242.

Voici la scène qui clôt le récit, la disparition d'Œdipe :

« Œdipe nous quitte, il est au pied de la fresque, il fait un premier pas sur le chemin. Il marche sans buter sur les pierres, il est sous les branches des arbres. Il cueille le fruit sombre d'une ronce, il se penche vers la touffe de coquelicots. Il va sans se retourner et nous le voyons s'éloigner sans savoir si c'est dans les couleurs que j'ai préparées pour lui qu'il s'enfonce dans nos coeurs, ou le chagrin et un bonheur inattendu se mêlent. Il arrive à ce point où la clarté du ciel se confond avec la lumière dorée des soleils. Là, les lignes vers la profondeur se prolongent à l'infini et il n'est bientôt plus pour nos yeux trop faibles, qu'un point minuscule qui peu à peu s'efface²⁷. »

Et puis, sa compagne sur la route, Antigone, dit à la fin : « Le chemin a disparu peut-être, mais Œdipe est encore, est toujours sur la route²⁸. »

L'élaboration du sujet, à partir de Sophocle, jusqu'à la version « à la Bauchau », insiste sur l'importance des arts, notamment la sculpture, la peinture, la musique, le chant et la danse. Mais le véritable sens de l'histoire d'Œdipe est résumé par Henry Bauchau lui-même :

« A la fin de son périple aveuglé, le poète peut, comme Œdipe aux portes d'Athènes, devenir voyant. Quittant les paradis perdus de la nostalgie, il invente les *paradis perdants* de l'œuvre conçue dans des dimensions de sa propre existence et de son époque, avec les limitations et les surprises émerveillées *des mots de la tribu*. Le poète, lié d'amour à l'écriture et à la langue, demeure cependant séparé d'elles. Il ne va pas vers la fusion, mais vers la création²⁹. »

²⁷ *Ibid.* : 259.

²⁸ *Idem.*

²⁹ Henry Bauchau parle de la genèse et de la signification d'Œdipe sur la route, cf. l'édition mentionnée d'Œdipe sur la route, p. 274.

5 Conclusion

Chacun des livres présentés raconte un voyage à travers l'espace, accompli dans un certain laps de temps, mais qui est en même temps une quête spirituelle. Le premier auteur met en scène un voyage entre l'Afrique du Nord et la France, le deuxième à travers le Québec et l'Amérique du Nord et le troisième à travers la Grèce antique. Pour ce qui est de l'objet de la quête des protagonistes, Le Clézio choisit une jeune fille qui part de son pays d'origine pour entreprendre une aventure cosmopolite. Son histoire est doublée de celle d'un héros quasi mythique, l'un de ses ancêtres, dont le destin est voué à la destruction inéluctable de son peuple, dans une lutte contre le pouvoir menaçant de l'Autre, représenté par la civilisation occidentale. Pour Jack Waterman, figure centrale de *Volkswagen blues*, il s'agit de retrouver son frère disparu, en poursuivant l'itinéraire d'anciens Québécois, à travers le continent américain. Le narrateur est accompagné d'une fille d'origine indienne, il sera ainsi confronté aux épisodes souvent tragiques de l'histoire des premiers habitants du continent nord-américain. Pour Henry Bauchau, la transposition du sujet de la quête dans l'antiquité, en réinventant l'histoire de la figure centrale de la tragédie de Sophocle, permet de parcourir un trajet imaginaire, une quête qui est largement ancrée dans les expériences les plus intimes de l'auteur. Or, pour chacun de ces personnages, la quête n'aboutit pas, à la fin de chaque récit, le lecteur est confronté à un « arrêt sur l'image », un signe de la perte des certitudes à une époque que l'on pourrait volontiers qualifier de postmoderne.

Voyage et récit de vie dans *La Kermesse* de Daniel Poliquin

Lilla Horányi
Université Eötvös Loránd
hrnylil@gmail.com

Abstract

The paper presents an analysis of different meanings of travelling in Daniel Poliquin's *La Kermesse* (2006) which deals with the adventures of Lusignan who, despite his ambitious plans, remains captive of his own imagination. We will identify four types of "migration": changing social class, geographic mobility, alternation of past and present, journeys of the imagination. Our work will also study the combination of these elements in order to show that to the main character telling other people's stories means telling his own story.

1 Introduction

La Kermesse (2006) est un roman de l'écrivain franco-ontarien Daniel Poliquin racontant la quête identitaire de son personnage Lusignan. Rempli d'ambitions prétentieuses, mais pris en otage par son imagination, ce picaro canadien ne fait que multiplier les échecs pour finir par laisser passer sa chance d'être heureux. À son histoire, narrée par le héros lui-même, s'ajoutent celles des figures qu'il croise pendant ses pérégrinations. Ce qui fait du roman une fresque socio-historique du Canada francophone de la première moitié du 20^e siècle.

Dans mon article, je me propose d'étudier le sens des voyages effectués par les personnages. Je distinguerai quatre types de ces « migrations », pour

reprandre le mot du narrateur¹ : sociale, spatiale, temporelle et imaginaire. En prenant le mot « voyage » en un sens large, je passerai donc en revue les changements de classe sociale, la mobilité géographique, l’alternance du présent et du passé, ainsi que l’errance de l’imagination. Ces quatre types de migrations seront analysés deux par deux, étant donné que migration sociale et migration spatiale se rejoignent sur le plan de l’histoire et que migration temporelle et migration imaginaire s’unissent au niveau de la narration. J’examinerai également l’imbrication de ces éléments afin de montrer que pour Lusignan, raconter la vie des autres signifie se raconter.

2 Migrations sociale et spatiale

La Kermesse se compose d’une multitude de récits de vie dans lesquels les migrations sociale et spatiale jouent un rôle important. La migration sociale signifie le changement de classe sociale tandis que par migration spatiale, nous entendons le voyage dans l’espace. En voyageant d’un pays à l’autre, d’une région à l’autre, d’une ville à l’autre, les personnages passent souvent d’une classe sociale à une autre. Nous nous concentrerons sur le parcours de Lusignan dans lequel nous intégrerons cependant celui des personnages secondaires au fur et à mesure de leur apparition dans sa vie.

L’histoire de *La Kermesse* commence en 1919, le lendemain de la Grande Guerre où Lusignan vit au Québec. Son enfance et adolescence sont racontées au moyen de multiples retours en arrière. Ceux-ci nous font apprendre que Lusignan est né dans un village canadien. Sa mère est Marie, une femme pieuse devenue folle, internée dans un asile. Son père est Lucien, un ébéniste doux, taciturne et obéissant, sous-estimé, ridiculisé sans cesse par les villageois. Enfant, Lusignan aime regarder son père travailler, il passe beaucoup de temps dans son atelier. La famille est en contact avec Poitras, un notaire enrichi par des spéculations, un parvenu jouant le seigneur, qui transmet à Lusignan sa passion pour l’histoire. Mais Lusignan est mis en pension au collège Nicolet pour qu’il devienne prêtre selon la volonté de sa mère.

La passion de Lusignan pour l’histoire du Canada français, son admiration pour la noblesse, qui l’amènent à s’imaginer des ancêtres nobles, sont entretenues par le frère Mathurin, professeur d’histoire sainte au séminaire de Nicolet. Ambitieux, Lusignan décide de se faire un nom, de devenir « successivement

¹ Voir note 3.

journaliste, écrivain et homme d'État »². Ayant voulu soutirer de l'argent par mensonge, il est renvoyé du collège. Il décide de s'exiler et part pour Montréal. C'est ainsi que commence l'exode de Lusignan. Grâce à ses migrations, il vit plusieurs vies : « Migrer, je n'ai fait que ça toute ma vie. [...] À trente-cinq ans, j'en suis déjà à ma quatrième ou cinquième vie, même que j'ai arrêté de compter³. » Emprisonné à plusieurs reprises pour vol, vagabondage et ivresse publique, il prend la fuite à chaque fois qu'il commet une escroquerie et change d'identité et de métier en fonction de ses déplacements. Où qu'il aille, il joue un rôle.

Il est journaliste d'abord à Montréal, puis « dans les colonies canadiennes-françaises de Nouvelle-Angleterre »⁴, aux États-Unis et de nouveau à Montréal, mais il n'oublie pas de se préparer au métier d'écrivain, en notant les anecdotes qu'il entend. Il exerce les métiers du journalisme et finit par devenir romancier. Écrivain conformiste, servile, médiocre, il rédige des récits patriotiques et sans originalité. Pour mieux se vendre, il écrit des comptes rendus élogieux sur ses propres textes sous divers pseudonymes. Après avoir écrit un roman scandaleux, il perd son travail et ne peut plus publier. Grâce à ses amis influents, il devient traducteur au Parlement, à Ottawa. Méprisant envers tous, il s'imagine supérieur à ses collègues.

En automne 1914, Lusignan quitte le Canada avec le Régiment d'infanterie légère de la Princesse Patricia, l'unité au sein de laquelle il fait la connaissance d'Essiambre d'Argentueil, un officier du régiment, un avocat issu d'une famille noble, mais appauvrie. Lusignan est impressionné par les manières et l'intelligence d'Essiambre ayant un caractère attachant. Séduits par sa personnalité, les gens s'ouvrent à lui facilement et se dévoilent entièrement devant lui. Rien ne lui est caché : selon Amalia Driscoll, cet observateur clairvoyant est « une sorte de mauvais ange qui connaît tous nos défauts et lit nos pensées les plus intimes »⁵. Lusignan et Essiambre deviennent amants pendant leur entraînement militaire au Québec. Alors que Lusignan tombe amoureux d'Essiambre, ce dernier l'abandonnera et restera impassible à son égard. L'expérience que Lusignan fera de la guerre sera marquée par son amour désespéré pour Essiambre, ainsi que par la solitude qu'il éprouve, négligé par ce dernier.

² D. Poliquin : *La Kermesse*, Montréal : Éditions du Boréal, 2006 : 52.

³ *Ibid.* : 74.

⁴ *Ibid.* : 62.

⁵ *Ibid.* : 116.

Dans *La Kermesse*, la grande Histoire est cachée par la petite histoire : Lusignan qui combat dans la Grande Guerre semble passer à côté de l'Histoire. Piètre officier, rétrogradé au rang de simple soldat, sa contribution aux combats est insignifiante. Il change plusieurs fois d'unités, mais les raisons de ses déplacements, de ses changements de camps n'ont rien à voir avec les batailles, elles s'expliquent par des raisons personnelles. Lusignan est un antihéros qui redeviendra officier par hasard. Le cas de Mathurin est pareil : ce dernier rêve de devenir missionnaire et mourir en martyr dans un pays exotique. Après de longues années d'attente, il parvient à obtenir une place, mais rate ses voyages pour des raisons ridicules. Par exemple, il s'endort et manque son bateau. Il réussit enfin à partir en mission, mais non dans le pays auquel il s'est attendu. Ainsi, son parcours se conclut par une aventure ratée.

Pour venger l'indifférence d'Essiambre à son égard, Lusignan lui vole des lettres privées dont celles écrites par l'une de ses amies, Amalia Driscoll. Lusignan ne se contente pas de lire les lettres d'Amalia : il va jusqu'à y répondre au nom d'Essiambre, mais cette tromperie restera sans conséquence. L'épisode lui permet cependant d'initier le personnage d'Amalia dans sa vie et de s'emparer de ses souvenirs, de son histoire.

Amalia est la fausse fiancée d'Essiambre. Issue d'une famille déclassée d'origine irlandaise, elle a migré plusieurs fois de sa vie suivant les fonctions obtenues par son père. Elle est née à Dublin, a grandi à Montréal et vit à Ottawa depuis son adolescence. C'est une vieille fille aux manières aristocratiques qui attend toute sa vie un prétendant riche et influent. Déclassée, sa famille est préoccupée par le paraître. Au fur et à mesure du roman, Amalia se trouvera de plus en plus bas de l'échelle sociale, mais elle cherchera toujours à maintenir les apparences, à dissimuler la pauvreté comme le faisait sa mère de son vivant.

Amalia sera exclue de la bonne société canadienne à cause de sa rigidité morale ce qui lui permettra au moins de devenir une artiste, métier qu'elle trouvait autrefois inacceptable, vu ses ambitions aristocratiques. Elle s'installe dans un quartier pauvre d'Ottawa et devient dessinatrice de publicité et pianiste de cinéma. Elle changera de métier plusieurs fois : elle deviendra peintre et photographe. Vers la fin de sa vie, elle sera entretenue par Garry, ancien amant d'Essiambre.

Revenons à Lusignan qui, après son retour de la Grande Guerre, vit au Québec, à l'hôtel Couillard, entretenu par Concorde, née Philomène. Elle grandit dans des conditions misérables sur une île canadienne. Elle décide de commencer une nouvelle vie à Ottawa. Elle sera rebaptisée Concorde par la famille dans

laquelle elle travaillera comme servante. Le choix d'une nouvelle identité peut nous rappeler un extrait des *Relations* des jésuites cité par Lusignan :

« On donne le nom à un enfant quelque temps après sa naissance ; passant de l'enfance en l'adolescence, il change de nom comme les Romains changeaient de robe ; il prend un autre nom en l'âge viril, et puis encor un autre en la vieillesse ; si bien qu'ils en ont de rechange selon leurs âges. Échappant de quelque danger ou sortant de quelque grande maladie, ils prennent un nom qu'ils croient leur devoir estre de meilleur augure que celui qu'ils avoient⁶. »

Nous pouvons considérer Concorde comme un exemple de cette pratique : en changeant de vie, elle change de nom. L'une des filles de Concorde s'appelle Virginie à la mémoire de son amie défunte ce qui rappelle encore les *Relations* des jésuites, notamment le passage sur le choix du nom de son enfant⁷.

À la différence de Lusignan et d'Amalia, Concorde passe à une couche sociale supérieure à la sienne. Son parcours constitue un exemple d'ascension sociale. Elle migre une seule fois : elle quitte son village natal pour s'installer à Ottawa où elle va s'enrichir et avoir de l'estime sans voyager, sans prendre la route de nouveau. Elle devient tenancière d'hôtel et de taverne. Contrairement à Lusignan, Concorde est sincère, elle ne joue jamais de rôles. Ancienne bonne d'Amalia, Concorde admire cette dernière et essaie de l'imiter. Toutefois, les rôles s'inverseront sans qu'Amalia en ait conscience. Enrichie, Concorde aidera Amalia à subsister, à vivre dans l'hôtel tenu par elle-même. En même temps, Concorde porte les robes dont Amalia n'a plus besoin, elle utilise des objets offerts par elle. Ironiquement, c'est lorsque Concorde ressemblera à Amalia que Lusignan tombera amoureux d'elle.

Reprenons l'histoire de Lusignan qui, tout en vivant avec Concorde, décide de séduire Amalia. Celle-ci se fait passer pour la fiancée d'Essiambre, en espérant de rester ainsi proche du souvenir de ce dernier. Lusignan veut séduire Amalia lors de la kermesse des pères dominicains, mais il y fera scandale et sera sauvé par le père Mathurin, son ancien professeur d'histoire sainte au collège de Nicolet. Mathurin loge Lusignan dans le monastère où celui-ci passera des années avant d'effectuer une nouvelle migration.

⁶ *Ibid.* : 70–71. C'est D. Poliquin qui souligne.

⁷ *Ibid.* : 71.

Avant de retourner dans son village natal, Lusignan s'exile dans la province anglophone du Canada. Une errance qui dure trois ans, une migration spatiale qui coïncide avec un changement identitaire : Lusignan veut s'oublier, il veut se montrer autre. Il adoptera le nom de Lou et parlera uniquement l'anglais. Il change de métier également : la plupart du temps, il est colporteur.

De retour à son village, il rejoint son père dans son atelier où ils travailleront côte à côte. Pour venger la mémoire de ses parents qui étaient de leur vivant la risée du village, Lusignan prend le masque d'un fou furieux, d'un vengeur intransigeant et s'amusera à faire peur aux villageois. Une légende se constitue autour de lui à cause de son passé militaire. Lusignan reste auprès de son père jusqu'à la mort de celui-ci et s'habitue petit à petit à la vie sédentaire. Après la mort de son père, il passe quelques mois à Ottawa avant de s'installer définitivement dans son village natal. Taciturne, revêche et inabordable, il s'y isole et fera le même métier que son père.

Il ne changera qu'en se remettant en contact avec Concorde. Grâce à elle, il commence à soigner son corps et sa tenue. Aux côtés de Concorde, il abandonne son habitude de parler avec lyrisme, avec poésie, de ne dire que des clichés, lui qui se dit « victime de ses propres lectures »⁸. Il se rend compte que c'est grâce à Concorde qu'il a renoncé à ses rêveries prétentieuses, à vouloir être un autre. Il décide donc de redevenir lui-même. Amoureuse de Garry, Concorde finira par rompre avec Lusignan. Malgré cela, Lusignan ne se désespère pas et cultivera la mémoire de Concorde dont il attendra le retour.

3 Migrations temporelle et imaginaire

Si nous avons raconté en détails l'histoire de Lusignan, c'est parce qu'elle est similaire à bien des égards à celle des autres personnages. Lusignan, héros et narrateur, s'intéresse vivement à leur passé. Il rapporte des récits de vie, des anecdotes, des souvenirs, les siens et ceux des autres également. Ce voyage dans le temps, que nous avons nommé migration temporelle, est inséparable d'une migration imaginaire, de l'errance de l'imagination, vu le penchant de certains personnages à altérer la réalité.

Le foisonnement de récits de vie se double d'une narration complexe, de voix multiples. Parfois, Lusignan, cède la parole à d'autres personnages (Amalia, Concorde, Mathurin) qui peuvent ainsi faire eux-mêmes le récit de leur

⁸ *Ibid.* : 307.

vie. Issus de diverses couches sociales, ils s'expriment dans des registres de langue différents ce qui augmente la vivacité du récit et permet des interprétations tant sociologique que linguistique. Pour revenir au niveau narratologique, il faut également mentionner la correspondance entre Amalia et Essiambre / Lusignan. Ceux-ci entretiennent une relation épistolaire : ce sont surtout les lettres d'Amalia qui sont rapportées ce qui permet à Lusignan de connaître non seulement l'histoire de cette femme d'origine irlandaise, mais également celle d'Essiambre et de Concorde. Ivre, Lusignan a des hallucinations pendant lesquelles il confie la narration de sa vie à son double, le « fantôme ivre »⁹, un sosie imaginaire dont il croit être suivi dans la rue depuis la fin de la Grande Guerre¹⁰.

En ce qui concerne leur rapport à l'autre, les personnages de *La Kermesse* aiment le souvenir d'un homme ou d'une femme dans quelqu'un d'autre. Concorde résume l'idée que l'on peut aimer le souvenir de quelqu'un en la personne d'un autre : « D'accord, j'étais enceinte du capitaine puis j'ai marié le zouave, mais je me suis vite fait une raison : on continue d'aimer des absents dans les compagnons que la vie nous laisse. Notre mémoire s'arrange avec ça, comme un confesseur qui serait sourd¹¹. » Les personnages trompent leur mémoire ou bien c'est leur mémoire qui les trompe. Lusignan rencontre des hommes et des femmes qui ont connu eux aussi Essiambre. Lusignan et Garry, un officier du régiment, aiment Amalia parce qu'elle leur rappelle Essiambre. Concorde aime Lusignan parce qu'il lui rappelle Essiambre. Ce n'est d'ailleurs pas surprenant vu que Lusignan imite les manières d'Essiambre.

À première vue, c'est seulement le souvenir d'Essiambre que ces récits ont en commun et que convoite Lusignan, mais ils ont également en commun de refléter son propre destin. Il se retrouve lui-même dans les récits des autres personnages, que ceux-ci soient amoureux d'Essiambre ou non. Cela s'explique par le fait que la vie de Lusignan et son attitude à l'égard de l'autre, de l'histoire, de la réalité ou des souvenirs sont similaires à celles des autres personnages. Lusignan se rend compte que raconter la vie des autres, c'est se raconter : sa vie s'enrichit de l'histoire de la vie des autres.

Les personnages ont pour la plupart des destins identiques (Poitras, Lusignan, Amalia, Mathurin). Ils aspirent à une situation brillante, bâtissent des châteaux en Espagne, mais seront plus heureux lorsqu'ils auront renoncé à

⁹ *Ibid.* : 73.

¹⁰ *Ibid.* : 73-78.

¹¹ *Ibid.* : 289.

leurs rêves prétentieux (sauf Poitras). Ils vivent dans le passé comme si le temps s'était arrêté pour eux. Leurs projets échouent à cause d'incidents ridicules, ils sont rattrapés par la banalité de la vie. Ils sont victimes à la fois de petits vices, de hasards ridicules, de fâcheuses coïncidences.

À cela s'ajoute la solitude. Lusignan se rend compte de sa solitude lorsqu'Essiambre se détourne de lui. Mathurin fait de même en s'appêtant à quitter le Canada. Vieille fille déclassée, Amalia est solitaire également. Tout comme Lusignan, elle s'imagine moralement supérieure aux autres. Elle se comporte de manière hostile face aux gens qui ne vivent pas selon les mêmes valeurs qu'elle. Elle comprend trop tard qu'elle a fait des mauvais choix dans sa vie et qu'elle n'aurait pas dû refuser des prétendants de confession différente de la sienne. Elle devient victime de sa rigidité morale, qualité qu'elle a tant vantée dans sa jeunesse.

Son rapport aux souvenirs est pareil à celui de Lusignan. Se sentant déplacée à Ottawa, elle a la nostalgie de l'ailleurs. Elle se considère comme une exilée et comme étrangère à son siècle¹². Elle a également la nostalgie du temps jadis. Tout comme Lusignan, elle est fascinée par l'histoire, par les récits de la vie quotidienne de l'aristocratie irlandaise. La seule différence entre Amalia et Lusignan est qu'elle reste séduite à jamais par cette époque révolue dont elle cultive les souvenirs même par son métier : elle est dessinatrice et billettiste des salons pour des journaux et des revues où elle écrit sous pseudonyme. Sa vision du monde est profondément marquée par les souvenirs de sa mère. Elle fait siens ceux-ci comme Lusignan qui fait siens lui aussi les souvenirs de tous ceux qu'il croise dans la vie.

En revanche, Concorde ne connaît pas l'histoire de ses ancêtres, elle ne sait rien de ses origines et ne s'intéresse pas à la grande Histoire non plus. Elle veut rompre avec son passé et affirme que ses premiers souvenirs datent de son arrivée à Ottawa. Elle emploie le mot « souvenir » dans un autre sens que Lusignan ou Amalia. Pour Concorde, les souvenirs concernent des personnes ou des événements qui méritent d'être gardés en mémoire. Par conséquent, ce sont ses souvenirs d'Ottawa qui comptent pour elle. L'île où elle est née est devenue déserte, oubliée, sans histoire et sans souvenirs de présence humaine. Ce qui signifie que le passé de Concorde est lui-même effacé. Paradoxalement, elle est le seul personnage à réussir et à se souvenir de tout, à marcher les yeux ouverts, elle qui avance dans la vie comme invisible, oubliée de tous, surtout de ceux qu'elle aimait et dont l'estime lui aurait été importante. Elle pose nue pour

¹² Voir *ibid.* : 106, 112, 118.

quelques tableaux d'Amalia, mais il est impossible de la reconnaître sur ceux-ci ce qui fait penser à Lusignan qu'elle a « passé toute sa vie inaperçue »¹³. Vers la fin du roman, elle essaie de prédire l'avenir. Sa prédiction peut être considérée comme un épilogue imaginaire.

Quant à Mathurin, il se croit victime de ses lectures comme Lusignan¹⁴. Il trouve sa vie tellement terne qu'il choisit d'emprunter ses souvenirs aux livres. Il lui arrive même de mêler ses propres souvenirs et ses lectures.

Amalia et Lusignan vivent donc de leur mémoire, les souvenirs sont les seules choses qui leur restent et dont ils peuvent puiser pour subsister. La manipulation des récits ou des images ne leur est pas étrangère de sorte qu'Amalia et Lusignan procèdent à la fois à un voyage à travers les temps et à un voyage imaginaire¹⁵.

C'est Lusignan qui profite le plus de ce voyage imaginaire qu'il va effectuer de diverses manières. Il a l'habitude de falsifier des récits ou d'en inventer. Cette manie s'accomplit pleinement lorsqu'il est romancier. Journaliste et romancier sans complexes, Lusignan peut aisément manipuler la vérité, réécrire l'histoire, il lui faut juste un public naïf pour légitimer la fiction :

« Je suis la chair faite verbe. Faculté qui m'était fort utile à l'époque où j'étais journaliste : sûr comme je l'étais de commander à l'opinion, je renversais des gouvernements entre deux cafés le matin, je flétrissais les prévaricateurs et distribuais les prix de vertu. Dans mes romans, c'était encore plus facile. Le hasard était obéissant, les femmes tombaient amoureuses de l'homme que je rêvais d'être au premier regard, je refaisais l'histoire telle que je l'aurais voulue. Il ne me manquait qu'un public crédule pour que tout fût vrai¹⁶. »

Ou encore Lusignan écrit des lettres à l'adresse d'Amalia au nom d'Essiambre. Il colore l'histoire de la rencontre de ses parents qu'il connaît à travers les anecdotes racontées par les villageois. Il comble les lacunes grâce à son imagination. Il arrange ses histoires de manière à plaire au public. Imposteur, il imite les gens auxquels il veut ressembler au point de se métamorphoser

¹³ *Ibid.* : 320.

¹⁴ *Ibid.* : 219.

¹⁵ *Ibid.* : 104–105.

¹⁶ *Ibid.* : 7. Voir également *ibid.* : 69.

complètement. De retour dans son village natal, il se fait passer pour juriste et improvise des lois pour dérouter les villageois. Lusignan est un raconteur d'histoires : travaillant comme colporteur, il amuse ses clients en rapportant des nouvelles inventées par lui-même.

De manière surprenante, Lusignan affirme être lui-même étonné par ce don. Il se considère comme victime de sa mémoire et de son imagination, ne pouvant s'empêcher de mentir. Lusignan a donc un penchant à vivre la vie des autres, à s'identifier aux autres ce qui est le privilège des romanciers. Il pense que les récits colorés sont plus vrais que la vérité : « ma mémoire exagère, je sais, mais c'est la seule façon de faire vrai »¹⁷. En vérité, il ne fait qu'accorder son récit à une image de la vérité, à l'idée qu'il s'en fait.

Les personnages ont des rapports divers à l'histoire. Ils sont pour la plupart préoccupés par laisser une trace, au moins écrite, de leur passage sur terre. Essiambre veut faire l'histoire plutôt que de l'écrire. Mathurin rêve de mourir martyrisé pour figurer dans un livre où l'on fera le récit de sa vie. Renonçant à ce rêve, il s'adonne, sur le conseil de Lusignan, à l'écriture d'un livre sur un saint tombé dans l'oubli. Tout comme Amalia, il s'installe dans le passé et s'intéresse uniquement à ses recherches. Sa dernière chance pour laisser une trace est de servir de modèle en compagnie de Lusignan pour un tableau d'Amalia.

Jeune, il considère que faire le récit de sa vie et celui des autres lui permet d'expulser les souvenirs dont il n'a plus besoin. Il se dit prisonnier de son imagination qui l'empêche de devenir « un homme intègre »¹⁸. Raconter des histoires, mettre en mots sa vie sont essentiels pour lui : lorsqu'il est solitaire, il parle tout seul en s'imaginant discuter avec les gens qu'il a connus jadis. Il considère son imagination créatrice comme le mal, comme une maladie qui l'a détourné du droit chemin :

« Je voudrais bien faire de moi un homme intègre, au gagne-pain honorable, mais mon cerveau se moque de mes velléités : il continue d'imaginer sans me demander mon avis, fécondant et refaçonnant sans trêve des univers dont je ne veux plus. Jeu auquel mon esprit se livre à mon corps défendant et me laisse ensuite sans forces. D'où mon seul désir : me métamorphoser en l'une de ces créatures insignifiantes qui se font et se défont machinalement

¹⁷ *Ibid.* : 16.

¹⁸ *Ibid.* : 7.

dans ma tête pour se perdre ensuite dans mes amnésies intermittentes. Il faut que je cesse de songer durant le jour pour ne faire que la nuit de ces rêves qu'on oublie avec l'arrivée de l'aube. Car j'ai enfin compris que l'imagination enchaîne la liberté. Mes souvenirs ne servent plus à rien, il faut que je les évacue. Tâche ardue, car je me remémore aussi malgré moi les histoires que les autres me racontent, comme si je n'avais pas déjà assez des miennes. Ma mère aurait dit que cette malédiction est le salaire de mon existence pécheresse¹⁹. »

Lusignan explique les caprices de son imagination par sa propre indifférence également. Selon lui, c'est à cause de la banalité de sa propre histoire que son imagination se tourne vers les autres alors que, comme nous venons de le montrer, les récits de vie racontés dans le roman révèlent des destins similaires.

Selon le critique François Ouellet, au fur et à mesure du roman, Lusignan apprend à être le fils de quelqu'un. Il compare le héros à un hidalgo, étant donné que ce mot venu de l'espagnol signifie « fils de quelqu'un »²⁰. Effectivement, après son retour de la Grande Guerre, Lusignan refuse de rejoindre son père dans son atelier et quitte une fois de plus son village natal. Il effectue plusieurs migrations avant d'y retourner et d'y rester pour la vie. En accompagnant son père dans les derniers moments de sa vie, Lusignan peut affirmer ceci : « j'ai enfin été un vrai fils pour lui »²¹.

À nos yeux, Lusignan apprend aussi à être le père de quelqu'un puisque le roman se termine en le montrant père, racontant sa vie à Édouard, le fils qu'il a eu avec Concorde. De retour dans son village natal, après avoir subi une sorte de conversion, les récits de vie lui servent à revendiquer son existence, à se réaffirmer au moyen de la transmission de l'héritage paternel. Auprès des enfants de Concorde, Lusignan se remet à raconter des histoires. Il renonce à son ambition de se faire un nom et assume le rôle du père. Le récit de sa vie est le seul héritage qu'il puisse léguer à son fils. Il incarne le fils prodigue qui après avoir abandonné la maison paternelle, finit par y retourner. Il renoue avec l'héritage paternel et s'engage à le transmettre à son fils.

¹⁹ *Ibid.* : 7-8.

²⁰ F. Ouellet : « Le roman d'un hidalgo », *Liaison* 134, hiver 2006-2007 : 65. URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/liaison/2006-n134-liaison1088528/40958ac.pdf>.

²¹ D. Poliquin : *La Kermesse*, Montréal : Éditions du Boréal, 2006 : 258.

Ce qui éclaire l'incipit du roman, une référence biblique : « Je suis la chair faite verbe. »²² Elle dit l'inverse de l'évangile selon Jean qui évoque tout au début que « le Verbe s'est fait chair »²³. Lusignan et le souvenir de ses parents survivront sous forme de paroles. Son corps, son identité se dissolvent dans l'histoire des autres. Se raconter, raconter sa vie est prétexte au retour aux origines, à l'auto-analyse. La quête identitaire de Lusignan nous montre que raconter la vie des autres, c'est (également) se raconter.

4 Conclusion

La Kermesse de Daniel Poliquin valorise la transmission de la mémoire familiale, individuelle et collective. Ainsi, des quatre types de migrations que nous avons analysés, les migrations sociale et spatiale s'effacent au profit des migrations temporelle et imaginaire. Les souvenirs de Lusignan s'incarnent en paroles tandis que lui finit par se sédentariser. Ce sont les souvenirs qui voyagent, circulant entre passé et présent, tout comme la mémoire, se transmettant d'une génération à l'autre.

²² *Ibid.* : 7.

²³ Évangile de Jésus-Christ selon saint Jean. URL: <https://www.aelf.org/bible/Jn/1>.

Écrire le transfrontalier – voyager en Europe centrale

Anikó Radvánszky
Université Catholique Pázmány Péter
radvanszky.aniko@btk.ppke.hu

Abstract

The experience of “transfrontality”, in the concrete and figurative sense of the word, is always strongly dominant in a region where ethnic and national borders have always been separated, in an area where, throughout its history, but especially in the 20th century, in re- and re-emerging units, individual, community, or national identities had to be conceived according to new and new points of reference. The meaning of the concept of Central Europe is very variable, its use is diverse; there are several interpretations of the region based on geographical, political and cultural aspects. It is an indisputable fact that Central Europe today is a literary concept rather than an economic, political and spiritual reality, a concept that is kept alive by writers such as Milosz from Poland, Kundera from the Czech Republic, Miklós Mészöly from Hungary. In my study I compare two literary works, *Danubio (Danube)* by Claudio Magris and *Hahn-Hahn grófnő pillantása (The Glance of Countess Hahn-Hahn)* by Péter Esterházy that create and approach the imaginary construction called Central Europe in their own way. Both travel novels capture the trip on the Danube and the experience of transfrontality.

L'expérience transfrontalière – au premier comme au second degré – reste fort caractéristique dans une région où les frontières ethniques et nationales avaient toujours été différentes, dans une région où – depuis le début de son histoire et en particulier au 20^e siècle – il a fallu à plusieurs reprises repenser l'identité individuelle, communautaire ou nationale selon des unités qui se reformaient, et les points de référence qui se renouvelaient. Je parle de l'Europe centrale, d'une région particulièrement difficile à définir, d'un phénomène étrange, dont l'existence fait désormais l'objet d'une polémique à

plusieurs volants – beaucoup la considèrent comme désuète ou comme n’ayant jamais existé.

Où est cette région de l’Europe centrale, à l’Ouest ou à l’Est ? Où ses « frontières » se situent-elles, a-t-elle des frontières ? S’il est difficile de répondre à ces questions, c’est parce que le concept de l’Europe centrale est en permanente évolution, son usage est multiple ; la région connaît plusieurs interprétations selon des critères géographiques, politiques, culturels. Géographiquement et culturellement, le plus souvent, on appelle Europe centrale les pays situés à l’est de l’Elbe, mais appartenant à la culture occidentale, pour la plupart catholique, mais aussi à minorité protestante. (Certes, le critère géographique reste assez incertain, pointé par notre définition cocasse : « L’Europe centrale est la partie du continent qui est considérée comme l’Est en Europe Occidentale et comme l’Ouest en Europe Orientale. ») Dans la plupart des définitions, on retrouve la vulnérabilité face aux rapports de force des grandes puissances ainsi que l’exposition de l’auto-identité des petites nations et de l’évolution culturelle interne à ces derniers. Cette région est tombée plus d’une fois sous la coupe et l’autorité des grandes puissances orientales, ce qui a généré par ces occasions une assez grande tension entre l’identité culturelle (occidentale à la base) et l’emplacement géopolitique, ce qui a influencé à terme l’évolution de la mentalité de ces peuples. L’autorité turque, puis soviétique et l’intégration échouée de la Monarchie des Habsbourg (pour n’en mentionner que les plus importantes) sont autant de raisons pour lesquelles cette région « mitoyenne » de l’Europe vit son propre sort historique entre deux grandes civilisations traditionnelles, l’Ouest et l’Est, soit qu’une sorte de « dualité » s’empreint sur son visage politique et intellectuel. (Cette zone se partage elle-même en deux régions, Est et Ouest, le long de frontières visibles et invisibles, géographiques naturelles et politiques : selon la typologie de l’histoire culturelle traditionnelle, l’Allemagne et l’Autriche (ainsi que le Nord de l’Italie pour certains) appartiennent aussi à la région centre-européenne, cependant, la partie d’une Europe centrale séparée par le rideau de fer qui s’est retrouvée dans la mouvance soviétique – s’étendant des pays baltes jusqu’à la Bulgarie – est distinguée de la partie occidentale de la région, qui a parcouru un chemin profondément différent, sous la désignation d’Europe médiane). Il ressort bien que cette région mitoyenne n’a pas des frontières et des traits aussi précis que ceux qui caractérisent plus ou moins bien l’Ouest ou la Russie. Puisque la place dans l’histoire de cette région est un espace de *fugacité*, si ses frontières externes et internes varient dans l’espace comme dans le temps, si elle se déplace entre Ouest et Est, *la relativité* n’est-elle pas justement son trait historique principal ? L’Europe centrale ne peut

être interprétée que par rapport à l'Ouest et à l'Est, dans le contexte du rapport entre ces deux. En effet, l'Europe centrale n'était pas un pont en pierres, mais – pour reprendre la très juste analogie d'Endre Ady, poète hongrois du 20^e siècle – un ferry entre les deux rivages plus ou moins stables de l'Europe.

Ce n'est pas par hasard qu'après les cataclysmes et tournants historiques, tels que la première et la seconde guerres mondiales ou la chute de la sphère de pouvoir soviétique, à ces moments dits de changement de régime, l'interprétation des catégories régionales habituelles se renouvelait encore et encore.

Cependant, chose importante de notre point de vue, l'idée récurrente comme quoi l'histoire des peuples danubiens ou de l'ancien territoire de la Monarchie – pour évoquer l'un des éléments géographiques et l'une des entités politiques symboliques de la région – fait apparaître une communauté intellectuelle, matérielle dans le souvenir culturel, qu'il faudrait prendre le chemin d'une coopération mutuelle dans le cadre de l'intégration européenne, était représentée dans la pensée publique intellectuelle avant tout par la littérature.

C'est un fait incontestable que l'Europe centrale est aujourd'hui un concept littéraire plutôt qu'une réalité économique, politique et intellectuelle, un concept maintenu en vie par des écrivains tels que le Polonais Milosz, le Tchèque Kundera ou le Hongrois Miklós Mészöly. (Je peux faire allusion – entre autres et parmi les œuvres des écrivains ci-dessus mentionnés – à l'essai de Kundera rédigé à l'occasion de son émigration en France, *Un Occident kidnappé, la tragédie de l'Europe centrale*, où il présente « la pensée d'Europe centrale » comme l'une des stratégies intellectuelles les plus importantes de la région.) On pourrait dire que si l'Europe centrale est devenue connue, c'est avant tout grâce à sa transposition dans la culture, en particulier dans la littérature. C'est sous cette forme qu'elle a fait carrière et sous cette forme qu'elle avait attiré l'attention des intellectuels (voire des politiques) du monde entier. Ceci souligne le fait que son principal mode d'existence est l'intrigue et la métaphore au lieu de la méditation autour d'une carte géopolitique, car ce territoire n'a pas de frontières fermes et précises, mais la culture ne nécessite rien de tel.

Par la suite, je chercherai à confronter de manière approximative deux œuvres littéraires (nées vers la chute du rideau de fer, soit des changements de régime d'Europe centrale, en 1989) qui de leur propre façon écrivent le transfrontalier, créent la construction imaginaire nommée Europe centrale. Le plus important trait en commun des deux romans, *Danube* de Claudio Magris (écrit en 1985) et *L'Æillade de la comtesse Hahn-Hahn – en descendant le Danube* de Péter Esterházy (de 1991), est le transfrontalier, étant donné que les deux

livres immortalisent un voyage sur le Danube, appartenant ainsi au genre des récits de voyage.

Claudio Magris est un écrivain, publicitaire, germaniste, universitaire de renommée mondiale, qui, du fait de sa naissance à Trieste (ville italienne habitée par de nombreux autres groupes minoritaires au passé important), est particulièrement réceptif au multiculturalisme.

Le titre du livre est *Danube* – sans article. Cette absence d'article définit le livre à un certain égard, qui ne parle pas – ou, en tout cas, pas exclusivement – du fleuve, de la géographie ou de l'histoire du fleuve. Je cite : « Le Danube est une métaphore : la métaphore d'une identité moderne complexe et à strates contradictoires, voire de toutes sortes d'identité, car le Danube ne peut pas être identifié à un seul peuple ou une seule culture, puisqu'il traverse de nombreux pays et relie de nombreux peuples, nations, cultures, langues, traditions, systèmes politiques et sociaux¹. » *Danube* est un livre de voyage, le protagoniste du livre parcourt le fleuve de sa source jusqu'à sa bouche à la Mer Noire, un trajet qui comporte des traversées de frontières, et il ne faut pas seulement penser ici à des frontières nationales, sociales, psychologiques, mais aussi à des frontières existant dans notre for intérieur, aux frontières de notre propre diversité.

Le voyageur entreprend son trajet suivant le cours du Danube pour explorer l'inconnu, qui diffère de l'habituel. Le voyage, au cours duquel il parcourt les territoires traversés par le fleuve où s'étaient rencontrés, mélangés et combattus autant de peuples, peut être lu comme une sorte de *Bildungsroman*. Magris, professeur savant, nous fait connaître les habitants avec une spectaculaire richesse de connaissances, en particulier les faits historiques et culturels connus à leurs propos. Ainsi, il voyage aussi entre les textes, étendant et rendant universel le rapport étroit entre voyage et lecture. Il lutte contre l'oubli, il devient un philologue comique-nostalgique de la vie quotidienne, qui enregistre les détails d'une manière méticuleuse et passionnée : il s'intéresse dans d'égales mesures à toutes choses, que ce soit la cathédrale d'Ulm ou la somme d'argent – 6 schillings et 2 centimes – qu'un meunier, un dénommé Monsieur Wammes, a proposé pour la restauration de l'église, de l'argent reçu en contrepartie de son pantalon vendu.

Dans *Danube*, tout texte et auteur mentionné est élevé au niveau canonique : ces textes sont reliés par un contexte particulier, celui de la « danubianité », et ils deviennent pour de bon des annexes idéologiques souples. Le voyageur est

¹ Claudio Magris : *Danube*, trad. de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, Paris : Gallimard, 1990 : 22.

donc un archéologue de la réalité, qui cherche à exposer les différentes couches de la réalité qui l'entoure, tous les récits qui avaient laissé des traces en cette contrée, à l'image de l'histoire d'une personne qui se reflète dans les traits de son visage. Ce travail d'exposition, par contre, se fait par sa nature sur des plans temporels distincts, ce qui donne à Magris bien plus de latitude par rapport au démêlage des fils du récit de type focal. Et il en profite bien : il transpose les récits des auteurs précédents sur sa propre expérience, il les compare en transcendant époques, lieux et peuples, en racontant récits et histoire, ce qui fait sentir sa présence par une réflexion constante et encode au moment de la création du roman – au milieu des années 80 – notre présent, alors futur.

L'intellect de l'espace historique de l'Europe centrale se dessine justement par le fait qu'alors que le livre ne contient pas de récit continu unique, les histoires culturelles apparemment distinctes des peuples le long du fleuve se définissent mutuellement dans leur essence. *Danube*, qui se concentre avant tout sur la culture de la région, en sait long sur tout ce qui est plus beau, plus éthéré que nous ne le soyons nous-mêmes. En dépassant l'expérience du quotidien, il dessine les contours intellectuels que nous ne voyons même plus la plupart du temps. « Le voyageur, en descendant lentement vers son delta, se regarde dans le miroir du paysage – dans le paysage historique, naturel, artistique, psychologique, qui signifie aussi forêts, monts et vallées, mais aussi forteresses et villes ainsi que des gouffres psychiques et des tourbillons d'inconscience. Ce paysage, le reflet de son existence, contient aussi des fossiles de sa petite vie et de la grande histoire, la dépouille d'un ADN enfoui en quelque sorte, mais toujours prêt à être cloné, à reprendre vie². »

Le roman de Péter Esterházy, sous-titré « En descendant le Danube », suit également la géographie du cours du Danube, en adjoignant les plans spatiaux et temporels de la fiction. Alors que le narrateur de Magris compile les couches du passé en évoquant l'histoire culturelle de différentes communes et villes, celui d'Esterhazy, projetant les uns sur les autres les différents plans spatiaux et temporels sans les identifier, les presse ensemble pour qu'ils ne fassent qu'un. (Le voyageur se retrouve sur le même bateau que Grillparzer et Lady Montagu, et la dame anglaise ne cesse de lire Joseph Conrad.)

Départ des conventions de genre : il manque les outils littéraires du voyage, les descriptions de paysage, la relation détaillée des changements d'espace et de lieu et contrairement à un Magris encyclopédiste, le romancier hongrois glane parmi les objets de l'héritage intellectuel et de la tradition historique

² *Ibid.* : 152.

et d'histoire culturelle danubiens en les réécrivant, déformant, réévaluant et réfutant ludiquement. Au sujet de la fondation de Budapest, nous apprenons que d'après les objets archéologiques, ce sont les Celtes Eravisques (*Eraviscus*) qui ont établi les premiers campements à l'emplacement de la ville actuelle de Budapest. Une nuit, ces Celtes Eravisques ont tous partagé le même rêve : une femme nue aux cheveux longs, qui court la nuit dans une ville inconnue, leur tournant le dos, et ils se sont donc lancés à sa poursuite. Une fois réveillés de leur rêve, ils sont partis à la recherche de cette ville ; ils ne l'ont pas trouvée, mais ils ont décidé d'en construire une qui soit comme celle du rêve. Ce récit, et ce n'est évident que pour les lecteurs hongrois, n'est nul autre qu'un renversement de notre mythe d'origine, comme quoi les ancêtres des Hongrois avaient retrouvé la patrie en poursuivant un cerf magique. (Sur les pages de ce livre apparaît d'ailleurs Claudio Magris lui-même, ou plutôt sa double féminine sous le nom Klaudia Mágris, qui, selon la fiction, « est une couleur intéressante sur la palette de l'univers hongrois, c'est une célèbre femme émancipée du tournant du dix-huitième siècle, c'est une femme merveilleusement belle, aux yeux de génisse³ » et qui avait des ambitions littéraires, envisageant d'écrire un roman sur le Danube, qui, certes, ne fut pas créé, mais – heureusement – notre protagoniste a pu faire usage de ces notes en composant son récit de voyage.)

« Il n'y a pas d'évolution. Pas d'histoire. Mais il y a le destin⁴. » – lit-on à un moment. Dans un exemple typique de l'ironie et de la relativisation post-modernes, le narrateur renverse les grands symboles d'Europe centrale interprétant l'existence tout comme les acceptions traditionnelles de la métaphore du Danube : « Il alla donc à contre-courant de cette emphase qui entourait le Danube, sans l'ignorer cependant ni feindre qu'il n'était pas au courant, d'autant moins qu'il dut reconnaître, embrasser, que, dans ce galimatias, dans cette pédanterie outrée, dans ce flot de paroles à la mode, il y avait tout de même quelque chose. Le Danube comme mémoire. Redécouverte de la solidarité. Route reliant les peuples. Danube et Olt parlent d'une commune voix. Le Danube comme le sine qua non de l'Europe. Le code fluide de cette bigarrure culturelle. L'artère du continent. Fleuve d'histoire. Fleuve de temps. Fleuve de culture. Fleuve d'amour. Entrave reliant les peuples. Menottes de liberté. Tout cela lui coûtait énormément⁵. »

³ Péter Esterházy : *L'oeillade de la comtesse Hahn-Hahn en descendant le Danube*, traduit du hongrois par Agnès Gyárfás, Paris : Gallimard, 1999 : 155.

⁴ *Ibid.* : 43.

⁵ *Ibid.* : 68.

Alors que Magris entreprend la reconstruction nostalgique d'un temps in-existant, reconstruit un paysage littéraire, projette un modèle d'Europe inexistant sur le Danube, Esterházy choisit le chemin de la déception, de la parodie, de la déconstruction. Ainsi, le narrateur-voyageur – contrairement au sens traditionnel du voyage – parcourt-il à la fois un chemin de connaissance et de contre-connaissance : il démantèle les certitudes et ironise sans cesse sur les concepts. Ainsi, le Danube n'est pas une reconnaissance, n'est pas une désignation de quelque chose, la répétition tautologique du nom fait ressentir l'impossibilité de le définir. « Le Danube est le Danube est le Danube⁶. » (Phrase qui est une transcription du fameux « The rose is a rose is a rose. » de Gertrud Stein.) Le narrateur n'est pas capable de voir la partie centrale de l'Europe comme une unité. Il s'intéresse à l'esprit du lieu, mais considère que c'est une distorsion embellissant de présumer autre chose que du désordre dans la partie du continent dont s'étaient retirées les troupes soviétiques. Une chiquenaude envers une bibliothèque d'œuvres littéraires d'Europe centrale : « A mon avis, l'Europe centrale n'est autre qu'une bille de verre, belle parmi les plus belles, inventée par Kundera dans sa triste solitude parisienne⁷. »

On peut facilement pointer les traits des approches *manifestement* contraires des deux œuvres, cependant, je crois que c'est justement la réalité complexe et contradictoire de l'Europe centrale qui ne permet pas que ces deux œuvres soient lues comme de simples œuvres d'avant et d'après le changement de régime, d'avant et d'après le post-modernisme.

La forme épique des récits de voyage – même si ce n'est qu'une occasion pour créer une fiction épique – soulève toujours la question de la validité des affirmations de l'œuvre. En général, la prose postmoderne ne se refuse pas à ouvrir les limites de la création des œuvres, donnant l'impression que les limites du texte et de la réalité dépendent de la volonté libre du narrateur ou du destinataire. En parlant du Danube, c'est l'intention du narrateur d'Esterházy de démanteler, de déconstruire la mythologie historisante des métaphores du Danube qui est mise en avant. L'autodéfinition tautologique citée tout à l'heure – « le Danube est le Danube est le Danube » – suggère que ces acceptions s'entre-éteignent et que la place de l'exclusivité doit être occupée par une interprétation particulière, « post-historique » – non au sens de Fukuyama. Or, tout complexe que soit la structure formelle de l'œuvre, de nombreux signes font penser que l'objet est incompatible avec son caractère chaotique (sans

⁶ *Ibid.* : 70.

⁷ *Ibid.* : 155.

parler du fait que l'autoréflexivité de ce texte s'étend à une ironisation sur ses propres traits postmodernes.) Par exemple lorsque le Voyageur contracte une infection gastrique à bord du bateau, il se sert de la description de son état pour se moquer des mots d'ordre postmodernes : « M'étant retiré dans le petit coin de ma cabine, je réalisai immédiatement les efforts de l'attitude postmoderne déployés en faveur de la désintégration : le fait qu'elle ne reconnaît que des systèmes contingents, décentrés et divergents. Je divergeai donc⁸. »

La diversité qui ne peut être comprise comme une unité de l'Europe centrale est confrontée ici à un mode d'écriture qui s'appuie dans une grande mesure sur les procédés d'intégration du récit. En effet, la linéarité assure à travers les interruptions une continuité, certains composants du roman d'apprentissage sont facilement reconnaissables dans le cours épique de l'œuvre, il y a même une histoire de famille qui sous-tend le récit. L'acception du fleuve symbolisant cette région est reliée par Esterházy principalement à l'acception de la famille aristocratique étroitement liée à la Monarchie des Habsbourg, soit que l'Europe centrale est garnie de contours au titre d'une histoire de famille. Le souvenir lui-même de la Monarchie apparaît comme un faible reflet de la continuité représentée par la famille. Le vide et le désordre surgis à sa place témoignent de son absence.

La Monarchie figurait également parmi les sujets préférés de Claudio Magris. Dans ses traités – comme dans son ouvrage intitulé *Le mythe habsbourgeois dans la littérature autrichienne* – il s'intéresse avant tout à ce qui se trouvait derrière la monarchie en tant que forme étatique et ce qu'il en restait. Il est interpellé par les méthodes qui permettaient, au-delà du rôle cohésif de la langue allemande, de maintenir l'unité, qu'il pleuve ou qu'il vente, de cet archipel d'Europe centrale. Au-delà du mythe habsbourgeois – qui, pour lui, fonctionne si on peut le résister, si, comme à l'ère des Lumières, on peut le démonter, démolir – il s'intéresse aussi à la validité et viabilité du concept de *Mittleuropa*, un concept qui, nous le savons bien, est d'origine principalement allemande. (Une Europe centrale plus vaste, occupant la moitié du continent, s'étendant de l'Allemagne aux Mers Adriatique et Noire, était un projet de conception allemande : une publicité de l'hégémonie économique. Sa variante la plus connue est l'œuvre de Friedrich Naumann parue durant la première guerre mondiale : le projet *Mittleuropa*. C'est l'ouvrage qui a développé les avantages d'une « économie de grand espace » menée par les Allemands, qui a ensuite été réalisée – et discréditée avec l'idée même – par l'Empire hitlérien).

⁸ *Ibid.* : 170.

Lui, germaniste italien, connaît précisément le rôle civilisationnel des colons et des peuples germanophones dans la région du Danube, qui a pu être maintenu avec la prudence habsbourgeoise, mais il est également conscient du fait que la catastrophe de la barbarie du national-socialisme a emporté avec elle l'importance de la culture allemande. Ses efforts de regrouper (ne fût-ce que provisoirement) sous un dénominateur commun les peuples qui s'étaient autrefois établis au bord du Danube donne l'impression qu'il veut exprimer l'idée paradoxale que la culture centre-européenne est profondément différente de la culture allemande qui avait mis au jour ces grands régimes totalitaires. C'est-à-dire que Magris, dans la « déconstruction » des mythologèmes hérités des aspirations impériales allemandes et germanophones, se montre bien plus réceptif à une résistance à l'idéologisation qu'Esterházy.

Je cite son étude *Mitteleuropa – le charme d'un concept* : « La culture de l'Europe centrale, semble-t-il, est privilégiée par le radicalisme qui a dissipé les grandes synthèses totalitaires, et a remis en question par-là l'idée des progrès historiques. Cela explique pourquoi c'est justement vers la fin des années soixante qu'a surgi un engouement pour l'Europe centrale, alors que les grands systèmes philosophiques et les porteurs de la foi en le progrès – le libéralisme classique et le marxisme – se sont retrouvés dans une crise. » Et ce n'est pas loin de ce que Magris met en avant dans la postface de son livre, de l'expérience et du vécu postmodernes. Pour reprendre l'auteur, « L'Europe centrale est un laboratoire du nihilisme contemporain. » Qu'est-ce que cela veut dire exactement ? Il semble que l'Europe centrale représente aujourd'hui surtout le nihilisme et à la fois la résistance à celui-ci, car l'hétérogénéité disparate de sa composition nous rend conscients du fait que dans chaque réalité en apparence uniforme, il y a une pluralité d'éléments en conflit.

En résumé, nous pouvons dire que la dialectique de l'évident et du dissimulé, tout comme les questions des frontières et du transfrontalier, restent un fil permanent des polémiques entourant l'Europe centrale. Cette conscience d'une crise liée aux régimes totalitaires dans la culture de l'ère moderne a peut-être attiré et attire l'attention sur l'identité des peuples vivant dans cette région et au mythe d'Europe centrale comme tissu historico-culturel, qui est incontournable, mais qui ne peut jamais être entièrement décodé. A ce phénomène particulier, dans le contexte duquel le milieu littéraire – comme nous avons vu l'exemple avec ces deux romans – considère une approche basée sur la préservation des valeurs collectives tout aussi valables qu'une approche analytique personnelle, rendant ainsi possible la réconciliation des deux attitudes.

ARTES

Esercizi di scrittura della nobiltà romana nelle Fiandre farnesiane. Il *Compendio delle principali attioni militari fatte nella Fiandra dal principe Alessandro Farnese* di Tarquinio Capizucchi

Giampiero Brunelli
Sapienza. Università di Roma
giampiero.brunelli@uniroma1.it

Abstract

The article presents a text, *Compendio delle principali attioni militari fatte nella Fiandra dal principe Alessandro Farnese*, written by Tarquinio Capizucchi. After focusing on young nobles' participation in the Spanish–Flemish war, particularly under Alessandro Farnese's command, readers are given some information about the author – a military officer from Rome, nephew of Camillo, who died in Komárom in November 1597. Then follow explanations regarding the *Compendio* itself – an account of a particular phase of Farnese's 1581 campaign in Northern France, without autobiographical details, except for one. Instead, the text offers realistic judgements about the Prince of Parma's strategy and about the political background, not so common among Roman men of war. An edition of the source with notes appears in the appendix.

1 Introduzione

I ceti aristocratici italiani, per primi quelli residenti nei domini spagnoli, si impiegarono prontamente nelle guerre di Fiandra. Anche a Roma quel “Teatro” era percepito come “il più famoso, che in quel tempo si trovasse, e si stimava

assai militare in quella guerra, et si haveva per generale un Alessandro Farnese:¹ le famiglie nobili più vicine per parentela o per legami clientelari al casato di Paolo III, che a fine Cinquecento vivevano una difficile congiuntura, non esitarono ad inviare presso il principe di Parma i propri rampolli, non di rado gli stessi primogeniti; e gli osservatori notarono a più riprese le partenze di “cavallieri giovani come venturieri per vedere la guerra”.² Fra questi, il marchese Francesco Sforza, postosi “all’ordine in gran diligenza per partire alla rinfrescata”, non lesinò spese “volendo S.S.^{ria} comparire con 20 gentilhuomini benissimo a cavallo, oltre alla famiglia che in tutto saranno da 40 bocche”.³ I documenti permettono talvolta di entrare nel complesso delle motivazioni di quei giovani: ancora lontani dall’assimilare i modelli comportamentali legati all’etica curiale⁴, essi fecero della partecipazione alle campagne di Fiandra non solo il fulcro di un’inequivoca auto-rappresentazione di *status*, ma anche, più

¹ *Historia della famiglia Capizucchi compilata dal P. Raimondo Capizuccho Maestro del Sacro Palazzo parte I*, nella Biblioteca Nazionale Centrale, Roma (d’ora in poi BNCr), Mss. Vitt. Em. 540, p. 349r. A riguardo, cfr. S. Nitti: ‘Capizucchi, Raimondo’, in: *Dizionario Biografico degli Italiani* (d’ora in poi *DBI*), vol. 18, Roma: Istituto per la Enciclopedia Italiana fondato da G. Treccani, 1975: 573–575. In generale, sulla partecipazione delle aristocrazie italiane alle guerre di Fiandra, cfr. *I Farnese. Corti, guerra e nobiltà in antico regime*, Atti del convegno di studi, Piacenza, 24–26 novembre 1994, a cura di A. Bilotto, P. Del Negro e C. Mozzarelli, Roma: Bulzoni, 1997 e G. Bertini: ‘La nazione italiana nell’esercito di Alessandro Farnese nei Paesi Bassi: Nuove prospettive’, *Philostrato. Revista de Historia y Arte*, n° straordinario (marzo), 2018: 258–295.

² L. Donà al Senato, Roma, I settembre 1582, in Archivio di Stato di Venezia (d’ora in poi ASVE), *Senato Dispacci, Roma* (d’ora in poi SDR), 16: f. 313v. Lo stesso Donà in un successivo dispaccio del 4 marzo 1583 (in ASVE, SDR, 17, ff. 6r–v) così commentava la notizia di una lite tra Virginio Orsini e suo cugino Guido Baglioni: “Buona taglia de giovani, et de’ cavallieri sono veramente ambidue, et sono ambedui maritati, et si può dir novelli sposi”.

³ Avvisi di Roma del 28 luglio 1582, nella Biblioteca Apostolica Vaticana (d’ora in poi BAV), *Urb. lat.* 1050, f. 269r. Ventenne al momento della partenza per le Fiandre, era marchese di Varzi e Castell’Arquato; successivamente fu creato cardinale. Cfr. *Genealogien zur Papstgeschichte*, hrsg. von Christoph Weber, Stuttgart: Hiersemann, 1999–2002, vol. II: 883.

⁴ A metà Seicento può sembrare evidente che “tra gli aristocratici romani, nati e cresciuti in famiglie sempre affollate di monsignori e cardinali, l’etica curiale ha certo buon gioco nei confronti di quella cavalleresca”. R. Ago: ‘Giovani nobili nell’età dell’assolutismo: autoritarismo paterno e libertà’, in *Storia dei giovani*, a cura di G. Levi e J.-C. Schmitt, vol. I, Roma-Bari: Laterza, 1994: 375–426, p. 391. Cfr. anche R. Ago: ‘Farsi uomini. Giovani nobili nella Roma barocca’, *Memoria. Rivista di storia delle donne*, 3, no. 27 (1989): 7–21. Gli atteggiamenti sociali dei giovani del secondo Cinquecento sembrano però ancora molto sensibili al richiamo dell’identità militare. Cfr. G. Brunelli, ‘Soldati vecchi della scuola di Fiandra. Nobiltà ed esercizio delle armi nello Stato della Chiesa fra Cinque e Seicento’, in: *I Farnese... op.cit.*: 421–444, ove sono ricordati, fra gli altri, gli esempi di casa Caetani, Caffarelli, Capizucchi, Gottifredi, Lancillotti, Maccarani.

concretamente, il baricentro di un peculiare percorso di costruzione della propria identità aristocratica. Il giovane erede dei duchi di Sermoneta, al momento di partire, scrisse a Marcantonio Colonna di non aver voluto “perder tempo” e di essersi deciso invece a “cercar[e] d’imparar qualche cosa”.⁵ L’eccezionale valore formativo dell’esperienza nelle Fiandre doveva estendersi addirittura allo stesso erede di casa Farnese: con molta enfasi i redattori romani degli *avvisi* diedero notizia che Alessandro Farnese aveva scritto a Ranuccio (che chiedeva di poter raggiungere il padre) di “non sper[are] d’havere altro carico, che una compagnia de cavalli leggeri, et sicuro che alla prima occasione di far impresa, converrà lui combattere le prime file”.⁶ Più raramente, le lettere che accompagnavano le partenze dei giovani gentiluomini si rivelano scritte non convenzionali, che consentono di aprire finestre sulla dinamica dei rapporti inter-generazionali e persino sulla sfera intima.

“Se ne viene Virginio mio – scriveva Lucrezia Salviati Orsini al principe Alessandro Farnese – a servir l’Altezza V.^a in questa guerra e sì bene come madre pietosa d’un figlio di dicesset’anni e per esser la prima uscita di casa, me ne sento uscir l’anima, non di meno conoscendo il desiderio di questo giovane essere honorato mi son contentata ch’eseguisca la volontà sua; raccomandandolo al S.^{or} Dio, quanto può indegna serva: mi consola apresso questo, che venga a servir l’Altezza V.^a ch’essendo quel principe e cavalliero di tanto honore e valore, non potria riuscire se non cavalliero honorato”.⁷

Anche il giovane erede di casa Malatesta, Carlo, di quindici anni di età, fu chiesto come paggio da Alessandro Farnese: per tutta l’età moderna, com’è noto, servire in quella veste i comandanti di eserciti è stato uno degli strumenti formativi accessibili agli adolescenti dei gruppi aristocratici italiani ed europei.⁸

⁵ Pietro Caetani a Marcantonio Colonna, Sermoneta, 29 febbraio 1584, in Archivio Colonna, Subiaco (d’ora in poi AC), II C.D. 1, lettera 5362 [b. 46]. In occasione della partenza, il padre Onorato aveva “fatto diligentia [di] metterli homini appresso delli migliori che se sia possuto.” Onorato Caetani al cognato Marcantonio Colonna, Sermoneta, 2 marzo 1584, in AC, II C.D. 1, lettera 5198 [b. 46].

⁶ Avvisi di Roma, 5 aprile 1586, in BAV, *Urb. lat.* 1054, f. 130v.

⁷ Lucrezia Salviati Orsini al principe A. Farnese, 7 settembre 1582, in Archivio di Stato di Parma (d’ora in poi ASPR), *Archivio Farnesiano* (d’ora in poi *Arch. Farn.*), *Carteggio estero, Roma*, b. 393 [carte non numerate]. Gli Avvisi di Roma del 1 settembre 1582 (in BAV, *Urb. lat.* 1050, f. 323v) confermavano che erano sul punto di partire per le Fiandre i figli di Latino Orsini, Virginio, e di Astorre Baglioni, Grifone.

⁸ Cfr. J. R. Hale: ‘The military education of the officer class in early modern Europe’, in: *Idem.: Renaissance War Studies*, London: The Hambledon Press, 1983: 225–246, pp. 229–230 in particolare.

Il padre di Carlo, il marchese Giacomo Malatesta, confermava nell'occasione al cardinal Farnese di essere soprattutto mosso dal desiderio che egli "potesse attendere a quelle virtù e creanze, che si convengono a un cavaliere", ma aggiungeva particolari interessanti: "non desiderando maggior contento che vederlo dotato di lettere et scienze", infatti, egli aveva deciso di farlo accompagnare da un gentiluomo, da alcuni maestri e da una mezza dozzina di servitori "acciò servisse honoratamente":⁹ il tutto al costo di circa 700 scudi annui. L'invio di un giovane nelle Fiandre gradatamente si configurò come un investimento da giustapporre a strategie già consolidate: tra i figli di Vincenzo Vitelli, i sei più piccoli erano a Ferrara alla corte del Duca Alfonso d'Este, il settimo era a Roma nel seguito del prelado di famiglia, l'ottavo a Parigi a completare gli studi "et il nono in Fiandra dal Principe di Parma".¹⁰

Questi percorsi formativi furono dotati di strumenti peculiari, come la *Instruzione* consegnata al giovane Pietro Caetani in partenza da Roma. Si tratta di un testo su cui la storiografia ha già avuto occasione di soffermarsi.¹¹ In questa sede deve essere notato che la *Instruzione* non fu solo l'ennesima proposta della cultura della corte, non rappresentò soltanto uno degli innumerevoli testi sulle virtù del cavaliere (e cortigiano); infatti, il testo steso da Giovan Francesco Peranda per l'erede di casa Caetani illustrava anche gli usi della scrittura che a fine Cinquecento erano ritenuti funzionali ai processi di apprendimento dei giovani nobili militari. A Pietro si davano diverse raccomandazioni: scrivere spesso ai propri consanguinei a Roma, che avrebbero goduto del privilegio di avere sempre notizie fresche dal teatro di guerra; "farsi pian piano un ricchissimo suppelletile di proposizioni militari", cioè un vero e proprio manuale pratico dell'arte militare in forma di rubrica; tenere un diario dei principali avvenimenti

⁹ Giacomo Malatesta al card. Alessandro Farnese, Roncofreddo, 6 settembre 1587, in ASPR, *Arch. Farn.*, *Carteggio estero, Roma*, b. 405. [carte non numerate], donde sono tratte anche le precedenti citazioni.

¹⁰ Avvisi di Roma del 19 novembre 1583, in BAV, *Urb. lat.* 1051, f. 502r.

¹¹ *Instruzione all' Illustriss. Sig. Pietro Gaetano, quando andò in Fiandra*, in *La Seconda Parte del Tesoro Politico, nella quale si contengono trattati, discorsi, relationi, ragguagli, istruzioni, di molta importanza per li maneggi, interessi, pretensioni, dipendenze, e disegni de principi ... Di nuovo raccolta ad istanza di Girolamo Bordone, & Pietro Martire Locarni, In Milano: appresso Girolamo Bordone, e Pietromartire Locarni compagni*, 1601: 502–517. La versione castigliana del testo è stata pubblicata in appendice a F. J. Bouza Álvarez: *Imagen y propaganda. Capítulos de la historia cultural del reinado de Felipe II*, Madrid: Akal, 1998: 235–245. Sul *Thesoro politico*, cfr. S. Testa: 'Alcune riflessioni sul *Thesoro Politico* (1589)', *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* 64, 2002: 679–687.

del conflitto, con l'avvertenza di annotare “non solamente i successi, ma li modi, & le cause”.¹² Non è dato sapere se il giovane erede del ducato di Sermoneta abbia fatto tesoro di queste raccomandazioni: nell'Archivio Caetani di Roma sono conservate soltanto le sue lettere. Tuttavia, in altri casi, è rimasta traccia delle attività di costruzione della memoria da parte dei giovani nobili inviati presso Alessandro Farnese. Fra i manoscritti utilizzati da Farmiano Strada per stendere la sua storia della guerra di Fiandra sono conservate, ad esempio, le *Relationi e memorie di Fiandra del cap.° Alessandro Torelli*, esponente di un'importante famiglia del patriziato di Fano, nelle Marche, destinato ad una brillante carriera militare negli eserciti dello Stato della Chiesa.¹³ In questo universo di scritture si colloca il *Compendio delle principali attioni militari fatte nella Fiandra dal principe S.r Alessandro Farnese, nel primo anno, ch'io Tarquinio Capizucchi mi ritrovai seco alla guerra*.¹⁴

1.1 L'autore: Tarquinio Capizucchi (1563–1628)

Tarquinio Capizucchi, *nobilis vir* romano nato nel 1563, era figlio di Cencio, maestro di campo generale delle milizie e dei soldati stipendiati dello Stato della Chiesa, nonché comandante di una galera pontificia in occasione della battaglia di Lepanto.¹⁵ Perso il padre nel 1575, Tarquinio era passato sotto

¹² *Istruzione all' Illustriss. Sig. Pietro Gaetano...*, *op.cit.*: 507–508 (dove sono tratte anche le precedenti citazioni).

¹³ Le *Relationi e memorie di Fiandra* sono conservate in BNCR, *Fondo Gesuitico*, n. 371, ff. 91r–102v. Torelli sarà sotto Urbano VIII prima capitano nei presidi della città di Ferrara, poi ufficiale superiore degli ordinamenti militari territoriali in Sabina e infine, durante la guerra di Castro, foriere maggiore della cavalleria nel Ferrarese, cioè l'ufficiale preposto alla predisposizione degli accampamenti, quando essa era in marcia, e quartiermastro generale dell'artiglieria a Perugia, vale a dire l'ufficiale che soprintendeva, *in loco*, a tutti gli aspetti logistici di quella specialità. Cfr. i suoi carteggi in BAV, *Barb. lat.* 9384, 9678, 9690, 9736.

¹⁴ In BAV, *Barb. lat.* 5649, ff. 97r–102v (d'ora in poi 'Compendio').

¹⁵ Cfr. M. Giansante, 'Capizucchi, Cencio', in: *DBI*, vol. 18, Roma: Istituto per la Enciclopedia Italiana fondato da G. Treccani 1975: 566–568. Il testo del suo breve di nomina a *mastro di campo generale* (datato 3 maggio 1563) si legge in BNCR, *Vitt. Em.* 542, 'Memorie spettanti alla nobilissima casa Capizucchi raccolte dal rev.mo padre D. Giulio Lucenti abate cistercense, parte prima' [1687]: ff. 486–489. La carica coincideva con un importante incarico di stato maggiore, il secondo o il terzo nella linea di comando. Fu oggetto di una monografica trattazione da parte di Giorgio Basta: *Il mastro di campo generale*, In Venetia: appresso Giovan Battista Ciotti senese all'Aurora, 1606. Sul Basta, generale e uomo di governo attivo in Ungheria e in Transilvania fra il 1597 e il 1606, cfr. *infra*, nota 109.

la protezione dello zio Camillo, che a Lepanto aveva combattuto a fianco di Alessandro Farnese e che era stato tra i primi a prendere la via delle Fiandre. Già nell'aprile del 1581, non compiuti i diciotto anni di età, Tarquinio era destinato a raggiungere il principe di Parma: Camillo Capizucchi ne informò il duca Ottavio Farnese pregandolo di scrivere per lui una calorosa lettera di accompagnamento; lo stesso Camillo scrisse in proposito al principe Alessandro e quest'ultimo rispose rassicurandolo che il giovane paggio Tarquinio sarebbe stato in ottime mani.¹⁶ Tarquinio giunse nelle Fiandre prima dell'estate del 1581 ed il principe di Parma lo insignì del "guidone", cioè dell'onere di portare il piccolo stendardo che serviva da punto di vista per allineare le truppe della fanteria o, più frequentemente, della cavalleria leggera.¹⁷ Tarquinio rimase nelle Fiandre fino al 1586, quando tornò a Roma "ad accommodare le sue cose".¹⁸ Provveduto rapidamente ai bisogni della famiglia, rientrò nelle Fiandre e prestò servizio come ufficiale nel *tercio* di Camillo Capizucchi. Rimase nel teatro di guerra anche dopo la morte del duca di Parma, rientrando definitivamente a Roma all'inizio di ottobre 1594.¹⁹ Subito brigò per ottenere una pensione spagnola come ricompensa ai servizi prestati, ma dovette aspettare fino al 1605; nel contempo, egli trascurò di impegnarsi nelle spedizioni militari allestite negli stessi anni dal papato: le tre spedizioni contro i Turchi in Ungheria e in Croazia,

¹⁶ Cfr. le lettere di Camillo Capizucchi al duca Ottavio Farnese, Roma, 16 aprile 1581, in ASPR, *Arch. Farn.*, *Carteggio estero, Roma*, b. 389 [carte non numerate] e di Alessandro Farnese a Camillo Capizucchi, Mons 9 maggio 1581, *ivi*, *Carteggio estero, Paesi Bassi*, b. 111 [carte non numerate]. Su Camillo Capizucchi, protagonista della seconda spedizione pontificia in Ungheria del 1597, cfr. G. Brunelli, *La santa impresa. Le crociate del papa in Ungheria (1595-1601)*, Roma: Salerno 2018: 106, 112, 118-119.

¹⁷ Cfr. la lettera di Tarquinio Capizucchi al card. Alessandro Farnese, Tournay, 7 marzo 1582, in ASPR, *Arch. Farn.*, *Carteggio estero, Paesi Bassi*, b. 111 [carte non numerate]. Sul "guidone" nel lessico militare del Cinquecento, cfr. N. Tommaseo, B. Bellini, *Dizionario della lingua italiana*, vol. 9, Milano: Rizzoli 1977 (ripr. facs. dell'ed. Torino: Unione Tipografico Editrice, 1865): 616.

¹⁸ Laudomia Capizucchi al principe di Parma, 15 aprile 1586, in ASPR, *Arch. Farn.*, *Carteggio estero, Roma*, b. 402 [carte non numerate]. In occasione del rientro a Roma del Capizucchi, Alessandro Farnese scrisse una lettera di raccomandazione al cardinal nipote di Sisto V. È conservata la minuta della risposta del card. Alessandro Damasceni Peretti ad Alessandro Farnese, Roma, 30 agosto 1586, in Archivio Apostolico Vaticano (d'ora in poi AAV), *Fondo Confalonieri*, 48, f. 22v. I fratelli di Tarquinio si chiamavano Antimo ed Emilio. Cfr. il testamento del padre Cencio del 13 giugno 1570 in Archivio di Stato di Roma (d'ora in poi ASR), *Collegio dei Notai Capitolini*, [Prospero Campana], vol. 465 [testamenti], ff. 25r-31r.

¹⁹ Cfr. Avvisi di Roma dell'8 ottobre 1594, in BAV, *Urb. lat.* 1062, ff. 610v-611r.

i preparativi per la devoluzione del ducato di Ferrara alla Santa Sede.²⁰ Tornò in servizio soltanto per pochi mesi, tra l'aprile 1606 e il maggio 1607, in occasione degli armamenti fatti in occasione dell'Interdetto di Venezia, come *governatore generale dell'armi* nelle Marche, vale a dire l'ufficiale più alto in grado della regione.²¹ Le relazioni coeve degli ambasciatori veneziani lo descrivevano come un nobile militare con dodici anni di guerra sulle spalle, ma sostanzialmente a riposo. Solo, come si legge in un memoriale del 1610, non si mancava di ricordare che “con esser stato paggio del duca [Alessandro Farnese] ha havute occasioni d'intender molte cose per essersi trovato sempre appresso la persona di quella Altezza”.²² Il Capizucchi tornò in servizio durante il pontificato di Urbano VIII. Era lui, con Lotario Conti e Mario Frangipane, uno dei “soldati vecchi della scuola di Fiandra” convocati nel 1625 da papa Barberini come consulenti militari.²³ A quella data, il Capizucchi era già stato investito di uno dei più alti gradi nella gerarchia dell'esercito pontificio, quella di *mastro di campo generale*²⁴: suo compito era quello di soprintendere alle strutture militari, alla logistica, agli organigrammi degli ufficiali nelle Marche, in Umbria e in Romagna.

Gli anni del rientro in servizio attivo del Capizucchi (1624–1628) hanno lasciato cospicue tracce documentarie: le sue lettere inviate al generale Carlo Barberini occupano ben dieci registri del fondo dei manoscritti *Barberiniani latini* della Biblioteca Vaticana.²⁵ Il Capizucchi vi descrisse minutamente il proprio operato, richiamando frequentemente le sue esperienze giovanili nelle

²⁰ Cfr. G. Brunelli, *La santa impresa...*, *op.cit.* e G. Brunelli, *Soldati del papa. Politica militare e nobiltà nello Stato della Chiesa (1560–1644)*, Roma: Carocci, 2003: 111–115.

²¹ Il suo nome fu proposto dallo stesso papa Paolo V. Cfr. il verbale della congregazione dell'Armi del 31 gennaio 1607, in AAV, *Fondo Pio*, 105, f. 41r–v. Della sua entrata in servizio dà conto la lettera di Antonio Del Drago a Francesco Borghese, Fano, 8 aprile 1607, f. 105r, in AAV, *Fondo Borghese*, II, 35, f. 84r. Sugli arruolamenti per la crisi con Venezia, cfr. G. Brunelli: *Soldati del papa...*, *op.cit.*: 115–118.

²² Memoriale intitolato ‘Capitani esperti. 1610’, in BAV, *Ottob. lat.* 2335, ff. 43r–46r, f. 44v.

²³ Avvisi di Roma del 18 gennaio 1625, in BAV, *Urb. lat.* 1095, f. 39r–v. L'occasione era data dalla questione dei forti della Valtellina. Cfr. G. Brunelli: *Soldati del papa...*, *op.cit.*: 190–193.

²⁴ Ne danno notizia già gli Avvisi di Roma del 27 settembre 1623, in BAV, *Urb. lat.* 1093, f. 743r. I successivi Avvisi del 28 febbraio 1624 (in BAV, *Urb. lat.* 1094, f. 124v) riferiscono del trasferimento del Capizucchi alla sua sede di servizio, Ancona, e del suo stipendio (che avrebbe raggiunto i duemila scudi annui). Il *generale di santa Chiesa* Carlo Barberini con dispaccio datato Roma, 24 feb. 1624 al presidente di Romagna e ai governatori di Perugia e Macerata diede una ufficiale presentazione del Capizucchi. Si legge in BAV, *Barb. lat.* 6293, f. 117r.

²⁵ Cfr. BAV, *Barb. lat.* 9388–9397.

Fiandre ed elevando la figura di Alessandro Farnese a pietra di paragone della concreta, quotidiana attività di servizio. L'icona del duca di Parma costituiva così l'emblema del patrimonio di conoscenze che egli, nella cortigiana logica del "dono",²⁶ poteva offrire al suo "assoluto padrone", il generale Carlo Barberini: esplicitamente il Capizucchi gli confessò in una lunga lettera che avrebbe "voluto poter trasferire in lei tutte le gloriose imprese fatte dal Duca di Parma mio Generale, e quelle d'Henrico IV dalla parte contraria".²⁷

1.2 Il *Compendio*

Non si trattava di semplici esibizioni, espresse enfaticamente: infatti, come accennato, il *Compendio* in oggetto si trova proprio nel fondo dei manoscritti Barberiniani latini della Biblioteca Vaticana. Si tratta forse del testo noto a fine Seicento a Prospero Mandosio, autore della *Bibliotheca romana*, ed allora conservato presso gli eredi. In particolare, Mandosio segnalava di Tarquinio Capizucchi una *Relationem Summariam italice rerum a se in Belgio gestarum*, rivelando addirittura la sua fonte: gliene avrebbe parlato uno dei discendenti, il cardinale Raimondo Capizucchi.²⁸ Raimondo Capizucchi, nato con il nome di Camillo, domenicano, maestro del Sacro Palazzo (dal 1654 al 1663 e poi dal 1673), cardinale dal 1681, era in effetti anche un cultore delle memorie familiari; lasciò manoscritta una *Historia della famiglia Capizucchi* conservata alla Biblioteca Nazionale Centrale di Roma.²⁹ Nel ritratto ivi dedicato a Tarquinio Capizucchi, però, il cardinale Raimondo non fece menzione di un memoriale da lui composto;³⁰ né di questa prova si parlava in altre storie di famiglia della famiglia Capizucchi comparse nel Seicento, manoscritte e a stampa.³¹ Il testo

²⁶ Sul "dono" come risorsa di una sociabilità che ha ragioni pratiche di stabilire rapporti, cfr. F. Pouillon: 'Dono', in: *Enciclopedia Einaudi*, vol. V, Torino: Einaudi, 1978: 107-125.

²⁷ Tarquinio Capizucchi a Carlo Barberini, Ancona, 6 settembre 1626, in BAV, *Barb. lat.* 9394, ff. 68r-69r, f. 68v. Da qui è tratta anche la precedente citazione.

²⁸ Cfr. P. Mandosio: *Bibliotheca Romana seu Romanorum scriptorum centuriae*, vol. II, Romae: typis, ac sumptibus Ignatij de Lazzaris, 1692: 167-68. Questo l'intero passo: "Scripsit Tarquinius, uti mihi constat ex notionibus perhumaniter habitis ab eminentissimo cardinali Raymundo Capisucco, *Relationem Summariam italice rerum a se in Belgio gestarum*, quae apud haeredes asservatur".

²⁹ Cfr. BNCR, *Vitt. Em.*, mss. 540-541.

³⁰ Cfr. 'Historia della famiglia Capizucchi' compilata dal P. Raimondo Capizuccho, in BNCR, *Vitt. Em.*, ms. 540: 558r-566v.

³¹ Cfr. V. Armanni: *Della nobile, & antica famiglia de' Capizucchi baroni romani diramata da un medesimo stipite con quella de' conti di Tun prosapia grande, e famosa della Germania*, in Roma:

non è ignoto: venne correttamente segnalato, anche se non illustrato, nella voce del *Dizionario Biografico degli Italiani* dedicata a Tarquinio Capizucchi.³²

Lo scritto è pervenuto incompleto. Il frammento conservato si apre con l'illustrazione degli scenari aperti dalla presa di Maastricht e dal trattato di Arras e si arresta prima della conquista di Tournai. Quanto alla datazione, si può stabilire con certezza soltanto il *terminus post quem*, collocato nel settembre 1586. Capizucchi denota infatti il Farnese come "Duca di Parma" ricordando che "era all'ora Principe". Il fatto che non sia richiamata nessuna formula onorifica per i defunti ("di fe: me:" o "di glo: me:"³³) lascerebbe pensare che *terminus ad quem* possa essere il 1592, anno della morte del Farnese: ma questa è solo un'ipotesi. La presenza dell'autore, manifestata dall'uso di un verbo in prima persona, è limitata ad un solo ricordo, posto all'inizio dello svolgimento:

"io giunsi in Fiandra l'anno 1581 nel principio della primavera,
et trovai l'essercito della M. Catt.ca all'assedio di Cambrai, et fui
subito honorato della Corneta reale".³⁴

Il Capizucchi, a differenza degli autori della feconda memorialistica spagnola scaturita dalle guerre di Fiandra,³⁵ non volle dunque dar spazio alle sue personali esperienze. Materia principale dello scritto era proprio la campagna militare della seconda metà del 1581.

per Nicol'Angelo Tinassi, 1668: 32–34; A. Adami: *Elogii storici de' due marchesi Capizucchi fratelli Camillo, e Biagio celebri guerrieri del secolo passato*, in Roma: nella stamperia della Reverenda Camera Apostolica: per Francesco Antonio Tinassi, 1685: 26; 'Memorie spettanti alla nobilissima casa Capizucchi raccolte dal rev.mo padre D. Giulio Lucenti abate cistercense' [1687], in BNCR, *Vitt. Em.* 542–543 (in particolare *Vitt. Em.* 543: 437r–510v). Sulle storie della famiglia Capizucchi, ma con riferimento soprattutto alle vicende medievali, cfr. R. Bizzocchi: *Genealogie incredibili. Scritti di storia nell'Europa moderna*, Bologna: Il Mulino, 1995 e la sua recensione in E. Irace: 'Vero, falso, autentico', *Quaderni storici* 33, 1998: 201–216.

³² Cfr. M. Giansante, 'Capizucchi, Tarquinio', in: *DBI*, vol. 18, Roma: Istituto per la Enciclopedia Italiana fondato da G. Treccani, 1975: 575–577, p. 577.

³³ Le due forme abbreviate, come è noto, indicano rispettivamente "di felice memoria" e "di gloriosa memoria".

³⁴ 'Compendio', in BAV, *Barb. lat.* 5649, f. 97r. "Cornetta reale" era detta la piccola insegna di cavalleria, di forma quadrata, che si dispiegava in battaglia qualora fosse presente il sovrano. Cfr. *Vocabolario degli Accademici della Crusca, quinta impressione*, vol. I, In Venezia: appresso Francesco Pitteri, 1741: 579.

³⁵ Cfr. D. Maffi: 'El perfecto capitan fra guerra e pace. La trattatistica militare nella Spagna di Filippo II', in: *Guerra e pace nel pensiero del Rinascimento*, a cura di L. Secchi Tarugi, Firenze: Cesati, 2005: 447–466, pp. 455–457, ove è ricordata la centralità delle esperienze nelle Fiandre.

1.3 Il contesto

Non si trattava di un soggetto che potesse facilitare l'obiettivo di presentare il Farnese come eccellente comandante di eserciti: le operazioni seguite alla pace con le province dei Malcontenti, com'è noto, coincisero con una misera prova dell'esercito delle Fiandre.³⁶ Il Farnese in quell'anno era impegnato soprattutto nel blocco della città di Cambrai, contea (poi ducato) arcivescovile nominalmente sottoposto al dominio imperiale, ma dopo il passaggio al campo degli Stati generali governata prima dal barone d'Incy, poi da Jean de Monluc, signore di Balagny, a nome del duca d'Anjou.³⁷ L'Anjou non aveva nascosto l'intenzione di soccorrere la città e già in primavera Farnese era stato impegnato nel contrasto di alcuni colpi di mano francesi per superare il blocco. Il quadro mutò quando lo stesso Anjou ruppe gli indugi e, radunato un forte esercito, il 15 agosto 1581 varcò i confini. Il Farnese, che il 17 agosto aveva ascoltato (senza darvi credito) le scuse dell'ambasciatore Pomponne de Bellièvre a nome di Enrico III e della regina madre Caterina de' Medici, tenne i movimenti di queste truppe sotto osservazione; si preparò addirittura allo scontro, ma poi decise di ripiegare: il 18 agosto il duca d'Anjou fu accolto trionfalmente in Cambrai. Al principe di Parma restavano soltanto la soddisfazione di aver compiuto la ritirata in ordine e il risultato di aver catturato uno dei più importanti gentiluomini francesi presenti nel contingente, il visconte di Turenne. Farnese, nell'occasione, ottenne altresì l'assenso dei deputati degli Stati delle province riconciliate alle sue richieste di richiamare in servizio alcuni contingenti stranieri, che furono poi arruolati in Germania. Quanto al duca d'Anjou, prese in poche settimane Arleux, Lécuse, Cateau-Cambrésis, ma altrettanto rapidamente il suo esercito, non finanziato né soccorso dagli Stati generali, iniziò a sfaldarsi. Alla fine di

³⁶ Parker parlava infatti di una "poor military performance of the army of Flanders" (G. Parker: *The Dutch Revolt*, Harmondsworth: Penguin, 1981: 209).

³⁷ Su questa fase della storia di Cambrai, cfr. E. Bouly de Lesdain: *Histoire de Cambrai et du Cambrésis*, Cambrai: [s. n.], 1847: 314–334. Dettagli sulle trattative per acquistare la signoria su Cambrai nel dispaccio di Henry Cobham al Burghley, 6 marzo 1580, in: *Calendar of State Papers. Foreign Series, of the reign of Elizabeth preserved in the Public Record Office*, edited by J. Stevenson et alii, vol. 14: 1579–1580, edited by A. J. Butler, London: Longman, Green, 1904: 181–182. Qui è riportato anche un breve sommario delle capitolazioni. Poco dopo, con il trattato di Plessisles-Tours (firmato il 19 settembre 1580 e ratificato il 23 gennaio 1581), Anjou, fratello del re di Francia Enrico III, doveva ricevere la sovranità dei Paesi Bassi. Cfr. A. Clerici: *Costituzionalismo, contrattualismo e diritto di resistenza nella rivolta dei Paesi Bassi. 1559–1581*, Milano: Franco Angeli, 2004: 179–193.

settembre l'Anjou era alle frontiere dell'Artois, presso Hesdin e poco dopo si ritirò a Saint-Valéry, sulla Somme. Qui ricevette un'ambasceria del principe di Orange che gli chiedeva di tornare nei Paesi Bassi, in particolare di seguire la costa della Manica e di congiungersi con l'esercito degli Stati, che aveva avuto ordine di muovere verso Dunkerque, minacciata dal Farnese. Anjou riunì un nuovo contingente che avanzò fino a Boulogne; non riuscendo però a procedere oltre, abbandonò le operazioni: alla fine di ottobre si sarebbe imbarcato per l'Inghilterra. Se Farnese aveva promosso l'azione contro Dunkerque era anche per tenere impegnato l'esercito degli Stati generali, comandato dal principe d'Épinoy, Pierre de Melun, dissimulando il suo vero obiettivo, Tournai. Lasciato con una veloce e spregiudicata mossa il teatro settentrionale, l'assedio di Tournai iniziò nell'ottobre 1581. Gli assediati fecero una forte resistenza, ma dovettero capitolare in poco meno di due mesi.

1.4 Il punto di vista del Capizucchi

Questi, per sommi capi, i fatti della campagna del 1581. La narrazione di Capizucchi li segue piuttosto fedelmente, ma con una prospettiva interpretativa in più punti peculiare. Capizucchi non faceva distinzioni tra la regina Caterina, l'irrequieto duca d'Anjou e lo stesso re di Francia: a suo giudizio l'obiettivo di Farnese nel blocco di Cambrai era semplicemente "tirare i francesi al soccorso di essa", cosa che avrebbe spinto le Province riconciliate a chiedere l'impiego di contingenti stranieri, "sì come successe poi". Questo disegno gli appariva un "bellissimo strattagemma", un "pensiero [...] sì alto, et sagace che non può essere non ammirato da chiunque ben lo considera et ben intende il mestier della guerra, et fu non meno da gran politico, che da gran capitano".³⁸ Coerentemente con questa impostazione, la spedizione di aiuto a Cambrai non appariva a Capizucchi un'iniziativa del duca d'Anjou. "La Francia – spiegava con una precoce capacità di individuare il soggetto politico pubblico, niente affatto scontata in un gentiluomo romano di fine Cinquecento – giudicò di dare il soccorso a Cambrai, ma però sotto nome della Regina madre, della quale

³⁸ 'Compendio', in BAV, *Barb. lat.* 5649, f. 97v (dove sono tratte anche le precedenti citazioni). Secondo il contemporaneo Paolo Rinaldi, erano stati i capi valloni (soprattutto Montigny e Roubaix) a volere l'iniziativa contro Cambrai. Cfr. 'Liber relationum eorum quae gesta fuere in Belgio et alibi per ser. d. duces Alexandrium Farnesium', nella Bibliothèque Royale de Belgique, Ms. II, 1155: f. 81r (d'ora in poi 'Liber relationum'). Ringrazio sentitamente Giuseppe Bertini, studioso del Rinaldi, per avermi reso disponibile la stampa del microfilm di questo manoscritto.

era generale il duca di Lanson”.³⁹ Capizucchi non si curò dunque di ripercorrere la complessa situazione della corte francese all’inizio degli anni ’80 del Cinquecento, dominata dal singolare *ménage à trois* messo in evidenza dalla storiografia (il duca d’Anjou, la regina Elisabetta d’Inghilterra, la ribellione olandese).⁴⁰ Non citò nemmeno gli sforzi della diplomazia francese per prendere le distanze dalle iniziative del duca d’Anjou nel 1581 e fece proprio il punto di vista dei dispacci degli agenti farnesiani in Francia in quei mesi, che non davano credito a queste rassicurazioni e che invece ritenevano Enrico III pienamente coinvolto nell’avventura del fratello.⁴¹ Quindi, Capizucchi spostava l’attenzione sulla spedizione contro Cambrai, accumulando dettagli non riportati da altre fonti. Fece menzione di uno scontro diretto tra il “quartiere” del Farnese (cioè la sua guardia, insieme ai nobili del seguito) e le truppe francesi guidate dal visconte di Turenne, successivamente caduto prigioniero.⁴² In questa occasione, con le parole del Capizucchi, “ciascuno combatté valorosamente nel modo che si trovava, se bene con qualche confusione”.⁴³ Ancora più sorprendente il particolare di una sfida lanciata per mezzo di un trombettiere dal principe di Parma al duca d’Anjou. È noto che il 18 agosto, cioè il giorno del movimento dell’esercito francese in direzione di Cambrai, Farnese inviò a Bouchain tutta la fanteria, ma rimase con la cavalleria in vista della città e delle truppe nemiche in movimento fino alle due del pomeriggio. Nel racconto del Capizucchi, il principe di Parma avrebbe dato ordine di comunicare all’Anjou “che non trovandosi egli in stato di poter levare il soccorso a Cambrai lo stava aspettando in quel posto alla battaglia”: Anjou avrebbe risposto “che egli non veniva per rompere guerra al

³⁹ ‘Compendio’, in BAV, *Barb. lat.* 5649, f. 97v.

⁴⁰ Cfr. M. P. Holt: *The Duke of Anjou and the political struggle during the wars of religion*, Cambridge: Cambridge University Press, 1986: 133–165.

⁴¹ Cfr. i dispacci di Jean de Martigny al principe di Parma, Landrecies, 22 luglio e 9 agosto 1581, in: *Documents concernant les relations entre le duc d’Anjou et les Pays-Bas*, publiés par P. L. Muller et A. Diegerick, vol. IV: *Février 1581–mars 1583*: s Gravenhage: M. Nijhoff, 1898: 115 e 153. Secondo Rinaldi invece, “il duca D’Alanson inteso che la manifattura del forte impediva Cambrai delle vitovaglie, et del comercio, deliberò di soccorrere questa città senza indugiare”. Rinaldi, ‘Liber Relationum’: f. 82r. Ma anche Rinaldi riferiva la convinzione del principe di Parma che il forte esercito di Anjou fosse stato allestito con aiuti “dalla Madre, et tacitamente dal fratello [il re di Francia], che disimula[va]” (*ibid.*: f. 87r.).

⁴² Come ricordava già Famiano Strada, Turenne si imbatté nelle truppe di Giovanni di Bossù e fu da queste catturato. È verosimile che Capizucchi abbia voluto attribuire personalmente al Farnese uno dei pochi successi di quelle operazioni. F. Strada: *Della guerra di Fiandra deca prima ... volgarizzata da Paolo Segnere*, in Roma: per gli eredi del Corbelletti, 1648: 211.

⁴³ ‘Compendio’, in BAV, *Barb. lat.* 5649: f. 99r.

Re Cattolico, ma solo per rinfrancare in parte le pretese della Regina Madre per le cose di Portogallo”.⁴⁴ Infine, lasciato solo intendere l’ingresso dei francesi in Cambrai, Capizucchi si spostava sul terreno politico. Riferiva di colloqui di Alessandro Farnese con i principali esponenti della nobiltà vallona fedele al re Filippo II, durante i quali egli cercò di convincerli del pericolo che il paese finisse diviso tra il fratello del re di Francia, la regina d’Inghilterra, l’elettore palatino Giovanni Casimiro o, peggio, sotto il dominio del principe di Orange. Sarebbe stato dunque, secondo questa interpretazione, lo stesso principe di Parma – non i capi valloni Montigny e Roubaix – ad ottenere che fosse convocata la dieta dei rappresentanti delle province fedeli e che in quella sede si parlasse della necessità di arruolare di nuovo truppe straniere. Si concludeva così, per Capizucchi, la “artificiosa strada”, attraverso la quale “il Principe condusse a fine il suo intento”:⁴⁵ rafforzare l’esercito con aiuti esterni. Nel *Compendio* sono altresì enumerati i contingenti chiamati in servizio, attraverso i quali poté affrontare più agevolmente gli impegni della campagna. Capizucchi, invece, non diede conto del rapido deterioramento dell’esercito del duca d’Anjou, né si soffermò sulle poche conquiste francesi nel Cambrésis della tarda estate 1581. Diede piuttosto spazio alle battaglie di Saint-Ghislain, presa da truppe degli Stati e subito riconquistata dal principe di Parma; e dedicò una particolare attenzione ad una fase delle operazioni lasciata sempre in ombra dalle ricostruzioni memorialistiche e storiografiche: i movimenti per scongiurare che le truppe dell’Anjou si riunissero a quelle degli Stati.

Ancora una volta, Capizucchi guardava innanzi tutto al contesto politico. Essendo concentrate nelle Fiandre settentrionali le truppe degli Stati guidate dal principe d’Epinoy, l’Artois, sul cammino delle truppe francesi, sarebbe stato il principale teatro delle operazioni. Farnese – riferiva Capizucchi – convocò il consiglio di guerra allo scopo di mettere a punto la difesa della regione. Egli aveva in animo “di non abbandonarla, et particolarmente nel primo travaglio, in cui l’avversa fortuna l’havea posta”: il consiglio di guerra si dichiarò invece pronto a “fare in quella Provincia quello stesso che fece Francesco Primo Re di Francia quando l’Imperatore entrò in Provenza”,⁴⁶ cioè abbandonare il terreno e ritirarsi nelle piazzeforti. Farnese, continua il racconto di Capizucchi, non ritenne legittimo il paragone, poiché Francesco I nel 1536 non temeva che la Provenza avesse potuto ribellarsi al suo domino, mentre abbandonando l’Artois

⁴⁴ *Ibid.* (dove è tratta la precedente citazione).

⁴⁵ *Ibid.*: f. 100r.

⁴⁶ *Ibid.*: f. 100v (dove è tratta anche la precedente citazione).

si sarebbero create le condizioni di una nuova insurrezione. Così decise di dividere in due parti il suo esercito, una al comando del conte Pietro Ernesto di Mansfeld alle frontiere con la Fiandra, una al comando del marchese di Roubaix nell'Artois. Egli stesso "assisteva conforme al bisogno, et pericolo maggiore quando all'una, et quando all'altra parte. Et qui – esclamava il Capizucchi – bisognerebbe havere facondia sufficiente per poter esprimere la vigilanza, l'ingegno, et il valore di questo Principe, il quale per ogni ordine che egli dava, ancor che minimo voleva assistere personalmente nell'essequitione d'esso, et abbracciare sempre con la sua persona l'attioni più pericolose, et con grandissima prudenza si valeva così da una parte, come dall'altra de suoi esserciti".⁴⁷

Capizucchi si soffermava ancora su queste defatiganti operazioni tra settembre e ottobre 1581, dando ampio spazio agli accorgimenti tattici adottati dal Farnese, cioè a "tutti quei ottimi risguardi, che fanno degno un capitano d'essere gran conduttore d'essercito"; quanto però alla strategia generale, egli doveva ammettere che il principe di Parma cercava sempre di non essere costretto al combattimento aperto "per non mettersi in arbitrio della fortuna".⁴⁸ Farnese riuscì comunque nell'intento di impedire la congiunzione dell'esercito degli Stati con quello francese e di spingere quest'ultimo verso le coste della Manica: ormai la spedizione era al termine e il duca d'Anjou iniziava i preparativi per raggiungere l'Inghilterra. Il principe di Parma, nel contempo, riunite le sue truppe, si disponeva ad affrontare le truppe dell'Epinoy presso Dunkerque. Era un nuovo esempio di accorta dissimulazione: Farnese, ricorda Capizucchi, "si risolse d'ingannare questo essercito comandato dal Principe di Pinoý, dandoli ad intender di volersi trattenerne in quella parte".⁴⁹ Suo obiettivo era invece Tournai, raggiunta con rapide marce. L'ultima parte del racconto di Capizucchi è appunto dedicata a questo assedio. Il gentiluomo romano è minuzioso nella descrizione delle complesse manovre di attacco, con scavo di gallerie – dove "essendosi per sottoterra rincontrate le genti combatterono colà entro"⁵⁰ – e posa di mine. Capizucchi ricorda altresì l'improvviso ingresso in città di una truppa degli Stati che aveva avuto modo di conoscere la parola d'ordine del campo del principe di Parma, ma non riporta due episodi precedentemente avvenuti, ben noti ai primi storiografi italiani delle guerre di Fiandra: il ferimento del Farnese per un colpo di artiglieria sparato contro il suo alloggio e il suo

⁴⁷ *Ibid.*: f. 101r.

⁴⁸ *Ibid.* (dove è tratta la precedente citazione).

⁴⁹ *Ibid.*: f. 101v.

⁵⁰ *Ibid.*: f. 102v.

combattimento in prima persona durante un contrattacco degli assediati.⁵¹ La narrazione viene interrotta a questo punto: il resto del *Compendio* non è pervenuto.

1.5 Conclusione

La storiografia ha messo in evidenza il peso del modello del ‘perfetto capitano’ nella cultura dell’antico regime. Costruendo e ripensando questa figura di ‘capitano generale’, la trattatistica tra Cinque e Seicento diede vita a due filoni principali: “quello in cui si enunciano i parametri dell’idealtipo, e quello, invece, che traccia profili di singoli individui”.⁵² Punto di arrivo era una letteratura esemplare, che contaminava i modelli antichi con codici culturali consolidati (quello legato all’etica cavalleresca, quello promosso dalla Chiesa posttridentina) e con gli influssi originati dalle novità tecniche e organizzative dell’arte della guerra. In questo quadro, la figura di Alessandro Farnese fu presto chiamata ad incarnare lo stereotipo del perfetto capitano generale e, soprattutto, di perfetto soldato cristiano, che aveva speso la vita combattendo i nemici della confessione cattolica. Nei *Capitani* di Giovanni Botero, il duca di Parma era ricordato innanzi tutto per aver combattuto “in guerre non solo giuste, ma necessarie e di somma importanza alla quiete della Chiesa di Dio”.⁵³

La lettura di Capizucchi andava però in una direzione diversa: Farnese gli appariva certo un vero capitano generale, prudente nella gestione delle sue forze, esperto della nuova arte della guerra, stratega e tattico creativo, capace di valorizzare a suo vantaggio tutti gli elementi in gioco nello scontro. In più, con i richiami al contesto generale del conflitto, Capizucchi aveva modo di riconoscere nel Farnese non solo uno stratega abile nel maneggiare “la ragion

⁵¹ Cfr. F. Strada: *Della guerra di Fiandra...*, op.cit.: 220; C. Campana: *Della guerra di Fiandra fatta per difesa di religione da catholici re di Spagna Filippo secondo, e Filippo terzo di tal nome*, in Vicenza: appresso Giorgio Greco, 1602: 30; G. Bentivoglio: *Della Guerra di Fiandra, parte seconda*, in Colonia: [s. n.], 1636: 97.

⁵² M. Fantoni: ‘L’immagine del capitano e cultura militare nell’Italia del Cinque-Seicento’, in: *I Farnese. Corti, guerra e nobiltà ...*, op.cit.: 209–243, p. 217.

⁵³ G. Botero: *I Capitani ... Con alcuni discorsi curiosi*, in Torino: per Domenico Tarino, 1607: 86. Su questa opera dell’ultimo Botero, cfr. P. Merlin: ‘Tra storia e ‘institutio’: principe e capitano nel pensiero di Giovanni Botero’, in: *Il “Perfetto Capitano”. Immagini e realtà (secoli XV–XVII)*, a cura di M. Fantoni, Roma: Bulzoni, 2001: 305–329.

della guerra”⁵⁴ – l’espressione era usata da Cesare Campana proprio giustificando la ritirata da Cambrai – ma soprattutto un “gran politico”, cioè un uomo di governo pronto a manovre complesse, se necessario dissimulando, per ottenere i risultati richiesti dalla ragion di stato. D’altro canto, l’episodio (solo immaginato) della sfida al duca d’Anjou, con un improvviso innesto del codice culturale cavalleresco, mostrava ancora una volta come nel modello di perfetto capitano fosse frequente la contaminazione dei registri. Sorprende verificare in questo episodio un’assonanza con il Botero, che narrando il ritiro di Farnese da Cambrai aveva voluto salvare anche il suo onore di soldato che non era fuggito nemmeno di fronte a un nemico superiore: egli aveva rimarcato infatti che il principe di Parma era restato sotto le mura della città quattro ore in attesa che i Francesi venissero a battaglia, rimarcando che erano stati i Francesi a rimanere sul posto e a non accettare il combattimento.⁵⁵

Resta infine da formulare un’ipotesi sulla scelta del soggetto. Capizucchi non volle trattare i risultati più importanti conseguiti dal Principe di Parma nei dodici anni della sua permanenza alle guerre di Fiandra. Prese le mosse dalla difficile campagna militare del 1581, anno in cui arrivò presso il Farnese. Fu spinto forse soltanto dall’esigenza di rispettare l’ordine cronologico. Oppure, ripercorrendo le tappe dei primi rientri di truppe straniere alle guerre di Fiandra, volle ribadire, di fronte agli altri membri della nobiltà romana, il primato della propria esperienza. Prima che nel 1582 i gentiluomini della città del papa prendessero numerosi la via delle Fiandre, prima che nel 1584 fossero tornate in servizio forze straniere, egli poteva rivendicare di aver assistito, da giovanissimo, il duca di Parma in una difficile fase del conflitto. Narrò così un momento importante della sua formazione, che durante l’intera traiettoria esistenziale gli avrebbe permesso un’attiva interiorizzazione del modello del ‘perfetto capitano’. “Io sino a gli ultimi spiriti del viver mio, mi farò sempre conoscer Tarquinio Capizucchi”:⁵⁶ così in una lettera a pochi anni dalla morte il nobile romano rivendicava il suo valore di fronte ad “emuli, et detratori” e ai “nimici [di] tante gloriose imprese della mia casa”.⁵⁷ Da questo punto di vista, il *Compendio* rappresenta un tassello importante di un’identità in costruzione.

⁵⁴ C. Campana: *Della guerra di Fiandra...*, *op.cit.*: 28.

⁵⁵ Cfr. G. Botero: *I capitani...*, *op.cit.*: 89.

⁵⁶ T. Capizucchi a C. Barberini, Ancona, 6 settembre 1626, in BAV, *Barb. lat.* 9394, f. 68r-v.

⁵⁷ T. Capizucchi a C. Barberini, Ancona, 7 maggio 1626, in BAV, *Barb. lat.* 9393, f. 80r-v.

2 Edizione

Il testo è conservato in un unico testimone, un manoscritto verosimilmente non autografo, opera di un copista probabilmente di area italiana settentrionale-orientale. Nella trascrizione, ortografia e punteggiatura sono stati mantenuti il più possibile, mentre l'uso delle maiuscole e minuscole è stato normalizzato. Restano invariate le abbreviazioni dei titoli personali e le forme di scrittura numerica originali. Fra parentesi quadre sono stati inseriti i rari interventi ritenuti necessari, a causa del deterioramento del supporto cartaceo o di un *lapsus calami* del copista.

Biblioteca Apostolica Vaticana, *Barb. lat.* 5649, ff. 97r–102v.

Compendio delle principali attioni militari fatte nella Fiandra dal principe S.^r Alessandro Farnese, nel primo anno, ch'io Tarquinio Capizucchi mi ritrovai seco alla guerra.

Doppo la presa di Mistrech⁵⁸ nell'anno 1579, seguì la reconciliatione tra il S.^r Duca di Parma (che era all' hora Principe) come generale dell' essercito della M.^{ta} Cat.^{ca} et tra le Provincie di malcontenti, con conditione che da due truppe in poi di cavalleria, una italiana, et l'altra albanese, tutti gli stranieri dovessero uscire dal paese, cioè spagnoli, italiani, tedeschi e borgognoni, sperando S. M. con questo esempio ridurre l'altre Provincie ribellate sotto la sua dovuta obediencia, et a quest'effetto fece tornar Madama Margarita d'Austria sua sorella. Le due truppe suddette erano comandate dal marchese di Rubai⁵⁹ generale della cavalleria, et il suo tenente generale era Giovan Battista Del Monte. Con queste genti che potriano arrivare a seimila fanti valloni et 2.500 cavalli assieme con li paesani, il S.^r Principe di Parma si pose all'assedio di Cambrai, città molto celebre, et forte per se stessa et per esser situata tra il paese di Artues⁶⁰ et la Piccardia. Et con tutto che sia sotto l'Imperio vien nondimeno nel governo politico comandata dall'Arcivescovo.⁶¹ Le sue muraglie e la sua

⁵⁸ Maastricht.

⁵⁹ Robert de Melun, marchese di Roubaix (? circa 1550–1585).

⁶⁰ Dizione castigliana del francese Artois. Sull'evoluzione storica del dittongo *oi* in francese. Cfr. W. von Wartburg: *Évolution et structure de la langue française*, ottava edizione, Berne: A. Francke, 1967: 155.

⁶¹ L'arcivescovo nel 1581 era Louis de Berlaymont (1542–1596), entrato in possesso nel 1572 e

cittadella sono raccomandate alla Corona di Spagna. Passate in tal guisa le cose, io giunsi in Fiandra l'anno 1581 nel principio della primavera, et trovai l'essercito della M. Catt.^{ca} all'assedio di Cambrai, et fui subito honorato della Corneta reale. Erasi posto a quest'impresa il S.^r Principe di Parma non già con isperanza di poter espugnare questa piazza per esserli ben nota / f. 97r / la sua grandezza e fortezza, et la maniera con la quale era ottimamente per ogni sua parte presidiata, ma solo vi si pose con intentione, et fine di tirare i francesi al soccorso di essa (poiché questa città veniva tenuta dalla Regina Madre⁶² per la quale governava Monsù di Balagnè, figliolo dell'arcivescovo d'Amiens⁶³), et con questo bellissimo strattagemma pensò di necessitare le Provincie obbedienti a contravenir all'accordo sudetto, et a supplicar il Re⁶⁴ che volesse far ritornar gli stranieri perché senza d'essi non si sarebbe potuta fare la guerra, sì come successe poi. Il qual pensiero fu sì alto, et sagace che non può essere non ammirato da chiunque ben lo considera et ben intende il mestier della guerra, et fu non meno da gran politico, che da gran capitano. Questo fu dunque lo scopo, che il S.^r Principe si propose quando con sì piccolo essercito ei volse accamparsi et porre l'assedio ad una sì forte, et sì gran piazza, quale è Cambrai. Questa città è situata sopra il fiume Schelta che ha il suo principio in un luogo di Piccardia chiamato Satalet⁶⁵ e traversa tutte le città della Fiandra sopra il qual fiume il S.^r Principe di Parma fabricò un forte detto Marcuoi⁶⁶ et ivi fece alloggiare una parte della fanteria et altra parte dove dalla città esce il fiume vicino ad un castello chiamato Buana⁶⁷ alla metà del cammino tra Cambrai e Valentiana⁶⁸, che fu preso dal Principe. Nel territorio di Cambrai vi è una terricciola chiamata

fuoriuscito a Mons dopo che la città era stata sottomessa al governo del barone d'Incy Baudouin de Gavre (?-1583), a nome degli Stati generali dei Paesi Bassi. Cfr. E. Bouly de Lesdain: *Histoire de Cambrai...*, *op.cit.*: 314.

⁶² Caterina de' Medici (1519-1589).

⁶³ Jean de Balagny (1545-1603), figlio illegittimo di Jean de Monluc, vescovo di Valence e Die (1508-1579).

⁶⁴ Filippo II, re di Spagna (1527-1598).

⁶⁵ Gouy le Catelet.

⁶⁶ Secondo Strada 1648: 197-198 è Marcoin il primo punto fortificato contro Cambrai. Secondo Rinaldi ('Liber Relationum': f. 81r) si tratta del villaggio di "Marcon, a' confini di Francia", identificabile con l'attuale Marquion. Riguardo alla forma del nome, cfr. *supra*, nota 61, secondo la quale la prima delle due ipotesi qui formulate va scartata.

⁶⁷ Bouchain, preso nel settembre 1580.

⁶⁸ Valenciennes.

Satiocambresì verso il paese di Nò⁶⁹ dove alloggiò una parte della cavalleria per haver prima il S.^r Principe acquistato detto luogo, et l'altra parte in un castelletto chiamato Incluse⁷⁰ tra Cambrai et Doai⁷¹ verso il paese di Artues in modo che havea stretto la città grandemente con questo assedio. Non potendola tentare con la forza, per haver / f. 97v / poca gente, et poi per assicurarsi maggiormente haveva egli fatto tagliare le strade maestre con fossi, e trinciere tanto lontano dalla città, che fusse sicuro dal tiro dell'artiglieria et nei posti necessari manteneva le guardie con le sentinelle mosse la notte fin sotto ai fossi della città, che è quello che spetta alla sicurezza de trincerati. Et non potendo la città haver altri soccorsi, che dalla Francia, si assicurava con li quartieri della cavalleria, come si è detto cioè uno di là dal fiume nel paese di Artues, et l'altro di qua verso il paese di Nò con li due forti sotto e sopra il fiume fatti di terra e frascana, come è sempre usato, i quali havriano i sui ponti poi [per] poter traghettare l'essercito e da una parte, e dall'altra, et in questa forma con mirabile avvedutezza strinse la città a necessità più che ordinaria. Si stette così molti mesi, facendosi varie fattioni, perché quei di dentro uscivano giornalmente per valersi di molte cose mangiative delli horti, che erano intorno alla città. Ritrovandosi Monsù di Balagnì a queste strette, e vedendo non poter haver soccorso se non dalla Francia procurò per ogni strada di venir al suo intento, et per gl'interessi che correvano fra le due Corone, giudicò di non impegnare il re di Francia⁷² ad una guerra aperta con Spagnoli. Ma perché stavano ancora in piedi le pretensioni della Regina madre sopra la corona di Portogallo, non essendo totalmente assodate le cose appartenenti a quella corona (che perciò ad istanza d'essa Regina madre fu mandato Filippo Strozzi a fomentare la cose delle Terzzere⁷³) con questi pretesti giudicò la Francia di dare il soccorso a Cambrai, ma però sotto nome della Regina madre, della quale era generale il duca di Lanson, suo quartogenito,⁷⁴ il quale mostrò di fare senza / f. 98r / licenza del Re essercito poderoso, et questo per dar maggior colore che il soccorso fosse senza sua volontà, anzi che per sgombrare affatto ogni sospetto che si potesse avere di Sua Maestà deliberò d'armare gli confini di Francia, mostrando di dubitare

⁶⁹ Chateau Cambrésis, verso l'Hainault.

⁷⁰ Lécluse.

⁷¹ Douai.

⁷² Enrico III (1551–1589).

⁷³ Capizucchi allude alla fallita spedizione del maresciallo di Francia Filippo Strozzi (1541–1582) nelle Azzorre per rimettere sul trono del Portogallo don Antonio priore di Crato (1531–1595).

⁷⁴ Francesco Ercole di Valois, duca d'Alençon e d'Anjou (1554–1584).

et temere di questi due esserciti che erano in piedi. Se bene quest'armamento fu fatto più per preparare un tacito soccorso che per sicurezza. L'essercito della Regina Madre [fu] di m/17 fanti, e seimila cavalli: oltre la guardia di confini del Re. [Con] quel duca sudetto erano i primi capitani della Francia, cioè il Marchese di Birrò il vecchio,⁷⁵ il Marascial di Homon,⁷⁶ il Marascial di Brisac,⁷⁷ Monsù di Belagart,⁷⁸ Monsù di Ron,⁷⁹ Monsù della Sciater,⁸⁰ il Visconte di Torrena, o per dir meglio il Duca di Bologne,⁸¹ et due principi del sangue, uno della casa di Montpensier,⁸² et l'altro di Longueville.⁸³ L'essercito francese partì con 12 pezzi d'artiglieria dall'alloggiamento che prese tra Gisi⁸⁴ e Suatelet, marciando alla volta di Cambrai lungo [il] fiumicello Schet,⁸⁵ che si poteva passare da parte a parte in breve e poi per tenere in sospetto da che parte dovesse andare il soccorso. Il S.^{or} Principe la notte antecedente riconobbe con 500 cavalli l'alloggiamento detto di sopra et ordinò che con grandissima diligenza si disfaccessero li forti et s'unissero le genti nel territorio di Cambrai, lontano dalla città dieci leghe dalla parte del paese di Nò, come fu fatto subito. Il duca di Lanson ordinò al Visconte di Torrena, che dall'istessa parte dovesse [con] cento cavalli entrare in Cambrai e dar l'avviso della [venuta] del soccorso, et nell'istesso tempo l'essercito francese passò il fiume Schelt per soccorrere dalla parte verso il paese d'Artues. Il Principe di Parma / f. 98v / era quartierato con la sua gente, come s'è detto, fuori di mano per poter osservare gl'andamenti dell'inimico senz'esser scoperto onde il Visconte diede sopra il quartiere del

⁷⁵ Armando di Gontaut, barone di Biron e maresciallo di Francia (1524–1592).

⁷⁶ Giovanni VI d'Aumont, barone d'Estrabonne e conte di Châteauroux, maresciallo di Francia (1522–1595).

⁷⁷ Carlo II di Cossé, duca di Brissac, maresciallo di Francia (? circa 1550–1621).

⁷⁸ Roger II, duca di Bellegarde (1562–1646).

⁷⁹ Potrebbe trattarsi di Rosne, luogotenente della compagnia del duca d'Anjou, noto come "un des meilleurs officiers du temps et plus tard un des chefs de la Ligue". Cfr. *Documents concernant les relations...*, *op.cit.*: 104.

⁸⁰ Claudio di La Châtre, maresciallo di Francia (1526–1614).

⁸¹ Enrico de La Tour d'Auvergne, visconte di Turenne, poi duca di Buglione, maresciallo di Francia (1555–1623).

⁸² Francesco, principe Delfino d'Alvernia (1542–1592), duca di Montpensier dal 1582.

⁸³ Enrico I d'Orléans, duca de Longueville (1568–1595).

⁸⁴ Guise, a circa 30 km da Le Catelet.

⁸⁵ Si tratta della Sensée, che divise appunto gli eserciti di Anjou e Farnese. Cfr. L. Van der Essen: *Alexandre Farnèse: prince de Parme, gouverneur général des Pays-Bas*, 1545–1592, II, Bruxelles: Librairie Nationale d'Art et d'Histoire, 1934: 314.

Principe per mettersi in campagna, havendo ordine che [se] si fosse venuto a battaglia, dovesse uscire con quelle forze di dentro, per dar sopra l'essercito al meglio ch'havesse potuto. Si che fu assalito il Principe, il quale non haveva altra guardia, che delli suoi alabardieri, et arcieri, et una compagnia di 50 archibugieri a cavallo con la nobiltà che lo seguiva, et tutti unitamente si posero in arme, et ciascuno combatté valorosamente nel modo che si trovava, se bene con qualche confusione. Finalmente fu rotto il Torrena, e fatto prigioniero con 25 o 30 di quelli più nobili, et principali, che erano seco. De gli altri chi restò morto, chi ferito, et chi fuggendo salvossi. Havendo havuto avviso il Principe, che l'essercito francese havea passato il fiume, con grandissima celerità fece marciare, e passò egli ancora il fiume per da basso a veduta di Cambrai, prendendo posto favorevole, e per il sito, e per l'arte, per sapersi valere anco del bagaglio in luogo di trinciare in quelle parti profittevoli a sé et dannose al nemico. Il giorno seguente l'essercito francese s'incamminò alla volta di Cambrai, et non potendo il principe impedirlo prese partito di mandare un trombetta al duca di Lanson con ordine di dirli, che non trovandosi egli in stato di poter levare il soccorso a Cambrai lo stava aspettando in quel posto alla battaglia, alla quale proposta rispose il Duca, che egli non veniva per rompere guerra al Re Cattolico, ma solo per rinfrancare in parte le pretensioni della Regina Madre per le cose di Portogallo. In questo mentre il Principe haveva ritirata tutta la nobiltà delle Provincie ubedienti, acciò dovesse assistere alla sua persona in questa / f. 99r / andata dell'essercito francese nelli Paesi Bassi, significandole il pericolo grande in che stavano di perdersi le Provincie soggette al Re, poiché per queste parti era l'essercito francese, per la parte d'Alemagna li Protestanti, guidati da Giovanni Casmiro,⁸⁶ et per la parte delle Provincie maritime la Regina d'Inghilterra,⁸⁷ et l'interesse e fine di questi tre confina[nti] era di diversi [= dividersi]⁸⁸ con ogni potere tra di loro le Provincie della Fiandra. Soggiungendo inoltre, che era dall'altra parte il Principe di Oranges,⁸⁹ il quale desiderava il soccorso di questi principi, per ostare alle forze spagnole, et però dava a loro qualche speranza conforme a i loro desiderij. Se bene peraltro ei non bramava valersi di questi soccorsi, se non in quanto compivano a' suoi fini, aspirando anch'egli di farsi col tempo signore di tutti i Paesi bassi. Et doppo ch'il Principe di Parma hebbe significato a i nobili questi pericoli, e rispetti impresse negli animi loro che

⁸⁶ Giovanni Casimiro von Pfalz-Simmern, principe elettore (1543–1592).

⁸⁷ Elisabetta I Tudor (1533–1603).

⁸⁸ Probabile errore del copista.

⁸⁹ Guglielmo di Orange-Nassau (1533–1584).

era necessario che devenessero vassalli d'uno delli sudetti tre Potentati, et più facilmente del Principe d'Oranges, il quale era odiato da loro fieramente per le competenze delle famiglie, onde si risolsero di far convocare li Deputati delle sudette Provincie in Vallentiano, sì come fu fatto subito. Hora vedendo il Principe, che l'essercito francese avea preso la strada d'entrare in Cambrai disloggò affatto et si ritirò con l'essercito nelli [borghi] di Vallentiano, et fece fortificare con trinciere più che ordinarie di terra, et fascine per considerare gl'andamenti dell'inimico. Congregati li Deputati delle Provincie con la nobiltà sudetta i consiglieri che seguitavano il Principe, (cioè il Duca di Ariscoz,⁹⁰ il Conte della Lange,⁹¹ il Marchese d'Avré,⁹² il Conte d'Arimbergh,⁹³ il Conte di Berlamont,⁹⁴ il Collonnello Mondragone,⁹⁵ Monsù de Belli,⁹⁶ che havevano tutte parte nelle deliberationi, et altri offitali regij), risolsero derogare a quel capitolo che gli stranieri uscissero / f. 99v / fuori del paese stabilito quando si fece la pace con le provincie di malcontenti, et inoltre supplicar Sua Maestà, che si compiacesse di far ritornare li stranieri a fine di poter seguitare la guerra. Di modo che, per questa artificiosa strada, il Principe condusse a fine il suo intento, et per lo bisogno urgente che vi era, fu spedito nel paese dell'Elettor di Colonia a fare un regimento di m/3 fanti sotto il comando del Barone di Chembergh,⁹⁷ et un altro nel paese dell'Elettor di Trevi[ri], sotto il comando di Monsù di Marcosana,⁹⁸ et un altro nella Francia Contea sotto il comando del Marchese di Varambono.⁹⁹ In questo mentre adunatasi una grossa truppa dell'essercito delli Stati uscì in campagna, et prese una terra chiamata Ghinea,¹⁰⁰ al quale avviso il Principe fece una scelta dell'essercito, non disloggiando però

⁹⁰ Charles de Croy, duca d'Aerschot, poi passato alla confessione protestante (1560–1612).

⁹¹ Filippo II, conte di Lalaing (1537–1582).

⁹² Carlo-Filippo de Croy, marchese d'Havrè (1549–1613).

⁹³ Charles de Ligne, conte di Aremberg (1550–1616).

⁹⁴ Claude de Berlaymont, signore di Haultepenne (? circa 1550–1587).

⁹⁵ Christoval de Mondragon (1514–1596).

⁹⁶ Caspar de Robles, signore di Billy (1527–1585).

⁹⁷ Personaggio non identificato.

⁹⁸ Grafia poco leggibile, personaggio non identificato. Secondo Rinaldi ('Liber relationum': f. 90v) i rinforzi tedeschi sono di un reggimento di fanti e di mille *raitri*. Rinaldi (ripreso da Van der Essen: *Alexandre Farnèse...*, *op.cit.*, II, p. 315, n. 164 con lode per i suoi "détails precieux") non conosceva però i nomi degli ufficiali ingaggiati.

⁹⁹ Marc de Rye, marchese di Varambon (1545–1598).

¹⁰⁰ Saint-Ghislain.

dal posto sudetto di Valentiano, et si spinse con undici pezzi d'artiglieria verso Ghinea, et in otto giorni per batteria se ne fece padrone, il che effettuato ritornò con diligenza al quartiere, in tempo che havendo il Duca di Lanson rinovati i Magistrati in Cambrai, dati ordini per il governo politico, fattosi giurar fedeltà, e messi i presidij necessarij si era posto in punto per marciar con l'essercito, et entrare nel paese di Artues, il che risaputo dal Principe, havendo egli rinforzato il suo essercito con due Regimenti d'Aleman, et altre genti del paese con diligenza straordinaria marciò per vietare l'ingresso in cotal Provincia ad esso Duca. L'essercito francese non potea far passaggio nella Provincia di Fiandra se non con l'attraversare il paese di Artues, che tutto era a devozione de Spagnoli, et l'essercito degli Stati unito in essa Provincia di Fiandra, sotto il comando del Principe di Pinoý¹⁰¹ lo stava aspettando a gl'istessi confini per riceverlo.¹⁰² Ma vedendo il Principe di Parma, che la Provincia d'Artues era una di quelle venute pur dianzi all'ubedienza senza nisuna sorte di sicurezza, se non della propria fede, si / f. 100r / risolse di non abandonarla, et particolarmente nel primo travaglio, in cui l'avversa fortuna l'havea posta, et però chiamò tutti li capi dell'essercito a consiglio, narrando loro l'intentione de' Francesi, che era d'attraversare il paese per passare in Fiandra et che l'essercito de' Stat[i] dall'altra parte stava per riceverlo. Et con queste turbolenze speravano essi, che nascendo tumulto tra i popoli nelle città e fortezze principali, che erano guardate da loro stessi potesse nascere qualche sollevatione di nova ribellione sottrahendosi al dominio spagnolo. Con tutte queste circostantie espose il Principe ai capi dell'essercito, et alla nobiltà del paese, che era del Consiglio il pericolo in che stava la Provincia, dimandando loro il parere in che modo si potesse guardarla, et fu risoluto da tutto il Consiglio, che il Principe dovesse fare in quella Provincia quello stesso che fece Francesco Primo Re di Francia quando l'Imperatore entrò in Provenza, che fu l'abbandonare la Campagna, e ridur tutti a stare ne' luoghi forti, et l'altre circostanze, che per brevità si tralasciano. Non piacque al Principe questa resolutione non parendoli con questo travaglio et ultimo estermínio di tutta la campagna della Provincia di non poter stare sicuro che non nasce[sse] nova rivolutione, il qual dubbio il Re Francesco non hebbe et risolse però di far due esserciti: uno, [cio]è quello di minor numero collocato alla frontiera di Fiandra per esser l'inimico più debole, et il paese più stretto,

¹⁰¹ Pierre de Melun, principe d'Epinoy era (1550–1594).

¹⁰² Capizucchi omette di ricordare che il grosso dell'esercito di Anjou dopo la caduta di Saint-Ghislain era rientrato in Francia e si muoveva lungo il confine "per ricondursi, e unirsi di nuovo con quei di Fiandra lor confederati". Rinaldi: 'Liber relationum': f. 91v.

e molto più facile a difendersi col valersi del sito e ne fu capo il Conte Pietro Ernesto di Masfelt, col quale andava il conte Carlo suo figlio, Monsù d'Alto Penna,¹⁰³ et il Colonnello Verduco,¹⁰⁴ et altri principali capitani e signori di quella gente, che arrivava a m/3 fanti, et 500 cavalli comandati da Giovan Battista Del Monte¹⁰⁵, et l'altro essercito più numeroso che era di m/9 fanti e 1500 cavalli fu posto alla frontiera / f. 100v / dell'essercito francese a' confini della Piccardia sotto il comando del Marchese di Rubai generale della cavalleria¹⁰⁶ con l'assistenza del marchese d'A[ro]nte,¹⁰⁷ Monsù della Motta,¹⁰⁸ et Giorgio Basti¹⁰⁹ commissario della cavalleria. Et essendo la Provincia d'Artues molto lunga e stretta il Principe assisteva conforme al bisogno, et pericolo maggiore quando all'una, et quando all'altra parte. Et qui bisognarebbe havere facondia sufficiente per poter esprimere la vigilanza, l'ingegno, et il valore di questo Principe, il quale per ogni ordine che egli dava, ancor che minimo voleva assistere personalmente nell'essequitione d'esso, et abbracciare sempre con la sua persona¹¹⁰ l'attioni più pericolose, et con grandissima prudenza si valeva così da una parte, come dall'altra de suoi esserciti: dell'infanteria, nel paese stretto, dove era largo si fortificava, et trincerava col bagaglio, et conforme all'occasione si valeva de fiumi, e dei boschi, et dell'altre cose militari, havendo sempre tutti quei ottimi risguardi, che fanno degno un capitano d'essere gran conduttore d'essercito. Marciando questi due esserciti in cotal forma, il moto veniva sempre dato dell'inimico, et procurava il Principe con esquisita diligenza di non esser astretto da niuna parte dagl'esserciti inimici a dar la battaglia per non mettersi in arbitrio della fortuna, che mentre gl'havesse voluto voltar le spalle maggiore era la perdita, che il guadagno, quando anche fusse successo il tutto a suo favore, et se per lo contrario fusso accaduto sarebbe stato l'ultimo estermio delle

¹⁰³ Il già citato Claude de Berlaymont, signore d'Haultepenne.

¹⁰⁴ Francisco Verdugo (1537–1595).

¹⁰⁵ Giovan Battista Bourbon Del Monte (1555–1630).

¹⁰⁶ Barrato nel ms.: “Et essendo la Provincia d'Artues molto lunga e stretta il Principe”.

¹⁰⁷ Grafia poco leggibile, personaggio non identificato.

¹⁰⁸ Valentin de Pardieu, signore de la Motte (? circa 1520–1595).

¹⁰⁹ Giorgio Basta, sul quale, da ultimo, cfr. Z. P. Bagi: ‘Giorgio Basta: A short summary of a career’, in: K. Csaplár-Degovic (ed.): *“These were hard times for Skanderbeg, but he had an ally, the Hungarian Hunyadi”: Episodes in Albanian–Hungarian Historical Contacts*, Budapest: Magyar Tudományos Akadémia, Bölcsészettudományi Kutatóközpont, 2019: 35–66 (al quale si rimanda anche per la ricca bibliografia citata).

¹¹⁰ Barrato nel ms.: “l'essequitione d'essa”.

bandiere del Re in quelle Provincie. Non potendo però sfuggire di combattere, quando l'inimico l'havesse assalito da quella parte, che egli havesse giudicata favorevole. L'essercito francese tentava ogni strada per attraversare la Provincia e quelli delli Stati per riceverlo, et nell'istesso modo, che l'inimico faceva alto o marciava lungo la frontiera, nel medesimo il Principe accodiva¹¹¹ necessariamente / f. 101r / onde i Francesi furono astretti marciar lungo i sudetti confini verso il mare oceano; et nell'istesso marciare fece l'essercito degli Stati dall'altra parte stando sempre nel terreno del Re et il Principe faceva fronte ad amendue seguitando così vicino a Cales dove l'essercito francese di notte fece passar la cavalleria a Donchercha,¹¹² terra delli suoi Stati sul mare lontana sette leghe et l'infanteria s'imbarcò per l'istesso viaggio, come fece il duca di Lanson per Inghilterra ad abocarsi con la Regina Elisabetta,¹¹³ l'esercito delli Stati si fermò a Bergensacut¹¹⁴ terra vicina due leghe a Doncherchen, et vedendo il Principe il passaggio dell'essercito francese in Fiandra per le strade sudette congiunse i suoi esserciti et andò ad alloggiare a Bergensacut dove era quello delli Stati, et sapendo egli che per formarlo havevano levati molti presidij, et particolarmente dalla città di Tornai si risolse d'ingannare questo essercito comandato dal Principe di Pinoý, dandoli ad intender di volersi trattener in quella parte, et più fece principale fortificatione alli quartieri, et poi di questo fece marciar tutta la cavalleria a la volta di Tornai con ordine che la dovesse stringere in modo, che per via di campagna non vi potesse intrare soccorso da luoghi vicini. Et fatto questo il Principe marciò con l'essercito a quella volta, et vi arrivò due giorni doppo la cavalleria, et trovò la città ristretta da essa. Et scelti i siti più opportuni per piantare i quartieri, et determinato il modo di espugnar¹¹⁵ la città, accampò l'istesso giorno l'essercito a tiro di cannone, et trincerò i quartieri dalla parte della venuta del nemico, et diede ordine che sopra il fiume Schelder fosse fatto un ponte con doi forti alle teste, et comandò che il vitto, et monitioni da guerra per l'essercito fossero somministrati da Lilla¹¹⁶ cinque leghe lontano, da Douai, sette leghe, da Vallentiano, et dieci da Mo[...]nan,¹¹⁷ città soggette al Re

¹¹¹ "Accodiva" vale "accudiva" in senso più esteso, in forma intransitiva. Cfr. N. Tommaseo & B. Bellini: *Dizionario della lingua italiana...*, *op.cit.*, vol. I: 545.

¹¹² Dunkerque.

¹¹³ Anjou passò la Manica e sbarcò a Rye il 31 ottobre. Tornò indietro l'8 febbraio 1582.

¹¹⁴ Bergues.

¹¹⁵ Barrato nel ms.: "assaltar".

¹¹⁶ Lille.

¹¹⁷ Grafia poco leggibile, località non identificata.

et fece da queste condurre trentacinque pezzi d'artiglieria per lo supplimento necessario / f. 101v / per far l'impresa. Il paese era assai buono, la campagna piana, et atta all'alloggiamento della cavalleria, et i viveri securamente potevano venire all'essercito. Pose il Principe ordine al prezzo del vivere; prevedendo per la sicurezza della campagna dai Masnadieri, et doppo giudicando egli, che il soccorso non poteva venire se non da Odenart, sette leghe lontano,¹¹⁸ et da Mene¹¹⁹ cinque leghe, si spinse alla volta di Tornai, et con prestezza fece un forte vicino per assicurare l'essercito da ogni improvviso assalto dell'inimico, mettendovi dentro fanteria, e cavalleria sufficiente. Questa città è grande di sito, e passava per mezzo il fiume Schelder. Dalla parte verso il paese di Nò aveva il castello, et era circondato da torrioni grossi all'antica terrapienati al possibile con le cortine, con i suoi terrapieni molto larghi, e i fossi molto cupi verso la parte, dove si fece l'impresa. Et per accomodare questa fortificatione nei moti della guerra, havevano fatto revellini distaccati di là dal fosso di terra e fascine, acciò potessero restare fiancheggiate, et erano di tal capacità, che potevano star mille fanti in ciascheduno d'essi. Nella città vi era pochissimo presidio, ma il numero de cittadini era grande, et armigero, et volenteroso di combattere, in tanto che havevano preso l'arme più di m/8 persone. Il Principe la taccò [sic = l'attaccò¹²⁰] da due parti con le trinciere, cioè al revellino, et alla città con disegno, che pigliandosi il revellino l'approssio [= l'approccio]¹²¹ verso la città fosse sicuro d'esser fiancheggiato. Piantò dunque due batterie una al revellino, et l'altra alla città, procurando che a queste si levassero quelle poche difese, che portavano i torrioni. Il revellino fece battere la punta in croce per tagliar tanto essa punta, che vi potevano alloggiar securamente otto o dieci persone con zappe, e pale, et in questo tempo havendo sboccate le / f. 102r / trinciere

¹¹⁸ Cioè Oudenaarde, dove alla fine di ottobre era il campo dell'esercito degli Stati.

¹¹⁹ Menen.

¹²⁰ Errore di divisione della parola tipico dei dialetti settentrionali. Fa pensare che lo scritto non è un autografo, ma una copia. L'errore è peraltro comune – anche nei testi a stampa – a fine Seicento. Cfr., ad esempio, l'opuscolo di Rinaldo de Faccheris: *Verità smascherata circa l'autor dell'homicidio del co. Camillo Secco Suardo* [...], Milano: [s. n., post 1670]: “gli viddi solamente la detta pistola, che haveva in mano, quando se la taccò sotto” (*ibid.*, pagine non numerate; corsivo mio).

¹²¹ Rivellino si chiamava l'opera di protezione in muratura, distaccata, posta di fronte a una porta o a un tratto delle cortine difensive. Cfr. N. Tommaseo, B. Bellini: *Dizionario della lingua italiana...*, *op.cit.*, vol. XVI: p. 522. Approccio è “quella trincea che si fa per accostarsi apertamente alle fortificazioni dell'inimico”. *Ivi*, vol. II, p. 591. Qui la geminata -s- richiama la forma francese *approches*. Ringrazio l'amico Claudio Giunta per l'aiuto datomi in questo e in altri punti.

nel fosso le mandò con tali instrumenti ad alloggiare alla punta del revellino. Questi huomini facendosi largo andavano giornalmente acquistando terreno dentro ad esso revellino. L'inimico non potendo da niuna parte dislogiarli si risolse di far dentro nove retire, venendo in questo modo a perdere terreno, et non a racquistarlo. Onde una notte diede tanto luogo, che furono piantati due pezzi dentro al rivellino, et la mattina per tempo si batterono le retire dell'inimico in modo che fu astrette d'bandonarlo, et ritirarsi dentro la città. Il Principe padrone di questo posto si scoperse per rendere sicura la gente, et ritrovandosi gl'approssi fatti alla città in perfettione si risolse di dar l'assalto, et doppo un lungo combattimento le genti del Principe furono ributtate con mortalità di qualche consideratione, il che gli fece mutar pensiero; et in una delle batterie, dove havea fatto miglior effetto, et che il terreno era più facile, risolse di fare due mine et dei fornelli, et fece lavorare con gran prestezza, per esser la stagione nel mese di novembre. L'inimico avedutosi di questo fece delle contramine, et essendosi per sottoterra rincontrate le genti combatterono colà entro. All'altra batteria il Principe alloggiò le genti con le zappe e pale, et procurò di camminare per l'istessa strada, che havea fatto nell'acquisto del Revellino. In questo mentre essendosi l'inimico congiunto con le sue truppe per il soccorso, et riconosciuto il campo, non potendoli oprar alcuna cosa di buono risolse mandare 200 cavalli la qual truppa havea havuto il motto, che era *Santa Barbara*, che fu rubata passò per tutti quartieri come amico et nell'ultimo verso la città trovando arme, si spinse avanti, et si ridusse a una porta, che trovò aperta, et fu ricevuta cotal gente senza perdita d'un huomo.¹²² / f. 102v /

¹²² Tournai venne conquistata alla fine di novembre 1581. Cfr. G. Parker: *The Dutch Revolt...*, *op.cit.*: 209.

Fonti manoscritte

Bibliothèque Royale de Belgique
Ms. II, 1155

Biblioteca Nazionale Centrale, Roma
Mss. Vitt. Em.: 540-543
Fondo Gesuitico: n. 371

Archivio Apostolico Vaticano
Fondo Borghese: II, 35
Fondo Confalonieri: 48
Fondo Pio: 105

Archivio di Stato di Roma
Collegio dei Notai Capitolini: vol. 465

Archivio di Stato di Venezia
Senato, Dispacci Roma: 16, 17

Biblioteca Apostolica Vaticana
Barb. lat.: 5649, 6293, 9384, 9388–9397, 9678, 9690, 9736.
Ottob. lat.: 2335
Urb. lat.: 1050, 1051, 1054, 1062, 1093–1095

Monastero di Santa Scolastica, Subiaco, Archivio Colonna di Paliano
II C.D. 1

Archivio di Stato di Parma
Archivio Farnesiano, Carteggio estero, Roma: bb. 389, 393, 402, 405
Archivio Farnesiano, Carteggio estero, Paesi Bassi, b. 111

Bibliografia

- Adami, A. (1685): *Elogii storici de' due marchesi Capizucchi fratelli Camillo, e Biagio celebri guerrieri del secolo passato*, in Roma: nella stamperia della Reverenda Camera Apostolica: per Francesco Antonio Tinassi.
- Ago, R. (1989): 'Farsi uomini. Giovani nobili nella Roma barocca', *Memoria. Rivista di storia delle donne*, 3: 7–21.
- Ago, R. (1994): 'Giovani nobili nell'età dell'assolutismo: autoritarismo paterno e libertà', in: *Storia dei giovani*, a cura di Giovanni Levi e Jean-Claude Schmitt, vol. I, Roma & Bari: Laterza, 375–426.
- Armani, V. (1668): *Della nobile, & antica famiglia de' Capizucchi baroni romani diramata da vn medesimo stipite con quella de' conti di Tun prosapia grande, e famosa della Germania*, in Roma: per Nicol'Angelo Tinassi.
- Bagi, Z. P. (2019): 'Giorgio Basta: A short summary of a career', in: K. Csaplár-Degovic (ed.): *"These were hard times for Skanderbeg, but he had an ally, the Hungarian Hunyadi": Episodes in Albanian–Hungarian Historical Contacts*, Budapest: Magyar Tudományos Akadémia, Bölcsészettudományi Kutatóközpont, 35–66.
- Bentivoglio, G. (1636): *Della Guerra di Fiandra*, parte seconda, in Colonia: [s. n.].
- Bertini, G. (2018): 'La nazione italiana nell'esercito di Alessandro Farnese nei Paesi Bassi: Nuove prospettive', *Philostrato. Revista de Historia y Arte*, n° straordinario (marzo), 258–295.
- Bizzocchi, R. (1995): *Genealogie incredibili. Scritti di storia nell'Europa moderna*, Bologna: Il Mulino.
- Botero, G. (1607): *I Capitani del Signor Giovanni Bottero ... Con alcuni discorsi curiosi*, in Torino: per Domenico Tarino.
- Bouly de Lesdain, E. (1847): *Histoire de Cambrai et du Cambrésis*, Cambrai: [s. n.].
- Bouza Álvarez, F. J. (1998): *Imagen y propaganda. Capítulos de la historia cultural del reinado de Felipe II*, Madrid: Akal.
- Brunelli, G. (1997): 'Soldati vecchi della scuola di Fiandra. Nobiltà ed esercizio delle armi nello Stato della Chiesa fra Cinque e Seicento', in: *I Farnese. Corti, guerra e nobiltà in antico regime*, a cura di Antonella Bilotto, Piero Del Negro e Cesare Mozzarelli, Roma: Bulzoni, 421–444.
- Brunelli, G. (2003): *Soldati del papa. Politica militare e nobiltà nello Stato della Chiesa (1560–1644)*, Roma: Carocci.
- Brunelli, G. (2018): *La santa impresa. Le crociate del papa, in Ungheria (1595–1601)*, Roma: Salerno.

- Calendar of State Papers. Foreign Series, of the reign of Elizabeth preserved in the Public Record Office*, ed. Joseph Stevenson et al., [23 voll.], London: Longman, Green, 1863–1950.
- Campana, C. (1602): *Della guerra di Fiandra fatta per difesa di religione da catholici re di Spagna Filippo secondo, e Filippo terzo di tal nome ... Descritta fedele, e diligentemente da Cesare Campana, gentilhuomo aquilano*, in Vicenza: appresso Giorgio Greco.
- Clerici, A. (2004): *Costituzionalismo, contrattualismo e diritto di resistenza nella rivolta dei Pesi Bassi. 1559–1581*, Milano: Franco Angeli.
- Dizionario Biografico degli Italiani*, Roma: Istituto della Enciclopedia italiana fondato da G. Treccani, 1960–.
- Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas. 1576–1583*, publiés par P. L. Muller & A. Diegerick, Utrecht: Kemink & Zoon, 1889–1899.
- Essen, L. van der (1933–1937): *Alexandre Farnèse: prince de Parme, gouverneur général des Pays-Bas, 1545–1592*, [5 voll.], Bruxelles: Librairie Nationale d'Art et d'Histoire.
- Fantoni, M. (1997): 'L'immagine del capitano e cultura militare nell'Italia del Cinque-Seicento', in: *I Farnese. Corti, guerra e nobiltà in antico regime*, a cura di Antonella Bilotto, Piero Del Negro & Cesare Mozzarelli, Roma: Bulzoni, 209–243.
- I Farnese. Corti, guerra e nobiltà in antico regime*, Atti del convegno di studi, Piacenza, 24–26 novembre 1994, a cura di A. Bilotto, P. Del Negro & C. Mozzarelli, Roma: Bulzoni, 1997.
- Genealogien zur Papstgeschichte*, hrsg. von Christoph Weber, [6 voll.], Stuttgart: Hiersemann, 1999–2002.
- Hale, J. R. (1983): 'The military education of the officer class in early modern Europe', in: Id.: *Renaissance War Studies*, London: The Hambledon Press, 225–246.
- Holt, M. P. (1986): *The Duke of Anjou and the political struggle during the wars of religion*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Irace, E. (1998): 'Vero, falso, autentico', *Quaderni storici* 33: 201–216.
- Maffi, D. (2005): 'El perfecto capitán fra guerra e pace. La trattativa militare nella Spagna di Filippo II', in: *Guerra e pace nel pensiero del Rinascimento*, a cura di L. Secchi Tarugi, Firenze: Cesati, 447–466.
- Bibliotheca Romana seu Romanorum scriptorum centuriae. Authore Prospero Mandosio nobili Romano*, [2 voll.], Romae: typis, ac sumptibus Ignatij de Lazzaris, 1682–1692.

- Merlin, P. (2001): 'Tra storia e 'institutio': principe e capitano nel pensiero di Giovanni Botero', in: *Il "Perfetto Capitano". Immagini e realtà (secoli XV–XVII)*, a cura di M. Fantoni, Roma: Bulzoni, 305–329.
- Parker, G. (1981): *The Dutch Revolt*, Harmondsworth: Penguin.
- Pouillon, F. (1978): 'Dono', in: *Enciclopedia Einaudi*, vol. V, Torino: Einaudi, 107–125.
- La Seconda parte del Thesoro politico, nella quale si contengono trattati, discorsi, relationi, ragguagli, istruzioni, di molta importanza per li maneggi, interessi, pretensioni, dipendenze, e disegni de principi ... Di nuovo raccolta ad istanza di Girolamo Bordone, & Pietro Martire Locarni*, In Milano: appresso Girolamo Bordone, e Pietromartire Locarni compagni, 1601.
- Strada, F. (1648): *Della guerra di Fiandra deca prima composta da Famiano Strada ... e volgarizzata da Paolo Segnere*, in Roma: per gli eredi del Corbelletti.
- Testa, S. (2002): 'Alcune riflessioni sul Thesoro Politico (1589)', *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* 64: 679–687.
- Wartburg, W. von (1967): *Évolution et structure de la langue française*, ottava edizione, Berne: A. Francke.

Dizionari consultati

- Dizionario Tommaseo-Bellini Niccolò Tommaseo, Bernardo Bellini, *Dizionario della lingua italiana*, [20 voll.], Milano : Rizzoli 1977 (ripr. facs. dell'ed. Torino: Unione Tipografico Editrice, 1865).
- Vocabolario degli Accademici della Crusca, quinta impressione*, [5 voll.], In Venezia: appresso Francesco Pitteri.

« La vie de tout individu ne pourrait-elle
pas être une œuvre d’art ? »
Considérations historiques autour de la notion
foucauldienne d’« esthétique de l’existence »

Ákos Cseke
Université Catholique Pázmány Péter
cseke.akos@btk.ppke.hu

Abstract

This paper seeks to describe and understand the notion of “aesthetics of existence” in the last works of Michel Foucault by raising the following question: what is aesthetics? First, I will sketch the problem of the difficulty of defining aesthetics as a discipline, its domain, as well as the methodological questions concerning the historiography of aesthetics, taking the example of what is referred to as “medieval aesthetics”. Then, I will try to show in what sense “the aesthetics of existence” of Michel Foucault is an integral part of the history of aesthetics in the broad sense of the term (aesthetics understood as a theory of art as well as a philosophy of sensation and beauty), focusing on *The Courage of Truth* and, more specifically, on Foucault’s interpretation of the works of Samuel Beckett.

« Wir aber wollen die Dichter unseres Lebens sein,
und im Kleinsten und Alltäglichsten zuerst. »
(F. Nietzsche : *Fröhliche Wissenschaft*, § 299)

1 « L’esthétique en dehors de l’esthétique »

1.1 Une esthétique « énigmatique » ?

Dans un article consacré au dernier Foucault, Fabien Nègre évoque « une série d’études bien énigmatiques sur « les arts de soi-même », c’est-à-dire sur l’esthétique de l’existence et le gouvernement de soi et des autres dans la culture

gréco-romaine »¹. Pourquoi recourir à l'adjectif « énigmatique » pour qualifier cette esthétique ? De fait, cela paraît justifié, dès lors que Foucault emploie volontairement le terme « esthétique » dans un sens qui semble contredire nos conceptions habituelles de cette discipline. Il s'agit, pour lui, de la possibilité ou même du devoir de « se constituer soi-même comme l'ouvrier de la beauté de sa propre vie », de « faire de sa vie un objet de connaissance ou de *tekhnê*, un objet d'art. »² À ce propos, il souligne que « nous avons à peine le souvenir de cette idée dans notre société, idée selon laquelle la principale œuvre d'art dont il faut se soucier, la zone majeure où l'on doit appliquer des valeurs esthétiques, c'est soi-même, sa propre vie, son existence. »³ Ou encore : « Ce qui m'étonne, c'est que [...] l'art soit un domaine spécialisé, le domaine des experts qui sont les artistes. Mais la vie de tout individu ne pourrait-elle pas être une œuvre d'art ? Pourquoi un tableau ou une maison sont-ils des objets d'art, mais non pas notre vie ? »⁴

Or, d'une part, l'objet principal de l'esthétique, comme nous pensons le connaître, n'est pas le sujet lui-même, sa vie, sa manière de vivre ou de se constituer soi-même, mais l'œuvre d'art, c'est-à-dire les beaux-arts au sens bien précis du terme. Il suffit de penser à la définition proposée par J. Levinson selon laquelle l'esthétique est « la branche de la philosophie consacrée à l'examen conceptuel et théorique de l'art et de l'expérience esthétique », ses quatre thèmes majeurs étant « la définition de l'art », « l'ontologie de l'art », « la représentation dans l'art » et « l'expression dans l'art »⁵, mais on peut également citer, entre autres, le *Vocabulaire de l'esthétique* dans lequel l'esthétique apparaît comme « la philosophie et (la) science de l'art »⁶, ou encore le *Dictionnaire de la philosophie* dans la collection de l'*Encyclopaedia Universalis*, selon lequel « l'esthétique sera le plus souvent

¹ F. Nègre : « L'esthétique de l'existence dans le dernier Foucault », *Raison présente* 118, 1996 : 47-71, p. 46.

² M. Foucault : « Le souci de la vérité », « À propos de la généalogie de l'éthique : un aperçu du travail en cours », in : *Dits et écrits, t. II*, Paris : Gallimard, 2004 : 1490 et 1443.

³ *Ibid.* : 1443.

⁴ *Ibid.* : 1436.

⁵ J. Levinson (ed.) : *The Oxford Handbook of Aesthetics*, Oxford : Oxford University Press, 2003 : 3.

⁶ A. Souriau & E. Souriau (eds.) : *Vocabulaire d'esthétique*, Paris : Puf, 1990 : 692.

une théorie de l'art, *Kunstlehre* ou *Kunstwissenschaft* [...]. L'esthétique porte préférentiellement son attention sur l'art. »⁷

D'autre part, une théorie esthétique se constitue en principe au moyen de méthodes et d'objets qui lui sont propres, tandis que chez Foucault l'esthétique se confond – comme l'a remarqué, entre autres, F. Nègre – tout naturellement avec sa conception éthique « construite face à la morale »⁸. En effet, les termes de l'esthétique et de l'éthique de soi chez Foucault sont interchangeables⁹ ; qui plus est, la dimension politique en fait partie intégrante : c'est une « tâche urgente, fondamentale, politiquement indispensable, que de constituer une éthique de soi, s'il est vrai après tout qu'il n'y a pas d'autre point, premier et ultime, de résistance au pouvoir politique que dans le rapport de soi à soi. »¹⁰ Il semble donc, premièrement, que l'esthétique de Foucault ne se sépare pas clairement, et ceci de manière tout à fait volontaire, de ses investigations politico-éthiques (l'autonomie de la discipline est ainsi mise entre parenthèses) ; deuxièmement, que son objet n'est pas identique à l'objet habituel de la discipline. Dès lors, qualifier d'« énigmatique » l'usage foucauldien du terme d'« esthétique » n'apparaît pas comme un abus. Par ailleurs, son « esthétique de l'existence » ne semble pas être, à proprement parler, une « esthétique » du tout, du moins dans le sens ordinaire de la discipline. Il apparaît pourtant justifié de se demander dans quelle mesure l'approche esthétique de Foucault est véritablement « énigmatique ».

1.2 Définir le domaine propre de l'esthétique

Qu'est-ce, finalement, que l'esthétique ? Quel est son objet central ? Comment la penser ? Sa définition ou même la délimitation de son domaine propre, en tant que discipline philosophique, ne va pas de soi, bien que le nom d'« esthétique » lui ait été donné dès le XVIII^e siècle par le philosophe allemand, Alexan-

⁷ *Dictionnaire de la philosophie*, Paris : Albin Michel, 2000 : 551–552. (Art. « Esthétique ») Cf. aussi, entre autres, la définition d'Yves Michaud : « Ce livre traite des critères et du jugement esthétique. Avec la question de la théorie de l'art (déterminer quels objets sont des œuvres d'art et pourquoi) et celle de la nature de l'expérience esthétique, cette question couvre l'essentiel du domaine de l'esthétique. » (Y. Michaud : *Critères esthétiques et jugement de goût*, Paris : Hachette Littératures, 2007 : 7.)

⁸ F. Nègre : « L'esthétique de l'existence dans le dernier Foucault », *op.cit.* : 49.

⁹ M. Foucault : *L'herméneutique du sujet. Cours au Collège de France 1981–1982*, Paris : Seuil/Gallimard, 2001 : 240.

¹⁰ *Idem.*

der Gottlieb Baumgarten. Certes, il est possible, il me semble, d'énumérer un certain nombre d'affirmations communément admises au sujet de l'« esthétique », elles semblent même relever de l'évidence ; pourtant, l'« esthétique » apparaît aujourd'hui également comme une notion très équivoque, voire nébuleuse. D'une manière générale – en dehors du cas particulier des salons de coiffure et de la chirurgie plastique –, on entend par « esthétique » la théorie ou la philosophie de l'œuvre d'art. Cette définition a pour origine les leçons d'esthétique de Hegel, publiées en 1835 à titre posthume, où ce dernier prend soin de préciser que la science dont il est question n'est pas une « kallistique », c'est-à-dire une théorie de la beauté en général, mais plus spécialement une philosophie des beaux-arts (« Philosophie der schönen Kunst »)¹¹. D'après Hegel, la beauté « des couleurs, du ciel, des fleuves, des fleurs, des animaux et des hommes » n'est pas, à proprement parler, une beauté : seul l'art comme le produit de la liberté de l'esprit humain devrait être qualifié comme étant « beau »¹².

Un examen approfondi permettrait de comprendre pourquoi cette définition hégélienne l'a remporté sur les autres définitions formulées à la même époque, notamment, entre autres, celle de Baumgarten lui-même (*Esthétique*, 1750 : épistémologie d'une science du sensible), celle de Kant (*Critique de la faculté de juger*, 1790 : analyse du jugement de goût) ou encore celle de Kierkegaard (*Ou bien... ou bien*, 1843 : l'esthétique comme stade ou mode d'existence), lesquelles étaient non moins fascinantes¹³. Selon Wolfgang Iser, le rôle des grands penseurs de l'esthétique au XX^e siècle comme Martin Heidegger, Roman Ingarden et Theodor W. Adorno a été déterminant dans l'affirmation de la conception hégélienne de l'esthétique¹⁴. Mentionnons deux autres auteurs qui ont, sans aucun doute, eux aussi contribué : György (Georg) Lukács et Benedetto Croce, qui furent très influents au début du XX^e siècle. Une des affirmations les plus fermes de la théorie esthétique du jeune Lukács est que l'esthétique commence avec la question suivante : « Il existe des œuvres d'art : comment sont-elles

¹¹ G. W. F. Hegel : *Vorlesungen über die Ästhetik, t. I.*, Frankfurt-am-Main : Suhrkamp, 1989 : 13.

¹² *Ibid.* : 14.

¹³ En dehors, bien évidemment, de ces textes eux-mêmes, cf. surtout la présentation générale dans l'article « Esthétique » de M. Jimenez dans *Vocabulaire européen des philosophies*, ed. B. Cassin, Paris : Seuil/Le Robert, 2004 : 415–418 ; C. Talon-Hugon : *L'esthétique*, Paris : Puf, 2004 ; les entrées du volume intitulé *Ästhetik und Kunstphilosophie von der Antike bis zur Gegenwart in Einzeldarstellungen*, éd. J. Nida-Rümelin et M. Betzler, Stuttgart : Kröner, 1998.

¹⁴ W. Iser : *Grenzgänge der Ästhetik*, Stuttgart : Reclam, 1996 : 137.

possibles ? » Et il ajoute : « Tout ce qui suit dépend désormais de la mesure dans laquelle nous réussissons à faire comprendre que l'existence de l'œuvre d'art est le premier – et le seul – fait de l'esthétique. »¹⁵ En toute hypothèse, la définition de Hegel a été adoptée, au début du XX^e siècle, entre autres par Croce et Lukács, puis propagée un peu plus tard par des penseurs comme Adorno, Heidegger ou encore Ingarden, pour enfin être diffusée aujourd'hui dans la plupart des dictionnaires et des manuels consacrés à l'esthétique¹⁶.

Cette conception courante de l'esthétique réduite au seul domaine de l'art est généralement tenue comme allant pour soi, pourtant, elle n'est pas évidente, ni au sens philosophique, ni au sens historique. Wolfgang Iser affirme à bon droit qu'elle opère un « rétrécissement »¹⁷ du domaine de l'esthétique, témoignant d'un certain « provincialisme de l'esprit » résultant lui-même dans l'appauvrissement de notre expérience et de notre compréhension « esthétiques »¹⁸. D'après lui, le domaine de l'esthétique est beaucoup plus vaste que celui de l'art et du jugement esthétique. Il propose, en quelque sorte, une redéfinition radicale de l'esthétique en s'appuyant sur les racines historiques de la discipline, notamment sur la définition de Baumgarten en tant que « science de la connaissance sensible »¹⁹. Pour Iser, il ne s'agit pas seulement de disqualifier la théorie exclusive de l'œuvre d'art : sa thèse principale est que l'esthétique entendue comme « Artistik »²⁰ – c'est-à-dire comme une théorie philosophique de l'art – est incapable de rendre compte de la singularité des œuvres d'art elles-mêmes. Pour caractériser véritablement l'œuvre d'art, il faut quitter le domaine de l'esthétique et recourir à une « esthétique en dehors de

¹⁵ G. Lukács : *Philosophie de l'art : 1912–1914. Premiers écrits sur l'esthétique*, Paris : Klincksieck, 1981 : 3. Pour une conception analogue de l'esthétique comme philosophie de l'art cf. le *Breviario di estetica* (1913) et l'*Aesthetica in nuce* (1928) de B. Croce. Pour l'esthétique de Croce voir, par exemple, l'article de P. d'Angelo : « L'esthétique de Benedetto Croce », *Revue internationale de philosophie*, 2014/2, 117–130.

¹⁶ Ajoutons pourtant que l'approche kantienne – chez le jeune Lukács tout comme dans la pensée esthétique moderne et contemporaine – a été, elle aussi, décisive. Cf., par exemple, les deux livres importants de Hermann Cohen, *Kant's Begründung der Aesthetik* (1889) et son *Aesthetik des reinen Gefühls* (1912).

¹⁷ W. Iser : *Ästhetisches Denken*, Stuttgart : Reclam, 2006 : 11–12.

¹⁸ W. Iser : *Grenzgänge der Ästhetik*, *op.cit.* : 41.

¹⁹ *Ibid.* : 21. Cf. aussi son étude sur la conception de la sensation chez Aristote : W. Iser : *Aisthesis : Grundzüge und Perspektiven der Aristotelischen Sinneslehre*, Stuttgart : Klett-Cotta, 1987.

²⁰ W. Iser : *Grenzgänge der Ästhetik*, *op.cit.* : 136.

l'esthétique ». « *Erst komplex gelingt sie* » – déclare-t-il à propos de la perception de l'œuvre d'art : on ne peut s'approcher de l'œuvre d'art qu'en ouvrant un jeu de piste à divers domaines d'étude qui sont résolument extérieurs à celui de « l'esthétique » (au sens strict du terme)²¹.

En ce qui concerne la mise en question de la conception « hégélienne » de l'esthétique, on peut, me semble-t-il, aller plus loin encore. Il existe, dans la pensée du XX^e siècle, une tradition qui soutient l'idée selon laquelle l'esthétique, avant d'être une philosophie de l'art et de l'*aisthêsis*, de la sensation, est (aussi) une théorie de la beauté : il suffit de penser aux sept tomes extraordinaires de Hans Urs von Balthasar dédiés à une « esthétique théologique » de la beauté²², dont un commentateur a dit qu'elle est « une sorte de grande phénoménologie de l'amour de Dieu, qui se révèle dans la mort et la résurrection du Christ, et qui seul est beau. »²³ Dans cette théorie esthétique, il est question, bien évidemment, de l'aperception du beau ; mais aussi de « la force ravissante du beau », « parce que nul n'aperçoit, en vérité qui ne soit déjà ravi, et nul ne peut être ravi, qui n'ait déjà aperçu. »²⁴ Le concept clé de cette « esthétique » est la révélation : Dieu se révèle dans et à travers la beauté du Fils, et cette beauté qui se fait voir invite l'homme à s'adonner tout entièrement à elle et à ce qui se manifeste en elle. La beauté artistique (et naturelle) est le rayonnement de cette Beauté originaire et primordiale.

Il est intéressant de noter que l'idée d'une relation essentielle entre, d'une part, la métaphysique ou la théologie du beau et, d'autre part, la théorie de la beauté naturelle et artistique apparaît aussi chez Lukács qui déclare, au début de son œuvre de jeunesse déjà citée, que la question de l'art et de la beauté artistique a pour origine la question de la beauté tout court, notamment la métaphysique du beau : « Nul doute que le concept du « beau » soit d'origine métaphysique. Dans un système métaphysique de l'être dans sa totalité il est donc parfaitement autorisé de traiter ce concept purement selon son lien hiérarchique avec les concepts qui lui sont supérieurs ou subordonnés et d'en déduire ses objectivations spécifiques (beauté naturelle et beauté artistique).

²¹ *Ibid.* : 172.

²² H. U. von Balthasar : *La Gloire et la croix. Aspects esthétiques de la Révélation*, Paris : Aubier, 1965–1982.

²³ J.-E. Bertholet : « L'univers théologique de Hans Urs von Balthasar. Une approche de son œuvre », *Revue de Théologie et de Philosophie*, Troisième série, 117/3, 1985 : 185–195, p. 188.

²⁴ *Ibid.* : 189.

»²⁵ Cependant, Lukács ajoute aussitôt que, « pour des raisons de méthode », c'est-à-dire afin de constituer l'esthétique en tant que discipline autonome et aussi pour comprendre l'œuvre d'art comme valeur « immanente et fermée sur elle-même », en refusant de la réduire à une réalité autre qu'elle-même, il est préférable de mettre entre parenthèses ce lien hiérarchique, « pour n'aborder le problème métaphysique de l'art qu'après avoir compris sa possibilité et son essence. »²⁶ Il s'agit donc, dans l'esthétique du jeune Lukács, d'une suspension provisoire de la question de la beauté « métaphysique » (et de la beauté naturelle) afin de pouvoir mieux percevoir la beauté artistique dans sa spécificité. Cette délimitation, même si elle est inévitable, est toutefois contestable, comme le souligne son auteur lui-même. D'où la conclusion très honnête de Lukács : « Même si nous n'avons pas encore démontré que l'esthétique ne peut être édifiée sans contradiction que de cette manière [...], il semble néanmoins que l'essence de l'art ne peut être saisie que de la sorte [c'est-à-dire sans renvoi à une réalité plus haute ou tout simplement autre qu'elle-même]. »²⁷

Le dilemme concernant l'objet et la méthode propres à l'esthétique, tel qu'il apparaît chez Lukács, dévoile, me semble-t-il, la problématique générale et paradigmatique de la « culture esthétique » moderne, à savoir le clivage entre, d'une part, la volonté et même la capacité d'élaborer une méthodologie proprement « esthétique » de l'art (au sens strict et étroit du terme) afin de pouvoir garantir l'autonomie de la discipline, et, d'autre part, la conscience que, pour cela, il est nécessaire de recourir à une définition « rétrécie » de l'esthétique et, par voie de conséquence, à une séparation très discutable entre la « réalité vécue » et la réalité artistique, comme si cette dernière était une sphère tout à fait autonome, « une monade fermée, une monade en soi »²⁸ digne d'être examinée pour et en soi. D'où ce débat qui ne cesse de traverser l'esthétique contemporaine, entre une esthétique volontairement autonome, dénoncée, entre autres, par H.-G. Gadamer – au nom d'une « expérience de l'art libérée de la fausse réduction à un simple moment de la culture esthétique »²⁹ – sous le nom de

²⁵ G. Lukács : *Philosophie de l'art*, op.cit. : 4.

²⁶ *Ibid.* : 4-5.

²⁷ *Ibid.* : 7.

²⁸ Cf. Á. Heller : « L'esthétique de György Lukács », *L'Homme et la société*, n. 9, 1968 : 221-231, p. 222.

²⁹ V. Verra : « L'esthétique hégélienne dans l'interprétation de Gadamer », in F. Dagognet, P. Osmo (eds) : *Autour de Hegel. Hommage à Bernard Bourgeois*, Paris : Vrin, 2000 : 417-427, p. 421.

« différenciation esthétique » et d'« abstraction de la conscience esthétique »³⁰ ou encore, sans doute à la suite de H. U. von Balthasar, par J.-L. Chrétien³¹ et J.-L. Marion³² ; et une esthétique volontairement hétéronome, critiquée, entre autres, par Roland Barthes affirmant, à propos de l'écriture, qu'elle « n'a pas de fond » et que son espace est « à parcourir, il n'est pas à percer », ce qui permet à Barthes de souligner le caractère foncièrement « contre-théologique » de cette démarche, « car refuser d'arrêter le sens, c'est finalement refuser Dieu et ses hypostases, la raison, la science, la loi. »³³

L'esthétique de Michel Foucault, auteur du célèbre article « Qu'est-ce qu'un auteur ? », semble, à première vue, se ranger du côté de la vision « immanente » de R. Barthes. D'ailleurs, comme on le sait, les deux penseurs sont fréquemment associés autour du concept de « mort de l'auteur ». Or – sans entrer dans les détails de l'interprétation de la portée et l'enjeu de l'esthétique foucauldienne des années 60 et 70 – il semble bien, en ce qui concerne le concept d'« esthétique de l'existence » développée surtout aux années 80, que ce dernier non seulement reflète beaucoup plus une esthétique « hétéronome » qu'une esthétique « autonome » repliée sur soi, mais aussi qu'il n'embrasse pas la doctrine d'une esthétique immanente de type barthien ou derridien, lesquels – en affirmant que le secret de l'art est intrinsèque à l'art lui-même – ont tous les deux déclaré, à propos de l'interprétation (esthétique ou non) d'un texte, leur mot d'ordre devenu célèbre selon lequel « il n'y pas de hors-texte »³⁴. Si, selon Foucault, l'œuvre à percevoir ou interpréter est la vie elle-même, il faut bien chercher son sens en dehors d'elle-même : dans l'« intention de l'auteur » qui se fait voir, pour ainsi dire, dans son « produit » « artistique ». Il suffit de

³⁰ H.-G. Gadamer : « Wahrheit und Methode », in : *Gesammelte Werke*, t. I, Tübingen : Mohr, 1990, 94–106 (« Kritik der Abstraktion des ästhetischen Bewußtseins »).

³¹ J.-L. Chrétien : *L'effroi du beau*, Paris : Cerf, 1987 (« Il faut surmonter l'esthétique pour penser la beauté, si elle est le visage même de l'Être. Les questions qu'elle fait surgir ne sont pas régionales, elles mettent en cause l'être entier de l'homme et les voies selon lesquelles il peut se perdre ou se retrouver. »).

³² J.-L. Marion : *La croisée du visible*, Paris : Puf, 2007 : 7 : « La question de la peinture n'appartient ni d'abord, ni uniquement aux peintres, moins encore aux seuls esthéticiens. Elle appartient à la visibilité elle-même, donc à tous, à la sensation commune. »

³³ R. Barthes : *Le bruissement de la langue*, Paris : Seuil, 1984 : 66.

³⁴ J. Derrida : *De la grammatologie*, Paris : Minuit, 1967 : 227. Cf. R. Barthes : *S/Z*, Paris, Seuil : 2002, 11 : « Il s'agit, contre toute indifférence, d'affirmer l'être de la pluralité, qui n'est pas celui du vrai, du probable ou même du possible. Cette affirmation nécessaire est cependant difficile, car en même temps que rien n'existe en dehors du texte, il n'y a jamais un *tout* du texte. »

penser à ce passage du *Courage de la vérité* où Foucault, en faisant référence à la *Vie de peintres* de Vasari ou à l'autobiographie de Benvenuto Cellini, évoque « l'idée que la vie de l'artiste doit, dans sa forme même qu'elle prend, constituer un certain témoignage de ce qu'est l'art en sa vérité. Non seulement la vie de l'artiste doit être suffisamment singulière pour qu'il puisse créer son œuvre, mais sa vie doit être, en quelque sorte, une manifestation de l'art lui-même dans sa vérité. »³⁵ Un peu plus tard, il va jusqu'à proposer « de faire l'histoire de la philosophie classique à partir du problème de la vie philosophique, problème envisagé comme choix repérable à travers les événements et les décisions d'une biographie. »³⁶

Cette idée de penser l'auteur, sa vie, sa biographe, à travers et dans le miroir de son œuvre littéraire ou philosophique, ainsi que la conception selon laquelle l'œuvre de l'artiste et du philosophe ne s'épuise pas dans ses travaux mais aussi – et principalement – dans sa forme de vie qui détermine même la trace qu'il laissera, après sa mort, dans le souvenir des autres³⁷, semble contredire son opinion formulée quinze ans plus tôt lorsqu'il avait fait l'éloge, en référence à l'œuvre de Beckett, de l'écriture moderne qui « s'est affranchie du thème de l'expression : elle n'est référée qu'à elle-même », dans laquelle il est question de « l'ouverture d'un espace où le sujet écrivant ne cesse de disparaître » : « L'œuvre qui avait le devoir d'apporter l'immortalité a reçu maintenant le droit de tuer, d'être meurtrière de son auteur. »³⁸

On songe à l'affirmation de Lukács : « On ne peut pas laisser subsister une trop grande parenté entre l'art et la réalité vécue, sous peine de troubler leur essence la plus proche. »³⁹ Ce qu'il faut comprendre, c'est justement ce chan-

³⁵ M. Foucault : *Le courage de la vérité. Cours au Collège de France, 1984*, Paris : Seuil/Gallimard, 2009 : 173.

³⁶ *Ibid.* : 218.

³⁷ « Mais, après tout, il faut bien se [le rappeler], pour l'homme, sa manière d'être et de se conduire, l'aspect que son existence fait apparaître aux yeux des autres et aux siens propres, la trace également que cette existence peut laisser et laissera dans le souvenir des autres après sa mort, cette manière d'être, cet aspect, cette trace ont été un objet de préoccupation esthétique. Ils ont suscité pour lui un souci de beauté, d'éclat et de perfection, un travail continu et continuellement renouvelé de mise en forme, au moins autant que la forme que ces mêmes hommes ont essayé de donner aux dieux, aux temples ou à la chanson des mots. Cette esthétique de l'existence est un objet historique essentiel qu'il ne faut pas oublier au profit, soit d'une métaphysique de l'âme, soit d'une esthétique des choses et des mots. » (*Ibid.* : 150)

³⁸ M. Foucault : « Qu'est-ce qu'un auteur ? », in *Dits et écrits, t. I, op.cit.* : 821–822.

³⁹ G. Lukács : *Philosophie de l'art, op.cit.* : 8.

gement de perspective du dernier Foucault – qui va de pair, d’ailleurs, avec « une paix secrète avec le sujet »⁴⁰ – : si, dans les années 60 et 70, il a tenté de comprendre l’œuvre d’art non pas à partir de quelque chose qui lui est extérieur mais bien plutôt à partir d’elle-même, dans les années 80, il a opté pour une autre approche – fondée, elle aussi, entre autres, mais dans un tout autre sens, sur l’œuvre de Beckett –, favorisant l’élargissement du domaine de l’esthétique en menant ce dernier au-delà du domaine « artistique », et cela dans le but de « sauver » l’art, en tant que phénomène, de la discipline autonome qu’était devenue l’esthétique, jugée incapable de comprendre l’œuvre d’art ou la beauté elle-même. De ce point de vue, l’esthétique foucauldienne de l’existence n’a rien d’« énigmatique » – même si, à première vue, elle peut sembler l’être – : l’élargissement du domaine d’étude proprement « esthétique » vers la dimension de la beauté de l’existence et la mise en question de son autonomie font partie intégrante – comme nous l’avons vu plus haut – de la pensée esthétique du XX^e siècle.

2 Excursus : Comment on écrit l’histoire ? Le cas de l’« esthétique médiévale »

Si, au sujet de l’histoire de l’esthétique, Carole Talon-Hugon a raison d’attirer l’attention sur le fait que « l’inventeur du mot [esthétique] n’est pas celui de la discipline ; [que] le champ disciplinaire a existé avant le mot et, après introduction du mot, ce champ a existé sans lui », on peut plus difficilement dire, avec elle, que « c’est bien au XVIII^e siècle qu’est née l’esthétique »⁴¹. Si l’on admet la définition hégélienne de l’esthétique, il faut effectivement considérer que l’esthétique est une invention de l’époque moderne, par conséquent presque totalement absente aux époques précédentes. Mais il suffit de mettre entre parenthèses la définition de l’esthétique en tant que « philosophie des beaux-arts » pour apercevoir une tradition « esthétique » immense, prenant racine dans l’Antiquité, le Moyen Âge et la Renaissance, époques où le questionnement sur le concept de beau (et de laid) était au cœur des investigations philosophiques, mais justement sans nécessité d’une référence à l’expérience artistique. On peut penser, par exemple, au *Phèdre* ou au *Banquet* de Platon et au traité I, 6 (« De la Beauté ») de Plotin où la beauté apparaît dans le cadre d’une métaphysique

⁴⁰ J.-G. Merquior : *Foucault ou le nihilisme de la chair*, Paris : Puf, 1986 : 163.

⁴¹ C. Talon-Hugon : *L’esthétique*, *op.cit.* : 7.

de l'être et d'une incitation à un voyage spirituel vers la réalité suprême, à saint Augustin qui traite de la beauté dans le contexte de l'amour divin – notre âme, dit-il en s'appuyant sur la première épître de Jean, est « laide par le péché » : c'est en aimant Dieu « qui est toujours beau », qu'elle « devient belle », « car la charité est la beauté de l'âme »⁴² – ou encore au *Commentaire sur le Banquet de Platon* de Marsile Ficin qui contient également toute une théorie de la beauté cosmique, amoureuse et non-artistique. Pour donner à ces textes tout à fait magnifiques leur place dans l'histoire de la pensée esthétique, il suffit de suspendre la définition hégélienne de l'esthétique et d'en proposer une alternative, capable de rendre compte non seulement de ces auteurs et de leurs théories respectives, mais aussi du phénomène esthétique entendu au sens le plus large, c'est-à-dire non réduit à la seule question des beaux-arts. Cependant, comme je l'ai souligné, la plupart des histoires de l'esthétique s'en tiennent à la définition hégélienne : aujourd'hui encore, nous sommes, en quelque sorte, largement prisonniers de cette tradition philosophique moderne.

Il convient donc de s'interroger sur le problème spécifique et complexe posé par ce qu'on appelle communément l'« esthétique médiévale »⁴³. L'expression d'esthétique médiévale, cela est bien connu, est une invention du néothomisme, plus précisément de Jacques Maritain qui, dans son livre intitulé *Art et scolastique* (1920), a pour ainsi dire fondé ce domaine de recherche que d'autres, après lui, ont développé, notamment E. De Bruyne et W. Tatarkiewicz⁴⁴. Au tout début de son livre, Maritain admet que « les scolastiques n'ont pas écrit de traité spécial intitulé « Philosophie de l'Art » », mais il souligne aussitôt que cette absence est sans doute une « conséquence de la rude discipline pédagogique à laquelle les philosophes du Moyen Âge étaient assujettis »⁴⁵, c'est pourquoi lui, Maritain, s'engage à créer, pour ainsi dire à la place même des scolastiques, la théorie médiévale de l'art (dont il s'est d'ailleurs servi pour examiner les œuvres d'art du XX^e siècle, notamment celles de Picasso, Satie et Kandinsky⁴⁶). Penser l'esthétique scolastique équivaut, chez Maritain, à penser – ou plutôt

⁴² Saint Augustin : *Commentaire de la première épître de s. Jean*, Paris : Cerf, 1961 : 399 (IX, 9).

⁴³ Pour une « problématisation » plus ample de cette question, cf. Á. Cseke : *A középkor és az esztétika*, Budapest : Akadémiai, 2010.

⁴⁴ J. Maritain : *Art et scolastique*, Paris : Desclée, 1965 ; E. de Bruyne : *Études d'esthétique médiévale*, Brugge : De Tempel, 1946 ; W. Tatarkiewicz : *History of Aesthetics II. Medieval Aesthetics*, Paris/The Hague : Mouton, 1970.

⁴⁵ J. Maritain : *Art et scolastique*, *op.cit.* : 9.

⁴⁶ Cf. J. Maritain : *Creative Intuition in Art and Poetry*, New York : Pantheon, 1955.

à créer – la théorie médiévale des beaux-arts que les scolastiques eux-mêmes, pour des raisons « pédagogiques », n'ont malheureusement pas pu faire : on retourne aux médiévaux dans le but de pouvoir penser, à partir d'eux et avec eux, ce qu'ils n'ont jamais pensé. Le même type d'ambition se trouve chez Rosario Assunto cherchant à « reconstituer » une critique médiévale de l'art (qui manifestement était elle aussi absente au Moyen Âge)⁴⁷, ou chez Quintino Cataudella et Udo Reinhold Jeck⁴⁸, dans leur intention de reconstruire une théorie de l'œuvre d'art propre à Denys l'Aréopagite (auteur qui n'a jamais traité de questions concernant les beaux-arts) ou encore chez Umberto Eco qui ne craint pas d'affirmer que l'on peut trouver des indices de « l'autonomie » de la « valeur esthétique » chez Thomas (et chez les médiévaux d'une manière générale)⁴⁹.

On pourrait mentionner bien d'autres auteurs qui se sont intéressés à l'esthétique médiévale, dans le but soit de reconstituer une théorie des beaux-arts chez les auteurs médiévaux (en s'appuyant sur quelques textes brefs et isolés de leur contexte théologique, éthique ou métaphysique), soit de montrer que la question esthétique était au cœur des investigations ontologiques et théologiques du Moyen Âge (affirmation que les textes médiévaux eux-mêmes ne semblent pas soutenir⁵⁰). De toute évidence, la recherche dans les textes du Moyen Âge de réponses à nos questions modernes, lesquelles sont liées à une culture « artistique » tout à fait spécifique, ont peu de rapport avec les œuvres elles-mêmes des penseurs médiévaux, mais ont plutôt pour origine les préconceptions actuelles, tenues pour évidentes, au sujet de l'esthétique envisagée comme discipline autonome dans le sens d'une théorie philosophique de l'art. De fait, pour des raisons manifestes – le concept de beaux-arts au sens moderne du terme est une invention du XVIII^e siècle⁵¹ – il n'y a décidément nulle théorie des beaux-arts dans les écrits d'Augustin ou de Thomas d'Aquin : tout ce qu'on peut y trouver, c'est une théorie des « arts », mais, justement,

⁴⁷ R. Assunto : *La critica d'arte nel pensiero medievale*, Milano : Il Saggiatore, 1961.

⁴⁸ Voire Q. Cataudella : « Estetica cristiana », in *Momenti e problemi di storia dell'estetica I*, Milano : Marzorati, 1959 ; U. R. Jeck : « Philosophie der Kunst und Theorie des Schönen bei Ps.-Dionysius Areopagites », *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 7, 1996 : 1–38.

⁴⁹ U. Eco : *Art et beauté dans l'esthétique médiévale*, Paris : Grasset, 1997 : 36, 42, 149.

⁵⁰ Voire l'article décisif de J. A. Aersten : « Beauty: a Forgotten Transcendental? », *Medieval Philosophy and Theology* 1, 1991 : 68–97.

⁵¹ Cf. l'article classique d'O. Kristeller : « The Modern System of the Arts: A Study in the History of Aesthetics, Part I », *Journal of the History of Ideas* 12, 1951 : 496–527.

par « ars » ou « artes » les auteurs patristiques et médiévaux entendent, dans la plupart des cas, les arts au sens antique du terme, c'est-à-dire, par exemple, la médecine ou la menuiserie. Comme le dit Étienne Gilson :

Even Saint Thomas has been credited with a philosophy of art and yet, if we are not mistaken, one cannot find in all his works one single passage devoted to the arts of the beautiful or to the artists that make it. If he ever wrote about sculpture, painting or any one of the plastic arts, it must be deeply hidden in his works, since one can read them for years without finding anything⁵².

Il est également très peu probable que Thomas d'Aquin ou saint Augustin ait pu penser que l'esthétique de la beauté en général ou même celle des beaux-arts puisse être un questionnement « autonome » : chez la plupart des médiévaux, la théorie de la beauté s'insère naturellement dans les questionnements métaphysiques ou théologiques de la beauté de l'âme, du monde, du Verbe, de l'amour ou de Dieu et ne se réduit en rien aux questions « esthétiques » dans le sens moderne – hégélien – du terme. Ernst Robert Curtius a eu raison de dire que les textes médiévaux parlaient d'une beauté qui n'a rien à voir avec nos conceptions « esthétiques »⁵³ ; il y manque en effet non seulement la « surestimation » de la beauté, et tout spécialement celle de l'art, si typique de notre idéologie moderne de l'esthétique, mais aussi le vocabulaire lui-même de l'« esthétique »⁵⁴. Pensons aux commentaires médiévaux du *Cantique des cantiques* développant une philosophie extrêmement riche de la beauté dont le contexte fondamental, suivant la tradition platonicienne, n'est aucunement lié à la question des beaux-arts, mais bien plutôt à l'amour et aux noces mystiques entre l'âme et le Verbe divin⁵⁵. Or, ce qui est étonnant, dans la plupart des livres consacrés à l'« esthétique médiévale », c'est que l'on y trouve, à la place

⁵² É. Gilson : *The Arts of the Beautiful*, Champaign : Dalkey, 2000 : 113.

⁵³ « Der « moderne » Mensch überschätzt die Kunst maßlos, weil er den Sinn für die intelligible Schönheit verloren hat, den der Neoplatonismus und das Mittelalter besaß. « Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova, sero te amavi », sagt Augustin zu Gott (*Conf.* X, 23, 38). Hier ist eine Schönheit gemeint von der die Aesthetik nichts weiß. » E. R. Curtius : *Europäische Literatur und Lateinisches Mittelalter*, Bern & München : A. Francke, 1965 : 229.

⁵⁴ Cf. J.-L. Chrétien : *L'arche de la parole*, Paris : Puf, 1999 : 110.

⁵⁵ Cf. par exemple le commentaire de Grégoire de Nysse aux mots bibliques « Oui, tu es belle, ma toute proche » (Ct 1, 15) : « Par ces paroles, le Verbe nous enseigne que ce qui procure ce recouvrement de la beauté, c'est le fait de s'approcher de la vraie Beauté dont on s'est éloigné. [...] Puis donc que, ayant rejeté le vice derrière elle, l'âme purifiée par le Verbe a reçu en elle-

d'un examen des textes patristiques et médiévaux eux-mêmes, diverses théories des beaux-arts qui ne sont à peine appuyées sur les sources et ignorent même ou négligent les passages, fort connus des véritables lecteurs desdits textes, traitant effectivement de la notion de beauté et de la perception de la beauté indépendamment de toute question artistique.

Comment écrire l'histoire de l'esthétique médiévale ? Il semble qu'il y ait deux manières possibles : la première est la plus courante, elle consiste – comme le montrent les études, entre autres, de Maritain, Assunto et Eco – à examiner les textes d'époque munis de nos attentes et conceptions modernes de l'esthétique, envisagée comme une philosophie des beaux-arts, tandis que la deuxième – dans le sillage, d'ailleurs, de Foucault déclarant lui-même : « L'histoire nous protège de l'historicisme – d'un historicisme qui invoque le passé pour résoudre les problèmes du présent »⁵⁶ – s'efforce d'aborder les textes médiévaux dans le but de découvrir quelles conceptions de la beauté s'y trouvent. Cette deuxième approche est celle d'un manuel important et en un sens tout à fait pionnier intitulé *Ästhetik und Kunstgeschichte von der Antike bis zur Gegenwart in Einzeldarstellungen*, dans lequel Julian Nida-Rümelin, auteur de la préface, souligne que si l'on veut rendre compte de toute l'histoire de l'esthétique, il importe de se débarrasser de la définition hégélienne de cette discipline au profit d'une esthétique envisagée à la fois comme une épistémologie de la science du sensible et de la sensation (à la suite de Baumgarten), une philosophie des arts et des beaux-arts (dans la ligne de Hegel, mais aussi au sens antique et médiéval du terme) et enfin une théorie du beau (d'après Platon, saint Augustin, Denys l'Aréopagite ou même Dante)⁵⁷. Au lieu de proposer une définition préalable de l'esthétique réduite à une théorie de l'art, au nom de laquelle on est tenté de disqualifier certains textes ou auteurs en raison de leur non-conformité au discours esthétique contemporain, et ainsi fabriquer ou inventer une tradition, une histoire ou une préhistoire « esthétiques » n'ayant, en réalité, jamais existé, il est plus judicieux d'examiner lesdits textes et problèmes de sorte que ces derniers

même le disque du soleil et a brillé de l'éclat même de cette lumière apparue en elle, pour ce motif le Verbe lui dit : « Tu es devenue belle dès lors que tu t'es approchée de ma lumière, attirant en toi, par cette approche même, la participation à la Beauté ». » Grégoire de Nysse : *Homélies sur le Cantique des cantiques*, Paris : Lessius, 2008 : 99–100.

⁵⁶ M. Foucault : « Espace, savoir et pouvoir », *Dits et écrits, t. II, op.cit.* : 1099.

⁵⁷ J. Nida-Rümelin : « Vorwort », in *Ästhetik und Kunstphilosophie von der Antike bis zur Gegenwart, op.cit.* : XI.

puissent eux-mêmes nous offrir la vision la plus complète de ce que nous appelons d'ordinaire une pensée, une expérience ou un questionnement de nature « esthétique »⁵⁸.

3 La notion foucauldienne d'esthétique de l'existence

3.1 Le triple sens de l'esthétique

Ce qui est remarquable, c'est que la définition tripartite de l'esthétique proposée par Nida-Rümelin, dont l'intérêt est d'embrasser l'histoire de la pensée esthétique occidentale dans tous ses aspects divers et souvent antagonistes, correspond presque mot à mot à la conception foucauldienne. En effet, à la toute fin de l'article cité plus haut, F. Nègre arrive à la conclusion suivante : « L'esthétique illumine toute l'œuvre de Michel Foucault. Mieux, une volonté de penser l'esthétique, à savoir une conception sous-jacente de l'esthétique prise en trois sens : théorie de la sensation ; théorie de l'œuvre d'art ; théorie du beau ou science du beau. »⁵⁹ Au premier examen, on pourrait avoir l'impression que les conceptions esthétiques foucauliennes n'ont presque rien à voir avec l'esthétique traditionnelle, or il semble au contraire qu'avec l'« esthétique de l'existence » de Foucault, on revienne bien au cœur même de la tradition esthétique au sens historique du terme. Penser l'esthétique du dernier Foucault à partir d'une histoire « contre-hégélienne » de l'esthétique, c'est comprendre qu'elle n'a, encore une fois, rien d'« énigmatique » : elle correspond simplement aux grands textes de l'histoire « élargie » de l'esthétique.

Pour n'en donner qu'un seul exemple, il suffit de penser à l'un des textes les plus importants de l'histoire de l'esthétique antique et médiévale, lequel résume et reprend, ainsi qu'il renouvelle, bien entendu, toute l'esthétique platonicienne et aristotélicienne, et qui a, pour ainsi dire, nourri et inspiré toute l'esthétique augustinienne et médiévale⁶⁰. Dans le texte en question, très connu (qui nous fait penser aux œuvres d'Augustin et de Grégoire de Nysse citées plus haut),

⁵⁸ Pour une lecture analogue de l'esthétique antique, cf., entre autres, J. Patočka : *L'Art et le temps*, Paris : P. O. L., 1991 ; E. Grassi : *Die Theorie des Schönen in der Antike*, Köln : DuMont Schauberg, 1962.

⁵⁹ F. Nègre : « L'esthétique de l'existence chez Foucault », *op.cit.* : 68.

⁶⁰ Cf. P. Courcelle : *Recherches sur les Confessions de saint Augustin*, Paris : Éditions E. de Boccard, 1968, p. 461 et suivantes.

Plotin développe une théorie de la beauté non artistique, à savoir de la beauté de l'âme en tant que lumière (obscurcie par son mélange avec le corps sensible) au moyen d'une analogie avec le monde de l'art, en l'occurrence la sculpture. On retrouve dans un même passage, assez bref, les trois sens ou thèmes majeurs de l'histoire de l'esthétique, celui de la sensation, celui de la beauté et celui de l'art. Voici le très beau texte de Plotin :

Reviens à toi-même et regarde : si tu ne vois pas encore toi-même beau, fais comme le sculpteur d'une statue qui doit devenir belle : il enlève, il gratte, il polit, il nettoie, jusqu'à ce qu'il fasse apparaître un beau visage dans la statue. Toi aussi, enlève tout ce qui est superflu, redresse ce qui est tortueux, nettoyant tout ce qui est sombre, rends-le brillant, et ne cesse de « sculpter » ta propre « statue », jusqu'à ce que resplendisse pour toi la divine splendeur de la vertu⁶¹.

Ce n'est pas un hasard si j'ai cité le texte dans la traduction de Pierre Hadot. Effectivement, Hadot le cite non seulement dans son livre consacré à Plotin, mais aussi dans une étude intitulée « Exercices spirituels », datant de 1977, qui a beaucoup inspiré les études antiques du dernier Foucault⁶². Il est donc très probable que Foucault, qui (à ma connaissance) ne cite jamais ce texte de Plotin, a connu ce passage précis, ou encore son interprétation par Hadot, de sorte qu'il a pu s'en inspirer pour concevoir son « esthétique de l'existence » à propos de laquelle il affirme :

Il s'agissait de savoir comment gouverner sa propre vie pour lui donner la forme qui soit la plus belle possible. [...] Voilà ce que j'ai essayé de reconstituer : la formation et le développement d'une pratique de soi qui a pour objectif de se constituer soi-même comme l'ouvrier de la beauté de sa propre vie⁶³.

Foucault plotinien ? Il n'en est pas question : les différences entre les approches respectives des deux hommes sont évidentes. De fait, si Plotin parle, pour ainsi dire, du devoir de faire de sa vie une œuvre d'art, de sorte qu'en

⁶¹ Cf. P. Hadot : *Plotin ou la simplicité du regard*, Paris : Gallimard, 2002 : 20.

⁶² P. Hadot : *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris : Albin Michel, 2002 : 58–59. Cf. e.g. M. Foucault : *Histoire de la sexualité II. L'usage des plaisirs*, Paris : Gallimard, 2011 : 15.

⁶³ M. Foucault : « Le souci de la vérité », in *Dits et écrits II, op.cit.* : 1490.

sculptant sa propre statue, sa vie devienne « belle », toute « l'esthétique » plotinienne, bien plus qu'avec la beauté sensible, est envisagée dans le but de s'unir avec la Beauté intellectuelle et divine, avec cette « Beauté d'une merveilleuse majesté » qui fait que la vie intérieure est comme « baignée dans une vie divine. »⁶⁴ Quant à Foucault, s'il s'appuie explicitement sur des auteurs antiques pour édifier sa conception de l'esthétique de l'existence, il se réfère moins à Plotin qu'à Sénèque, Epictète ou Marc Aurèle. Et s'il s'agit bien de se créer ou fabriquer soi-même, la beauté de l'œuvre d'art qu'est la vie n'émane pas, selon Foucault, d'une Beauté transcendante et ne nous y reconduit pas non plus, elle est au contraire le résultat du travail sur soi en tant que fin en soi (de nature éthico-politique) – il est question surtout de l'importance de « s'appliquer à soi-même, s'occuper de soi-même (*heautou epimeleisthai*) » : « *se formare, sibi vindicare, se facere, se ad studia revocare, sibi applicare, suum fieri, in se recedere, ad se recurrere, secum moriari* », selon les exemples empruntés par Foucault à Sénèque⁶⁵.

Malgré cela, il me semble que dans son esthétique Foucault est plus proche de Plotin que, par exemple, de la phénoménologie de l'œuvre d'art d'Ingarden. L'esthétique foucauldienne ne se limite point à une doctrine autonome, en somme une description théorique de l'art littéraire ou visuel, au contraire elle s'insère dans un questionnement élargi à la beauté du *bios*, c'est-à-dire impliquant la manière de vivre et le devoir de l'homme de se créer et de s'inventer en vue de la beauté de son existence. N'est-ce pas cela, cette nécessaire mise en question historique de nos conceptions ordinaires que Foucault lui-même appelle le devoir de « penser autrement » et qu'il identifie avec la philosophie elle-même ? Ce que Foucault dit à propos de l'histoire de la sexualité vaut aussi pour l'histoire de l'esthétique : « C'était un exercice philosophique : son enjeu était de savoir dans quelle mesure le travail de penser sa propre histoire peut affranchir la pensée de ce qu'elle pense silencieusement et lui permettre de penser autrement. »⁶⁶ Sauf que « penser autrement », en l'occurrence, signifie penser selon la tradition même de l'esthétique, celle qui a été « refoulée » aux temps modernes. Foucault propose, en quelque sorte, de refonder l'esthétique à partir de ses propres racines, de réinventer

⁶⁴ P. Hadot : *Plotin, op.cit.* : 48.

⁶⁵ M. Foucault : *Histoire de la sexualité III. Le souci de soi*, Paris : Gallimard, 2009 : 65. Cf. M. Onfray : *La Sculpture de soi. La morale esthétique*, Paris : Grasset, 1993.

⁶⁶ M. Foucault : *Histoire de la sexualité II, op.cit.* : 17.

l'esthétique en s'appuyant sur une tradition à peu près oubliée, pourtant tout à fait fondamentale dans l'histoire de l'esthétique.

En ce qui concerne les références historiques de cette conception esthétique, on aurait bien évidemment tort de s'en tenir aux seules sources « prémodernes ». Frédéric Gros a raison de souligner que Foucault, dans son cours de 1982 au Collège de France, évoque intentionnellement « un stade d'esthétique ». Il s'agit d'« une allusion claire au tryptique existentiel de Kierkegaard (stade esthétique, éthique, religieux). [...] Foucault fut un grand lecteur de Kierkegaard, même s'il ne fait pratiquement jamais mention de cet auteur qui eut pourtant pour lui une importance aussi secrète que décisive. »⁶⁷ Une autre inspiration possible – en plus de celles que Foucault mentionnait lui-même, à savoir le fameux livre de Burckhardt sur la Renaissance ou celui de Walter Benjamin sur Baudelaire⁶⁸ – est celle de Nietzsche : « L'esthétique de l'existence, chez Foucault, s'avère par conséquent une esthétique nietzschéenne beaucoup plus que kantienne : plutôt que sur le spectateur et sur l'idée du « beau », elle se concentre sur le créateur et sur son travail de mise en forme (du *bios*). »⁶⁹ Effectivement, Foucault propose, à l'instar de Nietzsche, une étude « des pratiques réfléchies et volontaires par lesquelles les hommes, non seulement se fixent des règles de conduite, mais cherchent à se transformer eux-mêmes, à se modifier dans leur être singulier, et à faire de leur vie une œuvre qui porte certaines valeurs esthétiques et répond à certains critères de style. »⁷⁰ Pour désigner ces pratiques, il évoque tantôt des « arts d'existence », tantôt des « techniques de soi », tantôt une « esthétique de l'existence » ou encore des « stylistiques d'existence »⁷¹, expressions multiples dont le sens générique, finalement, est « la volonté d'avoir une belle vie et de laisser aux autres le souvenir d'une belle existence. »⁷²

⁶⁷ Cf. M. Foucault : *L'herméneutique du sujet*, *op.cit.* : 14 et 25.

⁶⁸ M. Foucault : *Histoire de la sexualité II*, *op.cit.* : 19.

⁶⁹ D. Lorenzini : *Éthique et politique de soi. Foucault, Hadot, Cavell et les techniques de l'ordinaire*, Paris : Vrin, 2015 : 230. Cf. aussi l'article de T. Flynn qui compare l'approche de Foucault à celle de J.-P. Sartre : « Philosophy as a way of life: Foucault and Hadot », *Philosophy & Social Criticism* 31 : 609–622, p. 618.

⁷⁰ M. Foucault : *Histoire de la sexualité II*, *op.cit.* : 18.

⁷¹ Idem. Cf. aussi : *Le courage de la vérité*, *op.cit.* : 235.

⁷² M. Foucault : « À propos de la généalogie de l'éthique : un aperçu du travail en cours », in *Dits et écrits II*, *op.cit.* : 1429.

Pour décrire la tâche de s'élaborer soi-même, Foucault se plaît à employer des concepts d'origine grecque, forgés par lui-même, qui renvoient à une conscience esthétique au sens moderne et usuel du terme tout en modifiant leur sens spécifiquement « esthétique » : il recourt par exemple aux termes « technique » et « technologie » (du mot grec *tekhnè* qui désigne art et production), de même – en s'appuyant sur le mot grec *poièsis*, qui signifie à la fois formation, création et poésie – il évoque le caractère soi-disant « éthopoïétique » du savoir ou de l'écriture⁷³. Finalement, l'histoire foucauldienne des arts de vivre – à travers l'esthétique de l'existence développée surtout dans *L'herméneutique du sujet* et *Le courage de la vérité* – peut être considérée comme une véritable histoire alternative de l'esthétique, laquelle se déroule en parallèle à l'histoire de la pensée : de Socrate, Diogène ou Platon jusqu'à Nietzsche ou Baudelaire en passant, entre autres, par Sénèque, Epictète, Marc Aurèle, Plotin, Vasari, Cellini, Montaigne et Diderot.

L'enjeu de ces investigations « esthétiques » est de faire le départ entre la morale de l'Antiquité (et celle de la Renaissance et du XIX^e siècle), comme éthique ou esthétique créatrice et personnelle, et la morale chrétienne, définie à son tour « par une législation universelle, déterminant les actes permis et défendus »⁷⁴. Selon Foucault, le christianisme – ou du moins la tradition dominante en son sein – a substitué à « l'idée d'un soi à construire et à créer comme une œuvre d'art » celle « d'un soi auquel il fallait renoncer ». Or ce renoncement, d'après Foucault, est paradoxalement à l'origine du « culte contemporain de soi » dont l'enjeu est de « découvrir son vrai moi en le séparant de ce qui pourrait le rendre obscur ou l'aliéner, en déchiffrant sa vérité grâce à un savoir psychologique ou à un travail psychanalytique. »⁷⁵ Tout au contraire, l'esthétique foucauldienne de l'existence ne vise pas à déchiffrer le vrai soi ou la vérité du soi à travers les pratiques institutionnalisées par le christianisme ou la psychanalyse. Comme il le dit dans un entretien qui date de 1984 :

De l'Antiquité au christianisme, on passe d'une morale qui était essentiellement recherche d'une éthique personnelle à une morale comme obéissance à un système de règles. Et si je me suis intéressé à l'Antiquité, c'est que, pour toute une série de raisons, l'idée d'une

⁷³ *Ibid.* : 1237 ; *Le courage de la vérité*, *op.cit.* : 62.

⁷⁴ M. Foucault : *Histoire de la sexualité II*, *op.cit.* : 123.

⁷⁵ M. Foucault : « À propos de la généalogie de l'éthique : un aperçu du travail en cours », in *Dits et écrits, t. II*, *op.cit.* : 1443.

morale comme obéissance à un code de règles est en train, maintenant, de disparaître, a déjà disparu. Et à cette absence de morale répond, doit répondre une recherche qui est celle d'une esthétique de l'existence⁷⁶.

Cette esthétique foucauldienne de l'existence a été critiquée, justement, entre autres, par Pierre Hadot qui a reproché à Foucault de promouvoir « une culture de soi trop purement esthétique, c'est-à-dire, je le crains – écrit-il –, une nouvelle forme de dandysme, version fin du XX^e siècle. »⁷⁷ Sans entrer dans ce débat, ni même dans l'étude de la réception des remarques critiques de Hadot par les chercheurs foucauldien⁷⁸, je voudrais me concentrer, pour finir, sur une autre problématique, en l'occurrence celle du rapport, chez le dernier Foucault, tout spécialement dans *Le courage de vérité*, entre son esthétique de l'existence (faire de sa vie une œuvre d'art) intimement liée à la question de la sensation et de la corporéité, et sa conception de l'œuvre d'art et de l'art moderne en général. Comment envisage-t-il ce rapport dans son dernier cours au Collège de France ? Quelle conclusion en tire-t-il ? Les conceptions sur l'art contemporain qui découlent de sa vision de l'esthétique de l'existence sont-elles justifiables ?

3.2 La notion d'esthétique dans *Le courage de la vérité*

Le concept d'esthétique de l'existence apparaît, dans *Le courage de la vérité*, surtout dans son rapport avec l'école cynique à laquelle Foucault a consacré la dernière partie de son cours. Foucault insiste sur le fait qu'il faut analyser le cynisme dans le cadre de l'histoire de la philosophie entendue comme une histoire des arts d'existence intimement liée à la question de la *parrêsia*, du dire-vrai⁷⁹. L'importance capitale du cynisme, à ses yeux, est d'avoir construit l'idée de la vraie vie sans que celle-ci soit nécessairement liée au désir de *dire* la vérité, c'est-à-dire d'avoir réduit, autant que possible, la place du discours dans cette forme de vie. Si le cynisme établit avec le réel un rapport « de

⁷⁶ *Ibid.* : 1550 ('Une esthétique de l'existence').

⁷⁷ P. Hadot : *Exercices spirituels*, *op.cit.* : 331.

⁷⁸ Cf. D. Lorenzini : *Éthique et politique de soi*, *op.cit.* : 203–242, ainsi que M. Montanari, *Hadot e Foucault nello specchio dei Greci. La filosofia antica come esercizio di trasformazione*, Milano : Mimesis, 2009.

⁷⁹ M. Foucault : *Le courage de la vérité*, *op.cit.* : 262.

réduction à l'élémentaire depuis le refus agressif des normes sociales », ce geste provocateur implique la force non pas de la vérité énoncée mais celle de la vérité vécue : « il s'agit de voir jusqu'à quel point des vérités supportent d'être vécues, et de faire de l'existence le point de manifestation intolérable de la vérité. »⁸⁰ « Agir en cynique – dit F. Nègre qui mentionne d'ailleurs, dans son étude, la métaphore plotinienne citée plus haut –, c'est donc sculpter son existence comme un chef d'œuvre [...], donner volume, surface, nature, épaisseur, consistance et harmonie à un quotidien ainsi transfiguré. » Toutefois, il est difficile de soutenir avec lui que le cynique entretient « plus de lien avec le beau qu'avec le vrai »⁸¹, étant donné que le vrai, dans cette esthétique cynique, semble être, tout au contraire, plus important que le beau lui-même.

Avant de commencer son étude sur les cyniques, Foucault déclare, d'une part : « L'art de l'existence et le discours vrai, la relation entre l'existence belle et la vraie vie, la vie dans la vérité, la vie pour la vérité, c'est un peu cela que je voulais essayer de ressaisir »⁸². D'autre part, en parlant de l'école cynique, il va jusqu'à disqualifier le concept de beauté du domaine de l'esthétique de l'existence. Effectivement, Foucault met l'accent sur « la valorisation de la saleté, de la laideur, de la disgrâce » en soulignant que cet aspect « n'était pas très facile à accepter dans des sociétés si attachées aux valeurs de beauté, aux valeurs de la plastique dans le corps humain, dans le geste humain, dans les attitudes, dans la tenue des individus. »⁸³ F. Gros souligne avec raison que « l'analyse de la *parrhêsia* cynique aura donc mené Foucault très loin, et presque à l'opposé du souci de soi stoïcien qui l'avait occupé durant l'année 1982 au Collège de France. »⁸⁴

Sénèque, pour s'exercer ou se protéger contre un événement possible, était capable de vivre, « pendant quelques jours, trois ou quatre », dans la pauvreté ; il faut imaginer le « richissime » Sénèque installé sur un grabat, mangeant le moins possible, et pendant ce temps élaborant une théorie séduisante fondée sur ces mêmes expériences furtives. Cette pauvreté, écrit Foucault, est « vir-

⁸⁰ F. Gros : « La *parrhêsia* chez Foucault (1982–1984) », in F. Gros (ed.) : *Foucault. Le courage de la vérité*, Paris : Puf, 2012 : 163, 165.

⁸¹ F. Nègre : « L'esthétique de l'existence dans le dernier Foucault », *op.cit.* : 52.

⁸² M. Foucault : *Le courage de la vérité*, *op.cit.* : 150.

⁸³ *Ibid.* : 239.

⁸⁴ F. Gros : « La *parrhêsia* chez Foucault », in F. Gros (ed.) : *Foucault. Le courage de la vérité*, *op.cit.* : 145.

tuelle, d'attitude »⁸⁵. Tout au contraire, la pauvreté cynique est « effective, matérielle, physique » : au lieu de parler de la pauvreté et de s'y essayer de temps en temps, le cynique choisit un mode de vie qui est « une pauvreté effective de dépouillement, une pauvreté indéfinie en travail indéfinie sur soi-même. »⁸⁶ Le courage cynique de la vérité est justement cela : « dans le cas du scandale cynique – c'est là ce qui me paraît important et mérite d'être retenu, isolé – on risque sa vie, non pas seulement en disant la vérité, pour la dire, mais par la manière dont on vit. Dans tous les sens du mot français, on « expose » sa vie. C'est-à-dire qu'on la montre et on la risque. »⁸⁷

Par leur « vie comme manifestation de rupture scandaleuse »⁸⁸, les cyniques – Foucault parle surtout de Diogène, Cratès, Démonax et Pérégrinus – soulignent le besoin impératif de la vérité comme élément fondamental du gouvernement de soi et des autres.

Il s'agit bien de quelqu'un qui, dans sa vie même, dans sa vie de chien, n'a pas cessé [...] d'être dans son corps, dans sa vie, dans ses gestes, dans sa frugalité, dans ses renoncements, dans son ascèse, le témoin vivant de la vérité. Il a souffert, il a enduré, il s'est privé pour que la vérité prenne, en quelque sorte, corps dans sa propre vie, dans sa propre existence, prenne corps dans son corps. [...] La vie comme présence immédiate, éclatante et sauvage de la vérité, c'est cela qui est manifesté dans le cynisme⁸⁹.

L'effet paradoxal est que la vie cynique non seulement incarne la doctrine philosophique la plus radicale possible, montrant continuellement aux yeux de tous « une vie de pauvreté scandaleuse, insupportable, laide, dépendante et humiliée », mais aussi permet un mode de vie dont la véritable beauté est due à l'harmonie entre le discours et la vie vécue. Comme on peut lire dans le *Lachès* de Platon (188c-d) – texte capital pour les travaux de Foucault sur l'histoire de l'esthétique de l'existence, même si, du point de vue cynique, le projet développé par Platon reste un discours théorique que Socrate n'a pas pu ou pas voulu mettre en pratique dans toute sa radicalité – : « Un tel homme est à mes yeux le

⁸⁵ M. Foucault : *Le courage de la vérité*, *op.cit.* : 237-238.

⁸⁶ *Idem.*

⁸⁷ *Ibid.* : 216.

⁸⁸ *Ibid.* : 173.

⁸⁹ *Ibid.* : 160.

musicien idéal, qui ne se contente pas de mettre la plus belle harmonie dans sa lyre ou dans quelque instrument frivole, mais qui, dans la réalité de sa vie, met d'accord ses paroles et ses actes »⁹⁰. Le philosophe cynique devient, dans cette perspective, le « martyr », l'« ange », le « prophète » ou même le « héros » de la vérité⁹¹, de sorte que la vérité qu'il professe se manifeste tout au long de sa vie, dans tous ces actes, et dans toute sa manière de vivre. C'est l'harmonie complète entre son *logos* et son *bios* qui donne la vraie beauté de sa vie philosophique, même si, vue de dehors, elle semble sombrer dans la saleté et la laideur.

L'esthétique foucauldienne de l'existence, à travers son analyse du cynisme, apparaît donc, d'une part, étroitement liée à la problématique de la « sensation », c'est-à-dire de la dramatisation corporelle de la vérité qui se fait continuellement voir dans la vie du cynique, laquelle joue incessamment, devant les yeux de tous, par sa propre visibilité scandaleuse, un rôle à la fois « éthique » et « politique » ; d'autre part, elle est liée à l'unité harmonieuse entre discours et mode de vie. Ce dernier aspect de la philosophie cynique, de nature « éthico-esthétique », correspond à la vérité vécue qui resplendit – à travers ou malgré son éventuelle laideur et saleté – sur la figure du cynique. L'élément peut-être le plus intéressant et en même temps le plus discuté de l'analyse historique et philosophique ou esthétique de Foucault est le lien qu'il établit entre la philosophie cynique antique et « le courage de l'art [moderne] dans sa vérité barbare », l'art moderne entendu – chez Baudelaire, Manet, Beckett ou Bacon – comme « irruption sauvage du vrai » : « c'est dans l'art surtout que se concentrent, dans le monde moderne, dans notre monde à nous, les formes les plus intenses d'un dire-vrai qui a le courage de prendre le risque de blesser. »⁹² L'art moderne serait une « mise à nu et réduction à l'élémentaire de l'existence » ou encore un lieu d'irruption de « la vérité qui se fait jour »⁹³.

Cette analogie entre l'esthétique (au sens strict du mot, entendu comme théorie de l'art) de Beckett ou Bacon et l'esthétique cynique de l'existence est, il me semble, problématique. Prenons l'exemple de Beckett dont les divers écrits ont sans doute représenté l'un des plus importants – sinon le plus important – événements de la littérature d'après-guerre voire du XX^e siècle. La question suivante mérite d'être posée : quelles sont, finalement, les « vérités » exprimées par Beckett, par exemple, dans *En attendant Godot*, *Fin de partie*, *Oh les beaux*

⁹⁰ *Ibid.* : 136.

⁹¹ Voir, respectivement, *ibid.* : 160, 154, 156 et 195.

⁹² *Ibid.* : 174.

⁹³ *Idem.*

jours, Cendres ou encore dans ses derniers chefs d'œuvre, *Mal vu mal dit* et *Cap au pire* ? S'agit-il, au fond, d'une volonté ou d'un courage de dire la vérité qui, tout simplement, se passerait du langage pour formuler son message « militant » et « universel »⁹⁴ ? Bien au contraire, il me semble qu'il y est question d'un rapport extrêmement difficile, austère, voire turbulent avec la parole qui rend presque impossible tout « dire-vrai ». « Essayer encore. Rater encore. Rater mieux encore » – ce sont des phrases célèbres de *Cap au pire*⁹⁵. Autre exemple dans *Textes pour rien* – texte que Foucault cite au début de *Qu'est-ce qu'un auteur* ? – « Les mots aussi, lents, lents, le sujet meurt avant d'atteindre le verbe, les mots s'arrêtent aussi. [...] Qu'importe qui parle, quelqu'un a dit qu'importe qui parle. Il va y avoir un départ, j'en serai, ce ne sera pas moi, je serai ici, je me dirai loin, ce ne sera pas moi, je ne dirai rien, il va y avoir une histoire, quelqu'un va essayer de raconter une histoire. »⁹⁶ On peut aussi songer au monologue de Winnie dans *Oh les beaux jours* : « Il y a si peu qu'on puisse parler. (*Un temps*.) On dit tout. (*Un temps*.) Tout ce qu'on peut. (*Un temps*.) Et pas un mot de vrai nulle part. (*Un temps*.) »⁹⁷ Enfin, il y a la correspondance de Beckett où l'écrivain s'exprime au sujet d'*En attendant Godot*, évoquant, par exemple, la simplicité de cette pièce irréductible à ses prétendues vérités⁹⁸, ou sa manière de parler « dont la fonction n'est pas tant d'avoir un sens que de lutter, mal j'espère, contre le silence, et d'y renvoyer »⁹⁹, ou encore, dans une lettre du 12 août 1948 à son ami Georges Duthuit, à propos du « courage de l'imperfection », de « l'impossibilité d'avoir jamais assez tort, d'être jamais assez ridicule et sans armes » : « Ne pas avoir à s'exprimer ni à se mêler d'un maximum quelconque, dans son monde sans nombre ni valeur ni accomplissement, c'est quand même un jeu à tenter, nécessité à tenter, et qui ne réussira jamais, si ça réussit. Coller à la nécessité,

⁹⁴ *Ibid.* : 261.

⁹⁵ S. Beckett : *Cap au pire*, tr. E. Fournier, Paris : Minuit, 1991 : 8.

⁹⁶ S. Beckett : *Nouvelles et textes pour rien*, Paris : Minuit, 2009 : 125, 129.

⁹⁷ S. Beckett : *Oh les beaux jours*, Paris : Minuit, 1963 : 70.

⁹⁸ « Do try and see the thing primarily in its simplicity, the waiting, the not knowing why, or where, or when, or for what. [...] Confusion of mind and identity is an indispensable element of the play and the effort to clear up the ensuing obscurities which seems to have exercised most critics to the point of blinding them to the central simplicity, strikes me as quite nugatory. » (Lettre à D. Smith, 1^{er} avril 1956). Craig et al. (eds) : *The Letters of Samuel Beckett : Vol. 2, 1941–1956*, Cambridge : Cambridge University Press, 2011 : 610.

⁹⁹ *Ibid.* : 475 (Lettre à E. Coster, 11 mars 1954).

comment faire autrement, en s'en sachant loin, en souffrant de dire savoir, et en le disant, de loin en loin. »¹⁰⁰

Cette attitude résolument hésitante à l'égard de la parole, assez constante dans les écrits de Beckett, ce « désir – comme le dit Foucault lui-même en 1971 – de n'avoir pas à commencer [...], de se retrouver, d'entrée de jeu, de l'autre côté du discours »¹⁰¹ paraît nettement diverger de l'attitude des cyniques en ce que cette dernière, selon Foucault, est articulée « sur le principe du dire-vrai, du dire-vrai sans honte et sans crainte, du dire-vrai illimité et courageux » ou encore sur « le courage insolent de se montrer tel qu'il est »¹⁰². Effectivement, il y a chez Beckett, d'une part, une incapacité de dire et de parler – qui va de pair avec un discours ou plutôt un murmure qui n'en finit pas chez presque tous ses protagonistes –, une impossibilité tragique ou un échec inévitable et grotesque de dire « sa vérité » ou « la vérité », une expérience effrayante de l'ineffabilité dont l'origine est peut-être dans « l'obstination de la pensée à se tenir droite au bord du vide »¹⁰³. D'autre part, ce que l'on trouve chez Beckett, ce ne sont pas, à proprement parler, des « vérités », mais bien plutôt une série de descriptions à la fois perçantes et précises, violentes et tendres, désespérantes, bien que pleines d'un espoir insensé du phénomène humain dans tout son antagonisme : on continue à crier des blasphèmes sur Dieu tout en n'étant pas capable de ne pas essayer de prier de temps en temps, ainsi qu'on haït l'autre ou soi-même jusqu'à la mort bien que cette haine semble parfois être identique à un amour ou un regret qui nous hantent pendant toute notre vie (*Fin de partie*) ; on semble vivre dans une désillusion qui n'en finit plus et on ne cesse de se remémorer et d'attendre des images d'un passé ou d'un avenir plus heureux (*En attendant Godot*, *Textes pour rien*) ; le désir de tuer et de mourir dans cette vie qui semble être privée de sens nous obsède, mais il nous est impossible d'oublier ceux que nous avons aimés et perdus et dont le silhouette ne cesse de réapparaître devant nos yeux : nous les regardons avec des larmes dans les yeux (*Cendres*, *Tous ceux qui tombent*, *Mal vu mal dit*).

Est-ce que c'est une vérité, est-ce que c'est un courage ? D'ailleurs, la *parrêsia*, le dire-vrai, le franc-parler, la parole libre – qui est au cœur des recherches du dernier Foucault – est-elle vraiment une catégorie « esthétique » ? Peut-elle, par exemple, faire partie intégrante et constitutive des œuvres beckettiennes

¹⁰⁰ M. Foucault : *Le courage de la vérité*, *op.cit.* : 100–101.

¹⁰¹ M. Foucault : *L'ordre du discours*, Paris : Gallimard, 1971 : 8.

¹⁰² M. Foucault : *Le courage de la vérité*, *op.cit.* : 153 et 310.

¹⁰³ N. Léger : *Les vies silencieuses de Samuel Beckett*, Paris : Allia, 2006 : 64.

ou encore, plus généralement, des œuvres d'art ? Pour ma part, il me semble que la beauté éblouissante de l'art de Beckett ne provient pas de sa « hardiesse de dire la vérité », de ses « vérités » exprimées courageusement et scandaleusement, mais de sa capacité de s'approcher avec une patience et une précision extrêmes, s'enfonçant de plus en plus dans le silence, du réel qui nous entoure et que, normalement, nous tolérons à peine : il nous manque tout simplement la force de le supporter¹⁰⁴. Il n'est pas question, chez Beckett, de vérités ou de mensonges : il est question du réel et du semblant. Si l'art est un courage, il n'est certainement pas, chez Beckett – ou même chez Manet ou chez Bacon –, le courage de la vérité, mais plutôt le désir intransigeant de la réalité (voué sans doute, dès le départ, à l'échec). Comme le dit Alain Badiou commentant « la beauté de la prose » chez Beckett : « Parce que toute beauté, et singulièrement celle qu'il vise, a pour destin de séparer. Séparer l'apparence, qu'elle restitue et oblitère, de ce qui est le noyau universel de l'expérience. »¹⁰⁵

De la sorte, faire de sa vie une œuvre d'art et un lieu d'irruption de la vérité sauvage ou barbare n'est peut-être pas, comme le voudrait Foucault, analogue à la création artistique moderne, car cette dernière présume, me semble-il, d'autres conditions formelles, artistiques ou philosophiques que l'invention scandaleuse du soi ou la manifestation à tout prix de la vérité ; ce qui revient à dire qu'on ne peut pas transposer directement le projet d'une stylistique de l'existence en une forme esthétique au sens strict du terme (en une œuvre d'art). Vivre dans et selon la vérité professée est peut-être, pour l'homme, la plus brillante œuvre « esthétique », « éthique » et « politique » possible, et cette œuvre, dans toute sa beauté (ou même dans son éventuelle laideur), est digne d'être l'objet de l'esthétique, au sens large du terme. Nous sommes avant tout les sculpteurs, les poètes de nous-mêmes, de notre existence. Toutefois, il me semble que l'œuvre d'art est bien autre chose qu'un scandale, une manifestation, un témoignage ou un cri de la vérité. Aussi est-il sans doute plus justifié de s'en tenir, pour une lecture et une compréhension mieux calibrée de l'art moderne, à l'esthétique « en dehors de l'esthétique de l'existence », que Foucault avait lui-même déve-

¹⁰⁴ Cf. la remarque de C. Rosset (*Le réel et son double*, Paris : Gallimard, 1993 : 7) : « Rien de plus fragile que la faculté humaine d'admettre la réalité, d'accepter sans réserves l'impérieuse prérogative du réel. Cette faculté se trouve si souvent prise en défaut qu'il semble raisonnable d'imaginer qu'elle n'implique pas la reconnaissance d'un droit imprescriptible – celui du réel à être perçu – mais figure plutôt une sorte de *tolérance*, conditionnelle et provisoire. Le réel n'est généralement admis que sous certaines conditions et seulement jusqu'à un certain point : s'il abuse et se montre déplaisant, la tolérance est suspendue. »

¹⁰⁵ A. Badiou : *Beckett. L'incroyable désir*, Paris : Fayard, 2011 : 17.

loppée dans les années 60 et 70 autour, entre autres, de l'œuvre beckettienne. Comme il le dit lui-même dans un essai de 1966, en soulignant que penser la littérature entendue comme « langage sur le dehors de tout langage, paroles sur le versant invisible des mots » n'équivaut point à « penser la vérité » :

La littérature, ce n'est pas le langage se rapprochant de soi jusqu'au point de sa brûlante manifestation, c'est le langage se mettant au plus loin de lui-même ; et si, en cette mise « hors de soi », il dévoile son être propre, cette clarté soudaine révèle un écart plutôt qu'un repli, une dispersion plutôt qu'un retour des signes sur eux-mêmes. [...] Et ce qu'*est* le langage (non pas ce qu'il veut dire, non pas la forme par laquelle il le dit), ce qu'il est en son être, c'est cette voix si fine, ce recul si imperceptible, cette faiblesse au cœur et alentour de toute chose, de tout visage, qui baigne d'une même clarté neutre – jour et nuit à la fois –, l'effort tardif de l'origine, l'érosion matinale de la mort¹⁰⁶.

¹⁰⁶ M. Foucault : « La pensée du dehors », in *Dits et écrits t. I, op.cit.* : 548 et 567.

Le(s) membre(s) hongrois d'une croisade française oubliée. Le parcours de la colonne Leclerc à travers le Sahara

Krisztián Bene
Université de Pécs
bene.krisztian@pte.hu

Abstract

The French colonial empire plays an important role in the history of France since its birth. It contributed to the war efforts during the great conflicts of the 20th century when the French colonies provided vital support for the motherland. Its potential becomes particularly valuable after the French defeat suffered in 1940 when the leaders of divided France try to keep it on his side or recover it from the other. The theatre of operations of Chad is particularly important from French point of view because the Free French Forces under the orders of colonel Leclerc realize an incredible mission with the crossing of the Sahara and the taking of Fezzan and Tripoli. This victory is the result of the common work of men of many nationalities, even that of Hungarian. In this study, we try to present the long journey of these fighters and the effect of this operation on their lives.

Introduction

Depuis sa naissance, l'empire colonial joue un rôle important dans l'évolution de l'histoire française. Il faut noter sa contribution aux efforts de guerre lors de grands conflits du 20^e siècle quand les colonies françaises fournissent un appui vital pour la métropole. Le potentiel militaire, politique et économique de l'empire devient particulièrement précieux après la défaite française subie en 1940 quand les dirigeants de la France divisée essayent de le garder d'un côté ou le récupérer de l'autre.

Dans cette lutte coloniale menée surtout sur le continent africain, il y a plusieurs théâtres d'opérations parmi lesquels de loin le plus vaste est celui du Tchad. Les troupes françaises libres sous les ordres du colonel Leclerc appelées communément la colonne Leclerc réalisent une mission incroyable avec la traversée du Sahara et la prise du Fezzan et de Tripoli. Cette victoire est le résultat du travail commun des hommes de plusieurs nationalités, même de celle hongroise. Dans la présente étude, on essaye de présenter le long périple de ces combattants et l'effet de cette opération sur leur vie.

La France libre et les colonies

L'empire colonial français connaît une évolution constante depuis le début du 16^e siècle au milieu du 20^e siècle. Les marins français découvrent les côtes de l'Amérique du Nord lors des expéditions qui permettent la colonisation du Nouveau Monde. Grâce à ce processus expansionniste, la majorité des territoires de la partie septentrionale du continent ainsi que plusieurs îles des Caraïbes et la Guyane sont sous le contrôle de la couronne française pour la fin du 17^e siècle. Parallèlement, la France occupe les territoires occidentaux de l'Afrique, plusieurs îles sur l'océan Indien et des villes sur le sous-continent indien. Cependant, à la fin de la guerre de Sept Ans, la plupart de ces colonies passent aux mains des Britanniques, vainqueurs de ce conflit mondial¹. La situation coloniale française est aggravée par le fait que l'île de Saint-Domingue (Haïti actuel), après une longue guerre acharnée, obtient son indépendance par rapport à la France en 1804². Par conséquent, les efforts de colonisation français semblent d'être voués à l'échec³.

Le tournant a lieu en 1830 quand Charles X relance la colonisation de l'Afrique avec la conquête d'Algérie qui sera complétée par une expansion sur les territoires subsahariens. Ce processus connaît un nouveau dynamisme sous le règne de Napoléon III qui triple la superficie du domaine colonial avec l'occupation de nouvelles régions (p. ex. Madagascar, Nouvelle-Calédonie,

¹ B. Phan : *Colonisation et décolonisation (XVII^e-XX^e siècle)*, Paris : Presses Universitaires de France, 2009 : 45-51.

² P. Singaravélou (éditeur) : *Les empires coloniaux. XIX^e-XX^e siècle*, Paris : Points, 2013 : 378-380.

³ J. Frémeaux : *Les empires coloniaux. Une histoire-monde*, Paris : CNRS Éditions, 2012 : 70-71.

Cochinchine, Cambodge)⁴. Ensuite, c'est la défaite subie lors de la guerre franco-allemande de 1870–1871 qui encourage l'expansion coloniale de la France ayant l'intention de montrer sa force sur les territoires coloniaux. Ces ambitions provoquent également des tensions sur le continent africain parmi les grandes puissances comme montrent bien la crise de Fachoda en 1898 ou l'incident d'Agadir en 1911. En même temps, on peut constater que la France est une des puissances colonisatrices les plus importantes pour le début du 20^e siècle⁵.

Les colonies françaises jouent un rôle important lors de la Première Guerre mondiale. D'une part, elles contribuent à la conquête des colonies allemandes, d'autre part, elles fournissent des soldats, de la main-d'œuvre et des matières premières aux Alliés. Selon des estimations, l'Empire colonial fournit environ 600 mille soldats pour la métropole lors du conflit tandis que plus de 200 mille personnes issues des colonies travaillent dans les usines françaises fabriquant des matériels de guerre⁶. Par conséquent, cette contribution coloniale pour la victoire militaire est considérable qui est également prouvée par le fait que les unités coloniales sont parmi celles les plus décorées de l'armée française lors du conflit⁷.

A la fin de la guerre, la France obtient une partie des colonies allemandes et des territoires ottomans, notamment la plus grande partie du Cameroun et du Togo, ainsi que la Syrie et le Liban sont accordés pour elle comme des territoires de mandat par la Société des Nations. Ainsi, l'Empire colonial français s'étend à son apogée, pendant l'entre-deux-guerres, sur 12 347 000 km² où vivent plus de 68 000 000 d'habitants. Cet empire est le deuxième plus vaste au monde derrière celui britannique⁸. Cet ensemble est également particulièrement important du point de vue militaire, car il fournit un quart des effectifs des forces armées françaises. De plus, les troupes coloniales, ayant une expérience militaire considérable, représentent en général une qualité supérieure à celle des troupes métropolitaines⁹.

⁴ A. Clayton : *Histoire de l'armée française en Afrique 1830–1962*, Paris : Albin Michel, 1994 : 75–90.

⁵ B. Phan : *Colonisation...*, *op.cit.* : 107–110.

⁶ C.-R. Ageron, C. Coquery-Vidrovitch, G. Meynier & J. Thobie : *Histoire de la France coloniale 1914–1990*, Paris : Armand Colin, 2016 : 73–79.

⁷ A. Clayton : *Histoire...*, *op.cit.* : 284–285.

⁸ C.-R. Ageron et al. : *Histoire...*, *op.cit.* : 8.

⁹ J. Frémeaux : *Les empires...*, *op.cit.* : 475–480.

Bien évidemment, ces unités coloniales participent dans la campagne de France en 1940, cette contribution néanmoins affaiblit la défense de l'Empire. En raison de la défaite écrasante subie dans la métropole, les corps d'armée coloniaux ne peuvent pas constituer la base de la continuation de la guerre en 1940 indépendamment de la métropole¹⁰. Néanmoins, selon l'armistice du 22 juin 1940, les troupes coloniales constituent la force armée la plus importante ayant la mission de garantir la sécurité de l'Empire. En 1940, ce sont les suivantes : l'Afrique du Nord : 140.000 hommes ; l'Afrique-Occidentale française : 65.000 hommes ; l'Afrique-Équatoriale française : 16.000 hommes ; Madagascar, Djibouti : 14.000 hommes ; le Proche-Orient : 37.000 hommes ; l'Indochine française : 90.000 hommes. Au total, plus de 360 mille soldats sont disponibles, ainsi ces forces constituent un potentiel militaire considérable – malgré leur équipement varié et souvent obsolète¹¹. L'utilisation de ces troupes dépend de l'activité de deux personnages : le maréchal Philippe Pétain, chef de l'État français créé le 11 juillet à partir de la Troisième République et le général Charles de Gaulle, chef des Forces françaises libres, fondées le 1^{er} juillet à Londres.

Le lieutenant-colonel de Gaulle conduit la 4^e division cuirassée et participe aux combats lors du mois de mai 1940. Le 25 mai, il est nommé général de brigade, mais on lui confie le poste de sous-secrétaire d'État à la Guerre le 6 juin qui est le début de sa carrière politique. Après la démission de Paul Reynaud, président du Conseil, le 17 juin, il quitte la France pour partir à Londres¹² d'où il lance un appel sur les ondes de la BBC pour inviter les militaires français à rejoindre à son mouvement, la France libre¹³. Malgré ses espoirs, seulement quelques milliers de Français se trouvant en Grande-Bretagne ou dans l'Empire optent pour se rallier au général¹⁴. Malgré ce début peu encourageant, le gouvernement britannique soutient les efforts du général et reconnaît ce dernier comme chef des Français libres continuant la guerre contre les puissances de l'Axe le 28 juin¹⁵. En même temps, pour légitimer son existence, la France libre a besoin d'une souveraineté territoriale accessible exclusivement dans les

¹⁰ A. Clayton : *Histoire...*, *op.cit.* : 155–161.

¹¹ C.-R. Ageron et al. : *Histoire...*, *op.cit.* : 314–316.

¹² Service historique de la Défense (SHD) 4 P 1. Historique des Forces françaises libres, t. 1, 9.

¹³ F. Broche, G. Caïtucoli & J.-F. Muracciole : *La France au combat de l'Appel du 18 juin à la victoire*, Paris : Perrin, 2007 : 29–33.

¹⁴ J. Jackson : *La France sous l'Occupation 1940–1944*, Paris : Flammarion, 2004 : 464–465.

¹⁵ SHD 4 P 2. Historique des Forces françaises libres, t. 2, 91.

colonies françaises. Le ralliement de celles-ci peut consolider la position militaire et diplomatique du mouvement récemment créé, car les colonies peuvent lui fournir des soldats, des matières premières et surtout un territoire autonome. Certaines colonies se rallient à la France libre presque tout de suite : les Nouvelles-Hébrides (Vanuatu) le 22 juillet ; le Tchad le 26 août ; le Cameroun français le 27 août ; le Congo (République du Congo) le 28 août ; l'Oubangui-Chari (République centrafricaine) le 31 août ; les Établissements français de l'Inde le 7 septembre ; les Établissements français de l'Océanie le 9 septembre ; la Nouvelle-Calédonie le 24 septembre¹⁶.

Pour encourager le ralliement des autres territoires coloniaux français, de Gaulle organise une expédition avec le soutien de Churchill pour essayer de s'emparer de l'Afrique-Occidentale française par la prise de Dakar en septembre 1940, mais cette opération connaît un échec en raison de la résistance acharnée des troupes françaises assurant la défense de la colonie¹⁷. Pour pouvoir obtenir un certain succès, les Français libres tournent vers une région coloniale moins développée, le Gabon ce qu'ils prennent le 10 novembre¹⁸. Cette action avec les ralliements antérieurs permet la constitution de l'Afrique Française libre (s'étendant sur une superficie de 3 000 000 km² avec une population de 6 000 000 d'hommes) avec une nouvelle capitale à Brazzaville qui donne la légitimité territoriale tellement souhaitée pour la France libre¹⁹. Ce territoire constitue la base solide d'où les membres des Forces françaises libres commencent leur combat pour reconquérir les territoires africains. Ils sont présents sur plusieurs théâtres d'opérations africains : en Afrique du Nord, en Érythrée et en Libye. Ce dernier théâtre d'opérations est particulièrement intéressant, car c'est le seul lors de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale qui est entièrement dirigé par les Français libres, notamment par le colonel (plus tard général) Philippe Leclerc de Hauteclocque.

¹⁶ *Ibid.* : 12–24.

¹⁷ J.-L. Crémieux-Brilhac : *La France Libre. De l'appel du 18 Juin à la Libération*, Paris : Gallimard, 2013 : 147–153.

¹⁸ A.-P. Comor : *L'Épopée de la 13ème Demi-brigade de Légion Étrangère 1940–1945*, Paris : Nouvelles Éditions Latines, 1988 : 114–118.

¹⁹ SHD 4 P 2. Historique des Forces françaises libres, t. 2, 20.

La colonne Leclerc dans le Sahara

L'Afrique Française libre créée en automne 1940 a une position stratégique qui permet le transport des ravitaillements entre les territoires occidentaux et orientaux du continent africain. En même temps, cette région est menacée par l'Afrique-Occidentale française vichyste et la Libye tenue par les Italiens. Cette menace reste plutôt théorique en raison de la présence du Sahara qui interdit les opérations militaires de grande envergure²⁰. Néanmoins, le colonel Leclerc, promu commandant militaire du Tchad le 2 décembre 1940²¹, décide de lancer des raids traversant de plusieurs milliers de kilomètres contre les oasis fortifiées italiennes pour prouver la combativité de la France libre²². La difficulté la plus importante est la distance géographique sur un terrain extrêmement hostile (dans le Sahara), ainsi la préparation minutieuse d'une telle opération est la clé de la réussite. Bien que le régiment de tirailleurs sénégalais du Tchad avec environ six mille hommes (dont 460 Européens)²³ se trouve sous ses ordres, l'équipement et l'armement disponibles sont très peu adaptés aux conditions géographiques et climatiques²⁴.

L'objectif principal est la prise de l'oasis de Koufra. Pour connaître le terrain et les troupes ennemies, Leclerc réalise plusieurs reconnaissances terrestres et aériennes au sud de Libye au tournant de 1940 et 1941 avant de lancer son offensive²⁵. L'opération est démarrée le 27 janvier 1940 avec 402 hommes (101 Européens et 301 Indigènes) transportés par 60 camionnettes et équipés par quatre mortiers et un canon²⁶. Après un périple d'un mois et des combats acharnés, la colonne Leclerc s'empare de l'oasis le 1^{er} mars²⁷. La prise de cette base militaire lointaine, et surtout celle de son aéroport, est une victoire stratégique,

²⁰ J.-N. Vincent : *Les Forces françaises dans la lutte contre l'Axe en Afrique. Les Forces françaises libres en Afrique 1940-1943*, Paris : Ministère de la Défense, 1983 : 221-222.

²¹ R. Ceccaldi : « Koufra. Souvenirs de l'Artilleur », *Revue historique des armées* 151, 1983 : 40-49, p. 41.

²² SHD 4 P 2. Historique des Forces françaises libres, t. 2, 93.

²³ Archives nationales (AN) 72 AJ 238. L'origine du recrutement et des motivations des Forces françaises libres, 9.

²⁴ F. Broche & J.-F. Muracciole (éd.) : *Dictionnaire de la France libre*, Paris : Robert Laffont, 2010 : 837-838.

²⁵ A. Clayton : *Histoire...*, *op.cit.* : 171.

²⁶ SHD 4 P 4. Historique des Forces françaises libres, t. 3., 17.

²⁷ AN 72 AJ 220. Chronology of the Free French activities, 7-8.; AN 72 AJ 238. L'origine du recrutement et des motivations des Forces françaises libres, 9-10.

car par cela on coupe la ligne aérienne italienne capable de ravitailler les troupes italiennes combattant en Afrique orientale. Au lendemain de la victoire, Leclerc prête serment avec ses hommes qui devient plus tard très célèbre qu'ils ne déposent plus les armes avant que le drapeau français ne flotte sur Strasbourg²⁸.

Ensuite, le colonel entame la préparation de sa prochaine opération : la conquête du Fezzan (la région désertique du sud-ouest de la Libye). Selon sa conviction, la prise de ce territoire permettrait l'ouverture d'un deuxième front contre les troupes germano-italiennes luttant en Afrique du Nord et faciliterait la victoire des armées alliées²⁹. Les échecs des troupes britanniques sur ce théâtre d'opérations changent néanmoins la nature de la mission : la jonction avec ces unités semble impossible, ainsi on vise la réalisation d'une série de raids permettant la préparation d'une offensive ultérieure de plus grande envergure³⁰. Les différents contingents participant à ces opérations (au nombre de sept) ne comptent que 476 hommes transportés par 144 véhicules et appuyés par 11 avions. Ces petites colonnes motorisées lancent leurs attaques le 17 février 1942 qui durent jusqu'au 14 mars. Dans le cadre de cette opération minutieusement préparée, les troupes françaises s'emparent de plusieurs positions fortifiées italiennes (p. ex. Gatroun et Tedjere)³¹. Certaines garnisons italiennes sont néanmoins alertées et repoussent l'offensive des colonnes françaises, ainsi une partie des cibles désignées ne sont pas prises³².

Ensuite, les unités italiennes ayant la supériorité numérique et technique essayent d'éliminer les contingents français se trouvant sur le territoire libyen. Leclerc reconnaît la gravité de la situation et ordonne la retraite générale de ses troupes le 7 mars. Malgré le fait que des avions italiens et allemands soutiennent l'action de l'armée italienne, les colonnes de Leclerc sont capables de regagner le Tchad sans subir des pertes notables, ainsi l'opération se termine le 14 mars quand le dernier soldat arrive à sa base de départ³³.

Paradoxalement, le bilan de l'action militaire est positif dans tous les deux camps. Les Italiens sont persuadés que leur défense est solide, car malgré la perte temporaire de quelques bases, leurs troupes ont été capables de repousser les groupes français au Tchad. En même temps, selon l'état-major français,

²⁸ F. Broche & J.-F. Muracciole : *Dictionnaire...*, *op.cit.* : 839–840.

²⁹ J.-C. Notin : *Leclerc*, Paris : Perrin, 2010 : 185–189.

³⁰ F. Broche & G. Caïtucoli & J.-F. Muracciole : *La France...*, *op.cit.* : 221.

³¹ J.-C. Notin : *Leclerc...*, *op.cit.* : 199–200.

³² E. Bergot : *La Coloniale du Rif au Tchad 1925–1980*, Paris : Presses de la Cité, 1982 : 103–104.

³³ J.-N. Vincent : *Les Forces...*, *op.cit.* : 282–284.

l'opération est une réussite complète, car on a pris quatre garnisons italiennes et a causé des pertes importantes pour les troupes italiennes tandis que les colonnes n'ont perdu que 8 morts et 15 blessés³⁴. Pour récompenser à son succès, Leclerc est nommé commandant supérieur des troupes de l'Afrique française libre le 25 mars³⁵.

En tirant les conclusions de cette première campagne de Fezzan, Leclerc commence préparer ses troupes pour la réalisation de la deuxième qui cible déjà la conquête de l'ensemble du territoire de Fezzan et l'élimination totale des troupes italiennes. Dans le cadre de ces travaux préparatoires, il augmente le nombre des troupes françaises et améliore le niveau de leur équipement³⁶. Pour la réalisation d'une opération de telle envergure, on a également besoin des conditions stratégiques favorables sur le théâtre d'opérations de l'Afrique du Nord. En automne 1942, ce changement a lieu, car les troupes germano-italiennes subissent une défaite écrasante dans la seconde bataille d'El Alamein et les alliés anglo-saxons débarquent au Maroc et en Algérie pour prendre en tenaille les forces de l'Axe³⁷.

Au lendemain du débarquement, au début du mois de novembre, de Gaulle ordonne à Leclerc d'achever la conquête du Fezzan et de s'emparer la ville de Tripoli. La préparation de cette opération prend un certain temps, ainsi l'offensive commence le 16 décembre avec la participation de 4 735 hommes (dont 650 Européens) transportés par 787 véhicules³⁸. Dans le cadre de cette action, la colonne Leclerc doit réaliser un trajet de 1 600 kilomètres, vaincre l'ennemi et faire une jonction avec les troupes britanniques³⁹. L'opération lancée parallèlement avec celle britannique gagne du terrain malgré les bombardements de l'armée de l'air italienne et les contingents français obtiennent la reddition de plusieurs garnisons ennemies qui entraîne l'évacuation de la région par l'état-major italien⁴⁰. Le 8 janvier, on commence l'organisation de l'administration française qui durerait jusqu'en 1951, la

³⁴ J.-L. Crémieux-Brilhac : *La France Libre...*, *op.cit.* : 619.

³⁵ C. De Gaulle : *Háborús emlékiratok. Tome 1*, Budapest : Kossuth Kiadó, 1997 : 223–224.

³⁶ J.-N. Vincent : *Les Forces...*, *op.cit.* : 287.

³⁷ F. Broche & J-F. Muracciole : *Dictionnaire...*, *op.cit.* : 577.

³⁸ J.-L. Crémieux-Brilhac : « La France libre », in : J.-P. Azéma & F. Bédarida (ed.) : *La France des années noires. De la défaite à Vichy*, Paris : Éditions du Seuil, 2000 : 191–242, p. 226.

³⁹ F. Broche : *L'Armée française sous l'Occupation. La métamorphose*, Paris : Presses de la Cité, 2002 : 345.

⁴⁰ J.-N. Vincent : *Les Forces...*, *op.cit.* : 296–300.

proclamation de l'indépendance libyenne⁴¹. Les soldats français peuvent faire la jonction planifiée avec les troupes britanniques le 13 janvier et s'emparent de la capitale libyenne, Tripoli, le 26⁴². Simultanément, Leclerc a l'intention de couvrir le flanc gauche de ses troupes, c'est pourquoi il demande l'intervention des unités françaises faisant partie de l'Armée d'Afrique, peu de temps plus tôt encore hostiles à la France libre, qui répondent favorablement à sa demande. Par conséquent, son avance est soutenue par les hommes du général Delay arrivant du territoire de l'Algérie⁴³.

Grâce à l'offensive parallèle de l'armée britannique, l'opération de Leclerc connaît un grand succès. Après le percement de la ligne de défense italienne, ses troupes participent à la poursuite de l'ennemi se retirant vers la Tunisie, traversent le Sahara et occupent tous les objectifs désignés⁴⁴.

Au lendemain de la prise de Tripoli, Leclerc rencontre le général Montgomery, commandant de la 8^e armée britannique et lui demande du transfert de l'armement moderne pour ses troupes. Le général britannique approuve la requête et dirige des renforts matériels importants pour la colonne française⁴⁵ qui est rebaptisée sur le nouveau théâtre d'opérations au début du mois de février et reçoit le nom de la Force L d'après le nom du général Leclerc⁴⁶. L'unité dont la puissance de feu connaît une amélioration considérable participe aux combats menés pour la prise de la Tunisie pendant la première moitié de 1943. Les troupes de Leclerc sont chargées de couvrir le flanc gauche des armées alliées contre des éventuelles contre-attaques germano-italiennes. L'aviation allemande cause des pertes importantes pour l'unité déjà en février⁴⁷, cependant la contre-attaque allemande lancée dans la région de Ksar Rhilane le 10 mars par les divisions blindées allemandes menace même l'existence de la Force L. La supériorité allemande est tellement évidente que Montgomery ordonne le repli de la troupe française, mais Leclerc refuse d'abandonner les positions prises⁴⁸. Lors de la journée, les soldats français repoussent trois attaques, ainsi l'ennemi

⁴¹ F. Broche & J.-F. Muracciole : *Dictionnaire...*, *op.cit.* : 578.

⁴² J. Massu : « L'épopée de la colonne Leclerc : rallier l'Afrique française à la France libre », *Espoir* 107, 1996 : 16–26, p. 25.

⁴³ J.-C. Notin : *Leclerc...*, *op.cit.* : 244–245.

⁴⁴ AN 72 AJ 239. Journal du 1^{er} escadron de marche des Spahis marocains, 11.

⁴⁵ J.-C. Notin : *Leclerc...*, *op.cit.* : 245–246.

⁴⁶ J. Massu : *L'épopée...*, *op.cit.* : 26.

⁴⁷ J.-L. Crémieux-Brilhac : *La France Libre...*, *op.cit.* : 630–631.

⁴⁸ P. Montagnon : *La Légion étrangère. De 1831 à nos jours*, Paris : Pygmalion, 1999 : 518.

n'insiste pas et cesse le combat. Cette résistance victorieuse est félicitée même par le général Montgomery⁴⁹.

L'offensive générale des armées alliées est lancée le 20 mars. Pour garantir le succès, un point d'observation à Djelbel Outid doit être pris et cette mission est confiée à la Force L qui la réalise avec succès le 19⁵⁰. L'offensive générale ne peut pas percer la ligne de défense ennemie, cependant l'opération de contournement réalisée par des troupes françaises et néo-zélandaises permet l'élimination des troupes allemandes et italiennes. Les soldats français s'emparent de plusieurs positions ennemies et la ville de Gabès sur le terrain difficile⁵¹. Ensuite, l'unité française prend part au progrès des troupes alliées vers le nord, mais son avance est stoppée avant la ville de Tunis devant les dernières positions fortifiées ennemies⁵². Par conséquent, la mission de la prise de la capitale est confiée aux troupes britanniques qui prennent la ville le 7 mai et les armées germano-italiennes se rendent quelques jours plus tard qui marque la fin de la campagne de Tunisie. En même temps, c'est la fin du long périple de la colonne Leclerc (plus la Force L) à partir du Tchad à travers le Sahara jusqu'à la mer Méditerranée⁵³. Néanmoins, ce n'est pas la fin de l'histoire de cette unité extraordinaire, car cette dernière fournirait le noyau dur de la future 2^e division blindée qui aurait une part considérable dans la libération du territoire français.

Les marsouins hongrois de Leclerc

En ce qui concerne l'effectif précis des Forces françaises libres, il existe plusieurs estimations de la part des chercheurs. En résumant ces approches parfois très différentes, on peut conclure que soixante-dix mille Français libres dont environ trois mille étrangers ont servi dans les rangs de cette organisation particulière⁵⁴. Les volontaires étrangers optant pour le service au sein du mouvement du général de Gaulle sont issus d'une cinquantaine de pays⁵⁵. Les

⁴⁹ D. Lormier : *C'est nous les Africains. L'épopée de l'armée française d'Afrique 1940–1945*, s. l. : Calmann-Lévy, 2006 : 164.

⁵⁰ F. Broche : *L'Armée...*, *op.cit.* : 398.

⁵¹ J. Massu : *L'épopée...*, *op.cit.* : 26.

⁵² F. Broche & J.-F. Muracciole : *Dictionnaire...*, *op.cit.* : 1433.

⁵³ P. Duplay : « La 2e DB – de Douala à Berchtesgaden », *Espoir* 107, 1996 : 9–15, pp. 11–12.

⁵⁴ J.-F. Muracciole : *Les Français libre. L'autre Résistance*, Paris : Tallandier, 2009 : 36–37.

⁵⁵ J.-L. Crémieux-Brilhac : *La France Libre...*, *op.cit.* : 708.

groupes nationaux les plus importants sont ceux des Espagnols (480 hommes), des Polonais (270 hommes), des Belges (265 hommes) et des Allemands (185 hommes). Selon les données accessibles sur les listes récapitulatives officielles, les Hongrois ne se trouvent pas parmi les dix premières nations du point de vue quantitatif⁵⁶. L'analyse détaillée des sources disponibles (par exemple les dossiers de résistants⁵⁷) nuance néanmoins cette image, car au lieu de 84 Hongrois on peut identifier 149 personnes liées à la Hongrie. Par conséquent, les volontaires hongrois donnent environ 5 pour cent des engagés étrangers et occupent la 7^e place auprès des nations.

Grâce aux informations accessibles dans les dossiers personnels des résistants hongrois, on peut constater que la contribution de ces Hongrois aux efforts de la France libre se déroule dans trois domaines différents. La majorité de ces engagés se trouvent dans les rangs des unités militaires régulières et leur nombre est particulièrement élevé au sein de la 13^e demi-brigade de la Légion étrangère qui contribue d'une manière décisive à toutes les opérations militaires importantes de la France libre entre 1940 et 1943⁵⁸. Ils sont également présents dans les autres unités terrestres (comme la 2^e division blindée, le régiment de marche du Tchad, etc.), mais dans les deux autres armes traditionnelles (marine, armée de l'air), ils ne sont représentés que par quelques hommes. En même temps, un certain nombre de Hongrois se trouvent dans la Résistance intérieure gaulliste où ils participent au combat clandestin mené contre l'Occupant allemand. Finalement, il faut mentionner ceux qui travaillent dans l'administration de la France libre comme secrétaires, chauffeurs, médecins, etc.⁵⁹.

Selon les dates d'adhésion des engagés hongrois, on peut distinguer quatre périodes : l'été 1940, l'été 1941, une étape plus longue en 1942 et les premiers mois de 1943. La plupart de ces adhésions sont liées à la naissance de la France libre en juillet 1940 qui est suivie par l'inscription d'un grand nombre d'étrangers servant dans la 13^e demi-brigade de la Légion étrangère⁶⁰. Après la fin de la campagne de Syrie où des troupes vichystes et gaullistes s'affrontent, les Forces françaises libres proposent la possibilité d'adhésion aux membres de

⁵⁶ F. Broche & J.-F. Muracciole : *Dictionnaire...*, *op.cit.* : 554-555.

⁵⁷ SHD GR 16 P. Dossiers individuels du bureau Résistance.

⁵⁸ Fondation Charles de Gaulle (FCDG). Les Membres des Forces françaises libres (18 juin 1940-31 juillet 1943). Liste-FFL.

⁵⁹ SHD GR 16 P. Dossiers individuels du bureau Résistance ; FCDG. Les Membres des Forces françaises libres (18 juin 1940-31 juillet 1943). Liste-FFL.

⁶⁰ AN 72 AJ 238. L'origine du recrutement et des motivations des Forces françaises libres, p. 7.

l'armée du Levant ce qu'une minorité (environ cinq mille hommes) accepte⁶¹. Au cours de 1942, plusieurs adhésions individuelles ont lieu en faveur des groupes gaullistes de la Résistance⁶². La dernière période a lieu pendant la campagne de Tunisie quand les troupes françaises libres et de l'Armée d'Afrique se rencontrent qui déclenche une vague de désertions auprès des troupes africaines en faveur des Forces françaises libres (environ deux mille cinq cents personnes par mois)⁶³.

Comme on a vu ci-dessus, la colonne Leclerc est composée essentiellement du régiment de tirailleurs sénégalais du Tchad (RTST) qui devient le régiment de marche du Tchad (RMT) en 1943 après la conquête de la Tunisie. Dans les rangs de ces deux formations, on trouve cinq soldats d'origine hongroise : le 2^e classe Marc Ferester, le sergent Jean Varga et l'adjudant Jean Lovato dans les rangs du RMT tandis que l'adjudant Étienne Mitrovatz et le lieutenant Yves de Daruvar au sein du RTST. En raison du moment de leur ralliement, ces premiers n'ont pas pu participer au parcours de la colonne Leclerc, néanmoins ces deux derniers ont eu théoriquement la possibilité de traverser le Sahara aux côtés du général Leclerc. L'analyse de leurs dossiers personnels se trouvent dans les archives militaires (Service historique de la Défense) prouve que l'adjudant Mitrovatz ayant servi auparavant dans la Marine marchande n'effectue pas de service armé, il travaille comme conducteur des travaux agricoles au Tchad, ainsi il ne se trouve pas non plus dans les rangs de la colonne Leclerc⁶⁴.

En revanche, le lieutenant Yves de Daruvar joue un rôle relativement important dans l'activité des troupes de Leclerc. Le jeune officier issu d'une vieille famille de la noblesse hongroise suit ses études secondaires à Paris après une enfance passée en Turquie. En 1940, il gagne l'Angleterre où s'engage dans les Forces françaises libres le 1^{er} juillet 1940. Il rejoint le RTST en juin 1941 et participe à la première et à la deuxième campagne du Fezzan lors desquelles se distingue. Il prend part également dans la conquête de la Tunisie en 1943 où il est blessé deux fois. Après son hospitalisation, il rejoint le RMT récemment créé et participe à la libération de la métropole. Naturalisé français en 1944, il travaille dans l'administration coloniale et métropolitaine après la guerre. Titulaire de plusieurs décorations⁶⁵, il devient Compagnon de la Libération en

⁶¹ F. Broche & J.-F. Muracciole : *Dictionnaire...*, *op.cit.* : 1390.

⁶² FCDG. Les Membres des Forces françaises libres (18 juin 1940–31 juillet 1943). Liste-FFL.

⁶³ J.-L. Crémieux-Brilhac : *La France Libre...*, *op.cit.* : 699–700.

⁶⁴ SHD GR 16 P 421693.

⁶⁵ SHD GR 16 P 158570.

1945 (la plus haute distinction au sein de la France libre)⁶⁶ et membre du conseil de l'ordre de la Libération en 2007, Yves de Daruvar est décédé le 28 mai 2018⁶⁷.

Yves de Daruvar publie un ouvrage au lendemain de la guerre sur ses expériences vécues pendant son service en Afrique (*De Londres à la Tunisie. Carnet de route de la France libre*. Charles-Lavauzelle, Limoges-Paris-Nancy, 1945). Ce récit autobiographique centré sur les événements militaires présente tous les détails de la longue route de la colonne Leclerc qui transforme la vie des participants. Dans le cas des étrangers, ils sont traités comme des Français, car leur rôle est extrêmement important au sein des troupes indigènes moins formées. Par conséquent, leur contribution est appréciée et récompensée par les autorités françaises comme on peut voir à travers l'exemple d'Yves de Daruvar (naturalisation, décorations, intégration sociale et carrière civile). Bien évidemment, cette appréciation coûte cher, car les engagés étrangers sont obligés de payer avec leur sang sur le champ de bataille, mais ces sacrifices ouvrent les portes de la société française devant les étrangers souvent apatrides.

Conclusion

Lors de la Seconde Guerre mondiale, la France connaît une rupture fratricide, car la France occupée sous les ordres du maréchal Pétain et la France libre soutenue par les puissances alliées et conduite par le général de Gaulle se trouvent dans deux camps adverses. La divergence pousse les deux parties vers une guerre civile menée sur le territoire des colonies françaises qui est suivie par une guerre menée contre les armées de l'Axe. L'opération probablement la plus singulière de ce conflit est la série d'offensives lancées par le général Leclerc contre la Libye dominée par les Italiens à partir du Tchad. De plus, la victoire obtenue par Leclerc a une grande importance car elle est le résultat des opérations menées sur un front entièrement confié aux Français libres. De Gaulle était capable de forger un capital politique à partir de ces résultats militaires et pouvait mener des négociations avec les grandes puissances.

D'une manière surprenante, ces expéditions particulièrement longues et difficiles sont réalisées partiellement par des volontaires étrangers luttant dans les rangs des Forces françaises libres parmi lesquels on trouve une poignée de Hongrois. La présentation de l'activité d'une de ses personnes démontre l'influence de ce voyage exceptionnel sur le destin des individus.

⁶⁶ V. Trouplin : *Dictionnaires des Compagnons de la Libération*, Bordeaux : Elytis, 2010 : 281-282.

⁶⁷ <https://www.ordredelaliberation.fr/fr/les-compagnons/248/yves-de-daruvar>

CRITICA

L'identità nazionale nella letteratura italo-albanese contemporanea. Un'analisi del romanzo *La vita dell'eroe* di Ron Kubati

Karol Karp
Università Niccolò Copernico di Toruń
karp@umk.pl

Abstract

The essay analyzes the concept of national identity in the last novel of Ron Kubati entitled *La vita dell'eroe* (2016) and is divided into two main parts. The first is dedicated to the process of identity construction, the second shows how it is transformed. The identity is created on the basis of different elements and is manifested through precise actions. The identity is liquid, it depends on life experiences, on the time which changes the reality.

1 Introduzione

Kubati è un autore albanese italofono che vanta ormai una vasta e importante produzione letteraria. Con *La vita dell'eroe* (2016) conferma la maturità artistica e sancisce il suo status nel panorama della letteratura della migrazione. La lingua applicata al testo risulta scorrevole e asciutta. Sebbene vi siano rintracciabili alcune parole albanesi, esse non generano perplessità, il senso del messaggio risulta chiaro. La trama, al contrario delle opere dello scrittore pubblicate precedentemente,¹ non si riferisce direttamente alla sua esperienza migratoria, tuttavia l'autobiografismo vi si percepisce fin dall'inizio attraverso diversi riferimenti all'Albania.

¹ Cfr. *M* (2002) e *Va e non torna* (2000).

Raffaele Taddeo afferma che Kubati ci porta “nel vivo della guerra di liberazione dall’occupazione fascista”, la trama “si estende anche alle vicende postbelliche”² e indaga su alcuni fenomeni caratteristici nella realtà albanese ai tempi del comunismo.³

Nelle opere *La mano che non mordi* (2007) di Ornela Vorpsi ed *Eduart* (2005) di Artur Spanjolli viene problematizzata l’identità del migrante dopo il ritorno nella terra natale, ne *I grandi occhi del mare* (2005) di Guaci ci imbattiamo in una visione approfondita della questione dell’identità culturale. Ne *La teqja* (2006) e nella *Cronaca di una vita in silenzio* (2003) Spanjolli si concentra sugli elementi che forgiavano il senso di appartenenza dei protagonisti alla propria famiglia. Kubati invece presenta il fenomeno dell’identità nazionale, fornendo così una nuova prospettiva della tematica identitaria che caratterizza la produzione in italiano dei suoi connazionali.⁴

Il tema dell’identità nazionale nella letteratura contemporanea ha attirato anche l’attenzione della critica italiana, tuttavia mancano contributi sulla let-

² <http://www.el-ghibli.org/la-vita-delleroe> (8.10.2019)

³ La trama descrive la presenza dei fascisti in Albania, sottolineandone il carattere oppressivo. Gli stessi italiani però non sono mostrati in una luce completamente negativa, ma vengono definiti come “persone determinate, preparate e idealiste”. Cfr. R. Kubati: *La vita dell’eroe*, Nardò: Besa, 2016: 55. La struttura dell’opera è imperniata su quattro parti intitolate rispettivamente: *Gent*, *La guerra*, *Vera* e *Sami in Italia*, che illustrano i cambiamenti avvenuti nella società e nella cultura dell’Albania del Novecento, portandola a diventare un Paese comunista. Abbiamo a che fare con un romanzo transgenerico che amalgama elementi tipici di generi come il romanzo sociale, il romanzo storico o il romanzo d’avventura. Nella prima parte Kubati si concentra sulla relazione extraconiugale del personaggio principale con Vera, da cui nasce il figlio Gent. La seconda parte è prevalentemente dedicata alle avventure tumultuose di Sami nel periodo della lotta contro i fascisti e rileva come sia diventato un eroe di guerra. La terza parte tratteggia il quadro della vita di Vera e Gent, nonché del rapporto tra Gent e il padre, di sicuro definibile come buono. Vi sono parecchi accenni ai problemi che i comunisti provocano agli albanesi. Nell’ultima parte Kubati descrive minuziosamente il soggiorno del protagonista in Italia, puntando in modo particolare sull’impatto che esercita sulla sua esistenza. I rapporti italo-albanesi nel XX secolo sono analizzati in diversi studi importanti, tra cui quelli di R. Halili (2013) e S. Luciani (2013).

⁴ Il romanzo potrebbe essere definito innovatore nel panorama della letteratura italo-albanese contemporanea in quanto Kubati è il primo degli autori “migranti” a presentare il protagonista di origine albanese la cui identità si costruisce sotto lo stimolo della tradizione, dell’*albanesità*. Dall’altro lato lo scrittore parla dell’influenza negativa del comunismo sull’identità e la stessa tecnica è rintracciabile, ad esempio, nel romanzo *I grandi occhi del mare* di Guaci, nel quale molti individui, spinti dall’odio verso il comunismo, acquistano l’identità culturale italiana.

teratura della migrazione.⁵ La nostra disamina aspira a colmare parzialmente questa lacuna.⁶

Analizzeremo il fenomeno dell'identità nazionale concentrandoci sull'esempio di Sami, il protagonista indiscusso del romanzo in questione⁷. Ci siamo posti le seguenti domande di ricerca: quali sono i fattori che contribuiscono alla costruzione dell'identità nazionale e come si manifesta quest'identità? Quale obiettivo l'autore intende raggiungere, facendone uno degli elementi principali della sua narrazione?

2 Un'identità forte che si palesa

La problematica identitaria costituisce il punto d'interesse di parecchie discipline, dalla politologia all'etnologia passando per la sociologia. Da un lato

⁵ Il tema dell'identità nazionale nella letteratura italiana è stato analizzato in almeno tre studi importanti. Nella miscellanea intitolata *L'identità nazionale nella cultura letteraria italiana* (2001), curata da Gino Rizzo, frutto di un convegno organizzato dall'Associazione dei docenti di Italianistica, vengono esaminate le opere pubblicate fino all'età giolittiana. Nel saggio *Letteratura e identità nazionale* (1998) di Ezio Raimondi l'attenzione è focalizzata sulla produzione di vari esponenti della letteratura italiana, quali ad esempio Manzoni, Leopardi, Carducci e Gramsci. Raimondi vi si pronuncia sul rapporto fra letteratura e identità, rilevando come la letteratura influisca sull'identità nazionale degli italiani, come essa la crei attraverso la presenza di valori importanti per tutto il Paese. Lo studioso pone anche l'accento sul fatto che l'identità nazionale può palesarsi attraverso la conoscenza della letteratura. Nel saggio intitolato *Ripensare la letteratura e l'identità. La narrativa italiana di Gabriella Ghermandi e Jarmila Očkajová* (2012) Silvia Camillotti, come afferma Raffaele Taddeo, "mette a fuoco alcuni aspetti di rifocalizzazione dell'identità degli italiani che subisce alterazioni e modificazioni notevoli a partire dagli scritti degli autori della Letteratura-mondo italiana". La recensione di Taddeo a Camillotti è stata consultata sul sito: www.el-ghibli.org.

⁶ Il nostro articolo è il primo tentativo di presentare la tematica identitaria riscontrabile nel romanzo di Kubati. I critici letterari non hanno finora dedicato molta attenzione a quest'opera. In vari studi possiamo scorgere riferimenti ad essa, soprattutto di carattere comparativo, ma di sicuro non è stata sottoposta ad approfondite analisi scientifiche.

⁷ Sami Keçi è un uomo coraggioso, proveniente da una famiglia albanese benestante, soprannominato Tomtuleri, in ricordo del protagonista di una serie di film americani, noto per la sua forza e lealtà. Riscuote grande successo nella lotta ai tempi della resistenza, diventando un colonnello e guadagnandosi fama e rispetto. Il passato glorioso gli consente di cooperare con i comunisti come membro di spicco dei servizi segreti. Le sue azioni, le sue relazioni ed emozioni costituiscono il fulcro dell'opera. Le altre figure più visibili nella trama si possono dividere in due categorie. La prima categoria comprende le donne con cui Sami ha vissuto un'avventura amorosa nei vari momenti della vita, ossia: Ana, Drita e Vera. La seconda categoria ingloba invece due personaggi maschili: il fratello di Ana, Demi, il compagno di lotta del protagonista ai tempi della resistenza e il figlio Gent.

l'identità significa l'autocoscienza, il legame psichico che l'individuo instaura con il proprio "io", dall'altro lato essa consente di scorgere l'atteggiamento dell'individuo verso gli altri, la tradizione, la storia e la cultura. In tal modo l'identità svolge un ruolo particolare, facendo parte della vita interiore dell'uomo e al contempo trasmettendo il messaggio su questa vita. La costruzione psichica dell'uomo, il suo bisogno di appartenere a una realtà sovraindividuale, lo spingono a ritrovare elementi che gli garantiscano l'equilibrio emozionale. La sua vita va avanti all'insegna di una ricerca continua di valori classificabili in categorie concrete e anche per tale motivo l'identità possiede le sue varianti, si rivela un fenomeno poliprospectivo, condizionato da parecchi contesti. È possibile parlare di identità solo quando esiste una zona particolare a cui essa si riferisce e che determina la sua esistenza.

Il termine "identità nazionale" diventa ricorrente negli studi accademici a partire dagli anni Novanta del Novecento. Lo intendiamo qui nella sua accezione più diffusa come senso di appartenenza a una data nazione, essendo al contempo coscienti che, sebbene l'identità nazionale dipenda evidentemente dall'etnia, rappresenta soprattutto un fatto culturale. Anche il filosofo Leszek Kołakowski dimostra tale atteggiamento verso il problema, elencando i seguenti elementi fondatori di quest'identità: lo spirito nazionale che si palesa nella vita interiore e culturale; la memoria storica composta da simboli, dal patrimonio della cultura; la visione di un futuro comune; l'appartenenza a un territorio dai confini precisi nonché la capacità di indicare l'inizio della nazione, di riportare in vita i suoi riti e le sue leggende.⁸ Nelle nostre analisi seguiremo tra l'altro questa teoria in quanto essa ci consentirà di immergerci nelle zone della vita del protagonista in cui si esprime la sua appartenenza alla nazione albanese. Metteremo in risalto come l'identità nazionale sia un fenomeno complesso palesato nelle sue azioni e riflessioni. Attraverso l'opera di Kubati potremo capire come la letteratura rispecchi l'identità nazionale albanese nel corso del Novecento, puntando sui suoi elementi costitutivi e sulle trasformazioni che subisce sotto l'influenza di avvenimenti concreti.

Kubati fornisce informazioni sull'autocoscienza di Sami, dedicando un'attenzione meticolosa al suo senso di appartenenza alla nazione albanese. Nell'animo del protagonista rimane sempre vivo il ricordo del passato dell'Albania, e soprattutto delle vicende gloriose del padre: "Il padre, morto da non molti anni, durante la prima guerra mondiale aveva combattuto contro i serbi nel nord del

⁸ L. Kołakowski: 'O tożsamości zbiorowej', in: K. Michalski (ed.): *Tożsamość w czasach zmiany. Rozmowy w Castel Gandolfo*, Warszawa & Kraków: Znak, 1995: 44-45.

paese, poi aveva lavorato per l'amministrazione di Re Zog, fuggito all'estero alla vigilia dell'occupazione italiana del '39. A casa si respirava un patriottismo tradizionalista".⁹

Il coinvolgimento di un membro della famiglia nella difesa del Paese, nel miglioramento della sorte degli abitanti, ha senz'altro un ruolo catalizzatore, rendendo durevole il legame identitario di Sami con la propria nazione. Così è capace di tratteggiare la visione del futuro del popolo da cui proviene, imperniata sugli ideali ritenuti lodevoli quali il patriottismo, la lealtà e la fiducia; egli conosce bene la topografia dell'Albania, i confini che la dividono dai territori stranieri ed è pronto a seguire l'esempio del genitore per proteggerli. La terra natale gli appare nell'autocoscienza come un organismo unito e non di rado vi dedica ampie riflessioni.

Da un lato l'identità nazionale nasce nell'animo, il che la rende soggettiva, dall'altro lato può essere condivisa dai membri della medesima nazione e così si configura come un'esperienza collettiva. Se ha tale carattere, è senz'altro portatrice di informazioni sullo status dell'individuo all'interno della propria nazione, assume la funzione di "ispirare emozioni e legami di fedeltà molto intensi".¹⁰ L'identità nazionale svolge un ruolo conoscitivo, stimolando l'atteggiamento dell'individuo verso la realtà. Per caratterizzarla, Renata Kodilja fa ricorso alla nozione di "comunità immaginaria" con cui intende la nazione, e sviluppa le riflessioni proposte precedentemente da Benedict Anderson, che definisce la nazione come un gruppo immaginario poiché i suoi singoli membri non si conoscono tutti e ciò nonostante spiritualmente si considerano come una comunità.¹¹ Kodilja pone l'accento sul funzionamento della nazione nell'interiorità del soggetto e sottolinea che essa è "una comunità con un passato peculiare, un destino comune, ed un'espansione su un territorio chiaramente delimitato".¹² La nazione si presenta come una categoria spirituale, vive nell'interiorità dell'individuo e si impernia su elementi storici, ideologici e spaziali.

Degli albanesi da cui è accompagnato, Sami condivide i valori, al contempo si sente molto legato agli altri connazionali. La nazionalità, che hanno in

⁹ R. Kubati: *La vita dell'eroe...*, *op.cit.*: 25.

¹⁰ R. Kodilja: 'Identità nazionale e nazionalismo nell'ex-Jugoslavia. Un'analisi psico-sociale', *Studi politici* 3, 1999: 242.

¹¹ B. Anderson: *Wspólnoty wyobrażone. Rozważania o źródłach i rozprzestrzenianiu się nacjonalizmu*, Kraków: Znak, 1997: 19.

¹² R. Kodilja: 'Identità nazionale...', *op.cit.*: 241.

comune, consente al protagonista di supporre che essi intendano l' 'albanesità' nel suo stesso modo. Parlano la stessa lingua, rappresentano la stessa etnia, li caratterizza la stessa 'etnicità fittizia'.

Étienne Balibar¹³ ritiene l'etnicità fittizia come un meccanismo mentale, che codifica l'appartenenza a un gruppo con i cui membri si condividono le origini, la cultura nonché gli interessi. Secondo lo studioso l'etnicità si forma sulla base di elementi precisi e la nazione può essere intesa come gruppo etnico proprio per via dell'identità. Di solito però un gruppo etnico è rappresentato da una minoranza all'interno di una nazione. Lo possiamo scorgere anche nel romanzo in esame in quanto vi viene delineata l'immagine della comunità degli *jevg*¹⁴:

li identificavi non per i tratti somatici, poco o affatto differenti dal resto della popolazione, ma per i vestiti laceri, la miseria delle abitazioni e soprattutto per la pallida pelle olivastra. [...] Per la popolazione di etnia albanese, gli *jevg* erano sempre stati lì, a pulirli, accudirli, divertirli. Nelle città, almeno per buona parte del Novecento, si era creato uno strano equilibrio. A ogni famiglia ricca ne corrispondeva una di *jevg*, le cui donne per lo più facevano le serve e le badanti.¹⁵

Kubati concentra il suo sguardo sullo status degli *jevg* nel Paese ospitante, sul modo di percepirla nonché sull'impatto che esercitano sugli autoctoni. La presenza degli stranieri, l'alterità di cui sono portatori, rafforzano il senso di appartenenza degli albanesi, e ovviamente quello di Sami.

Silvana Patriarca rileva una certa intimità inerente all'identità nazionale, il suo carattere specifico e l'impatto che esercita sullo stesso individuo, affermando che "l'identità nazionale tende a indicare una dimensione più soggettiva di percezione e di auto-immagini che possono implicare un senso di missione e di proiezione nel mondo".¹⁶ Sulla base di questa affermazione, constatiamo che

¹³ Cfr. É. Balibar & I. Wallerstein: *Race, Nation, Classe. Les identités ambiguës*, Paris: La Découverte, 1988.

¹⁴ Gli *jevg*, sovente definiti anche come *ashkali*, sono giunti in Albania dall'Egitto ai tempi antichi e vi rimangono a tutt'oggi. Sono una comunità molto povera, sottoposta a vari atti discriminatori e sfruttata dai locali. Il processo della loro integrazione nella società d'accoglienza è maturato soprattutto nell'acquisizione della lingua, che sono riusciti a padroneggiare bene.

¹⁵ R. Kubati: *La vita dell'eroe...*, *op.cit.*: 11-14.

¹⁶ S. Patriarca: *Italianità. La costruzione del carattere nazionale*, Roma & Bari: Laterza, 2010: 5.

l'identità nazionale del protagonista fa sì che si costruisca nell'interiorità un'immagine precisa di sé, sentendosi fiero delle proprie radici e dell'«albanesità», il che però non lo rende ostile agli *jevg*. Al contrario, Sami dimostra un atteggiamento cordiale nei loro confronti, vive addirittura un'avventura amorosa con la già menzionata Vera, appartenente a questo gruppo. Egli considera la relazione con la *jevg* come una specie di missione in quanto, cosciente degli ostacoli che la differenza di etnia provoca alla donna, la aiuta economicamente, migliorando le sue condizioni di vita. In tal modo ci inoltriamo in una visione dell'identità nazionale che non genera attacchi e non ha neppure bisogno di essere difesa. Le due identità, quella di Sami e quella di Vera, entrano in contatto e coesistono in armonia. Il fatto di possedere un'identità nazionale diversa non spinge Sami a disprezzare la *jevg*, e su ciò influisce indubbiamente l'atteggiamento docile della protagonista, infatti Vera, convinta della propria inferiorità, non manifesta la propria appartenenza etnica. Nel romanzo possiamo però osservare anche uno scontro violento di identità, che avviene durante l'arrivo in Albania degli italiani e dei tedeschi.

La costruzione e l'espressione dell'identità risultano senz'altro indissolubilmente legate alla differenziazione. Accettando una data etnicità fittizia, una data appartenenza, identificandosi con una data lingua ed etnia, rifiutiamo altre lingue e altre etnie. Come afferma Kodilja l'altro è membro di una nazione diversa dalla nostra e può addirittura diventare nostro nemico nel caso glorifici valori che non consideriamo «giusti» oppure ci attacchi facendo ricorso alla violenza fisica.¹⁷ La studiosa mette in risalto come «le emozioni correlate all'immagine dello straniero e del nemico sono date frequentemente da un insieme di sentimenti di ostilità, paura di essere oltraggiati, senso di minaccia, bisogni di difendersi e di aggredire».¹⁸ In caso di aggressione o occupazione la lotta contro lo straniero costituisce una delle modalità con le quali si palesa l'identità nazionale ed è naturale per ogni nazione combattere per difenderla.

Gli *jevg* parlano la stessa lingua degli albanesi, non hanno creato un'unità politica e territoriale omogenea e non dimostrano loro nessuna forma di ostilità. Gli italiani e i tedeschi invece rappresentano nazionalità totalmente indipendenti, sono invasori che tiranneggiano la gente del luogo. La loro presenza oppressiva costituisce un formidabile attivatore dello spirito nazionale nell'autocoscienza di Sami, spingendolo a riflettere sul carattere ineluttabile della lotta per difendere il Paese natale:

¹⁷ R. Kodilja: 'Identità nazionale...', *op.cit.*: 241-242.

¹⁸ *Ibid.*: 242.

Veloce allestiva di nuovo il campo di battaglia: cavalli, uomini, campi, colline, spade. Si vedeva nei panni del condottiero, che dall'alto dominava l'esercito nemico. Prima attaccava con un'ala, poi con l'altra e, infine, con la cavalleria. Non contento, lui stesso si gettava nella mischia, mulinando la spada con grande vigore. Cercava lo scontro fisico. Non badava alle vittime. Non le vedeva affatto. Dalla collina controllava l'entità delle truppe nemiche, da vicino vedeva le spade da incrociare.¹⁹

Fronteggiando il nemico, esponendosi di frequente al rischio di perdere la vita, il protagonista esprime – al livello dell'identità – la fedeltà alla nazione, nonché il suo senso di appartenenza, e attesta la propria forza e determinazione:

A Tirana molto presto si formarono piccoli gruppi di resistenza, delle unità di guerriglia composte ognuna da quattro o cinque persone. Sami fin da subito ne diresse una. Prendeva decisioni rapide e ogni tanto tendeva a fare di testa sua. Passò in breve tempo alla clandestinità. Organizzava attentati, raccoglieva armi e coordinava le attività con le prime formazioni partigiane sorte appena fuori città. [...] E quando non c'era spazio di interpretazione, prendeva il sopravvento il suo individualismo eroico. Era guerra e in guerra gli eroi servivano.²⁰

Il protagonista si considera un vero uomo e un fervente cittadino, desiderando essere percepito in tale modo dagli altri: raggiungerà pienamente il suo scopo proprio al tempo dell'occupazione fascista e nazista:

Dissero che Sami aveva individuato il segnale, i tre brevi fischi, con cui i tedeschi comunicavano, e si era finto uno di loro. Dissero che ne aveva fatti fuori cento, e questa era un'esagerazione. Dissero che anche a Tirana aveva compiuto imprese simili, e questo era vero. Dissero che era un eroe. La sua storia, passando di bocca in bocca, si arricchì e si diffuse rapidamente.²¹

¹⁹ R. Kubati: *La vita dell'eroe...*, *op.cit.*: 58.

²⁰ *Ibid.*: 32–51.

²¹ *Ibid.*: 65.

Sami acquisisce lo status dell'eroe che, compiendo atti di coraggio, si sacrifica per tutto il popolo. Risulta un soldato dalle doti particolari in quanto riesce a salvare la vita in situazioni disperate come se fosse dotato di capacità divine, diventando un "mito" vivente che entrerà nella storia della nazione:

Nelle prime fasi tutto andò come previsto. Sami giunse sul viale dove sarebbe passato il bersaglio, controllò che i compagni fossero in posizione e proseguì oltre [...]. Sami bloccò il colonnello, gli diede il biglietto [...], che avrebbero ritrovato sul cadavere. – Nel nome del popolo! – gridò, a mo' di sentenza. Ma sparò già tra la prima e la seconda parola. [...] Anche questa via d'uscita era chiusa da soldati. Sparò ancora, [...] era l'ultima chance, o lui o loro. Sparò a raffica. [...] La mano gli sanguinava [...] Capì di essere in trappola. [...] La notizia dell'attentato al colonnello scosse la città. Si diceva che anche l'uccisore era morto. [...] L'ultima volta che era stato visto, Sami imboccava di corsa la strada sulla destra della piazza. Gli amici decisero di fare lo stesso percorso. [...] Arrivati all'imboccatura del pozzo, con una mazza smossero tra le foglie, la spazzatura e la calce. E apparve il corpo di Sami. In un primo tempo pensarono che fosse morto, ma quando lo tirarono fuori, videro che respirava.²²

Nell'immaginario degli albanesi il protagonista incarna ideali di giustizia e senz'altro modella il loro senso di appartenenza. Manifestando la propria identità nazionale, egli forgia l'identità nazionale degli altri, che spinge a seguire il suo esempio e a difendere la terra natia dall'oppressore. Conformemente alle già citate affermazioni di Patriarca, l'identità nazionale ci consente di capire in cosa consista la funzione sociale del protagonista.

Riportiamone un esempio concreto, quello di Ana, una donna albanese con cui Sami instaura un rapporto amoroso. La protagonista lo emula, si impegna nella lotta contro gli invasori attraverso azioni di propaganda e di coordinamento dell'unità di guerriglia, mirando a diffondere nel modo più intenso possibile lo spirito nazionale. Esprime la sua identità, accresciuta dall'odio verso gli invasori, dall'ammirazione e dall'amore per Sami, che ai suoi occhi appare come un uomo forte e deciso, portatore di 'albanesità':

²² *Ibid.*: 43–46.

Ad Ana piaceva Sami e Sami era un eroe. La guerra era pathos e il pathos incendiava Ana. I generali, le uniformi, i discorsi, le macchine, le bombe, la resistenza, finivano dritto nei suoi ritmi biologici, circolavano sotto la pelle giovane, le arrossivano le guance, la facevano arrabbiare, odiare, sognare. [...] Lei continuava ad amare Sami come un'abitudine identitaria a cui aggrapparsi, come a un tronco gettato in un torrente che si trascina via il resto.²³

3 Verso la perdita dell'identità

La percezione della situazione del protagonista in Albania cambia radicalmente nell'epoca di Enver Hoxha. Gli albanesi sono riusciti a vincere i nemici esterni e a conservare la propria identità nazionale. Paradossalmente, poco dopo la fine dell'occupazione, essa risulta nuovamente in pericolo, questa volta a causa dei comunisti. Nel loro immaginario l'identità nazionale si identifica con la fedeltà al partito, con la sottomissione totale alle sue idee e tutto questo, nella prospettiva del lettore, appare come un fenomeno che limita la libertà. Le autorità eliminano qualsiasi forma di opposizione, si servono di meccanismi spregevoli, negando agli albanesi i diritti fondamentali poiché non mirano che alla realizzazione dei propri scopi:

Hoxha lo approvò in silenzio, ma il segretario del partito, Koci Xoxe, esplose furibondo: - Disfattista, trozkista, reazionario!... Proporrò al plenum la tua immediata espulsione - disse d'un fiato. - E poporrò anche il resto - aggiunse. Il resto era la prigione e la fucilazione. Si iniziava sempre con l'espulsione, le altre tappe seguivano quasi per inerzia. Solo in pochissimi casi si evitava la pena capitale. Ai presenti il sangue si gelò nelle vene.²⁴

All'identità nazionale è strettamente legato il senso di dignità nazionale, comunemente definito come fenomeno positivo. A volte però va visto in una luce completamente diversa. Se l'individuo è troppo convinto della perfezione della propria nazione, la dignità nazionale si trasforma in una sorta di fanatismo, in

²³ *Ibid.*: 36-63.

²⁴ *Ibid.*: 77.

un orgoglio eccessivo, e può dare luogo alla nascita del nazionalismo che, per dirla con Kodilja, non è solo un'ideologia, ma anche "un tipo di comportamento sociale definibile dai suoi correlati cognitivi (pregiudizio, stereotipo, bias di giudizio ecc.), di identità (appartenenza al gruppo, identità nazionale), di atteggiamento (favoritismo dell'in-group, discriminazione dell'out-group) e comportamentali (aggressività, conflitto)".²⁵ In Kubati la dignità nazionale si trasforma in una forma di nazionalismo che, conformemente alla teoria di Kodilja, va visto come un'ideologia composta da elementi concettuali di tipo sociale, comportamentale e identitario. I comunisti costituiscono un vero e proprio "in-group", sono troppo soddisfatti di se stessi, troppo convinti della perfezione del mondo che intendono costruire e così la loro dignità nazionale acquista un carattere degenerato. Essi impongono agli albanesi modelli precisi da seguire nella vita privata e pubblica, facendo ricorso alla violenza e dimostrando atteggiamenti discriminatori nei confronti di altre nazioni e di altre identità nazionali.

Sami prende piena coscienza del fatto che il comunismo limita la sua libertà, si accorge di tutto il male che il sistema provoca nella vita degli albanesi, tuttavia inizialmente non esprime il suo dissenso.

Il già menzionato Balibar afferma che lo stato può usare l'etnicità fittizia per controllare i cittadini, li può manipolare poiché possiede informazioni sui valori a cui i cittadini intendono rimanere fedeli.²⁶ Il regime sfrutta, per dirla con Balibar, l'etnicità fittizia del protagonista, facendone un mezzo di manipolazione. L'uomo sogna un'Albania forte e le autorità riescono a convincerlo che esse sono in grado di renderla tale. In un certo senso, il protagonista accetta l'idea di identità nazionale che i comunisti diffondono, decide addirittura di lottare contro i capitalisti, compiendo una missione segreta in Italia. Per sua grande sorpresa, il soggiorno sull'altra sponda dell'Adriatico esercita un impatto enorme sul senso di appartenenza:

Sami si guardava intorno stranito. *Viva la patria e viva il comunismo* erano slogan che, in quella città sconosciuta, gli davano il conforto della sua identità. Quando si alzava la mattina, in una villa al mare fuori stagione, si stropicciava gli occhi cercando di cogliere qualche traccia oltre l'orizzonte. [...] Come erano politiche le sue emozioni, come era politica la sua identità.²⁷

²⁵ R. Kodilja: 'Identità nazionale...', *op.cit.*: 239.

²⁶ É. Balibar: *op.cit.*

²⁷ R. Kubati: *La vita dell'eroe...*, *op.cit.*: 101.

Il protagonista ha nostalgia della terra natale e in un primo tempo continua a identificarsi con il comunismo che nel suo immaginario non smette di essere l'ideologia giusta, garanzia del benessere e della gloria. Sente quindi lo stesso spirito nazionale che già avvertiva. Pervicacemente intende realizzare il compito assegnatogli, anche perché in tal modo crede di dare prova della sua identità. Sempre secondo le tesi di Patriarca e Kodilja, diremo che l'identità nazionale di nuovo ha un ruolo conoscitivo e stimolatore, spinge Sami ad agire e a percepire se stesso come un personaggio di valore. Arriva però il momento in cui sperimenta un'amara delusione, rendendosi conto del fatto che i comunisti l'hanno sfruttato:

Il mattino dopo i suoi timori furono confermati. Sami e i suoi stavano facendo colazione, quando Radio Londra diede la notizia che il noto esponente comunista albanese Sami Keçi era fuggito dal paese delle aquile diretto negli Stati Uniti. Sami chiese conferma agli altri. Aveva sentito bene? Sì, avevano detto che aveva disertato, che era fuggito. In America!²⁸

Il sistema di valori di Sami crolla quando l'uomo prende coscienza del fatto che, mandandolo in terra straniera, le autorità hanno mirato a eliminarlo dalla vita pubblica. Inoltre hanno diffuso nella comunità albanese informazioni false sulla sua persona, l'hanno dichiarato un traditore che collabora con i capitalisti.

Quando una voce proveniente da un luogo lontano e misterioso disse che lui, Sami Keçi, eroe comunista di guerra, esponente di un servizio di controspionaggio dell'Est, era fuggito portando con sé importanti segreti militari, si guardò come se fosse un altro. Quell'essere nominato da un'entità distante e potente lo rendeva vulnerabile e al tempo stesso allargava la sua consapevolezza del mondo fino ad annullare la percezione di sé. [...] Un filo tagliente di paura lo attraversò da parte a parte, come se un lui nascosto in qualche piega della sua mente fosse quell'estraneo di cui parlava la radio.²⁹

Se ora torniamo alla teoria di Kołakowski, constatiamo che in Italia Sami perde per sempre il senso di appartenenza alla nazione albanese, perché l'animo

²⁸ *Ibid.*: 104.

²⁹ *Ibid.*: 109.

del protagonista è privo degli elementi che lo studioso ritiene capaci di plasmarlo. In Italia si spegne il suo spirito nazionale, nonché il ricordo del passato dell'Albania, di un patrimonio comune. Non percepisce più la terra natale come un Paese dai confini ben definiti e dalle origini portatrici di miti e leggende, ma come una dimensione politica assurda. Paradossalmente stavolta il nemico appartiene alla sua stessa nazione e ciò di sicuro provoca in lui una forte crisi esistenziale. A questo punto ci si potrebbe chiedere se esista per lui una luce di speranza. Dalla prospettiva del lettore è giusto dare una risposta affermativa. Giungendo in Italia, Sami diventa un migrante clandestino in un Paese occidentale dove col tempo, come molti migranti le cui vicende popolano la letteratura della migrazione, avrà l'opportunità di integrarsi nella società d'accoglienza. Tale prospettiva è caratteristica in altri romanzi dello stesso Kubati. Con *M e Va e non torna* ci inoltriamo in una visione profonda della condizione dei "nuovi italiani", sottoposti a un intenso processo di integrazione e capaci di costruirsi, nell'autocoscienza, un futuro positivo.

Sebbene Kubati intitoli una delle parti da cui è composto il romanzo *Sami in Italia*, in essa egli fornisce poche informazioni su questo Paese. Si concentra invece sulla realtà albanese come se intendesse suggerire che la negatività che la caratterizza risulti comprensibile appieno soltanto quando si parte. Dobbiamo ricordare che lo stesso autore ha potuto lasciare l'Albania e recarsi a Bari solo dopo la caduta del comunismo, agli inizi degli anni Novanta.³⁰

Visto il dubbio sulla sorte del personaggio principale, la struttura dell'opera analizzata rimane aperta. Si può supporre che Sami non tornerà in Albania e che si costruirà un futuro felice all'estero. L'informazione sulla sua morte presunta che Vera riceve dai comunisti, porta una certa confusione. Dal punto di vista del lettore però ciò sembra poco credibile, anzi questa informazione dev'essere letta in senso figurato. Secondo le autorità Sami non vive più in quanto si trova sull'altra parte dell'Adriatico. Il soggiorno in una realtà capitalista, la forte probabilità che egli abbia fatto sue le idee reazionarie, lo rendono morto agli occhi del potere.

³⁰ Kubati è autore migrante per eccellenza. Dopo alcuni anni trascorsi in Italia si è trasferito negli Stati Uniti dove ha composto il romanzo qui analizzato. Fra gli altri scrittori italoalbanesi di una certa fama, che si spostano tra nazioni e culture diverse, vanno annoverate Ornella Vorpsi ed Elvira Dones. La Vorpsi prima ha vissuto in Italia, dal 1997 si è stabilita in Francia e di recente ha smesso di pubblicare in italiano, dal momento che, le sue ultime due opere letterarie sono state pubblicate in francese. La Dones, dopo la fuga dall'Albania, si è recata nella Svizzera italiana e ha scritto in albanese. Nel 2004 è partita per gli Stati Uniti dove ha elaborato il suo primo romanzo in italiano intitolato *Vergine giurata* (2007). Nel 2015 è tornata in Svizzera.

4 Conclusioni

L'autore albanese analizza l'identità del personaggio principale nel periodo storico in cui è ambientata la sua narrazione, caratterizzando anche il suo impatto sull'identità altrui. L'identità nazionale risulta un concetto fluido³¹, è un processo che dura nel tempo e subisce trasformazioni in quanto viene condizionato dalle esperienze di vita e dall'evoluzione della situazione politica. Si distingue per le sue diverse valenze, sia positive che negative, e riguarda due prospettive. In primo luogo l'identità nazionale si costruisce sulla base dell' 'albanesità', che include gli eventi gloriosi del passato dell'Albania, riflette la sua cultura e la sua storia. In secondo luogo è inerente alle idee delle autorità comuniste albanesi: rimanendo fedele all'identità nazionale che esse diffondono, alla concezione di un'Albania forte e totalmente isolata dai Paesi capitalisti, il protagonista vive però uno shock, una crisi interiore e in fin dei conti si scopre privo di identità. Il sistema rovina il suo senso di appartenenza alla nazione albanese. Kubati, facendo ricorso a questa particolare organizzazione tematica, intende senz'altro mettere in evidenza la tragedia che l'utopia comunista ha provocato negli albanesi, costringendoli a diventare migranti e a cercare migliori opportunità di vita oltre i confini della loro terra natale.

Bibliografia

Opere letterarie:

Guaci, L. (2005): *I grandi occhi del mare*. Nardò: Besa.

Kubati, R. (2016): *La vita dell'eroe*. Nardò: Besa.

Kubati, R. (2002): *M*. Nardò: Besa.

Kubati, R. (2000): *Va e non torna*. Nardò: Besa.

Spanjulli, A. (2006): *La teqja*. Nardò: Besa.

Spanjulli, A. (2003): *La cronaca di una vita in silenzio*. Nardò: Besa.

Vorpsi, O. (2007): *La mano che non mordi*. Torino: Einaudi.

³¹ Il carattere fluido dell'identità è caratteristico nel già menzionato romanzo *La mano che non mordi* di Ornella Vorpsi. L'identità vi è tematizzata nell'ottica dell'esperienza migratoria della protagonista. Il suo ritorno nei Balcani, dopo un periodo vissuto in Francia, la rende cosciente dell'impossibilità di determinare precisamente la propria appartenenza. Sia in Vorpsi che in Kubati la fluidità dell'identità mostra come il soggetto viva disagi interiori e diventi una sorta di fantoccio tenuto in balia dalla sorte. In Vorpsi il carattere problematico dell'identità è un prodotto della migrazione, in Kubati, invece, deriva dalle azioni nefaste commesse dai comunisti.

Opere critiche e teoriche:

- Guaci, L. (2005): *I grandi occhi del mare*. Nardò: Besa.
Kubati, R. (2016): *La vita dell'eroe*. Nardò: Besa.
Kubati, R. (2002): *M*. Nardò: Besa.
Kubati, R. (2000): *Va e non torna*. Nardò: Besa.
Spanjulli, A. (2006): *La teqja*. Nardò: Besa.
Spanjulli, A. (2003): *La cronaca di una vita in silenzio*. Nardò: Besa.
Vorpsi, O. (2007): *La mano che non mordi*. Torino: Einaudi.

Opere critiche e teoriche:

- Anderson, B. (1997): *Wspólnoty wyobrażone. Rozważania o źródłach i rozprze-
strzenianiu się nacjonalizmu*. Kraków: Znak.
Balibar, É. & I. Wallerstein (1988): *Race, Nation, Classe. Les identités ambiguës*.
Paris: La Découverte.
Camilliotti, S. (2012): *Ripensare la letteratura e l'identità. La narrativa italiana di
Gabriella Ghermandi e Jarmila Očkajová*. Bologna: Bononia University Press.
Halili, R. (2013): 'Uno sguardo all'altra sponda dell'Adriatico: Italia e Albania'.
In: D. Comberiati & E. Bond (eds.): *Il confine liquido. I rapporti letterari e
interculturali fra Italia e Albania*. Nardò: Besa. 31–71.
Kodilja, R. (1999): 'Identità nazionale e nazionalismo nell'ex-Jugoslavia. Un'ana-
lisi psico-sociale'. *Studi politici* 3: 239–254.
Kołakowski, L. (1995): 'O tożsamości zbiorowej'. In: K. Michalski (ed.): *Tożsa-
mość w czasach zmiany. Rozmowy w Castel Gandolfo*. Warszawa & Kraków:
Znak. 44–55.
Luciani, S. (2013): 'I rapporti fra Albania e Italia subito dopo la caduta del regi-
me'. In: D. Comberiati & E. Bond (eds.): *Il confine liquido. I rapporti letterari
e interculturali fra Italia e Albania*. Nardò: Besa. 85–97.
Patriarca, S. (2010): *Italianità. La costruzione del carattere nazionale*. Roma &
Bari: Laterza.
Raimondi, E. (1998): *Letteratura e identità nazionale*. Milano: Mondadori.
Rizzo, G. (2001) (ed.): *L'identità nazionale nella cultura letteraria italiana*. Lecce:
Mario Congedo.

LINGUISTICA

V2. Un paio di malintesi

Giampaolo Salvi
Università Eötvös Loránd
salvi.giampaolo@btk.elte.hu

Abstract

The aim of this article is to assess the soundness of the Verb Second (V2) hypothesis as applied to the Medieval Romance languages against some critical stances that have emerged in the literature. In the first part I retrace the main steps through which research conducted in the frame of historical comparative linguistics could recognize some generalizations concerning word order, clitic placement and subject expression, and I show how these were merged into the V2-hypothesis developed in the frame of Generative Grammar. In the second part I offer a critical discussion of the main objections that have been raised against this hypothesis, which I classify in three main types: 1. some refute the hypothesis by simply ignoring the relevant facts; 2. others deny that word order in Medieval Romance was ruled by a V2-system by emphasizing the differences from Germanic V2; 3. still others deny that the V2-hypothesis can account for the Romance word order by ascertaining constructions that the hypothesis cannot explain. I show that the objection raised do not affect the core of the proposal: 1. the facts are real, and the V2-hypothesis can explain them; 2. differences exist between Germanic V2 and Romance V2, but the core phenomena are the same; and 3. alternative word orders are attested in Medieval Romance, but these are the remains of previous linguistic stages which survive as archaisms near the prevailing V2-system. In the third part I comment on some empirical problems that are in need of more extensive research.

Scopo di questo lavoro è in primo luogo quello di discutere alcune delle obiezioni che sono state fatte negli ultimi vent'anni all'ipotesi che nelle lingue romanze medievali l'ordine delle parole fosse regolato da un sistema V2 (a Verbo secondo) simile a quello che troviamo nelle lingue germaniche diverse dall'inglese; in secondo luogo quello di individuare alcuni problemi empirici che, all'interno di questa ipotesi, devono ancora essere risolti.

Il lavoro si divide in tre parti: nella prima descrivo alcune delle tappe fondamentali che hanno portato alla formulazione di un certo numero di generalizzazioni riguardanti l'ordine delle parole delle lingue romanze medievali e alla proposta di alcune ipotesi esplicative, in particolare l'ipotesi V2. Nella seconda discuto criticamente quelli che mi sembrano i tre tipi fondamentali delle obiezioni che sono state sollevate contro questa ipotesi. Nella terza, infine, indico alcuni problemi empirici che devono ancora essere chiariti perché si possa avere un quadro completo dei fenomeni che normalmente si associano ai sistemi V2 delle lingue romanze medievali.

Non è mio scopo quello di offrire una rassegna completa della letteratura sull'argomento: sicuramente non ho letto tutto quello che è stato scritto sul V2 in generale,¹ e neanche tutto quello che è stato scritto sul V2 nelle lingue romanze medievali.² Ho però letto più di quanto non citerò, ma sia nella parte sulla storia della questione sia nella parte dedicata alle critiche mi limiterò a citare alcuni lavori che mi sembrano importanti e/o funzionali al discorso che ho cercato di imbastire. Rimarranno così sacrificati molti altri studi che hanno contribuito nel corso degli anni ad arricchire le mie conoscenze dei fenomeni studiati – ai loro autori vanno le mie scuse e tutta la mia riconoscenza per quello che ho imparato da loro.

1 Dai fenomeni di inversione all'ipotesi V2

1.1. Che le lingue romanze medievali presentassero nell'ordine delle parole un fenomeno particolare simile a quello delle lingue germaniche, era già chiaro a Friedrich Diez:

Besonders zu beachten ist eine mehr oder minder streng vorgeschriebene *Umstellung des Subjects*, vermöge welcher es, sofern andre Sprachtheile vorangehen, seinen Platz nach dem Verbum einnimmt [...]. Hier gebietet keine Regel wie im Deutschen, aber eine Neigung zu der bemerkten Wortstellung lässt sich in einigen Sprachen nicht verkennen [...]. 'Bisogna in particolare osservare uno spostamento del soggetto più o meno rigorosamente obbligatorio in virtù del quale questo si mette dopo il verbo nel caso

¹ Per una sintesi recente cfr. Holmberg (2015).

² In particolare non ho visto il recente Wolfe (2019).

in cui quest'ultimo sia preceduto da altri membri della frase [...]. Non è richiesto da una regola come in tedesco, ma non si può non riconoscere in alcune lingue una tendenza a usare questo ordine delle parole.' (Diez 1844: 427)

Diez esemplifica con la frase provenzale (1), in cui l'anteposizione del complemento *en te* è accompagnata dalla posposizione del soggetto *eu* al verbo finito:

- (1) *en te solia eu fiar*³
(in te solevo io confidare)

e commenta, aggiungendo una spiegazione: lo spostamento del soggetto sarebbe dovuto all'esigenza di non rompere la coesione tra verbo e complemento:⁴

Es ist hier die vorherrschende Wortstellung, die eigentlich auf einer Umdrehung des Satzes beruht: denn wird ein vom Verbum abhängiger Satztheil vorangeschickt, so steht das Subj., um den logischen Zusammenhang jenes Satztheiles mit dem Verbum nicht zu stören, schicklicher Weise dem letzteren nach. 'Questo è l'ordine predominante, che si basa propriamente su un rovesciamento della frase: infatti quando un complemento del verbo viene anteposto, per non disturbare il rapporto logico di quel membro della frase con il verbo, il soggetto si adegua mettendosi dopo quest'ultimo.' (428)

Già l'anno seguente alla pubblicazione della *Sintassi* di Diez, nella sua sintassi del francese moderno (che in realtà dà ampio spazio anche ai fenomeni del francese antico) Eduard Mätzner dedica al fenomeno dell'*inversione* del soggetto ("Umstellung des Subjektes") una decina di pagine (1845, 266–276).

1.2. Tra il 1875 e il 1882 compaiono in Germania una mezza dozzina di tesi dedicate espressamente all'ordine delle parole in francese antico. A queste si

³ Gli esempi presi dai lavori discussi nel testo sono citati senza ulteriori riferimenti, eccetto che in 3.1 per ragioni di chiarezza. Per gli esempi che ho raccolto personalmente, do il locus preciso e, in bibliografia, l'edizione di riferimento.

⁴ In questa forma la spiegazione non è certamente sufficiente; non spiega neanche un esempio come (1): se c'è un "rapporto logico" da non disturbare, questo sarebbe quello tra *en te* e *fiar*, che continua a essere "disturbato" dal soggetto anche dopo la sua posposizione, oltre che dal semi-ausiliare *solia*.

riallaccia direttamente Alfred Schulze, che nella sua tesi (Schulze 1884a) ci offre il primo tentativo sistematico di rendere conto in prospettiva sincronica del funzionamento di questo aspetto della sintassi del francese antico. La tesi riproduce il capitolo relativo alle questioni generali di uno studio più ampio dedicato all'ordine delle parole nelle frasi interrogative (Schulze 1884b), che sarà poi integrato senza modifiche nel suo libro dedicato alla frase interrogativa in francese antico (Schulze 1888).

Il quadro teorico in cui la spiegazione di Schulze si inserisce, è quello che analizza la frase in soggetto e predicato “logici” (o “psicologici”), una teoria che si stava sviluppando in Germania in quegli anni, come ha ricostruito Giorgio Graffi (1991, 133–160), e che troverà uno sviluppo nell’analisi “attuale” della frase in tema e rema della Scuola Linguistica di Praga.⁵

Il ruolo di “logisches Subjekt” (S) può essere svolto dal soggetto grammaticale, come in (2a) – in tal caso il “logisches Prädikat” (P) sarà costituito dal verbo e dagli eventuali complementi. Ma il ruolo del soggetto logico può anche essere svolto da un complemento, per es. un compl. di luogo, come in (2b), da un oggetto diretto (v. sotto (6a)), da un compl. predicativo (v. sotto (6b)), ecc. – in tal caso il predicato logico potrà essere costituito dal verbo e dal soggetto in posizione postverbale:

- (2) a. [_SRollanz] [_Prespunt]
(Orlando risponde)
- b. [_Sla] [_Psiet li rois]
(là siede il re)

In (2b) l’inversione del soggetto grammaticale avrebbe la funzione di farlo comparire come parte del predicato logico. Lo stesso avviene in quelle frasi in cui il soggetto logico è costituito da un verbo, che oggi chiameremmo presentativo (3a), o da un complesso verbale con funzione simile, per es. una locuzione (3b) o una perifrasi verbale (3c):

- (3) a. [_SVint i] [_PGerarz de Rossillun li vielz]
(venne-vi Gerardo di Rossiglione il vecchio)
- b. [_SOnbre li fet] [_Pli plus biax arbres...]
(ombra gli fa il più bell'albero)

⁵ Schulze fa riferimento alle lezioni del suo maestro Adolf Tobler (oltre che al precursore francese Henri Weil). Benché non tutti i particolari del sistema siano chiarissimi, ho tentato di darne una ricostruzione coerente.

- c. [_SVenuz i est] [_Pli Gascuinz Engeliers]
(venuto vi è il guascone Angelieri)

Non tutti i soggetti posposti sono però parte del predicato logico: se si tratta di elementi già noti dal contesto, questi costituiscono una spiegazione aggiunta dopo (“nachträgliche Erläuterung”), cioè quello che oggi chiameremmo *Afterthought* (A), come in (4) e (5), frasi costituite dal solo predicato logico, e in (6), frasi con struttura soggetto logico-predicato logico:

- (4) a. [_PPlurent] (_Asi oil)
(piangono [i] suoi occhi)
b. [_PMort sunt] (_Ali cunte)
(morti sono i conti)
- (5) a. [_PMesse e matines ad (_Ali Reis) escultet]
(messa e mattutino ha il re ascoltato)
b. [_PTrenchet li ad (_Ali cuens) le destre puign]
(tagliato gli ha il conte il destro pugno)
- (6) a. [_SLes dis mulez] [_Pfait (_ACarles) establer]
(i dieci muli fa Carlo mettere-in-stalla)
b. [_SChevaliers] [_Psui (_Aje) voirement]
(cavaliere sono io davvero)

Ma se in (4) la spiegazione aggiuntiva si trova alla fine della frase, in (5) e (6) si trova in mezzo alla frase stessa, più precisamente subito dopo il verbo flesso (come del resto in (4)), cioè nella tipica posizione di inversione – ma su questo la teoria di Schulze non ha niente da dire.

Se dunque la spiegazione funzionalista di Schulze può spiegare alcuni dei casi di inversione (quelli che rendono rematico il soggetto grammaticale – (2b) e (3)), non riesce a spiegare quei casi dove il soggetto postverbale è tematico, oltre a non aver niente da dire sulla specifica posizione immediatamente dopo il verbo flesso di questi soggetti. Inoltre la teoria di Schulze non ci dice niente sul fatto che nel soggetto logico di (3b–c) e nel predicato logico in inizio di frase di (4b) e di (5) l'ordine è XV_{flesso} , una struttura che evidentemente rientra nella fenomenologia del V2.

Nonostante la teoria e le analisi di Schulze siano spesso acute e individuino in maniera corretta molti aspetti della organizzazione discorsiva della frase

francese antica, non contribuiscono a una migliore comprensione del sistema V2. Mi è sembrato tuttavia utile esporle perché mostrano come una teoria che si basi solo su categorie semantico-pragmatiche (o discorsive), non sia in grado di render conto di un fenomeno strutturale come il V2. Cfr. anche sotto la sez. 2.1.

1.3. Delle difficoltà di una simile analisi si era del resto già accorto Rudolf Thurneysen (1892), che obietta a Schulze: se *la siet li reis* si spiega con la struttura soggetto logico-predicato logico indicata in (2b), come si spiega che in *la, u li reis siet* (là dove il re siede), che dovrebbe avere la stessa struttura “logica”, presenta un ordine delle parole diverso? La risposta di Thurneysen è che “Logische Motive lassen sich für diese Thatsache nicht angeben” [Non si possono addurre motivazioni logiche per questo fatto].

Invece di una spiegazione sincronica di carattere semantico-pragmatico, Thurneysen offre una spiegazione diacronica di carattere sintattico (anche se con origine fonetica), che si concentra proprio sulla seconda posizione del verbo nella frase (e non più sul fenomeno dell’inversione). Possiamo quindi dire che Thurneysen è stato il primo a interpretare il problema dell’ordine delle parole nelle lingue romanze medievali come problema del V2. Inoltre, la sua ipotesi ha un carattere più comprensivo rispetto a quelle precedenti perché per la prima volta cerca di mettere in relazione i fatti relativi all’ordine delle parole con due altri ordini di fatti apparentemente irrelati: la posizione dei clitici e l’espressione più o meno obbligatoria del soggetto.⁶

Dopo aver classificato dettagliatamente gli ordini delle parole attestati in *Aucassin et Nicolette* (testo piccardo probabilmente dell’inizio del XIII sec.), Thurneysen constata che il verbo flesso occupa normalmente la seconda posizione nell’ordine lineare – questa osservazione:

ruft direkt eine lateinische Erscheinung in Erinnerung [...] die Tendenz, schwachbetonte Wörter beliebiger Art – ohne Rücksicht auf ihre engere logische Verbindung mit andern Satzteilen – dem *ersten* Worte des Satzes enclitisch anzugliedern. ‘richiama direttamente alla memoria un fenomeno latino [...] la tendenza ad aggiungere encliticamente alla prima parola della frase le parole debolmente accentate di qualsiasi tipo – senza riguardo ai loro legami logici più stretti con altri membri della frase.’

⁶ L’ipotesi di Thurneysen è stata rivalutata, all’interno dell’ipotesi V2, da Renzi (1987).

Il fenomeno a cui si allude, poi noto come “legge di Wackernagel”, era stato studiato da Jacob Wackernagel appunto in un lavoro pubblicato in quello stesso anno.

Thurneysen riconduce dunque la posizione del verbo nella frase francese antica a una delle posizioni che il verbo poteva occupare in latino: se il verbo era “*schwachbetont*” (questo valeva per una parte delle forme del verbo *sum*), si attaccava encliticamente alla prima parola della frase. Questa posizione si sarebbe generalizzata a tutti i verbi, per cui:

Im Altfranzösischen steht das Verbum finitum unmittelbar hinter dem ersten Satzgliede, wenn dieses vollbetont ist (oder in einer ältere Sprachperiode vollen Ton tragen konnte); sonst reiht es sich dem nächsten volltonigen Satzgliede an.⁷ ‘In francese antico il verbo finito sta immediatamente dietro il primo membro della frase, se questo è accentato (o poteva essere portatore di accento in un periodo più antico della lingua); altrimenti si attacca al prossimo membro accentato della frase.’

Nelle frasi principali, dunque, il verbo segue il primo costituente ed occupa quindi la seconda posizione nell’ordine lineare:

(7) X’ V ...

nelle frasi coordinate e subordinate, invece, dove il primo elemento non era accentato, segue il primo costituente accentato:

(8) et/que X’ V ...

La spiegazione di Thurneysen è diacronica: “...es sich eben nur um Ergründung des *Ursprungs* der französischen Wortfolge handelt” ‘si tratta proprio solo di ricercare l’origine dell’ordine delle parole del francese’. Il suo scopo è di individuare il punto di partenza per lo sviluppo diacronico e non pretende quindi di offrire una descrizione sincronica esaustiva: “die [...] Regel [...] in keiner Periode für alle Sätze gegolten hat, sondern nur auf den Grundstock von Satztypen passt, welcher dem Bau der andern als Muster diene” ‘in nessun

⁷ L’autore qui passa con una certa leggerezza dall’“erste Wort” della citazione precedente all’“erste Satzglied” di questa; ma in realtà in latino abbiamo esempi per ambedue le collocazioni e un progressivo prevalere del secondo tipo (dopo il primo costituente) sul primo (dopo la prima parola).

periodo la regola è stata valida per tutte le frasi, ma funziona solo con quei tipi di frase basici che servivano da modello alla costruzione degli altri'. D'altra parte, nonostante l'origine ultima sia individuata in un principio ritmico, questo era stato reinterpretato come un principio sintattico: "aus der zuerst rein *rhythmischen* Anordnung in frühromanischer Zeit ein *syntaktisches* Prinzip geworden war" 'quello che era dapprima un ordinamento di natura puramente ritmica, era diventato nella prima fase romana un principio sintattico'.

La spiegazione ha inoltre delle conseguenze anche per quanto riguarda la posizione dei pronomi clitici, poiché la legge di Wackernagel regola la posizione di tutte le parole atone: "Daraus folgt weiter, daß die vor dem Verbum stehende Pronomina ursprünglich nicht als Procliticae zum Verbum, sondern als Encliticae zu dem vorausgehenden Worte zu denken sind" 'Ne consegue inoltre che i pronomi che stanno prima del verbo, in origine non dovevano essere analizzati come proclitici al verbo, ma come enclitici alla parola precedente'. In origine quindi dovevamo avere (indico con "=" l'unione del clitico con il suo supporto):

- (9) *que bien=le pues faire*
(che ben lo puoi fare)

Da questo possiamo derivare anche la legge Tobler-Mussafia. Con il verbo in seconda posizione avremo:

- (10) X'=cl V ...

e, poiché (già in latino) "[d]as Verbum tritt [...] an die Spitze des Satzes, wenn es einen etwas stärkeren Accent trägt" 'il verbo si può collocare all'inizio della frase se è portatore di un accento di una certa intensità', e in tal caso "die alten Encliticae bleiben an der gewohnten zweiten Stelle" 'gli antichi enclitici rimangono nell'abituale seconda posizione', avremo anche:

- (11) V'=cl

In base alla legge di Wackernagel i clitici sono sempre collocati dopo il primo costituente della frase, e compariranno prima o dopo il verbo a seconda che questo occupi nella frase la seconda posizione (come conseguenza della stessa legge) o la prima posizione (un'altra possibilità ereditata dal latino).

Ma in seguito "...die zufällig neben einander gerathenen Pronomina und Verba so eng mit einander verwachsen konnten, daß, so oft das Verbum diesen seinen Platz verläßt, es das Pronomen an andere Satzstellen mit sich fortreißt"

‘i pronomi e i verbi, che erano finiti gli uni accanto agli altri per caso, hanno potuto fondersi così strettamente che, ogniqualvolta il verbo lascia questa sua posizione, trascina con sé il pronome in altre posizioni della frase’ – i clitici a un certo punto diventano cioè adverbali, per cui (9) viene realizzata come (12):

(12) *que bien le=pues faire*

Un’ulteriore conseguenza dell’ipotesi di Thurneysen riguarda l’espressione del soggetto:

Aus den oben dargelegten Stellungsregeln ergibt sich nun u. a. ohne Weiteres, in welchen Fällen schon das Altfranzösische ein pronominales Subjekt aussetzen muß, aus syntaktischem Zwang, ganz abgesehen von andern Rücksichten. Es ist unumgänglich in allen Sätzen [...], die sonst außer dem Exordium nichts als eine Verbalform enthielten. ‘Dalle regole di collocazione espote sopra consegue ora tra l’altro direttamente in quali casi già il francese antico doveva utilizzare un soggetto pronominale, per costrizione sintattica, del tutto indipendentemente da altre considerazioni. È indispensabile in tutte le frasi [...] che altrimenti, oltre al subordinatore iniziale, conterrebbero soltanto una forma verbale.’

In altre parole, nelle frasi subordinate, dove il complementatore o altro introduttore è una parola atona, è necessario che davanti al verbo compaia un costituente accentato (v. sopra (8)): questo può essere un soggetto lessicale (13a) o un costituente anteposto (13b); in assenza di questi è necessario l’uso di un soggetto pronominale (13c-d):

- (13) a. *Quant Aucassins oï dire Nicolete qu’...*
(quando Aucassin udì dire (a) Nicolette che...)
- b. *que tant amoit*
(che tanto amava)
- c. *qu’il aime*
(che egli ama)
- d. *u vos estes*
(dove voi siete)

Thurneysen non è solo il primo a proporre un'ipotesi sul V2, ma è anche il primo che mette in relazione la posizione strutturale del verbo con la posizione dei clitici e con l'espressione del soggetto. Queste idee, indipendentemente dalla loro correttezza,⁸ si sono dimostrate molto feconde: saranno sviluppate negli anni seguenti da altri studiosi e saranno riprese in anni più recenti all'interno dell'ipotesi V2 sviluppata nel quadro della Grammatica Generativa.

1.4. Dell'ampia letteratura relativa al V2 e ai fenomeni connessi che è nata dopo l'articolo di Thurneysen e prima della ripresa di questi studi in ambito generativo, citerò qui solo la generalizzazione di Joseph Huber, che ha contribuito in maniera notevole a chiarire le relazioni tra struttura della frase e posizione dei clitici.

Nella sua introduzione allo studio del portoghese antico Huber (1933, par. 338) descrive nella seguente maniera la collocazione dei clitici in frasi in cui il verbo sia preceduto immediatamente da un oggetto diretto:

Wenn das Objekt (Nomen) den Satz beginnt bzw. dem Prädikat vorangeht, so sind folgende Stellungen des Pronomens zu beobachten:

1. *Nach dem Prädikat (Verb)*: Wenn das nominale Objekt dem Prädikate vorausgeht und durch ein Pronomen wieder aufgenommen wird, so wird dieses dem Verbum angehängt: [...] *E as galees || emcostou-as so os ramos d'ellas* (Nunes 23). [...]

2. *Vor dem Prädikat (Verb)*: *Tal serviço lhe pode fazer huom homem pequeno* (Fab. 46).

'Quando l'oggetto (rappresentato da un nome) sta all'inizio della frase ovvero precede il predicato, si possono osservare le seguenti collocazioni del pronome: 1. dopo il predicato (verbo): quando l'oggetto nominale precede il predicato e viene ripreso con un pronome, questo viene encliticizzato al verbo: (e le galee accostolle sotto i rami di quelle); 2. prima del predicato (verbo): (tal servizio gli può fare un uomo piccolo).'

⁸ Non credo, per es., che la seconda posizione del verbo nelle lingue romanze antiche si possa spiegare con la posizione Wackernagel (Salvi 2003); la legge Tobler-Mussafia sarà invece senz'altro la continuazione della legge di Wackernagel (Renzi 1987).

Se dunque l'oggetto diretto è ripreso con un clitico, il clitico di ripresa segue e non può precedere il verbo:

$$(14) O_i V cl_i / *O_i cl_i V$$

Secondo Huber, che si riallaccia a Meyer-Lübke, in questi casi tra l'oggetto diretto e il verbo abbiamo una pausa ritmica (indicata con la doppia barra), segno che l'oggetto diretto è in qualche maniera esterno alla frase, ed è per questo che c'è il clitico di ripresa – il verbo sta quindi all'inizio della frase e abbiamo enclisi per la legge Tobler-Mussafia. Se invece non c'è clitico di ripresa, gli eventuali clitici precedono e non possono seguire il verbo:

$$(15) O_i cl_j V / *O_i V cl_j$$

In questi casi il rapporto tra oggetto diretto e verbo è “stretto” (l'oggetto diretto è interno alla frase) e non abbiamo bisogno di un clitico di ripresa – il verbo è in seconda posizione e quindi i clitici lo precedono, sempre per la legge Tobler-Mussafia.

L'importanza di questa regola sta nel fatto che distingue in maniera chiara tra due posizioni preverbalì diverse: quelle che comportano la proclisi e quelle che comportano l'enclisi. Per Huber queste posizioni sono distinte dal punto di vista prosodico, ma possiamo immaginare che lo siano anche dal punto di vista strutturale poiché sono correlate con una proprietà sintattica: l'assenza vs presenza di un clitico di ripresa. Siccome poi, se l'oggetto diretto precede non-immediatamente il verbo, abbiamo regolarmente la ripresa (16), possiamo concludere che le due diverse posizioni sono anche linearmente ordinate: quella che richiede la ripresa precede quella che non la richiede (17):

$$(16) \quad a. O_i X cl_i V / *O_i X (cl_j) V$$

- b. *aquela donzela, quem na matou?* (Riiho 1988, 70)
(quella donzella chi la uccise?)

$$(17) O_{+ripresa} | O_{-ripresa} V$$

Questo ci permette anche una definizione più precisa del V2 (che Huber non tratta): per il computo del V2 conta solo la posizione senza ripresa – in (17) il verbo è strutturalmente in seconda posizione anche se occupa la terza posizione nell'ordine lineare.

La generalizzazione individuata da Huber ci fornisce dunque la base per stabilire correlazioni precise tra ordine delle parole, posizione dei clitici e uso di clitici di ripresa – un elemento importante per testare le nostre ipotesi sulla struttura della frase nelle lingue romanze medievali.

1.5. Una nuova fase negli studi sul V2 comincia con un articolo di Paola Benincà (1983/1984) che applica alle lingue romanze medievali il tipo di analisi che in quegli anni si stava elaborando per le lingue germaniche nel quadro della Grammatica Generativa.⁹

La struttura proposta è riprodotta nella Figura 1 (in versioni successive le categorie funzionali utilizzate saranno adeguate all'evoluzione della teoria; cfr. Benincà 2006):

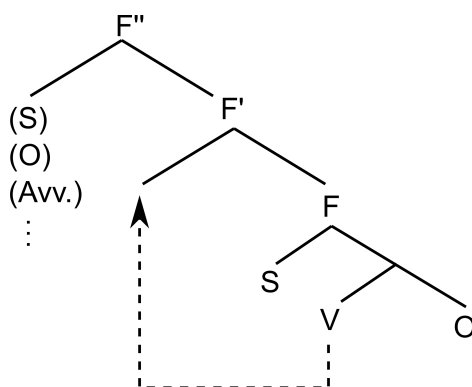


Figura 1

A partire da questa struttura astratta l'ordine superficiale delle parole si ottiene spostando il verbo finito nella posizione del complementatore (sotto F') ed eventualmente uno dei costituenti della frase (il soggetto, l'oggetto diretto, un avverbio, ecc.) nella posizione dei sintagmi interrogativi e relativi che precede quella del complementatore (sotto F''). A partire cioè dall'ordine basico SVOX si ottiene con il primo passo l'ordine VSOX ed eventualmente con un secondo passo gli ordini alternativi SVOX, OVXS, XVSO.

Questo modello, come a suo tempo quello di Thurneysen a livello diacronico, è in grado di spiegare il funzionamento del V2 a livello sincronico e inoltre, con piccole integrazioni, anche la posizione dei clitici e l'espressione o meno del soggetto. Il modello spiega:

⁹ In particolare Thiersch (1978).

a) automaticamente come il verbo finito si trovi sempre nella seconda posizione della frase, o nella prima se nessun costituente è stato anteposto;

b) il fenomeno dell'inversione – anche se invertendone i termini: non è il soggetto che abbandona la sua posizione preverbale, ma il verbo che va a occupare una posizione strutturale che nell'ordine lineare precede immediatamente quella del soggetto, e con questo si spiega anche perché il soggetto si trovi immediatamente dopo il verbo finito, e non in una qualsiasi posizione postverbale;

c) la varietà di costituenti che possiamo trovare in posizione preverbale, rispetto all'ordine piuttosto rigido dei costituenti in posizione postverbale;

d) l'asimmetria principali/subordinate, che era già stata notata nella letteratura precedente e che caratterizza anche le lingue germaniche: siccome nelle subordinate la posizione del complementatore è occupata concretamente dal complementatore stesso (o astrattamente dal sintagma interrogativo/relativo che la precede e la lega), il verbo finito non può spostarsi, e i costituenti mantengono quindi l'ordine basico SVOX;

e) l'espressione o meno del soggetto con un pronome, spiegata con la posizione del soggetto rispetto al verbo (regola valida solo per una parte delle lingue romanze): il soggetto può rimanere non-espresso solo se si trova nel dominio del verbo – così nelle principali un soggetto nullo è possibile solo nei contesti di inversione, quando cioè il soggetto rimane nella sua posizione di base, nel dominio del verbo finito che lo precede; nelle subordinate, invece, dove il verbo non si sposta in una posizione superiore (punto d), il soggetto deve essere sempre espresso;

f) la posizione dei clitici, che si decide nella struttura della Figura 1 a seconda che la posizione sotto F” sia occupata (proclisi) o meno (enclisi) – il modello prevede anche posizioni “esterne” rispetto a questa struttura, ma i costituenti in queste posizioni non contano per la collocazione dei clitici, come abbiamo visto in 1.4.

1.6. Come succede normalmente con le idee intuitivamente semplici che cercano di dar conto di una vasta gamma di fatti, anche il modello presentato nella sezione precedente si scontra con una quantità di problemi empirici, una parte dei quali era già nota al momento della sua pubblicazione. Ma come succede con le idee geniali, invece di portare al suo rifiuto, il potere esplicativo del modello ha piuttosto stimolato un approfondimento degli studi all'interno delle sue linee guida, che ha portato a integrazioni, riformulazioni e attualizzazioni del modello, non sempre compatibili tra di loro, ma che hanno contribuito al ri-

levamento di ulteriori dati empirici e in ogni caso a una migliore comprensione del funzionamento dell'ordine delle parole nelle lingue romanze medievali.

Non possiamo fare qui una rassegna di tutti questi studi – mi limito a ricordare un paio di difficoltà relative ai punti *b*, *d* ed *e* della sezione precedente, che in parte aspettano ancora di essere risolte (v. anche sotto la sez. 3).

Il soggetto postverbale (punto *b*) non segue sempre immediatamente il verbo flesso. Una parte di questi casi riguardano soggetti tematici, che in genere occupano una posizione dopo le forme non-finite del verbo (Poletto 2010, par. 2.2.2):

(18) *a voi sono già fatti diecimila disinori* (Novellino, 51, r. 6)

Ma troviamo nella stessa posizione anche soggetti tematici (19), che in base al modello dovrebbero stare immediatamente dopo il verbo flesso, come in (20):¹⁰

(19) a. *però ha sciampiato [spalancato] il ninferno il seno suo* (21.7)

b. *tanto è ita innanzi la mia malizia [malattia], che m'hanno lasciato li medici per disperato* (3.11)

(20) a. *Dacch'ebbe la Filosofia posto fine al suo consiglio e alle parole de' suoi amonimenti* (13.1)

b. *quivi sono le femine di sozze cose richeste* (21.5)

c. *dacch'erano tutte e tre serocchie raunate con tutte lor genti* (54.4)

d. *perciò sono le sue armi nere* (40.10)

A prima vista la collocazione postparticipiale di un soggetto tematico sembrerebbe favorita con l'ausiliare *avere*, come in (19a) e nel secondo esempio di (19b), quella dopo il verbo finito con l'ausiliare *essere*, in tutti i suoi usi (passivo (20b), perfettivo (20c), copula (20d)), ma abbiamo anche soggetti tematici postparticipiali con *essere* (primo esempio di (19b)) o collocati dopo il verbo flesso con *avere* (20a).

L'asimmetria tra principali e subordinate (punto *d*) non è così netta come previsto dal modello: subordinate con l'ordine V2, cioè XV.. invece di SV.. (21), o con il soggetto postverbale (22) sono piuttosto frequenti in tutte le lingue romanze:

¹⁰ Gli esempi provengono da un rilevamento non esaustivo operato sul *Libro de' Vizi e delle Virtudi e delle loro battaglie e ammonimenti* di Bono Giamboni.

- (21) a. *quant primes pert li albe* (*Chanson de Roland* 2845)
(quando prima appare l'alba)
- b. *qui sa guerre avoit a furnir* (Thurneysen 1892)
(che [la] sua guerra aveva da portare-avanti)
- (22) *que li tramist li reis de Suatilie* (*Chanson de Roland* 90)
(che gli mandò il re di Satalia)

Inoltre, a differenza di quello che avviene nella gran parte delle lingue germaniche, nelle lingue romanze medievali il verbo finito precede l'avverbio sia nelle principali che nelle subordinate (23) – nelle lingue scandinave continentali, invece, in cui l'ordine basico delle parole è, come nelle lingue romanze, SVOX, il verbo finito precede l'avverbio nelle principali, ma nelle subordinate lo segue, come negli esempi svedesi in (24):

- (23) a. *tu n'ies mie des noz* (*Chanson de Roland* 2286)
(tu non sei mica dei nostri)
- b. *que n'en pout mie freindre* (*ibid.* 2314)
(che non ne [= la] può mica spezzare)
- (24) a. *Jag har inte gett boken till henne*
(io ho NEG dato il-libro a lei)
- b. *...at jag inte har gett boken till henne*
(che io NEG ho dato il-libro a lei)

Gli ess. (21)–(22) mostrano che la posizione occupata dal verbo finito nelle strutture V2 doveva o poteva essere diversa da quella del complementatore, con la presenza del quale la struttura V2 è compatibile, diversamente da quella che è la situazione prevalente nelle lingue germaniche. Il confronto tra (23) e (24) mostra poi che nelle lingue romanze medievali il verbo finito saliva sempre in una posizione strutturale più alta (davanti agli avverbi), anche nelle subordinate, di nuovo diversamente da quella che è la situazione prevalente nelle lingue germaniche.

L'espressione obbligatoria del soggetto nelle subordinate (punto e) è tutt'altro che regolare. Anche in francese antico, dove la regola è osservata piuttosto rigidamente, e in particolare nei testi più antichi, troviamo subordinate di tutti i tipi con il soggetto non-espresso: completeive (25a–c), avverbiali (25d), relative (25e):

- (25) a. *que face sun servise* (*Chanson de Roland* 298)
(che [io] faccia [il] suo servizio)
- b. *que recevez la lei de chrestiens* (*ibid.* 471)
(che riceviate la legge di cristiani)
- c. *que me remembre de la dolur e de l'ire* (*ibid.* 489)
(che mi sovvenga[3sg] del dolore e dell'ira)
- d. *puis quel comant* (*ibid.* 328)
(poiché-lo comando)
- e. *que devuns aürer* (*ibid.* 124)
(che dobbiamo adorare)

Il fenomeno può essere correlato alla possibilità del V2 nelle subordinate, ma sembrano essere rilevanti anche fattori come l'uso del congiuntivo (25a-c) e/o di certe persone, in particolare la 1. e 2. pl. Cfr. la precoce discussione del problema in Vanelli et al. (1985/1986) e l'accurata raccolta di dati in Zimmermann (2014) (su cui cfr. Salvi 2015).

2 Obiezioni

Contro l'ipotesi V2 sono state sollevate varie obiezioni, che raggrupparei in tre tipi fondamentali: c'è chi semplicemente nega che il fenomeno sia rilevante (2.1); c'è chi riconosce la rilevanza del fenomeno, ma trova che quello che abbiamo nelle lingue romanze non è V2, ma una costruzione solo simile, non uguale (2.2); c'è infine chi riconosce la presenza del V2 nelle lingue romanze, ma nega che le lingue romanze si possano considerare lingue V2 dato che le strutture V2 spiegano solo una parte degli ordini possibili (2.3). Tratteremo questi tre approcci discutendo tre lavori che mi sembrano rappresentativi dei singoli tipi. In appendice a questa sezione tratterò, sempre in base a un lavoro rappresentativo, anche il caso in cui il modello V2 viene accettato, ma la giustificazione empirica addotta mi sembra insufficiente (2.4).

2.1. Il poco interesse per i fenomeni connessi con il sistema V2 è in genere caratteristico delle ricerche di stampo funzionalista in cui l'ordine delle parole viene spiegato in base ai ruoli pragmatici di tema e di rema (o simili), e che dedicano poca attenzione ai fenomeni strutturali.

In questa corrente di studi si inserisce per es. il libro di Frédéric Nicolosi (2019), dedicato all'italiano antico (su cui cfr. Salvi in stampa). L'autore elimina subito all'inizio l'ipotesi V2: "Im Gegensatz zu eine sich zunehmend verbreitenden Auffassung ist das Altitalienische [...] keine Sprache mit obligatorischer Verbzweitstellung (V2)" 'Contrariamente a una concezione che si sta sempre più diffondendo, l'italiano antico non è una lingua con il verbo obbligatoriamente in seconda posizione' (25–26).

Nicolosi adduce due argomenti a sostegno della sua affermazione, ambedue piuttosto superficiali:

a) in base a una coppia di esempi come *Allora parlò messer Migliore/Allora Guiglielmo parlò*, l'autore conclude che l'inversione del soggetto era facoltativa, diversamente da quello che abbiamo in una lingua V2 come per es. il tedesco; ma questa analisi non tiene conto del fatto che nei due esempi *allora* poteva eventualmente occupare posizioni strutturali diverse, che cioè si tratti di due costruzioni differenti, come nel caso dell'anteposizione dell'oggetto (con inversione) e della dislocazione a sinistra (senza inversione), due costruzioni che anche Nicolosi riconosce come distinte;

b) l'autore nota inoltre che, mentre nelle lingue V2 è obbligatorio l'uso di un soggetto espletivo in certe condizioni (ted. *Es war ein König* [esso era un re] 'C'era un re'), in italiano antico questo non compare (*Fue uno re*) o è al massimo facoltativo (*Egli è il vero che.../È il vero che...*); ma la presenza e l'uso di un pronome espletivo è una questione indipendente da quella del V2, e si può spiegare con le diverse proprietà del sistema pronominale dell'italiano antico rispetto a quello delle lingue germaniche (cfr. su questo la seconda parte di Haiman 1974).

Questo rifiuto sbrigativo dell'ipotesi V2 sembra piuttosto una questione di principio perché il centro di interesse per Nicolosi è l'individuazione delle funzioni pragmatico-discorsive e l'autore dedica in realtà poca attenzione ai fatti strutturali su cui si basa il modello V2. Così, pur riconoscendo l'esistenza del fenomeno dell'inversione, non ne offre nessuna spiegazione.

2.2. Più interessanti sono le discussioni nate all'interno del modello generativo. Uno dei problemi sollevati è quello della classificazione dei fenomeni romanzi in prospettiva comparativa: quello che si è voluto chiamare V2 nelle lingue romanze medievali, è lo stesso fenomeno che troviamo nelle lingue germaniche?

Questo è negato da Georg Kaiser (2002), che parte dalla seguente definizione:

[...] *alle* Verb-Zweit-Sprachen dadurch gekennzeichnet sind, dass die Kongruenz- und Finitheitsmerkmale in COMP basisgeneriert sind [...] in *allen* Matrixsätzen dieser Sprachen ist stets die CP-Ebene aktiviert, da das finite Verb stets nach COMP bewegt werden muss. '[...] tutte le lingue a verbo secondo sono caratterizzate dal fatto che i tratti di accordo e di finitezza sono generati basicamente in COMP [...] in tutte le frasi matrici di queste lingue la proiezione CP viene sempre attivata poiché il verbo finito deve sempre essere spostato in COMP.' (33)

A questa definizione l'autore aggiunge un'ulteriore condizione:

Die Bildung von Verb-Dritt-Matrixsätzen ist dadurch ausgeschlossen, dass die Möglichkeit einer CP-Rekursion generell ausgeschlossen bzw. nur auf wenige, durch einzelsprachliche Bedingungen streng festgelegte Kontexte beschränkt ist. 'La formazione di frasi matrici con verbo in terza posizione è esclusa perché la possibilità di ricorsione della proiezione CP è in generale esclusa o è limitata solo a pochi contesti rigorosamente stabiliti da condizioni variabili lingua per lingua.' (33)

La limitata possibilità di ricorsione della proiezione CP è in effetti una caratteristica del V2 delle lingue germaniche. In base a queste due premesse Kaiser conclude:

[...] weist der altfranzösische Text zahlreiche Sätze mit einer V>2-Stellung auf, die in dieser Form nicht in den germanischen Sprachen anzutreffen sind und gegen die Annahme der strengen Verb-Zweit-Stellungseigenschaft im Altfranzösischen sprechen. '[...] il testo francese antico [esaminato] presenta numerose frasi con il verbo in posizione V>2 [cioè in terza, quarta, ecc. posizione], frasi che in questa forma non si trovano nelle lingue germaniche e che costituiscono un argomento contro l'ipotesi che il francese antico fosse una lingua a verbo secondo rigido.' (143)

Qui potremmo sollevare un'obiezione: dal punto di vista empirico la conclusione è apparentemente basata su un fenomeno di ordine lineare, mentre l'ipotesi V2 è un'ipotesi strutturale – in altre parole, quando troviamo un verbo in terza, quarta, ecc. posizione, dovremmo in primo luogo chiederci quali sono le

caratteristiche dei costituenti soprannumerari, vedere se sono diverse da quelle del costituente immediatamente preverbale, se sono simili a quelle dei (seppur rari) costituenti soprannumerari delle lingue germaniche, ecc.¹¹ In ogni caso qui Kaiser introduce una differenza tra V2 rigido (tipico delle lingue germaniche) e V2 “flessibile” (tipico delle lingue romanze) – ma come vedremo sotto, questa è una differenza sul piano osservativo, che riguarda solo l’ordine lineare.

Kaiser nota inoltre che, diversamente dalle lingue germaniche che ammettono il V2 (ma non V>2) nelle subordinate, il francese antico ammette anche V>2 (144), come in (26):

- (26) a. *si que l’um bien le saverad*
(così che l’uomo ben lo saprà)
- b. *que que Rollant a Guenelun forsfesist*
(che che Orlando a Gano torto-facesse)
‘qualsiasi torto Orlando abbia fatto a Gano’

Anche questa osservazione riguarda l’ordine lineare.

Invece Kaiser, correttamente, non utilizza come argomenti altre differenze come la presenza dell’ordine V1 nelle dichiarative (una possibilità presente anche in islandese, nota come *Narrative Inversion*) e la poca frequenza dell’ordine XVS nelle lingue romanze medievali rispetto alle lingue germaniche (dovuta alla non-obbligatorietà dell’espressione del soggetto in posizione postverbale).

La conclusione di Kaiser è in ogni caso che:

Trotz der [...] massiven Präsenz solcher [= V2] Sätze [...] müssen diese Sätze als IP-Rekursionen mit einer damit verbundenen Verb-nach-INFL-Bewegung analysiert werden. Es handelt sich hierbei nur um *scheinbare* Verb-Zweit-Effekte. ‘Nonostante la presenza massiccia di frasi con il verbo in seconda posizione, queste devono essere analizzate come casi di ricorsione di IP con un rispettivo spostamento del verbo in INFL. Si tratta in questo caso solo di effetti V2 apparenti.’ (153)

Mentre dunque le lingue germaniche, per realizzare le strutture V2, utilizzano normalmente la proiezione CP, che ammette una ricorsione molto limitata, le lingue romanze medievali utilizzano la proiezione IP, che ammette ricorsione

¹¹ Kaiser è cosciente del problema (153), ma l’impressione è che le conclusioni si basino soprattutto sull’ordine lineare.

libera e quindi permette di spiegare facilmente gli ordini con il verbo in terza, quarta, ecc. posizione. E coerentemente con la definizione iniziale, è V2 solo quello che si realizza a livello di CP, mentre quello che si realizza a livello di IP è un V2 solo apparente: strutturalmente è V2 solo il V2 linearmente rigido, il V2 linearmente “flessibile” non è V2. Le lingue romanze medievali presentano un V2 “flessibile”, quindi non sono lingue V2.

Indipendentemente dai problemi di teoria che stanno dietro all’analisi di Kaiser (ricorsività delle diverse proiezioni) e che sono stati superati dall’evoluzione della teoria stessa, la discussione sembra ruotare intorno a una questione terminologica: chiamiamo V2 la costruzione che troviamo nelle lingue germaniche, e siccome quella che troviamo nelle lingue romanze medievali è diversa, dobbiamo chiamarla con un altro nome. Ci scontriamo qui fondamentalmente con due problemi: uno empirico e uno teorico.

Il problema empirico è quello di vedere se la dicotomia stabilita da Kaiser è valida o meno. Nella Tabella 1 ho raccolto alcune proprietà dell’ordine delle parole che sono in genere variabili nelle lingue che presentano strutture V2 (con “limitato >” indico che il fenomeno è più limitato che nella lingua della colonna successiva).^{12,13}

Tabella 1

	tedesco	danese	islandese	italiano antico
V1 in dichiarativa	no	no	sì	sì
V>2 in frase matrice	limitato	limitato	limitato	sì
V2 in subordinata con complementatore espresso	no	limitato >	limitato >	limitato
V>2 in subordinata	—	no	limitato >	limitato

¹² I dati delle lingue germaniche provengono da Kaiser (2002, par. 2.1), integrati per danese e islandese con Vikner (1995, cap. 3–4) e Thráinsson (2007, cap. 2 e 7).

¹³ In italiano antico il V2 in subordinata con complementatore espresso è in genere possibile, ma con almeno una limitazione: nelle interrogative indirette normalmente non abbiamo inversione: *ben soe de cui voi avete cura* (Gradenigo, *Quattro Evangelii* 42.99) (cfr. in principale *a cui avete voi mai udito dire...?* (Giovanni dalle Celle, *Lettere* 32), con lo stesso contrasto che in islandese (Thráinsson 1986): *Ég veit ekki hvern María hefur kysst* (io so NEG chi Maria ha baciato) ‘Non so chi Maria abbia baciato’ vs *Hvern hefur María kysst?* (chi ha Maria baciato).

Come si vede, le lingue germaniche non costituiscono un blocco unitario: se confrontiamo il tedesco con l'italiano antico, lo stacco è certo molto netto, ma se il confronto è tra islandese e italiano antico, la differenza è meno netta, e se tra islandese e italiano antico inserissimo il francese antico, otterremmo un altro gradino intermedio.¹⁴ Un confine si può sicuramente tracciare, ma ci si può chiedere se avrebbe molto senso.

A questo si riallaccia il problema teorico: secondo Chomsky (1981: 7; 1995: 170), le costruzioni sono degli aggregati superficiali ("taxonomic artifacts") senza rilevanza teorica, quello che conta sono le operazioni elementari con le quali queste costruzioni sono generate (che per semplicità chiamerò "regole"). Anche nel caso del V2 ci troviamo di fronte a una fenomenologia superficiale generata da un insieme di regole: la variazione di queste regole dà origine a strutture con proprietà diverse come il V2 del tedesco, il V2 dell'islandese, il V2 del francese antico, ecc. Lo scopo della ricerca è quello di individuare queste regole e di vedere come possono interagire tra di loro, dando così origine a strutture anche superficialmente diverse. Siccome le regole che interagiscono sono molte, non possiamo aspettarci che diano origine a gruppi di strutture chiaramente distinti – ci aspettiamo piuttosto che le strutture superficiali formino un continuum, con differenze anche minime tra una struttura e l'altra determinate dalla differente applicazione di una sola tra le tante regole (e naturalmente non ci aspettiamo che questo continuum sia unidirezionale, come rappresentato un po' semplicisticamente nella Tabella 1).

In questa prospettiva il problema di come chiamare il V2 romanzo diventa puramente nominalistico. L'importante è scoprire, classificare e spiegare le sue proprietà. Con questo non voglio negare che i due tipi di V2 possano essere distinti da un numero sufficiente e coerente di proprietà – ma sicuramente ci sono proprietà comuni, e per questo una denominazione comune non guasta.

2.3. Diversamente da Kaiser, Ana Maria Martins (2019) non pensa che le lingue romanze antiche non possedessero un sistema V2. La sua definizione del V2 è infatti più permissiva, perché ammette, al di sopra della proiezione CP, anche un dominio per i Topic:

[A] V2 language displays the following properties: (i) verb movement to C [...]; (ii) merge of an XP in Spec,CP [...]; (iii) Verb third

¹⁴ Come mi ha fatto notare Roland Hinterhölzl, se invece del tedesco moderno scegliessimo il tedesco medievale, le differenze si attuirebbero molto.

or more orders (V>2) are possible only when the topic field is activated, which means that left dislocated constituents and topics in general are irrelevant for the computation of verb second. ‘Una lingua V2 presenta le seguenti proprietà: (i) spostamento del verbo in C; (ii) assemblaggio di un XP in Spec,CP; (iii) il verbo può comparire in terza, quarta, ecc. posizione solo se viene attivato il dominio del topic, il che significa che i costituenti dislocati a sinistra e i topic in generale sono irrilevanti per il computo del verbo secondo.’

Siccome nel “Topic field” possiamo trovare solo Topic, mentre per Spec,CP non abbiamo restrizioni di questo tipo, per frasi che contengono sia costituenti topicalizzati sia costituenti focalizzati in posizione preverbale, questo sistema prevede l’ordine:

(27) Topic – Focus – V

dove il Topic sta nel “Topic field”, il Focus in Spec,CP e V in C, come nell’esempio galego-portoghese (28), da confrontare con (16), sopra:

(28) [*a voz*]_i [*bem*] *a_i ouviam*
(la voce ben la udivano)

Ma Martins nota che in galego-portoghese antico troviamo anche frasi con l’ordine:

(29) Focus – X* – V

che non possono essere generate dal sistema V2:

- (30) a. [*ja*]_{FOCUS} [*nos*]_{TOPIC} [*este ceruo*]_{TOPIC} [*outra uez*]_{FOCUS} *uimos*
(già noi questo cervo altra volta vedemmo)
- b. [*ja*]_{FOCUS} [*uos*]_{TOPIC} [*bem*]_{FOCUS} *sabedes que...*
(già voi ben sapete che)

Nota inoltre che in galego-portoghese antico troviamo anche esempi che falsificano una generalizzazione stabilita da Paola Benincà (2006) per i sistemi V2, secondo cui “in a main clause, an object can precede the verb and lack a clitic copy only if no lexical material intervenes between the object and the verb (except for clitics and the negative marker)” ‘in una frase principale un oggetto

può precedere il verbo senza un clitico di ripresa solo se non interviene nessun materiale lessicale tra l'oggetto e il verbo (eccetto clitici e la particella negativa)' (si tratta di un corollario della generalizzazione che abbiamo discusso in 1.4). In (31)–(32), infatti, l'oggetto diretto non precede direttamente il verbo flessso, ma non abbiamo clitico di ripresa:¹⁵

(31) *esto nemhuum nō demāde*
(questo nessuno non domandi)

(32) *eu Vicente Anes [...] esta carta cō mha mão escreuy e meu sinal en ela pugi en testemoyo de verdade*¹⁶
(io Vicente Eanes questa carta di mia mano scrissi e [il] mio contrassegno in essa posi come garanzia di verità)

Siccome nelle lingue romanze antiche esistono strutture come (30) e come (31)–(32) che non possono essere generato da un sistema V2, Martins conclude:

[T]he fact that some V2 structures exist in a particular language does not make it a V2 language. But the fact that some unequivocal non-V2 structures are a grammatical option in a particular language constitutes sufficient evidence against a V2 classification. 'Il fatto che in una lingua particolare esistano alcune strutture V2, non fa di questa una lingua V2. Ma il fatto che alcune strutture inequivocabilmente non-V2 siano grammaticali in una lingua particolare, costituisce una prova sufficiente contro una sua classificazione come V2.'

I fatti notati da Martins erano già noti: Thurneysen (1892) cita esempi simili a quelli in (30) per il francese antico:

(33) a. [*Ja*]_{FOCUS} [*Dix*]_{TOPIC} *ne me doinst riens*
(già Dio non mi dia niente)
'Che Dio non mi conceda niente'

¹⁵ In alcuni casi la mancanza di ripresa può forse essere determinata dalla natura quantificata dell'oggetto diretto: *Tudo isso [...] eu sem falta quero escutar* (tutto codesto io senza eccezione voglio ascoltare) – cfr. *Tutto, non posso comprare*, dislocazione senza ripresa.

¹⁶ Esempi di questo tipo potrebbero forse riflettere l'ordine delle parole di analoghe formule notarili latine, nel qual caso non dovrebbero essere presi in considerazione.

- b. [*ja mais*]_{FOCUS} [*hom*]_{TOPIC} [*en vo tere*]_{TOPIC} [*d'enfant*]_{FOCUS} *ne gerra*
 (già mai uomo in vostra terra di bambino non genererà)
 'mai più nel vostro paese si genererà un figlio'

mentre Schulze (1884b: 327; 1888: 217–218) cita esempi strutturalmente simili a quelli in (31)–(32):

- (34) *ma coupe coment ot il?*
 ([la] mia coppa come ebbe egli)

e nota che se tra l'oggetto diretto e il verbo si trova un costituente interrogativo, "die Wiederaufnahme [...] nicht not thut" 'la ripresa non è necessaria'.

Ambedue i fenomeni sono ampiamente esemplificati anche nella più approfondita trattazione dell'ordine delle parole in francese antico, quella di Povl Skårup (1975): il tipo con ordine *Focus-Topic* alle pp. 449–455 (35) e quello senza ripresa alle pp. 437–441 (36):

- (35) [*Ja*]_{FOCUS} [*pur murir*]_{TOPIC} [*le camp*]_{FOCUS} *ne guerpirunt*
 (già per morire il campo non abbandoneranno)
 'anche se dovessero morire, non lasceranno il campo'

- (36) *La cruiz arceveskal il meïsmes porta*
 (la croce arcivescovile egli stesso portò)

Skårup ricostruisce per il tipo *Focus-Topic* una struttura

- (37) *que* + *S_{pro}* + *ja/onques*¹⁷ + *X** + *V*

alternativa alla struttura V2, di cui dice che "Ce modèle cesse de s'employer dans la première moitié du XIV^e siècle" 'Questo modello non si usa più a partire dalla prima metà del XIV. sec.' (515), e aggiunge che "le modèle moderne [= V2] remonte au moins à la seconde moitié du XII^e siècle. Ainsi les deux modèles ont coexisté pendant un siècle et demi" 'il modello moderno risale almeno alla seconda metà del XII secolo. Così i due modelli sono coesistiti durante un secolo e mezzo' (516). Avremmo quindi due grammatiche in concorrenza, una più antica e recessiva e una innovativa, che dopo un certo tempo finisce per

¹⁷ In francese antico l'elemento focalizzato è limitato a questi avverbi di tempo; in galego-portoghese il novero degli elementi è leggermente più ampio, ma i più frequentemente attestati sono avverbi di tempo di questo tipo.

spodestare la prima – il processo nel periodo documentato doveva già essere molto avanzato, perché il tipo recessivo era molto più raro. La stessa situazione doveva valere in galego-portoghese antico, perché anche Martins nota che “the frequency of the proper non-V2 root clauses in texts is possibly low” ‘è possibile che la frequenza nei testi delle frasi matrici non-V2 sicure sia bassa’.

Alla stessa conclusione ero arrivato in Salvi (2001) in base ai dati del galego-portoghese antico:

[I]n the earliest stages of the Romance languages two sentence structures were in competition: an innovative one, that we may characterize as a typical V2 system, and a conservative one, found chiefly in subordinate clauses and only sporadically in main clauses, which partially keeps up the sentence structure of Latin. ‘Nella fase più antica delle lingue romanze erano in competizione due diverse strutture frasali: una innovativa, caratterizzata da un tipico sistema V2, e una conservativa, attestata soprattutto nelle subordinate e solo sporadicamente nelle principali, che continua parzialmente la struttura di frase latina.’

Il passaggio dal latino alle lingue romanze è caratterizzato, per quanto riguarda l’ordine delle parole, dalla sostituzione dell’ordine SOV con un ordine a verbo (quasi-)iniziale (V1, poi V2; cfr. Salvi 2004: cap. 3), ma l’ordine antico si deve essere conservato come relitto per molto tempo, riducendo sempre più il suo ambito d’uso e le sue possibilità combinatorie. Questa è la situazione normale nel cambiamento linguistico, e non ci deve far misconoscere il fatto che le lingue romanze sono diventate molto presto lingue V1/V2, pur trascinandosi dietro relitti della situazione precedente.

Credo che anche l’altro fenomeno messo in luce da Martins, quello dell’oggetto diretto non-immediatamente preverbale senza ripresa, possa avere una spiegazione simile. In Salvi (2012) ho notato come sia strano che nella posizione Spec,CP dei sistemi V2 possano comparire sia costituenti focalizzati, sia costituenti con valore di tema o Topic, proponendo che:

[T]he possible occurrence of constituents with different pragmatic functions in the same structural position might also suggest [...] that the analysis must rather be refined, and that the functions of theme and focus are paired with two different positions, not with a unique one [...] although ordinarily only one of them may

be realized. ‘Il fatto che costituenti con funzioni pragmatiche differenti possano [apparentemente] ricorrere nella stessa posizione strutturale, potrebbe anche suggerire che si dovrebbe piuttosto perfezionare l’analisi, e che le funzioni di tema e di fuoco siano collegate a due posizioni differenti, non a una sola, benché di solito solo una di queste possa essere realizzata.’

Che le posizioni fossero due, e non una, sarebbe dimostrato appunto da casi come (31), (34) e (36), in cui l’oggetto diretto tematico non si troverebbe nel “Topic field” (che richiede la ripresa), ma nello Spec,CP, più precisamente in una delle due posizioni in cui lo Spec,CP deve essere scisso, quella riservata ai costituenti tematici. Avremmo così la struttura (38), con tutte le posizioni occupate da un costituente (esempio costruito):

- (38) [li reis]_{Top} | [ma coupe]_{Th} [coment]_{Foc} ot il ?
(il re [la] mia coppa come ebbe egli)

Normalmente però solo una delle due posizioni interne poteva essere occupata:

- (39) a. [li reis]_{Top} | [____]_{Th} [coment]_{Foc} ot il ma coupe ?
(il re come ebbe egli [la] mia coppa)
b. [li reis]_{Top} | [ma coupe]_{Th} [____]_{Foc} ot il ainsi
(il re [la] mia coppa ebbe egli così)

Come abbiamo detto in 2.2, il V2 deve essere considerato come il risultato superficiale dell’interazione di varie regole – queste regole variano da lingua a lingua, ma naturalmente variano anche in una stessa lingua con il passare del tempo. Il tipo rappresentato da (38) è raro e sicuramente recessivo, e possiamo forse interpretarlo come la sopravvivenza di un sistema più permissivo che è stato sostituito dal sistema più restrittivo del V2 “classico”. Se accettiamo questa interpretazione, esempi come (31), ecc. non sono estranei al sistema V2, sono solo realizzazioni diverse dello stesso sistema.

L’articolo di Martins mette in luce strutture attestate dalle lingue romanze medievali che sembrano problematiche per l’ipotesi V2, ma queste riflettono in realtà solo l’architettura complessa di una lingua storica, che presenta strati diversi, e non rappresentano un problema per l’ipotesi V2 in sé, e neanche per la tesi che le lingue romanze medievali fossero lingue V2.

2.4. Come abbiamo visto, l'ipotesi V2 è un'ipotesi sulla struttura della frase, solo indirettamente sull'ordine delle parole. Per questo in linea di principio non conta quanti costituenti compaiono prima del verbo, ma che proprietà hanno questi costituenti e in che modo interagiscono con altri fenomeni linguistici, come la posizione dei clitici (v. 1.4). Il riconoscimento di un sistema V2 non può quindi avvenire in base a puri dati lineari, ma si deve mostrare che i costituenti interessati hanno le proprietà richieste.

Adam Ledgeway (2017) sostiene che l'ordine delle parole nell'*Itinerarium Egeriae* (V sec.) sia già regolato da un sistema V2. Buona parte dell'argomentazione è basata su rilevamenti dell'ordine lineare che trattano il testo come se fosse un testo omogeneo. Ora è noto che in generale “[l]a lingua di un testo non può essere descritta semplicemente come un ‘sistema’ [...] Lo scrittore, non meno del parlante, si muove tra sistemi diversi, anche quando sia monolingue” (Renzi 1976), e questo è tanto più valido nel caso di testi come quelli latini volgari: “Egeria non scrive certo in latino reale, ma si muove tra la norma classica (che conosce male, ma a cui fa pur sempre appello) e quelle che sono probabilmente norme nuove” (*ibid.*).

Una buona pratica, in questi casi, sarebbe quella di confrontare le previsioni che fa un'analisi che considera il testo un testo di latino classico, con quelle che fa un'analisi che lo considera un testo romanzo, e vedere se troviamo casi compatibili solo con la seconda analisi – questi casi mostrerebbero che nel testo traspaiono fenomeni della lingua colloquiale (i casi compatibili solo con la norma classica, invece, sono attesi, trattandosi di un testo scritto con intenzioni letterarie). Questa è la prassi che è sempre stata seguita nello studio dei testi latini volgari.

Sono personalmente convinto che una parte delle conclusioni di Ledgeway siano corrette (cfr. Salvi 2004: 111), ma mi sembra che in molti casi i dati presentati non siano sufficienti per sostenere l'ipotesi proposta. In base a quanto visto sopra in 1.4, per es., ci aspettiamo una stretta interazione tra ordine V2 e posizione dei clitici. Vediamo che cosa ci dicono i dati presentati da Ledgeway su questo punto.

Secondo le statistiche dell'autore il testo completo presenta ca. 660 esempi di ordine lineare V2. Di questi l'articolo ne riporta ca. il 10% e solo in 14 esempi compaiono forme che probabilmente possiamo analizzare come (proto-)clitici. In quanto segue esaminerò solo questo campione¹⁸ e per questo le mie con-

¹⁸ Ho escluso qualche esempio che presentava costruzioni più complesse, per es. l'accusativo con l'infinito, indice di lingua non-colloquiale.

clusioni potranno essere solo di carattere metodologico – infatti conclusioni sull'ipotesi empirica di Ledgeway potrebbero essere tratte solo da un'analisi esaustiva degli esempi rilevanti.

In 5 dei 14 esempi l'elemento che precede il verbo è una frase subordinata – il clitico è sempre postverbale, come sarebbe stato nel caso dei pronomi deboli del latino classico e come inizialmente doveva essere anche nelle lingue romanze medievali:

- (40) *peruenientes ad monasteria quedam susceperunt nos ibi satis humane monachi*
 'arrivati a degli eremitaggi, lì i monaci ci ricevettero molto ospitalmente'

La posizione del clitico mostrerebbe che la subordinata iniziale è esterna rispetto alla frase centrale e che quindi abbiamo a che fare con una frase a verbo iniziale.

In 2 esempi in subordinata il clitico si trova dopo il complementatore, come in latino classico (una collocazione che nelle lingue romanze medievali è recessiva e appartiene probabilmente alla struttura di frase non-V2 tipizzata in (37); Ledgeway presenta anche altri esempi di questo tipo con il verbo in terza posizione):

- (41) *quoniam nobis ita erat iter*
 'poiché il nostro itinerario era così'

Nei 7 esempi restanti il clitico è adverbale, come in genere nelle lingue romanze medievali, ma solo in 4 esempi troviamo l'ordine romanzo atteso in una struttura V2, cioè *X cl V*; negli altri 3 abbiamo l'ordine non-atteso *X V-cl*. Vediamo prima questi ultimi:

- (42) a. *tunc retulit michi de ipsa aqua sic sanctus episcopus*
 'Allora il santo vescovo mi ha raccontato così a proposito di quell'acqua'
 b. *tu promiseras nobis, ne...*
 'tu ci avevi promesso che...'
 c. *fili Israel dimiserant eum*
 'i figli di Israele erano partiti via da lui'

Come nel caso di (40), possiamo pensare che si tratti di V1. Si noti però che troviamo esempi dell'ordine *V cl* anche in inizio di subordinata (15 esempi secondo Ledgeway), mentre quest'ordine non era normale in latino e non lo sarà neanche nelle lingue romanze:

- (43) a. *cum coeperit se iam hora nona facere (Itinerarium 37.7)*
 (quando abbia-cominciato si ormai ora nona fare)
 'all'inizio dell'ora nona'
 b. *Rogo te [...] ut dicas mihi...*
 'Ti prego [...] di dirmi...'

Non si può escludere che si tratti di un ordine delle parole tipico della lingua biblica, calcato sull'ebraico (con il tramite del greco; cfr. Wanner 1987: 221–222) – che appartenga quindi a uno stile specifico del latino scritto in uso tra i cristiani.

I 4 esempi di ordine *X cl V* potrebbero testimoniare la collocazione tipica delle strutture V2 con un Focus preverbale:

- (44) a. *ita et nos uobis monstramus*¹⁹
 'così anche noi lo mostriamo a voi'
 b. *adhuc nobis superabant milia tria*
 'ci restavano ancora tre miglia da percorrere'
 c. *non eos subis lente et lente per girum*
 'non vi si sale gradatamente facendo dei giri'
 d. *maximus labor nobis instat hodie nocte ista*
 'ci aspetta un grande sforzo oggi, questa notte'

Ma per tutte e quattro le frasi non possiamo essere sicuri che non si tratti di una frase con il verbo in posizione finale (44a) o, come era anche possibile in latino, quasi finale (44b–d), con un Focus postverbale (44b–c)²⁰ o con un *Afterthought* (44d).

¹⁹ *Ita* è considerato da Ledgeway un connettivo esterno alla frase. In questo esempio *uobis* è però probabilmente tonico, facendo parte della doppia opposizione: *nobis a maioribus / et nos uobis* 'a noi dai più vecchi / anche noi a voi'.

²⁰ (44c) continua: *sed totum ad directum subis* 'ma si sale tutti dritti'.

In conclusione, dei 14 esempi utili, 2 sono compatibili solo con il sistema del latino classico, gli altri sono in teoria compatibili con i due sistemi, nessuno è un esempio decisivo di V2 romanzo.

Anche solo in base a questo mini-corpus si può vedere che la lingua di Egeria non è omogenea perché presenta costruzioni del latino classico e probabilmente anche del latino biblico e forse della lingua colloquiale, e quindi difficilmente può essere descritta con una grammatica unica. Inoltre l'esame dell'interazione dell'ordine delle parole con la grammatica dei clitici porta a risultati che sono solo parzialmente quelli che ci aspettiamo in una grammatica V2 del tipo in uso nelle lingue romanze medievali.²¹

3 Problemi aperti

In questa ultima parte raccolgo alcuni problemi empirici che sono emersi dalla ricerca e che richiedono una soluzione. Questi si aggiungono a quelli presentati in 1.6 o li integrano: in 3.1-2 tratto alcuni punti specifici dell'ipotesi V2, in particolare nella sua interazione con la collocazione dei clitici; in 3.3 mostro come dobbiamo tener conto, anche per proprietà così astratte, di una certa variabilità di registro.

3.1. Nello studio sull'ordine delle parole in italiano antico di Nicolosi (2019) troviamo un certo numero di esempi che divergono da quelle che sono le nostre aspettative riguardo al sistema V2.

Il corpus utilizzato per la ricerca è costituito da quattro opere in prosa di carattere narrativo scritte a Firenze tra la fine del Duecento e la fine del Trecento: le novelle del codice Panciatichiano 32 (quelle che costituiscono il cosiddetto *Ur-Novellino* e le 20 estranee alla tradizione del *Novellino*), la *Tavola Ritonda*, il *Decameron* di Boccaccio e il *Trecentonovelle* di Sacchetti. La scelta non è senza problemi: la *Tavola Ritonda*, se non è proprio una traduzione, è pur sempre un testo che traspone uno o più originali in antico francese, la prosa del *Decameron* è fortemente latinizzante, il testo del *Trecentonovelle* è conservato da testimoni molto tardi e non sempre affidabili. Dato il ventaglio ridotto di testi e la loro natura in parte problematica, gli esempi di divergenza che discuteremo

²¹ Ledgeway tratta questo punto (sez. 2.2.5.3), ma per spiegare i fatti deve adottare soluzioni che si allontanano da quelle del V2 delle lingue romanze medievali – senza spiegare come si sia poi arrivati ai sistemi romanzi attestati.

possono non essere rappresentativi dell'uso nel periodo studiato e potrebbero anche essere irrilevanti. Vanno però tenuti presenti come possibili problemi da risolvere all'interno dell'ipotesi V2.

Ho trovato nel materiale di Nicolosi 8 esempi di ordine $O_{Topic} XV$ senza ripresa. Non sembra che si possa trattare della struttura arcaica trattata sopra in 2.3, soprattutto perché la metà degli esempi provengono dall'opera più moderna, il *Trecentonovelle*. In due esempi in ogni caso X è un sintagma interrogativo, come nei casi francesi antichi visti sopra:

(45) *questa fatica a che ci diàn noi? (Trecentonovelle 178.8)*

In due esempi X è un soggetto pronominale:

(46) *quella più bella egli deve prendere per moglie (Tavola Ritonda 35)*

In casi come questo possiamo forse pensare che si tratti di un pronome debole che occupa una posizione diversa da quella dei costituenti anteposti – l'oggetto diretto potrebbe quindi essere interno alla frase e non richiedere un clitico di ripresa.²² Il problema va approfondito.

Un'altra divergenza rispetto alle nostre aspettative è la posizione preverbale del clitico di ripresa in un contesto *OV*, che va contro la generalizzazione di Huber (v. 1.4). Dei 18 esempi di questo tipo 3 si trovano in frase subordinata – il fenomeno è noto (Salvi 2004: 69): in subordinata il clitico di ripresa della dislocazione poteva essere postverbale, come in questi casi nelle principali, ma poteva essere anche preverbale, come in generale nelle subordinate:

(47) *imperò che così fatto mercato, lo feci io colle mie mani (Tavola Ritonda 125)*

In 7 casi il clitico è *ne*:

(48) *de' detti iiii soldi ne fo quello ch'io giudico (Panciaticchiano p. 138)*

Si può forse pensare che in questi casi non si tratti di ripresa di un costituente dislocato, ma di reduplicazione clitica, per cui avremmo non dislocazione, ma anteposizione dell'oggetto, e quindi proclisi. Che *ne* potesse fungere da clitico reduplicante, si può dedurre da esempi come (49), dove *ne* probabilmente reduplica *di ciò*, che si trova nel corpo della frase:

²² In tal caso andrebbe qui anche il seguente esempio, dove l'oggetto diretto è il Focus della frase: *niuno rimedio voi avete a potervene deliberare (Tavola Ritonda 78)*.

(49) *fassene di ciò grande meraviglia* (*Tavola Ritonda* 17)

A sostegno di questa ipotesi possiamo citare il caso parallelo di una lingua V2 moderna come il ladino gardenese, in cui il clitico partitivo è compatibile con un nome anteposto in posizione preverbale (non dislocato, come si vede dal fatto che causa l'inversione del soggetto):

(50) *libri nen al liet puec*
 (libri ne ha-egli letto pochi)
 'libri, ne ha letti pochi'

Nell'es. (51) (e in altri 3 esempi paralleli) figura il clitico *gliel*, che potrebbe avere il valore del semplice *gli*, come forse in (52), dove il verbo è intransitivo e non ci aspettiamo un clitico accusativo – in tal caso si tratterebbe di nuovo di anteposizione, e non di dislocazione, e la proclisi sarebbe giustificata:

(51) *questo gliel donò la fata Morgana* (*Tavola Ritonda* 74)

(52) *sovente dalla Cuba passando, gliele venne per ventura veduta un dì a una finestra, e ella vide lui* (*Decameron* 5.6.13)

Infine in alcuni dei tipi già trattati e in altri 2 esempi il costituente ripreso dal clitico è il pronome neutro *ciò/questo*, ma non è chiaro se questa circostanza sia rilevante:

(53) *ciò lo facevano più per vergogna, che per amore di virtù* (*Ottimo, Purg.* 20.61)

Senza spiegazione rimane per ora anche (54):

(54) *alla donzella che campato avea il fanciullo e fatta compagnia alla reina, le donò uno bello e ricco castello* (*Tavola Ritonda* 13)

L'es. (55) è invece già stato discusso da Paola Benincà (2010):

(55) *La vostra figliuola la teroe a grande onore* (*Ur-Novellino* 84.9)

(55) è la versione del testo del ms. P¹; i testimoni V, Gz, G e S della stessa novella danno la versione (56), anche questa anomala per la mancanza del clitico di ripresa (ma parallela a [46], sopra):

(56) *la vostra figliuola io terrò a grande onore*

Solo il ms. A presenta un testo compatibile con il sistema V2:

(57) *la vostra figliuola io la terroe a grande onore*

Questo potrebbe suggerire che in (55)–(56) abbiamo una corruzione del testo, ma una soluzione di questo genere (per questo esempio ed eventualmente anche per altri trattati in questa sezione) andrebbe valutata nel quadro dell'evidenza filologica globale dei vari testimoni.

3.2. Un caso interessante è costituito dalle divergenze rispetto al sistema V2 che troviamo nella lingua poetica: in che misura la lingua poetica può allontanarsi dalla norma in vigore? Si potrebbe pensare che le costrizioni imposte dalla versificazione possono far nascere fenomeni artificiali o addirittura agrammaticali. È vero che la poesia può imporre delle costrizioni che la prosa non impone e che possono risultare in soluzioni meno naturali, ma allo stesso tempo queste costrizioni possono favorire l'uso di forme o costruzioni meno frequenti, ma pur sempre possibili, che nei testi in prosa, più liberi, hanno meno possibilità di manifestarsi.

Così nella *Commedia* di Dante è piuttosto frequente che il Fuoco della frase non si trovi in posizione immediatamente preverbale, in particolare quando il verbo finito è in fine di verso, come negli esempi seguenti:

- (58) a. non senza tema *a dicer mi conduco* (Dante, *Commedia*, *Inf.* 32.6)
 b. *Perché tu mi dischiomi, / né ti dirò ch'io sia, né mosterrolti / se mille*
fiate in sul capo mi tomi (*ibid.*, 32.100-02)
 c. *se non piangi, di che pianger suoli?* (*ibid.*, 33.42)

Non è chiaro se questi esempi possano essere assimilati a quelli trattati in 2.3 (qui l'elemento focalizzato non è un avverbio di tempo, come invece in: *già le notti al mezzo di sen vanno* [*ibid.*, 24.3]).

In (58b) anche l'enclisi in *mosterrolti* è irregolare: dopo negazione abbiamo sempre proclisi, ci aspetteremmo quindi: *né 'l ti mosterrò* (cfr. subito prima *né ti dirò*). Qui l'uso dell'enclisi è determinato dalla necessità di avere una rima in *-olti* (*/avvolti/raccolti*), in numerosi altri casi è determinato da altre esigenze

metriche (Vignuzzi 1984, par. 15).²³ Ma abbiamo anche casi in cui l'enclisi non sembra determinata da ragioni ritmiche: *come andar vuolsi* (Dante, *Commedia*, *Purg.* 12.7), in luogo di *andar si vuol* (cfr. *come condur si vuol quinc'entro* [*ibid.*, 13.18]). Tutto questo induce a pensare che l'enclisi fosse una specie di soluzione *default*, utilizzabile sempre come soluzione marcata.

3.3. La discussione sul problema del V2 è stata un po' annebbiata dal fatto che i dati utilizzati provengono spesso da lingue e periodi diversi. Se tutte le lingue romanze medievali partecipano del sistema V2, non possiamo certo aspettarci che le sue realizzazioni siano uguali dappertutto o in tutte le fasi di una stessa lingua, e anche in casi di evoluzioni parallele non possiamo aspettarci che queste evoluzioni procedano in sincronia. Così per es. il primo contesto dove la legge Tobler-Mussafia viene abbandonata, è quello delle domande totali, ma questo avviene in francese antico già all'inizio del XIII sec. (59a), in Italia settentrionale solo all'inizio del XIV (59b), in Toscana ancora più tardi:

- (59) a. *Te tindrent onques Sarrazin en prison? (Prise d'Orange 216)*
 (ti tennero mai [i] Saraceni in prigione)
- b. *Me vòit-tu dar la taverna? (Lio Mazor p. 37)*

A questo si aggiunge una variabilità di registro: opere scritte nello stesso luogo e nella stessa epoca possono avere grammatiche diverse. Benincà (2010) nota che nel fiorentino antico l'espressione obbligatoria del soggetto nelle subordinate in cui non abbiamo contesti di inversione, è regolare in alcune opere, ma non in altre, e conclude: “[i]n questi casi abbiamo probabilmente a che fare con un registro di lingua diverso, in cui vige il principio del soggetto nullo”. Possiamo confrontare l'espressione tendenzialmente obbligatoria del soggetto di 1. e 2. pers. sg. nella *Vita nuova* di Dante (60) e la sua non-espressione nel *Libro* di Bono Giamboni (61):

- (60) a. *a me giunse tanta volontade di dire, che io cominciai a pensare lo modo ch'io tenesse; e pensai che parlare di lei non si convenia che io facesse, se io non parlasse a donne in seconda persona* (Dante, *Vita nuova* 19.1)
- b. *Poscia che tu pervieni a così dischernevole vista quando tu se' presso di questa donna, perchè pur cerchi di vedere lei? Ecco che tu fossi*

²³ Cfr. anche le enclisi determinate dall'esigenza di avere una parola sdrucchiola in fine di emistichio nel *Contrasto* di Cielo d'Alcamo: *Se di meve trabàgliti* (6), *Se li cavelli artónniti* (11), ecc.

domandato da lei: che avrestù da rispondere, ponendo che tu avessi libera ciascuna tua vertude in quanto tu le rispondessi? (ibid. 15.1)

- (61) a. *E io, veggendo la detta figura così bella e lucente, avegna che \emptyset avesse dal cominciamento paura, m'assicurai tostamente, pensando che cosa ria non potea così chiara luce generare; e cominciai a guardar la figura tanto fermamente, quanto la debolezza del mio viso potea sofferire. E quando \emptyset l'ebbi assai mirata, conobbi certamente ch'era la Filosofia, ne le cui magioni \emptyset era già lungamente dimorato. (Bono Giamboni, Libro 3.6–7)*
- b. *Credo bene che \emptyset l'abbi dimenticato, perché se \emptyset l'avessi a mente tenuto, nel mal che tu hai non t'avrebbe lasciato cadere. Ma ramenterolti, con cotali patti tra noi, che \emptyset 'l ti tenghi mai sempre sì a memoria, che mai non t'esca di mente, acciò che \emptyset non possi più in quella malatia ricadere. (ibid., 6.6–7)*

Le due grammatiche non differivano invece riguardo al soggetto di 3. pers. sg., che poteva rimanere non-espresso (esemplifichiamo con il femminile, perché il maschile possedeva una forma ridotta e' la cui presenza o assenza è difficilmente rilevabile in grafie come <che>, che in teoria possono anche corrispondere a *ch'e'*):

- (62) a. *Questa ballata in tre parti si divide: ne la prima dico a lei ov'ella vada, e confortola però che \emptyset vada più sicura, e dico nela cui compagnia \emptyset si metta, se \emptyset vuole sicuramente andare e senza pericolo alcuno; ne la seconda dico quello che lei si pertiene di fare intendere; ne la terza la licenzio del gire quando \emptyset vuole, raccomandando lo suo movimento ne le braccia de la fortuna. (Dante, Vita nuova 12.16)*
- b. *Mostrato la Filosofia perch'era la Fede mal vestita e stava cotale avilupata, e come \emptyset era la più ricca reina del mondo e aveva più ricchi fedeli, disse: – Anche dicesti, figliuole, che \emptyset ne diede povera cena; e io ti dico che \emptyset ne diè cena buona, e chente \emptyset s'usa di dare agli amici (Bono Giamboni, Libro 20.1)*

Il tipo esemplificato in (60) corrisponde a quello che era comune nell'Italia settentrionale (63), mentre quello esemplificato in (61) corrisponde a quello che era comune nell'Italia centro-meridionale (64):

- (63) *El dis ch'el la doveva tagnir fina ch'el stava là, e ch'el palater, quando el lavorava, tagniva la clave.* (Lio Mazor p. 48)
 (egli disse ch'egli la doveva tenere finch'egli stava là, e che il piantatore di pali, quando egli lavorava, teneva la chiave)
 'Disse che doveva tenerla finché stava là, e che, quando lavorava, era il piantatore di pali che teneva la chiave [del cantiere].'
- (64) *disse ca ø era ingannato, perché ø era cacciato de Vitervo* (Anonimo Romano, *Cronica* 26)

Ma la differenza di registro doveva corrispondere a una evoluzione in corso:²⁴ mezzo secolo più tardi l'espressione del soggetto in inizio di subordinata si era generalizzata anche alla 3. pers. sg. (cfr. anche Palermo 1997, capp. 2-3, in partic. par. 3.9):

- (65) a. *e egli è il miglior del mondo da ciò costui, ché, perché egli pur volesse, egli nol potrebbe né saprebbe ridire: tu vedi che egli è un cotal giovanaccio sciocco, cresciuto innanzi al senno* (Boccaccio, *Decameron* 3.1.24)
- b. *ella ha infino a qui, non per amore che ella ti porti ma a instanzia de' prieghi miei, taciuto di ciò che fatto hai; ma essa non tacerà più: conceduta l'ho la licenzia che, se tu più in cosa alcuna le spiaci, che ella faccia il parer suo. Che farai tu se ella il dice a' fratelli?* (ibid. 3.3.52)

4 Conclusione

Lo scopo di questo lavoro era in primo luogo quello di mostrare come le critiche che sono state sollevate contro l'attribuzione di una struttura V2 alle lingue romanze medievali, siano o non sufficientemente argomentate o basate su fraintendimenti terminologici o fattuali.

Nella prima parte ho mostrato come la ricerca svolta nell'ambito della linguistica storico-comparativa aveva già individuato alcune caratteristiche sintattiche delle lingue romanze antiche e alcune importanti correlazioni che devono

²⁴ Forse bisogna mettere in conto anche che Bono era di almeno una generazione più vecchio di Dante.

essere spiegate (1.1, 1.3–4). Questi fenomeni erano rimasti fuori della portata di analisi di ispirazione funzionalista (1.2). L'ipotesi V2 applicata alle lingue romanze medievali nel quadro generativo da Benincà (1983/84)²⁵ si è mostrata molto fruttuosa e ha messo in moto un vasto programma di ricerca che ha cercato di risolvere i vari problemi empirici che l'ipotesi iniziale lasciava irrisolti (1.5–6).

Una parte di quelli che hanno formulato obiezioni contro l'ipotesi V2, semplicemente ignorano i problemi empirici che l'ipotesi cerca di spiegare (2.1). Altri riconoscono i problemi e cercano di risolverli, ma, individuando differenze tra i diversi tipi di V2, finiscono con lo spostare la questione a un livello terminologico (che cosa chiamare o non chiamare V2 – 2.2); le obiezioni più utili sono quelle che individuano nelle lingue romanze medievali strutture che non sono compatibili con l'ipotesi V2 (2.3). I due ultimi tipi di approccio contribuiscono in ogni caso a creare un quadro più completo dei problemi da affrontare e a stimolare la ricerca di soluzioni.

Nella sua forma più interessante l'ipotesi V2 tenta di integrare in una spiegazione globale fenomeni diversi (ordine delle parole, collocazione dei clittici, espressione del soggetto): una teoria del V2 deve quindi spiegare le correlazioni che si sono individuate, ma le correlazioni stesse devono essere testate nelle diverse lingue e nei diversi periodi per fornire una base empirica più affidabile su cui costruire (2.4, 3).

Testi citati

- Anonimo Romano, *Cronica* = Anonimo Romano: *Cronica*, a cura di Giuseppe Porta, Milano: Adelphi, 1979.
- Boccaccio, *Decameron* = Giovanni Boccaccio: *Decameron*, a cura di Vittore Branca, Firenze: Accademia della Crusca, 1976.
- Bono Giamboni, *Libro* = Bono Giamboni: *Il libro de' Vizî e delle Virtudi e delle loro battaglie e ammonimenti*, in Id.: *Il libro de' Vizî e delle Virtudi e il Trattato di virtù e di vizî*, a cura di Cesare Segre, Torino: Einaudi, 1968: 3–120.
- Chanson de Roland* = *La Chanson de Roland*, publiée par Joseph Bédier, Alfortville: Piazza, 1974²⁴⁴.
- Cielo d'Alcamo, *Contrasto* = Cielo d'Alcamo: *Contrasto*, in *Poeti del Duecento*, a cura di Gianfranco Contini, Milano & Napoli: Ricciardi, 1960: vol. I, 173–185.

²⁵ Ma già da Skårup (1975) per il francese antico, in un quadro teorico diverso, e in parte anche da Haiman (1974).

- Dante, *Commedia* = Dante Alighieri, *La Commedia secondo l'antica vulgata*, a cura di Giorgio Petrocchi, vol. II: *Inferno*, Milano: Mondadori, 1966; vol. III: *Purgatorio*, Milano: Mondadori, 1967.
- Dante, *Vita nuova* = Dante Alighieri: *Vita nuova*, a cura di Michele Barbi, Firenze: Bemporad, 1932.
- Giovanni dalle Celle, *Lettere* = *Lettere di Giovanni dalle Celle*, in Giovanni dalle Celle/Luigi Marsili: *Lettere*, a cura di Francesco Giambonini, Firenze: Olschki, 1991.
- Gradenigo, *Quattro Evangelii* = Jacopo Gradenigo: *Gli Quattro Evangelii concordati in uno*, a cura di Francesca Gambino, Bologna: Commissione per i testi di lingua, 1999.
- Itinerarium = Itinerarium Egeriae (Peregrinatio Aetherae)*, herausgegeben von Otto Prinz, Heidelberg: Winter, 1960⁵.
- Lio Mazor = *Atti del podestà di Lio Mazor*, a cura di Mahmoud Salem Elsheikh, Venezia: Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 1999 (*Memorie. Classe di Scienze Morali, Lettere ed Arti* 86).
- Novellino = *Il Novellino*, a cura di Guido Favati, Genova: Bozzi, 1970.
- Prise d'Orange = La Prise d'Orange, chanson de geste de la fin du XII^e siècle*, éditée par Claude Régnier, Paris: Klincksieck, 1977⁵.

Bibliografia

- Benincà, Paola (1983/1984): Un'ipotesi sulla sintassi delle lingue romanze medievali. *Quaderni Patavini di Linguistica* 4: 3–19 (ristampato in: Ead., *La variazione sintattica*, Bologna: Il Mulino, 1994: 177–194).
- Benincà, Paola (2006): A Detailed Map of the Left Periphery of Medieval Romance. In: Raffaella Zanuttini et al. (eds.): *Crosslinguistic Research in Syntax and Semantics. Negation, Tense and Clausal Architecture*, Washington DC: Georgetown University Press. 53–86.
- Benincà, Paola (2010): L'ordine delle parole e la struttura della frase. A. La periferia sinistra. In: Giampaolo Salvi & Lorenzo Renzi (eds.): *Grammatica dell'italiano antico*. Bologna: Il Mulino. 27–59.
- Chomsky, Noam (1981): *Lectures on Government and Binding*. Dordrecht: Foris.
- Chomsky, Noam (1995): *The Minimalist Program*, Cambridge, MA: MIT Press.
- Diez, Friedrich (1844): *Grammatik der romanischen Sprachen*. Dritter Theil, Bonn [= Viertes Buch: Syntax].

- Graffi, Giorgio (1991): *La sintassi tra Ottocento e Novecento*. Bologna: Il Mulino.
- Haiman, John (1974): *Targets and Syntactic Change*. The Hague: Mouton.
- Holmberg, Anders (2015): Verb Second. In: Tibor Kiss & Artemis Alexiadou (eds.): *Syntax – Theory and Analysis. An International Handbook*, Volume 1. Berlin & New York: De Gruyter Mouton. 342–383.
- Huber, Joseph (1933): *Altportugiesisches Elementarbuch*, Heidelberg.
- Kaiser, Georg A. (2002): *Verbstellung und Verbstellungswandel in den romanischen Sprachen*. Tübingen: Niemeyer.
- Ledgeway, Adam (2017): Late Latin Verb Second. The Sentential Word Order of the *Itinerarium Egeriae*. *Catalan Journal of Linguistics* 16: 163–216.
- Martins, Ana Maria (2019): Against V2 as a general property of Old Romance languages. In: Ingo Feldhausen et al. (eds.): *Romance Languages and Linguistic Theory 2016. Selected papers from “Going Romance” Frankfurt 2016*. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins. 9–33.
- Mätzner, Eduard (1845): *Syntax der neufranzösischen Sprache. Ein Beitrag zur geschichtlich-vergleichenden Sprachforschung*, Zweiter Theil, Berlin.
- Nicolosi, Frédéric (2019): *Topic- und Focus-Markierung im Altitalienischen*. Berlin & New York: de Gruyter.
- Palermo, Massimo (1997): *L’espressione del pronome personale soggetto nella storia dell’italiano*. Roma: Bulzoni.
- Poletto, Cecilia (2010): L’ordine delle parole e la struttura della frase. B. Il corpo della frase. In: Giampaolo Salvi & Lorenzo Renzi (eds.): *Grammatica dell’italiano antico*. Bologna: Il Mulino. 60–75.
- Renzi, Lorenzo (1976): Grammatica e storia dell’articolo italiano. *Studi di Grammatica Italiana* 5: 5–42.
- Renzi, Lorenzo (1987): Essor, transformation et mort d’une loi : la loi de Wackernagel. In: Jean-Claude Chevalier & Marie France Delport (eds.): *Mélanges offerts à Maurice Molho: vol. III: Linguistique*. Fontenay & Saint Cloud: ENS. 291–302.
- Riiho, Timo (1988): *La redundancia pronominal en el iberorromance medieval*. Tübingen: Niemeyer.
- Salvi, Giampaolo (2001): The Two Sentence Structures of Early Romance. In: Guglielmo Cinque & Giampaolo Salvi (eds.): *Current Studies in Italian Syntax. Essays offered to Lorenzo Renzi*. Amsterdam: North-Holland. 297–312.
- Salvi, Giampaolo (2003): Teoria sintattica e spiegazione diacronica. In: Elisabeth Stark & Ulrich Wandruszka (eds.): *Syntaxtheorien. Modelle, Methoden, Motive*. Tübingen: Narr. 291–309.

- Salvi, Giampaolo (2004): *La formazione della struttura di frase romanza. Ordine delle parole e clitici dal latino alle lingue romanze moderne*. Tübingen: Niemeyer.
- Salvi, Giampaolo (2012): On the Nature of the V2 System of Medieval Romance. In: Laura Brugè et al. (eds.): *Functional Heads. The Cartography of Syntactic Structures, Volume 7*. New York: Oxford University Press. 103–111.
- Salvi, Giampaolo (2015): Rec. di Zimmermann (2014). *Vox Romanica* 74: 333–339.
- Salvi, Giampaolo (in stampa): Rec. di Nicolosi (2019). *Vox Romanica*.
- Schulze, Alfred (1884a): *Die Wortstellung im altfranzösischen direkten Fragesatz*, Braunschweig, 1884 (Inaugural-Dissertation, Wilhelm-Friedrichs-Universität, Berlin).
- Schulze, Alfred (1884b): Die Wortstellung im altfranzösischen direkten Fragesatz. *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* 71: 185–212, 303–356.
- Schulze, Alfred (1888): *Der altfranzösische direkte Fragesatz. Ein Beitrag zur Syntax des Französischen*. Leipzig.
- Skårup, Povl (1975): *Les Premières Zones de la Proposition en Ancien Français. Essai de syntaxe de position*. København: Akademisk Forlag.
- Thiersch, Craig L. (1978): *Topics in German Syntax*. Tesi di dottorato, MIT.
- Thráinsson, Höskuldur (1986): V1, V2, V3 in Icelandic. In: Hubert Haider & Martin Prinzhorn (eds.): *Verb Second Phenomena in Germanic Languages*. Dordrecht: Foris. 169–194.
- Thráinsson, Höskuldur (2007): *The Syntax of Icelandic*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Thurneysen, Rudolf (1892): Zur Stellung des Verbuns im Altfranzösischen. *Zeitschrift für romanische Philologie* 16: 289–307.
- Vanelli, Laura, Lorenzo Renzi & Paola Benincà (1985/1986): Tipologia dei pronomi soggetto nelle lingue romanze. *Quaderni Patavini di Linguistica* 5: 49–66.
- Vignuzzi, Ugo (1984): Legge Tobler-Mussafia. In: *Enciclopedia Dantesca. Appendice. Biografia. Lingua e stile. Opere*. 2ª ed. rivista. Roma: Istituto della Enciclopedia italiana. 195–198.
- Vikner, Sten (1995): *Verb Movement and Expletive Subjects in the Germanic Languages*, New York: Oxford University Press.
- Wanner, Dieter (1987): *The Development of Romance Clitic Pronouns. From Latin to Old Romance*. Berlin & New York: Mouton de Gruyter.
- Wolfe, Sam (2019): *Verb Second in Medieval Romance*. Oxford: Oxford University Press.
- Zimmermann, Michael (2014): *Expletive and Referential Subject Pronouns in Medieval French*, Berlin & New York: de Gruyter.

Il latino nell'età della globalizzazione

Zora Jačová

Università Comenius di Bratislava

zorajacova@gmail.com

Abstract

The aim of this paper is to refute the general opinion that, in the era of globalization, Latin is a dead language, detached from communication processes and everyday life. In contrast to this statement, we highlight the universal influence of Latin, which has left deep marks also on Germanic languages, especially on English, which is considered by several linguists unanimously to be the most latinized non-Romance language. Special emphasis is put on the transfer of the Latinisms adapted in various areas of Italian, which the average user of the language perceives as Anglicisms. The frequent appearance of Latinisms in several areas (from informatics to advertisement), not only in Italian, proves the vitality and universality of Latin in the era of globalization.

1 Introduzione

Prendiamo spunto da alcune riflessioni di Machiavelli, riportate nel *Dialogo o Discorso intorno alla nostra Lingua* (1514/1515). Lo studioso fiorentino, dopo avere osservato che “le lingue non possono essere semplici, ma conviene che sieno miste con altre lingue” afferma che tale processo di commistione rappresenta un elemento di forza, non di debolezza: “ma quella lingua si chiama d’una patria, la quale convertisce i vocaboli ch’ella ha accattati da altri nell’uso suo, et è sì potente che i vocaboli accattati non la disordinano, ma ella disordina loro: perché quello ch’ella reca da altri lo tira a sé in modo che par suo”. Prendendo le mosse da tali riflessioni, intendiamo dimostrare l’infondatezza della tesi, secondo la quale il latino sia una lingua morta. Metteremo quindi l’accento sulla forza irradiante e funzione unificatrice, esercitata nel tempo dal latino fornendo

un imponente serbatoio linguistico, in particolare, nei confronti dell'inglese, sottoposto ad un processo di profonda contaminazione ad opera del latino. A tale scopo, tratteremo una breve rassegna delle numerose espressioni del latino quotidiano che infarciscono non soltanto l'italiano comune ma anche le lingue europee non romanze,¹ tra cui soprattutto l'inglese. Evidenti attestazioni della funzione universalizzante del latino² nell'italiano si possono riscontrare, oltre che nel lessico quotidiano, nel linguaggio politico, nel lessico informatico, nella narrativa contemporanea, nei fumetti e, per finire, nei suggestivi aforismi in latino, presenti nei moderni tatuaggi dei giovani ad ogni latitudine. Escluderemo invece dalla nostra analisi i settori linguistici più esplorati (quello giuridico-burocratico e scientifico) dove la presenza di latinismi appare storicamente più stratificata e codificata.

Il latino come “piattaforma di intercomprensione fra le lingue romanze, ha rappresentato costantemente un gigantesco serbatoio linguistico cui hanno attinto anche le lingue germaniche e slave, favorendo la comunicazione fra le culture” (Settis 2016). La presenza capillare del latino (sono ben 930 milioni i parlanti appartenenti alla famiglia linguistica romanza che comprende le varietà linguistiche derivate dal latino, non quello ecclesiastico ma quello che parliamo ogni giorno con le sue trasformazioni storiche³) va messa in relazione con la funzione unificante da esso storicamente svolta come lingua universale della cultura e della comunicazione, nonostante si registri la tendenza a ravvisare un

¹ Evidenti tracce del latino sono presenti anche in una lingua appartenente al gruppo linguistico ugro-finnico come l'ungherese che “ha preso in prestito dal latino (lingua liturgica dell'Ungheria cristiana medievale, nonché un importante veicolo di cultura secolare) numerose espressioni relative alla religione e alla organizzazione religiosa, alla legge, ai nomi delle piante e degli animali e molte moderne espressioni scientifiche e culturali” (Palagianò 2006: 133).

² Il latino è la lingua ufficiale del Vaticano. Nonostante l'abolizione dell'obbligo che il messale avvenga in latino, introdotta da Paolo VI nel 1967 (dopo il Concilio Vaticano II che ha segnato la svolta della modernizzazione della Chiesa Cattolica) il latino è ancora oggi la lingua universale della liturgia e in latino sono i principali documenti ufficiali della Curia e dei messali negli incontri internazionali. Il latino è anche una delle opzioni linguistiche sul menu dello sportello bancomat della Banca Vaticana. Inserita la carta, dopo la schermata di benvenuto in latino con la scritta *Inserito scidulam quaeso ut faciundam cognoscas rationem*, si può scegliere tra *deductio ex pecunia* (prelievo), *rationum aexequatio* (saldo), *negotium argentarium* (lista movimenti) cui segue infine *retrahe scidulam depositam* (ritiro della carta).

³ La seconda lingua più parlata al mondo come lingua materna dopo il cinese mandarino è lo spagnolo con 500 milioni di parlanti, “se vi aggiungiamo il portoghese (230 milioni), il francese (100), l'italiano (65) e il romeno (35), si arriva a 930 milioni di parlanti varietà linguistiche derivate dal latino, senza contare le lingue neolatine minori come il ladino” (Settis 2016).

declino storico del latino, in conseguenza dello sviluppo degli stati nazionali. Le lingue classiche hanno aperto le fonti del sapere antico e il latino era la lingua cui si associava l'affermazione di una dimensione spirituale universalmente umana, al di là delle divisioni storiche che travagliavano l'Europa. È stato il latino, che è ancora oggi la lingua che sottintende diritto, religione, economia, politica come lingua universale del sapere per eccellenza a rappresentare il fondamento dell'unità culturale europea che non è venuta meno neppure nei periodi più travagliati di crisi nel Settecento e nel Novecento,⁴ segnato dal pregiudizio discriminatorio che attribuiva al latino il ruolo deleterio di lingua aristocratica classista. L'esigenza di "ripensare oggi il latino come lingua non parlata ma 'vivente' assimilandolo alle esigenze culturali del nostro tempo per preservarlo dall'oblio" (Serianni: 2016) si riflette oggi in un'inversione di tendenza, aperta a un moderno approccio nella didattica del latino, tradizionalmente normativa, privilegiando invece il lessico e sfruttando le nuove tecnologie digitali.

2 Il latino e l'inglese

L'apertura dell'inglese all'influenza del latino non rappresenta un processo storico lineare e ininterrotto, ma è caratterizzato da fasi alterne. Anche in Inghilterra, infatti, prima che l'inglese diventasse la lingua più aperta alle influenze esterne, si temevano tradizionalmente contatti e possibili contaminazioni con altre lingue. Ciò emerge dall'introduzione alla *Grammatica Anglicana* (1505) dove Paul Greaves lamentava allarmato la corruzione della propria lingua. A dare forte impulso in Inghilterra alla nascita del modello di scuola umanistica⁵

⁴ Nel '900 il latino registrò un lento declino che sfociò nel Sessantotto francese, quando esso venne percepito come un ostacolo alla democratizzazione della scuola e della società. Come ai tempi dell'illuminismo settecentesco, le correnti ideologiche più radicali del marxismo e del liberalismo hanno teorizzato il primato dei valori dell'economia sui valori della persona, incarnati dall'umanesimo latino, vedendo quindi nel latino un nemico da abbattere. "Il declino del latino nel Regno Unito nella seconda metà del Novecento, attribuibile soprattutto a ragioni pragmatiche e agli effetti della drastica politica di risparmio del governo Thatcher, causò l'abolizione dell'obbligo della sua conoscenza per l'accesso alle più prestigiose università (a Cambridge nel 1960, a Oxford nello stesso anno e nel 1978 per le altre facoltà). Oggi, il peso del latino nel sistema educativo inglese si è ridotto in una misura mai verificatasi nel passato all'università" (Oniga 2005: 75).

⁵ "In Inghilterra il nuovo modello di scuola umanistica fu precisamente quello fondato nel 1509 presso la cattedrale di Saint-Paul dal sacerdote John Colet, il famoso professore di Oxford, amico

contribuì il fatto che nella *Res Publica Litterarum* e negli *studia humanitatis* gli intellettuali europei trovavano la loro umanità più autentica, la libertà e la dignità dell'uomo.

La prima crisi europea del latino e del modello di scuola umanistica, nonché il suo declino come lingua universale del sapere, coincide con la crisi della civiltà in tutta Europa e con l'avvento dell'illuminismo,⁶ culminando nella rivoluzione francese che spazzò via le strutture scolastiche di stampo umanistico dell'*ancien régime* e istituì le nuove scuole centrali, dove per la prima volta si mise in pratica la concezione basata sulla superiorità delle lingue moderne sulle lingue antiche e delle scienze sulle lettere. Dopo la crisi ai tempi dell'illuminismo e la rinascita del latino nell'Ottocento, non solo in Inghilterra ma nell'intera Europa, la seconda più grave crisi del latino è legata ai radicali sommovimenti sociali e ideologici, avvenuti nel corso del Novecento. Ciononostante, il latino ha continuato a rappresentare, dopo una fase di crisi nel corso del Novecento, non soltanto per l'italiano, un forte elemento di attrazione e fattore catalizzatore,⁷ nonché un vero e proprio *mare magnum* di risorse lessicali cui hanno attinto nel tempo anche lingue non romanze per creare le terminologie tecnico-specialistiche, attraverso un massiccio afflusso di nuovi latinismi.

Dopo l'italiano, è stato l'inglese come afferma De Mauro la lingua che ha sfruttato più di tutte l'immenso bacino di risorse lessicali del latino (il 25% dei lessemi esogeni nell'inglese è di derivazione latina) per la coniazione di vocaboli nuovi, tanto da essere definita "la più latinizzata e neolatinizzata lingua

e corrispondente di Erasmo. La peculiarità di questa scuola, destinata a segnare per sempre il classicismo inglese, era l'orientamento formale: la lettura dei testi classici era cioè preceduta da un solido insegnamento linguistico-grammaticale" (Oniga 2005: 70).

⁶ Nel secolo XVIII, che vide la prima rivoluzione industriale in Inghilterra e il rapido declino del latino come lingua della cultura e della scienza, gli apporti di termini latini nell'inglese risultano assai modesti (*automatic, edit, execute, exponent, graphic, operation, force unit e vector*). Una forte ripresa si ha nel XIX secolo, con l'impetuosa avanzata del progresso tecnologico (*code, decode, duplex, format, menu, motor, normal, phase, program, serial, terminal, transfer*).

⁷ Oniga, reagendo alla tendenza a considerare come dato più significativo degli ultimi cinque secoli in Europa l'arretramento progressivo del latino, in conseguenza dello sviluppo degli stati nazionali, afferma: "Al contrario, lo studio recente di Françoise Waquet (1998/2004), dedicato alla storia del latino nell'età moderna, adottando precisamente la prospettiva storiografica della lunga durata (nella gloriosa tradizione che va da Fernand Braudel a Jacques Le Goff), ha messo in luce un'altra realtà: se l'oggetto di studio è l'universo intellettuale, e non quello politico, in questi cinque secoli il dato di gran lunga più significativo è proprio il perdurare in Europa di una dimensione fortemente unitaria, grazie appunto alla funzione universalizzante, svolta nel tempo dal latino" (Oniga 2005: 70).

del mondo non neolatino” (De Mauro 2005: 144). Attraverso complessi processi di contaminazione, svoltisi nel corso dei secoli, è stato proprio il latino a contribuire in misura decisiva al ruolo egemonico dell'inglese considerato per comune ammissione la lingua della comunicazione scientifica, diluendone gli originari caratteri germanici e avvicinandolo alle lingue romanze. La travolgente avanzata dell'inglese che ne ha fatto oggi una lingua veicolare planetaria, espugnando ogni spazio di globalizzazione linguistica, appare in gran parte riconducibile al processo di profonda ibridazione – non solo a livello lessicale – subito dall'inglese nel tempo,⁸ annacquando i propri originari connotati germanici in un prolungato bagno romano che, se da un lato ha indebolito l'originaria struttura germanica dell'inglese, dall'altro ha costituito un formidabile strumento di conquista di una lingua (con caratteri assai specifici e misti di lingua flessiva, con talune caratteristiche tipiche delle lingue isolanti) che dalla seconda metà del '900, esercita un dominio incontrastato in alcuni settori specifici della nostra civiltà tecnologica. “Se dovessimo trattare la cosa nei termini allarmistici tanto consueti quando si parla dell'*italglese*, o *itangliano* che dir si voglia, dovremmo considerare l'inglese il classico esempio della lingua infiacchita dalle aggressioni esterne. Invece, proprio questa profonda ibridazione ha molto contribuito a fare di questa lingua lo straordinario strumento di conquista che oggi è divenuto” (Bertinetto 2003: 321).

3 Anglo-latinismi. L'inglesorum

A favorire nel tempo l'afflusso lessicale di latinismi⁹ sono state anzitutto le lingue specialistiche e la lingua speciale della Chiesa (latinismi medievali e

⁸ Tra i vocaboli inglesi più diffusi di derivazione latina Beccaria segnala in particolare: *street* da 'strata', *wall* da 'vallum', *cheese* da 'caseus', *wine* da 'vinum', *kitchen* da 'coquina', *dish* da 'discus', mentre *cook* (ted. *Koch*) e *to cook* (ted. *kochen*) sono prestiti dal lat. volg. 'cocus', lat. 'coquus', 'coquere'. Tra i toponimi di largo uso ricordiamo ibridi germano-latinismi: l'aeroporto di Gatwick, composto di *gat* (da *goat* 'capra') e *wick*, da 'vicus' 'villaggio' o 'fattoria' (Cowick, Chiswick, Honeywick); infine, il suffisso toponimico *chester* (la città di Leicester) dal latino 'castrum'. (Beccaria 2008: 183)

⁹ Nell'italiano, delle circa 35.000 parole di etimo latino (GRADIT) quelle ereditarie sono appena 4574 (pari al 14% del totale), quelle attinte dal latino in epoche diverse oltre 30.000, pari all'86% (De Mauro: 2005). “Questa consistenza numerica dei latinismi (e non delle parole ereditarie) contribuisce notevolmente a fare dell'italiano, anche nella percezione dei parlanti stranieri, la più vicina al latino delle lingue neolatine, a conferma dello speciale statuto che riveste il latino per l'italiano, rispetto alle altre lingue europee, influenzate in varia misura dal latino” (Tesi 2010).

scientifici) soprattutto in età umanistico-rinascimentale. I latinismi, accolti nell'italiano per via indiretta come prestiti, sono costituiti da vocaboli formati con materiale latino in lingue diverse dall'italiano (*xenolatinismi*) che hanno impresso la loro pronuncia, modificandola rispetto a quella originaria e sottoponendoli a differenti regole di trattamento fonico-morfologico. A partire dal periodo post – rinascimentale è intervenuta l'intermediazione delle principali lingue europee di cultura, culminata nel Settecento. Si parla in questo caso di franco-latinismi e anglo-latinismi con frequenti slittamenti semantici (vedi il vocabolo *liberale*, in latino 'generoso', mentre oggi assume il valore semantico specifico di 'fede politica'). Fra i vocaboli di provenienza francese o inglese, appartenenti al lessico politico, figurano: *comitato*, *costituente*, *Consiglio di Stato*, *conservatore*, *maggioranza*, *opposizione*, *radicale*, *petizione*. Altri franco-latinismi riguardano l'economia (*conto corrente*, *monopolio*, *concorrenza*, *esportare*, *importare*). Gli anglo-latinismi, definibili come veri e propri prestiti linguistici che risultano presenti nell'italiano spesso in forma non adattata e si riferiscono al linguaggio informatico, aziendale e finanziario, sono a volte traducibili con sinonimi italiani: *account* 'profilo di un utente'; *advisor* 'consulente economico'; *agreement* 'accordo', 'gradimento'. Vanno inoltre ricordati i franco-latinismi e anglo-latinismi di uso comune che si riferiscono alla vita politica e sociale, penetrati nel Settecento (*adepto*, *immorale*, *imparziale*) e nell'Ottocento (*acquario*, *criterium*, *selezione*) mentre risale al 1920 il termine economico *inflazione*.

Il processo di diffusione a tutto campo dell'inglese dopo la metà del Novecento, associato a un massiccio intensificarsi nella società globale a un livello di crescita esponenziale delle possibilità di comunicazione e dei contatti tra le lingue europee, ha contribuito a recuperare una gran quantità di latinismi, spesse volte percepiti come 'stranierismi' da utenti che non conoscano il latino. La progressiva perdita di familiarità e una crescente disaffezione verso il latino da parte di numerosi utenti italiani è all'origine della lettura storpiata degli anglo-latinismi,¹⁰ con frequenti incertezze e oscillazioni di pronuncia che sono alla base del cosiddetto 'inglesorum',¹¹ cioè la tendenza a scimmiettare

¹⁰ Un fenomeno significativo, legato ai prestiti, è l'allotropia, basata su *doppioni lessicali* (in inglese *doublets*) cioè "stati o esiti fonetici diversi di una medesima base etimologica. Così dal lat. 'solidu(m)' abbiamo l'italiano *soldo* e il latinismo *solido*; dal lat. 'mēdiu(m)' l'italiano *mezzo* e i latinismi *medio* e *medium*; e così via". (Tesi 2010). Nel caso dell'inglese, *doublets* sono le parole *double*, *doublet* e *doublette* che risalgono tutte al latino *duplus* ma sono entrate nella lingua per vie diverse e in tempi diversi (*double* dal francese antico nel XIII secolo, *doublet* dal francese antico ma nel secolo successivo e *doublette* molto più recentemente, ancora dal francese ma passando attraverso il tedesco).

¹¹ La parola macedonia *inglesorum* (*inglese + latinorum*) coniata dal giornalista Stella (2004)

la pronuncia inglese: *fan* (abbreviazione del vocabolo latino *fanaticus*/ispirato), *detective story*, *fiction cult*, *trans*, *relax*, *sequel*, *summit*, *market*, *city*, *snob*, *status symbol*, *super* hanno come base parole latine, restituite però all'italiano, filtrate dalla pronuncia inglese “producendo anche una serie di obbrobri, per cui parole o locuzioni latine vengono pronunciate secondo le regole dell'inglese” (Setti 2015). Un esempio tipico è la locuzione *sine die*, pronunciata talvolta all'inglese ‘sain dai’ che ha suscitato una certa ilarità nel mondo dei media o ancora i vocaboli latini *plus* ‘plas’¹² e *iter*, spesso traslato con la bizzarra pronuncia ‘àiter’, veicolato dall'inglese nei significati moderni attuali. Persino il lessico dell'informatica e del mondo digitale, dove si registra lo schiacciante predominio dell'inglese, è intriso di latinismi travestiti da anglismi com'è il caso della parola *computer* (da ‘computare’), *video* (da ‘vidēre’), *audio* (da ‘audire’), ecc. Il latino, insieme con il greco, che rappresenta un importante collante della comunicazione internazionale nelle terminologie scientifiche, fornisce la base per coniare numerosi neologismi della tecnica e della scienza. Un chiaro esempio d'internazionalizzazione sono i vocaboli *navigazione* (dal latino ‘navigatio’) e *navigare* che, per effetto di uno slittamento semantico, hanno assunto in italiano e nelle altre lingue romanze la moderna accezione di ‘navigare, navigazione in rete’. Un esempio di latinismo, veicolato nell'italiano dall'inglese, è il vocabolo *digit* nel significato di ‘cifra che si conta con le dita’ (dal latino ‘digitus’/dito) che ha generato la proficua serie di derivati pienamente italiani: *digitare*, *digitalizzare* e *digitalizzazione*. Si tratta qui di un esempio di ‘latinismo moderno’ (latino di ritorno), cioè di latinismi penetrati nell'inglese in tempi recenti e reintrodotti nell'italiano con significati riadattati al contesto comunicativo contemporaneo¹³ “quale parte integrante dell'imponente processo di

indica “la lingua inglese usata con ostentazione, per enfatizzare e rendere volutamente incomprensibili concetti o fenomeni ai quali ci si potrebbe riferire in modo più sobrio e schietto” (Treccani 2008). Il vocabolo è modellato a scopo scherzoso sulla base della desinenza *-orum* del genitivo latino plurale nel vocabolo *latinorum* che riecheggia la celebre frase pronunciata da Renzo nei *Promessi Sposi*, per indicare un discorso intenzionalmente oscuro e sibillino.

¹² Il vocabolo *plus* (in luogo dell'equivalente italiano *più*) si presenta sia in forma staccata con il significato di vantaggio (‘un plus di sicurezza’) o come aggettivo, generando i composti *pluslavoro*, *plusvalenza* e *plusvalore*. Lo si trova nella locuzione latina *non plus ultra* (‘non più oltre’) e come elemento finale della locuzione francese *rien ne va plus* (‘niente va più’), formula usata dal croupier nel gioco della roulette.

¹³ L'inglese ha accorpato molte voci latine anche nella loro forma originaria (*bonus*, *stadium*, *focus*, *campus*) modificandole però semanticamente. Il vocabolo *campus* (dal lat. *campus* ‘campo’), adoperato in italiano al maschile, viene usato con il significato di “impianto plurifunzionale e, più spesso, per influsso dell'inglese, nell'accezione di “area o città universitaria”; il sostantivo

trasferimento del retaggio culturale dell'umanità (*translatio culturae*) sotto forma di migrazione lessicale" (Setti 2015). Tra i latinismi moderni di maggior uso, tra cui anche quelli pervenuti nella veste fonetica originaria ma con significato spesso modificato e per lo più percepiti dall'utente comune come latinismi diretti (*ultimatum, forum, memorandum, sponsor, iter, referendum, curriculum, solarium*) vanno menzionati, in particolare, quelli che registrano nell'utente comune forti oscillazioni sul piano fono-morfologico. Alludiamo qui, in particolare, ai vocaboli *tutor, summit, mass media, audit* (con le variante *auditing, auditorium*), alla parola *non plus ultra*, al prefisso *super-* (assai utilizzato nel linguaggio pubblicitario), al prefissoide di formazione moderna *iper* (di origine greca) e al vocabolo *junior*, scambiati spesso per anglicismi. *Tutor* o *summit* sono chiari esempi di questo singolare fenomeno di scambio triangolare (latino, inglese, italiano). Entrambe le parole vengono pronunciate a volte nei media, non senza una punta di compiacimento, all'anglosassone: 'tiutor' e 'sammit'. Il vocabolo *tutor* attestato nella variante italiana 'tutore' fin dal 1300, è penetrato nell'italiano come latinismo non adattato tramite l'inglese che ha veicolato però soltanto il significato specifico di 'insegnante che negli studi universitari segue e guida uno o più studenti in seminari, dottorati o altre attività di ricerca'. Nel contesto universitario risulta più diffusa la forma *tutor*, percepita spesso, allo stesso modo di *summit* ('vertice') come forestierismo. Piuttosto che ricorrere alla forma plurale d'origine inglese *tutors*, è oggi preferita nell'italiano la variante adattata *tutori*. "Se vogliamo marcare la distanza dalla loro origine, possiamo pronunciarli più o meno correttamente in inglese. Ma se, come accade nella maggior parte dei casi, li consideriamo elementi del lessico italiano, anche se nella loro veste di parole cedute in prestito, possiamo tranquillamente pronunciarle in modo a noi più familiare, ossia secondo la prassi anglosassone" (Adamo 2015). Lo stesso discorso vale anche nel caso dell'anglo-latinismo *mass media*, mutuato dall'inglese, con la coesistenza nell'italiano delle due possibili pronunce (latina e inglese), diffuso in altre lingue europee soprattutto nella forma abbreviata *media*. Del cospicuo contingente di anglo-latinismi che sono

maschile *bonus* (forma sost. dell'agg.lat. *bonus-a-um* 'buono') ha assunto il significato moderno di 'abbuono', 'riduzione', 'sconto' oppure "di compenso aggiuntivo che un'azienda elargisce ai dipendenti". Il francese ha assimilato il latinismo *deficit* 'manca' (pres.indic. del verbo lat. *deficere*) diffuso nel linguaggio economico-aziendale con il significato di 'passivo' ma esteso pure ad altri ambiti d'uso, con il significato di 'mancanza o carenza'. Il tedesco ha accolto il vocabolo *album* (dalla locuzione latina *album amicorum*, dove *album* è l'agg. neutro sostantivato da cui 'albo') usato nel sec. 18° in Germania per indicare un libro rilegato in cui si raccoglievano autografi di conoscenti (<http://www.treccani.it/vocabolario>).

alla base di neologismi fa parte anche il vocabolo *audit* (nel significato inglese di 'revisione della correttezza dei dati di bilancio') e *auditor* ('revisore dei conti') che vengono registrati in numerosi dizionari italiani come anglicismi, nonostante abbiano come base il verbo latino *audire* da cui deriva *auditing*¹⁴. Parola invariabile nel numero è l'anglo-latinismo *auditorium*, con l'equivalente italiano adattato 'auditorio' (o 'uditorio') nel significato di 'sala di audizione'. Invariabile al plurale risulta anche, allo stesso modo di *auditorium*, l'anglo-latinismo *sponsor* (significato originario latino 'garante') che ha oggi assunto il significato moderno di 'finanziatore di un'attività sportiva'. La parola latina *forum* è penetrata nell'italiano alla metà del Novecento su mediazione dell'inglese, assumendo oggi la moderna accezione di 'discussione in rete', invariabile al plurale. Riflette la costante vitalità del latino il moderno neologismo *brexit*,¹⁵ parola macedonia, derivante dalla fusione di *br(itish)* 'britannico' e *exit* 'uscita', sul modello di *Grexit* (*Greek* o *Greece* + *exit*) sebbene sia diffusa l'opinione che l'etimologia sia 'Britain + exit'. La tendenza uniformante "in direzione di una semplificazione del trattamento fonomorfológico di alcuni latinismi mediati dall'inglese, vale a dire dell'estensione dell'invariabilità al singolare, coinvolge anche alcuni latinismi di uso assai comune, penetrati per via diretta per tradizione colta o interrotta e mantenuti nella loro forma originaria" (Setti 2013). È questo il caso ad es. di *curriculum* che entra nell'italiano per la prima volta nel 1892, sotto forma di locuzione invariabile *curriculum vitae*, mentre, sotto la forma singola di *curriculum*, trova la sua prima attestazione nel 1941. Il vocabolo, originariamente di genere neutro in latino, viene assimilato al genere maschile, prevalendo sulle varianti italianizzate *curricolo*, *curricoli*. Uguale trattamento morfologico, con il plurale invariabile, presentano anche i latinismi accolti per via indiretta ma in una veste fonetica facilmente ricon-

¹⁴ Vanno ricordati anche i moderni derivati anglo latinismi *audit*, *audience* ("indice di ascolto televisivo") e il derivato *auditel* ("sistema di rilevazione dell'indice di ascolto"). Un significato diverso presenta il derivato italiano *audizione* come prova di ascolto di una trasmissione o provino di un cantante o attore.

¹⁵ Mentre nell'inglese *Brexit* (diffuso in Inghilterra dal 2012) si comporta come un nome proprio, usato senza articolo, in italiano *Brexit* è di genere femminile, preceduto dall'articolo, mentre è in regresso la forma maschile 'il Brexit', influenzata dal genere maschile di *referendum*. "La parola *brexit* è breve e facile da pronunciare perché composta da una sequenza di fonemi ricorrenti in inglese e comuni ad altre lingue, non solo in inglese: il segmento *exit* è riconoscibile dalla segnaletica internazionale e riconducibile a una radice latina comune. Può essere usata in contesti e registri diversi, si è distinta per l'alta frequenza d'uso e si è rivelata molto produttiva, dando origine al verbo *brexit*, e ai sostantivi *brexiter* e *brexiteer* (sostenitori della Brexit) come pure a neologismi e occasionalismi" (Corbolante 2016).

ducibile al latino e scambiati quindi per latinismi diretti (*ultimatum, quorum, forum, memorandum*). Il vocabolo *referendum* ricorre esclusivamente nella forma invariabile, mentre invece *solarium* registra molte occorrenze in rete nella forma plurale *solaria*.

4 L'inglesorum dei politici

In seguito all'avvento della Seconda Repubblica (1994) si è diffuso nei politici italiani il vezzo di rispolverare nella comunicazione politica voci latine come *iter, quorum, ad interim, ad personam*, insieme a latinismi moderni che mantengono l'antica marca del genere neutro *-um* (*ultimatum, referendum*) oppure ancora, ad uso scherzoso e parodistico, bizzarri neologismi come *Mattarellum, Porcellum, Consultellum*, che indicano le leggi elettorali susseguitesesi negli ultimi decenni.¹⁶ È stato l'inglese a traghettare nel lessico dell'italiano e di altre lingue europee una cospicua quantità di latinismi indiretti che sono spesso all'origine del cosiddetto *inglesorum*. La citazione dotta in latino o in inglese, all'origine dell'*inglesorum* come efficace ingrediente dell'eloquio politico¹⁷ (soprattutto a partire dagli anni Novanta), sarebbe divenuta presto una vera e propria moda. La proliferazione a scopo scherzoso di neologismi politici e di coniazioni effimere, definite "irradiazione deformata" (Serianni 1995), allo scopo di conferire maggiore autorevolezza e prestigio al discorso politico, sfrutta la forza espressiva e il potere ammaliante, esercitato dai latinismi sull'italiano medio. Che il latino, insieme all'inglese, rappresenti per molti politici, oltre che un efficace punto di forza della nuova strategia comunicativa del 'gentese',¹⁸ anche un

¹⁶ A coniarli fu il politologo Sartori, il quale nel 1993 sulle pagine del *Corriere della Sera* lanciò ironicamente l'uso del termine *Mattarellum* cui fecero seguito i pittoreschi neologismi *Porcellum* e *Italicum* (ai tempi del governo Renzi) definito polemicamente dallo stesso Sartori *Bastardellum*.

¹⁷ Secondo Antonelli il frequente ricorso ai latinismi e al 'latinorum' da parte dei nuovi politici è riconducibile alla crisi linguistica e all'avvento al potere dell'effimero nella nuova comunicazione politica. "La mitologia del nuovo ha reso all'improvviso vecchie le formule identitarie che dal dopoguerra avevano caratterizzato il discorso di destra, di sinistra e di centro. E quelli che si sono presentati come i nuovi soggetti politici hanno preso a rivolgersi non a un preciso blocco sociale, ma al cosiddetto 'italiano medio' o meglio, all'ipostasi – talvolta alla caricatura – dell'italiano medio" (Antonelli 2017).

¹⁸ Si tratta di un vocabolo coniato o legittimato da un linguista, secondo Treccani attestato nell'intervista a Luca Serianni da parte di Enzo Golino, in *Repubblica*, 7 settembre 1999, p. 38, Cultura.

terreno alquanto insidioso dove l'errore è spesso in agguato, come dimostrano i numerosi strafalcioni che costellano il discorso politico nell'arco degli ultimi cinquant'anni. Tra i lapsus più celebri ricordiamo la citazione pseudo-erudita *Simul stabunt, simul cadunt* (staranno insieme o insieme cadranno), forma corretta *cadent* (Claudio Martelli, 1988; Bettino Craxi, 1998; Silvio Berlusconi, 2008 e 2009); *melium abundare quam deficere* (meglio abbondare che scarseggiare), forma corretta *melius* (Umberto Bossi, 1991); *aggreditus non tenet stadera in manu* (l'agredito non tiene in mano la bilancia), forma corretta *aggressus non tenet in manu stateram* (Silvio Berlusconi, 2006); l'errata citazione da Virgilio da parte di Gianfranco Fini (1992) *Quidquid id est, timeo Danaos ut dona ferentes* (temo i Greci anche quando portano doni), forma corretta *timeo Danaos et dona ferentes*; infine, il lapsus di Prodi (1996) che inciampò su un *pro domo vostra* (a favore della vostra casa), forma corretta *pro domo vestra*. Completano la rassegna di forme latine, usate scorrettamente *vox clamans in deserto* (forma corretta *vox clamantis in deserto*); *probatio diabolicis* (forma corretta *probatio diabolica*); *ad libidinem* (forma corretta *ad libitum*); *obstorto collo* (forma corretta *obtorto collo*); *sinemora* (forma corretta *sine mora*).

5 Latinismi di uso corrente e formule di saluto

Forniamo ora un elenco in ordine alfabetico delle espressioni latine di uso corrente in vari ambiti d'uso non solo nell'italiano ma anche in lingue non romanze, con frequenti modifiche semantiche, spesso per influsso dell'inglese, dal quale è stato mediato il contesto d'uso, come ad es. nell'informatica (*video, digitare, audio*): **agenda**: dal verbo latino *agere*, indica le cose che si devono fare (usato oggi soprattutto in luogo di diario o programma politico); **ad hoc**: fatto appositamente per una certa occasione; **alias**: pseudonimo, nome alternativo; **ad maiora (semper)**: presente anche sotto la forma **ad meliora et maiora semper**¹⁹: 'per le cose migliori e più grandi'; **alter ego**: 'un altro me', ossia una persona di fiducia (modo di dire usato molto dagli autori classici per indicare una persona così fedele, da essere considerata come un altro sé);

¹⁹ Se si vuole rispondere a questa locuzione, si può usare semplicemente la formula *semper* per rafforzare l'augurio. Oggi, queste parole sono ancora usate come forma d'augurio dopo aver brindato oppure su un biglietto d'auguri per chi si laurea o se uno studente supera un esame o viene promosso.

a priori²⁰ locuz. lat. mediev. (da ciò che logicamente è prima); **a posteriòri**²¹ locuz. lat. mediev. (da ciò che è posteriore); **casus belli**²² locuz. lat. ‘caso di guerra’ usata in italiano come s. m. (evento o circostanza che provoca, o può offrire il pretesto per provocare, la guerra fra due stati); **condicio sine qua non**: ‘una condizione assolutamente necessaria’; **curriculum (vitae)**: lett. ‘il corso della vita’; **errata corrige**: ‘correggi le cose sbagliate’, ossia l’elenco delle sviste e errori contenuti in un testo e le relative correzioni; **ex novo**: daccapo, di sana pianta; **de facto**: di fatto; **facsimile**: dal composto latino **fac** (imperativo del verbo fare) e **simile**, significa ‘copia esatta di qualcosa’ (ad es. facsimile di firma in banca); **forma mentis**: ‘forma della mente’, per indicare un’attitudine mentale; **extra**: ‘al di fuori’ (qualcosa che non è compreso o è fuori dal comune); **et caetera/eccetera**²³ (abbr. ecc.) deriva da **et cetera** (lett. *e le altre cose*); **gratis**: forma contratta di **gratiis** (caso ablativo di *gratia*); **habitat**: ‘il luogo in cui determinate condizioni ambientali permettono a una specie di sopravvivere’ (dalla terza persona singolare del presente del verbo *habitare*); **honoris causa**: ‘titolo onorifico conferito per alti meriti’; **idem**: ‘la stessa cosa’, ‘allo stesso modo’; **modus operandi**: ‘modo di comportarsi’; **(in) primis**: ‘per prima cosa’; **in secundis**: ‘per seconda cosa’; **hic et nunc**: ‘qui e ora’; **in extremis**: ‘in punto di morte’ (oggi nel senso di ‘cosa fatta all’ultimo momento’) si usa specialmente nel calcio (“intervento della difesa in extremis”); **in flagranti**: ‘mentre brucia ancora’ (dal latino *flagrans-antis*, part. pres. di *flagrare/ardere*); **lapsus (linguae)**: ‘errore’ (dal verbo deponente *labor, labi. lapsus sum* = scivolare, cadere, confondersi); **legenda**: ‘cose che devono essere lette’ (dal gerundivo del verbo *lego, legere*); **mens sana in corpore sano**: ‘mente sana in corpo sano’²⁴ (Giovenale, Sat. X,

²⁰ “Termine della filosofia (opposto al termine ‘a posteriori’) ‘a priori’ viene usato, con valore avv. o aggettivale, in riferimento ad argomentazioni o affermazioni non ricavate dall’esperienza” (<http://www.treccani.it/vocabolario>).

²¹ “Termine della filosofia medievale (ripreso poi da Kant) ‘a posteriori’ viene usato, con valore avv. o aggettivale, per indicare ogni conoscenza che proviene dall’esperienza” (<http://www.treccani.it/vocabolario>).

²² “Per estensione ‘litigio’, contrasto tra singole persone o gruppi di persone per motivi di poco conto” (<http://www.treccani.it/vocabolario>).

²³ L’idea di lunghezza si rafforza, ripetendolo, *eccetera eccetera (e via dicendo)*.

²⁴ Il significato originario racchiuso nella sentenza del poeta latino Giovenale (*Orandum est ut sit mens sana in corpore sano*) è che bisogna invocare gli dei non per il raggiungimento di beni effimeri e materiali, ma per un equilibrio ideale tra la salute del corpo e la sanità dell’anima.

356); **non plus ultra**: 'non più avanti', ossia il massimo grado di perfezione;²⁵ **nota bene** (abbreviato N.B.); **placebo**: 'placèbo' s. m. invariabile (verbo lat., 1^a pers. sing. del fut. indic. di *placere* 'piacere', quindi 'io piacerò'); **prosit**: 'che sia di giovamento' (nei brindisi); **pro capite**: 'per ciascuno'; **pro forma**: 'per pura formalità'; **promemoria**: 'per ricordarsene' (dalla locuzione latina *pro memoria*); **opera omnia**: 'raccolta completa delle opere di un autore'; **statu(s) quo**: 'uno stato di equilibrio in un dato momento' (con ellissi dell'espressione latina **in statu quo ante**); **tertium non datur**: '*una terza cosa non è data*'; **ultimatum**: 'ultimo avvertimento' (da *ultimus*); **vademecum**: 'vai, vieni con me' (forma sostantivata), manualetto di istruzioni; **video**: 'schermo' (dalla 1.pers.sing. del verbo latino *vidēre/vedere*); **veto**: 'parere contrario in una sede autorevole' (dalla 1^a pers. sing. dell'indic. pres. del verbo lat. *vetare* 'vietare').

Per quanto concerne le formule di saluto, va sottolineato che assai più diffusa della formula di saluto **salve** che registra oggi una certa espansione, è quella universalmente nota e variamente adattata in numerose lingue europee **ciao**,²⁶ (dal tardo-latino *sclavus*, 'sono vostro schiavo'). Il suo corrispettivo è la formula di saluto germanica **servus** ('schiavo vostro'), diffusa, oltre che in Austria e Germania, anche nell'ungherese e nello slovacco. Il saluto deriva dall'imperativo del verbo latino *salvēre* 'essere in buona salute', associato in origine a *vale* soprattutto come formula di commiato (in latino la forma di saluto completa era *vale atque salve* 'addio e stai bene').

6 Il latino nella narrativa contemporanea

Una chiara attestazione di come il latino rappresenti un efficace strumento universale di comunicazione in tempi drammatici è presente in un passo del

²⁵ Secondo un'antica tradizione pare che questa sia anche l'iscrizione posta sulle mitiche Colonne d'Ercole, il limite estremo del mondo conosciuto alla civiltà classica occidentale. L'espressione che secondo Tosi (2017) sarebbe di origine rinascimentale non risulta attestata in autori classici, ma è la traduzione del greco οὐκέτι πρόσω (Pindaro, *Nemee* 3,21).

²⁶ Data la presenza di numerose varianti di saluto di formalità medio-alta (*buon giorno, arrivederci, arriverLa, ossequi*) e la netta prevalenza del saluto informale *ciao* sia in apertura che in chiusura, il cui uso è divenuto ormai internazionale ('ciao' è la seconda parola italiana più diffusa al mondo, sdoganata in slovacco e in ceco con la forma adattata 'čau') "oggi si registra una sempre maggiore diffusione di *salve* sia come formula di saluto d'ingresso che di chiusura (specie nei messaggi di posta elettronica) per effetto anche di un abbassamento del livello di formalità nelle relazioni sociali" (Setti 2010).

romanzo autobiografico *La tregua* di Primo Levi (1963), il tragico diario del tormentato viaggio di ritorno in Italia dopo la liberazione da Auschwitz. Nel lager della città di Cracovia riecheggiano tutte le lingue d'Europa, tra cui anche il latino che riemerge dalle reminiscenze scolastiche di Levi con la locuzione *His fretus* ('fidando in ciò'). Esso diviene la riaffermazione del bisogno primordiale di comunicare un questo lager ('lager', non *castra*, dice lo stesso Levi), oscurato dagli orrori della guerra, quando lo scrittore chiede in latino a un prete dove sia la mensa dei poveri (*Pater optime, ubi est mensa pauperum?*).

La vitalità del latino e la latitudine universale del suo uso trova ulteriore significativo riscontro nel successo registrato dalla saga dei romanzi fantasy, *Harry Potter* della scrittrice britannica J. K. Rowling, pubblicati tra il 1997 e il 2007, che ha contribuito ad un forte aumento di studenti ai corsi di laurea in latino nel Regno Unito (il cosiddetto 'effetto Potter'). Sono in latino il motto della scuola di Harry Potter (*Draco dormiens numquam titillandus*), nonché alcune formule incantesimali del maghetto: **accio**: attira oggetti; **depulso**: allontana oggetti; **engorgio** (pseudolatinismo, sebbene si registri la voce medievale 'engorgiare'): ingrandisce oggetti; **reducio**: rimpicciolisce oggetti; **engorgio Skullus**: ingrandisce la testa di una persona; **redactum Skullus**: rimpicciolisce la testa; **quietus**: abbassa il suono della voce; **sonorus**: alza il suono della voce; **vulnera sanentur**: cura ferite anche gravi.²⁷

Concludendo questa parte delle nostre riflessioni, un'ulteriore testimonianza della vitalità del latino nei Paesi europei²⁸ e nei Paesi d'oltreoceano²⁹ in questo primo scorcio del nuovo millennio si riflette nel proliferare di iniziative cul-

²⁷ Un ulteriore elemento di riscontro del fascino esercitato dal latino in letteratura sono le versioni latine di P. Needham dei romanzi *Harry Potter e la pietra filosofale* e *Harry Potter e la camera dei segreti*, dal titolo *Harrius Potter et philosophi lapis e** *Harrius Potter et camera secretorum*, pubblicate dalla casa editrice Bloomsbury nel 2003 e nel 2006, impiegate come testo scolastico. Tra le altre opere letterarie tradotte in latino vale la pena di ricordare la versione latina del romanzo fantastico *Alice nel paese delle meraviglie** (1865) di L. Carrol, ad opera del classicista canadese C. Carruthers *Alicia in terra mirabili* (1964) e infine la versione latina del classico di A. A. Milne *Winnie the Pooh*, pubblicata da Sándor Lénárd con il titolo *Winnie Ille Pu*.

²⁸ Di un certo interesse sono i dati relativi allo studio del latino in Germania, che, dopo il boom nel biennio 2006–2008, quando il latino era essere la terza lingua europea più gradita (740 mila) dopo l'inglese (7,4 milioni) e il francese (1,5 milioni), nel 2016 si è avuto un calo del 20% (630 mila utenti).

²⁹ "La Chiesa può aver messo nella naftalina buona parte del suo latino, ma nel mondo secolare esso sta vivendo un notevole revival. Dopo il francese e il tedesco, il latino è ormai la terza lingua più studiata in America. Il problema principale non è il disinteresse nei confronti di una lingua 'morta', ma la difficoltà di trovare abbastanza insegnanti di latino per tutti gli studenti che vogliono impararlo" (Mafera 2017).

turali, mirate a riaffermarne l'attualità e la forza di diffusione nell'era della globalizzazione, è la nascita della rivista telematica settimanale interamente in latino "Ephemeris. Nuntii latini universi", creata a Varsavia. A testimoniare l'interesse crescente nei confronti del latino è il mensile con cruciverba e altri giochi, interamente in latino "Hebdomada Aenigmatum", ideato dall'associazione culturale "Leonardo" di Campobasso e realizzato in collaborazione con la rivista online *Ephemeris* e con la casa editrice Eli.

Oltre ai fumetti in latino (i più noti sono, oltre a *Topolino*, quelli di *Tintin*, *Asterix* e *Alix*, i cui autori si ispirano alle storie dell'antica Roma), vanno infine ricordati i suggestivi aforismi in latino nei tatuaggi, ispirati spesso all'amore e alla letteratura: *amantes amentes*: gli amanti sono pazzi (Plauto, *Mercator* 82: *amens amasque ut animum affirmo meum*); *caecus amor*: l'amore è cieco; (Horatius *Carmina* 1.18.14); *amor magister est optimum*: l'amore è ottimo maestro (Plinio il giovane, *Epistulae* 4,19); *carpe diem* (la frase completa è *carpe diem quam minimum credula postero*: vivi il presente senza pensare al futuro (Orazio Flacco).

7 Conclusioni

Sulla base di quanto abbiamo finora detto, riteniamo di avere dimostrato l'inconsistenza dello stereotipo secondo cui il latino nell'era tecnologica sarebbe l'opaca traccia di una lingua morta, del tutto remota dalla vita di ogni giorno. Pesa certo non poco oggi sull'italiano lo studio e la conoscenza sempre più rarefatta di una lingua come il latino, giudicata in Italia, pregiudizialmente, sterile e ingombrante, il che finisce per ridurre di molto l'utilizzazione di una certa parte del lessico dell'italiano, derivato non per via diretta dalla lingua madre, ma dalla tradizione scritta del latino.³⁰ Per un recupero funzionale del latino occorre pertanto promuovere un approccio metodologico innovativo,³¹ graduato e diversificato per il suo apprendimento. Respingendo le tesi deni-

³⁰ "Numerose parole, definite da De Mauro come di 'basso uso', cioè 'rare', o 'letterarie', quelle che ai più risultano oggi opache, di significato oscuro, sono tutti latinismi evidenti: *diuturno*, *esiziale*, *castigato* (nel senso di 'verecondo'), *inane*, *egro*, *ludico*, *foriero*, *preconizzare* ecc." (Beccaria 2010).

³¹ Un approccio metodologico innovativo nell'insegnamento del latino è quello ideato negli anni '50 dal linguista H. Ørberg ("metodo natura") mirato all'uso parlato del latino e alla comprensione delle regole grammaticali attraverso la diretta fruizione di testi in latino nel manuale *Lingua Latina per se illustrata*.

gratorie dei detrattori del latino, abbiamo messo l'accento sulla sua funzione vitale e globalizzante nell'era tecnologica in molteplici ambiti linguistici d'uso sia nell'italiano che in lingue non romanze, con il proliferare di iniziative a favore del recupero del latino.³² Su tale funzione viene ad innestarsi la potente spinta propulsiva dell'inglese (l'angloamericano) che dal secondo dopoguerra ha assimilato un gran numero di termini latini veicolandoli nell'italiano e in altre lingue europee, specie nella comunicazione scientifica e tecnologica, riplasmandone spesso il valore semantico.

Riconoscere la perdurante vitalità della funzione universalizzante del latino, con cui s'intreccia quella globalizzante dell'inglese nell'era tecnologica, significa a nostro giudizio recuperare le nostre radici nella continuità storica e culturale che rende fondamentale il patrimonio della cultura latina classica. Senza condividere l'astratta utopia di un'assoluta continuità tra il mondo classico e quello odierno, ma attenti piuttosto a cogliere quanto ci separa oggi dal latino, abbiamo evidenziato lo strano paradosso di una lingua 'morta' che non si parla più ma che non ha mai smesso di parlarci.

Bibliografia

- Adamo, G. (2015): G. Gambassi: Oggi si parla l'inglesorum. L'intervista di G. Gambassi a Raffaella Setti e Giovanni Adamo [online]. Disponibile in: http://www.accademiadellacrusca.it/sites/www.accademiadellacrusca.it/files/page/2015/12/16/avvenire_15-12-2015_1.pdf [cit. 28.10.2019].
- Antonelli, G. (2017): Dal politichese al politico: l'effimero al potere [online]. Disponibile in: http://www.treccani.it/magazine/lingua_italiana/articoli/scritto_e/_parlato/dal_politichese_al_politico.html [cit. 28.10.2019].
- Beccaria, G. L. (2008): *Per difesa e per amore*, Milano: Garzanti.
- Beccaria, G. L. (2010): Noi orfani del latino [online]. Disponibile in: <https://tinyurl.com/yyvjmspa> [cit. 28.10.2019].
- Bertinetto, P. M. (2003): L'inglese, la linguistica, e il livello del colesterolo. Sulla questione dei prestiti nel linguaggio scientifico. *Accademia della Crusca* 6-8: 308-322.

³² Occorre segnalare la creazione di un *social network* solo in latino, *Schola* (2008) con caratteristiche affini a Facebook, nonché quella di numerosi portali web, fra cui siti e blog, come *Lingua Latina Aeterna* in Russia o *Verba et Facta* negli Stati Uniti. Un forte impulso al recupero del latino nell'era tecnologica è venuto infine dall'iniziativa nel 1996 del latinista polacco K. M. Kokoszkiewicz che ha creato la più grande *mailing list* in lingua latina (la *Grex Latine Loquentium*), seguita nell'anno 2004, dalla nascita del glossario *online* in lingua latina di neologismi per il linguaggio informatico *Vocabula computatralia*.

- Corbolante, L. (2016): Brexit, parola del XXI secolo [online]. Disponibile in: http://www.treccani.it/magazine/lingua_italiana/speciali/estate_2016/Corbolante.html [cit. 28.10.2019].
- De Mauro, T. (2005): *La fabbrica delle parole*, Torino: Utet Libreria.
- Mafera, C. (2017): Sembra impossibile ma negli USA il latino è la terza lingua più studiata [online]. Disponibile in: <https://carlomafera.wordpress.com/2017/05/16/sembra-impossibile-ma-negli-usa-il-latino-e-la-terza-lingua-piu-studiata/> [cit. 28.10.2019].
- Oniga, R. (2005): Il latino nella cultura inglese dal Rinascimento ad oggi. In: *Atti del Convegno di Treviso, 25 novembre 2005, Il latino e l'inglese: una storia di lunga durata, Ca' dei Carraresi*. 69–80.
- Palagiano, C. (2006): *La geografia delle lingue*. Napoli: Scriptaweb.
- Serianni, L. (1995): Presentazione. In: S. Novelli & G. Urbani (eds.): *Dizionario italiano. Parole nuove della seconda e terza Repubblica*. Roma: Editori Riuniti.
- Serianni, L. (2016): Preservare il latino è ripensarlo [online]. Disponibile in: <https://st.ilsole24ore.com/art/cultura/2016-05-17/preservare-latino-e-ripensarlo-163521.shtml?uud=ADcQuJH> [cit. 28.10.2019].
- Setti, R. (2010): Sull'uso di salve come formula di saluto [online]. Disponibile in: [http://www.accademiadellacrusca.it/it/lingua-italiana/consulenza-linguistica/domande-*risposte/sulluso-salve-formula-saluto] cit. 28.10.2019].
- Setti, R. (2013): Latino o inglese? [online]. Disponibile in: <http://www.accademiadellacrusca.it/it/lingua-italiana/consulenza-linguistica/domande-risposte/latino-inglese> [cit. 28.10.2019].
- Setti, R. (2015): G. Gambassi: Oggi si parla l'inglesorum. L'intervista di G. Gambassi a Raffaella Setti e Giovanni Adamo [online]. Disponibile in: http://www.accademiadellacrusca.it/sites/www.accademiadellacrusca.it/files/page/2015/12/16/avvenire_15-12-2015_1.pdf [cit. 28.10.2019].
- Settis, S. (2016): Salviamo il latino, la lingua più parlata al mondo [online]. Disponibile in: https://www.repubblica.it/scuola/2016/08/10/news/salviamo_il_latino_la_lingua_piu_parlata_del_mondo-145729358/ [cit. 28.10.2019].
- Stella, G. A. (2004): L'inglesorum del ministro [online]. Disponibile in: <http://www.sabellifioretti.it/?p=20200> [cit.28.10.2019].
- Tesi, R. (2010): *Enciclopedia dell'Italiano, Latinismi* [online]. Disponibile in: [http://www.treccani.it/enciclopedia/latinismi/_\(Enciclopedia-dell'Italiano\)/](http://www.treccani.it/enciclopedia/latinismi/_(Enciclopedia-dell'Italiano)/) [cit. 28.10.2019].
- Tosi, R. (2017): *Dizionario delle sentenze latine e greche*, Milano: BUR Biblioteca Univers. Rizzoli. <https://tinyurl.com/y6s6mxnj> [cit. 28.10.2019].

Ortografii practice pentru graiurile băieșe din Ungaria¹

Mátyás Rosenberg
Universitate Eötvös Loránd
matyas.rosenberg@gmail.com

Abstract

This paper aims to introduce the orthographies used by Bayash Gypsies in Hungary to render and write down their language varieties. The paper offers a brief historical overview of the places of emergence and use of the orthographic systems, followed by a detailed linguistic analysis, including the choice of graphemes and the representation of elision, liaison and sandhi. Also, a handful of examples are given of the solutions that cause practical problems to the users of the given orthographic system. The paper then looks at several unsolved grammatical and spelling issues that not only affect the future of these orthographies, but may also promote or, on the contrary, hinder the development of the Bayash language varieties. Finally, it evaluates the prevalence of practical writing systems from multiple perspectives, with special regard to the potential ways of their future development, as suggested by current trends.

1 Introducere

Nádasdy Ádám, profesor la Universitatea Eötvös Loránd și la Institutul de Lingvistică din Budapesta, afirmă următoarele: „Scrisul este doar o îmbrăcămintă pentru limbă, o tehnică de codificare umană, prin care încercăm să dăm *imagine vizibilă unui fenomen auditiv* (limbii vorbite – auzite doar – o imagine pe hârtie.)

¹Această lucrare a fost susținută de Fondul Național de Cercetare, Dezvoltare și Inovare din Ungaria (proiectul nr. K 129378). Vreau să le exprim, pe această cale, recunoștința mea și mulțumirile mele pentru ajutorul acordat lui Annemarie Sorescu-Marinković, Erzsébet Léb, Kata Baditzné Pálvölgyi și Adrienn Hege.

Scrisul poate să oglindească sau nu realitatea limbii“ (Nádasdy 2003). În cazul în care rămânem la paralela cu îmbrăcămintea, este foarte important să alegem una potrivită: dacă aceasta e prea mică, poate deveni incomodă. În schimb, este la fel de important să nu fie nici prea mare, deoarece ne putem împiedica în ea. Trebuie să alegem măsura potrivită limbii noastre.

Toate sistemele pentru consemnarea graiurilor băieșe folosite în Ungaria sunt sisteme ortografice fonemice și toate folosesc alfabetul latin. O trăsătură comună a ortografiilor practice din Ungaria, spre deosebire de cele științifice, este faptul că vor să se sprijine pe folosirea literelor și ortografiei maghiare, dar să urmeze, în același timp, fraza binecunoscută, însă în mod greșit atribuită lui Vuk Karadžić, potrivit căreia „Пиши као што говориш, а читай као што је написано“, adică „Scrie cum vorbești și citește așa cum e scris.“² Tocmai de aceea, sistemele ortografice băieșe din Ungaria pot fi considerate hibride, bazându-se pe ortografia maghiară, dar fiind completate cu litere românești.

Deoarece limbile ortografice fonemice nu percep diferențele minore între sunete, nici nu le indică (ex. *unire* și *muncă* [n] ↔ [ɲ] nici în română, și nici în maghiară, catalogându-le sub același fonem), formându-și alfabetul în conformitate. Scrierea pur fonemică nu este nicidecum tipică, practică și nici nu se poate realiza (Coulmas 2003; Gósy 2004). Însă în graiurile băieșe găsim exemple contrare, datorită apropierii continue de sistemul fonemic maghiar. Spre exemplu, majoritatea tinerilor băieși nu mai sunt capabili să facă diferența între sunetele [tʃ] ↔ [tʃ̥], având în vedere și numărul mic al cuvintelor băieșe ce conțin sunetul [tʃ̥]. Ca urmare, chiar vorbitorii nativi și-ar putea însuși această abilitate de a distinge sunetele doar în școală.

2 Tipuri de ortografie băiașă

În ultimele decenii a fost publicat un număr relativ mic de texte în graiul băieș (doar câteva zeci). Sistemele ortografice utilizate pot fi clasificate în câteva categorii, în baza principiilor, respectiv grafemelor pe care le folosesc. Primul, cel mai complex și cel mai răspândit, este sistemul ortografic dezvoltat de Anna Orsós, care capătă un rol tot mai important și în educația instituționalizată băiașă. Al doilea sistem se leagă de numele Ilonei Varga. Acesta însă este practic

² Vuk Stefanović Karadžić este creatorul limbii sârbe standard, reformatorul scrierii și ortografiei ei; principiul care îi este atribuit îi aparține de fapt filologului german Johann Christoph Adelung (1732–1806) (Stanojčić & Popović 2000).

folosit cu foarte multe modificări, fapt pentru care le voi examina prin comparație. A treia categorie, eterogenă, este formată din ortografia spontană a acelor vorbitori care nu și-au învățat limba maternă la nivel instituțional și folosesc în mod intuitiv limba în scris. În a patra categorie am inclus sistemele ortografice științifice.

În lucrarea de față mă voi ocupa doar de primele două categorii – și nu numai din cauza spațiului limitat de care dispun. În primul rând, scrierile spontane sunt peste măsură de eterogene și nu pot fi considerate sisteme elaborate. Am putea spune, cu o ușoară exagerare, că există atâtea sisteme, câți utilizatori. Sistemele ortografice folosite pentru transcrierea științifică a variantelor de grai băieș, pe de altă parte, au cu totul altă funcție: în primul rând, sunt scrise și citite mai ales de lingviști; aceștia în mod intenționat folosesc o gamă largă de semne în marcare, deci această categorie nu poate fi considerată practică. Ortografiile spontane, pe de o parte, și cele științifice, pe de altă parte, necesită metode de analiză total diferite de cele pe care le putem folosi în sistemele practice elaborate.

Deocamdată nu există o ortografie băiașă oficială, așa cum nu există nici norme ortografice sau organe care să reglementeze ortografia, să elaboreze reguli sau să decidă în problemele controversate. Cu toate acestea, educația băiașă există și se pot obține atestate de limbă la nivel de începător, mediu și avansat. De asemenea, se poate da și bacalaureatul la graiul băiaș, atât la nivel mediu, cât și avansat. În cazul în care, totuși, s-ar realiza, profesorii s-ar putea baza doar pe publicațiile existente și pe ortografia formată în baza cutumei, ceea ce însă nu prezintă valabilitate generală. Acest lucru nu ar trebui, totuși, să reprezinte neapărat o problemă, deoarece nici limba engleză, de exemplu, nu are un organ de reglementare central, valabil pentru întreaga lume.

2.1 Sistemul ortografic al Annei Orsós

Sistemul ortografic băiaș cel mai răspândit în Ungaria se leagă de numele Annei Orsós, șefa catedrei de Romologie a Universității din Pécs. Elaborarea sistemului a fost precedată de o cercetare de teren realizată împreună cu etnografa Katalin Kovalcsik, în anii 1990. Importanța sa constă în faptul că s-a axat în special pe culegerea de cântece și povestiri populare, cele două cercetătoare reușind să alcătuiască astfel primul corpus de texte băieșe (Orsós 2012: 77). Primul articol scris de Kovalcsik despre băieși a apărut în 1988, fiind intitulat *A beás cigány népzene szisztematikusan gyűjtésének első tapasztalatai* (Primele

experiențe în urma colectării sistematice a muzicii populare băieșe). În 1994 a fost publicat primul volum de cântecele înregistrate, intitulat *Florilye dă primăvară – Tavasz virágok (Florile de primăvară)*, apoi al doilea; povestirile colectate au fost publicate mai târziu, în același an, în primul volum al cărții *Fátá ku páru dă ar – Az aranyhajú lány (Fata cu părul de aur)*, unde Anna Orsós figurează deja drept coautor. Pe parcursul acestei activități de colectare s-a conturat concepția potrivit căreia textele sunt redactate respectând ortografia maghiară, completate cu semne indispensabile reproducerii graiului băieșilor în scris, în primul rând pentru persoanele bilingve, precum și pentru cei care deja cunosc bine limba maghiară, atât oral, cât și scris.³ La elaborarea ortografiei Orsós normalizate, în afară de Katalin Kovalcsik, Tibor Derdák și Endre Tálóș au avut, de asemenea, un rol foarte important, ajutând-o pe Orsós și la editarea altor cărți. De altfel, Orsós recunoaște că această transcriere atât de mult influențată de limba maghiară nu se bazează pe niciun sistem ortografic utilizat în Europa (Orsós 2012: 77; Tálóș 2008: 3–4). Trebuie menționat că, pe lângă diferențele de ortografie și lipsa unui consens lingvistic, comunicarea în scris este și mai anevoioasă din cauză că băieșii trăiesc răspândiți în numeroase țări, fără să țină legătura unii cu alții. Diferite grupuri vorbesc diferite varietăți ale limbii, iar cuvintele care lipsesc din graiurile băieșe sunt împrumutate din limbile majorităților sau minorităților alături de care conviețuiesc.

Lipsa codificării a devenit evidentă în perioada în care graiul băieș a fost predat la Liceul Gandhi din Pécs, școală cu limba de predare română, devenind astfel inevitabilă finalizarea ortografiei Orsós. La elaborarea acestui sistem a trebuit să fie luați în considerare doi factori de bază. Pe de o parte, ortografiile practice trebuie să fie simple și ușor de folosit și de învățat. Pe de altă parte, trebuie să fie acceptate de cei care le folosesc, îndeplinind exact funcțiile pentru care au fost concepute. În aceste cazuri, perspectivele lingvistice contează mai puțin; în plus, astfel de sisteme își fac apariția și fără aplicarea oricăror perspective lingvistice. Nu în ultimul rând, alfabetizarea a priori a persoanelor de grai matern băieș presupune menținerea, într-o oarecare măsură, a scrierii maghiare, utilizatorii limbii necunoscând un sistem ortografic diferit de cel maghiar; fenomenul nu este unic, fapt dovedit și de istoria ortografiilor rromani din Ungaria (Arató 2012: 38–40; Tálóș 2008: 3–4). Luând în considerare și faptul că manualele elaborate de Orsós se adresează în primul rând elevilor

³ Trebuie menționat că, în volumele Kovalcsik 1994a,b; Kovalcsik & Orsós 1994, pe lângă textele scrise potrivit ortografiei Orsós și traducerea lor în limba maghiară, apare și transcrierea științifică română; în ultimul volum (Orsós 1998) însă, autoarea a omis transcrierea științifică.

de liceu, rezervele față de o ortografie mult diferită de cea maghiară ar provoca rețineri, având în vedere că vorbitorii obișnuiți sau elevii scriu și citesc în limba maghiară deja de circa șase ani.

2.1.1 Setul de litere

La baza ortografiei Orsós stă, în primul rând, varianta din județul Tolna, aceasta fiind limbă maternă a autoarei. Este important de știut însă că variantele lingvistice băieșe sunt foarte eterogene. Limitându-ne doar la vorbitorii aceluiași dialect, vom găsi diferențe nu numai în cadrul unei așezări, ci chiar în sânul unei singure familii.

Problema de bază în graiurile băieșe sunt, în primul rând, sunetele care lipsesc din limba maghiară, /ə/, respectiv /i/, și care sunt redade prin literele {ö, ü}, respectiv {e ~ ë} (cf. Varga 1994a,b) sau chiar prin hiat (Tálos 2008: 4). În final, a fost elaborată o ortografie bazată pe caracterele limbii maghiare, împrumutând doar două litere {ă, î} din limba română (vezi tabelul 1).

Tabelul 1: Vocalele sistemului ortografic Orsós⁴

	Anterioare	Centrale	Posterioare
Închise	i [i]	î [i̥]	u [u]
Mijlocii	é [e̞]	ă [ə]	o [o]
Semideschise	e [e]		a [ʌ]
Deschise	á [a]		

La baza alfabetului stă, deci, alfabetul maghiar, acesta fiind completat cu combinațiile palatale {sj zsj} (vezi tabelul 2). Palatalizarea consoanelor ar fi marcată în mod unitar prin adăugarea literei {j}, de exemplu {bj rj sj zsj}. Însă, dat fiind faptul că în limba maghiară combinațiile {ly ny ty} sunt deja marcaje stabilite, aceste trei sunete și-au păstrat forma. Sunetul care de multe ori creează probleme vorbitorilor este consoana africată alveolopalatală surdă [tʃ], care este corespondentul consoanei africate postalveolare surde [tʃ̥], fiind treptat asimilată de aceasta și devenind chiar unicul sunet folosit de generația tânără. „Cele două consoane palatalizate cel mai des folosite {sj zsj} sunt prezente în

⁴ Pentru transcrierea fonetică în întreaga publicație a fost utilizat Alfabetul Fonetic Internațional (IPA).

alfabetul de bază băiaș“ (Orsós 2012: 79–80), însă folosirea digrafelor nu este soluționată în toate cazurile: în dicționarul băiaș-maghiar al lui Orsós *sj-*, *zsj-* nu apar ca litere separate, iar cuvintele începând cu aceste litere sunt listate în dicționar la *s-*, *zs-*.

Tabelul 2: Consoanele sistemului ortografic Orsós⁵

	BL	LD	ALV	PALV	ALVP	PAL	VEL	GL
Ocl.	p [p] b [b]		t [t] d [d]			ty [c] gy [ʃ]	k [k] g [g]	
Afr.			c [tʃ]	cs [tʃ]	ty [tʃ]			
Fri.		f [f] v [v]	s [s] z [z]	s [ʃ] zs [ʒ]	sj [ç] zsj [ʒ]			h [h]
Son.						j [j]		
Vib.			r [r]					
Băt.								
Fr.lat.								
Son.lat.			l [l]			ly [ʎ]		
Băt.lat.								
Naz.	m [m]		n [n]			ny [ɲ]		

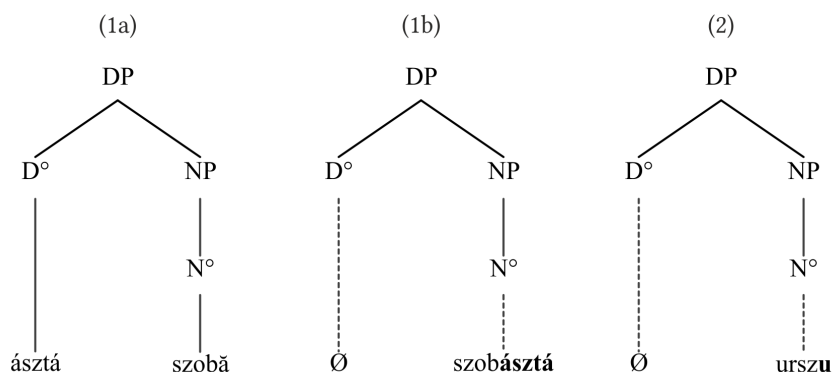
Pentru materialele audio special create pentru examenele de grai băiaș, Orsós recurge la înregistrări efectuate de persoane care vorbesc și alte dialecte, fapt asupra căruia autoarea atrage atenția (ex. 2006) Totuși, materialul scris oglindește de fiecare dată varianta Orsós. De exemplu, în materialul sonor apare cuvântul *zăpada* [zu'pa:da] ~ [zi'pa:da], însă în volum citim *zăpádá* (Orsós 2006: 6) cf. *zăpádă* (O 82b). Uneori, materialele audio conțin și sunete care în graiul Orsós nu există. De exemplu, consoana africată postalveolară sonoră [dʒ] nu are corespondent, fiind înlocuită în ortografia ocazională cu combinația {dzs}, împrumutată din maghiară, care însă nu face parte din ortografia Orsós. De exemplu [veʃe] 'se uită, vede' (din Gerjen, jud. Tolna), dar [veʃi] (din Galambok, jud. Zala).

⁵ BL = Bilabiale, LD = Labiodentale, ALV = Alveolare, PALV = Postalveolare, ALVP = Alveolopalatale, PAL = Palatale, VEL = Velare, GL = Glotale; Ocl. = Oclusive, Afr. = Africate, Fri. = Fricative, Son. = Sonante, Vib. = Vibrante, Băt. = Bătute, Fr.lat. = Fricative laterale, Son.lat. = Sonante laterale, Băt.lat. = Bătute laterale, Naz. = Nazale.

2.1.2 Afereză, epenteză și sandhi

Afereza este, fără excepție, folosită corect, fiind marcată cu cratimă, potrivit modelului introdus de Papp, care oglindește ortografia română. Părțile neaccentuate sunt întotdeauna legate prin cratimă, ex. *járná-j mágá inká lungă* ‘iarna-însă încă lungă’ (Orsós 2006: 6). În partea principală a lucrării, care se ocupă de afereză (Orsós 2012: 80–81), Orsós menționează că acele clitice care încep cu litera {î} și cu prefixele *în-/îm-* își pierd întotdeauna vocala în cazul în care sunt precedate de o vocală: de exemplu, *szá + întrámă* (se vindecă) va figura sub forma *sză-ntrámə*; la fel și *o + învăcát* ‘a învățat’, care devine *o-nvácát*. Fenomenul însă poate fi diferit în diferite graiuri, cf. *o+i → u*, ex. *u-nvácát*. Orsós aplică sandhi în exclusivitate în cazul sunetelor [o] + [á], de exemplu *o + ávut → avut* ‘a avut’; celelalte cazuri sunt ignorate, potrivit definiției „marcăm cu cratimă prezența mai multor morfeme” (Orsós 2012: 81). De fapt, Orsós marchează procesele sandhi fără cratimă, în schimb foarte exact: *ahuzít* ‘a auzit’ (Orsós 2002: 246).

Să examinăm pronumele demonstrative din punct de vedere al scrierii lor, împreună sau separat. După cum putem observa, ele pot sta atât în fața determinatului (1a), cât și după acesta (1b).



În baza definițiilor de mai sus, când cliticele și cuvintele care în urma aferezei se îmbină și își pierd accentul – în cazul în care l-au avut înainte – pronumele demonstrative aflate după substantiv ar trebui scrise tot cu cratimă. De exemplu, *szobásttá* ‘camera asta’ (< *szobá + ásttá* sau *szobá + áhásttá*) ar trebui să

apară sub forma *szobá-sztá*⁶ (1b). Dacă însă luăm ca exemplu articolul hotărât, cliticul acestuia este excepție, deci este mai logică neglijarea cratimei, omiterea ei și în limba băiașă (2).

Nu este tocmai clar în ce situații putem considera un anumit element redus și în ce situații relexicalizat. Astfel, când în loc de formele standard ale verbului *a fi* întâlnim formele reflexive, ca o caracteristică bănățeană, relexicalizarea pare la fel de logică precum scrierea etimologizată. Cuvintele *misz* ‘sunt’, *nyisz* ‘suntem’, *visz* ‘sunteți’ (Orsós 2002: 39) își au sursa în formele bănățene *m-ACC/ñe-ACC/v-* + *ăs*, marcate prin *mi-s*, *ni-s* și *vi-s* în limba română. (cf. Orsós *mă* + *ășz* → *misz*, însă îmbinarea poate lua mai multe forme, de ex. *măs*, *mes* stb.) (Rosenberg 2018). Marcarea acestora cu cratimă (ex. *mi-sz* v. *m-ășz* etc.) în graiul băieș, deși inutilă, ar fi logică, în baza regulilor, mai ales că în cazul anumitor cuvinte, de ex. *d-ábe* ‘de abea’, ortografia este în mod expres etimologică (vezi tabelul 8).

2.1.3 Ezitări și inconsecvențe

În cazul ortografiei Orsós se pot observa foarte puține ezitări. Cei care folosesc această ortografie o folosesc consecvent, deci vom găsi foarte puține excepții. Un exemplu este totuși *pîn sjé* ‘până, până ce’ (Orsós 2003: 70a) ~ *pînsjé* (67b). Singurul domeniu care – nu întâmplător – prezintă ezitări este ortografia numeralelor, mai ales a sutelor (vezi tabelul 3). Este cât se poate de evident faptul că autorul nu a putut decide dacă acestea trebuie pronunțate cu un singur accent sau cu două. Acest lucru însă nu este deloc întâmplător, deoarece practic diferă de la un vorbitor la altul.

Tabelul 3: Exemple privind ortografierea numeralelor mai mari de o sută în sistemul Orsós

	<i>două sute</i>	<i>tréi sute</i>	<i>cinci sute</i>
Orsós (1999)	<i>dauă szutyé</i> (98b)	<i>trij szutyé</i> (76b)	<i>sjinsj szutyé</i> (140b)
Orsós (2002)	<i>dauășzutyé</i> (237)	<i>trijszutyé</i> (237)	
Orsós (2003)	<i>dauășzutyé</i> (23) ~ <i>dauă szutyé</i> (90)	<i>trijszutyé</i> (93)	

⁶ Există și exemple de interpretare a pronumelor demonstrative drept clitice; vezi *szkanu-sztá* ‘scaunul acesta’, *loku-sztá* ‘locul acesta’ (Konrád 2000: 49, 57).

2.2 Sistemul ortografic Ilona Varga

La patru ani după introducerea ortografiei Orsós, anul 1997 a adus un nou sistem ortografic vorbitorilor de limbă băiașă din Ungaria. La elaborarea dicționarului *Beás–magyar, magyar–beás szótár (Dicționar băieș–maghiar, maghiar–băieș)* au luat parte mai mulți cercetători locali. În prefața dicționarului, Ilona Varga menționează lucrarea lui Gyula Papp (1982), criticând apoi în mod diplomat prima ediție, din 1994, a gramaticii Annei Orsós. După alți trei ani, Erzsébet Gidáné Orsós folosește aceeași ortografie în cartea de povești *Pamacs az iskolába indul – Pamacs szá purnyescé în iskolá (Pamacs merge la școală)*. Doi ani mai târziu (2002) apare volumul scris de Erzsébet Gidáné Orsós și Gábor Lantos, intitulat *Minuká: puvescé dá cígány pá lyimbá dá bájás sí dá ungurj (Minucă: poveste despre țigani în limba băiașă și maghiară)*, care conține și o succintă prezentare ortografică, precum și un vocabular. După circa zece ani de pauză, potrivit cercetărilor KSH (Központi Statisztikai Hivatal – Institutul Central de Statistică), în anul 2011, în chestionarele pentru recensământul populației din Ungaria s-a folosit scrierea de tip Varga.⁷ Manualul elaborat de Gizella Nemes pentru elevii de clasa întâi și a doua a apărut în 2012, fiind intitulat *Bájsescé Kenyvé (Carte pentru graiul băieș) 1–2.*, iar caietul de exerciții aferent, *Irká dá lukru (Caiet de lucru) 1–2.* Cu toate că acest sistem ortografic cu greu poate fi atribuit unei singure persoane, principiile de bază ale autorilor concordă, prezentând doar diferențe neglijabile, fapt pentru care le voi analiza împreună.

Sistemul ortografic Varga este cel puțin la fel de mult bazat pe tradiția sistemului Orsós pe cât de mult îl neagă. Însă și mai interesant este faptul că nu respectă soluțiile ortografice ale lui Gyula Papp, care a elaborat și una dintre descrierile științifice ale graiurilor băieșe, cu toate că acesta este unul dintre lectorii dicționarului Varga. Așa cum am spus deja, Kovalcsik nu doar că a efectuat mai multe cercetări împreună cu Orsós, dar a fost și lectora câtorva lucrări ale acesteia, inclusiv a gramaticii băieșe.

2.2.1 Sistemul de litere

Varga nu folosește opoziția marcată de Orsós {ty} ↔ {cs}, reducând de fiecare dată sunetele la {cs}, deci [tʃ] → [tʃ] (vezi tabelul 4). Pe de altă parte, nu marchează sunetele palatale [ç], [z]. Un singur fonem poate marca mai multe sunete, în

⁷ Deoarece traducătorul chestionarului de recensământ din 2011 nu este cunoscut, în continuare mă voi referi la acesta ca „KSH”.

cazul în care diferența dintre ele nu este relevantă în limba respectivă. În felul acesta, transcrierea poate fi considerată mai fonetică decât cea a lui Orsós,⁸ numai că la baza nemarcării sunetelor [ç] și [ʒ] stă faptul că, în conformitate cu teoria lui Varga, {s} trebuie pronunțat moale, iar sunetul {zs} nu are pereche palatalizată [sic!]. Acest lucru este cât se poate de ciudat, mai ales având în vedere că dicționarul lui Varga se bazează în mare măsură pe lucrările lui Papp (1982), în care diferența de pronunție între *ś* și *ż* palatalizat este marcată. Interoperabilitatea dintre sistemele ortografice băieșe este astfel mult mai mică. Ortografia Orsós poate fi ușor simplificată de oricine, ajungându-se astfel la sistemul Varga, prin omiterea lui {j}, care marchează palatalizarea pe parcursul transcrierii, însă invers, în mod mecanic, acest lucru în niciun caz nu este posibil, având în vedere faptul că în baza paradigmei problematice a lui Varga: Orsós *sunkă* → Varga *sunkă* → Orsós **sjunkă* (cf. *șuncă*).

Tabelul 4: Consoanele ortografiei Varga

	BL	LD	ALV	PALV	ALVP	PAL	VEL	GL
Ocl.	p [p] b [b]		t [t] d [d]			ty [ç] gy [ʃ]	k [k] g [g]	
Afr.			c [ts]	cs [tʃ]				
Fri.		f [f] v [v]	sz [s] z [z]	s [ʃ] zs [ʒ]				h [h]
Son.						j [j]		
Vib.			r [r]					
Băt.								
Fr.lat.								
Son.lat.			l [l]			ly [ʎ]		
Băt.lat.								
Naz.	m [m]		n [n]			ny [ɲ]		

Paradigma lui Varga este problematică și din alt punct de vedere: la vorbitorii la care, din cauza apropierei fonetice maghiare, au loc simplificări, acest lucru se întâmplă în exclusivitate în sensul [ç] → [ʃ] și [ʒ] → [ʒ]. Prin urmare, doar următoarea afirmație se susține: „exceptând generația mai în vârstă, în general,

⁸ Cu cât sunt mai puține grafeme în setul de litere al unei limbi, cu atât acesta poate fi folosit mai ușor.

{s} și {zs} au pronunție tare“. Pe baza cercetărilor personale, pot afirma că la unii vorbitori, mai ales la generația vârstnică, palatalizarea nu este consecventă. Dacă se concentrează asupra discuției, unii se vor corecta, pe când alții, probabil din cauza stresului, nu mai folosesc ca atare sistemul care (încă) funcționează. De aceea, există situații în care vorbitorul va pronunța moale toate sunetele [ʃ], chiar și când folosește limba maghiară.

În ceea ce privește vocalele, Varga folosește în întregime sistemul Orsós, cu cele două grafeme românești și fără a marca lungimea vocalelor (vezi tabelul 5). La fel ca Orsós, în dicționar marchează accentul prin subliniere.

Tabelul 5: Setul de vocale al ortografiei Varga

	Anterioare	Centrale	Posterioare
Închise	i [i]	î [i̥]	u [u]
Mijlocii	é [e̞]	ă [ə]	o [o̞]
Semideschise	e [ɛ]		a [ʌ]
Deschise	á [a]		

Publicațiile care folosesc sistemul ortografic Varga, în afara principiilor de mai înainte, sunt eterogene: se pot observa ezitări între publicațiile diferiților autori, ba chiar între publicațiile aceluiași autor, dar și în cadrul unei singure publicații. Printre caracteristicile comune se numără reducerea {ty} → {cs}, marcarea palatalizării prin legătura *l* {-lj-} – cu excepția Gidáné Orsós, marcarea lui {-é} la finalul cuvântului cu {-i},⁹ folosit doar de Gadó, precum și reducerea triftongului la sfârșitul silabei și transformarea lui în diftong (vezi tabelul 6).

Tabelul 6: Grafeme care diferă în ortografia Varga

	[tɕ]	[ʌ]	_e#	[ʌwə]
Nemes	-cs-	-lj-	-é	-aă-
Gidáné	-cs-	-ly-	-é	-aă-
Varga	-cs-	-lj-	-é	-aă-
KSH	-cs-	-lj-	-é	-aă-
Gadó	-cs-	-lj-	-i	-auă-
Orsós	-ty-	-ly-	-é	-auă-

⁹ Ezitățile nu sunt întâmplătoare: în lingvistică este cunoscut sunetul foarte apropiat de *i*, un *e* foarte închis, care poate fi marcat și prin combinația de caractere [̣]*e* (Blažeka et al. 2009: 15).

2.2.2 Ezitări și inconsecvențe

După cum am menționat, transcrierea de tip Varga nu conține grafemele {sj, zsj}. Probabil, traducătorul(ii) care s-au bazat pe dicționarele Varga și Orsós au folosit o mulțime de forme inconsistente în chestionarele recensământului KSH din 2011, cum ar fi, de exemplu, *sjéfel* ~ *sjéfeld* ~ *séfeld* ‘ce fel de’, *nisj* ~ *nis* ‘nici’, *Unguremé* ~ *Ungureme* ‘Ungaria/ungurime’ etc. (KSH 2011a,b).

De asemenea, apar ezitări în redarea anumitor cuvinte, care sunt scrise când împreună, când separat. Expresia **áré dăgînd* poate fi întâlnită pentru prima dată scrisă astfel în dicționarul Varga, deoarece se presupune că este vorba de un substantiv: **dăgînd s szándék* (fn) [intenție]; *akarat* (fn) [voință] (V 24a). Substantivul vizat este *gînd* ‘szándék’ (< *gând* < maghiară *gond* ‘problemă’).

Ortografia *pîn sjé* ‘până ce, până când’, de exemplu, variază în diferite lucrări. La Varga, această formă apare o singură dată, însă *pîn átunsje* apare sub trei forme și cu trei înțelesuri [sic!]; **pîn(ă) átuns* ‘până atunci’ ~ **pîn(ă) átunse* ‘în timp ce’ ~ **pînă átunse* ‘atâta timp’ (V 70a). La Orsós întâlnim *pîn sjé* ‘până ce, până când’ (Orsós 2003: 70a) ~ *pînsjé* (*ibid.*: 67b).

Tabelul 7: Exemple de scriere împreună sau separat în ortografia Varga

	‘are de gând’	‘peste tot’	‘până ce’	pronominal posesiv
Varga	<i>áré dăgînd</i>	<i>păscsé tot</i>	<i>pînă sé</i>	<i>á mnyo</i> ~ <i>álor</i>
Nemes	<i>áré dăgînd</i>	—	<i>pînsé</i>	—
Gidáné	<i>áré dăgînd</i>	<i>păscsitot</i>	—	<i>á lor</i>
Orsós	<i>áré dă gînd</i>	<i>păstyí tot</i>	<i>pînsjé</i> ~ <i>pîn sjé</i>	<i>á mnyo</i>
Papp	<i>are de gînd</i>	—	<i>pînă še</i>	<i>a mjo</i>

În unele cazuri, genitivul și dativul pronumelui personal, adjectivul posesiv se scriu împreună, în altele, nu. De exemplu: *májkáme* ‘mama mea’ (Gidáné) cf. *májká me* (O 48a), *nyé áscsáptă* ‘ne așteaptă’, cf. *ujtácsé* ‘uită-te, privește’, însă *ujtă csé* (Gidáné & Lantos 2002: 29), iar la Varga *ujtácsé* (V 99a) cf. *ujtă tyé* (Orsós), dar și în cazul altor expresii: *în ka* ‘încoace’ (Gidáné Orsós), cf. *înkasé* ‘încoace’ (V 39a).

Tabelul 8: Alte exemple ale redării inconsecvente în ortografia Varga

	‘a bia’	Pronume copulativ cazul dativ	Pronume copulativ cazul acuzativ	‘aici’	‘mâine’
Varga	dábe*	(n.a.)	(n.a.)	áis(e)	mînyé
Nemes	dábe*	kulákum ‘colacul meu’	(n.a.)	is/ise	(n.a.)
Gidáné	(n.a.)	szuflyitu-m ‘sufletul meu’	cs-o ádusz ‘te a adus’	ájise / ájis / ise	mînyi
KSH	dábe*	cígánum ‘soțul meu’	m- ám szirizit ‘mi-am procurat’	ais	(n.a.)
Orsós	d-ábe	-m ‘-m’	ty-o ádusz ‘te a adus’	áisj(e)	mînyi
Papp	dabe*	(n.a.)	(n.a.)	iše / aiš(e)	(n.a.)

2.2.3 Afereză, epenteză și sandhi

Varga marchează afereza prin paranteze: „marcăm în cuvinte cu () paranteze [sunetele omise] care nu trebuie neapărat omise“ (Varga 1997: 4). De exemplu, *bágă (i)n szák* ‘pune în sac’, *dăp(ă) áje* ‘după aceea’ etc. Metoda aceasta poate fi observată deja în ortografia inițială a lui Papp (vezi exemplele (3)–(4), cf. Papp 1980: 33):

- (3) Nu s-/o/ întâmplat nimic.
‘Nu s-a întâmplat nimic.’
- (4) Pă cine c/i/-am cimat.
‘Pe tine te-am chemat.’

Mai târziu însă Papp a abandonat această practică (cf. Papp 1982). Folosirea parantezelor pare logică la prima vedere. În comparație cu metoda folosită în limba română și aplicată și de Orsós, utilizarea cratimei menține nealterate sunetele de bază, în aceleași timp marcând acele sunete care cad victimă aferezei. Papp în mod intenționat nu a mai aplicat metoda parantezelor, așa cum nu

au făcut-o nici adeptii sistemului Varga, deoarece punerea sa în practică ridică numeroase probleme.

Pe de o parte, folosirea ei presupune o pregătire lingvistică în cadru instituționalizat, pe care majoritatea vorbitorilor nu o au, deoarece deocamdată în Ungaria nu există pregătire specială pentru profesorii care predau graiurile băieșe. În general, vorbitorii nu știu ce fel de sunet este omis dintr-un anumit cuvânt sau în ce s-a transformat. Pe de altă parte, confuzia este sporită și de faptul că cele două cuvinte folosite ca exemple în instrucțiunile de la începutul volumului – *ácicã (i)nlontru* ‘încălzește – o încăpere’ din băiașă și **búsu(l)jon* ‘să se întristeze’ din maghiară – nu prezintă analogii din mai multe puncte de vedere. În cuvintele ungurești *búsuljon* ‘să se întristeze’, *kéküljön* ‘să devină albastru’, *éljen* ‘să trăiască’ are loc o asimilare totală (*l*-asimilare: [-lj-] → [-jj-]). Regula se aplică în mod obligatoriu în cazul cuvântului cu sufix luat ca exemplu, pe când în cazul cuvintelor compuse pronunția este opțională, de exemplu, *eljön*, *hiteljuttatás* etc. [-lj-] ~ [-jj-] (É. Kiss et al. 2003: 339). Expresia băiașă însă este un exemplu de afereză, des întâlnită în vorbirea obișnuită, dar fără a avea caracter obligatoriu. Aceasta denotă faptul că metoda folosirii parantezelor nu reprezintă o soluție pentru asimilare: cuvântul **búsu(l)jon* – la care se face referință – nu se pronunță ***búsujon* (Varga 1997: 4).

Vorbitorul nu știe cu exactitate când un cuvânt abreviat poate fi considerat element relexicalizat și când este vorba de contopire, adică dacă forma abreviată a cuvântului provine dintr-o formă lungă – de exemplu: [ɛ: gin'dʒesk] ‘eu cred că’ provine din **(áj)e gîndzsészk ori *(áháj)e gîndzsészk* sau **e* înseamnă deja relexicalizare. Pe de altă parte, *šins sùce* ‘cinci sute’ poate lua forme ca **sin(s) szutyé*, **sins szutyé* sau chiar și **sin szutyé*, mai ales dacă avem în vedere faptul că [ʃa:spɾəzɛɕ] ‘șaisprezece’ poate fi scris *sászpes*, *sászszprăzes* (V 77b) sau chiar *sászszprăzes* (V 213b). Răspunsul la întrebare poate fi găsit în dicționar: *sins szucsé* (V 78b, 194b). Astfel afereza este marcată în primul exemplu, dar nu și în al doilea.

În cazul epentezei, fenomenul este exact invers. Deoarece nu există nicio instanță care să vegheze asupra respectării ortografiei codificate băieșe, așa cum nu există nici reguli ortografice, cum putem ști care element este „original” și care „derivat” sau care sunet este epenteză și omiterea căruia este afereză? În cazul cuvântului [optəsprəzɛɕ] ‘optsprezece’, pe care Varga îl prezintă fără epenteză, sub două forme, *optszpes*, respectiv *optszprăzes* (V 66b), dacă pronunția este **optăszprăzesj*, forma presupusă ar putea oscila între **opt(ă)szprăzes* și **optăszprăzes*. Această problemă atinge și limba română, deoarece ortografia nu ia în considerare epenteza. Potrivit ortografiei în vigoare, forma *optsprezece*

este singura corectă (DOR 2002), în timp ce înainte doar cea scrisă cu cratimă era acceptată. Potrivit Scriban (1939), *opt-spre-zece* (cf. Moldova și Transilvania *opt-spre-ce*) este corect, iar în limba vorbită se foloseau și alte forme, cum ar fi *optspezece*, *optisprezece*, *optusprezece*, *optăsprezece*, precum și variantele lor scurte *optșpe*, *optușpe*, *optișpe*, precum și *optășpe* etc.

În dicționarul Varga, verbele ce ridică probleme speciale sunt cele cu prefixe verbale moștenite din latină sau preluate din slavă, mai ales în ceea ce privește verbe reflexive. În cazul în care prefixul este evident pentru autor, îl scrie separat, în caz contrar, împreună. De exemplu, **sză (i)n lărgă* ‘se lărgeste’, **sză (i)n mărită* ‘se mărită’ (V 81a), însă **sză (i)nbunyescsé* ‘se împacă’ (V 80b); dar numeroase verbe sunt menționate de două-trei ori, ca de exemplu **sză în kälzescsé* ‘se încălzește’ (V 85a) ~ **sză (i)nkälzescsé* (V 80a) ~ **sză (i)n kälzescsé* (V 81a). Verbele fără pronume reflexive sunt însă întotdeauna scrise împreună: cf. *înbunyescsé* ‘împacă (pe cineva)’ (V 38a), *înkälzescsé* ‘încălzește (o încăpere)’ (V 39a). Pe de altă parte, prefixele *dáz-/dász-/däs-* (< latină *dis-*) sunt întotdeauna scrise împreună, atât la verbele mediale, cât și la cele de acțiune, chiar dacă antecedentele morfologice pot fi clar stabilite; de exemplu **sză dāzgulescsé* ‘se golește’ < *gol* (gol) (pentru detalii, vezi Táló 2008: 76–77).

Fenomenele sandhi ridică cele mai multe probleme privind folosirea parantezelor. O problemă specială o reprezintă faptul că, dacă în caz de sandhi nu apare $\check{a}+\check{a}$ ($V_1+V_2 \rightarrow V_1$), ex. *primávrá-jrá* ‘era primăvară’ sau $u+\acute{a}$ ($V_1+V_2 \rightarrow V_3$), ex. *n-áve* ‘n-aveam’, în schimb apare $\check{a}+o+i$ ($V_1+V_2+V_3 \rightarrow V_2$) ex. *sz-o-ntunyríkat* ‘s-a întunecat’ (< *sză o întunyríkat*, având ca rezultat ***sz(ă) o (i)ntunyríkat?*), o a treia vocală ($V_1+V_2 \rightarrow V_3$), ex. $o+i \rightarrow u$, pl. *u-ntribát* ‘a întreat’ (< *o întribat* cf. $o+i \rightarrow o$, iar la Orsós *o-ntribát*), deoarece în locul unui singur grafem ar trebui marcate două omise, ca în cuvântul ***búsu(l)jon*, menționat deja. Fenomenul nu are o rezolvare optimă în cadrul sistemului, ca, de altfel, nici exemplele paralele: Orsós *m-apukát* ‘m-a apucat/prins pe mine’, *n-ahuzít* ‘nu a auzit’, *k-aje* ‘cu aceea’ etc. Și adepții ortografiei Varga sunt conștienți de acest lucru, drept care nu mai marchează fenomenul sandhi, ci recurg la forma completă; de exemplu, Varga *o áhuzít* cf. Orsós *ahuzít* ‘a auzit’, îndepărtând și mai mult limba vorbită de cea scrisă.

Se impune întrebarea teoretică: de ce este necesară marcarea sunetelor nepronunțate dacă vorbitorul folosește forma simplificată și nu dorește să reconstruiască textul completându-l cu sunetele omise? În plus, un text înțesat de paranteze cu greu și-ar putea îndeplini funcția inițială, distrugând total imaginea scrisului. Din păcate, Varga nu prezintă o soluție în acest sens, deoarece textele scrise sau lectorate de ea nu conțin afereze. Una dintre posibilele cauze

poate fi intenția de a crea un stil literar băiaș. Această idee este însă contrazisă de faptul că în limba română literară – chiar dacă în măsură mult mai mică decât în băiașa vorbită – afereza și marcarea acesteia sunt frecvente.

3 Răspândirea ortografiilor practice

Numărul publicațiilor în graiurile băieșe din Ungria este foarte modest, chiar dacă luăm în considerare și publicațiile maghiare care conțin elemente de grai băieș. În decursul cercetării mele, am încercat să inventariez toate publicațiile din Ungaria apărute până în 2012. Considerând materialele în grai băieș și pe cele în care apar doar câteva propoziții corelate, numărul lor abia depășește o sută. În totalitate, putem spune că, dintre materialele accesibile, 60 folosesc ortografia Orsós (59%), 22, Varga (22%), iar 19 (19%) folosesc ortografii de alt tip. Este evident și faptul că raportul folosirii ortografiei Orsós este – de la apariție – în continuă creștere (vezi fig. 1).

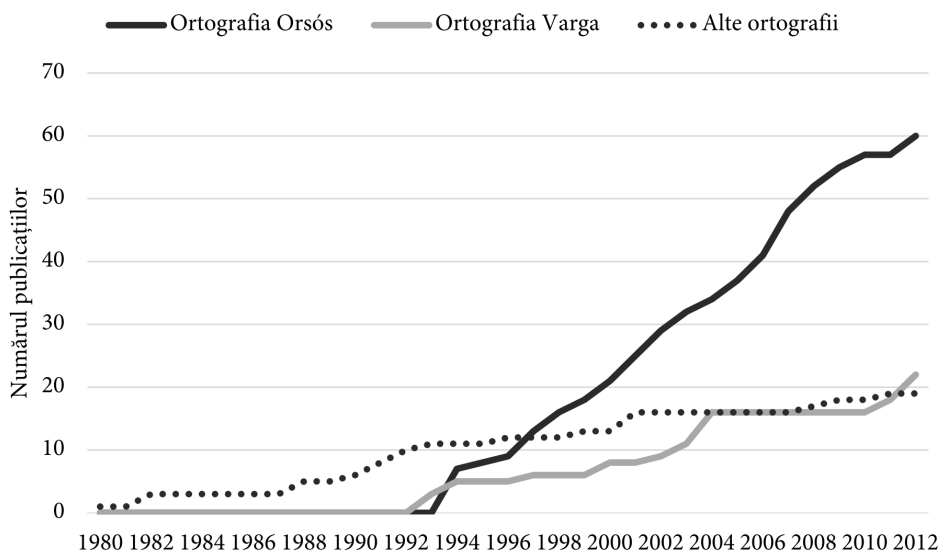


Fig. 1: Răspândirea ortografiilor practice băieșe în Ungaria ($n = 101$)

Publicațiile trebuie însă examinate și altfel: ignorând articolele de ziar, deoarece ziarele în care au apărut au tiraj mic. Sunt greu de găsit și în arhive, iar pe internet aproape de loc. (vezi fig. 2)

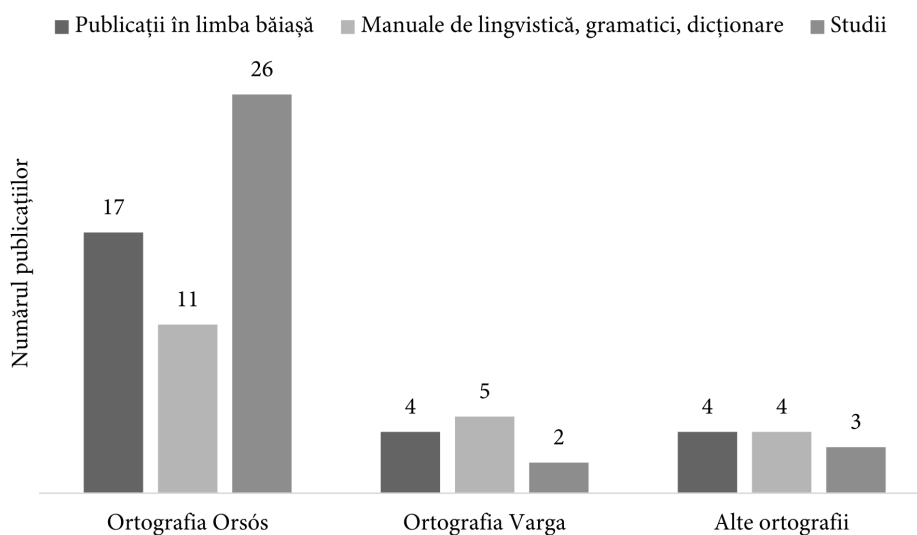


Fig. 2: Specificul publicațiilor după tipurile de ortografie folosite ($n = 76$)

Graficul arată clar că procentul de folosire a ortografiei Varga scade în mod drastic dacă ignorăm articolele de ziar, precum și faptul că articolele științifice folosesc, aproape în exclusivitate, ortografia Orsós. Dacă însă examinăm și în ce măsură răspândirea unui tip de ortografie este influențată de faptul că autorii folosesc propriul lor sistem, imaginea este deja mult mai echilibrată (vezi fig. 3). De fapt, răspândirea unui anumit sistem depinde de punctul de vedere pe care îl adoptăm. Pe de altă parte, experiența arată că acei vorbitori de băieșă care nu au învățat limba în cadru instituționalizat nu au avut ocazia să cunoască ortografiile normalizate, nu le învață și nu le folosesc, aplicând o ortografie spontană în locul acestora.

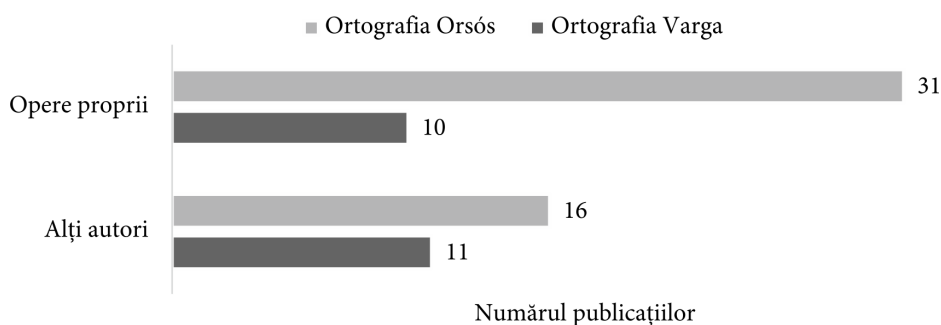


Fig. 3: Raportul ortografiilor în funcție de creatorii lore ($n = 68$)

4 Greșeli de tipar

Ortografiile băieșe abundă în erori, în urma cărora semnele diacritice apar greșit marcate sau chiar lipsesc. Acest lucru se întâmplă des în cazul limbilor minoritare. În mod frecvent, în locul „căciulii“ de deasupra lui *a*, în cazul literei *ă*, apar trema sau tilda (cf. Varga 1994a,b; Orsós 2000). Mai apare și accentul circumflex *â*, de exemplu în caietul adiacent CD-ului lui Kanizsa Csillagai *Foku drákuluj* (*Focul dracului*), sau accentul apare chiar separat (pe deasupra și greșit, cu accent circumflex): ex. **ă*șzrá ‘erau’, **ci*âgânkâ-c ‘soția ta’ etc. Accentul circumflex se poate ușor confunda cu breve-ul, *ă* ↔ *â*. Apar greșeli și în cazul scrisului de mână, nu numai al tipăriturilor (vezi fig. 4). Inscricția de pe fațadă, în baza sunetului {ty} poate fi identificată în mod clar cu ortografia Orsós, însă în loc de „căciula“ de pe *ă* apare, în ambele cazuri, tilda.



Fig. 4: Kásză dásztyisză – inscripția „Casă deschisă“ în Gilvánfa, jud. Baranya (2013, fotografia autorului)

5 Folosirea electronică a ortografiilor băieșe

Unul dintre principalele obstacole în calea folosirii graiurilor băieșe în format electronic este lipsa diacriticelor de pe tastatură. Indiferent de ortografia folosită, Orsós sau Varga, pe lângă literele maghiare, caracterele {ă, î} trebuie inserate manual în text sau, după descărcarea tastaturii românești, trebuie schimbat în permanență între cele două. E mult mai simplu și mai rapid ca aceste două litere să fie schimbate ulterior cu o singură comandă. Metoda aceasta însă se poate folosi doar în cazul editării textului, nu și al trimiterii de mesaje sau al aplicațiilor pe internet. În cazul anumitor dispozitive mobile, de asemenea, caracterele {ă, î} nu se pot folosi în mod automat. În acest fel, timpul dedicat introducerii textelor se mărește considerabil, poate deveni chiar și de douăzeci de ori mai mare, în comparație cu ortografia spontană. Tipurile de ortografie elaborate devin astfel total necompetitive.

6 Prognoză

Viitorul sistemelor ortografice poate fi influențat de câțiva factori previzibili. Cu toate că, în decursul timpului, variabilitatea va avea tendință degresivă și ortografia Orsós va fi cea mai răspândită, câte o carte sau un manual care devin accesibile la scară largă pot asigura supraviețuirea ortografiei Varga o anumită perioadă de timp, iar tendința se poate chiar modifica. În același timp, suntem martorii unei accentuate schimbări a limbii vorbite. În afara generației vârstnice, care vorbește limba într-un procent foarte redus, doar câteva persoane reinvață acum limba în mod instituționalizat, însă competența lor lingvistică include un vocabular redus. Pe de altă parte, este foarte probabil ca și vorbitorii altor dialecte băieșe, din alte comunități, să înceapă să își redea în scris propriile variante, iar opțiunea pentru o anumită normă nu poate fi prevăzută.

Imaginea este nuanțată și mai mult datorită faptului că Anna Orsós și László Kálmán au introdus un nou sistem ortografic în volumul elaborat împreună, intitulat *Beás nyelvtan (Gramatică băiașă)*, apărut în 2009. Cu toate că mulți consideră că ortografia Orsós & Kálmán a fost creată în exclusivitate în scop științific, iar autorii, în volum, sugerează trecerea completă la acest sistem (cf. Orsós & Kálmán 2009: 9), acesta încă nu a început să fie folosit, iar Anna Orsós folosește în continuare propriul sistem elaborat anterior (Arató & Gúti 2015: 147–148).

7 Concluzii

Publicul vizat de publicații analizate sunt elevi care învață limba, studenți și, într-o măsură mai mică, copii. Mai mulți autori așteaptă probabil confirmarea faptului că limba și ortografia folosite sunt corecte, de la persoanele în vârstă din comunitate, cu toate că scrierea diferită de cea maghiară pune cele mai multe probleme tocmai adulților; copiii învață cu ușurință orice fel de codificare logică deja confirmată în practică (ex. maghiară–engleză, maghiară–română, dar chiar și mongolă–chineză, arabă–rusă etc.).

Ortografilor băieșe le lipsesc, până în ziua de azi, regulile de bază, cum ar fi regulile de silabisire și de despărțire a cuvintelor în silabe, scrierea cu majuscule și minuscule, regulile de punctuație, ortografierea cuvintelor împrumutate și a neologismelor, regulile de folosire a cratimei, de scriere a substantivelor proprii, a sărbătorilor, a epocilor istorice importante, a numeralelor, a acronimelor și abrevierilor etc. O ortografie adecvată poate elimina multe neînțelegeri, fără ea, în schimb, textul poate deveni confuz, ambiguu sau chiar ilizibil. Scrierea împreună sau separat a anumitor cuvinte poate face distincția între înțelesul cuvintelor. De exemplu, *îndăcē* ‘îngheață’, cf. *în dăcē* ‘în ger’ sau *odūs pēšce* ‘a adus pește’, cf. *o duspēšce* ‘sau frământă (aluat)’. Putem aoferi și exemple din limba română: *îndepărtare* cf. *în depărtare*.

Cercetările graiurilor băieșe efectuate în Croația, respectiv Serbia, care au luat anvergură în ultimii ani, își urmează propriile direcții; ortografiile practice și științifice ale acestor graiuri diferă de cele din Ungaria, dar prezintă o eterogenitate accentuată chiar și în interiorul grupurilor. Însă o problemă mai mare este numărul redus de publicații în grai băieș, ce are la bază educația deficitară la nivel preșcolar și școlar și, într-o ultimă instanță, pierderea totală a limbii. Pentru a stopa acest proces, o ortografie consecventă și consistentă ar reprezenta un punct de pornire adecvat, însă practic ar fi necesare măsuri sociale și o politică lingvistică mult mai eficiente.

Bibliografie

- Arató, M. (2012): A romani nyelv helyesírásának fejlődése és sztenderdizációs problémái. In: F. Trendl & T. Cserti Csapó (eds.) „Romológia akkor és most“ – romológusok első szakmai konferenciája (Konferenciakötet) (*Gypsy Studies – Konferenciák 28.*). Pécs: Pécsi Tudományegyetem, Bölcsészettudományi Kar Neveléstudományi Intézet, Romológia és Nevelésszociológia Tanszék. 32–44.
- Arató, M. & E. Gúti (2015): Gondolatok a beás nyelvi korpusztervezésről, különös tekintettel a helyesírás-tervezésre. In: G. Kiss (ed.): *Világ és nyelv szenvedéllyel – Köszöntő kötet Geecső Tamás 60. születésnapjára. Segédkönyvek a nyelvészet tanulmányozásához 174.* Budapest: Tinta Könyvkiadó. 145–150.
- Blažeka, Đ. & I. Nyomárkai & E. Rácz (2009): *Mura menti horvát tájszótár. Rjecnik pomurskih hrvata.* Budapest: Tinta Könyvkiadó.
- Coulmas, F. (2003): *Writing Systems. An Introduction to their linguistic analysis.* Cambridge: Cambridge University Press.
- DOR = *Dicționar ortografic al limbii române.* București: Colectiv, Editura Litera Internațional.
- É. Kiss, K., F. Kiefer & P. Siptár (2003): *Új magyar nyelvtan.* Budapest: Osiris Kiadó.
- Gadó, Szilvia (2000): Magyarul mondd, anyu! A beás nyelv nyelvészeti és nyelvökölógiai helyzetéről. *Iskolakultúra* 10: 34–48.
- Gidáné Orsós, E. (2000): *Pamacș az iskolába indul. Pamacș șă purnyescșe în șkulă.* Piliscsaba: Konsept-H.
- Gidáné Orsós, E. & G. Lantos (2002): *Minukă: puvescșe đă cigány pă lyimbă đă băjás și đă ungurj. Minúka: Cigány mesék beás és magyar nyelven.* Pisu: Univerzită đă Scșijituré đă Pisu, Ínsztitut đă Ínvăcătură đă Mésçsérj.
- Gósy, M. (2004): *Fonetika, a beszéd tudománya.* Budapest: Osiris Kiadó.
- Konrád, I. (2000): *Versfordítások.* Manuscript.
- Kovalcsik, K. (1988): A beás cigány népzene szisztematikus gyűjtésének első tapasztalatai. In: *Zenetudományi dolgozatok.* Budapest: Magyar Tudományos Akadémia, Zenetudományi Intézet. 215–231.
- Kovalcsik, K. (1994a): *Florilye đă primăváră. Tavaszı virágok I. kötet.* Pécs: Gandhi Közalapítványi Gimnázium és Kollégium.
- Kovalcsik, K. (1994b): *Florilye đă primăváră. Tavaszı virágok II. kötet.* Pécs: Gandhi Közalapítványi Gimnázium és Kollégium.
- Kovalcsik, K. & A. Orsós (1994): *Fátá ku păru đă ar. Az aranyhajú lány I. Beás cigány iskolai népmesegyűjtemény.* Pécs: Gandhi Közalapítványi Gimnázium és Kollégium.

- KSH = Központi Statisztikai Hivatal (2011a): *Īntribálă dă csiny. Népszámlálás 2011*. Budapest.
- KSH = Központi Statisztikai Hivatal (2011b): *Īntribálă dă kásză. Népszámlálás 2011*. Budapest.
- Nádasdy, Á. (2003): *Miért változik a nyelv? Előadás a Mindentudás Egyetemén*. III. Szemeszter, November 17, 2003.
- Nemes, G. (2012): *Băjsescsė. Irkă dă lukru 1*. Budapest: CROATICA Nonprofit Kft.
- Nemes, G. (2012): *Băjsescsė. Irkă dă lukru 2*. Budapest: CROATICA Nonprofit Kft.
- Nemes, G. (2012): *Băjsescsė. Kenyvė 1*. Budapest: CROATICA Nonprofit Kft.
- Nemes, G. (2012): *Băjsescsė. Kenyvė 2*. Budapest: CROATICA Nonprofit Kft.
- O = Orsós, A. (1999): *Magyar–beás kéziszótár. Vorbė dă ungur*. Kaposvár: Csonkai Vitéz Mihály Tanítóképző Főiskola.
- Orsós, A. (1998): *Fátă ku păru dă ar – Az aranyhajú lány II. Beás cigány iskolai népmesegyűjtemény*. Pécs: Gandhi Gimnázium.
- Orsós, A. (2000): A beás nyelv írásbeliségéről. In: K. Forray R. (ed.): *Romológia – Ciganológia*. Pécs: Dialógus Campus Kiadó. 185–206.
- Orsós, A. (2002): *Beás nyelvkönyv. Pă lyimbă băjásilor* (harmadik, javított kiadás). Kaposvár: Dávid Oktatói és Kiadó Bt.
- Orsós, A. (2003): *Beás–magyar kisszótár. Vorbė dă băjás*. Kaposvár: Dávid Kiadó.
- Orsós, A. (2005): *Felkészülési segédanyag a Profex nyelvvizsgaközpont beás nyelvvizsgájához – CD melléklettel - hangzó anyag és mintatesztek megoldásokkal*. Pécs: Pécsi Tudományegyetem, Bölcsészettudományi Kar Neveléstudományi Intézet, Romológia és Nevelésszociológia Tanszék.
- Orsós, A. (2006): *Lă șă șfătăszkă dăp–ăsztă și pésty*. Pécs: Pécsi Tudományegyetem BTK Neveléstudományi Intézet, Romológia és Nevelésszociológia Tanszék & PROFUNDA Könyvek.
- Orsós, A. (2012): A beás írás, helyesírás története. In: Z. Beck & T. Cserti Csapó (eds.): *“FONTOSPONT a Hegyhát ifjúsági életében” projektkötet (Gypsy Studies – Cigány Tanulmányok 27.)*. Pécs: Pécsi Tudományegyetem, Bölcsészettudományi Kar Neveléstudományi Intézet, Romológia és Nevelésszociológia Tanszék & Sásd Város Önkormányzata. 75–87.
- Orsós A. & L. Kálmán (2009): *Beás nyelvtan*. Budapest: MTA Nyelvtudományi Intézet, Tinta Könyvkiadó.
- Papp, Gy. (1980): *Segédanyag beás cigány gyermekek magyar nyelvi kommunikációs készségének fejlesztésére. Tanulmányok a Janus Pannonius Tudományegyetem Tanárképző Kar cigánykutató munkacsoportjának vizsgálataiból II*. Pécs: JPTE Tanárképző Főiskola.

- Papp, Gy. (1982): *A beás cigányok román nyelvjárása. Tanulmányok a Janus Pannonius Tudományegyetem Tanárképző Kar cigánykutató munkacsoportjának vizsgálataiból V.* Pécs: JPTE Tanárképző Főiskola.
- Rosenberg, M. (2018): Bánáti eredetű hibrid létigék a beás nyelvváltozatokban. In: J. Dombi, J. Farkas & E. Gúti (eds.): *Asszimetrikus kommunikáció – asszimetrikus viszonyok. A XXVI. MANYE Kongresszus konferenciakötete.* Pécs: Szak Kiadó. 1087–1105.
- Scriban, A. (1939): *Dicționarul limbii românești (Etimologii, înțelesuri, exemple, citațiuni, arhaizme, neologizme, provincialisme).* Iași: Editura „Presa Bună”.
- Stanojčić, Ž. & L. Popović (2000): *Gramatika srpskog jezika za I, II, III i IV razred srednje škole.* Beograd: Zavod za udžbenike i nastavna sredstva.
- Tálos, E. (2008): *A beás grammatikairás problémái.* Manuscript.
- V = Varga, I. (1997): *Beás–magyar, magyar–beás szótár.* Pilisvörösvár: Konsept-H Kiadó.
- Varga, I. (1993): Un pik den treje se pucsec umiri. *Amaro Drom* III/9: 31.
- Varga, I. (1994): Csár un pik. *Amaro Drom* III/12: 31.

IUVENILIA

L'opera “regina” di Lorenzo Spirito Gualtieri: analisi della tradizione testuale dell'*Altro Marte*

Chiara Passeri

Università per Stranieri di Perugia

passeri.chiara@hotmail.com

Abstract

This paper provides an overview of the historical context in which Lorenzo Spirito Gualtieri lived and worked as a public official, as a copyist and illuminator, and as an author. The second part of the article focuses on his literary output, paying a special attention to his largest work: the *Altro Marte*. This study provides new insights into the textual tradition of the *Altro Marte*, throwing light on the history of the witnesses and trying to explain the manner in which Gualtieri worked and spread his poem.

1 Cenni biografici

A Perugia, nella seconda metà del XV secolo, si colloca l'eccentrica figura di Lorenzo Spirito Gualtieri: soldato, funzionario pubblico, poeta e amanuense. “Figura di assoluto rilievo, di fascino inconsueto”,¹ secondo il parere di Roberto Pasanisi; “il letterato e il poeta umbro in volgare più notevole del Quattrocento”,² lo ha definito Ignazio Baldelli. Abd-El-Kader Salza, che del poeta perugino si occupò agli inizi del secolo scorso, pur riconoscendo i limiti della tecnica poetica dello Spirito, parlò di “una figura originale ed attraente nella letteratura

¹ R. Pasanisi: ‘Lorenzo Spirito: note sulla possibile data di nascita e sul nome. Due questioni preliminari sul Gualtieri’, *Annali dell'Istituto universitario Orientale di Napoli. Sezione Romanza* 31, 1, 1989: 211–220, p. 211.

² I. Baldelli: ‘L'umanesimo volgare in Umbria’, in: *L'umanesimo umbro. Atti del IX Convegno di Studi umbri. Gubbio, 22–23 settembre 1974*, Gubbio: Centro di Studi Umbri, 1977: 67–85, p. 78.

perugina”.³ Tralasciando gli elogi degli eruditi sei-settecenteschi, mossi da uno spirito d’amor patrio, i giudizi degli studiosi moderni confermano che, pur non collocandosi fra le più alte figure del Parnaso italiano, Gualtieri fu di fatto il principale letterato che scrisse in volgare a Perugia e forse in Umbria nel Quattrocento, ma resta ancora poco noto al di fuori delle mura cittadine e del lavoro degli specialisti.

Degna di rilievo è l’immagine che di Lorenzo Spirito è venuta delineandosi negli ultimi decenni, grazie alle ricerche che lo hanno riguardato, portando alla luce – e ancora non appieno – una personalità versatile e multiforme, intensamente calata nella vita pubblica cittadina. La data di nascita dello Spirito, dedotta da indicazioni interne alle sue opere, è stata ampiamente dibattuta⁴ e può collocarsi approssimativamente fra il 1422 e il 1425. Figlio di un apprezzato notaio perugino, ser Cipriano Gualtieri, ebbe con ogni probabilità una formazione di tipo umanistico e fu avviato da “giovinecto” al mestiere delle armi; lo stesso Spirito racconta di aver assistito – ma non è chiaro se da spettatore o se partecipò effettivamente alla battaglia – alla presa di Assisi del 1442 ad opera di Niccolò Piccinino:

E maggiore e minore e d’ogne grado
andarono ad Asese volonthiere,
per darlo la pegior volta dil dado,
con numer d’infiniti balestriere
e con altri arme molti homini assay
ad siquitar dil papa le bandiere,
a sostener con gioia e pene e guay
et io mi ni ricordo, giovinecto,
che ’n compagnia dil mio padre v’andai;
io viddi il popul d’Asese restrecto
dal capitano e sempre, a giorno a giorno,
teneva la città com più difecto.⁵

³ A. Salza: ‘Lorenzo Spirito Gualtieri, rimatore e venturiere perugino del secolo XV’, in: *Raccolta di studii critici dedicata ad Alessandro D’Ancona*, Firenze: Barbera, 1901: 277–294, p. 278.

⁴ Il più recente studio biografico si deve a G. Arbizzoni: ‘Gualtieri, Lorenzo (Lorenzo Spirito)’, in: *Dizionario Biografico degli Italiani*, Roma: Istituto della Enciclopedia Italiana fondata da Giovanni Treccani 60, 2003: 208–212, p. 208. In precedenza, tuttavia, discussero dell’argomento M. Iraci: *Lorenzo Spirito Gualtieri*, Foligno: Campitelli, 1912: 23–27; A. Salza: ‘Lorenzo Spirito Gualtieri...’, *op.cit.*: 279–282; R. Pasanisi: *Lorenzo Spirito: note sulla possibile data di nascita...*, *op.cit.*: 211–218.

⁵ Lorenzo Spirito Gualtieri: *Altro Marte*, cap. LXVI, vv. 82–93. Cito dal testo dell’edizione

Sotto il comando forse di Niccolò Piccinino, sicuramente al seguito del più noto dei suoi figli, Jacopo, militò Gualtieri; ebbe contatti diretti con la famiglia di condottieri, tanto che è stato ipotizzato che lo Spirito fosse lo storiografo stipendiato di Jacopo,⁶ ultimo capitano della compagnia di soldati originariamente guidata da Braccio Fortebracci, i bracceschi. Nel capitolo in morte di Jacopo Piccinino, *Sforzami sdegno, amore, giustizia et ira*, pubblicato in apertura dell'edizione dell'*Altro Marte* uscita a Vicenza nel 1489, vengono narrati gli ultimi mesi di vita del condottiero e il viaggio intrapreso prima alla volta di Milano alla corte di Francesco Sforza e in seguito verso Napoli, dove fu inizialmente accolto dal re Ferdinando d'Aragona, ma poi fu fatto imprigionare a Castelnuovo e ucciso nel luglio del 1465. Gualtieri dichiara di essere stato al fianco del condottiero per una parte del viaggio:

Dopo tre giorni, el benigno signore
l'acompañò per Po presso ad Argenta,
dove s'alicenciaro con grande amore;
el conte, puoi, coll'anima contenta
a Llugo venne la sequente sera
con tanto honor che ancora mi ramenta.
Puoi in Faenza con allegra cera
fu recevuto dal signore Extorre:
io lo scrivo, ch'io el so, ché presente era.⁷

Lo Spirito fece parte anche dell'*entourage* della potente famiglia perugina dei Baglioni, che per anni di fatto governò la città attraverso la rete di appoggi e conoscenze che aveva intessuto. Alla corte baglionesca, situata in un maestoso palazzo che dominava la città dal colle Landone, in cui Braccio Baglioni fece dipingere i ritratti degli uomini illustri di Perugia, per i quali l'umanista Francesco Maturanzio scrisse quattordici epitaffi,⁸ lo Spirito poté incontrare gli altri intellettuali che, come lui, si riunivano per feste, letture e celebrazioni

realizzata per la mia tesi di Dottorato di Ricerca in Scienze letterarie, librerie, linguistiche e della comunicazione internazionale, indirizzo in Scienze linguistiche e filologiche, presso l'Università per Stranieri di Perugia: C. Passeri: *L'“Altro Marte” di Lorenzo Spirito Gualtieri. Indagine sulla tradizione e proposta di edizione* (docente guida prof. Daniele Piccini); per le informazioni sulla collazione dei testi cfr. *infra*.

⁶ A. Salza: 'Lorenzo Spirito Gualtieri...', *op.cit.*: 287.

⁷ Lorenzo Spirito Gualtieri: *Sforzami sdegno, amore, giustizia et ira*, vv. 184–192.

⁸ Cfr. nota 55.

pubbliche, come quella promossa da Braccio per onorare la bella Margherita Montesperelli nel 1460, a cui prese parte anche Lorenzo.⁹ Ma in città lo Spirito avviò anche una carriera fatta di cariche pubbliche più o meno importanti, di cui resta un'ampia documentazione d'archivio: nel secondo semestre del 1458 fu nominato capitano della guardia del palazzo dei priori¹⁰ e nello stesso periodo si recò in visita al duca di Milano con il seguito di Braccio Baglioni.¹¹ Nel 1464 divenne ufficiale dell'armario¹² e successivamente ufficiale di custodia,¹³ carica nuovamente ricoperta nel 1470,¹⁴ lo stesso anno accompagnò Rodolfo Baglioni in un'ambasceria a Firenze.¹⁵ Nel 1472 fu priore per un bimestre¹⁶ e, in seguito, raggiunse quello che fu forse l'apice del suo *cursus honorum*, divenendo podestà di Tolentino, come informa in un suo manoscritto.¹⁷ Nel dicembre del 1473 parlò in qualità di camerlengo in un'adunanza che si tenne su una disputa relativa alla reliquia del Sant'Anello, e durante la quale prese la parola dopo il console Ranaldo di Rustico e Braccio Baglioni.¹⁸ Un altro importante incarico gli venne affidato nel maggio del 1479, quando fu inviato a Venezia per presentare al doge una petizione relativa alla tratta di sale per Perugia.¹⁹ Fu nuovamente priore nel 1480, nel 1485 e nel 1488:²⁰ negli stessi anni fu eletto nel consiglio dei camerlenghi (1481)²¹ ed entrò a far parte della Camera dei Conservatori della Moneta (1482) come copista delle registrazioni dei debitori arretrati del sussidio

⁹ O. Scalvanti: 'Cronaca di Pietro Angelo di Giovanni', *Bollettino della regia Deputazione di Storia patria per l'Umbria* 4, 1898: 303-400, pp. 389-390.

¹⁰ Perugia, Archivio di Stato (d'ora in poi ASPg), *Archivio Storico del Comune di Perugia* (d'ora in poi ASCP), *Offici*, 10, c. 24r.

¹¹ O. Scalvanti: 'Cronaca di Pietro Angelo di Giovanni', *op.cit.*: 348.

¹² ASPg, ASCP, *Offici*, 10, c. 75v.

¹³ ASPg, ASCP, *Offici*, 10, c. 80r; ASPg, ASCP, *Consigli e riformanze*, 100, c. 80v.

¹⁴ ASPg, ASCP, *Consigli e riformanze*, 106, c. 90r.

¹⁵ O. Scalvanti: 'Cronaca perugina inedita di Pietro Angelo di Giovanni (già detta del Graziani)', *Bollettino della regia Deputazione di Storia patria per l'Umbria* 9, 1903: 27-113, p. 69.

¹⁶ ASPg, ASCP, *Consigli e riformanze*, 108, c. 1r.

¹⁷ Perugia, Biblioteca comunale Augusta (d'ora in poi BAP), ms. D 5 (187), c. 234v: si tratta dell'ultimo autografo datato dell'*Altro Marte*.

¹⁸ O. Scalvanti: 'Cronaca perugina inedita di Pietro Angelo di Giovanni (già detta del Graziani)', *op.cit.*: 86.

¹⁹ ASPg, ASCP, *Consigli e riformanze*, 115, cc. 51v-52rv.

²⁰ Rispettivamente: ASPg, ASCP, *Consigli e riformanze*, 116, c. 43r; *ibid.*, 119, c. 71r; *ibid.*, 120, c. 91r.

²¹ Ho reperito la notizia in ASPg, ASCP, *Consigli e riformanze*, 117, c. 18v.

focolare, lavoro per cui redasse alcuni registri, oggi conservati presso l'Archivio di Stato di Perugia.²² Nel 1483 fu uno dei due soprastanti alla costruzione di un pozzo nella piazzetta di San Silvestro,²³ mentre nel 1485 assunse la carica che mantenne fino alla morte, divenendo esecutore fiscale del comune.²⁴ Un'ultima curiosità relativa alla vita di Lorenzo Spirito e che coinvolse anche il fratello Niccolò è stata da me rintracciata fra la documentazione d'archivio, che attesta una grande *iactura* che colpì i due Gualtieri nel 1492, quando le loro case, adiacenti e situate in Porta San Pietro (uno dei cinque rioni in cui era suddivisa anticamente la città) andarono distrutte in un grande incendio. Lorenzo chiese al consiglio dei priori un risarcimento per ricostruire le due abitazioni, che venne loro concesso per la somma di trecento fiorini.²⁵ Il 1° maggio 1496 lo Spirito morì.²⁶

2 L'impegno letterario

Parallelamente agli incarichi di pubblico funzionario Gualtieri lavorò alle proprie opere letterarie, conservate tutte in forma autografa, ad eccezione del lamento in capitoli ternari intitolato *Il Pubblico o Il lamento di Perugia*, in cui viene denunciata la crisi delle istituzioni cittadine e della moralità pubblica, afflitta dal morbo del denaro e del potere, su cui deve tornare a trionfare la virtù, unica vera nobiltà dell'uomo. La tematica amorosa prevale invece nella *Fenice*, poemetto acefalo in cui viene celebrata la donna amata che dà il titolo all'opera,²⁷ esemplato sulla falsariga dei *Trionfi* di Petrarca. Nello stesso manoscritto contenente la *Fenice*, il codice H 64 (579) della Biblioteca Augusta di Perugia, si trova la prima redazione autografa del *Canzoniere*, costituita da 218 componimenti; la seconda e più ampia stesura dell'opera è oggi conservata presso la Biblioteca Classense di Ravenna nel manoscritto 232, in cui il numero dei testi sale a 582.²⁸

²² I due registri in questione, insieme ad alcune annotazioni di mano dello Spirito presenti in altri due libri del primo semestre del 1494, furono individuati e segnalati da G. Cecchini: 'Gli ultimi autografi di Lorenzo Spirito', *Perusia, rivista d'arte, cultura e turismo*, luglio 1952: 3-4.

²³ Ho individuato la notizia in ASPg, ASCP, *Consigli e riformanze*, 118, c. 41v.

²⁴ ASPg, ASCP, *Consigli e riformanze*, 119, c. 67r.

²⁵ ASPg, ASCP, *Consigli e riformanze*, 121, c. 105v-106r.

²⁶ ASPg, *Ex Congregazione di carità, Ospedale di S. Maria della Misericordia*, Misc. 5, c. 2v; BAP, ms. 1343, pp. 255-256 (num. ant.).

²⁷ Cfr. R. Pasanisi: 'Lorenzo Spirito e la sua "Finice"', *Esperienze letterarie* 15, 2, 1990: 83-96.

²⁸ Cfr. D. Piccini: 'Lorenzo Spirito Gualtieri', in: A. Comboni & T. Zanato (eds.): *Atlante dei canzonieri in volgare del Quattrocento*, Firenze: SISMEL - Edizioni del Galluzzo, 2017: 556-564.

Lo Spirito si cimentò anche in un esercizio di volgarizzamento, volgendo in terzine i libri XI–XV delle *Metamorfosi* di Ovidio, conservate nel manoscritto XIII F 35 della Biblioteca Nazionale ‘Vittorio Emanuele III’ di Napoli;²⁹ stampata a Perugia il 23 novembre 1519 da Girolamo Cartolari e Bianchino del Leone,³⁰ costituisce la prima traduzione in versi dell’opera ovidiana, dopo la versione in prosa di Giovanni di Bonsignori. L’opera di Gualtieri che ebbe maggior fortuna, in Italia e all’estero, è il *Libro delle sorti*, di cui esiste un prezioso manoscritto autografo, miniato da artisti della scuola del Perugino e di Raffaello,³¹ nella Biblioteca Nazionale Marciana di Venezia (ms. It. IX 87). Il successo del libro, uscito per la prima volta a Perugia nel 1482 dai tipi di Stephan Arnds, Gherard Thome e Paul Mechter, si deve al genere ludico del testo, trattandosi di un gioco di divinazione. Dopo la rarissima *princeps*,³² di cui resta un solo esemplare presso la Stadtbibliothek di Ulm, l’opera fu più volte ripubblicata in Italia e all’estero, tradotta in castigliano, francese, olandese e inglese.³³

3 L’*Altro Marte*: argomento e tradizione testuale

Composto con buona probabilità all’inizio degli anni Sessanta del XV secolo, l’*Altro Marte* è un lungo poema di oltre 20.000 versi, in cui vengono celebrati i grandi condottieri perugini del Quattrocento: Niccolò Piccinino, il cui epiteto

Altri studi sul *Canzoniere* in A. R. Rati: ‘Sul “Canzoniere” di Lorenzo Spirito Gualtieri’, *Critica letteraria* 45, 4, 2017: 667–685; M. Santagata: ‘Fra Rimini e Urbino: i prodromi del petrarchismo cortigiano’, in: M. Santagata & S. Carrai (eds.): *La lirica di corte nell’Italia del Quattrocento*, Milano: Franco Angeli, 1993: 43–95; R. Blomme: ‘Note sur la sextine. Cinq sextines inédites de Lorenzo Spirito’, *Les Lettres romanes* 26, 3, 1972: 270–285.

²⁹ L’autografo fu segnalato da B. Guthmüller: ‘Un altro autografo di Lorenzo Spirito Gualtieri’, *Studi e problemi di critica testuale* 2, 1971: 213–221.

³⁰ Sui tipografi perugini si veda A. Capaccioni: *Lineamenti di storia dell’editoria umbra: il Quattrocento ed il Cinquecento*, Perugia: Volumnia, 1996; Id.: *Cosimo detto Bianchino dal Leone. Un tipografo a Perugia nel Cinquecento*, Perugia: Volumnia, 1999.

³¹ Cfr. S. Urbini: *Il libro delle sorti di Lorenzo Spirito Gualtieri*, con una nota di Susy Marcon, Modena: Panini, 2006.

³² Dell’incunabolo è stata realizzata una riproduzione anastatica: Lorenzo Spirito Gualtieri: *Il libro delle sorti o libro della ventura*, Perugia: Volumnia, 1980.

³³ Cfr. T. De Marinis: *Appunti e ricerche bibliografiche, con 272 tavole in eliotipia*, Milano: Hoepli, 1940: 69–83; e M. Zollinger: ‘Giocare il libro. I libri delle *Sorti* nell’editoria dei secoli XV–XVIII’, in: P. Procaccioli (ed.): *Studi per le Sorti. Gioco, immagini, poesia oracolare a Venezia nel Cinquecento*, Treviso & Roma: Edizioni Fondazione Benetton Studi Ricerche & Viella, 2007: 175–187.

Mars Alter dà il titolo all'opera, e i figli Francesco e Jacopo. I 101 capitoli di cui si compone sono suddivisi in tre libri di 39, 23 e 39 capitoli, ma si può individuare anche una seconda tripartizione dell'opera, a seconda di quale eroe viene celebrato: dopo un capitolo di apertura con le invocazioni ad Apollo e a Fenice e uno in cui la vocazione alle armi di Niccolò viene calata nella finzione letteraria di una visione del dio Marte avuta in sogno (cap. II), i capitoli fino al LXXIII sono incentrati sulla figura di Niccolò Piccinino, che dunque occupa i tre quarti del poema; in questa prima, ampia parte trova spazio anche la celebrazione del capitano di ventura Andrea Fortebracci da Montone, detto Braccio, al seguito del quale iniziò la carriera militare di Niccolò, che guidò i bracceschi dopo la morte del loro condottiero. Dopo una nuova invocazione a Minerva e a Fenice, sono dedicati alla figura di Francesco Piccinino i capp. LXXIV–LXXXII; dal cap. LXXXIII iniziano le gesta di Jacopo Piccinino, definito *novo Cesaro* e *Cesaro secondo*. Il breve capitolo CI è una chiusa in cui, retoricamente, l'autore si scusa per la composizione dell'opera e promette di continuare a cantare le gesta dell'ultimo dei Piccinino. L'opera mette in rima la narrazione quasi annalistica degli eventi e delle battaglie a cui presero parte i protagonisti, fornendo interessanti e dettagliate informazioni, in quanto lo Spirito disponeva di testimoni oculari degli avvenimenti, come il padre Cipriano, che fu l'ambasciatore designato a recarsi a Milano presso Niccolò Piccinino; inoltre, l'autore stesso partecipò ad alcuni degli eventi narrati.

Da un punto di vista filologico l'opera suscita un notevole interesse, in quanto gode di una singolare tradizione, formata da cinque autografi, due copie coeve o di poco posteriori agli originali, di cui una parziale, e un'edizione a stampa uscita quando l'autore era ancora in vita. Dalla collazione puntuale del testo, effettuata confrontando tutti i testimoni, è emerso un elevato numero di varianti di sostanza; inoltre, cinque degli otto testi trãditi (fanno eccezione la copia parziale e i due frammenti autografi non datati) sono collocabili su un asse cronologico ben preciso, che va dal 1463 al 1472. Delle varianti d'autore risultanti dalla collazione solo una percentuale limitata è di tipo redazionale, andando a modificare un passo con l'omissione o l'aggiunta di terzine, mentre la stragrande maggioranza è di tipo indifferente, sebbene sia importante sottolineare che con tale definizione, mutuata dalla fenomenologia della copia, si intende indicare lezioni d'autore che non risultano orientate da scelte stilistiche o contenutistiche, quanto piuttosto dalla creatività momentanea di Gualtieri. La cifra stilistica dello Spirito appare essere, infatti, quella dell'instancabilità della riscrittura, testimoniata dalle diverse stesure del testo conservate, in cui compaiono sempre nuove e numerose varianti e microvarianti sostanziali.

È quindi ipotizzabile che Lorenzo Spirito intervenisse a variare il testo ad ogni riscrittura dell'*Altro Marte*, che peraltro veniva realizzata con rapidità e disinvoltura, dovute alla familiarità con il lavoro di copia derivante dalla professione di amanuense. Dunque, da questa tipologia di varianti e dall'assenza di errori significativi (trattandosi, del resto, per lo più di testi autografi) non è possibile delineare parentele fra i testimoni, ad eccezione di tre codici (ma in realtà due, per cui cfr. *infra*), quello conservato a Oxford e i due frammenti autografi: i manoscritti in questione condividono un elevatissimo numero di varianti, per cui ho ipotizzato che derivino dal medesimo antigrafo, pur essendo ciascuno latore di altre varianti sostanziali singolari.

Procedendo cronologicamente, il primo testimone porta, appunto, la data del 1463, ma occorrono delle precisazioni. Il codice in questione è il ms. 1241–1242 della Biblioteca civica di Verona, unanimemente considerato autografo, anche in virtù della sottoscrizione che reca: “Qui feniscie l’ultima parte del libro chiamato Altro Marte, conposto per me Lorenzo Spirito da Peroscia e scripto per mia propria mano, finito a di quattro di settembre nel millequattrocento-sexantatré. Deo gratias amen. LAURENTIUS SPIRITUS”.³⁴ In realtà, sulla base dell’osservazione della scrittura dello Spirito in tutte le testimonianze autografe ad oggi note, sia librarie che documentarie, ritengo che la trascrizione del codice veronese sia da attribuire a un’altra mano. È probabile che la copia sia avvenuta in area veneta, se non addirittura proprio a Verona, come sembrano suggerire alcune forme linguistiche non riconducibili all’area perugina e lo stesso supporto cartaceo, che presenta una filigrana attestata in documenti veronesi del periodo 1472–1482. Si tratta dunque di una copia di datazione alta e di notevole importanza, in quanto tramanda quella che – facendo fede alla data riportata dal copista – potrebbe essere la primissima stesura dell’opera, terminata il 4 settembre 1463, a soli due mesi di distanza dagli ultimi avvenimenti narrati. Un verso dell’LXXXIII capitolo sembrerebbe confermare che l’opera fu composta prima della morte di Jacopo Piccinino; infatti, nel capitolo in cui inizia a narrare le di lui imprese l’autore scrive:

³⁴ Verona, Biblioteca civica, ms. 1241–1242, c. 132v.

Un sol che splende di suoi glorie tante
 oggi inn Italia è più che may splendente,
 facendo più che chi passò davante,
 né temerò di scriver, lui vivente,
 l'eterne lode, che virtù laudata
 crescie nell'alme di virtute ardente.³⁵

Sicuramente destinataria del manoscritto era la famiglia Montagna di Verona, più in particolare (delle due casate esistenti con questo nome nella città veneta) quella originaria di Firenze e che un tempo portava il nome Dei Vitelli, di cui resta traccia nell'arme familiare. A darne conferma è appunto lo stemma che campeggia nel margine inferiore della carta iniziale dell'opera, in cui sopra lo scudo si trova la testa di un bue; ai margini compaiono le iniziali "N. M.", mentre la nota di possesso presente a c. 4r ci informa che il libro appartenne a un Francesco di Pietro Montagna nel 1499. Pertanto, il manoscritto fu trascritto e decorato da un amanuense in area veronese entro il 1499, forse direttamente da un autografo di Lorenzo, di cui viene riportato il *colophon*. È possibile che il miniatore imitasse anche la decorazione del suo antografo: infatti la lettera iniziale della tavola contenente i titoli dei capitoli (c. 5r) e quella nella carta iniziale dell'opera (c. 9r) sono decorate in oro con intrecci di girari bianchi su campo azzurro, magenta e verde, proprio come in alcuni autografi dell'*Altro Marte*.

Ammessa l'ipotesi della non autografia del codice veronese, il primo autografo datato pervenutoci dell'*Altro Marte* è il codice Canon. Ital. 41 della Bodleian Library di Oxford. Anche il destinatario di questo esemplare pertiene all'area veneta, più in particolare a Venezia: il codice si conclude con la sottoscrizione dell'autore e un'esplicita dedica ad Antonio Priuli, membro di una famiglia che diede dogi alla città di San Marco e che in prima persona "rivestì un ruolo di prestigio nella politica veneziana del secondo Quattrocento".³⁶ Così si chiude il manoscritto: "Qui finisci il libro chiamato Altro Marte, fatto e composto per mano di me, Lorenzo Spirito da Perugia, de la vita e gesti de lo illuxtrissimo capitano Nicolò Picinino, Francesco Picinino et conte Giacomo, e copiato per mia propria mano. Al magnifico mesere [An]tonio Priolj di Vinegia, al millequat-trocentosexantanove a dì 15 di marzo. Deo gratias | LAURENTIUS SPIRITUS | IMPERATRIX FENIX | AMEN".³⁷ Che il destinatario fosse un ricco e potente

³⁵ Lorenzo Spirito Gualtieri: *Altro Marte*, cap. LXXXIII, vv. 7–12.

³⁶ G. Gullino: 'Priuli, Antonio', in: *Dizionario Biografico degli Italiani op.cit.*: 85, 2016: 412–414, p. 414.

³⁷ Oxford, Bodleian Library, ms. Canon. Ital. 41, cc. 252v–253r.

personaggio si evince anche dal pregio della miniatura che impreziosisce l'intero codice, in cui la *C* iniziale della tavola dei titoli dei capitoli, in apertura del manoscritto, è decorata in oro e bianchi girari e ogni lettera iniziale di capitolo è miniata con oro in foglia, all'interno di un riquadro bipartito policromo. La c. 7r, la prima dell'opera, presenta un fregio ornamentale a piena pagina, a partire dalla *D* incipitaria in verde, al titolo in lettere capitali decorate in oro, fino alla cornice con elementi fitomorfi e zoomorfi, mentre nel margine inferiore, al centro, compare lo stemma dei Priuli all'interno di una corona d'alloro. Un manoscritto di gran pregio, dunque, per un dedicatario altrettanto prestigioso, che con ogni probabilità Gualtieri poté conoscere nel gennaio del 1469. Antonio Priuli, infatti, funzionario pubblico di Venezia, che già aveva ricoperto importanti cariche, nel novembre del 1468 fu nominato ambasciatore insieme a Paolo Morosini presso l'imperatore Federico III, che avrebbero dovuto attendere a Ferrara e successivamente accompagnare a Roma, per stringere accordi con papa Paolo II. Il 23 dicembre raggiunsero la sede pontificia e poco dopo ripresero il viaggio alla volta di Venezia:³⁸ sulla strada del ritorno fecero una sosta a Perugia, dal 14 al 16 gennaio 1469.³⁹ Una miscellanea di storia perugina informa dell'arrivo in città dell'imperatore con gli ambasciatori veneziani (che saranno stati appunto Priuli e Morosini), accolti con tutti gli onori e ospitati dalla famiglia più potente di Perugia: i Baglioni.⁴⁰ A palazzo soggiornarono per tre giorni, durante i quali Lorenzo Spirito poté entrare in contatto con Antonio Priuli. In quest'occasione, con buona probabilità, lo Spirito decise di trascrivere un nuovo esemplare dell'opera sua più estesa e impegnativa, per poi farne dono al potente savio veneziano.

Sempre alla corte baglionesca si presentò a Gualtieri un'occasione simile, due anni più tardi, quando il 24 marzo 1471 arrivò in città il poeta Niccolò da Correggio, al seguito del duca di Ferrara Borso d'Este.⁴¹ Questa volta, però, fu lo stesso Braccio Baglioni a donare un esemplare dell'*Altro Marte* a Niccolò, oggi il ms. XIII C 32 della Biblioteca Nazionale di Napoli, terminato di trascrivere pochi

³⁸ G. Gullino: 'Priuli, Antonio', *op.cit.*: 413.

³⁹ BAP, ms. 1155, c. 131rv.

⁴⁰ La miscellanea conferma che si trattava della stessa ambasceria di cui fece parte Priuli, riportando: "Il detto imperatore veniva da Roma, dove era andato per Foligno dal Pontefice Paolo 2°, in prescia con 700 cavalli, e vi era arrivato alli 24 dicembre 1468" (BAP, ms. 1155, c. 131r).

⁴¹ L'arrivo in città del duca d'Este con una sfarzosa corte è testimoniato dalle cronache locali: O. Scalvanti: 'Cronaca perugina inedita di Pietro Angelo di Giovanni (già detta del Graziani)', *op.cit.*: 73.

mesi prima: "Qui fenisscie il libro chiamato Altro Marte, composto e scritto per mano di me, Lorenzo Spirito da Perugia, finito di copiare nel millequattrocento-settanta a di vintitré del mese di novembre. Laus Deo | VITA NICOLAI PICININI VICECOMITI DE ARAGONIA | SPIRITUS".⁴² In una delle carte di guardia finali del codice compare infatti una postilla autografa del poeta di Correggio, in cui lo stesso dichiara di aver ricevuto il libro dalle mani di Braccio, in occasione del suo soggiorno a Perugia insieme al corteggio del duca. In precedenza il codice era però appartenuto alla famiglia perugina dei Petrozzi, di cui compare lo stemma nell'elegante decorazione della pagina iniziale dell'opera, interamente incorniciata da bianchi girari e oro in foglia. Anche a Borso d'Este, nel 1467, era stato donato un testimone dell'opera non pervenutoci, di cui si ha però notizia grazie al *Zornale de Ussita*, che registra un pagamento di cinquanta fiorini d'oro allo Spirito per aver portato a Borso un codice di pregio in cui venivano narrate le gesta di alcuni uomini d'arme.⁴³

L'autografo con datazione più bassa è il ms. D 5 (187) della Biblioteca Augusta di Perugia, realizzato per la famiglia Perinelli alla fine del 1472: "Qui finissci l'ultima parte de l'Altro Marte, scripta per mano de me Lorenzo Spirito in Tolentino, ritrovandomi io podestà de la dicta terra. Finito a di vintaquattro de dicembre nel millequattrocentosettantadoy. Deo gratias amen".⁴⁴ Anche questo testimone è decorato nella carta iniziale dell'opera (c. 8r), in cui la *D* incipitaria è miniata in rosa su fondo dorato e all'interno della lettera è raffigurata una melagrana sopra un giglio. La decorazione a garofanini e foglie d'acanto si estende sul margine sinistro e inferiore della carta, dove si trova l'arme dei Perinelli. Il manoscritto fu forse eseguito su commissione, poiché per la stessa famiglia perugina lo Spirito trascrisse un esemplare del *Filocolo* di Boccaccio, oggi il ms. B 35 (91) della Biblioteca Augusta, che presenta la medesima decorazione del D 5.

⁴² Napoli, Biblioteca Nazionale 'Vittorio Emanuele III', ms. XIII C 32, c. 238r.

⁴³ Così recita la nota di spesa nel *Zornale de Ussita* del 1467, secondo quanto riportano A. Venturi: 'L'arte a Ferrara nel periodo di Borso d'Este', *Rivista Storica Italiana* 2, 4, 1885: 689-749, p. 690; e G. Bertoni: *Guarino da Verona fra letterati e cortigiani a Ferrara (1429-1460)*, Ginevra: Olschki, 1921: 128.

⁴⁴ BAP, ms. D 5 (187), c. 234v.

4 L'identità del miniatore dei codici autografi

Finora non si è detto chi fu l'artista miniatore dei manoscritti autografi; a tal proposito di fondamentale importanza è il codicetto contenente la *Matricola* del Monte di Pietà, conservato presso l'Archivio di Stato di Perugia.⁴⁵ Nel 1465 il Monte di Pietà, fondato a Perugia nel 1462 “per soventione di le povere persone”,⁴⁶ incaricò lo Spirito di trascrivere e decorare tale codice, lavoro di cui si conserva il bollettino di pagamento,⁴⁷ che conferma che le decorazioni furono realizzate da Lorenzo. Se questo non bastasse, nella carta iniziale della *Matricola*, miniata a bianchi girari, in maniera affine al codice napoletano dell'*Altro Marte*, nel margine superiore della cornice figura un tondo in azzurro in cui si legge il nome “LAURENTIUS SPIRITUS”. Negli altri tondi presenti nella cornice è raffigurato il grifo rampante, simbolo di Perugia, mentre a fianco della lettera *A* iniziale compare una melagrana sopra un giglio. Lo stesso elemento decorativo della melagrana ritorna anche nell'intestazione del catasto di un membro della casata dei Perinelli, miniatura che ritengo debba essere attribuita alla mano di Gualtieri.⁴⁸ Dunque, grazie alla documentazione relativa alla *Matricola*, nonché alla ‘firma’ presente in tale codice, e dal confronto tra questa decorazione e le altre presenti negli autografi di Lorenzo Spirito, è possibile attribuire a lui anche i lavori di miniatura. Ulteriore prova è presente nel codice 2360 della Biblioteca Universitaria di Bologna, contenente il *De gestis et vita Braccii* di Giovanni Antonio Campano, trascritto da un altro copista, ma miniato dallo Spirito, che sottoscrisse il lavoro in un cartiglio: “SPIRITUS DE PERUSIO FECIT”.

5 Testimoni frammentari

Dell'*Altro Marte* si conserva anche un esiguo frammento autografo costituito di sole 15 carte, il ms. C 8 (125) della Biblioteca Augusta di Perugia, che tra-

⁴⁵ ASPg, *Ex Congregazione di Carità, Monte di Pietà*, Misc. 1. Cfr. T. Biganti: ‘Le redazioni statutarie di Lorenzo Spirito’, in: C. Cutini (ed.): *Per soventione de le povere persone: aspetti del credito a Perugia dal Monte di Pietà alla Cassa di Risparmio* (catalogo mostra Perugia 1999–2000), Perugia: EFFE, 2000: 66–76.

⁴⁶ ASPg, *Ex Congregazione di Carità, Monte di Pietà*, Misc. 1, c. 1r.

⁴⁷ ASPg, *ASCP, Consigli e riformanze*, 102, c. 36v.

⁴⁸ ASPg, *ASCP, Catasti*, II, 2, c. 25r.

manda lacerti del poema storico dal V al XIII capitolo. Anche questo codice doveva essere di pregio, infatti le iniziali di capitolo sono decorate in oro su un riquadro magenta e azzurro filigranati, come nel testimone oxoniense. L'ultimo autografo ad oggi noto dell'*Altro Marte*, da me segnalato come tale,⁴⁹ è il codice Vat. lat. 5893 della Biblioteca Apostolica Vaticana, anche questo anepigrafo, acefalo e mutilo, come il precedente. Nella scheda in cui do notizia di tale manoscritto, ho avanzato l'ipotesi che questo ampio frammento di 200 carte, che tramanda il testo dal XIII al XCIV capitolo, costituisca la parte mancante del frammento perugino C 8. È stato inoltre possibile ricostruire la storia del codice, almeno a partire dal 1582, quando fu di proprietà di un Fabrizio Torelli, come informa la nota di possesso a c. 138v, probabilmente lo stesso Torelli condannato a morte a Perugia nel 1587.⁵⁰ In seguito, verosimilmente quando il codice era ancora integro e in buono stato di conservazione, entrò a far parte della ricca collezione libraria di Prospero Podiani, il bibliofilo che diede vita alla Biblioteca Augusta, donando alla città di Perugia la propria libreria.⁵¹ Tuttavia, in seguito alla morte di Podiani, avvenuta nel novembre del 1615, il pontefice Paolo V inviò uno *scriptor latinus* a selezionare alcuni manoscritti ritenuti interessanti, affinché venissero trasferiti in Curia: al primo posto nella lista degli 83 codici inviati a Roma compaiono le "Rime volgari in carta pecora in quarto foglio della Vita di Braccio Fortebraccio da Montone, Nicolò Piccinini, et altri sig.^{ri} perugini senza principio".⁵² L'indicazione suggerisce che già nel 1616 il manoscritto era mutilo, sicuramente acefalo e probabilmente anche privo della parte finale, in cui si può immaginare che fosse presente un *colophon* con il titolo dell'opera (all'epoca non identificata), la sottoscrizione dell'autore e la data di trascrizione.⁵³ Dall'esame paleografico di alcuni tratti significativi della

⁴⁹ C. Passeri: 'Un nuovo autografo dell'"Altro Marte" di Lorenzo Spirito Gualtieri', *Studi di filologia italiana* 77, 2019: 393–408.

⁵⁰ BAP, ms. 1897, c. 168v: "Alli 10 di Ottobre 1587 fu tagliata la testa [...] a Fabrizio Torelli per molte scelleraggini".

⁵¹ Su Podiani e la storia della Biblioteca Augusta si veda A. Bartoli Langeli & M. A. Panzanelli Fratoni: *L'invenzione della biblioteca: Prospero Podiani, Perugia e l'Augusta* (catalogo mostra Perugia, 9 novembre–18 dicembre 2016), Perugia: Deputazione di Storia patria per l'Umbria, [2016].

⁵² Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Arch. Bibl. 11, c. 228r. Si veda anche J. Bignami Odier: 'Des manuscrits de Prospero Podiani à la Bibliothèque Vaticane', in: *Studi di bibliografia e di storia in onore di Tammaro De Marinis*, Verona: Tipografia Valdonega, 1, 1964: 91–134.

⁵³ Per le ipotesi che ho formulato al riguardo si veda la succitata scheda.

scrittura di Gualtieri, effettuato nella mia tesi di dottorato, sembra emergere che il codice così ricostruito sia più antico degli altri autografi dell'*Altro Marte* ad oggi noti.

Ultimo testimone manoscritto della lunga cronaca rimata è il codice H 47 (562) della Biblioteca comunale Augusta di Perugia, che tramanda solamente i capitoli relativi alle gesta di Jacopo Piccinino (capp. LXXXIII–CI). Si tratta di una miscellanea interamente trascritta dal copista Pierantonio di Rodolfo di Giovanni da Camerino, che allestì il manoscritto a partire dal 1464: questa è infatti la data riportata in calce alla prima opera contenuta nel codice, il *Ninfale fiesolano* di Giovanni Boccaccio;⁵⁴ seguono due sonetti adespoti, gli ultimi 19 capitoli dell'*Altro Marte*, 14 epitaffi di Francesco Maturanzio,⁵⁵ scritti per i ritratti degli uomini illustri di Perugia dipinti a palazzo Baglioni, tra i quali sono presenti anche gli epitaffi di Niccolò, Francesco e Jacopo Piccinino, e la *Passione* di Niccolò Cicerchia.⁵⁶ Il testimone, che reca traccia della patina linguistica del suo copista, non è un *descriptus* ed è forse più antico degli autografi: verosimilmente la trascrizione della seconda parte del manoscritto (quella che segue il *Ninfale*) non si discostò di molto dall'anno 1464, ma fu almeno successiva al luglio del 1465, quando morì Jacopo Piccinino, di cui compare l'epitaffio a c. 144r (num. ant.).

6 L'incunabolo del 1489

A chiudere la tradizione dell'*Altro Marte* è la stampa impressa a Vicenza il 9 aprile 1489, l'unica edizione mai realizzata, uscita senza indicazione del tipografo, individuato in Simone Gabi, detto Bevilacqua.⁵⁷ Il manoscritto utilizzato per la stampa, come avviene quasi sempre, non si è conservato, ma si trattava di un autografo o di una copia che ne riproduceva la sottoscrizione finale: “Qui

⁵⁴ La parte relativa al *Ninfale* è stata studiata da Armando Balduino negli articoli preparatori all'edizione dell'opera di Boccaccio: A. Balduino: 'Per il testo del "Ninfale fiesolano"', *Studi sul Boccaccio* 3, 1965: 103–184, pp. 129–130.

⁵⁵ Per l'edizione degli epitaffi cfr. C. Gambacorta: 'I "Pataphii" in volgare dell'umanista perugino Francesco Maturanzio', *Contributi di Filologia per l'Italia mediana* 24, 2010: 5–26. Cfr. anche L. Teza: *Fra ei poggi e l'aque al laco Transimeno. Pietro Vannucci, Maturanzio e gli Uomini Famosi nella Perugia dei Baglioni*, Perugia: Quattroemme, 2008: 78, 153–155.

⁵⁶ Cfr. G. Varanini: *Cantari religiosi senesi del Trecento. Neri Pagliaresi – Fra Felice Tancredi da Massa – Niccolò Cicerchia*, Bari: Laterza, 1965: 554.

⁵⁷ *Incunabula Short Title Catalogue*, n° is00685000: data.cerl.org/istc/is00685000

finisscie il libro chiamato Altro Marte, composto e scripto per mano de me Lorenzo Spirito da Peroscia, a Batiste de Ranaldo da Peroscia, finito a dì doi de aprile millequattrocentosetanta". Non era dunque una copia di servizio, ma una stesura in pulito, se era destinata a un dedicatario preciso, che credo sia identificabile con Battista di Ranaldo della nobile e potente famiglia perugina dei Montemelini; Battista fu capitano delle porte di Perugia nel 1487 e l'anno successivo fu nominato ambasciatore presso la sede pontificia,⁵⁸ proprio durante il bimestre in cui fu priore per l'ultima volta Lorenzo Spirito. Rispetto agli altri testimoni, la stampa presenta in apertura un capitolo in terza rima in cui viene compianta la morte di Jacopo Piccinino (cfr. *supra*), componimento che è presente anche nella seconda e più ampia redazione del *Canzoniere* dello Spirito. L'alto numero di errori del compositore presenti nel testo dell'*Altro Marte* dà adito a pensare che la stampa non fosse stata sorvegliata dall'autore, che forse non si recò mai a Vicenza, anche in considerazione dell'età avanzata che Gualtieri doveva avere nel 1489 (circa sessantacinque anni). Se pure fosse stata sua l'iniziativa di dare alle stampe l'opera, è possibile che i contatti con l'editore vicentino fossero stati allacciati e mantenuti tramite un'altra persona, forse uno dei figli o – ipotesi suggestiva, ma di cui non si hanno prove documentarie – l'umanista Francesco Maturanzio, che fin dagli anni giovanili aveva stretto legami con Vicenza, dove in seguito fu impiegato nello *Studium*.⁵⁹

7 Conclusioni

Come emerge dalla descrizione offerta dei testimoni, caratteristica preponderante dei codici che formano la tradizione dell'*Altro Marte* è la loro specifica destinazione, in altre parole il fatto che siano tutti codici di presentazione o di dedica. Quest'ultima condizione riguarda in realtà il solo codice di Oxford, che reca nel *colophon* la dedicatoria dell'esemplare ad Antonio Priuli (e così sarebbe stato anche per l'antigrafo della stampa, indirizzato a Battista Montemelini). Per tutti gli altri manoscritti, anche questi esemplari di pregio, di dimensioni medio-

⁵⁸ P. Pellini: *Dell'istoria di Perugia*, Bologna: Forni, 1968 (rist. anast. dell'ediz. in Venetia: appresso Gio. Giacomo Hertz, 1664), II: 834, 854.

⁵⁹ Sul Maturanzio si veda P. Falzone: 'Maturanzio (Mataratius), Francesco', in: *Dizionario Biografico degli Italiani op.cit.* 72, 2009: 338-341; e A. M. Sartore: *Francesco Maturanzio: le rotte dell'Umanesimo. 500 anni dalla morte di Francesco Maturanzio* (guida alla mostra 25 ottobre 2018-26 gennaio 2019), Perugia: EFFE, 2018.

grandi e recanti raffinate miniature, si potrà più propriamente parlare di codici di presentazione, in quanto privi di un'esplicita dedica. Il consistente numero di testimonianze autografe di questo tipo porta a formulare l'ipotesi che lo Spirito cercasse in questo modo di far circolare la propria opera, che stesse in questa maniera pubblicando, vale a dire diffondendo, il proprio monumentale lavoro, quell'opera che – come lui stesso scrive – “è d'ogne altra mia regina”.⁶⁰

⁶⁰ Lorenzo Spirito Gualtieri: *Altro Marte*, cap. XVII, v. 24.

Le mythe de Caïn et Abel chez Sylvie Germain

Roxana Maximilean
Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, Roumanie
roxi_noja@yahoo.com

Abstract

Our work focuses on the echoes of the myth of Cain and Abel in the work of Sylvie Germain because we consider that this biblical text reflects perfectly the torn fraternity described by the writer. We will base our approach on one of the principles of mythocriticism, an analysis interested in the analogy that can exist between the myth and the literary text. In the first part, we will observe the rival brothers in two of her novels: *Nuit d' 'Ambre* (1987) and *Chanson des mal-aimants* (2002). In the second part, we will analyse the universal image of the broken brotherhood. We will exemplify our ideas by referring to three other books, *Nuit-d' 'Ambre* (1987), *Les échos du silence* (2006), and *À la table des hommes* (2016).

1 Introduction

Sylvie Germain est une auteure particulièrement sensible à la souffrance des autres, ressentant un besoin impératif d'écrire afin de mettre en lumière leur chagrin, de les sortir de l'oubli, mais aussi de questionner le sens caché derrière chaque épreuve. Ses études philosophiques retentissent dans son œuvre imprégné de la pensée d'Emmanuel Levinas – qui fut son professeur à la Sorbonne – et parsemées de questionnements sur la problématique du Mal dans le monde, inspiré par la question d'Ivan Karamazov : « Si Dieu n'existe pas tout est-il permis ? »¹ : « Car la romancière, habitée par toutes sortes des fantômes, d'une crypte dont elle a probablement héritée et qu'elle porte en elle, pétrit

¹F. Dostoïevski : *Les Frères Karamazov*, Paris : Librairie Générale Française, 1962 : Tome II, p. 231

ses romans fabuleux de toutes les misères du monde, et s'interroge sur toutes sortes de violences, de détresses, sur la nuit qui enveloppe ses personnages².» Elle se déclare passionnée de mythologie qu'elle considère part de sa culture, donc d'elle-même, rappelant la mythologie gréco-romaine, égyptienne, mais aussi celle biblique. C'est sur cette dernière que nous allons fonder notre étude actuelle : « Quand on écrit on puise plus ou moins consciemment dans un vaste fond commun de références, de valeurs, d'images. [...] Et il y a la Bible ; même si ma connaissance en ce domaine reste très superficielle et insuffisante, la Bible a formé en partie ma vision du monde³ ». Elle est consciente que son éducation dans un milieu catholique a influencé sa vision du monde.⁴ La critique aussi voit dans ses textes l'inspiration biblique : « Sylvie Germain [...] puise sa source dans les grandes mythologies, particulièrement dans la mythologie biblique⁵ ». Un des mythes qui « irradie⁶ » l'œuvre germanienne, « cette pâte du texte décryptée d'éléments mythiques⁷ » c'est le mythe de Caïn et Abel. Il est important de clarifier l'utilisation du syntagme « mythe biblique ». Mircea Eliade aborde cette problématique dans son livre *Aspects du mythe*⁸. Les premiers théologiens chrétiens ont refusé l'utilisation du terme « mythe » pour parler de la Bible puisqu'ils le traduisaient par « fable, fiction, mensonge⁹ », fait qui attentait à l'historicité des événements racontés par les Évangiles. Pourtant, le même Mircea Eliade mentionne un changement de perspective des chercheurs du XX^e siècle qui redonnent au mythe le sens porté dans les sociétés archaïques, celui « d'histoire vraie [...] de modèle exemplaire¹⁰ ». Selon l'historien des religions, le mythe raconte comment, grâce aux exploits des êtres surnaturels, une réalité est née, et cette réalité peut être un comportement humain¹¹. Ces

² A. Goulet : « Les nuits de Sylvie Germain et le pari de Pascal », *Approches* 164, 2015 : 95–101, p. 101.

³ M. Magill : « Entretien avec Sylvie Germain », *The French Review* 2, 1999 : 334–340, p. 337.

⁴ A. Schaffner : « Entretien avec Sylvie Germain », *Roman 20-50* 39, 2015 : 105–114, p. 107.

⁵ B. Lanot : « Images, mythes et merveilleux biblique dans l'œuvre de Sylvie Germain », *Roman 20-50* 39, 2015 : 15–24, p. 15.

⁶ P. Brunel : *Mythocritique*, Paris : Éditions Presses Universitaires de France, 1992 : 43.

⁷ S. Ducas : « « Mémoire mendicante » et « magie de l'encre » : l'écriture au seuil du mythe », *Roman 20-50* 39, 2015 : 83–94, p. 92.

⁸ M. Eliade : *Aspecte ale mitului*, Bucaresti : Editura Univers, 1978.

⁹ *Ibid.* : 152.

¹⁰ *Ibid.* : 1.

¹¹ *Ibid.* : 5–6.

dernières précisions appuient le choix du syntagme « mythe biblique », dans notre cas, le mythe de Caïn et Abel, dont le noyau est la naissance de l'envie qui mène au fratricide. Sylvie Germain se sert du mythe afin de dénoncer deux aspects différents, mais similaires de l'humanité : d'abord l'envie vue comme défaut, comme vice, puis la fraternité universelle rompue. Elle voit dans la figure d'Abel la victime innocente par excellence, celui qui souffre à cause de la haine absurde de l'autre. Nous dirigerons notre étude sur les principes de la mythocritique, cette méthode d'exégèse littéraire qui d'après Gilbert Durand consiste à « déceler derrière le récit qu'est un texte, oral ou écrit, un noyau mythologique, ou mieux un patron (pattern) mythique. » Le mythologue renforce cette méthode d'analyse en ajoutant : « Un texte n'est jamais innocemment univoque ; le lexique et la culture qu'il charrie creusent en lui des niveaux de signification parmi lesquels la signification du mythe inclus nous semble déterminante pour sa bonne compréhension¹² ». Nous allons structurer notre analyse en deux parties : D'abord nous observerons concrètement des exemples des frères rivaux décrits par l'écrivaine dans deux de ses romans : *Nuit d'Ambre* et *Chanson des mal-aimants*. Ensuite, nous nous pencherons sur les échos du mythe de Caïn et Abel qui illustrent la fraternité universelle rompue dans *Nuit d'Ambre*, *Les échos du silence* et *À la table des hommes*.

2 La haine dans la fratrie

Nuit-d'Ambre, le premier personnage romanesque envisagé par Sylvie Germain, dont la généalogie a donné naissance à un autre roman, roman de début, *Le Livre des nuits* (1984), est le premier exemple de personnage germanien qui incarne un enfant abandonné affectivement. Il est porteur d'un Mal transgénérationnel¹³, ayant comme origine un inceste¹⁴, scène capitale de l'œuvre germanienne vue comme « chute de l'être humain¹⁵ » dont le fruit a été son grand-père, Victor-Flandrin dit *Nuit-d'Or-Gueule-de-loup*. La mort de son frère aîné, *Petit-Tambour*, jette les deux parents, Pauline et Baptiste dans un désespoir sans retour qui les empêchent de s'occuper de leur fils cadet. Celui-ci développe une haine monstrueuse envers toute sa famille, mais surtout envers son frère mort,

¹² G. Durand : *Introduction à la mythologie*, Paris : Albin Michel, 1996 : 190.

¹³ A. Goulet : *Sylvie Germain : œuvre romanesque*, Paris : L'Harmattan, 2006 : 60.

¹⁴ Il s'agit de la relation entre Théodore-Faustin et sa fille, Herminie-Victoire.

¹⁵ M. Koopman-Thurlings : « La quête de la mère », *Cahiers Robinson* 20, 2006 : 23-32, p. 25.

ressemblant ainsi à la figure biblique de Caïn : « Et lui, Charles-Victor, le second fils, resta planté tout seul sur le seuil avec ses cinq ans devenus soudain plus lourds qu'un cent d'années. Tout seul. Abandonné. Trahi. Car il venait en un instant d'être trahi par tous. Le frère mort, la mère folle, le père en larmes. Nul n'avait donc souci de lui ? Il se cabra et leur cria à tous, au plus profond de son enfant exclu : Je vous hais¹⁶ ! » (NA, 24–25). Si la mère est complètement détruite par la perte de son premier-né, le père, Baptiste, dont le surnom Foud'elle illustre parfaitement sa caractéristique définitoire, n'a plus des yeux que pour son épouse, devenant un vrai Orphée qui ne fait qu'essayer de sortir son Eurydice de l'Enfer¹⁷ : « il n'existait plus que pour sa femme. [...] Et il ne souffrait que de sa souffrance à elle, il n'avait mal qu'en elle, ne pleurait que sur elle, pour elle » (NA, 28). Petit-Tabour est l'enfant né pendant que Baptiste est parti à la guerre, la critique voyant la relation mère-fils doublée par une autre, mère-amant : « Que Petit-Tambour soit psychologiquement devenu l'amant par substitution lorsque Baptiste, le mari, était parti à la guerre, se lit dans les premières pages du roman¹⁸. » Étant donné l'état lamentable de ses parents, le petit Charles-Victor s'isole dans un univers de haine et des ressentiments : « Il n'en finissait pas de se claquemurer dans la rage et la haine, de circonscrire le territoire de sa solitude et d'en défendre les abords. » (NA, 39) Nous assistons à une vraie descente aux enfers de cet « héros luciférien¹⁹ », ayant l'impression de lire un récit de désapprentissage²⁰. Avant l'enterrement du frère, il exécute un geste comparable à une profanation, d'une indécence crue, mais qui pourtant ne fait que souligner la profondeur de sa douleur, il pisse sur les draps de Petit-Tambour : « À la fin il se leva, s'approcha du lit vide de son frère, grimpa dessus, s'arracha les couvertures, et pissait sur les draps. Pas d'autres larmes à verser sur le frère. » (NA, 27). Si un if choisit d'ombrer la tombe de Jean-Baptiste, événement vu par Nuit d'Or Gueule de Loup comme l'expression de l'amour de la Terre, Charles-Victor détestera tous les arbres afin de marquer encore une fois sa révolte : « Je hais les arbres. [...] Il s'en prenait même aux racines des arbres, – ces grands traîtres qui avaient pris le parti du frère. » (NA, 33. 44) Ainsi, Charles-Victor, afin de suppléer à sa carence affective, se construira un

¹⁶ S. Germain : *Nuit-d'Ambre*, Paris : Gallimard, 1987 : 24–25. Ouvrage de référence dorénavant noté par « NA » suivi du numéro de la page.

¹⁷ A. Goulet : *Sylvie Germain : œuvre romanesque*, Paris : L'Harmattan, 2006 : 60.

¹⁸ *Ibid.* : 25.

¹⁹ A. Goulet : *Sylvie Germain : œuvre romanesque*, Paris : L'Harmattan, 2006 : 60.

²⁰ L. Demanze : « Le dyptique effeuillé », *Roman 20–50* 39, 2005 : 61–70, p. 65.

univers fantastique, une sorte de royaume obscure où il règne en tant que Le Prince Très Sale et très Méchant : « Conformément à la réaction de « l'enfant trouvé », il supplée au manque éprouvé dans la réalité en se créant un univers à lui, substitut de l'univers réel où tout est souffrance²¹ ». C'est précisément un enfant abandonné qu'il se sent, selon les théories de Sigmund Freud : « Les occasions ne sont que trop fréquentes où l'enfant est rétrogradé ou du moins se sent tel, où il regrette l'absence du plein amour des parents, mais où il déplore tout particulièrement de devoir les partager avec d'autres frères et sœurs. La sensation que l'on ne répond pas pleinement à ses propres inclinations s'évacue ensuite souvent dans l'idée que l'on est un enfant adopté ou recueilli²² ». Il cherche des endroits où établir son royaume, si noires comme son cœur, des « vestiges fantastiques laissés par la dernière guerre » (NA, 42) : une ancienne usine, un blockhaus immense, une galerie abandonnée parcourue des rails, un vieux réduit. Il s'agit bien d'un « univers cloacal » qui montre parfaitement la nature tellurique et chtonienne de la crypte²³ du héros : « L'usine et ses immenses entrepôts n'étaient plus que ruines livrés à la rouille, au silence et à l'eau, depuis les bombardements de la dernière guerre. Il y régnait un goût de fer rongé d'humidité, de froid et des graisses rances. » (NA, 40). Charles-Victor transforme son frère mort dans un ennemi contre lequel il se voit obligé de lutter sans cesse, - « car le frère ne finissait pas de le hanter, de lieu en lieu, et partout il devait lui délivrer combat » (NA, 42) - lutte illustrée par tout un champ lexical de la guerre : combat, gloire, ennemi, armes. Ce champ lexical est doublé par un autre, scatologique : il s'invente un troisième œil, un œil anal, il trône sur d'anciennes latrines et tient le Journal d'un Caca. La chromatique utilisée est morne, le décor se dessinant sur des couleurs fades, manquées d'éclat : bleu délavé, mauves fanés, taches rosâtres (NA, 48). Les injures qu'il profère ne s'attaquent pas seulement aux siens, mais aussi à Dieu, des vrais blasphèmes²⁴ : « L'œil de Dieu avait-il décrété, ce grand Chafouin qui toujours reluke les hommes par en dessous pour leur voler au passage leur propre création : - la merde » (NA, 49). Il revient vers sa famille à la naissance de sa sœur, qu'elle nomme Baladine d'après sa draisine, la sœur que Petit-Tambour avait tant désirée, mais il ne saura l'aimer que d'un amour possessif projetant sur elle sa haine contre le frère aîné : « Il voulait l'enfant pour lui,

²¹ M. Koopman-Thurlings, « La quête de la mère », *Cahiers Robinson* 20, 2006 : 23-32, p. 25.

²² S. Freud : *Le roman familial des névrosés*, Paris : Payot, 2014 : p. 34.

²³ Notion qu'Alain Goulet emprunte à la psychanalyse.

²⁴ S. Ghiteanu : *Sylvie Germain. La Grace et la Chute*, Iași : Institutul European, 2010 : 70.

pour lui tout seul. La petite sœur dont il avait tant rêvé son Putois bleu de frère aîné, c'était à lui qu'elle était donnée. [...] Il devint simplement fou de sa petite sœur » (NA, 90) La venue au monde de sa sœur ne pourra pas guérir les cicatrices de son enfance solitaire, donc il transforme Baladine dans la victime qui connaîtra les conséquences de ses carences affectives²⁵. Ce fut alors qu'il reçut le surnom de Nuit-d'Ambre, référence à l'éclat de ses yeux couleur de ces « résines fossiles couleur de miel et d'or clair », mais qui gardaient pourtant « tant de pénombre et de violence » (NA, 91). La critique voit dans l'ambre, ce suc résineux fossilisé provenant des entailles d'un arbre, le symbole d'une « blessure généalogique²⁶ ». Quant au Dictionnaire des Symboles, l'ambre y représente l'attraction solaire, spirituelle et divine²⁷, une possible référence à la rédemption spirituelle du protagoniste. Nuit-d'Ambre transmet la haine contre son frère aîné vers leur petite sœur, lui racontant des histoires où Petit-Tambour était un personnage négatif contre lequel il devrait lutter : « Nuit d'Ambre emmenait Baladine avec lui dans ses lieux de rebelle et partout il inventait pour elle des histoires. Il lui racontait sans jamais se lasser l'histoire du Putois bleu de frère aîné, il prétendait qu'il était devenu un géant aux yeux de fer, un ogre à la bouche violette et au ventre gigantesque, horriblement affamé. » (NA, 98) Loin de joindre son idéal, Baladine est épouvantée par les jeux grotesques de son frère et avec le temps leur relation se refroidit. La descente aux enfers du protagoniste continue et atteint l'apogée au moment du meurtre de Roselyn Petiou, un autre Abel, victime de la folie d'un Caïn qui voulait apaiser son enfance blessée. Rentré de Paris dans son village natal, le crime le suit : « La malédiction de Caïn²⁸ à laquelle il avait voulu échapper venait de le frapper à son tour, – les champs refusaient les travaux de ses mains, les chemins rejetaient les traces de ses pas, les animaux dépérissaient. Tout se faisait stérile à son contact. » (NA, 324–325). Le pardon de sa victime, de son fils et de Thérèse sont les pas essentiels vers son ascension spirituelle. Pourtant, c'est « le pardon divin [qui] rend son intégrité initiale au moi en faute et garantit sa souveraineté, ainsi

²⁵ A. Ancelin Schutzenberger : *Copiii bolnavi de părinți*, București : Philobia, 2014 : p. 92.

²⁶ L. Demanze : « Le dyptique effeuillé », *Roman 20–50* 39, 2005 : 61–70, p. 65.

²⁷ J. Chevalier & A. Gheerbrant : *Dictionnaire des symboles*, Paris : Robert Laffont&Jupiter, 2000 : p. 29.

²⁸ L'Éternel dit à Caïn : Où est ton frère Abel ? Il répondit : Je ne sais pas ; suis-je le gardien de mon frère? Et Dieu dit : Qu'as-tu fait? La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. Maintenant, tu seras maudit de la terre qui a ouvert sa bouche pour recevoir de ta main le sang de ton frère. Quand tu cultiveras le sol, il ne te donnera plus sa richesse. Tu seras errant et vagabond sur la terre. (Genèse, 4.9–12)

inaltérable »²⁹. Par la grâce de Dieu, Nuit-d'Ambre acquiert la paix de l'âme et réussit à guérir son enfance douloureuse.

Agdé et Philippe, sont un autre exemple de fratrie rongée par l'envie à l'exemple de celle biblique de Caïn et Abel, surprise, cette fois, dans le roman *Chanson des mal-aimants* (2002)³⁰. Leur histoire est racontée par Laudes, la protagoniste du roman qui la reconstruit comme un puzzle à partir des documents et indices retrouvés dans la famille de la baronne Elvire Fontelauze d'Engrace où elle travaillait en tant que « bonne à tout faire » (CM, 65). L'intérêt de la protagoniste pour cette histoire de famille, un vrai roman dans le roman, est éveillé par la vie très courte d'Agnès-Déodat, fille cadette de la baronne, dont les dates de naissance et de mort figurent sur sa tombe dans le petit cimetière familial. L'auteur place l'existence d'Agdé entre deux moments marquants de l'histoire européenne : le 11 novembre 1918 – signature de l'armistice à Rethondes qui marque la fin de la première Guerre Mondiale et le 6 juin 1944 – le Jour-J ou le début du débarquement des Alliés en Normandie. Comme d'habitude, Sylvie Germain témoigne une attention inouïe pour l'Histoire, fait avoué par elle-même dans plusieurs interviews : « Mais l'écrivain, aussi solitaire soit-il, n'en reste pas moins un citoyen, et en tant que tel doit porter continuellement attention à ce qui se passe autour de lui, dans la société, dans l'histoire en train de se faire³¹. » Deux raisons éveillent l'envie de Philippe pour sa sœur Agdé : D'abord, sa venue au monde qui le destitue de son rôle d'enfant unique à l'intérieur de la famille où il « régnait en prince » (CM, 75). Puisque, Agdé est arrivée tardivement, un enfant inespéré, conçu lors d'une permission et née après la mort de son père dans la Première Guerre mondiale, dont elle hérite un prénom masculin, Déodat. « Les sentiments de Philippe, lorsqu'il comprit ce qui se tramait dans le ventre de plus en plus arrondi de sa mère toute vêtue de noir, furent, eux, sans ambiguïté. Un bloc de hargne et de jalousie. Il soupçonna cet embryon de vouloir lui voler sa place de petit prince déchu et de le forcer à prendre celle du père laissée vacante. Et par avance, il déclara la guerre à cet usurpateur. [...] Quant à Philippe, fille ou garçon, l'intrus n'en demeurerait pas moins son ennemi. » (CM, 78–79) La deuxième raison de son envie, c'est le talent vocal de sa sœur. Petit garçon, Philippe a une voix extraordinaire, « une voix aussi pure que celle que l'on attribue aux anges et

²⁹ E. Levinas : *Entre nous*, Paris : Grasset, 1991 : 28.

³⁰ S. Germain : *Chanson des mal-aimants*, Paris : Gallimard, 2002. Ouvrage de référence dorénavant noté par « CM » suivi du numéro de la page.

³¹ M. Magill : « Entretien avec Sylvie Germain », *The French Review* 2, 1999 : 334–340, p. 339.

qui ravissait tous ceux qui l'écoutaient chanter. » (CM, 75) Mais, une fois arrivé à l'âge de la puberté, sa voix change radicalement et il perd son talent, étant surnommé « le Fausset ». Fier de lui-même jusqu'à se croire immortel (CM, 75), la perte de sa voix vient comme un châtement de son arrogance. De l'autre côté, Agdé est douée aussi d'une très belle voix : « À l'inverse de son frère, elle est entrée en beauté dans l'âge adulte. Et loin de massacrer sa voix au passage, elle lui a permis de s'épanouir jusqu'au resplendissement. » (CM, 81) Philippe prévoit la future carrière de cantatrice de sa sœur et afin de l'empêcher, il persuade sa mère de marier Agdé à un gendre trouvé par lui-même, « un serpent dans le nid de sa sœur » (CM, 81). Philippe s'inscrit parfaitement dans la catégorie des envieux décrite par Sylvie Germain lors d'une interview³² : « Ainsi, certains envieux préféreraient que le bien que possède la personne enviée soit détruit, totalement détruit, à défaut de réussir à s'en accaparer la jouissance. Certes, l'envieux n'aurait rien, mais au moins l'autre n'aurait rien non plus ! L'envieux pathologique finit par ramasser ses satisfactions dans les débris, dans la boue, dans le sang et les larmes d'autrui. » L'envie a été comptée par Thomas d'Aquin parmi les sept péchés capitaux : « l'envie est une blessure pour l'esprit qui se ronge, torturé par le bonheur d'autrui »³³. Elle est dénoncée aussi par des peintres comme Jérôme Bosch, *Les sept péchés capitaux*, ou Giotto di Bondone, *Les sept vices* dans l'église de l'Aréna, Padoue.

De dix-sept ans l'aîné de son épouse, Geoffroy Maisombreuse était « par nature amoral » (CM, 81), choisissant pendant l'Occupation allemande la collaboration. Il est un autre Clemens Dukental (personnage de *Magnus*) qui renonce aux principes, à la dignité pour des récompenses matérielles et sociales. Sylvie Germain voue un paragraphe à cette catégorie de personnage dans *Nuit d'Ambre* : « Ils écrivaient à l'ennemi ; eux, des occupés, ils écrivaient à leur occupant, participaient de leur plein gré à cette œuvre de haine et de destruction qui se déployait autour d'eux. Ils écrivaient à la mort afin qu'elle ne chôme pas. Mais ils sont restés dans cette ombre opaque où ils avaient minutieusement correspondu avec la mort. » (NA, 203). Le passage explique aussi le nom de Geoffroy Maisombreuse qui pourrait se traduire par « maison ombreuse », référence claire à son caractère ténébreux. Agdé ne l'aime pas, elle n'est point heureuse avec lui, et, à travers le temps, elle tombe amoureuse d'un soldat espa-

³² S. Germain : *Entre désir et renoncement*, Paris : Albin Michel, 2005 : pp. 55–56.

³³ T. d'Aquin: *Somme théologique*: http://www.documentacatholicaomnia.eu/03d/1225-1274,_Thomas_Aquinas,_Summa_Theologiae-Secunda_Secundae,_FR.pdf, p. 245. (Consulté le 15. 03. 2019.)

gnol qui avait rejoint les rangs de la Résistance. Elle se confesse à Philippe qui feigne un intérêt et amour sincères, mais, qui, trahit comme Judas, et dénonce cet amour interdit et passionnel à son beau-frère. L'amant est torturé devant sa bien-aimée dans un scénario grotesque monté par Geoffroy qui rappelle celui de la mort de Roselyn Petiou dans *Nuit d'Ambre*. Blessé par un verre cassé à cause de la douleur et de la frustration, Agdé saignera jusqu'à la fin de sa vie. Cette perte de sang approche Agdé de Violette-Honorine³⁴, mais aussi de la Passion du Christ. Victime innocente de l'envie de son frère et d'un mari cynique, Agdé est un Abel christique : « Les pères [de l'Église] l'ont toujours regardé [Abel] comme une figure de Jésus-Christ »³⁵. Sa douleur immense empêche la blessure de guérir et provoque sa mort. Ce n'est qu'après sa disparition que Philippe se rend compte de la gravité de son acte, et l'égoïsme cède le pas à l'altérocentrisme³⁶ : « Certes, il avait voulu faire obstacle au bonheur de sa jeune sœur, lui qui avait été spolié de toute joie, et l'empêcher à tout prix de réussir une carrière de cantatrice, lui qui avait été privé de sa voix, mais il n'avait nullement souhaité sa mort au terme d'une longue agonie, ni celle de l'homme qu'elle aimait. » (NA, 99) Ne pouvant pas supporter l'intensité des remords, il essaie de se suicider en se tirant une balle dans la tête, tentative échouée : « Le fausset n'était donc pas parvenu qu'à se fracasser une partie de la mâchoire, à perdre un œil et l'usage de ses jambes. Juste de quoi survivre rivé sur un fauteuil, et plus encore, dans l'enfer d'un remords aggravé. Un œil fixé sur la tragi-comédie humaine, l'autre sur le néant. » (NA, 100) Philippe est donc puni pour ses actions, il meurt subitement d'un arrêt cardiaque, après une longue agonie dans une chaise roulante. C'est leur mère, la baronne Elvire Fontelauze d'Engrace qui essaiera de « réconcilier le frère et la sœur dans la mort avant d'aller les rejoindre » (CM, 105) par une lettre émouvante qu'elle dicte à Laudes. À travers l'image de cette fratrie, Agdé et Philippe, Sylvie Germain dénonce encore une fois l'envie, vice qu'elle voit responsable de détruire la paix dans la famille.

³⁴ Personnage du *Livre des nuits* ayant une blessure qui saigne.

³⁵ F. Vigouroux : *Dictionnaire de la Bible*, Paris : Letouzey et Anne, tome 1, 1912, p. 30.

³⁶ T. Garfitt « Sylvie Germain, romancière chrétienne ? Pour une troisième voie », *Approches* 164, 2015 : 25-34, p. 31.

3 La fraternité universelle rompue

Outre les exemples concrets de frères rivaux, Sylvie Germain décrit une fraternité universelle rompue en créant l'image de l'humain incapable d'aimer son prochain. Le mythe de Caïn et Abel irradie l'ensemble de l'œuvre germanienne, la romancière voulant sortir de l'oubli les « Abel » de l'humanité. Qui sont les Abel de Sylvie Germain ? Des victimes innocentes qui à l'instar d'Abel transforment leur vie en martyre : « La terre est peuplée d'Abel de tous âges, de toutes races, qui gisent dans la boue, dans l'oubli. Le ciel est empesté des fumées âcres qui furent les corps, les regards, les sourires d'Abel de tous âges et de toutes nations. La terre, le vent, le ciel, les fleuves et les mers sont des vastes tombeaux où mugit la clameur d'un peuple indénombrable d'Abel inconsolés. » (ES³⁷, 17). Ce sont les « victimes du péché de l'autre³⁸ ». Tout en écrivant, Sylvie Germain crée une vraie sépulture à ces êtres malheureux tombés dans l'oubli : « Tant sont restés, jusqu'à la mort, dans les fers et les chaînes, esclaves que nul ne libéra, martyrs que nul ne sauva. » (ES, 18). Outre les personnages abandonnés, abusés, tués sans raisons, les mal-aimés, Sylvie Germain montre cette haine mythique à travers les guerres. De son premier roman, *Le Livre des nuits* (1984) et jusqu'au dernier, *À la table des hommes* (2016), elle dénonce les guerres dont elle souligne le manque de sens n'y voyant que l'image d'un Caïn qui lève la main contre son frère Abel : « La guerre n'était-elle pas une mère monstrueuse, obscène et folle, qui ne portait les hommes dans son ventre difforme que pour les remettre bas, sous l'aspect d'êtres amputés à jamais de la paix dans leur mémoire et dans leur âme ? » (NA, 149) La saga initiale de Sylvie Germain est parsemée par les guerres et leurs atrocités de la guerre de 1870 et jusqu'à la guerre d'Algérie (1954-1962). Comme figure d'Abel, victime innocente de la guerre, se distingue particulièrement Belaïd, enfant chevrier « tenu fantasmatiquement pour responsable des crimes de ceux d'en face³⁹ », qui est torturé par les soldats français en tant que bouc émissaire pour ceux qui oseraient vouloir la libération de leur pays : « Car il n'était encore qu'un enfant cet ennemi de fortune, qu'ils s'étaient déniché, faute de mieux. Un pauvre gamin de onze ans à peine, au corps imberbe, au ventre rond, au sexe grêle, pas formé. [...] On torturait un enfant » (NA, 159). Même s'il agit de la guerre d'ex-Yugoslavie,

³⁷ S. Germain : *Les échos du silence*, Paris : Albin Michel, 2006. Ouvrage de référence dorénavant noté par « ATH » suivi du numéro de la page.

³⁸ F. Vigouroux : *Dictionnaire de la Bible*, Paris : Letouzey et Anne, 1912, tome 1, p. 30.

³⁹ A. Goulet : *Sylvie Germain : œuvre romanesque*, Paris : L'Harmattan, 2006 : 75.

Belaïd est l'archétype de la victime sans tache, qui meurt à cause d'une haine aveugle et folle, par lui l'écrivaine soulignant l'absurdité et l'omniprésence des guerres : « Mais le temps de la guerre, lui, n'était nullement révolu. D'ailleurs, il n'avait jamais cessé. Simplement, dans son impatience et son intempérance, le temps de la guerre avait changé de lieu. Il aimait bien porter ailleurs, toujours ailleurs, c'est-à-dire un peu partout sa fureur. » (NA, 139) Donc, il est marqué le fait que la haine entre les frères ronge depuis la genèse du monde jusqu'à nos jours.

Une autre référence claire au mythe de Caïn et Abel en tant qu'image de l'humanité déchue se retrouve dans le dernier roman de la romancière, *À la table des hommes*,⁴⁰ où, à travers la métamorphose d'un porcelet dans un garçon, Sylvie Germain souligne l'animalité des humains. Sur le fond de la guerre de l'ex-Yougoslavie, un garçon sauvage, trouvé par les paysans d'un village détruit par les combats, reçoit le nom de Babel puisqu'il avait « la langue aussi brouillée que les briquetiers de la tour Babel. » (ATH, 74) Babel découvre les catastrophes laissées derrière par la haine qui invite à la lutte, un village en ruines où ils ne restent que les femmes et les enfants et surtout que « parmi les prédateurs, les pires sont ceux de l'espèce humaine » (ATH, 28). Il assiste à une vraie négation de la fraternité : « ces foutus voisins ne sont pas leurs frères, pas même leurs semblables » (ATH, 33). C'est précisément une autre définition germanienne de la guerre, la négation de la fraternité. L'achèvement du procès d'humanisation de Babel est marqué par le changement de son nom : « Il suffit d'enlever une lettre à ton nom, la première, et tu deviens Abel. Un vrai prénom, celui-là, et beau, et qui remonte aux origines. – Quelle origine ? – Celle de la fratrie et celle du fratricide, deux coups en un. Devant l'air interrogateur de Babel, elle raconte la tragédie de Caïn et Abel, le cultivateur et le berger, le violent et le doux. » (ATH, 187). La référence biblique est évidente, l'entrée du personnage dans le monde humain étant marquée par un nom qui retentit dans la culture chrétienne.

Assurément, ce ne sont que quelques exemples parmi les nombreux qui parsèment l'œuvre de l'écrivaine. Juste à titre de rappel, – étant donné qu'il s'agit d'une problématique féconde à traiter séparément – il n'est pas à ignorer que Sylvie Germain est particulièrement touchée par le sujet de la Shoah. Dans sa conception, les Juifs sont aussi des Abel de l'humanité. Dès son premier roman, *Le livre des nuits*, elle réussit majestueusement à attirer l'attention sur cette plaie

⁴⁰ S. Germain : *À la table des hommes*, Paris : Albin Michel, 2016. Ouvrage de référence dorénavant noté par «ATH » suivi du numéro de la page.

de l'histoire universelle, l'Holocauste, à travers l'histoire émouvante de Ruth, quatrième épouse du protagoniste, morte dans un camp de concentration. Le docteur Clemens Dukental de *Magnus*, n'est-il pas lui aussi, un Caïn vu qu'il tue son prochain – il travaille dans un camp 0150 sous le masque grotesque d'un docteur respectable ? Les références sont nombreuses et ne font que prouver la pertinence du mythe de Caïn et Abel en tant que clé exégétique de l'univers germanien.

4 Conclusion

Le mythe de Caïn et Abel irradie l'œuvre de Sylvie Germain, visible dans l'image des couples des frères rivaux, mais aussi dans celle de la fraternité universelle. Imprégnée de l'imaginaire judéo-chrétien deux passages bibliques se succèdent logiquement dans l'œuvre germanienne : « Tu ne tueras point ! » suivi par « Où est ton frère ? » le crime étant suivi par le châtement. « Au moment même où mon pouvoir de tuer se réalise, autrui m'a échappé » dit Emmanuel Levinas.⁴¹ La romancière souligne encore une fois qu'il est interdit à l'homme d'attenter à la vie de son prochain. Certainement, Sylvie Germain se sert du mythe de Caïn et Abel afin d'exprimer sa solidarité avec les malheureux de ce monde : « Nous sommes au temps de génocides. Qui ne dit rien et ne fait rien face aux massacres, consent, se constitue obliquement complice. » (ES, 18) À travers l'écriture, elle refuse donc la complicité avec les Caïn de l'humanité. L'analyse de son œuvre à la lumière de la mythocritique offre une nouvelle vision, plus profonde, de son univers, une autre perspective sur les thèmes récurrents, comme la guerre, la vie dans la fratrie, l'enfant abandonné, qui peuplent son imaginaire inimitable dans le paysage littéraire contemporain. Pourtant, le présent travail n'a pas des prétentions d'exhaustivité, il n'est qu'un bref répertoire de l'irradiation du mythe de Caïn et Abel dans l'œuvre de Sylvie Germain, sujet fructueux qui est sûrement à développer.

⁴¹ E. Levinas : *Entre nous*, Paris : Grasset, 1991: 28.

Nomina agentis en el español medieval y el rumano antiguo

Ionica Andreea Micu
Universidad Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca, Rumanía
andreeaionicamicu@yahoo.com

Abstract

In this paper we analyse the word formation of agent names in Spanish and Romanian according to crafts and labour terms used in the Middle Ages. The development of agent names can be traced back to Indo-European, Greek and Latin formulas. From a traditional perspective, in vulgar Latin, Middle Ages vocabulary contained suffixed words called *nomina agentis*, the most used elements being *-tor* and *-arius*. Initially, the Romance languages preserved these agent suffixes, but in time, due to phonetic, morphological and semantic influences, new lexical elements were added with rural and urban values. We will study Latin suffixes in Romanian, we will compare them with those in Spanish, and we will analyse their productivity in these languages.

1 Introducción

Media tempestas o *medium aevum* son designaciones de una época sellada por el contraste, en la que las labores y las profesiones se desarrollan o desaparecen. Por lo tanto, los hablantes enriquecen la *lingua franca* por medio de la asociación de los afijos heredados con las bases prestadas o esbozadas, teniendo la intención de (re)definir viejas y nuevas artesanías, junto a sus artesanos. En este contexto histórico, intentamos aclarar y analizar, empezando desde la hipótesis de un fondo latín común y teniendo un corpus de dos textos antiguos, el concepto de *nomina agentis*, la evolución de los sufijos de agente y las semejanzas y las diferencias entre las dos lenguas románicas, español y rumano, a través de comparaciones morfológicas y semánticas.

En primer lugar, a partir de los estudios y de los trabajos de lingüistas europeos, como Émile Benveniste, José Alemany Bolufer, Alexandru Graur, Ramón Menéndez Pidal, Magdalena Popescu-Marin, vamos a conocer la formación y el aumento de los nombres de agente, hecho que nos va a ayudar a estructurar esta investigación, con el principal propósito de sentar la base teórica.

En segundo lugar, a pesar de la distancia cultural, vamos a examinar ciertos textos del español y del rumano, con el objetivo de averiguar los sufijos latinos heredados, de poner a la luz los sufijos de agente más empleados, de observar y comparar, entre las dos lenguas, la utilización de las palabras que designan los agentes. Sabemos que el hueco temporal aparta mucho la evolución de las palabras en las lenguas estudiadas, pero consideramos que esta misma discrepancia contribuirá a percibir y justificar mejor las diferencias y a contemplar las semejanzas.

Para facilitar consultas puntuales, incluimos el corpus que, de forma práctica, nos va a proyectar el vocabulario intrínseco de esos tiempos, dadas las esferas cotidianas que incluye. También nos va a servir al análisis de unas cuestiones morfológicas y semánticas, en un contexto de cambios sucesivos. Como los primeros textos romances fueron escritos por los monjes, para facilitar a los lectores “la inteligencia de vocablos y frases del latín”, según Menéndez Pidal (1926: 400), vamos a explorar el material léxico de dos obras emblemáticas, escritas por hombres de la iglesia, *Libro de buen amor* del Arcipreste de Hita y *Carte cu învățătură* del Diácono Coresi, que marcan una referencia en el proceso de formación de palabras, respecto a la derivación con sufijos de agente.

2 Origen

A base de un examen etimológico indo-iraní, Benveniste (1948: 11–18) separa el nombre de agente –autor de un acto– con la forma *-tr* (con acento tónico en la sílaba anterior), del otro nombre –agente destinado para una función– con la forma *-tr̄* (con acento tónico gráfico en la “r”). La noción de ‘autor’ está definida por la acción que cumple el sujeto según el mismo acto, pero la de ‘agente’ apoya la función, aunque la acción pase o no, enseñando la destinación, como vemos en la palabra *nétr* que refleja la persona que conduce, mientras en la *netr̄* (con tilde en la “r”) subrayamos la persona que tiene la misión de conducir.

Al pie de los poemas y de las prosas antiguas griegas, Benveniste (1948: 28–56) describe la situación de los sufijos de agente y confirma la similitud con el

indo-iraní, a través de las dos formas: -τωρ correspondiente a -tr̥ y -τήρ igual con -tr̥ (con acento gráfico en la “r”). Pero, en este caso, hay una diferencia, porque se emplea el adjetivo con el propósito de definir la actividad del sujeto en relación con el que hace el trabajo, por ejemplo, βώτωρ que se utiliza como adjetivo con ἀγήρ significando ‘el que cuida el ganado de ovejas’, mientras βοτήρ responde a ‘el que tiene el empleo de guardar’.

Sumando los elementos heredados del indo-iraní y del griego, el latín recurrió a la simplificación de la lengua, ofreciendo una sola forma -tor para representar al autor y al agente, así como aparece en *dótor* con el sentido de ‘la persona que da’, sustituyendo de este modo el viejo sufijo -tér, cuyo valor era la destinación, al verse en el ejemplo *dotér* con el significado de ‘persona destinada a dar’ (Benveniste 1948: 57–62).

3 Lengua española y lengua rumana

3.1 Particularidades españolas

En la Edad Media castellana, según Alemany Bolufer (1920: 119), los nombres de agente más frecuentes se presentan bajo las formas eruditas -tor y -sor, pero adaptadas a la lengua de la Península Ibérica mediante un cambio fonético de la [t], hecho que se observa en la versión vulgar -dor, y sus variantes -ador, -edor, -idor.

Solamente desde el siglo XVI se emplea la forma femenina -dora, porque las más habituales eran las masculinas y no se podían distinguir bien, así que se manifiesta la necesidad de introducir otros sufijos análogos, como -dero, -a (< lat. -torius, -a, -um) y -ero, -a (< lat. -ārius, -a, -um): *entendedor/entendedera* (Agudo Romeo 2007–2008: 42–44).

Otros derivados, nombres de agente, se forman con los sufijos latinos -ārius, -āria que resultan en español -ero, como una modificación fonética a través de la metátesis (-ārium se convierte en -airum), de la apertura de la vocal “-u” y la pérdida de la consonante “-m”, y finalmente la monoptongación de “ae” a “e”. Se supone que el sufijo -duero es un producto de la influencia vasca en las transformaciones de -tōrĭum (*asmaduero, cobdiciadero*), que por medio de la metátesis se transformó en -toirum, donde la “u” se abrió, la “m” cayó, “oi” monoptongó en “e” y la “t” intervocálica se sonorizó. Por la acción de -ārium sobre -ero, se sustituyó -dero (Toledo 2016: 197).

Un sufijo prestado es *-ato/-ata*, utilizado por los nombres de agente femeninos en la lengua madrileña de la calle, como *novata*. Además del significado de nombre de acción, este sufijo se refleja también en la forma *-ado*, para expresar artesanías (*senado*) que en los siglos siguientes reciben el sentido de dignidad (*condado*), duración (*reinado*), colectividad (*alumnado*). Junto a este sufijo, recordamos otro, *-azgo* o *-adgo*, creados en el espacio ibérico del latín *-aticus*, que funciona según las mismas reglas que el nombre de agente desde la perspectiva semántica, como vemos en *alguacilazgo*, *cacicazgo*, *alarifazgo* (Pharies 2004: 158–161).

Específicamente español puede considerarse el tema del participio de los derivados- nombre de agente e interfijo *-ad*, *-ed* o *-id*: *duradero*, *valedero*. La diferencia entre *-ero* y *-dor* es la raíz del derivado, en el primer caso tenemos una base nominal y en el segundo una verbal. Desde la base verbal añadimos el interfijo nasal “-n” y surge la forma del gerundio *-ndo*. A partir de aquí, tenemos dos casos: primero tiene que ver con la derivación regresiva *-dera* (*barrer* > *barredor* > *barrendera* > *barrendero*), el segundo está relacionado a la base nominal en *-ndo* donde empleamos *-ero* (*encomienda* > *encomendero*). Una variante de *-ero* puede ser *-icero*, *-a* en *carnicero* o *manicero*, pero es posible tener el interfijo *-ec*. Ciertamente, la oposición entre *-dor* y *-edo* consiste en la modalidad de actuar, el primero enseña la eficiencia de la resolución, el segundo la capacidad de finalizar la acción. Hacemos mención de la formación de nombres de artesanías, en comparación con *-ero/-a*, *-dor/-a* es más frecuente (Toledo 2016: 198–218).

En cambio, muchos de las denominaciones de empleos con *-ero* están en concordancia con los derivados con el sufijo grecolatino *-ista*, según los ejemplos: *coplero* y *coplista*, *palabrero* y *palabrista*, *estufero* y *estufista*. Entre estas formas dobles, podemos introducir los derivados –nombres de agente– que indican el aspecto de la acción –*hablador*, *seguidor*, *viajero* y nombres de agente que enseñan la función– *viajante*, *hablante*, *siguiente* (Palma 2004: 89–90).

3.1.1 Análisis textual

Para observar mejor los nombres de agente españoles, hemos examinado la obra *Libro de Buen Amor* del Arcipreste de Hita o Juan Ruiz, del siglo XIV, período en el que la publicación y la lectura de las obras religiosas en lenguas romances estaban prohibidas. La obra presenta el amor común, inspirado por Aristóteles, con un carácter popular que subraya la sociedad cristiana de esos tiempos y lugares. Por lo tanto, el amplio vocabulario empleado nos ofrece una

imagen de la productividad lexicológica, incluyendo los matices semánticos de los derivados de agente, que investigamos, y sus formas morfológicas peculiares de esa edad medieval.

El texto ofrece 83 nombres de agente, 62 formados en el territorio ibérico, 21 palabras heredadas del latín, con los sufijos de agente más utilizados *-ero*, *-tor*, *-dor* y sus variantes *-ador*, *-edor*, *-idor*, según hemos estudiado, por medio de los diccionarios de Corominas y de García de Diego. Con solamente un ejemplo, *confesor* (p. 103 f. 1127, p. 104 f. 1130, p. 105 f. 1154), hallamos un derivado con el sufijo de agente *-or*, con raíz verbal de origen latino. Mirando hacia los derivados castellanos, hay que especificar la representación sobresaliente de nombres de agente en *-ador*, es decir 27, frente a 19 con *-ero*, a 8 con *-edor* y a otros 8 con *-idor*, cuyas raíces latinas (52) superan las germánicas (2) y las occitanas (1). Sin embargo, destacamos tres palabras con origen desconocido, se trata de *costumero* (p. 55 f. 137), *mansellero* (p. 56 f. 561), *bahareros* (p. 114 f. 1255).

Morfológicamente, las bases más frecuentes son verbales, 43 del total, en los derivados con los sufijos *-ador*, *-edor*, *-idor*, pero más raras (19) son las bases nominales, en los derivados con el sufijo *-ero*. Deducimos que los hablantes tenían la tendencia de formar nuevas palabras desde verbos en primera, segunda y tercera conjugación, es decir, denominar agentes conforme a la acción del verbo empleado. El sufijo de agente más productivo es *-ador*, enseñando una preponderancia popular en el habla. Presentamos, a continuación, un inventario de nombres de agente, entre los cuales los siguientes derivados formados en el espacio ibérico con el sufijo *-ador*: 1 de una raíz nominal de origen occitano: *bletador* (p. 42 f. 406), 20 de raíces verbales de origen latino: *librador* (p. 97 f. 1053), *trovadores* (p. 12 f. 65, p. 15 f. 92, p. 141 f. 1575), *madrugador* (p. 71 f. 751), *rascador* (p. 85 f. 925), *engañador* (p. 26 f. 220, p. 43 f. 416, p. 156 f. 1716), *amador* (p. 43 f. 416, p. 75 f. 801, p. 79 f. 852, p. 135 f. 1503, p. 139 f. 1551), *mezclador* (p. 5 f. 10), *cazadores/caçador* (p. 49 f. 486, p. 30 f. 269, p. 49 f. 486, p. 52 f. 524, p. 71 ff. 746, 748, 751, p. 75 f. 801, p. 123 f. 1360), *encantador* (p. 30 f. 262, p. 80 f. 868), *probador* (p. 48 f. 472), *loador* (p. 55 f. 557), *denostador* (p. 55 f. 557), *complador* (p. 60 f. 615), *estorvador* (p. 68 f. 715), *demostrador* (p. 104 f. 1135), *gritador* (p. 112 f. 1229, p. 145 f. 1615), *cantador* (p. 83 f. 899, p. 145 f. 1615), *judgador* (p. 38 f. 348, p. 105 f. 1154, p. 132 f. 1461), *labrador(es)* (p. 50 f. 491, p. 117 ff. 1294, 1297), *predicadores* (p. 112 f. 1238), 2 de raíz verbal de origen germánico: *guardador* (p. 97 f. 1057), *guiador* (p. 67 f. 697, p. 135 f. 1503), 3 de derivados castellanos: *ayunador* (p. 145 f. 1621), *peleador* (p. 55 f. 557, p. 145 f. 1620), *doñeador* (p. 61 f. 633, p. 134 f. 1489, p. 135 f. 1501), 1 de raíz verbal de

origen románico: *andador* (p. 145 f. 1621). Los sufijos *-edor* e *-idor* aparecen en el texto en formaciones derivadas, creadas en castellano, de raíces verbales, *-edor* junto a raíces de origen latino: *vençedor* (p. 28 f. 240, p. 129 f. 1428), *entendedor* (p. 49 ff. 478, 479, p. 56 f. 565, p. 126 f. 1399, p. 144, f. 1610), *bebedor* (p. 8 f. 18), *fasedor* (p. 19 f. 145, p. 58 f. 585, p. 64 f. 667), *corredor(es)* (p. 46 f. 443, p. 60 f. 615, p. 67 ff. 697, 704, p. 85 f. 925, p. 122 f. 1357), *revolvedor* (p. 51 f. 510), *comedor* (p. 34 f. 303), *mordedor* (p. 117 f. 1293), pero *-idor* junto a raíces latinas: *partidor* (p. 14 f. 84), *sabidor(es)* (p. 30 f. 261, p. 36 f. 323, p. 38 f. 351, p. 50 f. 491, p. 82 f. 888, p. 104 f. 1138, p. 145 f. 1617), *oidor (es)* (p. 87 f. 949, p. 105 f. 1150), *pedidor* (p. 55 f. 558), *desidor(es)* (p. 4 f. 7, p. 21 f. 161), *destroydor* (p. 43 f. 416), *reñidor* (p. 145 f. 1620) y germánicas *escarnidor* (p. 55 f. 557). Los derivados con el sufijo *-ero*, encontrados en el texto, fueron desarrollados en español a partir de raíces nominales de origen latino: *placentero(s)* (p. 56 f. 561, p. 66 f. 687, p. 97 f. 1050, p. 112 f. 1226, p. 114 f. 1259, p. 118 f. 1305, p. 134 f. 1495), *artero* (p. 60 f. 617), *lusero* (p. 9 f. 37), *compañero* (p. 10 f. 37, p. 16 f. 113, p. 17 f. 122, p. 28 f. 242, p. 70 f. 743, p. 72 f. 757, p. 89 f. 970, p. 116 f. 1283, p. 156 f. 1713), *camineros* (p. 27 f. 231, p. 90 f. 985), *pregonero* (p. 36 f. 327), *ovejero* (p. 36 f. 332), *taberneros* (p. 53 f. 535), *balletero(s)* (p. 31 f. 270, p. 71 f. 753, p. 100 f. 1084), *escudero(s)* (p. 88 f. 961, p. 100 f. 1085, p. 113 f. 1240, p. 114 f. 1253, p. 145 f. 1620), *sendero(s)* (p. 71 f. 746, p. 85 f. 920, p. 88 f. 961, p. 90 f. 985), *carnicero(s)* (p. 26 f. 226, p. 33 f. 291, p. 110 f. 1212), *marinero* (p. 60 f. 614, p. 63 f. 650), *bodeguero* (p. 117 f. 1297), *carnero(s)* (p. 49 ff. 480, 483, p. 72 f. 766, p. 73 f. 781, p. 100 f. 1084, p. 108 f. 1185, p. 110 f. 1214), *pajadero* (p. 71 ff. 746, 751, 752), de un derivado castellano *mensajero* (p. 16 f. 113, p. 22 f. 178, p. 98 f. 1068, p. 147 f. 1636) o de origen francés *mesonero* (p. 35 f. 317), y solamente de una raíz verbal de origen castellano *mesturero* (p. 56 ff. 567, 570, p. 94 f. 1020, p. 145 f. 1620).

En cuanto a los nombres de agente heredados del latín, encontramos en el texto palabras que están formadas, principalmente, con el sufijo *-ador*: *pecador(a/es)* (p. 5 f. 10, p. 10 ff. 41, 43, p. 13 f. 76, p. 64 f. 667, p. 96 f. 1046, p. 98 f. 1069, p. 103 ff. 1127, 1130, p. 105 f. 1154, p. 106 f. 1156, p. 107 f. 1169, p. 108 f. 1179, p. 135 f. 1501, p. 138 f. 1538, p. 142 f. 1578, p. 145 f. 1621, p. 147 f. 1636, p. 152 f. 1675, p. 156 f. 1716, p. 157 f. 1727), *salvador* (p. 4 f. 8, p. 9 f. 36, p. 10 f. 42, p. 96 f. 1046, p. 98 f. 1069, p. 149 f. 1658, p. 156 f. 1716), *matador* (p. 108 f. 1190), *mercadores* (p. 157 f. 1725), *pescador* (p. 82 f. 884, p. 85 f. 925), *consejador* (p. 91 f. 99), *fabrador* (p. 20 f. 155), *criador* (p. 136 f. 1510) y el sufijo *-ero*: *herederos* (p. 138 f. 1540), *solteros* (p. 40 f. 373), *mercadero* (p. 49 f. 477, p. 96 f. 1041), *conejero* (p. 17 f. 120), *caballero(s)* (p. 18 f. 127, p. 50 f. 500, p. 60 f. 621, p. 72 f. 763, p. 100 f. 1084, p. 114 f. 1253, p. 115 ff. 1271, 1275, p. 120 f. 1329, p. 157

f. 1725), *pandero(s)* (p. 48 f. 470, p. 67 f. 705, p. 69 f. 729, p. 92 f. 1003, p. 110 f. 1212), *cordero(s)* (p. 49 ff. 477, 478, 479, p. 55 f. 556, p. 69 f. 728, p. 98 f. 1061, p. 108 f. 1184, p. 110 f. 1214, p. 128 f. 1415), seguidos numéricamente por el sufijo *-tor*: *pastor(a/es)* (p. 73 ff. 771, 772, 773, p. 89 f. 970, p. 91 f. 994, p. 108 f. 1188, p. 110 f. 1213, p. 111 f. 1222, p. 131 f. 1452), *pintor* (p. 48 f. 473, 474, p. 49 ff. 479, 481), *doctor(es)* (p. 5 f. 10, p. 8 f. 18, p. 11 ff. 46, 50, 53, 54, p. 50 f. 494, p. 104 f. 1135) y el sufijo *-idor*: *traidor* (p. 17 f. 119, p. 74 f. 790, p. 97 f. 1049), *traydor(es)* (p. 4 f. 7, p. 26 f. 220, p. 97 f. 1051), *servidor* (p. 4 f. 7, p. 51 f. 510, p. 58 f. 585, p. 59 ff. 606, 607, p. 60 f. 617, p. 62 f. 638, p. 97 f. 1058, p. 135 f. 1503, p. 151 f. 1669). Además de las palabras creadas y las heredadas, hay también una prestada, se trata de *texedor* (p. 48, f. 471) del latín *texere*.

Desde la perspectiva semántica, se delimitan las dos partes de estos nombres, primero la labor y el acto del verbo y segundo el sujeto y sus cualidades, así como vemos en *trovador* y *lusero*. Además, percibimos diferentes significados de los nombres investigados, dividiéndolos en tres áreas semánticas: según el resultado (*criador*, *pecador*, *salvador*), según el desarrollo de la acción (*cazador*, *fablador*, *corredor*) y según el agente (*pastor*, *pescador*, *pintor*).

3.2 Particularidades rumanas

Los nombres de agente se identifican en rumano por medio del sufijo latino *-tor*. Su etimología, en general, es incierta, a causa de la complejidad y diversidad lingüística de este territorio geográfico e histórico, pero el fundamento latino se prolonga y permite la aparición de nuevas formaciones. Por ello, los sufijos latinos se perpetuaron de esta forma: *-ārius*, *-āria* > *-ar*, *-aricius* > *-ăreț*, *-onius/-oneus* > *-oi*, *-torius/-tor* > *-toriu/-tor*.

Desde el sufijo *-ārius/-āria*, tenemos, en rumano, derivados de temas nominales que añaden *-ar(iu)*, para representar a las personas que tienen distintos empleos como, por ejemplo, *mitariu*, *flecar*. Independientemente del latín, *-ar(iu)* produce en rumano también adjetivos, para enfatizar la característica del empleo: *coțcar* procede de la palabra *coșcă*, *ștreqar* procede de la palabra *ștreang* (Graur 1929: 92).

Con una etimología ligada a *-aris* y a *-ārius* más *-icius*, detectamos en rumano sufijos productivos hasta el siglo XVIII: *-ăreț*, que, de base verbal, forma palabras con el valor de ‘el que hace’, como, por ejemplo, *săltăreț*, *cântăreț*, *scăpăreț*, y *-areț* que ha dado *hrăpareț*, *fugareț*, *limbareț* (Graur 1929: 93–94).

A través del sonido [r], Pascu (1916: 87) nos enseña que si la forma *-ārius* se confunde con *-aris*, *-alis*, si los femeninos se acaban en *-are*, se puede emplear este sufijo como correspondiente de *-ar* o aun lo puede sustituir, como vemos en *căldare*, *cărare*, *viermănanare*, *strămurare*. Mediante una analogía el sufijo *-ar* se ha acercado al sufijo *-ie* (< lat. *-iar* < sl. *-ije*, *-ijie* < gr. *-ia*), resultando el rumano *-ărie*, el cual encontramos en palabras con significado de ocupación, función: *arhierie*, *popie*, *postelnicie* (Popescu-Marín 2008: 127–135).

En cuanto al sufijo *-oï*, se lo asocian con el latino *-one*, que forma nombres de agente y aumentativos, o se explica a través de *-oneus*, que crea adjetivos. Tras identificar y estudiar los sufijos femeninos, Graur (1929: 94–105) concluye que el sufijo *-oï* no viene de *-oneus*, sino de un morfema femenino *-onia*, muy productivo en el latín vulgar (*lenonia*, *histrionia*), gracias a la preferencia por los sustantivos en *-on*, *-ona*.

A los temas verbales incluimos *-tor*, que tiene la misma función que el del latín, pero es diferente desde la perspectiva morfológica, dado que en rumano se permite la formación del adjetivo y, desde una perspectiva etimológica, se explica a través del femenino *-toare*. Hay que mencionar, también, que los sufijos latinos *-tor* y *-torius*, independientemente de los sustantivos o de los adjetivos contruidos o que pueden sustituirse, no tienen un desarrollo etimológico claro en el rumano (Graur 1929: 106–107).

Popescu-Marín (2007: 183–194) propone una estimación de la utilización del sufijo en la lengua de los siglos XVI y XVIII, identificando 250 derivados con *-tor*, el sufijo de agente más productivo de esos tiempos.

3.2.1 Análisis textual

El texto elegido, *Cartea cu învățătură* del Diácono Coresi, que presenta una doctrina cristiana, ha tenido una tirada muy alta en el período antiguo. Aunque, desafortunadamente no tiene una historia claramente delimitada, su léxico envuelve elementos lingüísticos de varias regiones y nos trae más cerca al habla de esos tiempos principiantes de la lengua dacio-rumana escrita. De este modo vamos a poder investigar los nombres de agente, específicos de ese período, es decir, la formación de ellos como proceso de derivación con sufijos de agente.

Tras analizar el texto y repartir los nombres de agente, por medio de los diccionarios DELR, DLR y de Cihac, descubrimos 97 palabras derivadas, 89 formadas en el territorio rumano y 6 heredadas del latín, empleando el sufijo de agente *-tor* y sus variantes *-ător*, *-etor*, *-itor*, *-otor* y el sufijo *-ar(iu)*.

Primero, destaca la preponderancia de los sufijos de agente *-ător* y *-itor/-itoare*, con 41 derivados, respectivamente 40, hecho que explica la preferencia por los verbos de primera y cuarta conjugación. Formados en el espacio rumano, los derivados con *-ător* tienen solamente bases verbales, de origen latino: *vindecătoriu* (p. 20 f. 9), *vătămătoriu* (p. 45 f. 17), *scumpărătoriu* (p. 195 f. 12), *jucător* (p. 546 f. 9), *îndurătoriu* (p. 150 f. 26), *închinător* (p. 161 f. 20), *furător* (p. 283 f. 7), *ertătoriu* (p. 18 f. 3), *cugetătoriu* (p. 192 ff. 29, 30), *neapărător* (p. 436 f. 32), *alergător* (p. 15 f. 34), *ajutătoriu* (p. 4 f. 36), *cuvântătoriu* (p. 333 f. 12), *ucigător* (p. 27, f. 15, p. 70, f. 28), *curățătoriu* (p. 45 f. 34), *făcătoriu* (p. 70 f. 26, p. 195 f. 11, p. 312 f. 25, p. 491 f. 4), *văzătoriu* (p. 97 f. 8), *închinător* (p. 162 f. 1), *lucrătoriu* (p. 174 f. 3), *dătătoriu* (p. 145 f. 3, p. 157 f. 4, p. 195 f. 12, p. 385 f. 31, p. 355 f. 18), *arătătoriu* (p. 132 f. 29, p. 198 f. 22), *ascultătoriloru* (p. 235 f. 5, p. 297 ff. 21, 23, p. 406 ff. 27, 35), *judecătoriu* (p. 40 f. 21, p. 140 f. 39), *fărmăcător* (p. 70 f. 28), *dregător* (p. 113 f. 30), *dereptător(iu)* (p. 213 f. 6, p. 252 f. 34, p. 331 f. 20), *zăcător* (p. 297 f. 25, p. 316 f. 11), *înnotător* (p. 235 f. 3, p. 376 f. 2), *prădător* (p. 453 f. 33), *neîmputătoriu* (p. 20 f. 7/8), *curătoriu* (p. 159 f. 17, p. 191 f. 7), *mâncătoriu* (p. 229 f. 35), *purtătoare* (p. 233 f. 13), *râzătoriu* (p. 343 f. 2), *semănătoriu* (p. 355 f. 8), *înțelegătorii* (p. 369 f. 25), *precepătoriloru* (p. 369 f. 26), *pierzătoriu* (p. 485 f. 4, p. 278 f. 27), *strigătoriu* (p. 271 f. 7, p. 485 f. 4/5), *învățătoriu(u)* (p. 81 f. 18, p. 95 f. 30, p. 178 f. 17, p. 308 f. 15, p. 407 f. 23/24) y del eslavo *neînșelători* (p. 503 f. 12). El texto ofrece palabras esbozadas en tierra rumana, con sufijos *-itor/-itoare* desde temas, principalmente, verbales, pero de origen diverso, los más frecuentes son los eslavos: *săditor* (p. 301 f. 8), *rânjitor* (p. 58 f. 20), *năpăstuiătoriu* (p. 235 f. 11), *îndrăznitor* (p. 130 f. 3), *hulitor(iu)* (p. 61 f. 32), *săditoriu* (p. 301 f. 8), *spășitoriu/spășitoare/ispășitoriu* (p. 12 f. 30, p. 75 f. 17, p. 96 ff. 29, 33), *văditor* (p. 339 f. 34), *dobânditori* (p. 344 f. 3), *ziditoriu/ziditoriu* (p. 169 f. 11, p. 174 f. 3, p. 312 f. 25), *priimitorii(iu)* (p. 304 f. 8, p. 391 f. 23), *gonitorii* (p. 339 f. 35, p. 474 f. 26), *pizmitoriu* (p. 340 f. 17), *propoveduitor* (p. 106 f. 33, p. 332 f. 24/25), *muncitoriu* (p. 50 f. 36, p. 485 f. 23), *pomenitoriu* (p. 48 f. 8), *tocmitor* (p. 304 f. 8), *cinstitoriu* (p. 117 f. 38, p. 173 f. 10), *protivitoriu* (p. 328 f. 30), *prilăstitoriu* (p. 343 f. 2), *nepohitoriu* (p. 385 f. 31), *slăvitori* (p. 519 f. 7), *otrăvitor* (p. 70 f. 28), *glășitoriu* (p. 56 f. 31, p. 78 f. 27, p. 422 f. 26), *iubituriu* (p. 31 f. 7), *iscoditoriu* (p. 409 f. 23), los latinos: *săritor* (p. 154 f. 24), *peritoriu* (p. 481 f. 27), *îndărătnicitor* (p. 214 f. 2), *împărățitor* (p. 179 ff. 35, 36), *răpitorii* (p. 13 f. , p. 340 f. 29), *despuitoriu/desăpuitoriu* (p. 20 f. 8, p. 195 f. 11), *mângâitoriu* (p. 265 f. 2), los húngaros *mântuitoriu* (p. 164 f. 35, p. 195 f. 12), *biruitoriu* (p. 436 f. 14), el serbio *obiduitor* (p. 453 f. 33), los derivados rumanos: *viețuitoare* (p. 309 f. 23), *legiuitoriu* (p. 310 f. 18, p. 387 f. 12), *asupitorii* (p. 106

f. 13, p. 397 f. 14), *nevoitoriu* (p. 45 f. 35) y últimamente dos inciertos, húngaros o eslavos: *nesocotitor* (p. 297 f. 25), *socotitor* (p. 432 f. 8). En cuanto a los sufijos *-etor*, *-otor*, hemos distinguido derivados, también desarrollados en el espacio rumano, de temas verbales, de origen eslavo *mărturisetoriulu* (p. 164 ff. 9, 23, 25) y latino: *luotori* (p. 448 f. 4), *tăietoriulu* (p. 541 f. 17), *junghetoriu* (p. 386 g. 26), *neapropietoriu* (p. 399 f. 2). La serie de derivados rumanos continua con el sufijo *-utor*, que se añade a temas nominales *neștiitoriu* (p. 524 f. 34), y con el sufijo *-ar(iu)*, que se adjunta a bases nominales de origen eslavo: *mitariulu* (p. 14 ff. 23, 26, p. 15 f. 5, p. 17 ff. 24, 26, 29, 33), *curvarii* (p. 16 f. 18, p. 70 f. 29, p. 379 f. 22).

Segundo, desde un punto de vista semántico indican el agente desde la perspectiva de la acción y el acto de realizarla, mientras los nominales recuerdan el sujeto (*învrăjmășitor* < *vrăjmaș*) y sus características (*dereptător* < *derept*). Por este motivo, podemos dividir las palabras en tres áreas: según el resultado (*ucigător*, *biruitoriu*, *văditor*), el proceso (*curățătoriu*, *glășitoriu*, *ziditoriu*) y el sujeto (*învățătoriu*, *muncitoriu*, *tocmitor*). Si miramos atentamente, podemos deducir el fondo latino de estos derivados, de forma más exacta, 56 raíces, seguidas, inmediatamente, por 30 eslavas, 3 húngaras, 1 serbia y 4 creadas en el espacio rumano. Dentro de estos tenemos también 2 nombres de agente con origen incierto o desconocido, se trata de *tâlharii* (p. 70 f. 28, p. 340 f. 29, p. 485 ff. 4, 23), *învrăjmășitorii* (p. 285 f. 21).

Tercero, las palabras heredadas que indican el agente se presentan con los sufijos *-tor*, *-tor(iu)* y *-ător*, de bases latinos: *datoriu* (p. 41 f. 4), *dator* (p. 523 ff. 17, 20), *vânători* (p. 208 f. 22, p. 332 ff. 20, 24), *păstoriu* (p. 34 f. 3, p. 60 f. 15), *neguțătoriu* (p. 78 f. 7) y con el sufijo *-ar* de base neogriego *cărtularii* (p. 415 f. 20). Ellas evocan denominaciones antiguas, del indo-europeo, o empleos ordinarios de la época.

3.3 Confrontación lingüística

Una vez perdidas o modificadas las palabras preservadas y creadas nuevas formaciones, el latín concedió su vitalidad a las lenguas siguientes. El movimiento de las lenguas supuso algunos cambios desde una perspectiva morfo-fonológica, pero también desde la léxica donde el sistema de la derivación sufrió transformaciones. El mecanismo léxico de ambos textos nos enseña el tipo de carácter semántico de estos nombres de agentes, que, a continuación, presentaremos en comparación, pero también añadiremos un examen de las formas en ambas lenguas.

En cuanto al origen de los sufijos, percibimos la principal similitud entre las dos lenguas, es decir, según las herencias conservadas, los sufijos latinos comunes son *-tor*, atestiguado, en español, como *-dor*, *-ador*, *-edor*, *-idor* y, en rumano, como *-ător*, *-etor*, *-itor*, *-otor*, y, también, *-ărius/-ăria*, identificado, en español, con *-ero* y, en rumano, con *-ar*. Por un lado, tanto en rumano, como en español, el mayor porcentaje de las bases son latinas. Por otro lado, hemos observado que los sufijos de agente más productivos son *-ador* y *-ător*, añadidos, principalmente, a bases verbales. En concreto, notamos una oposición de las preferencias por ciertas bases verbales, o sea, en el texto rumano los derivados se forman desde verbos en primera y cuarta conjugación, pero en el español observamos, además de estas dos conjugaciones, también una predilección para la segunda. Al mismo tiempo, en ambas lenguas se aprecia una cantidad considerable en cuanto a las formaciones nuevas, desde raíces heredadas, en comparación con las denominaciones conservadas de la lengua madre, es decir, en el texto español identificamos 62 derivados nuevos y en el rumano 89.

Desde la perspectiva morfológica, las dos lenguas tienen una gran dinámica, adquiriendo una nueva función de adjetivo. Si en el latín los nombres de agente estaban representados por sustantivos, desde temas del supino o participio pasivo, *amator*, *-ōris*, *ductor*, *-ōris*, en rumano, especialmente, aparecieron adjetivos, que funcionaban paralelamente con los sustantivos, así vemos *dereptătoriu*. En el caso del español, conforme a nuestro texto, se emplean solamente sustantivos, es decir, se representan los sujetos, incluyendo cualidades. La diferencia entre los elementos morfológicos se dirige en concordancia con el sentido, donde se evidencia la tonalidad. No obstante, los sustantivos en español son más frecuentes que en el rumano, donde los sustantivos pueden confundirse con los adjetivos en el caso del sufijo *-tor*, es decir, el derivado con este sufijo tiene tanto función de sustantivo, como de adjetivo o ambas, como en el ejemplo de *fărmăcător* (Popescu-Marin, 2007: 183–184). En español tenemos 19 derivados de base nominal, frente a 3 en rumano. En efecto, las bases verbales dominan en rumano, con un número de 86, mientras en español encontramos solamente 42.

Con relación al género de los derivados, en castellano raramente se utilizaba el femenino para los nombres de agente, lo cual explica la tardía aparición de nuevas formas de derivación *-dero*, *-a*, *-ero*, *-a*, mientras en el rumano por analogía con *-onius* apareció el sufijo *-toare*, que etimológicamente provenía del femenino de *-torius*, *-toria*. En los textos religiosos investigados, salvo un término femenino en rumano, *viețuitoare*, aparecen solamente nombres de agente masculinos. Conviene subrayar el valor de profesión que toman, generalmente,

estos nombres de agente masculinos, según el carácter popular que emplean en los textos estudiados, porque hacen referencia a una vida esencialmente rural, donde las ocupaciones eran dedicadas a los hombres más que a las mujeres que cuidaban la casa. Conforme al sentido de la base, observamos que las dos lenguas románicas guardan el significado de resultado y de sujeto, el rumano diferenciándose a través del valor de proceso.

En definitiva, el inventario de derivados nos revela también el grado de influencias lingüísticas que pasaron las palabras en su formación. Por lo tanto, opuesto al español, el rumano ha sufrido muchos más efectos léxicos, el más sustancial ha sido el de los eslavos, para ejemplificar, sobresalen 30 derivados con bases eslavas, 2 nominales y 28 verbales. A diferencia del rumano, en español hay un ínfimo número de orígenes distintos.

4 Conclusión

En este estudio hemos podido indagar la filiación latina y, al mismo tiempo, la especificidad lingüística de cada lengua romance investigada, en cuanto a la formación de los nombres de agente. Desde el indo-iraní hasta las lenguas romances, hemos visto que los *nomina agentis* conocen una sólida relación con la vida de los hablantes, donde se producen nuevas creaciones. En los textos analizados, las 27 palabras heredadas son muy pocas en comparación con las 159 desarrolladas, hecho que explica el avance lingüístico de las lenguas, conforme al continuo requisito laboral de las sociedades de entonces. Asimismo, comprobamos el fuerte enlace con la lengua latina y la herencia común de las lenguas española y rumana.

Los textos de los siglos XIV y XVI nos enseñan las palabras heredadas, los sufijos latinos heredados, *-tor* y *-ārius/-āria*, y los más productivos, *-ador*, *-ātor* y *-ero*. Al mismo tiempo, hemos destacado el recorrido de otros sufijos específicos, españoles y rumanos, extrayendo las diferencias producidas por las influencias de los pueblos fronterizos. Tras las comparaciones, hemos indagado por las similitudes –sufijos latinos heredados en ambas lenguas, muchos derivados formados en español y rumano– y las diferencias –preferencia por temas nominales en español y por temas verbales en rumano, más nombres de agente heredados del latín al español, que al rumano, mostrando tanto la afiliación latina, como la individualidad lingüística. En ambos idiomas hemos

percibido tanto cambios morfológicos como semánticos, factores principales de la construcción y exposición de los romances. Motivo por el cual, el proceso principal y prolífico de la formación de palabras –la derivación con sufijos– transcurre un camino etimológico que abarca y define el léxico romance.

Bibliografía

- Agudo Romeo, M. (2007–2008): Nombres de agente con los sufijos *-tor/-sor* y *-trix* en el fuero latino de Teruel. *Archivo de Filología Aragonesa* LXIII-LXIV: 41–71. (<https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=2993919>)
- Alemany Bolufer, J. (1920): *Tratado de la formación de palabras en la lengua castellana. La derivación y la composición. Estudio de los sufijos y prefijos empleados en una y otra*. Madrid: Librería General de Victoriano Suárez.
- Benveniste, É. (1948): *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*. Paris: Adrien-Maisonneuve.
- Cihac, A. (1870): *Dictionnaire d'étymologie daco-romane. Éléments latins comparés avec les autres langues romanes*. Franfort: Ludolphe St-Goar.
- Cihac, A. (1879): *Dictionnaire d'étymologie daco-romane. Éléments slaves, magyars, turcs, grecs-moderne e albanais*. Franfort: Ludolphe St-Goar.
- Coresi, D. (1914): *Carte cu învățătură, 1581*, Vol. I: Textul. București: Atelierele Grafice SOCEC & Co., Societatea Anonimă.
- Corominas, J. (1990): *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana*. Madrid: Editorial Gredos.
- Dicționarul limbii române* (DLR). Serie Nouă. (1913): Tomul I, Partea I A–B. (1914): Tomul I, Partea II, Fascicula I. (1928): Tomul I, Partea II, Fascicula III. (1949): Tomul I, Partea II, Fascicula XII. (1949): Tomul I, Partea III, Fascicula I. (1910): Tomul II, Fascicolul I F-Față. (1934): Tomul II, Partea I F–I. (1937): Tomul II, Partea II, Fascicula I. (2010): Tomul III, Literale J, K, Q. (2008): Tomul IV, Litera L. (1965): Tomul VI, Fascicula I. (1971): Tomul VII, Partea I, Litera N. (1969): Tomul VII, Partea a 2-a, Litera O. (1972): Tomul VIII, Partea I, Litera P. (1974): Tomul VIII, Partea a 2-a, Litera P. (1977): Tomul VIII, Partea a 3-a, Litera P. (1980): Tomul VIII, Partea a 4-a, Litera P. (1984): Tomul VIII, Partea a 5-a, Litera P. (1975): Tomul IX, Litera R. (1986): Tomul X, Partea I, Litera S. (1987): Tomul X, Partea a 2-a, Litera S. (1978): Tomul XI, Partea I, Litera Ș. (1982): Tomul XI, Partea a 2-a, Litera T. (2002): Tomul XIII, Partea a 2-a, Litera V. (2005): Tomul XIII, Partea a 3-a. București.

- García de Diego, V. (1989): *Diccionario etimológico español e hispánico*. Madrid: Espasa-Calpe.
- Graur, A. (1929): *Nom d'agent et adjectif en roumain*. Paris: Librairie Ancienne Honoré Champion.
- Menéndez Pidal, R. (1926): *Orígenes del español: estado lingüístico de la Península Ibérica hasta el siglo XI*. Madrid: Casa Editorial Hernando.
- Palma, S. (2005): Comentarios sobre el funcionamiento semántico de los nombres de agente en español y en portugués de Brasil. *Letras de Hoje, Estudos e debates em linguística, literatura e língua portuguesa*, n° 1, marzo 40: 87–93. (<http://revistaseletronicas.pucrs.br/fo/ojs/index.php/fale/article/view/13725/9122>)
- Pascu, G. (1916): *Sufixele românești*. București, Leipzig, Viena: Editura Socec & Comp. C. Sfetea, Pavel Suru, Otto Harrassowitz Gerold & Comp.
- Pharies, D. (2004): Tipología de los orígenes de los sufijos españoles. *Revista de Filología Española*, n° 1, LXXXIV: 153–167. (https://www.researchgate.net/publication/267839122_Tipologia_de_los_origenes_de_los_sufijos_espanoles)
- Popescu-Marin, M. (coord.) (2007): *Formarea cuvintelor în limba română din secolele al XVI-lea- al XVII-lea*. București: Editura Academiei Române.
- Ruiz, J., Arcipreste de Hita. *Libro de Buen Amor*. (<http://www.biblioteca.org.ar/libros/132761.pdf>)
- Sala, M. & Avram, A. (coords.) *Dicționarul etimologic al limbii române (DELR)*. (2011): Vol. I A-B. București: Editura Academiei Române. (2015): Vol. II C1 (Partea 1 Ca-Cizmă). (2018): C2 (Partea a-2-a, Clac-Cyborg).
- Toledo, Á. E. (2016): Sobre la derivación de algunos nombres de agente. *Archivum, Revista de la Facultad de Filología* LXVI: 195-232. (<https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=5824918>)

El aspecto y el modo de acción de las perífrasis verbales modales y aspectuales¹

Csilla Némethné Erdélyi
Università Eötvös Loránd
erdelyi.csilla94@gmail.com

Abstract

Periphrases are common constructions used in Spanish. These constructions are composed of two main parts, a main verb and a nonfinite verb form, such as the infinitive, the participle or the gerund. Periphrases often carry aspectual meanings or they can change the *aktionsart* of an event. The aspect and the *aktionsart* of an event expressed by a periphrasis depend on the nonfinite verb form of the construction. If it's a participle, the aspect is perfective and the *aktionsart* can be resultative or terminative, and if the periphrasis contains a gerund, the aspect is imperfective and the *aktionsart* is durative. However, in the case of periphrases with the infinitive, the aspect and the *aktionsart* depend on the meaning of the main verb, the tense and the meaning of the periphrasis.

1 Introducción

El tema de mi estudio es el aspecto y el modo de acción de las perífrasis verbales modales y aspectuales. Las perífrasis verbales son construcciones frecuentemente usadas en la lengua española. Sirven para rellenar un hueco de significado, es decir para expresar distintas modificaciones del evento en sentido temporal, aspectual y modal. Siempre se componen de un verbo auxiliar y de una forma verbal no conjugada que puede ser infinitivo, participio o gerundio

¹Quisiera agradecer a los revisores sus comentarios porque me han ayudado a mejorar la calidad de este artículo.

(podemos llamar *auxiliado* a este elemento). Entre los dos miembros pueden aparecer la partícula *que* o preposiciones. El verbo auxiliar da información morfológica de número y persona y podemos conjugarlo en cualquier tiempo y modo verbal. Este miembro pierde su referencia propia y solo su valor más abstracto actúa en una perífrasis verbal (Veyrat Rigat 1993: 3). La forma auxiliada es el miembro “libre” que puede ser sustituido por otro verbo y expresa el evento que recibe la determinación aspectual o modal. Podemos decir que es el núcleo de la construcción, el elemento principal que selecciona el agente y los complementos.

Para determinar si se trata de una perífrasis verbal, tenemos que examinar las relaciones entre los dos miembros. El auxiliar y el auxiliado forman una sola unidad sintáctica, es decir, los elementos no están coordinados o subordinados. Otra característica importante es que el auxiliado solo puede tener carga verbal, el sujeto y los complementos están seleccionados por el auxiliado y no dependen del verbo auxiliar. Sin embargo, si además de la carga verbal posee carga nominal, en el caso de infinitivos, carga adjetival, en el caso de participios y gerundios, o carga adverbial, en el caso de gerundios, no podemos hablar de una perífrasis verbal sino que estos elementos se subordinan al verbo anterior (Gómez Torrego 1999: 3326). Veamos las siguientes frases:

- (1) a. Deseo hablar
b. Tengo que hablar

En (1a), *hablar* es una parte subordinada, mientras en (1b) la oración forma una sola unidad sintáctica. Tenemos muchos recursos para demostrar esto. Por ejemplo, podemos convertir las frases en preguntas:

- (2) a. ¿Qué deseas?
b. *¿Qué tienes que?

(2a) es correcta, sin embargo (2b) es agramatical porque falta la forma no conjugada y sin ella la construcción es incompleta. Otra prueba que puede demostrar que se trata de una perífrasis, es la sustitución del infinitivo por un pronombre (Berta 2003: 81):

- (3) a. Lo deseo
b. *Lo tengo que

En el caso de (3a) es posible sustituir el infinitivo por el pronombre *lo*, pero en (3b) la oración es agramatical. Si utilizamos un verbo transitivo en estas construcciones, solo en el caso de una perífrasis se puede transformarla en pasiva (Berta 2003: 81).

- (4) a. Deseo leer el libro
- b. Tengo que leer el libro
- c. *El libro desea ser leído
- d. El libro tiene que ser leído

2 El aspecto y el modo de acción

Las perífrasis verbales son capaces de expresar las características aspectuales y el modo de acción de un evento. Para separar los dos términos tenemos que analizar sus funciones principales. El aspecto es independiente del tiempo verbal de un evento y contiene una información referente al tiempo interno de la situación (Comrie 1976: 5). Es una categoría gramatical que muestra el punto de vista del hablante referente al modo de cómo se desarrolla el evento en el tiempo. Es decir, es una característica que depende de cómo el hablante ve la situación. El aspecto puede ser perfectivo, si se trata de un evento concluido o puntual que tiene límites claros y que está visto por el hablante desde fuera, o imperfectivo si se refiere a eventos habituales o continuos vistos desde dentro (Comrie 1976: 17–19). Al contrario, el modo de acción es una categoría léxica que está dentro del significado del verbo y no depende del punto de vista del hablante. Como el aspecto, el modo de acción también da informaciones sobre la manera en que un evento ocurre, pero de un modo más complejo. El aspecto es una categoría subjetiva, mientras el modo de acción es una categoría objetiva que expresa las características de un evento (Kiefer 2006: 137). En el caso del modo de acción podemos distinguir varias categorías, no solo dos como en el caso del aspecto. El modo de acción es la característica propia del evento. Puede ser un evento estático o dinámico, delimitado o no, incoativo, progresivo o terminativo, momentáneo o durativo, semelfactivo o reiterativo etc. El número de los tipos del modo de acción puede variar de una lengua a otra. En la lengua húngara tenemos trece diferentes modos de acción, en el ruso podemos encontrar quince (Kiefer 2006: 200–202). Con las siguientes oraciones podemos enumerar los modos de acción del español (De Miguel 1999, 3009):

- (5) a. Leía el libro mientras viajaba en el tren
 b. Al final de la calle doblé a la derecha
 c. Siempre se enfadó de mí pero al día siguiente volvimos a charlar
 d. Me contó todo lo que había visto
 e. Aprendí las palabras
 f. Empezamos a correr

Si un evento largo y no tiene límites es durativo como (5a), pero si se trata de un evento corto el modo de acción es momentáneo (5b). (5c) es un ejemplo para el modo de acción iterativo porque el evento descrito ocurre varias veces. Si el evento expresa el final de una acción el modo de acción es terminativo, como en (5d) en el que el complemento directo definido también influye en el modo de acción. Podemos hablar sobre modo de acción resultativo si el evento termina con un resultado, con un cambio de estado (5e). Si el verbo se refiere al comienzo de un evento el modo de acción es incoativo como en (5f).

En español podemos expresar el aspecto utilizando los diferentes tiempos verbales pero solo en pasado podemos encontrar tiempos verbales aspectualmente diferentes: el pretérito indefinido tiene aspecto perfectivo y el pretérito imperfecto tiene aspecto imperfectivo. Podemos ver la diferencia en estas frases:

- (6) a. Supe la verdad
 b. Sabía la verdad

(6a) se refiere al inicio del evento, al momento de conocer la verdad, por eso el aspecto es perfectivo, mientras que (6b) describe un evento atético, por eso el aspecto es imperfectivo. En el presente y en el futuro no podemos encontrar parejas similares. En presente el aspecto perfectivo puede surgir en los casos siguientes:

- (7) a. En 1999 mis padres se casan y se trasladan a Inglaterra
 b. Llego a casa a las ocho
 c. Tengo la carta escrita

En (7a) el evento se refiere a un evento del pasado, una situación limitada. En (7b) encontramos un verbo tético en la oración y el evento se refiere al futuro

(7c) contiene una perífrasis verbal que expresa el resultado de un evento y por esta construcción el aspecto es perfectivo. Se puede convertir en imperfectiva solo la oración (7b):

(8) Cada día llego a casa a las ocho

(8) es una oración de aspecto imperfectivo por el adverbio *cada día* que expresa iteración. (7a) y (7c) como se refieren a eventos concluidos no pueden aparecer en oraciones imperfectivas.

En futuro se distingue el futuro simple y el futuro compuesto.

- (9)
- a. Llegaré a casa
 - b. Cuando llegues a casa los niños ya se habrán dormido
 - c. Después de la universidad viviré en España

(9a) describe un evento perfectivo, mientras (9c) es imperfectivo. Con el futuro compuesto podemos expresar anterioridad, como vemos en (9b). En este caso el evento está descrito de manera perfectiva.

Es muy frecuente que los hablantes utilizan perífrasis verbales no solo para modificar el aspecto sino para expresar los modos de acción. La construcción *seguir + gerundio* puede expresar el aspecto imperfectivo y el modo de acción durativo a la vez. La perífrasis *acabar de + infinitivo* es una construcción que generalmente presenta los eventos en aspecto perfectivo y expresa el modo de acción terminativo

- (10)
- a. Sigue trabajando en esta empresa
 - b. Acaba de cantar

3 Las perífrasis verbales

Muchos lingüistas agruparon las perífrasis verbales a base de la forma no conjugada, determinando así tres grupos: las perífrasis con infinitivo tienen aspecto imperfectivo, las perífrasis con gerundio tienen aspecto durativo y las construcciones con participio tienen aspecto perfectivo (Tobón de Castro & Rodríguez Rondón 1974: 42–43). Según Roca Pons (1958: 40–47), la agrupación debe realizarse a base del significado complejo de cada una de las perífrasis. Él distinguió

tres aspectos: perfecto, imperfecto y puntual-complexivo. Según él, *estar* + *gerundio* dispone de aspecto imperfecto, *estar a* + *infinitivo* dispone de aspecto puntual y complexivo y *tener* + *participio* tiene aspecto perfecto.

Es evidente que tenemos que tomar en consideración el significado complejo de las perífrasis, como hizo Roca Pons (1958). Sin embargo, parece mucho más apropiado distinguir solo dos aspectos: el perfecto y el imperfecto. El aspecto durativo es una subcategoría del aspecto imperfecto y el aspecto puntual-complexivo de Roca Pons es una subcategoría del aspecto perfecto. Para agrupar las perífrasis según este punto de vista, podemos partir de la forma no conjugada en el caso de las perífrasis con gerundio y participio.

- (11) a. Sigo trabajando en esta empresa
 b. Llevo diez años viviendo aquí
 c. Tengo escrita la carta

Las construcciones con gerundio suelen tener aspecto imperfecto. Esto lo podemos ver en la perífrasis *seguir* + *gerundio* que se refiere a un evento continuo: (11a) describe un evento que ha empezado antes del momento del habla, dura en ello y va a continuar después. Lo mismo ocurre en el caso de *llevar* + *gerundio* que vemos en (11b). (11a) y (11b) se refieren a los tres momentos del tiempo. Las construcciones de (11a) y (11b) disponen de aspecto imperfecto porque describen el evento desde dentro, viéndolo en su transcurso. Las perífrasis con participio suelen tener aspecto perfecto porque describen un evento que ha empezado y ha terminado antes del momento del habla, es decir se trata de un evento concluido que está visto desde fuera. Esto lo podemos ver en la perífrasis *tener* + *participio* y en (11c).

El caso de las construcciones con infinitivo es más complicado puesto que el infinitivo no lleva en sí mismo ningún significado aspectual. La perífrasis *acabar de* + *infinitivo* tiene aspecto perfecto porque se refiere a un evento que ha ocurrido hace poco. Al contrario, la perífrasis *soler* + *infinitivo* dispone de aspecto imperfecto porque puede referirse a eventos habituales:

- (12) Suelo hacer las compras en este mercado

(12) describe un evento que ha ocurrido en el pasado, ocurre en el presente y probablemente va a ocurrir en el futuro también.

En cuanto al modo de acción, podemos ver que la forma no conjugada lo influye. Es decir, si tenemos una perífrasis con participio, el modo de acción

será terminativo y resultativo y en el caso de una perífrasis con gerundio el modo de acción será durativo. Vemos los ejemplos anteriores: *tener + participio* describe un evento ya concluido que tiene resultado, así que el modo de acción es tanto terminativo como resultativo. *Seguir + gerundio* y *llevar + gerundio* se refieren a un evento cuyo principio se encuentra en el pasado y no tiene fin determinado, por eso el modo de acción es durativo.

Sin embargo, en el caso de una perífrasis con infinitivo, no podemos determinar el modo de acción a base del infinitivo sino solo teniendo en cuenta el significado del infinitivo o el significado de toda la perífrasis. *Acabar de + infinitivo* tiene modo de acción terminativo porque describe un evento que ha concluido en el pasado. Al contrario, *soler + infinitivo* dispone de modo de acción iterativo porque se refiere a un evento continuo, sea conjugado en presente o en pasado.

- (13) a. Suelo hacer las compras en este mercado
b. Solía hacer las compras en este mercado

(13a) y (13b) describen eventos que son o eran habituales. En este caso podemos ver que el infinitivo no influye en el modo de acción porque *hacer las compras* dispone de modo de acción resultativo, sin embargo las frases anteriores tienen modo de acción iterativo.

Mi objetivo es demostrar que el infinitivo es un elemento neutro que no determina de ninguna manera el aspecto y el modo de acción del evento. Vamos a repasar las perífrasis verbales para ver qué otras características pueden influir en el aspecto y el modo de acción.

3.1 Las perífrasis verbales modales

Entre las perífrasis verbales con infinitivo tenemos que destacar dos grupos: las perífrasis modales y las aspectuales (Gómez Torrego 1999: 3337). Las perífrasis modales expresan modalidad, es decir, la acción del infinitivo es vista por el hablante como obligatoria, necesaria, probable etc. A este grupo pertenecen las perífrasis siguientes: *deber + infinitivo*, *deber de + infinitivo*, *tener que + infinitivo*, *hay que + infinitivo*, *poder + infinitivo*.

Deber de + infinitivo sirve para expresar probabilidad.

- (14) a. Debe de haber llegado
b. Debe de ser inteligente

El aspecto de la construcción depende del significado de la forma no conjugada, así que puede ser perfectivo como vemos en (14a) e imperfectivo, como en (14b). En (14a) tenemos un verbo que se refiere a un evento probablemente concluido, mientras que en (14b) el infinitivo se refiere a un estado por eso el aspecto puede ser solo imperfectivo. El modo de acción también está determinado por el significado de la forma no conjugada. En (14a) vemos un verbo terminativo y en (14b) un durativo.

Debe + infinitivo y tener que + infinitivo expresan obligación.

- (15) a. Debe hacerlo
 b. Tengo que leerlo
 c. Debes estar en buena forma física
 d. Tenemos que prestar atención en la carretera

Podemos utilizar las dos construcciones con verbos resultativos como en (15a) y (15b) y también con verbos de modo de acción durativo como en (15c) y (15d). Sin embargo, el aspecto de toda la construcción, sea con *deber* o con *tener que*, es imperfectivo puesto que en ambos casos estamos ante un estado de obligación y este estado no puede ser perfectivo. Si conjugamos el auxiliar en pasado ya tendremos dos opciones. Si utilizamos el pretérito indefinido expresamos aspecto perfectivo.

- (16) a. Debí preguntarlo
 b. Tuve que enseñarle mis notas
 c. Antes debía viajar mucho
 d. De niña tenía que vivir con mi abuela

(16a) y (16b) tienen aspecto perfectivo por el tiempo verbal. Al contrario, en (16c) y (16d) por el tiempo verbal las frases tienen aspecto imperfectivo. El modo de acción de las dos construcciones depende del significado de la forma no conjugada. En (15a) y (15b) podemos ver verbos resultativos porque estos verbos expresan un cambio de estado, un evento que termina con un resultado, y en (15c) y (15d) los verbos son durativos puesto que se refieren a eventos más largos. En (16a) y (16b) tenemos verbos resultativos pero podemos encontrar ejemplos con verbos de otro modo de acción:

- (17) a. Tuve que estar solo
b. Tuve que contarle todo

(17a) contiene un verbo durativo y en (17b) terminativo. En (16c) y (16d) tenemos verbos durativos. Podemos ver que el modo de acción no depende del aspecto de la perífrasis verbal.

La perífrasis *hay que + infinitivo* también expresa obligación pero en sentido general y por eso se porta de la misma manera que las dos construcciones anteriores. Independientemente del significado del auxiliado el aspecto de la perífrasis es imperfectivo por el estado de obligación que expresa. El modo de acción depende del significado del infinitivo.

- (18) a. Hay que llegar a tiempo al aeropuerto
b. Hay que estudiar mucho en la universidad

Podemos utilizarla con verbos terminativos como en (18a) o con verbos durativos como en (18b).

La perífrasis *poder + infinitivo* expresa probabilidad, capacidad, posibilidad y también permiso. El aspecto de la construcción puede ser perfectivo e imperfectivo dependiendo del significado del infinitivo.

- (19) a. Puedo llegar a tu casa a tiempo
b. Mientras yo cocino, él puede descansar

Conjugando el auxiliar en presente la construcción puede referirse al futuro y en este caso el aspecto es perfectivo como en (19a) o imperfectivo si el significado del auxiliado lo permite, como en (19b). Si el auxiliar está conjugado en pasado, es posible determinar el aspecto verbal a base del tiempo verbal.

- (20) a. Pude hacerlo a tiempo
b. Podía estar atento

En el caso de (19a), el aspecto es perfectivo porque el verbo se refiere a un evento concluido. Sin embargo, en (19b) estamos ante un evento durativo y por eso tenemos que utilizar el pretérito imperfecto para expresarlo de manera imperfectiva. El modo de acción de la construcción depende del significado del auxiliado en presente y también en pasado. El infinitivo de (19a) y (20a) es resultativo, mientras en (19b) y (20b) el modo de acción del auxiliado es durativo.

3.2 Las perífrasis verbales aspectuales

Las perífrasis verbales aspectuales son capaces de expresar el modo de acción. Esta característica no depende solo del significado del infinitivo sino del significado de toda la construcción (Gómez Torrego 1999: 3365). Según mi opinión, el auxiliar de estas perífrasis conserva parte de su significado, es decir parte de su modo de acción también. Vamos a ver las siguientes perífrasis aspectuales: *ir a + infinitivo*, *empezar a / comenzar a + infinitivo*, *ponerse a + infinitivo*, *echarse a + infinitivo*, *volver a + infinitivo*, *soler + infinitivo*, *acabar de + infinitivo*, *dejar de + infinitivo*, *parar de + infinitivo*, *no parar de + infinitivo*.

La construcción *ir a + infinitivo* sirve para expresar eventos del futuro. Además de esto, muchas veces se refiere al comienzo del evento y por estas razones generalmente tiene aspecto perfectivo.

- (21) a. Voy a hacer las compras
 b. Voy a tener más paciencia
 c. Cada día voy a correr para adelgazar

(21a) describe un evento que ocurre en el futuro. Sin embargo, el aspecto puede ser imperfectivo en el caso de un estado referente al futuro. (21b) se refiere a un estado. Es un evento atético, es decir, no tiene un final determinado, por eso el aspecto es imperfectivo. También dispone de aspecto imperfectivo si se refiere a un evento habitual que ocurrirá en el futuro como muestra (21c). La construcción en el caso de (21a) y (21c) no siempre es perifrástica pero el aspecto es perfectivo en (21a) e imperfectivo en (21c) independientemente de que el verbo conserva el significado de movimiento o forma una perífrasis. Si conjugamos la construcción en pretérito imperfecto, el aspecto es imperfectivo. Sin embargo *ir a + infinitivo* en pretérito imperfecto se refiere a un evento que estaba a punto de ocurrir pero algo lo impidió.

- (22) Iba a decírselo pero salió de casa

(22) describe un evento no ocurrido. Es un evento télico que estaba a punto de comenzar y el aspecto es imperfectivo puesto que el evento no será concluido. En este caso la perífrasis puede ser sustituido por *estar a punto de + infinitivo* como vemos en (23).

- (23) Estaba a punto de decírselo pero salió de casa

El modo de acción depende del significado del auxiliado y también de la construcción misma. En el caso de un auxiliar conjugado en presente, el modo de acción depende solo del significado del infinitivo. En (21a), la perífrasis dispone de modo de acción resultativo puesto que describe un evento que probablemente terminará con un resultado. (21b) se refiere a un estado por eso el modo de acción es durativo. Si conjugamos el auxiliar en pretérito imperfecto el modo de acción es incoativo ya que se refiere al inicio de un evento. En este caso el modo de acción depende del significado de toda la construcción. En algunos casos, conjugando el auxiliar en pretérito imperfecto, la construcción puede expresar posterioridad y puede tener modo de acción durativo

(24) Iba a ser el puente más elevado de Sudamérica pero se “encogió” misteriosamente

(24) se refiere a un evento posterior en un contexto del pasado.

Las perífrasis *empezar a* y *comenzar a + infinitivo* se refieren al comienzo de un evento. El significado del auxiliar influye mucho en el modo de acción de la construcción, puesto que las formas conjugadas llevan en sí el modo de acción incoativo. El aspecto depende más del tiempo verbal utilizado y del significado del infinitivo.

(25) a. Comenzaron a cantar
b. Siempre empieza a llorar cuando no ve a su madre

El aspecto en la mayoría de los casos es perfectivo porque la perífrasis se refiere al inicio de un evento. Podemos observar este fenómeno (25a). Si describe un evento habitual, el aspecto es imperfectivo, como en (25b), ya que esta serie de eventos no tiene un punto de límite determinado. Como se trata de un evento habitual, el modo de acción es iterativo.

Las perífrasis *ponerse a* y *echarse a + infinitivo* también se refieren al inicio de un evento, por eso el modo de acción generalmente es incoativo y el aspecto normalmente es perfectivo.

(26) a. Se puso a correr
b. Cada día se ponía a estudiar después de levantarse

(26a) describe el inicio del evento. Si utilizamos esta construcción para describir un evento habitual, el aspecto es imperfectivo como en (25b). Por la habitualidad el modo de acción es iterativo.

Con la perífrasis *volver a + infinitivo* podemos expresar iteración.

- (27) a. Él vuelve a pedirme dinero
 b. Vuelve a fumar
 c. Mi amiga siempre decía que quería adelgazar pero unos días después volvía a comer pasteles y sulces

(27a) describe un evento que ocurrió al menos una vez en el pasado y ocurre de nuevo. En este caso el aspecto es perfectivo. Sin embargo, esta construcción puede disponer de aspecto imperfectivo también: (27b) se refiere a un evento que duraba en el pasado, ha empezado en el presente y no tiene un punto final en el futuro. También se puede utilizar la perífrasis para describir eventos habituales. En (27c) la iteración conlleva la habitualidad y por eso el aspecto es imperfectivo. Como la construcción sirve para expresar iteración, el modo de acción generalmente es iterativo. Sin embargo, como podemos referirnos al inicio de un evento, como en (27a) el modo de acción puede ser incoativo también.

La perífrasis *soler + infinitivo* expresa eventos habituales. Podemos conjugarla en presente y también en pasado, pero, por ejemplo, no podemos utilizarlo en pretérito indefinido porque su significado no es compatible con este tiempo verbal.

- (28) a. Suelo levantarme a las siete
 b. Solía levantarme a las siete
 c. El órgano mundial había solido mostrarse útil para ofrecer foros de debate

(28a) describe un evento habitual y, a pesar de que se refiere a un momento exacto, el aspecto es imperfectivo porque el inicio y el final del evento no está determinado. En el pasado ocurre lo mismo. En (28b), aunque el evento ya ha terminado, el aspecto es imperfectivo porque era habitual en el pasado. La perífrasis *soler + infinitivo* a veces puede aparecer en pretérito pluscuamperfecto como en (28c). En este caso el aspecto es perfectivo porque describe un evento ya no actual. El modo de acción de la construcción es iterativo, porque se refiere a eventos habituales del pasado o del presente. Esta característica no permite otro modo de acción. En el caso del pretérito pluscuamperfecto, cuando el aspecto es perfectivo, la construcción conserva el modo de acción iterativo.

La perífrasis *acabar de + infinitivo* se refiere a un evento que ha terminado antes del tiempo de referencia. Por eso no se puede conjugar en pretérito perfecto, ni en pretérito pluscuamperfecto.

- (29) a. Acabo de preparar la cena
b. Acabo de levantarme
c. Acaba de escribir la carta
d. Acababa de comer cuando sonó el teléfono

El aspecto de la construcción es perfectivo. (29a) se refiere a una acción concluida. Muchas veces se usa en pretérito imperfecto también. En este caso también dispone de aspecto perfectivo, porque se refiere a un evento terminado. Por su significado su modo de acción generalmente es terminativo o resultativo dependiendo del significado del infinitivo. (29b) describe un evento de modo de acción terminativo, mientras (29c) tiene modo de acción resultativo. A veces, el modo de acción puede ser durativo también: (29d) describe un proceso. En este caso la construcción conserva el aspecto perfectivo porque describe un proceso terminado pero el modo de acción es durativo.

Las perífrasis *dejar de + infinitivo* y *parar de + infinitivo* son sinónimas, ambas se refieren a un evento terminado. Por eso el aspecto siempre es perfectivo.

- (30) Después de muchos años dejó de fumar

(30) describe un evento largo que terminó. Los eventos descritos por estas construcciones tienen modo de acción durativo, puesto que se refieren a un proceso, a un evento largo. Podemos ver esto en (30)

Estas dos perífrasis se usan muchas veces en forma negativa

- (31) a. Aunque la madre llegó a casa, los niños no paraban de gritar
b. Los niños no pararon de gritar hasta que la madre llegó a casa

La construcción *no parar de + infinitivo* generalmente tiene aspecto imperfectivo porque se refiere a la continuación de un evento. En (31a) la acción no termina. En algunos casos la perífrasis puede disponer de aspecto perfectivo también. En (31b) la perífrasis se refiere a un proceso y por el uso del pretérito indefinido a su final también. El modo de acción en ambos casos es durativo.

La perífrasis *no dejar de + infinitivo* se comporta de la misma manera que *no parar de + infinitivo*.

- (32) a. No dejó de llorar hasta que le compramos chocolate
 b. No deja de pensar en ella

La perífrasis puede tener aspecto perfectivo como en (32a) o imperfectivo como en (32b) El modo de acción en ambos casos es durativo. Muchas veces esta construcción se utiliza en imperativo negativo:

- (33) a. No dejes de visitar la Sagrada Familia
 b. No dejes de preparar este plato, es buenísimo
 c. No dejes de contarme todo cuando llegues a casa

En este caso, la perífrasis expresa una obligación y ya no podemos hablar de una perífrasis aspectual sino estamos ante una perífrasis modal. Como en el caso de *deber + infinitivo* y *tener que + infinitivo* el aspecto de la construcción es imperfectivo por el estado de obligación al que se refiere. El modo de acción está determinado por el significado del infinitivo. Podemos utilizarla con verbos durativos, como (33a) o con resultativos como en (33b) o con terminativos como vemos en (33c)

4 Conclusión

Como conclusión puedo afirmar que en una perífrasis verbal el aspecto y el modo de acción están influidos por diferentes factores. Hemos visto que, en el caso de las construcciones con infinitivo, la forma no personal, el infinitivo como categoría no añade ningún significado aspectual o relacionado con el modo de acción.

En el caso de las perífrasis verbales modales, el significado del auxiliar no influye tanto en el aspecto y en el modo de acción. Las construcciones *deber de + infinitivo* y *tener que + infinitivo* son excepciones, porque en estas el estado de obligación que expresan es lo que determina el aspecto. En pasado, el tiempo verbal escogido también contribuye en el aspecto de las perífrasis: si el auxiliar está conjugado en pretérito indefinido, el aspecto es perfectivo; si está conjugado en pretérito imperfecto, el aspecto es imperfectivo. El modo de acción está influido por el significado del auxiliado.

En el caso de las perífrasis verbales aspectuales, el significado de toda la perífrasis tiene un papel más importante que en el caso de las modales. En este caso, también el tiempo verbal puede influir en el aspecto. En el modo de acción influyen el significado de la perífrasis y del infinitivo y también el tiempo verbal. Los diferentes significados de las perífrasis hacen posible expresar eventos incoativos, iterativos y resultativos, pero también hemos visto algunos ejemplos a modo de acción durativo y terminativo. A pesar de que una perífrasis tenga un significado incoativo, el tiempo verbal es capaz de cambiarlo, como hemos visto en el caso de *ponerse a + infinitivo* en la que el uso del pretérito imperfecto cambia el modo de acción a iterativo.

Para terminar, puedo afirmar que el infinitivo es solo un elemento neutro en estas perífrasis y para determinar el aspecto y el modo de acción tenemos que tomar en consideración varios factores como el tiempo verbal, el significado de la perífrasis verbal y el significado léxico del infinitivo.

Bibliografía

- Berta, T. (2003): *Clíticos e infinitivo: Contribución a la historia de la promoción de clíticos en español y portugués*. Szeged: Hispánia.
- Comrie, B. (1976): *Aspect*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Gómez Torrego, L. (1999): Los verbos auxiliares. Las perífrasis verbales de infinitivo. In I. Bosque & V. Demonte (eds) *Gramática descriptiva de la lengua española 2. Las construcciones sintácticas fundamentales, relaciones temporales, aspectuales y modales* Madrid: Espasa Calpe. 3323–3388.
- Kiefer, F. (2006): *Aspektus és akcióminőség különös tekintettel a magyar nyelvre*. Budapest: Akadémiai Kiadó.
- Roca Pons, J. (1958): *Estudios sobre perífrasis verbales*. Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas.
- Tobón de Castro, L. & Rodríguez Rondón, J. (1974): Algunas consideraciones sobre el aspecto verbal en español. *Boletín del Instituto Caro y Cuervo* 39: 34–47.
- Veyrat, Rigat, M. (1993): *Aspecto, perífrasis y auxiliación: un enfoque perceptivo*. Valencia: Universitat de València.

De quelques marqueurs de reformulation dans l'écriture des mémoires de master en français langue étrangère

Luminița Steriu
Université Ovidius, Constanța
lummy_ss@yahoo.com

Abstract

The theoretical chapter of dissertation papers written by master's students represents a real challenge for them because the techniques of academic writing presuppose the judicious understanding and reformulation of the sources consulted. In this article, based on a corpus of 15 dissertation papers written in French as a foreign language in the broad domain of philology, we examine the types of reformulation used by novice writers as well as markers of reformulation used. The quantitative and qualitative approaches of reformulation markers identified in the foreign language are related to students' reading and writing practices.

1 Introduction

La problématique de la reformulation occupe une place centrale dans différents domaines des sciences du langage. Objet d'étude de la linguistique, la reformulation a donné lieu à des travaux dans des domaines complémentaires : d'une part, ceux qui s'intéressent à la paraphrase en langue et en discours, comme dans les recherches de Catherine Fuchs (1982 ; 1994) ; d'autre part, dans le champ de l'analyse des conversations, de la sémantique ou de la pragmatique, comme chez Elisabeth Gülich et Thomas Kotschi (1987), ou bien dans le champ de l'analyse des marqueurs de reformulation, comme dans les ouvrages de Gülich et Kotschi (1983), Eddie Roulet (1987) et Corinne Rossari (1989 ; 1990 ;

1994). À part ces perspectives analytiques, la reformulation occupe également une place considérable dans le champ de la didactique. Elle est envisagée dans le discours de l'enseignant dans une visée explicative (Blondel 1996) ou bien en tant que principe universel d'acquisition des langues, comme le montrent les travaux de Claire Martinot (2009 ; 2015).

La diversité et l'hétérogénéité de ces approches montrent que la reformulation constitue un phénomène complexe, qui suppose une multitude d'opérations : de la répétition, la reprise ou l'explication à la récapitulation ou la transformation. Elle est envisagée comme une activité scripturale problématique, qui conduit les étudiants à la fois à rester proche, sémantiquement, du texte-source, et à le formuler avec d'autres mots (les leurs). Le fragment reformulé est délimité textuellement par des marqueurs plus ou moins spécifiques.

À la croisée des préoccupations linguistiques et didactiques envers le procédé de reformulation, nous avons choisi d'étudier ce phénomène dans un contexte spécifique, dans le cadre de l'écriture de recherche des étudiants, en nous focalisant notamment sur l'usage des marqueurs de reformulation dans la rédaction des mémoires de master.

La reprise des discours des autres est, en effet, le propre du chapitre théorique qui figure obligatoirement dans tous les mémoires de jeune recherche. Elle requiert une activité à la fois importante et complexe, car sa maîtrise demande un long apprentissage et des compétences linguistiques considérables. Comme l'explique Tran (2014 : 95), « la compétence à reformuler devrait devenir, chez les étudiants, les jeunes doctorants ou les apprentis chercheurs, l'une des compétences indispensables à acquérir ».

Dans cet article, par le biais de l'étude des marqueurs de reformulation dans un corpus d'extraits de mémoires de master rédigés en français langue étrangère, nous allons tenter de répondre aux questions suivantes : Quelles sont les fonctions des marqueurs de reformulation dans l'organisation du discours des étudiants ? Quels marqueurs de reformulation les étudiants privilégient-ils ? Comment s'en servent-ils pour incorporer leur propre énonciation dans celle du discours repris ?

Dans un premier temps, nous présenterons la notion de reformulation telle qu'elle est définie par les chercheurs. Différents ouvrages concernant la question de la reformulation nous permettront de rendre compte d'une classification des opérations de reformulation ainsi que de quelques typologies des marqueurs de reformulation. Dans un second temps, nous ferons état d'un

aperçu quantitatif des marqueurs de reformulation repérés dans le corpus que nous allons illustrer par un tableau concernant le nombre d'occurrences des marqueurs. La dernière partie de l'article consistera dans une analyse qualitative des premiers trois marqueurs les plus utilisés par les étudiants, en tenant compte des critères d'analyse proposés par Elisabeth Gülich & Thomas Kotschi (1983) et Catherine Fuchs (1994).

2 Cadre théorique de la notion de reformulation

Les définitions proposées par les linguistes concernant la notion de reformulation sont aussi nombreuses que variées. D'une part, Jean Peytard (1984 : 17–18) définit la reformulation comme « l'ensemble des transformations qu'un discours (littéraire, scientifique) admet d'une même et unique source, pour devenir autrement équivalent » ou bien « le mouvement d'un discours vers un autre, la production de l'autre à partir de l'un, sous le sceau d'une équivalence ». Elisabeth Gülich et Thomas Kotschi (1987) parlent eux aussi d'une relation d'équivalence sémantique entre les deux énoncés que la reformulation met en rapport : « la reformulation est une opération linguistique de la forme xRy , qui établit une relation d'équivalence sémantique entre un énoncé-source x et un énoncé reformulateur y , R étant le marqueur de reformulation ». L'énoncé reformulateur est initialement nommé par les mêmes auteurs « énoncé-doublon » (1983). La reformulation implique donc l'existence de deux parties, à savoir, un *énoncé-source* et un *énoncé reformulateur*, reliés par un marqueur de reformulation dont le rôle est de connecter les deux énoncés, en établissant une équivalence sémantique entre eux. Suite à ces études, nous emploierons le terme *reformulé* pour appeler la partie qui subit les opérations de reformulation et le terme *reformulant* pour la partie qui indique le résultat de ces opérations.

D'autre part, selon Claire Martinot, la reformulation est « tout processus de reprise d'un énoncé antérieur qui maintient dans l'énoncé reformulé une partie invariante à laquelle s'articule le reste de l'énoncé, partie variante par rapport à l'énoncé source » (cf. Martinot 2009 : 31). La définition de Claire Martinot montre qu'on peut distinguer les niveaux linguistiques (lexical, syntaxique ou sémantique) de l'énoncé reformulé et de l'énoncé reformulant. Ainsi l'énoncé reformulant peut-il garder le lexique et la syntaxe de l'énoncé reformulé mais pas le même sens ou bien il peut garder le sens, mais pas le lexique ou la construction syntaxique.

Le procédé de reformulation suppose donc l'existence de deux aptitudes : d'un côté, l'aptitude à transformer partiellement un énoncé et, d'un autre côté, l'aptitude à établir une équivalence sémantique entre l'énoncé reformulé et l'énoncé reformulant.

2.1 Classification des opérations de reformulation

Les linguistes ont également identifié différents types de reformulations, qu'ils ont regroupés dans des classes. Plusieurs typologies ont été proposées par des chercheurs tels que Elisabeth Gülich et Thomas Kotschi, Eddie Roulet ou Corinne Rossari.

Gülich & Kotschi (1987) distinguent « l'hétéro-reformulation » et « l'auto-reformulation », selon que la reformulation porte sur le discours de l'autre ou sur son propre discours. Une autre classification qu'ils proposent est fondée sur la distinction entre la *reformulation paraphrastique* et la *reformulation non paraphrastique*. La notion de reformulation paraphrastique se caractérise par « l'équivalence sémantique entre deux ou plusieurs interventions ou énoncés » (cf Gülich & Kotschi 1987). Elle peut être réalisée par l'emploi de synonymes ou être introduite par un connecteur tel que « *c'est-à-dire, en d'autres, termes, autrement dit* » (cf. Gülich & Kotschi 1983 : 315). La notion de reformulation non paraphrastique a été proposée par Roulet (1987 : 115–116) qui soutient que, dans ce cas, « l'énonciateur tente de mieux satisfaire à la complétude interactive en présentant l'intervention principale comme une nouvelle formulation, liée à un changement de perspective énonciative indiqué par le connecteur ».

Corinne Rossari distingue à son tour la reformulation paraphrastique de la reformulation non paraphrastique. Elle pointe le fait que, dans la reformulation paraphrastique, le locuteur revient sur sa première formulation, « afin de la compléter, la clarifier ou même la rectifier, tout en instaurant avec celle-ci une équivalence à quelque niveau que ce soit » (cf. Rossari 1990 : 348). L'auteure montre également que, dans la reformulation non paraphrastique, le changement de perspective « donne lieu à une prise de distance plus ou moins forte de la part du locuteur par rapport à sa première formulation selon le connecteur utilisé » (1990 : 349).

En outre, Rossari prend en considération la forme du marqueur de reformulation comme critère de cette opposition. Ainsi, en fonction du marqueur utilisé, l'acte de reformulation peut-il être reconnaissable comme reformulation paraphrastique ou non paraphrastique. Le marqueur de reformulation s'avère

nécessaire d'autant plus que « la reformulation non paraphrastique n'est repérable que par le marqueur qui l'introduit » (cf. Gülich & Kotschi 1987). Parmi les marqueurs représentatifs de ce type de reformulation, nous pouvons citer : « *en somme, en fait, au fond, de toute manière, enfin* » (cf. Rossari 1990 : 347–348).

Après avoir passé en revue différents classements des opérations de reformulation, nous pouvons dire que, dans notre recherche, nous nous intéressons spécifiquement à la reformulation du discours d'autrui (hétéro-reformulation). Nous utiliserons également la distinction entre la reformulation paraphrastique et la reformulation non paraphrastique, ainsi que les marqueurs qui s'y rattachent, lors de l'analyse des opérations de reformulation dans le chapitre théorique des mémoires de master.

2.2 Typologies des marqueurs de reformulation

La notion de *marqueur* est définie par Elisabeth Gülich & Thomas Kotschi (1983 : 313) comme « une trace qui révèle le travail ou l'effort de l'organisation discursive ». En d'autres termes, les marqueurs de reformulation (désormais MR) sont les expressions de liaison entre l'énoncé reformulé et l'énoncé reformulant, par l'intermédiaire desquels, les scripteurs peuvent mieux structurer leur production, ayant la possibilité d'éviter la simple juxtaposition d'éléments, d'idées et de construire un discours cohérent. Anna Domagała-Bielaszka (2011 : 211) souligne l'importance de la présence d'un marqueur de reformulation dans le cadre d'une opération de reformulation, car celui-ci peut déclencher la relation reformulative entre l'énoncé reformulé et l'énoncé reformulant. L'auteure attribue aux marqueurs le rôle de « connecter le reformulé et le reformulant, en gardant une hiérarchisation subsumante entre eux » c'est-à-dire que l'usage d'un marqueur dans une opération de reformulation permet au scripteur de mieux interpréter l'énoncé-source.

Dans ce qui suit, nous allons passer en revue quelques typologies des marqueurs de reformulation établies par les chercheurs, qui nous serviront de base pour le classement et l'analyse des marqueurs de reformulation relevés dans notre corpus.

Gülich & Kotschi sont parmi les premiers à avoir travaillé sur les marqueurs de reformulation paraphrastique (désormais MRP). Selon eux, « le critère principal qui permet d'identifier les marqueurs de reformulation paraphrastique est l'existence d'une relation paraphrastique entre deux énoncés liés par une certaine équivalence sémantique » (cf. Gülich & Kotschi 1983 : 315). Les auteurs

travaillent sur un corpus oral constitué de différentes conversations spontanées, enregistrées dans des situations de communication diverses, en particulier, la transcription d'un entretien téléphonique radiodiffusé et celle d'un cours de sémantique. Ils rendent compte de l'existence de deux catégories de marqueurs (1983 : 316), qui sont liées plutôt à la valeur morphologique des éléments repérés :

- expressions contenant des verbes comme *dire, expliquer, préciser*, etc. (ou leurs correspondants nominaux) qui renvoient au processus communicatif : *je vous donne ces précisions, pour préciser exactement ma pensée, quand je dis X, je le répète, je vous l'explique, je vais vous dire, nous sommes bien d'accord, comme vous l'avez dit, vous me dites que, c'est (que), c'est-à-dire (que), je veux dire que, tu veux dire, voyez ce que je veux dire, en d'autres termes, autrement dit, par exemple, ça veut dire que*. Étant donné que nous nous situons dans le cadre de l'analyse des productions écrites des étudiants, nous ne retiendrons que les marqueurs qui pourraient être utilisés dans le discours écrit, comme : *c'est-à-dire (que), en d'autres termes, autrement dit et par exemple*.
- morphèmes et locutions qui sont considérés comme adverbes, conjonctions, interjections : *ah, ah oui, ah ben, alors, bon, de toute façon, donc, en fait, évidemment, enfin, hein, d'accord, oui, oui alors, précisément, quoi, voilà, vraiment*. De nouveau, nous excluons les termes appartenant au discours oral et nous retiendrons uniquement les marqueurs qui se trouvent dans le discours écrit : *alors, de toute façon, donc, en fait, enfin*.

Parmi la multitude d'exemples présentés par Güllich & Kotschi, nous avons choisi d'illustrer ici l'exemple suivant (1983 : 338) :

[...] où toutes les cases sont remplies **c'est-à-dire** où toutes les combinaisons de traits théoriquement possibles sont effectivement réalisées dans le système...

(extrait tiré de l'enregistrement d'un cours de sémantique)

À travers l'exemple ci-dessus, les auteurs expliquent que la locutrice fait recours au MRP *c'est-à-dire* pour assurer la compréhension. Elle reformule sa première formulation (*toutes les cases sont remplies*) par une autre (*toutes les combinaisons théoriquement de traits théoriquement possibles sont effectivement*

réalisées dans le système) afin d'écartier le danger éventuel d'une incompréhension de la part des étudiants, en facilitant la restitution du sens de l'énoncé.

D'autres travaux, comme ceux d'Anna Zenone (1981) déplacent la perspective d'analyse des marqueurs sur un plan argumentatif et proposent de parler, pour certains des éléments identifiés auparavant, de *marqueurs de consécution* ou *consécutifs*. Parmi les connecteurs les plus courants qui appartiennent à cette classe, nous pouvons citer : *donc, finalement, après tout, ceci dit, tout compte fait, tout bien considéré, au fond, décidément, enfin, bref, en définitive, alors, aussi, ainsi, par conséquent, en conclusion* (Zenone, 1981 : 113). Zenone propose de les décrire en fonction de leurs conditions d'emploi et de leurs instructions argumentatives et fonctionnelles.

Dans un ouvrage plus récent, Agnès Steuckardt & Aïno Niklas-Salminen (2005) regroupent les marqueurs en deux grandes catégories, « les marqueurs à métaterme » et « les marqueurs sans métaterme ». La première catégorie réunit les marqueurs construits autour des mots *appeler, terme* et *dire* (*en d'autres termes, en termes de + N, c'est-à-dire, soit dit en passant, disons, pour tout dire, autrement dit, etc.*), alors que la deuxième partie est composée des marqueurs en tant qu'indicateurs de glose (*ou, ou plutôt, donc, bref, en somme, en particulier* et *par exemple*).

Après avoir passé en revue différentes typologies des marqueurs, nous allons décrire dans ce qui suit le corpus d'analyse et les méthodes de travail. Nous ferons ensuite état d'un aperçu quantitatif des MR repérés dans le corpus, qui montrera la fréquence et la variété des marqueurs dans les mémoires. Nous finirons cette section par la description des critères d'analyse qualitative qui guideront notre analyse.

3 La description du corpus et des méthodes de travail

Nous souhaiterions examiner, dans cet article, de manière non exhaustive, les marqueurs de reformulation dans un corpus constitué de 15 mémoires de master rédigés en français langue étrangère par des étudiants roumains. Il s'agit de mémoires recueillis dans les archives du Département de Langues Romanes de l'Université *Ovidius* de Constanța dont nous allons analyser les chapitres théoriques, c'est-à-dire la revue de la littérature. Les mémoires ont été rédigés entre 2007–2018 et portent sur les disciplines suivantes : didactique du français (8 mémoires), linguistique (5 mémoires), littérature (2 mémoires). Lors de

l'exposition des exemples, nous allons utiliser des abréviations : des majuscules désignant le nom des auteurs-scripteurs des mémoires, suivies du domaine de spécialisation sur lequel ils portent (did./ling./litt.).

Pour ce qui est des méthodes de travail, nous mènerons notre démarche sur deux plans : d'une part, le plan quantitatif, qui rendra compte de la distribution des marqueurs de reformulation relevés dans le corpus et d'autre part, le plan qualitatif. En ce qui concerne l'identification des marqueurs, nous avons réalisé une extraction manuelle des MR dans les extraits de mémoires. Nous avons compté les occurrences de chaque marqueur dans les chapitres théoriques des mémoires pris en considération, dont la consistance touche environ 280 pages. Quant à la détection des reformulations dans les mémoires, les sources bibliographiques indiquées par les étudiants ont constitué le point de départ essentiel. Ainsi, nous avons pu confronter les ouvrages cités dans la bibliographie aux passages reformulés correspondants. Pour ce faire, nous avons utilisé, d'un côté, Internet et, d'un autre côté, différentes bibliothèques de Roumanie.

3.1 Aperçu quantitatif des MR

Après le comptage, nous avons réparti les marqueurs en deux groupes, selon le type de reformulation qu'ils opèrent. Les marqueurs de reformulation les plus fréquents dans les extraits de mémoires de master figurent dans le tableau suivant :

Tableau 1 : Distribution des MR dans le corpus

Type de reformulation	Marqueurs	Nombre d'occurrences (sur 15 extraits de mémoires ≈ 280 pages A4)
Reformulation paraphrastique	<i>donc</i>	60
	<i>par exemple</i>	52
	<i>c'est-à-dire</i>	47
	<i>ainsi</i>	38
	<i>alors</i>	14
	<i>en d'autres termes</i>	6
Reformulation non paraphrastique	<i>en fait</i>	14

Nous tenons à préciser que nous avons positionné le marqueur *ainsi* parmi les MRP, même s'il ne figure pas dans la typologie des MRP proposée par Gülich & Kotschi (1983), étant donné qu'il établit une relation d'équivalence sémantique plus ou moins forte entre les énoncés qu'il connecte.

Le tableau 1 révèle uniquement les occurrences des marqueurs utilisés dans les mémoires, sans prétendre pour autant à remplir les exigences d'une étude statistique à proprement parler. En effet, les comptages que nous avons faits ont une valeur indicative dont le rôle est de montrer la distribution des marqueurs dans le corpus.

Une première lecture des résultats quantitatifs permet de constater que les étudiants font appel aux opérations de reformulation paraphrastique au détriment des opérations de reformulation non paraphrastique. Nous observons que les MRP sont plus nombreux et variés par rapport aux marqueurs de reformulation non paraphrastique (désormais MRNP). Le nombre assez restreint d'occurrences du marqueur *en fait*, ainsi que l'absence d'autres marqueurs faisant partie de la catégorie des MRNP, montrent la difficulté des étudiants à exprimer un changement de perspective énonciative par rapport au texte source, qui pourrait s'expliquer par le respect pour le discours d'autorité.

3.2 Critères d'analyse qualitative

Gülich et Kotschi (1983) proposent plusieurs critères d'analyse, afin d'élucider les fonctions discursives et interactives des MRP, en s'interrogeant sur les facteurs qui déterminent le choix d'un marqueur donné : critères d'ordre syntaxique, critères d'ordre sémantique, critères liés aux types de paraphrases et critères liés au degré de complexité de la paraphrase. De tous ces critères, nous allons retenir le critère syntaxique et le critère sémantique.

Sur le plan syntaxique, les chercheurs allemands s'intéressent à l'ordre des éléments constitutifs de la reformulation, en affirmant que les marqueurs de reformulation peuvent occuper trois positions différentes par rapport à l'énoncé reformulant : ils peuvent être « antéposés, postposés ou intégrés dans l'énoncé-doublon » (1983 : 317).

Sur le plan sémantique, Gülich & Kotschi constatent que l'équivalence sémantique qui s'établit entre l'énoncé reformulé et l'énoncé reformulant, peut se manifester à des degrés variés. Ils distinguent ainsi l'*équivalence maximale* de l'*équivalence minimale* (1983 : 325). L'équivalence maximale est caractérisée par une répétition structurelle plus ou moins complète, qui a pour effet une aug-

mentation du sens, tandis que dans le cas de l'équivalence minimale, « la relation paraphrastique entre deux énoncés ne peut être exprimée et comprise qu'à l'aide d'un MRP : c'est en utilisant le MRP que le locuteur établit la relation paraphrastique et qu'il effectue une « prédication d'identité » en dépit d'un manque d'équivalence sémantique » (1983 : 326). Nous tenons à préciser que les termes proposés par les chercheurs allemands (*équivalence maximale/équivalence minimale*) nous semblent parfois trop forts, c'est pour cette raison que nous allons également utiliser les termes *équivalence forte/équivalence faible* lors de l'analyse de certains exemples.

Un autre critère sémantique utilisé concerne la relation entre les composants d'une reformulation paraphrastique : l'expansion, la réduction et la variation. Gülich & Kotschi, précisent que dans la reformulation du type « expansion », « l'énoncé-doublon comporte un plus grand nombre de traits sémantiques (sèmes) que l'énoncé-source auquel il se réfère », tandis que la reformulation du type « réduction » présente les caractéristiques inverses : « les sèmes de l'énoncé-source sont condensés dans le(s) sémème(s) de l'énoncé-doublon » (1983 : 328). En ce qui concerne la variation, elle regroupe les reformulations qui ne sont « ni des expansions ni des réductions » (1983 : 329). Les trois types de relation (expansion, réduction, variation) entre les constituants d'une reformulation paraphrastique répertoriés par Gülich & Kotschi relèvent de l'équivalence sémantique qui s'établit entre un énoncé-source et un énoncé reformulant.

Dix ans plus tard, Catherine Fuchs s'intéresse elle aussi au degré d'équivalence entre les composants d'une reformulation. Selon elle, la notion d'équivalence permet de « décrire la parenté sémantique entre les paraphrases tout en prenant en compte l'existence de différences sémantiques entre elles » (cf. Fuchs 1994 : 52). Cela montre que l'opération de reformulation se caractérise non pas par une identité complète de sens, mais par l'existence d'une partie commune, appelée « invariant » et d'une partie qui change, appelée « variation », d'où les différences sémantiques. Ces différences sont dénommées par Fuchs « opérateurs élémentaires » et ils sont au nombre de quatre : ajout, effacement, déplacement, substitution. Il y a ajout lorsqu'un nouvel élément est inséré dans l'énoncé reformulant. Il y a effacement lorsqu'un élément présent en un point donné de la « chaîne de départ » est absent au même point de la « chaîne d'arrivée », pour reprendre les appellations de Fuchs. Il y a déplacement lorsqu'un élément est effacé de son point d'insertion dans l'énoncé de départ et ajouté en un autre point dans l'énoncé d'arrivée et il y a substitution lorsqu'un élément Y est inséré dans l'énoncé reformulant,

en remplaçant un autre élément X de l'énoncé reformulé (1994 : 59). Nous considérons que les opérateurs répertoriés par Fuchs (ajout, effacement, déplacement, substitution) sont étroitement liés aux trois types de relation rappelés par Gülich & Kotschi (expansion, réduction, variation) parce qu'ils montrent dans quelle mesure et de quelle manière un énoncé est équivalent du point de vue sémantique à un autre.

4 Analyse des MRP relevés dans le corpus

En tenant compte des critères d'analyse proposés par Gülich & Kotschi (1983) et par Catherine Fuchs (1994), nous centrerons notre analyse sur les trois premiers marqueurs de reformulation en fonction de leur répartition dans le corpus : *donc*, avec 60 occurrences, *par exemple*, avec 52 occurrences et *c'est-à-dire* avec 47 occurrences. Nous étudierons ces marqueurs en contexte, en nous appuyant sur des exemples tirés du corpus. Étant donné que nous nous intéressons spécifiquement à l'hétéro-reformulation, c'est-à-dire à la reformulation qui porte sur le discours d'autrui, nous allons introduire, à part les exemples extraits des mémoires, des énoncés extraits des sources théoriques utilisées par les étudiants. Ce sont des énoncés que les jeunes scripteurs exploitent à des degrés divers, afin de les reformuler. Pour désigner les constituants impliqués dans la reformulation, nous utiliserons les abréviations suivantes : ES pour l'énoncé-source, qui représente l'énoncé à partir duquel les étudiants construisent leur propre production et ER pour l'énoncé reformulant, qui désigne les reformulations produites par les étudiants.

4.1 Le cas de *donc*

Comme le montre le tableau 1, *donc* fait partie de la catégorie des MRP. Dans notre corpus, la fonction principale de *donc* est métalinguistique. Cela veut dire que l'énoncé reformulant indique une interprétation de ce qui est dit dans l'énoncé reformulé. En ce qui concerne le plan syntaxique, l'étude des exemples de notre corpus nous a permis de constater que *donc* a une position intégrée dans l'énoncé reformulant, comme dans l'exemple (1) :

- (1) ES : « Je dois avouer que j'ai toujours considéré la langue française comme une amante au sens le plus fort du terme. » (<https://la-plume-francophone.com/2015/09/01/3618/>)
 ER : L'opinion d'Aymen Hacem, un écrivain et universitaire tunisien est curieuse : celui-ci perçoit le français [sic] «comme une amante». **Donc**, comme un être qu'on aime, et qui est interdit et un péché toutefois. (M.A., litt.)

Pour ce qui est du plan sémantique, l'exemple (1) présente une équivalence sémantique forte entre les deux segments de la reformulation, établie à l'aide du marqueur *donc*, mais aussi de la reprise du syntagme *comme une amante*, qui représente les paroles mêmes de l'écrivain évoqué. L'ajout linguistiquement autonome introduit par *donc* (*comme un être qu'on aime, et qui est interdit et un péché toutefois*) permet à l'étudiant d'interpréter l'énoncé-source, en se servant des pronoms relatifs. À travers cet ajout, le rapport qui s'établit entre les deux composants de la reformulation est du type « expansion ».

Nous avons également trouvé des exemples où la relation entre l'énoncé-source et l'énoncé reformulant est du type « réduction ». Nous pouvons illustrer ce cas dans l'exemple (2) :

- (2) ES : Par définition, on appellera approche plurielle toute approche mettant en œuvre des activités impliquant à la fois plusieurs variétés linguistiques et culturelles (Candelier 2008 : 68)
 ER : Les approches plurielles consistent **donc** en diverses activités portant simultanément sur plusieurs langues et cultures. (S.L., did.)

Dans l'exemple ci-dessus, l'étudiant restitue le sens de l'énoncé-source dans l'énoncé reformulant à l'aide du marqueur *donc*, en faisant en même temps recours à la substitution synonymique de certains mots (*à la fois / simultanément ; variétés linguistiques / langues ; variétés culturelles / cultures*).

Dans les exemples (1) et (2), *donc* est marqueur de reformulation, ou de reprise, pour reprendre l'appellation de Zenone (1981). Deux autres emplois de *donc*, parmi les cinq emplois identifiés par Zenone¹ (1981 : 116-133), se retrouvent dans le corpus, à savoir l'emploi argumentatif et l'emploi récapitulatif.

En ce qui concerne l'emploi de *donc* comme marqueur argumentatif, Zenone soutient que *donc* « annonce le lien de consécution que le locuteur introduit

¹ Les cinq emplois de *donc* identifiés par Zenone sont : l'emploi de reprise, l'emploi discursif, l'emploi argumentatif, l'emploi métadiscursif et l'emploi récapitulatif.

entre q et p : q devient ainsi un argument pour p, p est motivé par q » (1981 : 122). L'exemple (3) illustre cet emploi de *donc*, où la deuxième formulation de l'étudiant représente la conséquence, la conclusion qui dérive de la première formulation, celle-ci étant la motivation ou la preuve de validité de ce qui suit (1981 : 122) :

- (3) Toutes les recherches menées dans ce domaine, ont montré que les erreurs font partie intégrante du contenu et de la forme. **Donc**, il faut adopter une attitude de tolérance face à l'erreur et essayer d'évaluer ce que l'élève a à dire. (C.M., did.)

Enfin, nous avons trouvé beaucoup d'exemples qui illustrent l'emploi de *donc* comme marqueur récapitulatif. Dans cet emploi, *donc* apparaît intégré dans une phrase qui « ne fait que répéter la conclusion du paragraphe précédent » (cf. Zenone 1981 : 132). Nous pouvons illustrer cet emploi dans l'exemple suivant :

- (4) Cet aspect encourage une participation accrue et spécialement celle des cancrès qui trouvent une occasion d'afficher leurs talents et d'être bien vus à l'intérieur du groupe-classe. **Donc**, le jeu peut aussi établir un équilibre entre les bons élèves et les cancrès. (R.E., did.)

Dans l'exemple (4), la deuxième formulation de l'étudiant, introduite par *donc*, répète le contenu véhiculé par la première formulation. Cette répétition met en relief l'idée selon laquelle le jeu est bénéfique notamment pour les élèves médiocres (les cancrès), en ce qu'il suscite l'intérêt de ceux-ci, en leur donnant l'occasion de montrer leurs qualités devant la classe.

4.2 Le cas de *par exemple*

Le deuxième marqueur en tant que fréquence dans notre corpus est *par exemple*. La fonction principale de ce marqueur est d'expliquer, éclaircir et illustrer ce qui vient d'être dit. Dans ce sens, Steuckardt & Niklas-Salminen (2005 : 315) encadre ce marqueur dans la classe des marqueurs d'exemplification, à côté de *tel* et *comme*, avec lesquels il peut commuter. Nous avons retrouvé cet emploi dans notre corpus, mais en dehors de toute fonction reformulative :

- (5) Il y a des compétences qui font partie de la compétence d'un apprenant d'une langue et ne peuvent pas être attribuées de la même façon à des

niveaux spécifiques. *Par exemple*, la compétence socioculturelle et interculturelle, incluant une connaissance explicite de l'histoire, de l'art, des modes de vie, des régions dans lesquelles on parle la langue en question ; la conscience de la variété de langues existantes, leurs différences et leurs points communs ; les techniques et stratégies d'apprentissage. (P.A., did.)

Dans l'exemple (5), l'usage de *par exemple* en tête de phrase indique que l'étudiant-scripteur va donner une explication dans l'énoncé qui suit afin de développer l'idée contenue dans l'énoncé précédent, ce qui permet, selon Steuckardt & Niklas-Salminen, d'installer une continuité du discours (2005 : 313).

En ce qui concerne la position syntaxique, la lecture des exemples de notre corpus nous a permis de constater que *par exemple* est intégré dans l'énoncé reformulant, comme dans l'exemple suivant :

- (6) ES : Durant le jeu, l'enseignant doit veiller à créer une atmosphère favorable, propice au jeu. Pour cela, il est essentiel qu'il prenne en considération l'état des élèves à ce moment précis et prendre une décision en fonction de cela : si les élèves sortent d'une séance d'EPS, l'enseignant peut privilégier des activités ludiques plus calmes, en revanche s'ils ont passé la demi-journée assis, il pourra leur proposer un jeu plus mouvementé. (Bour & Hoyet 2012 : 37)

ER : Pour créer une atmosphère favorable au jeu, l'enseignant qui connaît bien sa situation d'enseignement doit tenir compte des activités qui ont précédé la classe de langue et de l'état de ses élèves dont il peut prévoir les attentes et les besoins à un moment donné. *Par exemple*, après une classe de sport il vaut mieux proposer un jeu qui sollicite peu le corps. En revanche, si les apprenants viennent après des cours pendant lesquels ils sont restés assis, l'enseignant devrait privilégier les activités ludiques plus physiques, plus dynamiques afin d'apaiser leur envie de mouvement. (R.E., did.)

Quant au plan sémantique, l'exemple (6) présente une équivalence sémantique forte entre les deux segments en ce que l'étudiant réussit à restituer le sens de l'énoncé reformulé dans sa reformulation, à savoir, le fait que l'enseignant doit toujours tenir compte de l'état physique des élèves avant le choix des activités dans une classe de langue. Ce qui est à remarquer est le fait que l'instauration d'une équivalence sémantique entre les deux segments est indépendante de la présence du marqueur *par exemple*. En l'occurrence, nous pouvons dire que

par exemple n'est pas un MRP à proprement parler, mais son emploi permet ici de mieux articuler la reformulation, en évitant la juxtaposition d'idées. Si l'on prend en considération uniquement l'ER, on peut observer que *par exemple* remplit les conditions nécessaires pour être un marqueur d'exemplification, c'est-à-dire qu'il explique et illustre ce qui est dit dans la formulation antérieure. Il importe également de noter le fait que nous avons retrouvé cet emploi de *par exemple* dans la plupart d'occurrences de ce marqueur dans notre corpus.

Le scripteur met en œuvre plusieurs modifications qui vont de l'effacement de quelques syntagmes (*Durant le jeu, l'enseignant doit veiller à ; il est essentiel ; prendre une décision en fonction de cela*) à l'ajout d'autres (*qui connaît bien sa situation d'enseignement ; des activités qui ont précédé la classe de langue ; dont il peut prévoir les attentes et les besoins ; il vaut mieux proposer*) et à la substitution de quelques mots ou syntagmes par d'autres à sens proche (*propice / favorable ; prendre en considération / tenir compte de ; une séance d'EPS / une classe de sport ; des activités ludiques plus calmes / un jeu qui sollicite peu le corps ; un jeu plus mouvementé / les activités ludiques plus physiques, plus dynamiques afin d'apaiser leur envie de mouvement*). Toutes ces opérations mènent à l'instauration d'une relation du type « expansion » entre l'ES et l'ER.

4.3 Le cas de *c'est-à-dire*

En tant que MRP, *c'est-à-dire* s'emploie pour exprimer autrement ce qui est dit dans l'énoncé reformulé, afin d'être « plus exact et plus clair » (cf. Steuckardt & Niklas-Salminen 2005 : 252). Ainsi, l'information apportée par *c'est-à-dire* est complémentaire, pouvant être interprétée comme une explication ou une précision.

En ce qui concerne la position syntaxique, nous avons constaté que ce marqueur n'est utilisé qu'en position intégrée par rapport à l'énoncé reformulant, à l'instar des autres marqueurs analysés antérieurement. Nous supposons que les contraintes syntaxiques de *c'est-à-dire* empêcheraient les scripteurs à le situer en position antéposée ou postposée. Pour illustrer la position intégrée, nous avons choisi l'exemple suivant :

- (7) ES : Ainsi définie en première approximation, une compétence plurilingue et pluriculturelle se présente généralement comme déséquilibrée. Et ce de différentes manières: – le niveau de maîtrise générale peut varier selon les langues; – le profil des capacités langagières peut être différent

d'une langue à d'autres (par exemple: excellente maîtrise orale de deux langues, mais efficacité à l'écrit pour l'une d'entre elles seulement, une troisième langue n'étant contrôlée en partie que pour la compréhension écrite, sans véritable accès à l'oral); – le profil multiculturel peut présenter une configuration autre que le profil multilingue (par exemple: bonne connaissance d'une culture d'une communauté dont on connaît mal la langue ou faible connaissance de la culture d'une communauté dont on maîtrise pourtant bien la langue dominante). (Coste et al. 2009 : 11)

ER : Il faut ajouter également que cette compétence plurilingue et pluriculturelle n'est pas équilibrée. Selon les études, le niveau de maîtrise d'une langue possédée par un individu peut varier d'une langue à l'autre, **c'est-à-dire** l'individu peut avoir une bonne maîtrise orale dans l'une de ces langues qu'il possède, mais une mauvaise maîtrise de l'écrit pour l'une de ces langues. La même chose se passe avec le profil culturel. Un individu peut connaître bien la culture d'un pays dont il connaît mal la langue ou, au contraire, il connaît bien la langue, mais il n'a pas beaucoup de connaissances sur la culture. (I.A., did.)

Pour ce qui est du plan sémantique, l'étudiant opère dans l'exemple ci-dessus une reformulation du type « réduction » en ce qu'il utilise un nombre plus réduit de mots par rapport à l'énoncé-source. L'équivalence sémantique qui s'établit entre les deux segments est forte, étant donné que le scripteur réussit à restituer le sens de l'énoncé reformulé dans l'énoncé reformulant par le biais de ses propres mots. À l'instar de par exemple, le marqueur *c'est-à-dire* est ici utilisé afin de mieux articuler et structurer la reformulation. Si l'on isole l'ER, on peut remarquer qu'à l'intérieur de ce segment, *c'est-à-dire* connecte deux énoncés (le niveau de maîtrise d'une langue possédée par un individu peut varier d'une langue à l'autre et l'individu peut avoir une bonne maîtrise orale dans l'une de ces langues qu'il possède, mais une mauvaise maîtrise de l'écrit pour l'une de ces langues), dont le second est la reformulation du premier. À l'aide du marqueur *c'est-à-dire*, l'étudiant explicite le sens, « tout en allant du moins précis au plus précis » (cf. Chéria 2010 : 44). Parmi les modifications qu'il met en œuvre, nous pouvons signaler l'effacement de quelques syntagmes (*Ainsi définie en première approximation ; une troisième langue n'étant contrôlée en partie que pour la compréhension écrite, sans véritable accès à l'oral ; le profil multiculturel peut présenter une configuration autre que le profil multilingue*), l'ajout d'autres (*Il faut ajouter également que ; La même chose se passe avec le profil culturel*) et la substitution de quelques syntagmes par d'autres à sens

proche, par exemple, la transformation de la phrase assertive une compétence plurilingue et pluriculturelle se présente généralement comme déséquilibrée par une phrase négative cette compétence plurilingue et pluriculturelle n'est pas équilibrée. D'autres mots ou syntagmes qui sont substitués sont : *efficacité à l'écrit/maîtrise à l'écrit, communauté pays ; faibles connaissances/pas beaucoup de connaissances ; maîtriser une langue/connaitre une langue*.

Une autre fonction de *c'est-à-dire* dans notre corpus est la fonction interprétative. Cela veut dire que l'énoncé reformulant fournit une interprétation de l'énoncé reformulé. Murât & Cartier-Bresson (1987 : 15) avaient déjà parlé de cette fonction de *c'est-à-dire*, qu'ils considèrent comme « le mot de l'interprétation dans la langue ». Nous pouvons illustrer cette fonction dans l'exemple (8) :

- (8) ES : En 1361, Nicole d'Oresme, francisant une expression déjà existante dans le latin médiéval, introduit en français la locution langue maternelle. Homme érudit (il est traducteur d'Aristote) et puissant (il est évêque de Lisieux), il entend, dans une France non encore unifiée linguistiquement, désigner à l'aide de ce composé un certain niveau de langue : celui du français, d'oïl ou d'oc, par opposition au latin, la langue du savoir et de la pensée. Par langue maternelle, il entend donc langue régionale ou locale. (Urbain 1982 : 9)

ER : L'expression „ langue maternelle ” est attestée en latin dès le XIIe siècle. En 1361, Nicole d'Oresme traduit en français cette locution pour désigner la langue régionale ou locale, *c'est-à-dire* le français d'oïl ou d'oc. Il oppose à cette langue inférieure le latin, la langue de la culture et du savoir. (Z.A., did.)

Dans l'exemple ci-dessus, le passage reformulant correspond à une condensation qui coupe les informations non pertinentes dans le but d'alléger la formulation. Le marqueur *c'est-à-dire* permet au scripteur de préciser dans l'énoncé reformulant ce qu'il entend par ce qui est dit dans l'énoncé reformulé, en le résumant. Il opère ainsi une reformulation du type « réduction », réalisée par l'effacement de quelques syntagmes dont le rôle est de rendre la formulation plus claire. L'équivalence sémantique entre l'ES et l'ER est forte puisque l'étudiant parvient à restituer le sens de l'énoncé-source dans l'énoncé reformulant, à savoir le fait que, la langue maternelle, considérée par Nicole Oresme comme une langue régionale ou locale, désigne un certain niveau de langue : le français d'oïl ou d'oc.

5 Conclusions

La reformulation est certes l'une des compétences de base que chaque étudiant doit maîtriser afin de pouvoir rédiger son mémoire et mener une recherche, conformément aux normes de la déontologie universitaire. Même si les mémoires qui ont servi de corpus pour cette recherche sont en nombre trop restreint pour nous permettre d'avoir une vision d'ensemble sur la question de la reformulation, nous pouvons cependant formuler quelques conclusions.

D'abord, une approche quantitative des marqueurs de reformulation nous a permis de constater que, des deux grands types de reformulation, les étudiants privilégient la reformulation paraphrastique et les marqueurs de reformulation paraphrastique qui s'y rattachent. Le fait que la reformulation non paraphrastique est très peu présente dans les mémoires analysés relève de la difficulté des étudiants à prendre des distances par rapport au texte source et à opérer un changement de perspective énonciative, ce qui est une caractéristique intrinsèque à ce type de reformulation. La préférence de la part des étudiants pour la reformulation paraphrastique constitue un fait en quelque sorte attendu, vu leur manque d'expérience en tant que scripteurs d'un discours scientifique en langue étrangère.

L'approche qualitative autour des marqueurs de reformulation analysés nous a permis de remarquer que les étudiants placent les marqueurs uniquement dans une position intégrée par rapport à l'énoncé reformulant, en privilégiant l'équivalence forte. Pour ce qui est des types de rapports qui peuvent s'établir entre les composants d'une reformulation, nous avons vu que les jeunes scripteurs alternent les reformulations du type « réduction » et « expansion ». Les MRP du type « réduction » qui apparaissent dans notre corpus sont *donc* et *c'est-à-dire*. Les MRP qui marquent des reformulations du type « expansion » sont *par exemple* et *donc*, mais ils ne donnent pas lieu à des expansions très élaborées. Nous avons également observé que les étudiants font recours aux opérateurs élémentaires répertoriés par Fuchs (1994) dans la production de leurs reformulations.

Un autre élément que nous avons constaté porte sur le fait que certains des marqueurs analysés ont différents autres emplois dans le corpus, outre la fonction reformulative. Ainsi, le marqueur *donc* est utilisé en tant que marqueur argumentatif et récapitulatif, alors que *par exemple* est employé comme marqueur d'exemplification. Le seul marqueur qui remplit uniquement une fonction reformulative dans notre corpus est *c'est-à-dire*, son emploi étant liée soit à l'articulation de la reformulation, soit à l'interprétation du texte-source.

Cette étude peut être encore développée sous différents angles. D'un côté, nous avons l'intention d'élargir le corpus d'analyse afin d'examiner d'autres stratégies discursives liées à la reformulation, outre les marqueurs de reformulation. D'un autre côté, nous voudrions prendre en considération des mémoires de master rédigés en roumain langue maternelle pour voir si le fait d'écrire en langue étrangère ou en langue maternelle influe sur l'écriture de recherche des étudiants.

Bibliographie

- Blondel, E. (1996) : La reformulation paraphrastique. Une activité discursive privilégiée en classe de langue. *Les Carnets du Cediscor* 4 : 47–59.
- Chéria, N. (2010) : Reformulation paraphrastique et non paraphrastique dans *La Jalousie de Robbe-Grillet* : L'exemple de *c'est-à-dire* vs *en fait* et *en réalité*. *L'Information Grammaticale* 127 : 43–47.
- Domagala-Bielaszka, A. (2011) : Les opérations de reformulation dans la communication inférentielle. *Synergies Pologne* 8 : 209–216.
- Fuchs, C. (1982) : La paraphrase entre la langue et le discours. *Langue française* 53 : 22–33.
- Fuchs, C. (1994) : *Paraphrase et énonciation*. Paris : Ophrys.
- Gülich, E. & T. Kotschi (1983) : Les marqueurs de la reformulation paraphrastique. *Cahiers de Linguistique Française* 5) : 305–346.
- Gülich, E. & T. Kotschi (1987) : Les actes de reformulation dans la consultation *La dame de Caluire*. In P. Bange (éd.) *L'analyse des interactions verbales. La dame de Caluire : une consultation*, Berne : Peter Lang. 15–81.
- Martinot, C. (2009) : Reformulations paraphrastiques et stades d'acquisition en français langue maternelle. *Cahiers de Praxématique* 52.
- Martinot, C. (2015) : La reformulation : de la construction du sens à la construction des apprentissages en langue et sur la langue. *Corela* HS-18, consulté le 16 février 2019. <http://journals.openedition.org/corela/4034>
- Murât, M. & B. Cartier-Bresson (1987) : *C'est-à-dire* ou la reprise interprétative. *Langue française* 73 : 5–15.
- Peytard, J. (1984) : Problématique de l'altération des discours : reformulation et transcodage. *Techniques nouvelles en sciences de l'homme*, Université de Franche-Comté. 17–28, consulté le 18 février 2019. URL : https://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1984_num_64_1_5201

- Rossari, C. (1989) : Apports de l'analyse contrastive à la description de certains connecteurs reformulatifs du français et de l'italien. *Cahiers de Linguistique Française* 10 : 193–214.
- Rossari, C. (1990) : Projets pour une typologie des opérations de reformulation. *Cahiers de Linguistique Française* 11 : 345–359.
- Rossari, C. (1994) : *Les opérations de reformulation : analyse du processus et des marques dans une perspective contrastive français-italien*, Berne : Peter Lang.
- Roulet, E. (1987) : Complétude interactive et mouvements discursifs. *Cahiers de Linguistique Française* 8 : 111–140.
- Steuckardt, A. & A. Niklas-Salminen (2005) : *Les marqueurs de glose*. Publications de l'Université de Provence.
- Tran, T.-T.-H. (2014) : *Description de la phraséologie transdisciplinaire des écrits scientifiques et réflexions didactiques pour l'enseignement à des étudiants non-natifs. Application aux marqueurs discursifs*. Thèse de doctorat, Université de Grenoble.
- Zenone, A. (1981) : Marqueurs de consécution: le cas de *donc*. *Cahiers de linguistique française* 2 : 113–139.

Bibliographie des sources théoriques utilisées par les étudiants

- Bour, C. & C. Hoyet (2012) : *En quoi le jeu facilite-t-il l'apprentissage d'une langue étrangère à l'école primaire ?*, Mémoire de master, Université Montpellier II.
- Candelier, M. (2008) : Approches plurielles, didactiques du plurilinguisme : le même et l'autre. *Les Cahiers de l'Acedle* 5 : 65–90.
- Coste, D., D. Moore D. & G. Zarate (2009) : *Compétence plurilingue et pluriculturelle. Vers un cadre européen commun de référence pour l'enseignement et l'apprentissage des langues vivantes : études préparatoires*, Conseil de l'Europe, Division des Politiques linguistiques, Strasbourg, version révisée.
- Urbain, J.-D. (1982) : La langue maternelle, part maudite de la linguistique. *Langue française* 54 : 7–28.

RECENSIONES

Franck Neveu & Audrey Roig (eds.): *L'adjectivité.
Approches descriptives de la linguistique
adjectivale*¹

Giampaolo Salvi
Università Eötvös Loránd
salvi.giampaolo@btk.elte.hu

Gli studi di questa raccolta sono incentrati intorno al problema di quella che possiamo chiamare “funzione aggettivale”, e che si articola in problemi più specifici come la definizione della classe di parole *aggettivo*, con i suoi risvolti morfologici, sintattici e semantici, e come l’uso di altre parti del discorso o di altre costruzioni per esprimere quello che è normalmente espresso con un aggettivo. Con il termine *adjectivité* i curatori del volume intendono appunto tutti i procedimenti morfologici e sintattici che realizzano questa funzione.

I 21 studi raccolti sono raggruppati in tre sezioni: la prima, *Regards sur le français* (capp. 1–5, pp. 25–126), è dedicata al francese, la seconda, *Adjectivité et diversité linguistique* (capp. 6–12, pp. 127–291), è dedicata ad altre lingue (finnico ed estone, lingue indigene del Messico delle famiglie oto-mangue e maya, cinese [mandarino], giapponese, russo, ebraico, inglese, italiano), la terza, infine, *Approches comparées avec le français* (capp. 13–21, pp. 293–490), a studi in teoria comparativi, ma in realtà non sempre tali, tra francese e altre lingue (inglese, nederlandese, tedesco, svedese, finnico, spagnolo, vietnamita, giapponese, arabo [standard e marocchino]). Il volume è completato da un’introduzione dei curatori (pp. 1–23) e da una conclusione di Adriana Orlandi e Michele Prandi (pp. 491–496), oltre che da un indice particolareggiato (pp. 497–507).

I capitoli sono molto diversi tra loro come impostazione: a capitoli che cercano di dare una descrizione complessiva del problema in una data lingua se ne affiancano altri che si concentrano su questioni particolari, anche piuttosto

¹Berlin & Boston: Walter de Gruyter, 2020, IX + 507 pp.

marginali; nonostante il titolo del volume parli di approcci descrittivi, molti capitoli contengono esposizioni teoriche o sono espressamente teorici (ma questo, naturalmente, non è un male).

Tra i molti problemi trattati, i più importanti dal punto di vista generale sono i seguenti:

1. la definizione dell'aggettivo come parte del discorso e l'individuazione del suo nucleo prototipico: esistono aggettivi "centrali" e aggettivi "marginali", probabilmente non con una separazione netta, ma con un passaggio graduale tra i due tipi;

2. l'uso di altre parti del discorso per le funzioni tipicamente aggettivali (*trasposizione*, per usare il termine introdotto da Albert Sechehaye – i molti termini alternativi in uso sono utilmente discussi nell'*Introduzione*); il problema è strettamente connesso con il precedente perché la sua delimitazione dipende dalla definizione dell'aggettivo "centrale": se infatti per un aggettivo "centrale" sembra logico parlare di espressione alternativa della funzione aggettivale, per gli aggettivi "marginali" il discorso potrebbe essere l'inverso, e questi aggettivi potrebbero essere "marginali" appunto perché trasposizioni di altre parti del discorso – per es. gli aggettivi di relazione potrebbero essere trasposizioni di nomi (*nasale* = *del naso*);

3. la distinzione, in una data lingua, di una classe di parole indipendente per quelle che sono le tipiche funzioni aggettivali.

Il problema della definizione dell'aggettivo e dei suoi tipi viene affrontato tra gli altri nel capitolo teorico di Marc Wilmet (1. *Adjectif, adjectivité et adjectivité*, 27–39), in quello più empirico di Jan Goes (2. *Quels critères d'adjectivité pour... l'adjectif en français?*, 40–60) e in quello dedicato all'italiano di Adriana Orlandi e Michele Prandi (12. *L'adjectif, une catégorie partagée: le cas de l'italien*, 270–291).

Il problema della trasposizione compare, oltre che nei capitoli di Wilmet e di Orlandi/Prandi, nei capitoli sul francese di Michèle Noailly (3. *Peut-on présumer de la capacité d'un nom à s'adjectiver?*, 61–76), di Charlotte Schapira (4. *Les syntagmes prépositionnels en de assimilables aux adjectifs*, 77–90) e di Franck Neveu (5. *Détachement et adjectivité*, 91–126), nel capitolo sul giapponese di Yayoi Nakamura-Delloye (8. *Adjectivation et adjectivité en japonais*, 187–212), in quello sull'inglese di Élise Mignot (11. *Les noms composés de type nom + nom à accent tardif en anglais: un cas d'adjectivité*, 254–269), in quello sul finnico di Eva Havu e Rea Peltola (17. *L'adjectivité et le temps. Les propriétés permanentes et situationnelles des adjectifs finnois*, 392–410), in quello sul vietnamita di Huy Linh Dao e Danh Thành Do-Hurinville (19. *Adjectivité entre lexique, syntaxe et*

discours: le cas de la recatégorisation $N \rightarrow V_Q$ en vietnamien, 422–445), e in quelli comparativi: francese-inglese di Daniel Henkel (13. *L'adjectivité en anglais et en français*, 295–332), francese-nederlandese di Peter Lauwers e Kristel Van Goethem (14. *L'adjectivité face à la perméabilité catégorielle. Examen contrastif du néerlandais et du français*, 333–355), francese-tedesco di Stéphanie Benoist (15. *L'adjectivité en allemand et en français – étude comparative*, 356–376) e francese-spagnolo di Álvaro Arroyo-Ortega (18. *Détermination et adjectivité du nom attribut en espagnol et en français. Éléments de comparaison*, 411–421).

Il problema, infine, dell'individuazione (o meno) di una classe di parole specifica per la funzione aggettivale è al centro dei capitoli sul cinese di Dan Xu (7. *Adjectifs en mandarin: verbe ou adjectif?*, 170–186), sull'ebraico di Jonas Sibony (10. *Y a-t-il des structures morphologiques spécifiquement adjectivales en hébreu?*, 234–253), sullo svedese di Mats Forsgren (16. *Adjectivité: statut et description grammaticale de l'adjectif dans la tradition scandinave, notamment suédoise*, 377–391) e sull'arabo di Nizha Chatar-Moumni (21. *L'adjectivité en arabe. L'état d'annexion et la relative*, 469–490), oltre a ritornare in vari dei capitoli già citati, in particolare in quello sul francese di J. Goes e in quelli sul giapponese, sull'italiano, sul nederlandese e sul vietnamita.

Un po' tutti i problemi vengono fuori anche nello studio di Jean Léo Léonard (6. *L'adjectivité dans deux antipodes typologiques, en termes de concentricité/exocentricité*, 129–169), tentativo piuttosto confuso di stabilire una relazione tra l'opposizione tipologica introdotta da Johanna Nichols tra lingue *Head Marking* e *Dependent Marking* e la natura piuttosto verbale o piuttosto nominale degli aggettivi di queste lingue. I due studi rimanenti trattano di problemi più limitati (9. *La mise en saillance et les réduplications adjectivales en russe*, 213–233, di Olga Artyushkina, Tatiana Bottineau e Robert Roudet; e 20. *Quelques cas particuliers de l'adjectivité en français et en japonais*, 446–468, di Naoyo Furukawa).

L'accordo è generale per quello che riguarda la funzione degli aggettivi. J. Goes definisce l'aggettivo prototipico (del francese) come quella parte del discorso che dipende semanticamente e sintatticamente da una base nominale rispetto alla quale può fungere da attributo e da predicato; inoltre, è accordata in genere e numero col nome da cui dipende, in funzione di attributo può essere anteposta al nome e in tutte le sue funzioni può essere modificata dall'avverbio di grado *très* 'molto'. Questa definizione individua gli aggettivi qualificativi come il nucleo della classe: con *beau/belle* 'bello/-a', per es., possiamo avere in posizione attributiva: *une (très) belle maison* (una molto bella casa) e *une maison (très) belle* (una casa molto bella) e in posizione predicativa: *la maison est (très) belle* (la casa è molto bella). Gli aggettivi di relazione non sono inve-

ce aggettivi prototipici: accanto a *le elezioni presidenziali* non abbiamo né **le presidenziali elezioni*, né **queste elezioni saranno presidenziali*, né **le elezioni molto presidenziali* – *presidenziale* mostra cioè solo due delle cinque proprietà elencate: si accorda e può essere usato come attributo postnominale, ma non può essere usato come attributo prenomiale, né come predicato, e non ammette l'avverbio di grado. Nonostante questo possiamo parlare di una classe di parole *aggettivo* perché c'è una notevole permeabilità tra aggettivi prototipici e aggettivi non-prototipici. Per es. gli aggettivi di relazione possono entro certi limiti essere usati come qualificativi: *questo abito è (molto) femminile* (ma non **un femminile abito*); un aggettivo qualificativo può assumere un significato di quasi-quantificatore e perdere le sue proprietà prototipiche: *un grand kilo* 'un chilo abbondante' (ma: **un kilo grand*, **ce kilo est grand*, **un très grand kilo*).

Anche A. Orlandi e M. Prandi individuano negli aggettivi qualificativi il prototipo dell'aggettivo e propongono una classificazione piuttosto dettagliata degli usi non prototipici; alcune proposte in questo senso sono discusse anche da J. Goes. In tutti e due gli studi gli aggettivi sono tenuti distinti da determinanti e quantificatori, mentre M. Wilmet ingloba anche queste categorie nella classe degli aggettivi.

L'importanza data al problema della trasposizione è senz'altro stata innescata dalla grande libertà che ha il francese di usare nomi in funzione aggettivale, e non solo in posizione attributiva, come in italiano (*incontro chiave*), ma anche in posizione predicativa: *ça va être clef* (ciò va essere chiave) 'sarà decisivo'; questi nomi possono inoltre essere modificati da avverbi di grado: *un parcours un peu limite* (un percorso un po' limite) '...estremo', *un scénario démocratique qui est très limite* (un quadro democratico che è molto limite) '...che quasi ne eccede i limiti'. In altre lingue queste possibilità sono più limitate o assenti – le lingue germaniche per gli usi attributivi ricorrono in genere a parole composte: *concetto chiave* = ted. *Schlüsselbegriff*, ned. *sleutelbegrip*, ingl. *key concept*. Ma E. Mignot (e un po' meno chiaramente D. Henkel) fa notare che in inglese il primo elemento di questo tipo di composti mostra proprietà aggettivali:² può per es. essere modificato da un avverbio (*a too exclusively London standpoint* 'un punto di vista troppo esclusivamente londinese') – cfr. anche in nederlandese

² Che in inglese si tratti non di composizione, ma di una costruzione sintattica, è dimostrato da J. Payne e R. Huddleston in base a vari test sintattici che distinguono questo tipo di costruzione, chiamato *composite nominals*, dai composti veri e propri (*Nouns and noun phrases*, in R. Huddleston & G. K. Pullum (eds.): *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge: Cambridge University Press, 2002, 323–523, alle pp. 448–451).

een erg luxe hotel (un molto lusso albergo) ‘un albergo molto di lusso’ (sulla base di *luxehotel* ‘albergo di lusso’).

Un metodo più tradizionale per trasporre un nome in aggettivo in francese è, oltre all’uso di un suffisso aggettivale, l’uso di una preposizione, normalmente *de* (cfr. il capitolo di Ch. Schapira), come in italiano *di* in *un uomo di coraggio*, e specialmente *una ragazza bella e di sani principi* (con la trasposizione coordinata a un aggettivo). In altre lingue domina la derivazione, come per es. in finnico e in nederlandese (accanto alla composizione), mentre in giapponese alla derivazione (suffissi aggettivali *-i* e *-na*) fa concorrenza la trasposizione sintattica con *no* ‘di’: *genjitsushugisha-na imôto* (persona-realista-*na* sorella-minore) vs. *genjitsushugisha no imôto* (persona-realista di sorella-minore), ambedue ‘sorellina realista’ – oltre alla composizione: *genjitsushugi-sha* (realismo-persona) ‘persona realista’.

Al centro dell’attenzione è anche l’uso di forme participiali in funzione aggettivale nel confronto francese-inglese (D. Henkel) e l’uso di aggettivi, nomi e participi in funzione appositiva, anche in apposizioni staccate dal sintagma nominale di riferimento (tipo *Convinto interventista, nel 1915 Gadda si arruolò negli alpini*), in francese (F. Neveu) e nel confronto francese-tedesco (S. Benoist).

Come si può dedurre anche solo da questa breve presentazione, il volume offre molto materiale interessante sia a livello descrittivo, sia a livello di analisi. Il capitolo sull’unica lingua di cui mi possa considerare veramente competente, l’italiano, è, nella sua parte descrittiva, la miglior sintesi sull’argomento che sia stata prodotta finora. Ho trovato molto informativi e spesso illuminanti anche i capitoli di J. Goes sul francese, di Y. Nakamura-Delloye sul giapponese, di J. Sibony sull’ebraico, di P. Lauwers e K. Van Goethem sul nederlandese, di M. Forsgren sullo svedese, di H. L. Dao e D. Th. Do-Hurinville sul vietnamita e di N. Chatar-Moumni sull’arabo. Il capitolo di M. Wilmet sintetizza in poche pagine la sua teoria grammaticale ed è piuttosto un invito ad affrontarla più per esteso.

Il lettore non allenato avrà qualche difficoltà con la terminologia guillaumista presente nell’*Introduzione* e nei capitoli di M. Wilmet e di F. Neveu (quest’ultimo, a dir la verità, un po’ sbilanciato su temi non strettamente aggettivali), ma, a parte il capitolo piuttosto nebuloso di J. L. Léonard, per il resto l’esposizione è sempre chiara e accessibile anche ai non specialisti delle singole lingue. A proposito di accessibilità devo però notare che trovo farisea la scelta di aggiungere una traduzione francese a tutte le citazioni da testi di linguistica scritti in inglese – eccetto che nei due capitoli dedicati all’inglese, dove né le citazioni né i numerosissimi esempi sono tradotti.

Dal punto di vista formale si sente purtroppo la mancanza di un serio lavoro redazionale: sono frequenti i refusi, i rimandi bibliografici sono spesso imprecisi, ci sono errori nella strutturazione del testo e alcune sviste nella formulazione potevano essere evitate (per es. p. 46, schema 5, r. 16: *peuple ancien*, *recte*: *histoire ancienne*; p. 110, r. 5: *ayant eu*, *recte*: *ayons eue*; p. 149, punto 22: *Japonais*, *recte*: *bon*; p. 247, r. 4: *préfixe*, *recte*: *suffixe*; p. 306, r. 12: *nuit*, *recte*: *jour*; p. 464, nota, ultima r.: *nom suffixal*, *recte*: *suffixe nominal*).